



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[I - K - L]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

L

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60928](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60928)

rendu à Paris, où l'abbé Bignon, son ami, l'invitoit de venir, les réflexions qu'il avoit faites sur la nécessité de reconnoître une église, dont l'autorité infailible mît fin aux controverses, l'engagerent à s'y faire catholique. La cérémonie de son abjuration se fit le 25 juillet 1713. L'abbé Bignon le présenta à Louis XIV, qui le gratifia d'une pension de 2000 livres. L'académie des belles-lettres lui ouvrit ses portes, en qualité d'associé surnuméraire: distinction qu'ellen'avoit faite à personne avant lui. Ce savant mourut peu de tems après, en 1716, à 47 ans. Ses ouvrages les plus estimés sont: I. Une *Edition de Suidas*, à Cambridge, en grec & en latin, en 1705, formant 3 vol. in-fol. Cet ouvrage demandoit une prodigieuse lecture: l'auteur

n'épargna rien pour le rendre parfait en son genre. C'est aussi la meilleure édition que nous ayons du *Lexicographe Grec*. L'université de Cambridge récompensa l'éditeur, en le mettant au nombre de ses docteurs. II. *Bibliotheca novorum Librorum*, 5 vol. in-8°. Il commença en avril 1697, & finit avec l'année 1699. L'auteur s'étoit associé, pour ce travail, Henri Sike. III. *Historia critica Homeri*, 1696, in-8°, curieuse. IV. *Jamblicus de vita Pythagoræ*, Amsterdam, en 1707, in-4°. V. *Novum Testamentum*, en grec, 1710, Amsterdam, in-fol., avec les variantes de Mill, augmentées & rangées dans un ordre méthodique. VI. Une belle édition d'*Aristophane*, en grec & en latin, 1710, in-fol. Voyez ARISTOPHANE.

L

LAAR, voyez LAER.

LABADIE, (Jean) fils d'un soldat de la citadelle de Bourg en Guienne, naquit en 1610. Les Jésuites de Bourdeaux, trompés par sa piété apparente & charmés de son esprit, le reçurent dans la société, & il y resta 15 ans. Quoique dès-lors son esprit donnât dans les rêveries de la plus folle mysticité, il sut si bien se déguiser, que lorsqu'il voulut quitter la société, les supérieurs & les inférieurs mirent tout en usage pour le retenir. Rendu au siècle en 1639, il parcourut, en prêchant, plusieurs villes de

Guienne, prêcha aussi avec applaudissement à Paris, & fut employé dans le diocèse d'Amiens. On le croyoit un saint; mais un commerce criminel avec une dévote, & d'autres liaisons plus que suspectes, découvrirent en lui un scélérat hypocrite. L'évêque d'Amiens, Caumartin, alloit le faire arrêter, lorsqu'il prit la fuite. Il se sauva à Paris, & se cacha quelque tems chez Mrs. de Port-Royal. Il demeura ensuite à Bazas: il passa de là à Toulouse, & par-tout il se fit connoître comme un homme qui se servoit de la religion pour satis-

faire ses penchans. L'archevêque de Toulouse, informé de ces désordres, dispersa les religieuses, poursuivit le corrupteur qui alla se cacher dans un hermitage de Carmes, près de Bazas, s'y fit appeller *Jean de J. C.*, parla en prophete, & y sema son enthousiasme & ses détestables pratiques. Contraint de s'enfuir, il se fit calviniste en 1650, & exerça le ministère pendant 8 ans. Après avoir été fort estimé (dit M. Collet, *Vie de S. Vincent de Paul*, tom. 1, p. 536) « de l'abbé de St- » Cyran, & fort zélé pour les » sentimens de Port-Royal, il » se fit huguenot à Montau- » ban, & pour justifier son » apostasie, il publia un écrit, » où il prouva que du Janté- » nisme, dont il avoit fait pro- » fession, au Calvinisme qu'il » venoit d'embrasser, il n'y a » qu'un pas à faire ». Labadie passa à Geneve, d'où il fut encore expulsé, & de là à Middelbourg, où il épousa, dit-on, la célèbre Schurman. Après diverses courses & aventures en Allemagne & en Hollande, il mourut d'une colique violente à Altena, dans le Holstein, en 1674, âgé de 64 ans. Il avoit été déposé, peu de tems auparavant, dans le synode de Dordrecht. Les ouvrages de ce fanatique sont en grand nombre; il les intituloit singulièrement: *Le Hérault du grand Roi JESUS*, Amsterdam, 1667, in-12; *Le véritable Exorcisme, ou l'unique moyen de chasser le Diable du monde chrétien*, Amsterdam, 1667, in-12; *Le Chant-Royal du Roi J. C.*, Amsterdam, 1670, in-12; *Les Saintes Décades*, Amsterdam, 1671, in-8°;

L'Empire du Saint-Esprit, Amsterdam, 1671, in-12; *Traité du SOI, ou le renoncement à SOI-même*, &c., &c. Les disciples de ce dévot libertin s'appellerent *Labadistes*; on assure qu'il y en avoit encore il y a peu de tems dans le pays de Cleves; mais il est incertain s'il s'en trouve encore aujourd'hui. « Cette » secte, dit un auteur moderne, » n'avoit fait que joindre quelques principes des Anabaptistes à ceux des Calvinistes, & la prétendue spiritualité dont elle faisoit profession, étoit la même que celle des Piétistes & des Hernhutes. Le langage de la piété, si énergique & si touchant dans les principes de l'Eglise Catholique, n'a plus de sens, & paroît absurde, lorsqu'il est transplanté chez les secteshétiques; il ressemble aux arbustes qui ne peuvent prospérer dans une terre étrangère » (voyez BARRAL, KEMPIS, PASCAL).

LABAN, fils de Bathuel & petit-fils de Nachor, fut pere de Lia & de Rachel, qu'il donna l'une & l'autre en mariage à Jacob, pour le récompenser de 14 ans de services qu'il lui avoit rendus. Comme Laban vit que ses biens fructifioient sous les mains de Jacob, il voulut le garder encore plus long-tems par avarice; mais Jacob quitta son beau-pere sans lui rien dire. Celui-ci courut après lui durant 7 jours, dans le dessein de le maltraiter, & de ramener ensuite ses biens, ses fils & ses filles. Mais Dieu lui apparut en songe, & lui défendit de faire aucun mal à Jacob. L'ayant atteint sur la montagne de Ga- laad,

laad, ils offrirent ensemble des sacrifices, & se réconcilièrent. Laban redemanda seulement à son gendre les idoles qu'il l'accusa de lui avoir dérobées. Jacob, qui n'avoit aucune connoissance de ce vol, lui permit de fouiller tout son bagage. Rachel assise dessus s'excusa de se lever, feignant d'être incommodée, pour ne pas restituer à son pere un objet de superstition & de faux culte. Ils se séparèrent, contens les uns des autres, l'an 1739 avant J. C. On croit que Laban s'attacha dans la suite exclusivement à l'adoration du vrai Dieu, à l'exemple & par les exhortations de son gendre & de ses filles.

LABARRE, voy. BARRE (la).

LABAT, (Jean-Baptiste) Dominicain Parisien, d'abord professeur de philosophie à Nancy, fut envoyé en Amérique l'an 1693. Il y gouverna sagement la cure de Macouba, revint en Europe en 1705, & parcourut le Portugal & l'Espagne. Après avoir demeuré plusieurs années en Italie, il mourut à Paris en 1738, à 75 ans. On a de lui : I. *Nouveau Voyage aux Isles de l'Amérique, contenant l'Histoire naturelle de ce pays; l'origine, les mœurs, la religion & le gouvernement des habitans anciens & modernes; les guerres & les événemens singuliers qui y sont arrivés pendant le long séjour que l'auteur y a fait; le commerce, les manufactures qui y sont établies, & le moyen de les augmenter; avec une Description exacte & curieuse de toutes ces Isles, ornée de figures*, Paris, 1741, 8 vol. in-12. « Ce livre agréable & instructif est écrit (dit

Tome V.

» l'abbé des Fontaines) avec
» une liberté qui réjouit le lec-
» teur. On y trouve des choses
» utiles, semées de traits his-
» toriques assez plaisans. Ce
» n'est peut-être pas un bon
» livre de voyage; mais c'est
» un bon livre de colonie.
» Tout ce qui concerne les
» nôtres, y est traité avec éten-
» due. On y souhaiteroit seu-
» lement un peu plus d'exacti-
» tude dans certains endroits ».

II. *Voyages en Espagne & en Italie*, 8 vol. in-12, écrits avec autant de gaieté que le précédent. Ses plaisanteries cependant ne sont pas toujours de bon aloi; il prend quelquefois un ton satyrique qui déroge à sa sagesse & à sa circonspection ordinaires. III. *Nouvelle Relation de l'Afrique Occidentale*, 5 vol. in-12; composée sur les Mémoires qu'on lui avoit fournis, & par conséquent moins certaine que la Relation de son voyage en Amérique. IV. *Voyage du chevalier des Marchais en Guinée, Isles voisines, & à Cayenne, avec des cartes & des figures*, 4 vol. in-12. On y donne une idée très-étendue du commerce de ces pays. V. *Relation historique de l'Ethiopie Occidentale*, 5 vol. in-12. Cette Relation, traduite de l'italien du Capucin Cavazzi, est augmentée de plusieurs Relations Portugaises des meilleurs auteurs, & enrichie de notes, de cartes géographiques & de figures. VI. *Mémoires du chevalier d'Arvieux, envoyé du roi de France à la Porte*, 6 vol. in-12. Le P. Labat a recueilli & mis en ordre les Mémoires de ce voyageur sur l'Asie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, la Barbarie. A peine ces Mémoires

avoient-ils vu le jour, qu'il en parut une Critique, par M. Petis de la Croix, sous le nom d'un secrétaire de l'ambassadeur Mehemet-Effendi; cette Critique est estimée. Le style de tous les ouvrages du P. Labat est en général assez coulant, mais un peu diffus. On peut le considérer comme un des voyageurs les plus vrais & les plus dignes de la confiance du lecteur.

LABAUME, voy. BAUME (la).

LABE, (Sébastien) né à Rokyczan en Bohême, le 26 février 1635, entra chez les Jésuites en 1653, où il enseigna avec distinction les belles-lettres, fut pendant 15 ans prédicateur à Prague & ensuite 20 ans missionnaire. Il mourut à Klatzau en 1710, après avoir publié : *Sales Epigrammatici*, dont on a fait plusieurs éditions; la dernière est de Prague, 1701, in-8°. On a encore de lui des *Cantiques spirituels*, en langue bohémienne, très-répandus parmi le peuple, & qui ont produit de grands fruits.

LABBE, (Philippe) Jésuite, né à Bourges en 1607, professa les humanités, la philosophie & la théologie avec beaucoup de réputation. Il mourut à Paris en 1667, à 60 ans, avec la réputation d'un savant profond, & d'un homme doux & poli. Le P. Commire lui fit cette épitaphe :

*Labbeus hic situs est : vitam, mo-
resque requiris?
Visa Libros illi scribere, mors-
que fuit.
Omnium felix ! qui Patrum anti-
quâ retradans
Concilia, accessit conciliis Su-
perum.*

Il avoit une mémoire prodigieuse, une érudition fort variée, & une ardeur infatigable pour le travail. Toutes les années de sa vie furent marquées par des ouvrages, ou plutôt par des recueils de ce qu'il avoit ramassé dans les livres des autres, ou de ce qu'il avoit déterré dans les bibliothèques. Ses principales compilations sont : I. *De Byzantina Historia Scriptoribus*, 1648, in-folio c'est une notice & un catalogue des écrivains de l'Histoire Byzantine, par ordre chronologique. II. *Nova Bibliotheca manuscriptorum*, 1657, 2 vol. in-folio : compilation de plusieurs morceaux curieux qui n'avoient pas encore été imprimés. III. *Bibliotheca Bibliothecarum*, 1664, 1672 & 1686, in-fol., & Genève, 1686, in-4°, avec la *Biblioth. nummaria*, & un *Auctuarium*, imprimé en 1705. IV. *Concordia Chronologica*, 1670, 5 vol. in-fol. Les 4 premiers vol. de cet ouvrage, fort embrouillé, peu utile, mais bien imprimé, sont du P. Labbe, & le 5e. est du P. Briet. Cependant il y a des choses qu'on chercheroit inutilement ailleurs : telle est l'*Ariadne Chronologica*, qui est au 1er. vol. Cet ouvrage ne s'étant pas vendu d'abord, Cramoisi séduisit par l'esprit d'intérêt, en envoya inconsidérément une partie à la beurrière : c'est ce qui le rend rare aujourd'hui. V. *Le Chronologue François*, 6 vol. in-12, 1666, assez exact, mais écrit avec peu d'agrément. VI. *Abrégé Royal de l'Alliance Chronologique de l'Histoire sacrée & profane*, avec le lignage d'Outremer, 2 vol. in-4°, 1651. Cet

Abrégé Royal est fort confus ; mais on y trouve des extraits & des piéces qu'on ne pourroit découvrir ailleurs. VII. *Concordia sacra & profana Chronologia, ab orbe condito ad annum Christi 1638*, in-12. VIII. *Méthode aisée pour apprendre la Chronologie sacrée & profane*, in-12 ; en vers artificiels, si mal construits, que cette *Méthode aisée* deviendroit fort difficile pour un homme qui auroit du goût. En général, les vers techniques sont un mauvais moyen d'apprendre ; on doit les employer tout au plus dans l'enseignement des langues : le mot, le genre, le régime, &c., faisant tout l'objet de la leçon, elle peut être toute entière renfermée dans un vers ; mais il n'en est pas ainsi des traits historiques. Qui ne fait que les noms & les dates, ne fait rien ; & ces dates s'apprennent mieux dans la suite & l'ensemble de l'histoire, que dans ces especes de grimoires rimés. IX. Plusieurs *Ecrits sur l'Histoire de France*, la plupart enlevés dans la poussière : *La Clef d'or de l'Histoire de France... Les Mélanges curieux... Les Eloges historiques, &c.* X. *Pharus Gallia antiquæ*, 1668, in-12. L'auteur y relève quelques erreurs de Sanson ; mais celui-ci répliqua vivement & attaqua le P. Labbe à son tour. XI. Plusieurs autres ouvrages sur la *Géographie*. XII. Beaucoup d'*Ecrits sur la Grammaire & la Poésie Grecque*, entr'autres un excellent *Recueil de Racines Grecques* ; & l'*Etymologie de plusieurs mots françois*, 1661, in-12, contre le *Jardin des Racines Grecques de M^{rs}, de*

Port-Royal. Lancelot, dans une 2e. édition, défendit vigoureusement l'ouvrage attaqué. XIII. *Bibliotheca Anti-Janseniana*, in-4° : c'est un Catalogue des écrits composés contre Jansenius & ses défenseurs. XIV. *Notitia dignitatum omnium Imperii Romani*, 1651, in-12 ; ouvrage utile. XV. *De scriptoribus Ecclesiasticis dissertationes*, en 2 vol. in-8°. C'est une petite bibliothèque des écrivains ecclésiastiques, utile, mais trop abrégée : on y trouve une bonne dissertation contre la fable de la papesse Jeanne (voyez BENOÎT III). XVI. *Conciliorum Collectio maxima*, 17 vol. in-fol., 1672, avec des notes. Les 15 premiers volumes de cette collection sont du P. Labbe, les autres du P. Cossart, son confrere, plus judicieux & meilleur critique que lui. On y a joint un 18e. vol. C'est le plus rare. Il est sous le titre de *Apparatus alter*, parce que le 17e. tome est aussi un *Apparat* : cependant ce 18e. vol. n'est autre chose que le *Traité des Conciles* de Jacobatius. Elle est recherchée, quoiqu'elle renferme un assez grand nombre de fautes. Le Jésuite Hardouin s'étoit chargé d'en donner une nouvelle ; mais on peut voir dans son article comment il l'exécuta. Nicolas Coleti a donné une *Collection des Conciles* plus ample, Venise, 1728 & 1732, 23 vol. in-fol. ; & Jean-Dominique Mansi a donné des *Supplémens* très-estimés à cette édition, Lucques, 1748. XVII. Une édition des *Annales* de Michel Glicas, en grec & en latin, in-fol. ; & une de l'*Institution d'un Roi*

Chrétien, par Jonas, évêque d'Orléans. XVIII. Enfin ce savant & infatigable compilateur publia, en 1659, un *Tableau des Jésuites illustres dans la République des Lettres*, suivant l'ordre chronologique de leur mort : ouvrage sec, & qui ne peut avoir d'utilité que par rapport aux dates. En 1662, il mit encore au jour une *Bibliographie* des ouvrages que les savans de la société avoient publiés en France, dans le courant de 1661, & au commencement de 1662.

LABBÉ, (Louise CHARLY, dite) surnommée *la belle Cordière*, parce qu'elle avoit épousé un riche négociant en cables & en cordes. Son époux Enneanond Perrin étant mort en 1565, sans enfans, la fit son héritière universelle; & ce testament semble contredire l'idée que des biographes ont voulu nous donner de ses mœurs. Son cabinet étoit rempli de livres italiens, françois & espagnols. Elle faisoit des vers dans ces trois langues. Les beaux-esprits de son siècle l'ont célébrée. Ses *Œuvres* furent imprimées à Lyon, sa patrie, en 1555, & réimprimées dans la même ville en 1762, in-12, avec la *Vie* de cette Muse. La meilleure pièce de ce recueil est intitulée : *Débats de Folie & d'Amour*, dialogue en prose. Ces deux divinités, qui devroient être fort unies, se disputent le pas à la porte du palais de Jupiter, qui avoit invité tous les dieux à un festin. Elle étoit née en 1526 ou 1527, & elle mourut en 1566.

LABBÉ, (Marin) né au village de Luc, près de Caen,

fut destiné en 1678 à la mission de la Cochinchine. Rappelé en 1697, il fut nommé évêque de Tilopolis par le pape Innocent XII. Il remplit pendant 15 ans les devoirs de vicaire apostolique dans la Cochinchine, où il étoit retourné, & mourut en 1723. On a de lui une *Lettre* au pape Clément XI, sur le culte des Chinois; & un *Mémoire* qui, ainsi que la *Lettre*, semble annoncer certaines préventions, & un zèle un peu amer.

LABELLE, (Pierre-François) prêtre de la congrégation de l'Oratoire, mort le 14 janvier 1760, âgé de 64 ans, est auteur du *Nécrologe des Appelans & Opposans à la Bulle UNIGENITVS*, en 2 vol. in-12. Le titre de cet ouvrage suffit pour faire connoître ses sentimens, le caractère & l'objet de son zèle.

LABEO, (Q. Fabius) consul Romain, l'an 183 avant J. C., fut homme de guerre & homme de lettres. Il remporta une victoire navale sur les Canadiens, & aida, dit-on, Térence dans ses *Comédies*. Il fut plus illustre pour son courage, que pour sa bonne foi.

LABEO, (Caius Anicius) tribun du peuple, l'an 148 avant J. C., voulut se venger du censeur Metellus, qui l'avoit rayé de la liste des sénateurs. Il le condamna, sans forme de procès, à être précipité du roc Tarpéien; & il auroit fait exécuter son arrêt sur le champ, sans un autre tribun qui survint & forma son opposition, à la prière des parens de Metellus; car rien n'est plus terrible qu'un démocrate assuré du mo-

bile & méprisable suffrage de la multitude. Non-seulement Labeo demeura impuni; mais il reprit sa place au sénat en vertu d'une nouvelle loi, par laquelle il fit statuer « que les tribuns auroient voix délibérative dans cette compagnie »; & pour qu'il n'eût rien à désirer dans son triomphe, il prononça la confiscation des biens de Metellus, & les fit vendre, en plein marché, à son de trompe. Tant il est vrai que dans les républiques, au moins celles où des ambitieux peuvent dominer le peuple, la violence & le despotisme sont souvent plus redoutables que dans la monarchie, & qu'en général la liberté n'y est qu'un vain nom.

LABEO, (*Antistius*) savant juriconsulte, refusa le consulat qu'Auguste lui offrit. Il passoit 6 mois de l'année à converser avec les savans, & les 6 autres mois à composer. Il laissa plusieurs ouvrages qui sont perdus. Son père avoit été un des complices de l'assassinat de Jules César, & s'étoit fait donner la mort après la perte de la bataille de Philippes, 31 ans avant J. C.

LABERIUS, (*Decimus*) chevalier Romain, composoit avec succès de petites comédies satyriques, pour lesquelles son humeur caustique lui donnoit beaucoup de talent. A Rome, un homme de naissance qui composoit des poésies pour le théâtre, ne se dégradoit point; mais il ne pouvoit les représenter lui-même, sans se déshonorer: tant l'histriionisme a paru vil & méprisable dans tous les tems & chez toutes les nations, même chez celles où la

fureur des spectacles étoit montée au comble. Jules César pressa vivement Laberius de monter sur le théâtre pour y jouer une de ses pièces. Le poète s'en défendit en vain: il fallut céder. Dans le prologue de cette pièce, Laberius exhaloit sa douleur d'une manière fort respectueuse pour César, & en même tems fort touchante; c'est un des plus beaux morceaux de l'antiquité, suivant Rollin: « Comment, dit-il, aurois-je pu refuser quelque chose, à celui auquel les dieux même n'ont rien refusé »?

*Etenim ipsi dii negare cui nihil potuerunt,
Hominem me denegare, quis posse potest?*

Il déplora ensuite son sort en ces termes:

*Ergo bis tricenis adis sine nota,
Eques Romanus lare egressus mea
Domum revertar nimis!*

Mais dans le cours de sa pièce, il lança contre lui divers traits satyriques: César l'en punit, en donnant la préférence à Publius Syrus, rival de Laberius. Cependant, lorsque la pièce fut finie, il lui donna un anneau, comme pour le rétablir dans la noblesse qu'il avoit perdue: car dans ces tems de corruption, on regardoit encore l'histriionisme comme une source d'infamie; mais les ennemis de la liberté le protégerent, comme le plus sûr moyen de leur puissance. « Quel expédient, dit un auteur moderne, employa Néron & les autres fléaux de Rome, pour affermir leur empire odieux? Ces monstres, pour abâtardir le peuple & le rendre insensible à ses

» maux, l'enivroient par la
 » continuité & l'appareil des
 » spectacles, & l'aspect d'un
 » mime en faveur faisoit ou-
 » blier des monceaux de vic-
 » times, que la cruauté immo-
 » loit tous les jours aux yeux
 » du public. Et sans parler des
 » tyrans & des fléaux de l'es-
 » pece humaine, tous les enne-
 » mis de la liberté & du droit
 » public ont saisi ce moyen
 » comme le plus efficace, pour
 » consolider leur usurpation.
 » Jules César regardoit comme
 » un chef-d'œuvre de poli-
 » tique, l'invention de faire
 » jouer sur le théâtre les che-
 » valiers Romains. Dans les
 » beaux tems de la république
 » on n'avoit point d'idée d'his-
 » trions; de quoi eussent servi
 » les gesticulations & les mi-
 » gnardises de ces gens-là, aux
 » Camille & aux Cincinnatus?
 Laberius, descendu du théâtre,
 alla chercher une place au quar-
 tier des chevaliers; mais cha-
 cun jugeant qu'il s'étoit rendu
 indigne de ce rang, ils firent
 en sorte qu'il n'y en trouvât plus
 aucune. Cicéron, le voyant
 dans l'embarras, le raila en
 disant & en faisant allusion au
 grand nombre de sénateurs que
 César avoit faits: *Recepissim-
 ze, nisi angustè sederem.* Laberius
 lui répondit: *Mirum si angustè
 sedes, qui soles duabus sellis
 sedere.* Il lui reprochoit ainsi de
 n'avoir été ami ni de César, ni
 de Pompée, quoiqu'il affectât
 de le paroître des deux. Labe-
 rius mourut à Pouzzole, dix
 mois après Jules César, 44 ans
 avant J. C. Il avoit coutume
 de dire: *Beneficium dando accep-
 pit, qui digno dedit.* On trouve
 quelques fragmens de lui dans le

Corpus Poëtarum de Maittaire.

LABERTHONIE, (Hya-
 cinthe) Dominicain, prêcha
 avec réputation à Paris, par-
 ticulièrement contre les in-
 crédules; & montra beaucoup
 de zèle pour le maintien de la
 régularité dans son ordre: ce
 zèle se manifeste dans l'ouvrage
 qu'il publia sous ce titre: *Ex-
 posé de l'état & obligations des
 Freres Prêcheurs*, 1767, in-4°
 & in-12. Les preuves de la reli-
 gion qu'il avoit exposées en
 chaire avec autant de lumière
 que de solidité, sont consignées
 dans la *Défense de la Religion
 Chrétienne contre les Incrédules,
 les Juifs, &c.*, 1779, 3 vol. in-
 12. On a encore de lui la *Rela-
 tion de la conversion & de la
 mort de M. Bouguer*, 1784. Les
 difficultés & les doutes de l'in-
 crédule sont très-bien applanis
 dans cet ouvrage (voyez BOU-
 GUER). Le P. Laberthonie mou-
 rut en 1774.

LABIENUS, (Titus) his-
 torien & orateur du tems d'Au-
 guste. Suétone parle de lui dans
 la Vie de Caligula. Sénèque en
 fait mention dans la Préface du
 5e. liv. des *Controverses*. On ne
 croit pas qu'il soit le même LA-
 BIENUS, lieutenant de César
 dans les Gaules, qui suivit de-
 puis le parti de Pompée, & qui
 fut tué en Espagne, comme on
 le voit dans les *Commentaires
 de César*, & dans la continua-
 tion de Hirtius. Il s'étoit dis-
 tingué sous César par un grand
 nombre d'exploits hardis &
 heureux: mais il n'eut pas les
 mêmes succès sous Pompée. Le
 comte de Turpin-Crissé, dans
 ses notes sur les *Commentaires
 de César*, parle ainsi de cette
 révolution dans les travaux mi-

itaires de Labienus. « Pour-
 » quoi, dit-il, Labienus se
 » montra-t-il dans la guerre
 » civile si différent de ce qu'il
 » avoit paru dans les Gaules?
 » C'est le sort de ceux qui
 » passent d'un parti à un autre.
 » L'histoire ancienne & mo-
 » derne en fournit mille exem-
 » ples. La désertion, non-seu-
 » lement est une tache à la
 » gloire; mais presque tou-
 » jours elle rend encore inu-
 » tiles les plus heureuses qua-
 » lités & les plus beaux ta-
 » lens ». Il faut convenir cepen-
 » dant que la cause de Pom-
 » pée étant celle de la république
 » & de la patrie, la désertion
 » de Labienus ne manque pas de
 » raisons justifiantes.

LABOUREUR, (Jean le)
 né à Montmorency, près de
 Paris, en 1623, fut gémit la
 presse dès l'âge de 19 ans. Il
 étoit à la cour en 1644, en qua-
 lité de gentilhomme servant,
 lorsqu'il fut choisi pour accom-
 pagner le maréchal de Gué-
 brian dans son ambassade en
 Pologne. De retour en France,
 il embrassa l'état ecclésiastique,
 obtint le prieuré de Juvigné,
 la place d'aumônier du roi, &
 fut fait commandeur de l'ordre
 de S. Michel. Ce savant, mort
 en 1675, à 53 ans, est connu
 par plusieurs ouvrages. I. *His-*
toire du maréchal de Guébriant,
 in-fol., plus exacte qu'élégante.
 II. *Histoire & Relation d'un*
voyage en Pologne, 1648, in-4°:
 curieuse, quoique diffuse. III.
 Une bonne édition des *Mémoires*
de Michel de Castelnau, en 2
 vol. in-folio; avec des commen-
 taires historiques, très-utiles
 pour l'intelligence de plusieurs
 points de l'histoire de France.

IV. *Histoire du roi Charles VI*,
 traduite du latin en françois,
 en 2 vol. in-fol., 1663; elle est
 estimée des savans. V. *Recueil*
des tombeaux des personnes il-
lustres, dont les sépultures sont
dans l'église des Célestins de Pa-
ris; 1642, in-fol. VI. *Traité de*
l'origine des Armoiries, 1684,
 in-4°. On y trouve des choses
 curieuses & recherchées. VII.
Histoire de la Pairie, en manuf-
 crit, dans la bibliothèque du
 roi... Le plat *Poème de Charle-*
magne, in-8°, 1664, n'est point
 de lui, mais de son frere Louis,
 mort en 1679, qui inonda le
 Parnasse dans le dernier siècle
 de ses productions insipides.

LABOUREUR, (D. Claude
 le) oncle des précédens, mort
 en 1675, à 53 ans, étoit prévôt
 de l'abbaye de l'Isle-Barbe. Il
 fut obligé de résigner ce béné-
 fice, pour se soustraire au res-
 sentiment du chapitre de Lyon,
 dont il avoit parlé d'une ma-
 niere peu mesurée, en présen-
 tant à l'archevêque ses *Notes*
& ses Corrections sur le Bré-
viaire de ce diocèse, 1643,
 in-8°. On a de lui *Les Mesures*
de l'Isle-Barbe, 2 vol. in-4°,
 1681; ouvrage plein d'érudition;
 c'est une histoire de l'ab-
 baye dont il avoit été prévôt.

LABOURLOTE, (Claude)
 l'un des plus braves capitaines
 de son siècle, passa par tous les
 degrés de la milice, jusqu'à
 celui de commandant des trou-
 pes wallones, au service du
 roi d'Espagne. Jamais il ne s'en-
 gageoit plus volontiers à une
 entreprise, que lorsqu'elle étoit
 fort périlleuse. Il fut blessé en
 diverses occasions, & enfin tué
 d'un coup de mousquet le 24
 juillet 1600, pendant qu'il fai-

soit travailler à un retranchement entre Bruges & le fort Isabelle.

LABRE, (Benoît-Joseph) né à Amettes, dans le diocèse de Boulogne-sur-Mer, en 1740, se distingua dès son enfance par sa piété & l'innocence de ses mœurs. Sa santé l'ayant obligé de quitter les Chartreux & ensuite l'abbaye de Sept-Fons, où il avoit résolu de se consacrer au Seigneur, il alla à Rome, y vécut dans la pauvreté & dans l'exercice des vertus chrétiennes, & y mourut en odeur de sainteté, le 17 avril 1783. Sa *Vie* écrite en italien par M. Alegiani, a été traduite en françois, & augmentée d'un Avertissement plein d'éloquence & de raison, Liege, 1784, pt. in-12. On a imprimé quelque tems après un *Recueil des Miracles opérés à son tombeau*, Paris & Liege, 1784, & une autre *Vie* par M. Marconi, son confesseur. Dans un *Mandement* de l'évêque de Boulogne, donné le 3 juillet 1783, on trouve un très-bel éloge de Benoît-Joseph Labre, né dans ce diocèse. « Quoique » son extérieur fort abject, dit » ce prélat, parût, aux yeux » de la chair, n'avoir rien que » de rebutant & d'affreux, ce- » pendant son insigne piété, » son humilité profonde, son » amour aussi grand pour la » pauvreté que généreux pour » les pauvres, avec qui il par- » tageoit les aumônes qu'il » avoit reçues sans les avoir » demandées, lui avoient attiré » l'estime, la bienveillance & » la vénération de tous les vrais » appréciateurs de ses excel- » lentes vertus, sur-tout de sa » continuelle application à la

» prière, dont l'affiduité, que » vous, ô faux sages de notre » siècle ! cherchez tant à dé- » crier, à déprimer, à détruire, » comme n'étant que le vil par- » tage des personnes inutiles à » la société, ne peut toutefois » être trop louée, trop exal- » tée, trop protégée, puisque, » selon un oracle divin (*Mul- » tum valet deprecatio justî assi- » dua*. Jac. v, 16), auquel les » discours artificieux de la sa- » gesse humaine n'opposent que » des raffinemens vains & illu- » soires, elle a beaucoup de » pouvoir auprès du souverain » Maître des tems, des cœurs » & des événemens ». A la suite de ce *Mandement*, on lit la traduction en françois de l'inscription latine, mise avec l'approbation du Saint-Siège, dans le cercueil de Benoît-Joseph Labre, & deux lettres adressées à M. l'évêque de Boulogne par M. Fontaine, chargé à Rome des affaires de la Congrégation de la mission, dont il est membre. Ces lettres contiennent des détails aussi édifiants que curieux. Les miracles opérés à son tombeau furent l'occasion de la conversion de M. Thayer, ministre protestant à Boston. *Voyez* la *Relation* du néophyte lui-même, Liege, 1788, in-12, *Journ. hist. & littér.*, 1 février 1789, p. 161.

LABROSSE, voyez ANGE de Saint-Joseph.

LACARRY, (Gilles) Jésuite, né au diocèse de Castres en 1605, professa avec succès les humanités, la philosophie, la théologie morale, l'Écriture-Sainte, fit des missions, obtint les emplois de sa société, & mourut à Clermont en Au-

vergne, l'an 1684. Malgré la multitude & la variété de ses occupations, il trouva le tems de composer un grand nombre d'ouvrages très-utiles, sur-tout pour ceux qui s'appliquent à l'histoire de France. Les principaux sont : I. *Historia Galliarum sub Præfectis prætorii Galliarum*, 1672, in-4°. : morceau bien fait & plein d'érudition. Elle commence à Constantin & finit à Justinien. II. *Historia Colonia-rum tum a Gallis in exteris nationes missarum, tum ab exteris nationibus in Gallias deductarum*, 1677, in-4°. : ouvrage estimé, écrit avec autant de savoir que de discernement. III. *Epitome historia Regum Franciæ*, 1672, in-4°. : petit abrégé tiré du *Doctrina temporum* de Petau. IV. *De Regibus Franciæ & lege Salica*, in-4°. V. *Cornelii Taciti liber de Germania*, in-4°. (1649), avec de savantes notes, que Dithmar a suivies dans l'édition qu'il a donnée du même ouvrage en 1726, in-8°. , à Francfort-sur-l'Oder. VI. *Historia Romana*, depuis César jusqu'à Constantin, appuyée sur les médailles & les autres monumens de l'antiquité. Cet ouvrage, publié en 1671, in-4°. , contient des instructions utiles en faveur des personnes peu versées dans la connoissance des médailles, & offre de savantes discussions sur plusieurs faits. Il renferme aussi *Series & Numismata Regum Syriæ, Ægypti, Sicilia & Mesopotamiæ*. VII. Une bonne *Edition de Velleius Paterculus*, avec des notes. VIII. *Historia Christiana Imperatorum, Consulium & Præfeclorum; Notitia Magistratum & Provinciarum Imperii utriusque,*

cum notis, 1665, in-4°. On voit dans tous ces ouvrages un homme profondément versé dans les matieres les plus épineuses & les plus recherchées de l'histoire, & un savant en qui l'érudition n'a pas éteint le goût.

LACERDA, voyez CERDA.

LACHANIUS, seigneur Gaulois, pere de Rutilius Numatianus, s'acquit beaucoup de gloire dans les charges de questeur, de préfet du prætoire & de gouverneur de Toscane. Il étoit né à Toulouse, ou, selon D. Rivet, à Poitiers. Les peuples charmés de sa bonté, de son équité, & sur-tout de son attention à les soulager, lui firent ériger plusieurs statues en différens endroits de l'empire. Il mourut vers la fin du 4e. siècle.

LACHESIS, l'une des trois Parques, qui tenoit le fuseau de la vie humaine. Voy. PARQUES.

LACOMBE, voyez GUYON.

LA CROIX, voyez CROIX.

DU-MAINE, NICOLLE & PETIS. LACROIX, (Claude) né à St.-André, village entre Herve & Dalem, dans la province de Limbourg, l'an 1652, se fit jésuite l'an 1673, enseigna la théologie morale à Cologne & à Munster, & mourut à Cologne le 1 juin 1714. On a de lui un *Commentaire sur la Théologie morale de Busembaum*, Cologne, 1719, 2 vol. in-fol. Lacroix donne en entier dans son *Commentaire* le texte de Busembaum, pour l'expliquer & fixer le vrai sens des décisions : en quoi, s'il a eu tort, les censeurs caustiques qui l'ont accablé d'injures & d'accusations odieuses, ne sont pas non plus à l'abri de reproches (voy. BUSEMBAUM,

ESCOBAR, PASCAL). Le P. François-Antoine Zaccaria a justifié plusieurs opinions des deux jésuites, que Concina & Patuzzi avoient censurées avec aigreur : & il est certain que si la plupart des décisions qui paroissent relâchées, sont exactement appliquées & bornées au cas précis supposé par les auteurs, on verra presque toujours disparaître ce qu'elles semblent présenter de révoltant. Il est également vrai encore que toutes ces opinions avoient été enseignées avant les Jésuites, qui n'ont fait que les adopter & les répéter (voy. MOYA). L'édition, qu'on dit avoir été faite à Cologne en 1757, est supposée. Ce n'est qu'un nouveau titre & une nouvelle table ajoutés à l'ancienne édition.

LACTANCE, (*Lucius Cælius Firmianus*) orateur & défenseur de l'Eglise, étudia sous Arnobe, à Sica en Afrique. On ne connoît ni son pays, ni sa famille. Presque tous les historiens le font Africain, mais le P. Franceschini, Carme, prétend qu'il étoit de Fermo ; & ses raisons sont très-plausibles. Son éloquence lui acquit une si grande réputation, que Dioclétien le fit venir vers l'an 290 à Nicomédie, où il tenoit son siège, & l'engagea à y enseigner la rhétorique latine ; mais il y eut peu de disciples, parce qu'on y parloit plus grec que latin. Là il vit commencer, l'an 303 de J. C., cette terrible persécution contre les Chrétiens ; & s'il n'étoit pas lui-même chrétien alors (ce qu'on ne peut décider, parce qu'on n'a rien de certain sur l'époque de sa conversion), son humanité du

moins le rendit sensible aux maux qu'il voyoit souffrir aux Chrétiens. Sa vertu & son mérite le rendirent si célèbre, que Constantin lui confia l'éducation de son fils Crispe l'an 317. Lactance n'en fut que plus modeste ; il vécut dans la pauvreté & dans la solitude, au milieu de l'abondance & du tumulte de la cour. Il ne reçut les présents de l'empereur, que pour les distribuer aux pauvres. Ce grand homme mourut vers l'an 328. Le style de Cicéron avoit été le modèle du sien ; même pureté, même clarté, même noblesse, même élégance. C'est ce qui le fit appeler le *Cicéron Chrétien*. Parmi les ouvrages dont il a enrichi la postérité, les plus célèbres sont : 1. Les *Institutions Divines*, en 7 livres. L'auteur y élève le Christianisme sur les ruines de l'idolâtrie ; mais il réfute beaucoup plus heureusement les chimères du Paganisme, qu'il n'établit les vérités de la Religion Chrétienne. Il traite la théologie d'une manière trop philosophique ; il parle des mystères avec peu d'exactitude. Il paroît néanmoins que le P. Pétau & d'autres ont jugé trop sévèrement quelques-unes de ses expressions, sans considérer que dans ce tems le langage théologique n'étoit pas encore fixé, quoique la foi fût sûre & constante. Un critique plus modéré en a parlé de la manière suivante. « Plusieurs censeurs trop rigides y ont noté un assez grand nombre d'erreurs théologiques ; mais la plupart sont seulement des façons de parler peu exactes, & qui sont susceptibles d'un sens orthodoxe,

» lorsqu'on ne les prend pas
 » à la rigueur. Il faut se sou-
 » venir que cet auteur n'étoit
 » pas théologien, mais orateur,
 » qu'il n'avoit pas fait une lon-
 » gue étude de la doctrine chré-
 » tienne, mais qu'il possédoit
 » très-bien l'ancienne philo-
 » sophie. Quoiqu'il ne fût pas
 » assez instruit pour expliquer
 » avec précision tous les dog-
 » mes du Christianisme, il a
 » cependant rendu à la Reli-
 » gion un service essentiel, en
 » mettant au grand jour les
 » erreurs, les absurdités & les
 » contradictions des philoso-
 » phes ». II. Un *Traité de la*
mort des Persécuteurs; publié
 pour la 1re. fois par Baluze,
 d'après un manuscrit trouvé à
 l'abbaye de Moissac, en Quercy;
 & réimprimé à Utrecht, in-8°,
 en 1693 (voyez BAULDRI &
 FOUCAULT Nicolas). On y
 a ajouté une dissertation de
 Dodwel, *De Ripá strigá*, qui
 est d'une sécheresse extrême :
 mais on y voit avec plaisir la
 préface du P. Ruinard, *Ad Acta*
Martyrum, qui réfute supérieu-
 rement une autre dissertation de
 cet Anglois : *De paucitate mar-*
tyrum. Dom le Nourry, trompé
 sans doute par les prénoms
Lucius Cælius, a prétendu que
 cet ouvrage étoit d'un Lucius
Cæcilius, qui vivoit, selon lui,
 au commencement du 4e. siècle;
 mais il a été réfuté par d'habiles
 critiques. Ce livre est cité par
 S. Jérôme, dans le Catalogue
 des ouvrages de Lactance. Le
 but de Lactance est de prouver
 que les empereurs qui ont per-
 sécuté les Chrétiens, ont tous
 péri misérablement : cet ou-
 vrage propre à faire des impres-
 sions profondes, & consolantes

pour les fideles, pourroit aisé-
 ment être augmenté par des
 additions que fournit l'histoire
 de tous les siècles. Il a des
 rapports marqués avec le traité
 de Henri Spelman : *De la fatalité*
des Sacrileges. L'abbé de Mau-
 croix l'a traduit en françois,
 Paris, 1684, in-12. III. Un
 livre de l'*Ouvrage de Dieu*, où
 il prouve la Providence par
 l'excellence de son principal ou-
 vrage, par l'harmonie qui est
 dans toutes les parties du corps
 de l'homme, & par les sublimes
 qualités de son ame. IV. Un
 livre : *De la colere de Dieu*. L'é-
 dition la plus correcte de toutes
 ces différentes productions, est
 celle du P. François-Xavier
 Franceschini, Carme, Rome,
 1754-1760, 10 vol. in-8°, avec
 des dissertations pleines de cri-
 tique & de jugement. La pre-
 miere s'est faite au monastere
 de Sublac, en 1465, in-fol.

LACYDE, philosophe Grec,
 natif de Cyrene, disciple d'Ar-
 cesilaüs, & son successeur dans
 l'académie, fut aimé & estimé
 d'Attalus, roi de Pergame, qui
 lui donna un jardin où il phi-
 losophoit. Ce prince auroit
 voulu le posséder à sa cour ;
 mais le philosophe lui répondit
 toujours, que *le portrait des*
rois ne devoit être regardé que
de loin. Les principes de Lacyde
 étoient : « Qu'il falloit toujours
 » suspendre son jugement, &
 » ne hasarder jamais aucune
 » décision ». Lorsque ses do-
 mestiques l'avoient volé &
 qu'il s'en plaignoit, ils ne man-
 quoient pas à lui dire : *Ne décidez*
rien, suspendez votre jugement.
 Fatigué de se voir battre sans
 cesse avec ses propres armes,
 il leur répliqua un jour : « Mes

» enfans, nous parlons d'une
 » façon dans l'école, & nous
 » vivons d'une autre manière
 » dans la maison »... Lacyde
 suivait ce principe à la lettre.
 Tout philosophe qu'il étoit, il
 fit de magnifiques funérailles
 à une oie qu'il avoit beaucoup
 chérie; enfin il mourut d'un
 excès de vin l'an 212 avant
 J. C. Tels étoient les sages
 que l'antiquité profane regardoit
 comme ses héros & ses
 maîtres. *Voyez* COLLIUS.

LADISLAS I, roi de Hongrie après Geisa en 1077, étoit né en Pologne, où son pere Béla I s'étoit retiré pour éviter les violences du roi Pierre. Après diverses révolutions, il monta sur le trône, & y fit éclater le courage dont il avoit donné de bonne heure des preuves. Il soumit les Bohémiens, battit les Huns, les chassa de la Hongrie, vainquit les Russes, les Bulgares, les Tartares, agrandit son royaume des conquêtes faites sur eux, & y ajouta la Dalmatie & la Croatie, où il avoit été appelé pour délivrer sa sœur des mauvais traitemens de Zuonimir, son cruel époux. Ce héros avoit toutes les vertus d'un saint. Il mourut l'an 1095. Célestin III le canonisa.

LADISLAS IV, grand-duc de Lithuanie, appelé au trône de Hongrie en 1440, après la mort d'Albert d'Autriche, possédoit déjà celui de Pologne depuis l'espace de 6 ans, sous le nom de Ladislas VI. Amurat II porta ses armes en Hongrie; mais ayant été battu par Huniade, général de Ladislas, & se voyant pressé de retourner en Asie, il conclut la paix

la plus solennelle que les Chrétiens & les Musulmans eussent jamais contractée. Le prince Turc & le roi Ladislas la jurèrent tous deux, l'un sur l'Alcoran, & l'autre sur l'Evangile. A peine étoit-elle signée, qu'il en eut des remords, parce que par-là il avoit violé la parole donnée à l'empereur Paléologue & aux Vénitiens, d'agir de concert avec eux contre l'ennemi commun. Le cardinal Julien Césarini, légat en Allemagne, arrivant dans ces circonstances, jugea qu'effectivement Ladislas n'avoit pu faire la paix sans ses alliés (& non pas, comme l'a écrit fausement un ministre Calviniste, qu'il ne falloit pas garder la parole donnée aux infidèles, calomnie victorieusement réfutée par le cardinal Pazman). Ayant donc repris les armes, le roi livra bataille à Amurat, près de Varnes, en 1444; il fut battu & percé de coups (*voy.* AMURAT II). Sa tête, coupée par un Janissaire, fut portée en triomphe de rang en rang dans l'armée Turque; ce qui réfute suffisamment ce que quelques auteurs rapportent des honneurs qu'Amurat fit rendre au corps de ce roi ennemi. Cet échec causa en partie la ruine de la Hongrie & celle de l'empire Grec, en ouvrant une nouvelle porte aux conquérans Ottomans. Si on en peut juger par l'événement, la Providence a puni une perfidie qui faisoit *blasphémer son nom parmi les gentils*: mais le secret des conseils de Dieu doit nous empêcher d'assigner trop affirmativement la cause des malheurs dont il frappe les peuples

& les rois. Voyez CÉSARINI.

LADISLAS ou LANCELOT, roi de Naples, surnommé *le Victorieux & le Libéral*, fut l'un & l'autre; mais ces qualités furent ternies par une ambition sans bornes & par une cruauté inouïe. Il se disoit come de Provence & roi de Hongrie. Il se fit donner cette dernière couronne à Javarin, en 1403, durant la prison du roi Sigismond, qui bientôt après le contraignit de retourner à Naples. Il avoit succédé à son pere Charles de Duras, dans le royaume de Naples, en 1386; mais les Napolitains ayant appelé Louis II, duc d'Anjou, ces diverses prétentions causèrent des guerres sanglantes. Le pape Jean XXIII étoit pour le prince d'Anjou, à qui il avoit donné l'investiture de Naples, Lancelot fut battu à Roquesèche, sur les bords du Gariglian, en 1411. Après cette défaite, dont le vainqueur ne fut pas profiter, Jean XXIII reconnut Lancelot, son ennemi, pour roi (au préjudice de Louis d'Anjou, son vengeur), à condition qu'on lui livreroit le Vénitien Corario, son concurrent au Saint-Siege. Lancelot, après avoir tout promis, laissa échapper Corario, s'empara de Rome, & combattit contre le pape son bienfaiteur, & contre les Florentins, qu'il força d'acheter la paix en 1413. Ses armes victorieuses lui promettoient de plus grands succès, lorsqu'il mourut à Naples en 1414, à 38 ans, dans les douleurs les plus aiguës. La fille d'un médecin, dont il étoit passionnément amoureux, l'empoisonna avec une composition

que son pere lui avoit préparée, soit pour plaire aux Florentins, soit pour se venger de ce qu'il avoit séduit sa fille.

LADISLAS I, roi de Pologne, surnommé Herman, fils de Casimir I, fut élu l'an 1081, après Boleslas II, dit le Cruel & le Hardi, son frere. Il se contenta du nom de prince & d'héritier de Pologne, & mérita des éloges par sa prudence & sa retenue, qui le porterent à maintenir la paix. Il fut pourtant obligé de prendre les armes contre les habitans de Prusse & de Poméranie, qu'il défit en 3 batailles. Ce fut de son tems que les Russes secouèrent le joug de la Pologne. Il mourut en 1102, après 20 ans d'un regne aussi glorieux que tranquille.

LADISLAS II, roi de Pologne, succéda à son pere Boleslas III, en 1139. Il fit la guerre à ses freres sous de vains prétextes, & fut chassé de ses états, après avoir été vaincu dans plusieurs batailles. Boleslas IV, le Frité, monta sur le trône, à sa place, en 1146, & lui donna la Silésie à la priere de Frédéric-Barberousse. Ladislas mourut à Oldembourg en 1159.

LADISLAS III, roi de Pologne en 1296, surnommé *Loketech*, c'est-à-dire *d'une coude*, à cause de la petitesse de sa taille, pilla ses peuples & s'empara des biens du clergé. Ces violences tyranniques porterent ses sujets à lui ôter la couronne, & à la donner à Wenceslas, roi de Bohême. Après la mort de ce prince, Ladislas, retiré à Rome, fit solliciter puissamment par ses

partisans secrets, & obtint de nouveau le sceptre. Ses malheurs en avoient fait, d'un tyran, un bon prince. Il gouverna avec autant de douceur que de sagesse; il étendit les bornes de ses états, & se fit craindre & respecter par ses ennemis. La Poméranie s'étant révoltée, Ladislas la réduisit par ses armes jointes à celles des chevaliers Teutoniques. Ces religieux guerriers demandèrent & prirent Dantzic pour leur récompense, & firent d'autres entreprises sur la Pologne. Ladislas marcha contr'eux, & en défit 20,000 dans une sanglante bataille. Il mourut peu de tems après, en 1333, avec une grande réputation de bravoure & de prudence. Il avoit institué l'an 1325 l'ordre de chevalerie de l'Aigle blanc, lors du mariage de son fils Casimir, avec Anne, fille du grand-duc de Lithuanie.

LADISLAS V, dit *Jagellon*, grand-duc de Lithuanie, obtint la couronne de Pologne en 1386, par son mariage avec Hedwige, fille de Louis, roi de Hongrie. Cette princesse avoit été élue reine de Pologne, à condition qu'elle prendroit pour époux, celui que les Etats du royaume lui choisiroient. Ladislas étoit païen; mais il se fit baptiser pour épouser la reine. Il unit la Lithuanie à la Pologne, battit en diverses occasions les chevaliers Teutoniques, sur-tout à la fameuse bataille de Tannenberg en 1410, refusa le trône de Bohême, que les Hussites lui offrirent, & mourut en 1434, à 80 ans, après un regne de 48. Son courage égaloit sa sagesse. Il contribua beaucoup à la conver-

sion des Samogites, peuple qui habite une province de la Lithuanie. Ce prince est peint assez défavorablement dans l'*Histoire de l'Ordre Teutonique*, par M. le B. de Wal, occupé à justifier les chevaliers Teutoniques, & sur-tout le grand-maitre Ulric de Jungingen, contre les historiens Polonois qui en parlent avec une partialité outrée. Selon M. le B. de Wal, Jagellon auroit été la seule cause de la guerre terrible qui ensanglanta les plaines de Tannenberg & tant d'autres, il auroit joint le parjure à l'hypocrisie; mais la répugnance avec laquelle il avoit pris les armes dans cette occasion, semble l'absoudre de ce reproche. « Les disputes des » princes, comme celles des » particuliers, dit un auteur, » sont souvent si embrouillées, » leurs droits réciproquement » si douteux, les traités & » les titres sur lesquels ils » se fondent, sujets à tant » d'explications, de modifica- » tions & d'exceptions, que » tandis que les contendans » croient avoir chacun de son » côté l'évidence du droit, » l'homme impartial ne fait » qu'en penser, & n'a pas de » peine à supposer une erreur » involontaire dans celui qui » a tort ».

LADISLAS VI, roi de Pologne, est le même que Ladislas IV, roi de Hongrie; voyez son article ci-dessus.

LADISLAS-SIGISMOND VII, roi de Pologne & de Suede, monta sur le trône après Sigismond III son pere, en 1632. Avant son avènement à la couronne, il s'étoit signalé

contre Osman, sultan des Turcs, auquel il avoit tué plus de 150,000 hommes en diverses rencontres. Le monarque soutint la réputation que le général s'étoit acquise. Il défit les Russes, les contraignit à faire la paix à Viasima, repoussa les Turcs; & après avoir donné des marques de valeur, il donna des exemples de toutes les vertus royales & chrétiennes. Il mourut en 1648, à 52 ans.

LADISLAS, fils aîné d'Étienne Dragutin, épousa, un peu avant la mort de son père, la fille de Ladislas, vaivode de Transilvanie; & à cause de cette alliance, faite avec une princesse schismatique, fut excommunié par le cardinal de Montefiore, légat du Saint-Siège. Ladislas étoit l'héritier présumé de la couronne de Serbie: son père, en y renonçant, avoit réservé le droit des enfans. Milutin, son oncle, voulant posséder ce trône, fit enfermer Ladislas après la mort de son père, & le tint en prison jusqu'à la fin, arrivée en 1421. Ladislas, devenu alors roi de Serbie, refusa l'apanage à Constantin son frère, qui n'ayant pu l'obtenir de gré, le lui demanda à la tête d'une armée. Il fut vaincu & fait prisonnier: Ladislas poussa la cruauté jusqu'à le faire pendre, & ensuite écarteler. Cette barbarie atroce lui attira la haine des peuples, qui offrirent la couronne à Étienne, fils naturel de Milutin, banni alors à Constantinople. Ladislas, abandonné de tout le monde, fut pris à Sirmick, & jeté dans une prison, d'où il ne sortit plus.

LADVOCAT, (Louis-

François) né à Paris en 1644, mort dans la même ville, doyen de la chambre-des-comptes, le 8 février 1735, à 91 ans. Son principal ouvrage est intitulé: *Entretiens sur un nouveau Système de Morale & de Physique, ou la recherche de la Vie heureuse selon les lumières naturelles*, in-12. La seule idée de présenter, dans le 18^e. siècle, un *nouveau Système de Morale*, montre assez que l'auteur n'étoit pas destiné à trouver la *Vie heureuse*.

LADVOCAT, (Jean-Baptiste) né en 1709, du subdélégué de Vaucouleurs, dans le diocèse de Toul, fut docteur, bibliothécaire, & professeur de la chaire d'Orléans en Sorbonne. Après avoir fait ses études de philosophie chez les Jésuites de Pont-à-Mousson, qui voulurent en vain l'attacher à leur société, il alla étudier en Sorbonne. Il fut admis en 1734 à l'hospitalité, & à la société en 1736, étant déjà en licence. Rappelé dans son diocèse, il occupa la cure de Dom-Remi; lieu célèbre par la naissance de la Pucelle d'Orléans. Mais la Sorbonne l'enviant à la province, le nomma en 1740 à une de ses chaires royales, & lui donna le titre de bibliothécaire en 1742. M. le duc d'Orléans, prince aussi religieux que savant, ayant fondé en Sorbonne une chaire pour l'hébreu en 1751, en confia l'exercice à l'abbé Ladvocat, qui remplit cet emploi avec succès jusqu'à sa mort, arrivée le 29 décembre 1765. Ce savant avoit un cœur digne de son esprit; une noble franchise animoit tous ses sentimens. Il

n'ornoit ni ce qu'il écrivoit ni ce qu'il disoit; mais on sentoit dans toutes ses actions cette humanité & cette douceur, qui est la vraie source de la politesse. Nous avons de lui: I. *Dictionnaire Géographique portatif*, in-8°, plusieurs fois réimprimé. Cet ouvrage, publié sous le nom de Vosgien, & donné comme une traduction de l'anglois, est un assez bon Abrégé du *Dictionnaire Géographique* de la Martiniere. Le livre françois est beaucoup plus exact que l'anglois, avec lequel il n'a presque aucun rapport; mais M. Ladvocat voulut accréditer son ouvrage, en le présentant au public comme une production de l'Angleterre. On a fait usage de ce *Dictionnaire* dans la rédaction d'un autre plus ample & plus correct, imprimé pour la seconde fois à Liege, chez Bafompierre, 1791 à 1794, 2 vol. in-8°. II. *Dictionnaire Historique portatif*, en 2 vol. in-8°, dont il y a eu plusieurs éditions & contrefaçons. Quelques unes ont été défigurées & altérées de toutes les manieres; les Jansénistes & les Protestans y ont glissé leurs préventions & leurs erreurs. Il en a paru une en 3 vol., à Paris, 1777, avec des augmentations bonnes & mauvaises. Les bornes étroites dont l'auteur avoit circonscrit son ouvrage, ne lui ont pas permis de donner à un grand nombre d'articles un développement convenable; mais son impartialité; son attachement aux droits de la Religion & de la vertu, rendent son *Dictionnaire*, tout imparfait qu'il est, très-préférable à la plupart de

ceux par lesquels on a voulu le remplacer. III. *Grammaire Hébraïque*, 1755, in-8°. L'auteur l'avoit composée pour ses élèves; elle réunit la clarté & la méthode nécessaires. IV. *Dissertations latines sur le Pentateuque, sur Job & sur les Psaumes*, & une *Dissertation françoise sur le lieu du naufrage de S. Paul*. V. *Tractatus de Conciliis in genere*, Caen, 1769, in-12. VI. *Dissertation sur le Psaume 67, Exurgat Deus...* VII. *Lettre sur l'autorité des Textes originaux de l'Écriture-Sainte*, Caen, 1766, in-8°. VIII. *Jugemens sur quelques nouvelles Traductions de l'Écriture-Sainte, d'après le Texte-Hébreu*. Ces quatre derniers ouvrages sont posthumes, & ont été imprimés à La Haye en 1767. C'est une bonne réfutation du système de l'abbé Villefroy & des Capucins élèves de cet abbé.

LÆLIEN, (*Ulpius Cornelius Lælianus*) est un de ces généraux qui prirent le titre d'empereur dans les Gaules, sur la fin du regne de Gallien. Il fut proclamé Auguste par ses soldats à Mayence, l'an 266. Il étoit d'un âge avancé; mais il avoit de la valeur & de la politique. Lælien ne régna que pendant quelques mois. Posthume le Jeune ayant aspiré comme lui au trône des Césars, rassembla ses légions, le vainquit près de Mayence au commencement de l'an 267; & l'usurpateur perdit dans la même journée l'empire & la vie. On l'a confondu mal-à-propos avec le tyran Lollien, qui prit la pourpre après lui; & avec Pomponius Ælianus, qui se révolta sous Dioclétien.

LÆLIUS,

LÆLIUS, (Caius) consul Romain, l'an 140 avant J. C., étoit l'intime ami de Scipion l'Africain le Jeune. Il signala sa valeur en Espagne, dans la guerre contre Viriathus, général des Espagnols. Il ne se distingua pas moins par son goût pour l'éloquence & pour la poésie, & par la protection qu'il accorda à ceux qui les cultivoient. On croit qu'il eut part aux *Comédies* de Térence. Son éloquence éclata plusieurs fois dans le sénat pour la veuve & pour l'orphelin. Ce grand homme étoit modeste. N'ayant pas pu venir à bout de gagner une cause, il conseilla à ses parties d'avoir recours à Galba, son émule; & il fut le premier à le féliciter, lorsqu'il fut qu'il l'avoit gagnée. — Il y a eu un autre **LÆLIUS**, consul Romain 190 ans avant J. C. Il accompagna, le premier, Scipion l'Africain en Espagne & en Afrique, & eut part aux victoires remportées sur Asdrubal & sur Siphax.

LAER ou **LAAR**, (Pierre de) surnommé *Bamboche*, peintre né en 1613 à Laar, village proche de Naarden en Hollande, mourut à Harlem l'an 1675. Le surnom de Bamboche lui fut donné, à cause de la singulière conformation de sa figure. Il étoit d'une grande gaieté, rempli de saillies, & tiroit parti de sa difformité pour réjouir ses amis, le Pouffin, Claude le Lorrain, Sandrart, &c. Mais cette gaieté n'étoit que dans ses organes; & dès qu'il cessoit de faire le farceur, il étoit en proie à la mélancolie la plus noire, qui augmenta encore avec l'âge. Son cœur n'étoit pas fait pour

Tome V.

goûter la joie. Comme il ne tenoit aucun compte des pratiques de religion, il fut surpris avec quatre autres, mangeant de la viande en Carême, par un ecclésiastique qui les réprimanda avec un zèle qui les irrita; Bamboche, aidé des autres qui étoient avec lui, noya le prêtre. Les remords que ce crime lui causa, joints à quelques disgrâces qu'il eut à essuyer, hâtèrent sa mort; quelques-uns disent qu'il se précipita dans un puits. Ce peintre ne s'est exercé que sur de petits sujets. Ce sont des *Foires*, des *Jeux d'enfants*, des *Chasses*, des *Paysages*.

LAERCE, voyez **DIOGENE LAERCE**.

LAËT, (Jean de) directeur de la compagnie des Indes, savant dans l'histoire & dans la géographie, naquit à Anvers, & y mourut en 1649. On a de lui: I. *Novus Orbis*, Leyde 1633, in-fol. avec grand nombre de cartes & de figures qui représentent les animaux, les plantes & les fruits de l'Amérique. Cette description du Nouveau-Monde en 18 livres, quoique quelquefois inexacte, a beaucoup servi aux géographes. Laët traduisit lui-même son ouvrage en françois. Cette version fidelle, mais plate, parut à Leyde en 1640, in-fol., sous le titre d'*Histoire du Nouveau-Monde*. II. *De Gemmis & Lapidibus libri duo*, Leyde, 1647, in-8°. III. *Respublica Belgarum*, in-24, assez exacte. IV. *Gallia*, in-24, moins estimée que la précédente. V. *De Regis Hispania regnis & opibus*, in-24. VI. *Historia naturalis Brasiliae G. Pisonis, & Georgii Marggravii*, Leyde, 1648, in-fol.

T

avec fig. VII. *Turcici Imperii status*, in-24. VIII. *Persia, seu Regni Persici status*, in-24. IX. *De Imperio magni Mogolis*, 1631. X. *Portugallia*, 1642. XI. *Respublica Poloniae, Lithuaniae, Prussiae & Livoniae* 1642. Tous ces petits ouvrages, imprimés chez Elzevir, contiennent une description succincte de différens pays, dont le royaume, que le géographe parcourt, est composé. On y parle des qualités du climat, des productions du terroir; du génie, de la religion, des mœurs des peuples; du gouvernement civil & politique; de la puissance & des richesses de l'état. Les géographes qui sont venus après Laët, ont beaucoup profité de ces ouvrages. On estime beaucoup son édition de *Vitruve*, avec les notes de Philandre, de Barbaro, de Saumaïse, accompagnée de plusieurs *Traitéz* de divers auteurs sur la même matière, chez Elzevir en 1649, in-folio.

LÆTA, dame Romaine, fille d'Albin, grand-pontife, épousa, sur la fin du 4^e. siècle, Toraxe, fils de Ste. Paule. Albin fut si touché de la vertu de son gendre & de la sagesse de sa fille, qu'il renonça au Paganisme & embrassa la Religion Chrétienne. Læta fut mère d'une fille, nommée Paule, comme son aïeule: c'est à cette occasion que S. Jérôme lui adressa une *Épître* d'une éloquence vive & pleine de choses, qui commence ainsi: *Apostolus Paulus scribens ad Corinthios*, &c., dans laquelle il lui donne des instructions pour l'éducation de cet enfant chéri.

LÆTUS, capitaine de la garde Prétorienne de l'empe-

reur Commode, dans le second siècle, empêcha que ce prince barbare ne fit brûler la ville de Rome, comme il l'avoit résolu. Commode ayant voulu le faire mourir avec quelques autres, celui-ci le prévint, & de concert avec eux, il lui fit donner du poison l'an 193. Lætus éleva à l'empire Pertinax; & trois mois après il le fit massacrer, parce qu'il rétabliroit trop sévèrement la discipline militaire, & que, par l'innocence & la droiture de ses mœurs, il lui reprochoit tacitement sa dissolution. Didier-Julien le punit de mort peu de tems après.

LÆTUS POMPONIUS, voy. POMPONIUS.

LÆVINUS TORRENTIUS, voyez TORRENTIUS.

LÆVIUS, ancien poète latin, dont il ne nous reste que deux vers seulement dans *Aulu-Gelle*, & six dans *Apulée*. On croit qu'il vivoit avant Cicéron.

LAFARE, (Charles-Auguste, marquis de) né au château de Valgorge, dans le Vivarais, en 1644, fut capitaine des-gardes de Monsieur, & de son fils, depuis régent du royaume. Il plut à ce prince par l'enjouement de son imagination & la délicatesse de son esprit. Ses *Poésies* respirent cette liberté, cet air riant & facile, que l'art tenteroit en vain d'imiter; mais elles ont aussi les défauts de la nature livrée à elle-même: le style en est incorrect & sans précision, sans parler d'un autre défaut beaucoup plus grave. C'est l'Amour, c'est Bacchus, plutôt qu'Apolon, qui inspiroient le marquis de Lafare. Les fruits de sa muse

se trouvent à la suite des anciennes éditions des *Œuvres de l'abbé de Chaulieu*, son ami. Le marquis de Lafare mourut en 1712, à 68 ans. Outre ses *Poésies*, réimprimées à part en 1781, 1 vol. petit in-12, on a de lui des *Mémoires & des Réflexions* sur les principaux événemens du regne de Louis XIV, in-12. Ils sont écrits avec une liberté qui est souvent poussée trop loin. On a encore de lui les paroles d'un opéra intitulé : *Panthée*, que le duc d'Orléans mit en partie en musique.

LAFFICHARD, (Thomas) né en 1698 à Ponsion, diocèse de St.-Paul-de-Léon, & mort à Paris le 20 août 1753, a donné un grand nombre de Pièces de Théâtre. Celles qui sont imprimées, sont recueillies en un vol. in-8°. Elles eurent un succès passager.

LAFITAU, (Joseph-François) né à Bourdeaux, entra de bonne heure dans la Compagnie de Jesus, où son goût pour les belles-lettres & pour l'histoire le tira de la foule. Il se fit connoître dans la république des lettres par quelques ouvrages. I. *Les Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux Mœurs des premiers tems*, imprimées à Paris en 1723, en 2 vol. in-4°, & 4 vol. in-12; c'est un livre très-estimable, attaqué fort mal à propos par Robertson dans son *Histoire de l'Amérique*, ouvrage superficiel, plein d'observations fausses & de principes pernicious (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 mars 1778. Le P. Lafitau avoit été missionnaire parmi les sauvages; aussi n'avons-nous rien d'aussi exact sur ce sujet. Son

parallele des anciens peuples avec les Américains est fort ingénieux, & suppose une grande connoissance de l'antiquité, quoique tout n'y soit pas également plausible, & qu'il y ait plusieurs rapprochemens forcés. II. *Histoire des découvertes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, 1733, 2 vol. in-4°, & 1734, 4 vol. in-12: exacte & bien écrite. III. *Remarques sur le Gin-Seing*, Paris, 1728, in-12. L'auteur mourut vers 1740.

LAFITAU, (Pierre-François) naquit à Bourdeaux en 1685, d'un courtier de vin, & dut sa fortune à son esprit. Il entra fort jeune chez les Jésuites, & s'y distingua par son talent pour la chaire. Ayant été envoyé à Rome au sujet des disputes élevées par les Jansénistes contre la Bulle *Unigenitus*, il plut à Clément XI. Sa conversation vive & aisée, son esprit fécond en saillies, donnerent au Pontife une idée favorable de son caractère & de ses talens. Il sortit de son ordre, & fut nommé à l'évêché de Sisteron; il y fut l'exemple de son clergé. Après avoir passé sa vie dans l'exercice des vertus épiscopales, il mourut au château de Lurs en 1764, à 79 ans. L'évêque de Sisteron s'étoit toujours montré ennemi ardent du Jansénisme. On a de lui plusieurs ouvrages: I. *Histoire de la Constitution UNIGENITUS*, en 2 vol. in-4°, & en 3 vol. in-12. « On y trouve le vrai, » dit l'auteur des *Trois siècles*, « qui doit être la base de tout » ouvrage historique, & avec « le vrai, de l'ordre, de la » clarté, du développement, » un style noble, convenable

» à l'histoire, & une modé-
 » ration dont on ne doit jamais
 » s'écarter ». Il en a paru une
 nouvelle édition à Maestricht,
 1789, 2 vol. in-12. II. *Réfuta-
 tion des Anecdotes ou Mémoires
 secrets sur l'acceptation de la
 Constitution UNIGENITUS, par
 Villefore, 1734, 3 vol. in-8°.*
 Ouvrage qui prouve, ainsi que
 le précédent, qu'il connoissoit
 à fond la secte dont il devoi-
 loit les intrigues; cette connoi-
 sance alloit jusqu'à voir bien
 avant & d'une manière bien
 précise dans l'avenir, comme
 il conste par le passage suivant,
 si littéralement vérifié lors de
 la révolution de 1789. « Qu'on
 » revienne présentement sur
 » tout ce qu'on a lu dans cette
 » histoire, & on trouvera que
 » le Quesnellisme n'est au fond
 » que le Calvinisme même, qui
 » n'osant se montrer en France
 » à découvert, s'est caché sous
 » les erreurs du tems. C'est
 » ce qu'on a vu dans ces fa-
 » meux projets où les Ques-
 » nellistes vouloient réunir l'E-
 » glise de France à l'Eglise An-
 » glicane (voyez du PIN), &
 » dans tous ces fameux libelles
 » où ils ont érigé un tribunal à
 » l'esprit particulier. Mais C'EST
 » CE QUI PAROÎTROIT EN-
 » CORE MIEUX DANS UNE DE
 » CES OCCASIONS CRITIQUES,
 » QUE DIEU VEUILLE DÉ-
 » TOURNER, OÙ IL S'AGI-
 » ROIT DE TROUBLER TOUT
 » POUR ÉTABLIR UNE EN-
 » TIÈRE LIBERTÉ DE CON-
 » SCIENCE; POUR LORS IL EST
 » INDUBITABLE QU'ON VER-
 » ROIT LES QUESNELLISTES
 » S'ASSOCIER OUVERTEMENT
 » AUX PROTESTANS, pour ne
 » plus faire qu'un même corps,

» comme ils ne font déjà qu'une
 » même ame avec eux ». III. *Histoire de Clément XI, en 2
 vol. in-12.* IV. *Des Sermons,*
 en 4 vol. in-12, qui ne répon-
 dirent point à l'attente du pu-
 blic. Ce prélat avoit plus de
 geste & de représentation, que
 d'éloquence. Il cite rarement
 l'Écriture & les Peres; les preu-
 ves manquent de choix, & les
 meilleures restent souvent de
 côté: ils sont cependant bien
 supérieurs aux discours légers
 de la plupart de nos orateurs
 modernes. Il traitoit la morale
 avec plus de succès que les mys-
 teres. V. *Retraite de quelques
 jours, in-12.* VI. *Avis de di-
 rection, in-12.* VII. *Conférences
 pour les Missions, in-12.* VIII.
Lettres spirituelles, in-12. Tous
 ces ouvrages, remplis de bonnes
 moralités, sont quelquefois foi-
 blement pensés; ils sont cepen-
 dant très-utiles pour la direc-
 tion des consciences. IX. *La
 Vie & les Mysteres de la Ste.
 Vierge, 2 vol. in-12.* L'auteur
 y montre plus de piété que de
 critique, & associe à des choses
 incontestables, des traditions
 incertaines ou fausses.

LAFONT, LAFOSSE,
 voyez lettre F.

LAGALLA, (Jules-César)
 naquit en 1571, d'un pere jurif-
 consulte à Padulla, petite ville
 de la Basilicate, au royaume
 de Naples. Après avoir fait ses
 premières études dans sa patrie,
 il fut envoyé à Naples, à l'âge
 de 11 ans, pour y étudier la
 philosophie. Son cours étant
 achevé, il s'appliqua à la mé-
 decine, & fit tant de progrès
 dans cette science, qu'après
 avoir été reçu docteur gratui-
 tement, par une distinction que

le college des medecins de Naples voulut lui accorder, il fut nommé à l'âge de 18 ans medecin des galeres du pape. A 19 il se fit recevoir docteur, en philosophie & en medecine, dans l'université de Rome; & à 21 ans, il fut jugé digne, par Clément VIII, de la chaire de logique du college Romain, qu'il occupa avec une grande réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1624. Les travaux de cette place lui laissoient peu de tems pour pratiquer la medecine; aussi est-il plus connu comme philosophe, que comme medecin. On avoit cependant une telle opinion de ses talens dans l'art de guérir, que Sigismond III, roi de Pologne & de Suede, voulut l'avoir auprès de lui en qualité de medecin; ce que sa mauvaise santé ne lui permit pas d'accepter. Ce savant étoit doué d'une mémoire admirable, & ce don de la nature lui fut plus utile qu'à tout autre, son écriture étant indéchiffrable, & vu qu'il n'écrivoit qu'avec la plus grande répugnance. Aussi est-il resté peu d'ouvrages de lui. Leo-Altavius, qui a donné sa *Vie*, y cite un *Traité* intitulé : *Disputatio de Cælo animato*, Heidelberg, 1622; & un sur *l'Immortalité de l'ame*, Rome, 1621, in-4°.

LAGARDIE, voyez GARDIE.

LAGERLOOF ou LAGERLOEF, *Laurifolius*, (Pierre) habile Suédois, né dans la province de Wermeland, le 4 novembre 1648, devint professeur d'éloquence à Upsal, & fut choisi par le roi de Suede pour écrire l'histoire ancienne & moderne des royaumes du

nord. Il mourut le 7 janvier 1699. On a de lui : I. *De Orthographia Suecana*. II. *De Commercii Romanorum*. III. *De Druidibus*. IV. *De Gothica Gentis sedibus*, Upsal, 1691, in-8°. V. *Des Discours & des Harangues*, &c.

LAGNEAU, (David) connu seulement par sa folie pour la pierre philosophale, qui lui fit perdre le jugement & sa fortune, & qui l'engagea à traduire & à augmenter le livre insensé de Basile Valentin, intitulé : *Les douze Clefs de Philosophie*. La traduction de Lagneau fut imprimée à Paris en 1660, in-8°. Les fous comme lui la recherchent. Cet auteur mourut sur la fin du dix-septieme siecle.

LAGNY, (Thomas FANTET, sieur de) célèbre mathématicien, né à Lyon en 1660, fut destiné par ses parens au barreau; mais la physique & la géométrie l'emporterent sur la jurisprudence. Connu de bonne heure à Paris, il fut chargé de l'éducation du duc de Noailles. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1695, & quelque tems après Louis XIV lui donna la chaire d'hydrographie à Rochefort. Son mérite le fit rappeler à Paris 16 ans après, & lui obtint une place de pensionnaire de l'académie, celle de sous-bibliothécaire du roi pour les livres de philosophie & de mathématiques, & une pension de 2000 liv., dont le duc d'Orléans le gratifia. Cet homme illustre mourut en 1734, regretté des gens-de-lettres, dont il étoit l'appui & l'ami, & des pauvres, dont il étoit le pere. Les

ouvrages les plus connus de ce célèbre mathématicien sont : I. *Méthodes nouvelles & abrégées pour l'extraction & l'approximation des racines*, Paris, 1692 & 1697, in-4°. II. *Elémens d'Arithmétique & d'Algebre*, Paris, 1697, in-12. III. *La Courbature de la Sphere*, 1702, la Rochelle, in-12. IV. *Analyse générale, ou Méthode pour résoudre les Problèmes*, publiée à Paris par Richer, en 1733, in-4°. V. Plusieurs Ecrits importants dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. Ils décelent tous un grand géometre.

LAGUILLE, (Louis) Jésuite, né à Autun en 1658, mort à Pont-à-Mousson en 1742, se fit estimer par ses vertus & ses talens. Il s'étoit trouvé au congrès de Bade, en 1714; & le zèle pour la paix qu'il avoit fait paroître dans cette assemblée, lui valut une pension. On a de lui plusieurs ouvrages. Le principal est une *Histoire d'Alsace ancienne & moderne, depuis César jusqu'en 1725*, Strasbourg, en 2 vol. in-fol. & en 3 vol. in-8°, 1727. Cette Histoire commence par une notice utile de l'ancienne Alsace, & finit par plusieurs titres qui lui servent de preuves, & desquels on peut tirer de grandes lumières. L'*Alsatia illustrata* de M. Schœpflin n'a point fait oublier cet ouvrage du P. Laguille.

LAGUNA, (André) médecin, né à Ségovie en 1499, passa une grande partie de sa vie à la cour de l'empereur Charles-Quint, qui avoit une grande confiance en lui. Il se rendit à Metz l'an 1540, prodigua tous ses soins à ses habitans, durant une épidémie

pestilentielle, & s'acquît par-là leur estime & leur reconnoissance, dont il profita adroitement, pour resserer les nœuds qui les attachèrent à l'Eglise Romaine & à leur souverain. Il se rendit de là à Rome, où Léon X lui donna des marques d'une grande estime, parcourut ensuite l'Allemagne, les Pays-Bas, & alla enfin finir ses jours dans sa patrie en 1560. Ce médecin étoit aussi un bon critique. On a de lui : I. *Anatomica methodus*, Paris, 1635, in-8°. II. *Epitome Galeni operum, adjectis vitâ Galeni & libello de Ponderibus & Mensuris*, Lyon, 1643, in-fol. III. *Annotationes in Dioscoridem*, Lyon, 1554, in-12. IV. Une *Version espagnole des ouvrages de Dioscoride*, Valence, 1636, in-fol., &c.

LAGUS, (Daniel) Luthérien, professeur de théologie à Gripswald, mourut en 1678. On a de lui : I. *Theoria meteorologica*. II. *Astrosophia mathematico-physica*. III. *Steichologia... Psychologia... Archologia*; ce sont trois traités différens. IV. *Examen trium Confessionum reformatarum, Marchiacæ, Lipsiensis & Thorunensis*. V. Des *Commentaires sur les Epîtres aux Galates, aux Ephésiens & aux Philippiens*.

LAHIRE, voyez HIRE.

LAIMAN ou LAYMAN, (Paul) Jésuite, né à Inspruck en 1576, enseigna la philosophie, le droit canon & la théologie, à Ingolstadt, à Munich & à Dillingen, & mourut à Constance en 1635, à 60 ans. On a de lui une *Théologie morale*, in-fol., qui est d'un grand usage, non-seulement pour les

théologiens, mais aussi pour les canonistes. On en a fait plusieurs éditions; celle de Paris, 1622, est estimée.

LAINÉ, voyez LAISNÉ.

LAINÉZ, (Jacques) né à Almagano, bourg du diocèse de Sigüenza, l'un des premiers compagnons de S. Ignace, contribua beaucoup à l'établissement de sa société, & lui succéda dans le généralat en 1558, deux ans après sa mort. Il assista au concile de Trente, comme théologien de Paul III, de Jules III & de Pie IV. Il s'y signala par son savoir, par son esprit, & sur-tout par son zèle contre les sectes de Luther & de Calvin, & s'y fit tellement estimer, qu'ayant la fièvre-quarte, les congrégations des théologiens & des cardinaux ne se tenoient point les jours de sa fièvre. Il parla fortement contre l'usage du calice, demandé pour les Allemands par le roi Ferdinand & le duc de Bavière, malgré les grandes obligations que la société naissante avoit à ces princes; persuadé que ces sortes de condescendances, au lieu de contenter les novateurs, ne font que les enhardir. Lainez vint en France à la suite du cardinal de Ferrare, légat de Pie IV, & y parut au colloque de Poissy, pour s'opposer aux prétentions des Calvinistes. Ses premiers traits s'adresserent à la reine Catherine de Médicis. Il eut le courage de lui remontrer l'inutilité & le danger de ces sortes de disputes qui semblent rendre la vérité problématique. Il disputa pourtant contre Beze dans cette assemblée, & parla avec force contre les erreurs modernes. De re-

tour à Rome, il refusa la pourpre, & mourut en 1565, à 53 ans. On a de lui quelques ouvrages de théologie & de morale. Théophile Raynaud le fait auteur des *Déclarations sur les Constitutions des Jésuites*; & quelques écrivains lui attribuent les Constitutions mêmes; mais c'est une erreur réfutée par les dates & les faits les plus incontestables (voyez IGNAÇE); ce que quelques auteurs ont écrit touchant les changemens apportés par Lainez, dans l'Institut des Jésuites, est également fabuleux. Personne ne fait mieux que lui l'esprit du fondateur, & ne s'appliqua avec plus d'ardeur à le conserver parmi ses enfans.

LAINÉZ, (Alexandre) de la même famille que le précédent, né à Chimay, dans le Hainaut, en 1650, se distingua de bonne heure par ses talens pour la poésie & par son goût pour les plaisirs. Après avoir parcouru la Grece, l'Asie mineure, l'Egypte, la Sicile, l'Italie, la Suisse, il revint dans sa patrie dépourvu de tout; mais ce poète trouva de l'accueil par ses saillies & ses vers qu'il faisoit souvent sur le champ. Content d'être applaudi à table le verre à la main, ce poète épicurien ne voulut jamais confier à personne les fruits de sa muse. La plupart des petites pièces qui nous restent de lui, recueillies en 1753, in-8^o, ne sont presque que des impromptus. Lainez mourut à Paris en 1710, à 60 ans. Il avoit imaginé follement de se faire mener dans la plaine de Montmartre, & d'y mourir pour voir encore une fois lever le soleil (trais-

imité par J. J. Rousseau qui fit ouvrir sa fenêtre, pour voir encore une fois la belle nature). Sa vie voluptueuse l'avoit conduit à ces sentimens. Tous ses écrits n'en font qu'un trop fidele tableau. Le choix qu'il avoit fait de *Pétrone* pour le traduire en prose & en vers, marque aussi son penchant. Cette traduction n'a point été imprimée.

LAIRESSÉ, (Gérard) peintre & graveur, né à Liege en 1640, mourut à Amsterdam en 1711. Il avoit l'esprit cultivé, la poésie & la musique firent tour-à-tour son amusement, & la peinture son occupation. Son pere fut son maître dans le dessin: Lairessé réussissoit, dès l'âge de 15 ans, à peindre le portrait. Il gagnoit de l'argent avec beaucoup de facilité, & le dépensoit de même. L'amour fit les plaisirs & les tourmens de sa jeunesse; il pensa être tué par une de ses maîtresses, qu'il avoit abandonnée. Pour ne plus être le jouet de l'inconstance, il se maria. Ce peintre entendoit parfaitement la poétique de la peinture; ses idées sont belles & élevées; il inventoit facilement, & excelloit dans les grandes compositions; ses tableaux sont distingués par un riche fonds d'architecture. On admire une *Assomption* à la Cathédrale de Liege, un *Orphée* & *Euridice* chez le chanoine Diffui, la *Conversion* & le *Baptême* de S. Augustin aux Ursulines. On lui reproche d'avoir fait des figures trop courtes & peu gracieuses. Etant devenu aveugle à 50 ans, il se consola de ce malheur en présidant à des conférences sur la peinture, & en dictant en

hollandois toute sa théorie. Ces leçons recueillies avec soin par ses auditeurs & ses disciples, forment un traité complet de peinture, dont M. Jansen a donné une traduction françoise; sous le titre de *Grand livre des Peintres*, Paris, 1787, 2 vol. in-4°. On y trouve aussi les *Principes du Dessin*, qui avoient été imprimés long-tems avant. Lairessé a laissé beaucoup d'Estampes gravées à l'eau-forte. On a gravé d'après ce maître. Lairessé fut pere de trois fils, dont deux furent ses élèves dans son art. Il avoit aussi trois freres peintres, Ernest & Jean, qui s'attachèrent à peindre des animaux, & Jacques qui représentoit fort bien les fleurs. Ce dernier a composé en flamand un ouvrage sur la *Peinture pratique*.

LAIRVELS, (Servais) né à Soignies en Hainaut, l'an 1560, abbé de Ste-Marie-aux-Bois, & réformateur de l'ordre de Prémontré, fit approuver sa réforme par Louis XIII, qui lui permit de l'introduire dans les monasteres de son royaume, & par les papes Paul V & Grégoire XV. L'abbé Lairvels eut la consolation de voir revivre en France, comme en Lorraine, l'esprit de pauvreté, de charité, d'humilité & de mortification, qui anima les premiers disciples de S. Norbert. Il mourut à l'abbaye de Ste-Marie-aux-Bois en 1631, après avoir publié quelques ouvrages de piété, écrits d'une manière diffuse. I. *Statuts de la Réforme* de l'ordre de Prémontré, II. *Catechisme des Novices*, III. *L'Optique des Réguliers* de l'ordre des Augustins, &c.

LAÏS, fameuse courtisane, née à Hyccara, ville de Sicile, fut transportée dans la Grece, lorsque Nicias, général des Athéniens, ravagea sa patrie. Corinthe fut le premier théâtre de sa lubricité. Princes, grands, orateurs, philosophes, tout courut à elle. Le fameux Démofthenes fit exprès le voyage de Corinthe; mais Laïs lui ayant demandé environ 4000 liv. de notre monnoie, il s'en retourna en disant : *Je n'achete pas si cher un repentir.* Laïs avoit un goût décidé pour les philosophes. Le dégoûtant Cynique Diogene lui plut, & en obtint tout ce qu'il voulut. Aristippe, autre philosophe, dépensa avec elle une partie de son patrimoine. Cette femme badinoit quelquefois sur la foiblesse de ces gens qui prenoient le nom de Sages : « Je ne fais ce qu'on » entend, disoit-elle, par l'au- » térité des philosophes; mais » avec ce beau nom, ils ne » sont pas moins souvent à ma » porte que les autres Athé- » niens ». Après avoir corrompu une partie de la jeunesse de Corinthe, Laïs passa en Thessalie pour y voir un jeune-homme dont elle étoit amoureuse. On prétend que quelques femmes, jalouses de sa beauté, l'assassinèrent dans un temple de Vénus, vers l'an 340 avant J. C. La Grece lui éleva des monumens, à la honte de la décence & des mœurs que l'aveugle gentilité ne connoissoit pas, & dont la divinité, comme dit S. Paul, étoit la partie la plus honteuse de l'être corporel : *Quorum deus venter est, & gloria in confusione eorum, Phil. 3.*

LAISNÉ ou LAINAS, (Vin-

cent) Pere de l'Oratoire de France, né à Lucques en 1633, professa avec distinction, & fit des *Conférences* sur l'Écriture-Sainte à Avignon, à Paris & à Aix. Elles furent si applaudies, que dans cette dernière ville on fut obligé de dresser des échafauds dans l'église. Sa santé avoit été toujours fort délicate; on l'avoit envoyé à Aix pour la rétablir : il y mourut en 1677, à 45 ans. On a de lui : I. *Les Oraisons funebres du chancelier Seguier & du maréchal de Choiseul.* Les louanges y sont mesurées, & les endroits délicats maniés avec adresse. Son éloquence est à la fois fleurie & chrétienne. II. *Des Conférences sur le Concile de Trente*, imprimées à Lyon. III. *Des Conférences* manuscrites en 4 vol. in-fol. sur l'Écriture-Sainte. Un magistrat d'Aix les conserve dans sa bibliothèque.

LAITH ou LEITH, étoit un chaudronnier, qui éleva trois enfans, nommés *Jacob, Amrou & Ali.* Le pere & les enfans, s'ennuyant de leur métier, voulurent porter les armes. Laith se mit donc en campagne avec ses trois enfans, & ayant ramassé quelques gens de fortune, dont il se fit le chef, il devint *Capitaine de voleurs.* Il voloit pourtant en galant homme; car il ne déponilloit jamais entièrement ceux qui tomboient entre ses mains, se contentant de partager avec eux ce qu'ils avoient. Il fut connu & estimé pour sa bravoure & pour celle de ses enfans, par Darhan, qui régnoit alors dans le Ségestan. Ce prince l'attira à sa cour, & l'avança jusqu'aux premières charges de l'état : de sorte que

Laith laissa en mourant à son fils Jacob, l'espérance & les moyens de parvenir à quelque chose de plus grand. En effet ce fut ce même Jacob qui fonda la Dynastie des *Soffarides*.

LAIUS, fils de Labdacus, roi de Thebes, & époux de Jocaste; voyez **EDIPE**.

LALANDE, (Jacques de) conseiller & professeur en droit à Orléans sa patrie, naquit en 1622, & mourut en 1703. Il fut aussi regretté pour son savoir, que pour son zèle & son inclination bienfaisante, qui lui méritèrent le titre de *Pere du Peuple*. On a de lui: I. Un excellent *Commentaire* sur la coutume d'Orléans, in-folio, 1677, & réimprimé en 1704, en 2 vol.; la 1^{re}. édition est la meilleure. II. *Traité du Ban & de l'Arriere-Ban*, in-4^o., 1674. III. Plusieurs autres Ouvrages de Droit, en latin.

LALANDE, (Michel-Richard de) musicien françois, né à Paris en 1657, mourut à Versailles en 1726. Il s'attacha à l'orgue & au clavecin, & se fit bientôt désirer dans plusieurs paroisses. Louis XIV le choisit pour montrer à jouer du clavecin aux deux jeunes princesses ses filles, Mlles. de Blois & de Nantes. Il obtint successivement les 2 charges de maître-de-musique de la chambre, les 2 de compositeur; celle de surintendant de la musique; & les 4 charges de maître de la chapelle. Les Motets qu'il a fait exécuter devant Louis XIV & Louis XV, toujours avec beaucoup de succès & d'applaudissement, ont été recueillis en 2 vol. in-fol. On admire sur-tout le *Cantate*, le *Dixit*, le *Miserere*,

LALANE, (Pierre) Parisien; fils d'un garde-rôle du conseil-privé, n'est connu que par quelques *Stances* & une espee d'*Eglogue*, insérée dans le tom. IV du *Recueil des plus belles Pièces des Poëtes François*, par Mlle. d'Aunoi, & quelques autres pieces recueillies en 1759, in-12, avec celles de Montplaisir. Il mourut vers 1761.

LALANE, (Noël de la) fameux docteur de Sorbonne, né à Paris, fut le chef des députés à Rome, pour l'affaire de Jansenius, à la défense duquel il travailla toute sa vie. On lui attribue plus de 40 ouvrages différens sur ces matieres, sur lesquelles l'autorité de l'Eglise eût dû lui donner des sentimens différens. Les principaux sont: I. *De initio piæ voluntatis*, 1650, in-12. II. *La Grace victorieuse*, in-4^o., sous le nom de Beaulieu: la plus ample édition est de 1666. III. *Conformité de Jansenius avec les Thomistes, sur le sujet des V Propositions*. IV. *Vindiciæ Sancti Thomæ circa Gratiam sufficientem*, contre le P. Nicolaï, Dominicain, avec Arnauld & Nicole. Lalane mourut en 1673, à 55 ans.

LALLEMANT, (Louis) Jésuite, né à Châlons-sur-Marne, en 1578, mort recteur à Bourges en 1635, est auteur d'un *Recueil de Maximes*, qu'on trouve à la fin de sa *Vie*, publiée en 1694, in-12, par le P. Champion, & qui a paru depuis sous le titre de *Doctrine Spirituelle*; la dernière édition est d'Avignon, 1781. Il y a d'excellentes choses, fruits d'une grande expérience dans les choses de Dieu, mais aussi quelques minuties, mysticités un peu exo-

tiques, & des assertions au moins incertaines.

LALLEMANT, (Jacques-Philippe) Jésuite, né à St.-Valery-sur-Somme, mourut à Paris en 1748. Il étoit un des plus zélés défenseurs de la Constitution *Unigenitus*, & de l'autorité de l'Eglise. On a de lui : I. *Le véritable Esprit des Disciples de S. Augustin*, 1705 & 1707, 4 vol. in-12 ; tableau vrai à certains égards, mais qui n'est pas sans caricatures. II. *Le sens propre & littéral des Psaumes*, en prose, in-12, & qui met dans un beau jour les sublimes Cantiques du Prophète roi. On en a fait une multitude d'éditions ; & ce livre ne sauroit être trop familier aux Chrétiens : c'est le meilleur livre de prières qu'on puisse leur suggérer. Le P. Goldhagen a donné une paraphrase allemande sur ce modèle, Mayence, 1780, in-8°. (voyez DAVID). III. *Réflexions sur le Nouveau-Testament*, 12 vol. in-12 ; qu'il opposa à celui de Quesnel. Si, comme l'ont prétendu les gens du parti, il lui est inférieur pour les grâces du style, ce désavantage est bien réparé par une exacte orthodoxie. Il y a à la fin de chaque chapitre, de très-bonnes notes pour l'intelligence du sens littéral, par le P. Languedoc. IV. Une *Traduction* de l'imitation de J. C., 1 vol. in-12. V. Plusieurs ouvrages contre les réfractaires aux décisions de l'Eglise.

LALLEMANT, (Pierre) chanoine-régulier de Ste. Genevieve, natif de Rheims, n'embrassa cet état qu'à l'âge de 33 ans. La chaire, la direction & les œuvres de piété remplirent le cours de sa vie. Il la

termina par une mort sainte en 1673, à 51 ans, après avoir été chancelier de l'université. Nous avons de lui : I. *Le Testament spirituel*, in-12. II. *Les saints desirs de la Mort*, in-12. III. *La Mort des Justes*, in-12. Ces trois ouvrages sont entre les mains de toutes les personnes pieuses. IV. *Abrégé de la Vie de Ste. Genevieve*, in-8° : elle manque de critique. V. *Eloge funebre de Pomponne de Bellievre*, in-4°.

LALLI, (Jean-Baptiste) *Lallius*, fut employé par le duc de Parme, & par le pape, au gouvernement de différentes villes, & mourut à Norcia dans l'Ombrie, sa patrie, en 1637, à 64 ans. On a de lui plusieurs Poèmes Italiens. I. *Domiziano Moscheida*, in-12. II. *Il mal Francese*, in-12. III. *La Jerusalem desolata*, in-12. IV. *L'Enéide travestita*, in-12. V. Un vol. de *Poésies diverses*, 1638, in-12.

LALLI, (Thomas Arthur, comte de) gentilhomme Irlandois, dont les ancêtres suivirent la fortune de Jacques II, roi d'Angleterre, lorsqu'il chercha un asyle en France, se distingua par des actions de valeur, devint lieutenant-général, & en 1756, gouverneur des possessions françoises dans l'Inde. Il arriva à Pondichéri le 28 avril 1758. La guerre étoit déclarée entre la France & l'Angleterre. Il s'empara d'abord de Gondelour & de St-David ; mais il échoua devant Madras ; & après la perte d'une bataille, il fut obligé de se retirer sous Pondichéri, que les Anglois bloquerent & prirent le 16 janvier 1761. Sa

garnison fut faite prisonniere de guerre, & la place rasée. Il avoit indisposé tous les esprits par son humeur violente & hautaine, & par les propos les plus outrageans. Les Anglois le firent conduire à Madras le 18 janvier, pour le soustraire à la colere des officiers françois. Arrivé en Angleterre le 23 septembre suivant, il obtint le 21 octobre la permission de retourner en France. Le consul de Pondichéry & le cri général l'accusoient de concussion, & d'avoir abusé du pouvoir que le roi lui avoit confié; il fut renfermé à la Bastille. Le parlement eut ordre de lui faire son procès, & il fut condamné, le 6 mai 1766, à être décapité, comme *duement atteint d'avoir trahi les intérêts du roi, de l'état & de la compagnie des Indes, d'abus d'autorité, vexations & exactions*. L'arrêt fut exécuté, & ce lieutenant-général finit sa vie sur un échafaud. En 1778, un fils du comte de Lally, dont la légitimité est contestée par une niece (madame la comtesse de la Heuse), s'est pourvu en cassation de l'arrêt prononcé contre son pere. Il réussit à le faire casser en effet, & à faire renvoyer ce procès au parlement de Dijon, mais ce tribunal confirma la sentence du parlement de Paris, par un arrêt du 23 août 1783. Le *Factum* que Voltaire a publié en faveur de cet infortuné général, est rempli d'assertions fausses & calomnieuses: il est toujours beau de prendre le parti des malheureux, mais il ne faut pas sacrifier à leur défense l'innocence & l'honneur d'autrui.

LALLOUETTE, (Am-

broise) chanoine de Ste. Opportune à Paris, sa patrie, mort en 1724, à 71 ans, s'appliqua avec succès à la direction, & aux missions pour la réunion des Protestans à l'Eglise Romaine. On lui doit: I. *Des Traités sur la Présence réelle, sur la Communion sous une espece*, réunis en un vol. in-12. II. *L'Histoire des Traductions françoises de l'Ecriture-Sainte*, 1692, in-12. L'auteur parle des changemens que les Protestans y ont faits en différens tems, & entre dans des détails curieux, mais quelquefois inexacts. III. *La Vie d'Antoinette de Gondi, supérieure du Calvaire*, in-12. IV. *La Vie du cardinal le Camus, évêque de Grenoble*, in-12. V. On lui attribue communément l'*Histoire & l'Abrégé des Ouvrages Latins, Italiens & François pour & contre la Comédie & l'Opéra*, in-12.

LALLOUETTE, (Jean-François) musicien François, disciple de Lully, mort à Paris en 1728, à 75 ans, obtint successivement la place de maître-de-musique de l'église de S. Germain-l'Auxerrois, & de celle de Notre-Dame. Il a composé plusieurs Motets à grand cœur, qui ont été fort applaudis; mais on n'a gravé de ses ouvrages que quelques Motets pour les principales fêtes de l'année, à une, deux & trois voix, avec la basse continue. Son *Miserere* sur-tout est très-estimé.

LAMARCHE, (Jean-François) Jésuite, né en Bretagne en 1700, s'est distingué par des ouvrages dont la justesse & la solidité font le principal mérite; tels sont: *La Foi justifiée de tout*

reproche de contradiction, 1762, in-12. *Instructions dogmatiques sur les Indulgences*, 1751, in-12. On a encore de lui un *Discours sur la Géométrie*. Il mourut en 1763.

LAMARE, voyez MARE.

LAMBECIUS, (Pierre) né à Hambourg en 1628, fit des progrès si rapides dans la littérature, qu'à l'âge de 19 ans, il publia ses savantes *Remarques sur Aulu-Gelle*. Des voyages dans les différentes contrées de l'Europe répandirent son nom & augmentèrent ses connoissances. De retour à Hambourg, il fut nommé en 1652 professeur d'histoire, & en 1664 recteur du college. Deux ans après il épousa une femme riche, mais vieille, avare & acariâtre. Ne pouvant plus vivre avec cette furie, il passa à Rome, où il embrassa publiquement la Religion Catholique; là le pape Alexandre VII & la reine Christine lui firent un sort heureux. Il oublia aisément sa patrie, où l'envie, après avoir critiqué ses études & ses ouvrages, l'avoit accusé d'être hérétique & même athée. Il devint ensuite bibliothécaire, conseiller & historiographe de l'empereur, & mourut dans ce poste, à Vienne, en 1680, à 52 ans. Les ouvrages qui honorent sa mémoire, sont: I. *Origines Hamburgenses ab anno 808, ad annum 1292*; 2 vol. in-4°, 1652 & 1661; & 2 vol. in-fol., 1706 & 1710: ouvrage chargé d'érudition. II. *Animadversiones ad Codini Origines Constantinopolitanas*, très-savantes; Paris, 1655, in-fol. III. *Commentarium de Bibliotheca Casaria Vindobonensi libri VII*, 1665, 8 vol.

in-12. C'est un catalogue savant des manuscrits de la bibliothèque de l'empereur. Il faut joindre à cet ouvrage, le *Supplément* de Daniel de Nessel, 1690, 2 vol, in-fol. IV. *Prodromus Historiæ litterariæ, & Iter Cellense*: ouvrage posthume, publié en 1710, in-fol. par Jean-Albert Fabricius.

LAMBERT, empereur, ou roi d'Italie, étoit fils de Gui, duc de Spolète, auquel il succéda en 894. Deux ans après il s'accommoda avec Bérenger, son compétiteur, & mourut d'une chute de cheval, qu'il fit à la chasse en 898. Ce prince donnoit les plus belles espérances, s'il eût régné plus long-tems.

LAMBERT, (S.) évêque de Maestricht, sa patrie, vers 670, fut chassé de son siège après la mort de Childeric, par le barbare Ebroin, l'an 674, qui mourut 7 ans après. Lambert rétabli sur le trône épiscopal, par Pepin de Herstal, l'an 681, convertit un grand nombre d'infidèles, adoucit leur férocité & fut tué en 709 par Dodon (suivant les Bollandistes, & en 696 ou 697 selon d'autres), à cause de la liberté avec laquelle il reprit Pepin, qui menoit une vie scandaleuse avec Alpaïs. Dodon étoit parent de cette concubine. Son martyre arriva à Liege, qui n'étoit qu'un petit village, & qui devint par cet événement une ville considérable, la dévotion des fideles y ayant attiré beaucoup de peuples. S. Hubert fut son successeur. Il y a eu deux autres Saints de ce nom; l'un archevêque de Lyon, mort en 688; l'autre évêque de Vence en 1114.

LAMBERT DE SCHAWEMBOURG, ou, selon d'autres, d'Aschaffembourg, célèbre bénédictin de l'abbaye d'Hirschfelden en 1058, entreprit le voyage de Jérusalem. De retour en Europe, il composa une *Chronique* depuis Adam jusqu'en 1077. Cette *Chronique* n'est qu'un mauvais abrégé jusqu'à l'an 1050; mais depuis 1050 jusqu'en 1077, c'est une histoire d'Allemagne, d'une juste étendue. Ce monument fut imprimé à Bâle en 1669, in-fol. avec celui de Conrad de Liechtenaw, & dans le premier volume des *Ecrivains d'Allemagne* de Pistorius. Un moine d'Erfurt en a donné une *Continuation* jusqu'à l'an 1472, assez bonne, mais confuse. Cette continuation se trouve aussi dans le recueil de Pistorius.

LAMBERT, évêque d'Arras, né à Guines, se distingua tellement par la prédication pendant qu'il étoit chanoine de Lille, que les Artésiens desirant séparer leur église de celle de Cambrai, à laquelle elle étoit unie depuis 500 ans, l'élirent pour évêque en 1092. Urbain II confirma cette élection & sacra le nouvel évêque à Rome, malgré les oppositions des Cambraisiens. Lambert assista à quelques conciles, & mourut en 1115. Il fut enterré dans sa cathédrale, où on lui mit une épitaphe, qui annonce :
 » Que la Ste. Vierge étoit ap-
 » parue à Lambert & lui avoit
 » donné un cierge qui avoit la
 » vertu de guérir du mal des
 » Ardens, alors si commun en
 » France ». On a dans le *Miscellanea* de Baluze un *Recueil de Chartres & de Lettres* qui

concernent l'évêché d'Arras, attribué à Lambert.

LAMBERT, (François) cordelier d'Avignon sa patrie, quitta son couvent pour prêcher le Luthéranisme, & sur-tout pour avoir une femme. Luther en fit son apôtre dans la Suisse & en Allemagne, & lui procura la place de premier professeur de théologie à Marburg. Il y mourut de la peste en 1530, après avoir publié : I. Deux *Ecrits*, l'un pour justifier son apostasie, & l'autre pour décrier son ordre; 1523, in-8°. Le 1er. a été réimprimé avec plusieurs de ses *Lettres*, & de ses *Questions Théologiques*, dans les *Amanitates Litterariae* de Selhorn. II. Des *Commentaires* sur *S. Luc*, sur le *Mariage*, sur le *Cantique des Cantiques*, sur les *petits Prophetes* & sur l'*Apocalypse*, in-8°. III. Un *Traité de la vocation*, in-8°. IV. Un autre *Traité* renfermant plusieurs discussions théologiques, sous le titre assez juste de *Farrago*, in-8°. Ce moine apostat se déguisa long-tems sous le nom de *Johannes Serranus*, Jean de Serres. Ses écrits sont aussi bouffis d'emportement, que vides de raison.

LAMBERT, surnommé le *Begue*, à cause de la difficulté de sa prononciation, mourut l'an 1177, à son retour de Rome, où Raoul, évêque de Liege, l'avoit envoyé. Ce fut lui qui institua les *Béguines* des Pays-Bas; établissement fort répandu dans ces provinces, & qui est de la plus grande utilité à la Religion & à la société; en assurant des moyens de vertu & de subsistance à une multitude de filles, sans leur ôter la li-

berté de rentrer dans le siècle. Plusieurs auteurs attribuent l'institution des *Béguines* à Ste. Beggue; on peut voir les raisons de cette attribution dans la *Diplomat. Belgica* de Foppens, t. 2, p. 948.

LAMBERT, (Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, marquise de) naquit à Paris d'un maître-des-comptes. Elle perdit son père à l'âge de 3 ans. Sa mère épousa en secondes nocces le facile & ingénieux Bachaumont, qui se fit un devoir & un amusement de cultiver les heureuses dispositions qu'il découvrit dans sa belle-fille. Cette aimable enfant s'accoutuma dès-lors à faire de petits extraits de ses lectures. Elle forma peu-à-peu un trésor littéraire, propre à assaisonner ses plaisirs & à la consoler dans ses peines. Après la mort de son mari, Henri Lambert, marquis de St.-Bris, qu'elle avoit épousé en 1666, & qu'elle perdit en 1686, elle essaya de longs & cruels procès, où il s'agissoit de toute sa fortune. Elle les conduisit & les termina avec toute la capacité d'une personne qui n'auroit point eu d'autre talent. Libre enfin, & maîtresse d'un bien considérable qu'elle avoit presque conquis, elle établit dans Paris une maison où il étoit honorable d'être reçu: c'étoit la seule, à un petit nombre d'exceptions près, qui se fût préservée de la maladie épidémique du jeu, & où l'on se trouvât pour parler raisonnablement. Aussi les gens frivoles lançoient, quand ils pouvoient, quelques traits malins contre la maison de madame de Lambert, qui, très-délicate

sur les discours & sur l'opinion du public, craignoit quelquefois de donner trop à son goût. Cette dame illustre mourut en 1733, à 86 ans. Ses ouvrages ont été réunis en 2 vol. in-12. Les principaux sont: I. *Les Avis d'une Mere à son Fils & d'une Mere à sa Fille*; ce ne sont point des leçons seches, qui sentent l'autorité d'une mere; ce sont des préceptes donnés par une amie, & qui partent du cœur. C'est un philosophe aimable, qui seme de fleurs la route dans laquelle il veut faire marcher ses disciples; qui s'attache moins aux frivoles définitions des vertus, qu'à les inspirer en les faisant connoître par leurs agréments. Tout ce qu'elle prescrit porte l'empreinte d'une ame noble & délicate, qui possède sans faste & sans effort les qualités qu'elle exige dans les autres. On sent partout cette chaleur du cœur, qui seule donne le prix aux productions de l'esprit. II. *Nouvelles Reflexions sur les Femmes, ou Métaphysique d'Amour*: elles sont pleines d'imagination, de finesse & d'agrément. III. *Traité de l'Amitié*. L'ingénieuse auteur peint les avantages, les charmes, les devoirs de cette vertu avec autant de vérité que de délicatesse. IV. *Traité de la Vieillesse*, non moins estimé que celui de l'Amitié. V. *La Femme hermite*, petit roman extrêmement touchant. VI. Des morceaux détachés de Morale ou de Littérature. C'est par-tout le même esprit, le même goût, la même nuance. Il y a quelquefois, mais rarement, du précieux.

LAMBERT, (Joseph) fils

d'un maître-des-comptes, naquit à Paris en 1654, prit le bonnet de docteur de Sorbonne, & obtint le prieuré de Palaiseau, près Paris. L'église de St.-André-des-Arcs, sa paroisse, retentit long-tems de sa voix douce & éloquente. Il eut le bonheur de convertir plusieurs Calvinistes & plusieurs pécheurs endurcis. Sa charité pour les pauvres alloit jusqu'à l'héroïsme. Ils perdirent le plus tendre des peres, le plus sage consolateur, & le plus généreux protecteur, lorsque la mort le leur enleva en 1722, à 68 ans. Ce fut à la réquisition de ce saint homme, que la Sorbonne fit une déclaration qui rend nulles les theses de ceux qui s'y seroient nommés titulaires de plusieurs bénéfices. On a de lui : I. *L'Année Evangelique*, ou *Homélies*, 7 vol. in-12. Son éloquence est véritablement chrétienne, simple, douce & touchante. Tous ses ouvrages sont marqués au même coin, & l'on ne peut trop les recommander à ceux qui sont obligés par état à instruire le peuple. Si le style en est négligé, on doit faire attention qu'il écrivoit pour l'instruction des gens de la campagne, & non pour les courtisans. II. *Des Conférences*, en 2 vol. in-12, sous le titre de *Discours sur la vie ecclésiastique*. III. *Epîtres & Evangelies de l'année*, avec des réflexions, en 1 vol. in-12. IV. *Les Ordinations des Saints*, in-12. V. *La manière de bien instruire les Pauvres*, in-12. VI. *Histoires choisies de l'Ancien & du Nouveau-Testament*, 1 vol. in-12 : recueil utile aux catéchistes.

VII. *Le Chrétien instruit des Mysteres de la Religion & des vérités de la Morale*. VIII. *Instructions courtes & familières pour tous les Dimanches & principales Fêtes de l'année, en faveur des pauvres, & particulièrement des gens de la campagne*, in-12. IX. *Deux Lettres sur la pluralité des Bénéfices, contre l'abbé Boileau*. X. *Instructions sur les Commandemens de Dieu, en faveur des pauvres, & des gens de la campagne, en 2 vol. in-12*. XI. *Instructions sur le Symbole*, 2 vol. in-12.

LAMBERT, (Michel) musicien François, né en 1610 à Vivone, petite ville du Poitou, mort à Paris en 1690, excelloit à jouer du luth, & marquoit, avec beaucoup d'art & de goût, les accens de sa voix aux sons de l'instrument. Il fut pourvu d'une charge de maître-de-musique de la chambre du roi. Il a fait quelques petits Motets, & a mis en musique des *Leçons de Ténèbres*. On a encore de lui un Recueil contenant plusieurs Airs à une, 2, 3 & 4 parties, avec la basse continue.

LAMBERT, (Jean) général des troupes d'Angleterre sous la tyrannie de Cromwel, signala sa valeur dans différentes occasions, & eut les qualités d'un chef de parti. Cromwel ayant cassé le parlement l'an 1653, établit un conseil dont Lambert fut le chef. Lorsqu'il fut déclaré *Protecteur* de la république, Lambert empêcha qu'il ne fût déclaré roi. Cromwel le regarda dès-lors comme son rival, & lui ôta le généralat. Après la mort du *Protecteur*, arrivée en 1658, Lambert se ligua avec le chevalier Vane contre

contre le parlement, & contre le nouveau protecteur, Richard Cromwel, fils d'Olivier. Il s'opposa ensuite de toute sa force au rétablissement de la monarchie; ses intrigues furent inutiles. Son armée ayant été défaite, il fut pris par le général Monck, qui le fit mettre dans la tour de Londres avec Vane son complice. Il fut condamné à mort l'an 1662; mais le roi modéra la rigueur de cette sentence, & se contenta de reléguer Lambert dans l'île de Jersey, où il passa le reste de sa vie.

LAMBERT, (Claude-François) né à Dole, eut la cure de Saineau, dans le diocèse de Rouen, qu'il abdiqua ensuite. Il vint à Paris & s'y mit aux gages des libraires, pour lesquels il compila divers ouvrages, qui lui coûtèrent peu, & qui ne valoient pas ce qu'ils lui coûtèrent. Les principaux sont : I. *Le Nouveau Télémaque, ou Mémoires & Aventures du C. de *** & de son fils*, 3 vol. in-12. II. *La Nouvelle Mariamne*, 3 vol. in-12. III. *Mémoires & Aventures d'une femme de qualité*, 3 vol. in-12. On voit que, dans ces divers romans, il a cherché à persuader qu'il copioit de bons modèles; mais cela ne paroît que dans le titre, & c'est à ce titre qu'ils ont dû tout leur succès. Ils sont dénués d'imagination & d'élégance. IV. *L'Infortunée Sicilienne*, in-12. V. *Recueil d'Observations sur tous les Peuples du monde*, 4 vol. in-12. VI. *Histoire générale de tous les Peuples du monde*, 14 vol. in-12, qui se relie en 15. Il a réuni dans ce livre ce qui se trouve répandu dans les dif-

Terre V.

férens voyageurs; mais il manque d'exacitude dans les faits & de grâces dans la narration. VII. *Histoire Littéraire de Louis XIV*, 3 vol. in-4°, qui lui valut une pension: ce n'est qu'une compilation indigeste & mal écrite des Mémoires de Nicéron, des Eloges des différentes académies, des Jugemens des journalistes. L'auteur y a mis des Discours préliminaires sur les progrès de chaque science sous le regne illustre de Louis le Grand; mais ces discours, vides de pensées, ne sont pleins que de phrases emphatiques. VIII. *Histoire de Henri II*, 2 vol. in-12. IX. *Bibliothèque de Physique*, 7 vol. in-12. X. *Mémoires de Paszarilla*, in-12, mauvais roman, &c. Il mourut à Paris en 1765. La manie compilatrice de l'abbé Lambert est devenue parfaitement épidémique. Cette nuée épaisse de brochures de tous les genres, & ces romans plus ou moins encyclopédiques qui inondent la terre, sont un effet de cette maladie.

LAMBERT, (N.) mathématicien, naquit à Mulhausen en Alsace, vers l'an 1728, & mourut à Berlin de consommation le 25 septembre 1777. Son esprit avoit quelque chose de singulier & d'original. Ayant été présenté au roi de Prusse, interrogé par ce prince sur ce qu'il pourroit entreprendre en fait de science, astronomie, histoire ou enfin quelle autre partie? Il répondit tout. Quoique cette réponse prévint contre lui, le prince l'excusa sans doute à raison de la légèreté & de la suffisance du siècle dont les jeunes gens se défendent difficilement, & lui fit accueil; il

V.

devint pensionnaire de l'académie de Berlin, & conseiller au département des bâtimens. Lambert avoit une prédilection marquée pour les choses nouvelles & extraordinaires, & les faisoit avec cette vivacité qui se tient si près de l'erreur. Le prétendu satellite de Vénus est une de ces découvertes du siècle, sur laquelle il s'exerça beaucoup. Il assura que ce satellite paroîtroit d'une manière évidente le 1 juin 1777, & bien des astronomes l'attendirent avec une attention & une patience qui prouvent bien le crédit dont jouissoit parmi eux celui de Berlin. Outre les pieces qu'il inséra dans les Mémoires de Berlin, de Bâle, de Munich, on a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. *Un Traité sur les propriétés les plus remarquables de la route de la Lumiere*, La Haye, 1759. II. *Une Perspective*, Zurich, 1758. III. *Une Photométrie*, Ausbourg, 1760. IV. *Un Traité sur les Orbites des Cometes*, Ausbourg, 1761. V. *Des Opuscules mathématiques*, &c. M. Mérian, de l'académie de Berlin, a publié le *Système du monde par M. Lambert*, en 1770; la seconde édition a paru en 1784, in-8°. Cet astronome fait de toutes les étoiles visibles (celles de la Voie lactée exceptées), un seul & même système (tourbillon, ensemble, machine): elles tournent toutes en masse, avec notre soleil, autour d'un corps opaque d'une grandeur monstrueuse, & qu'on dit se trouver dans Orion, où depuis longtemps il se voit une lueur pâle, qui est à coup sûr ledit corps,

centre de tout le système. La Voie lactée en fait autant de son côté, & rend le même hommage à son corps opaque. Mais ces grands systèmes ne sont encore que de petites parties d'un autre système; & la Voie lactée n'est qu'une appartenante d'une autre Voie lactée, une petite roue d'une machine composée de cent autres roues, &c. On peut voir diverses réflexions sur ce système, dans le *Journ. hist. & littér.*, 15 mai 1786, p. 97.

LAMBIN, (Denys) né à Montreuil-sur-Mer en Picardie, voyagea en Italie avec le cardinal de Tournon, & obtint par son crédit la place de professeur en langue grecque au college-royal de Paris. Il l'occupa jusqu'à sa mort, occasionnée en 1572 par la perte de son ami Ramus, tué dans l'exécution de la Saint-Barthélemi. Il avoit alors 56 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve une érudition vaste, mais quelquefois accablante. Le soin qu'il a de rapporter les diverses leçons avec la plus scrupuleuse exactitude, ennuya bien des savans, & fit naître le mot de LAMBINER. Lambin a donné des *Commentaires sur Lucrece*, 1563, in-4°; sur *Cicéron*, 1585, 2 vol.; sur *Plaute*, 1588; & sur *Horace*, 1605: tous trois in-fol. Son travail sur Horace a été applaudi; mais il a été moins heureux dans les corrections qu'il a faites aux *Œuvres de l'orateur latin*. Il change le texte de Cicéron à son gré, sans être autorisé par les anciens manuscrits. Il ôte les mots des éditions qui se trouvent entre les

L A M

mains de tout le monde, pour en substituer de nouveaux, qu'il n'a pris que dans sa bizarre imagination. Toutes les fois qu'il ajoute ces mots: *Invitis & repugnantibus libris omnibus*, on peut assurer qu'il se trompe.

LAMECH, de la race de Caïn, fils de Mathufala, pere de Jabel, de Jubal, de Tubalcain & de Noëma, est célèbre dans l'Écriture par la polygamie, dont on le croit le premier auteur dans le monde. Il épousa Ada & Sella. Un jour Lamech dit à ses femmes: » Ecoutez-moi, femmes de » Lamech! J'ai tué un homme » pour ma blessure, & un » jeune-homme pour ma meur- » trissure. On tirera vengeance » 7 fois du meurtrier de Caïn, » & 70 fois du meurtrier de » Lamech » (*Genes. 4.*) Ces paroles renferment une obscurité impénétrable; on n'a pu les expliquer que par des conjectures, parce qu'on n'est point instruit de tout le détail des choses qui se passerent dans ces premiers tems du monde. Il paroît cependant qu'une partie de ce discours regarde Caïn, qu'on croit avoir été tué par Lamech, & dont le meurtrier devoit être puni *au septuple*, comme il est dit au chap. 4 de la *Génesis*. Ce qu'on peut conclure en général, c'est que Lamech étoit un homme violent & emporté, dont Dieu a puni la brutale colere, & que la divine justice aggravait le châ-timent de l'homicide par une sévérité croissante à mesure que cette barbarie atroce gaignoit parmi les enfans des hommes.

LAMECH, fils de Mathusalem, pere de Noé, qu'il eut

L A M 307

à l'âge de 182 ans; après la naissance de son fils, il en vécut encore 575. Ainsi tout le tems de sa vie fut de 757 ans. Il mourut la 9e. année avant le déluge, 1343 avant J. C.

LAMET, voyez DELAMET.

LAMETRIE, voyez METRIE.

LAMI, (Bernard) prêtre de l'Oratoire, né au Mans en 1645, d'une bonne famille, professa les humanités & la philosophie dans divers colleges de sa congrégation, & dans tous avec le plus grand succès. Son zele pour les opinions de Descartes souleva contre lui les partisans d'Aristote. Il essuya des chagrins à Saumur & à Angers, où il enseigna successivement la philosophie; on en vint jusqu'à demander & obtenir une lettre de cachet contre lui. Le savant Oratorien fut privé de sa chaire & relégué à Grenoble. Le cardinal le Camus, évêque de cette ville, l'associa au gouvernement de son diocèse, & lui confia la place de professeur en théologie dans son séminaire. Lami joignit l'Écriture-Sainte à la théologie, & dès-lors il prépara les matériaux des ouvrages qu'il a publiés sur cette matiere. Celui qui a fait le plus de bruit est sa *Concorde des Évangélistes*, dans laquelle il avança trois sentimens, qui l'engagerent dans de longues contestations. Il y soutenoit: Premièrement, que S. Jean-Baptiste avoit été mis deux fois en prison, la 1re. fois par l'ordre des Prêtres & des Pharisiens; la 2e. par celui d'Hérode.... Secondement, il prétendoit que J. C. ne mangea pas l'Agneau Paschal dans la der-

niere Cene, & que le véritable Agneau Paschal fut mis en croix, pendant que les Juifs immoiloient le typique ou le figuratif.. Troisièmement, les deux Mariés & la pécheresse étoient, selon lui, la même personne, en quoi il paroît avoir dit vrai (voyez MAGDELENE). Bulteau, Tillemont, Mauduit, Witasse, Daniel, Piednud attaquerent ces opinions avec beaucoup de feu, celle de la Pâque surtout, qui ne sembloit pas s'accorder avec le récit évangélique : *Apud te facio Pascha cum discipulis meis*. Le P. Lami étoit un homme très-estimable, ami de la retraite, simple, modeste; ses mœurs étoient pures & austères. Il parloit aisément & sur toutes sortes de matieres. La république des lettres le perdit en 1715. Il mourut à Rouen, à 70 ans. On lui doit : I. *Elémens de Géométrie & de Mathématiques*, 2 vol. in-12. Il les composa dans un voyage qu'il fit à pied de Grenoble à Paris. II. *Traité de Perspective*, 1700, in-8°. III. *Traité de l'Equilibre*, 1687, in-12. IV. *Traité de la Grandeur en général*, in-12. Tous ces différens Traités furent bien reçus dans le tems, mais à présent ils ne sont presque d'aucun usage. V. *Entretiens sur les Sciences, & sur la maniere d'étudier*, 1706, in-12 : ils forment une composition estimable, dont la lecture seroit très-utile aux jeunes gens assez sages pour vouloir s'instruire, avant d'exercer leur plume au hasard & sans principes. L'auteur leur donne des avis très-judicieux contre la présomption & la précipitation qui les égarent, &

peint excellemment bien les savans de notre siècle (voyez SPIZELIUS). VI. *Démonstration de la sainteté & de la vérité de la Morale Chrétienne*, en 5 vol. in-12, 1706 à 1716. VII. *Introduction à l'Ecriture-Sainte*, traduite de l'*Apparatus Biblicus* de Boyer, in-4°. : l'édition latine est in-8°. Il y en a un *Abrégé*, in-12. L'abbé de Bellegarde l'a aussi traduit sous le titre d'*Apparat de la Bible*, in-8°. Ce livre remplit son titre, & l'on gagne beaucoup à le lire avant que d'étudier les Livres-Saints. VIII. *De Tabernaculo fœderis, de sancta Civitate Jerusalem & de Templo ejus*, in-fol., ouvrage savant. IX. *Harmonia sive Concordia Evangelica*, Lyon, 1699, 2 vol. in-4° : nous en avons déjà parlé. X. *Une Rhétorique, avec des Réflexions sur l'Art Poétique*, 1715, in-12. Le style de cet écrivain est assez net & assez facile; mais il n'est pas toujours pur.

LAMI, (Dom François) né à Montyreau, village du diocèse de Chartres, l'an 1636, de parens nobles, porta d'abord les armes, qu'il quitta ensuite pour entrer dans la Congrégation de S. Maur. Il y fit profession en 1659, & mourut à Saint-Denys en 1711. Il fut infiniment regretté, tant pour les lumieres de son esprit, que pour la bonté de son cœur, la candeur de son caractère & la pureté de ses mœurs. Les ouvrages dont il a enrichi le public, portent l'empreinte de ces différentes qualités. Les principaux sont : I. Un traité estimé *De la connoissance de Soi-même*, 6 vol. in-12, dont la plus ample édition est celle de

1700. Celui d'Abbadie, sur le même sujet, semble être plus profondément pensé. II. *Nouvel Athéisme renversé*, in-12, contre Spinoza : ouvrage assez foible, & où l'auteur n'assure point à ses raisonnemens le triomphe éclatant que les absurdités de Spinoza rendoient bien facile. III. *L'incrédule amené à la Religion par la Raison, ou Entretien sur l'accord de la Raison & de la Foi*; Paris, 1710, in-12 : livre estimé & peu commun. IV. *De la connoissance & de l'amour de Dieu*, in-12 : ouvrage posthume. V. *Lettres Philosophiques sur divers sujets*, in-12. VI. *Lettres Théologiques & Morales*, in-12. VII. *Les gémissemens de l'Âme sous la tyrannie du Corps*, in-12. VIII. *Les premiers Elémens, ou Entrée aux connoissances solides*, suivie d'un *Essai de Logique* en forme de dialogue, in-12. IX. *Réfutation du Système de la Grace universelle* de Nicole. X. *Réflexions sur le Traité de la Priere publique* de Duguet. XI. Un petit traité physique, fort curieux, sous ce titre: *Conjectures sur divers effets du Tonnerre*, 1689, in-12. XII. *La Rhétorique de College trahie par son Apologiste*, in-12, contre Gibert. Le sujet de la querelle étoit la question, si la connoissance du mouvement des esprits animaux, dans chaque passion, est d'un grand poids à l'orateur pour exciter celles qu'il veut dans le discours. Le professeur Pouchot avoit soutenu l'affirmative; le Bénédictin la soutint avec lui contre le professeur de rhétorique. Il paroît cependant que tout ce qui est l'effet de telles spéculations, est naturel-

lement foible pour convaincre & toucher.

LAMI, (Jean) théologien du grand-duc de Toscane, professeur de l'histoire ecclésiastique dans l'université de Florence, mort dans cette ville le 6 janvier 1770, à 74 ans, s'est fait connoître par un grand nombre d'ouvrages latins, entr'autres par les *Délices des Savans*, Florence, 1737, 12 vol. in-8°, & par le *Vrai Sentiment des Chrétiens sur le Mystere de la très-sainte Trinité*, divisé en 6 livres; Florence, 1737, in-4°.

LAMIA, nom d'une illustre famille Romaine, de laquelle descendoit Ælius Lamia, qui est loué dans Horace. — Il y eut un Lucius Ælius LAMIA, qui fut exilé pour avoir embrassé avec trop de chaleur le parti de Cicéron contre Pison. Il fut édile, puis préteur après la mort de César. On croit que c'est lui que Pline place avec Aviola & Tuberon, au nombre des hommes qui ont été crus morts, & qui ont été réveillés par le feu du bûcher qui devoit les consumer. *Hist. nat.* l. 7, c. 52. Mais ces asphixies n'ont rien de comparable à celle dont il est parlé dans le *Journ. hist. & litt.*, 1^{er} décembre 1776, p. 490. On peut voir diverses réflexions sur ces événemens, *ibid.* 1^{er} décembre 1791, p. 492.

LAMIE, fille de Neptune, née en Afrique, étoit d'une beauté ravissante. Jupiter en fit sa maîtresse la plus chérie; Junon irritée & jalouse fit périr tous ses enfans. Ce malheur rendit Lamie si furieuse, qu'elle dévorait tous ceux qu'elle rencontroit, & fut changée en

chienne. C'est sans doute cette fable qui a donné lieu à celle des *Lamies*, sur lesquelles on peut consulter Ulricus Molitor, qui croyoit ces *Lamies* bien réelles: *Tractatus de Pythonicis mulieribus*; rempli de faits étonnans & incroyables; item *Magia Operatrice* de Torreblanca, chap. 18.

LAMIE, fameuse courtisane, fille d'un Athénien, de joueuse de flûte, devint maîtresse de Ptolomée I, roi d'Égypte. Elle fut prise dans la bataille navale que Demetrius Poliorcete gagna sur ce prince, auprès de l'isle de Chypre. Le vainqueur l'aima autant que le vaincu, quoiqu'elle fût déjà d'un âge assez avancé. Les Athéniens & les Thébains lui élevèrent, comme à toutes les célèbres corruptrices des bons mœurs, un temple sous le nom de *Venus Lamie*. Voyez LAÏS.

LAMOIGNON, (Charles de) d'une ancienne famille du Nivernois, qui remonte jusqu'au 13e. siècle, mourut en 1573, maître-des-requêtes. Il fut visité plusieurs fois dans sa dernière maladie par le roi: sa sagesse & son intégrité lui avoient mérité cette distinction. — Son fils Pierre de Lamoignon, mort en 1584 conseiller-d'état, étoit un bon poëte latin. Chrétien, son autre fils, fut pere du suivant.

LAMOIGNON, (Guillaume de) marquis de Basville, étoit petit-fils du précédent. Il fut reçu conseiller au parlement de Paris en 1635, maître-des-requêtes en 1644, & se distingua dans ces deux places par ses lumières & par sa probité. Son mérite lui procura la charge

de premier président du parlement de Paris, en 1658. Le président de Lamoignon remplit tous les devoirs de sa place avec autant de sagesse que de zèle; il soutint les droits de sa compagnie; il éleva sa voix pour le peuple; il désarma la chicane par ses arrêts; enfin il crut que *sa santé & sa vie étoient au public, & non pas à lui*: c'étoient les expressions dont il se servoit. Ses harangues, ses réponses, ses arrêts étoient tous autant d'écrits solides & lumineux. Son ame égaloit son génie. Simple dans ses mœurs, austere dans sa conduite, il étoit le plus doux des hommes, quand la veuve & l'orphelin étoient à ses pieds. Il se délassoit de ses travaux par les charmes de la littérature. Les Boileau, les Racine, les Bourdaloue composoient sa petite cour. Il mourut en 1677, à 60 ans. Fléchier prononça son Oraison funebre, & Boileau le célébra dans ses Poésies. Ses *Arrêts* sur plusieurs matieres importantes du Droit françois, parurent à Paris en 1702, in-4° & in-8°, 1768.

LAMOIGNON, (Chrétien-François de) fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1644. Il reçut du Ciel, avec un esprit grand, étendu, facile, solide, propre à tout, un air noble, une voix forte & agréable; une éloquence naturelle, à laquelle l'art eut peu de chose à ajouter; une mémoire prodigieuse, un cœur juste & un caractère ferme. Son pere cultiva ces heureuses dispositions. Reçu conseiller en 1666, sa compagnie le chargea des commissions les plus importantes. Il devint

ensuite maître-des-requêtes, & enfin avocat-général : place qu'il remplit pendant 25 ans, & dans laquelle il parut tout ce qu'il étoit. Au commencement de 1690, le roi lui donna l'agrément d'une charge de président-à-mortier ; mais l'amour du travail le retint encore 8 ans entiers dans le parquet, & il ne profita de la grace du prince, que lorsque sa santé & les instances de sa famille ne lui permirent plus de fuir un repos honorable. L'académie des Inscriptions lui ouvrit ses portes en 1704, & le roi le nomma président de cette compagnie l'année d'après. C'est lui qui fit abolir l'épreuve, aussi ridicule qu'infame, du Congrès. On n'a imprimé qu'un de ses ouvrages, tel qu'il est sorti de sa plume ; c'est une *Lettre* sur la mort du P. Bourdaloue, Jésuite, qu'on trouve à la fin du tome 3e. du *Carême* de ce grand orateur. — Ce nom illustre a été en quelque sorte obscurci par le garde-des-sceaux, LAMOIGNON de Malesherbes, qui s'étant fait l'instrument & l'organe des innovations subversives, que Louis XVI, à l'instigation d'une puissance étrangère, avoit entrepris d'introduire en France, hâta la révolution, & dans les accès d'une mélancolie noire, se tua d'un coup de pistolet dans son château de Basville, le 16 mai 1789.

LAMOURETTE, (Adrien) né à Frévent en Artois, entra dans la congrégation de S. Vincent de Paul, & se distingua par une piété apparente, ou, si elle étoit sincère, peu constante & incapable de lutter contre la séduction du monde,

La révolution de 1789 développa son caractère : il servit de secrétaire à Mirabeau, & lui fournit les discours que celui-ci prononça contre le clergé & la Religion. Pour prix de cette lâcheté, il devint évêque constitutionnel de Lyon ; mais ayant été accusé de conspiration contre la Convention nationale, il périt par la guillotine au commencement de 1794. Avant son apostasie il avoit composé un assez bon livre, intitulé : *Les Délices de la Religion* ; s'il les avoit réellement goûtées, on peut dire qu'elle avoit favorisé un ingrat. Voyez le *Journ. hist. & lit.*, 1 septembre 1789, pag. 26.

LAMPE, (Frédéric-Adolphe) né à Dethmold, dans le comté de la Lippe, le 18 février 1683, fut successivement ministre de plusieurs églises, puis docteur & professeur en théologie, & d'histoire ecclésiastique, à Utrecht, & mourut à Brême d'une hémorragie, en 1729, à 46 ans, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue son traité *De Cymbalis veterum*, Utrecht, 1703, in-12, & son *Commentaire sur l'Evangile de S. Jean*, en 3 gros vol. in-4°, plein de savantes minuties. On a encore de lui un *Abrégé de la Théologie naturelle*, in-8°. Il travailla avec Théodore de Hase à un Journal intitulé *Bibliotheca Historico-Philologico-Theologica* ; & donna une édition de *Hist. Ecclesiae reformatæ in Hungaria & Transilvania*, de Paul Ember, avec des suppléments, Utrecht, 1728, in-8°.

LAMPETIE ou LAMPETUSE, fille d'Apollon & de

Næara. Son pere l'avoit chargée du soin des troupeaux qu'il avoit en Sicile. Les compagnons d'Ulyffe en ayant tué quelques bœufs, Apollon porta ses plaintes à Jupiter, qui les fit tous périr. — Il y eut une autre LAMPETIE, sœur de Phaëton, laquelle fut métamorphosée en peuplier.

LAMPRIDE, (*Aelius Lampridius*) historien latin du 4^e siècle, avoit composé les *Vies* de plusieurs empereurs; mais il ne nous reste que celles de Commode, de Diadumene, fils de Macrin, d'Héliogabale & d'Alexandre Sévère. On les trouve dans l'*Historia Augusta Scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8°. Cet auteur offre des choses curieuses, omises par la plupart des historiens, & qui concourent cependant à former une idée juste de ces souverains de Rome. Son style est plutôt celui d'un recueil d'anecdotes que d'une histoire suivie.

LAMPRIDE, (Benoît) célèbre poète, natif de Crémone, enseigna les langues grecque & latine avec réputation à Rome, où Léon X le protégea. Après la mort de ce pontife, il se retira à Padoue, & fut ensuite précepteur du fils de Frédéric de Gonzague, duc de Mantoue. On a de lui des *Epigrammes*, des *Odes*, & d'autres Pièces de vers, en grec & en latin, Venise, 1550, in-8°. Il mourut en 1540.

LAMPSON, (Dominique) né à Bruges en 1532, s'attacha au célèbre cardinal Polus, le suivit en Angleterre, & se retira à Liege, après la mort de ce prélat, en 1558. Il y fut secrétaire des évêques & prin-

ces Gerard de Groesbeck & d'Ernest de Baviere. Malgré ses occupations, il trouva le loisir de prendre avec fruit des leçons de peinture de Lambert Lombart. Par reconnaissance, il écrivit la *Vie* de ce peintre, qui fut publiée à Bruges par Hubert Goltzius, en 1565. Il célébra aussi en vers latins les peintres les plus renommés des Pays-Bas, & mourut à Liege l'an 1599.

LANA, (François de) né à Bresse (*Brixia*, qu'il ne faut pas confondre avec *Brixinium*, Brixen) l'an 1637, se fit Jésuite, & enseigna avec beaucoup de distinction la philosophie & les mathématiques. On a de lui plusieurs ouvrages savans & curieux sur la physique, écrits en italien, entr'autres un Recueil des nouvelles inventions, sous le titre de *Prodromo all' arte Maestra*, Bresse, 1670, in-folio; ouvrage qui a reparu dans la même ville en 1684, sous le titre de *Magisterium naturæ & artis*, 3 vol. in-fol., avec fig. On ignore l'année de sa mort (voyez STURM Christophe, & le *Journ. hist. & littér.*, 1 mars 1784, p. 346). Les Œuvres de François Lana & de Philippe Lobmeir, sur la *Navigacion dans les Airs*, ont paru traduites en allemand avec des remarques, par M. Heerbrandt, Tubingen, 1784, in-8°, de 80 pages. Ce Philippe Lobmeir mit au jour à Wittemberg en 1679 une dissertation avec ce titre: *Exercitatio physica de artificio navigandi per aërem*. Il paroît avoir copié Lana ou plutôt Sturm, dont le *Collegium* avoit paru trois ans avant son *Exercitatio*.

LANCELOT, (Jean-Paul) jurisconsulte célèbre de Pérouse, mort dans sa patrie en 1591, à 80 ans, composa divers ouvrages, entr'autres celui des *Institutes du Droit Canon* en latin, à l'imitation de celles que l'Empereur Justinien avoit fait dresser pour servir d'introduction au Droit Civil. Il dit dans la préface de cet ouvrage, qu'il y avoit travaillé par ordre du pape Paul IV, & que ces Institutes furent approuvées par des commissaires députés pour les examiner. Nous en avons diverses éditions avec des notes. La meilleure est celle de Doujat en 2 vol. in-12. M. Durand de Maillane en a donné une traduction en françois, avec des remarques, en 10 vol. in-12, Lyon, 1770. On a encore de Lancelot un *Corps du Droit Canon*, in-4^o.

LANCELOT, (Dom Claude) né à Paris en 1616, fut employé par les solitaires de Port-Royal, dans une école qu'ils avoient établie à Paris, & y enseigna les humanités & les mathématiques. Il fut ensuite chargé de l'éducation des princes de Conti. Cette éducation lui ayant été ôtée après la mort de la princesse leur mere, il prit l'habit de S. Benoît dans l'abbaye de S. Cyran. Ayant contribué à élever quelques troubles dans ce monastere, il fut exilé à Quimperlay en Basse-Bretagne, où il mourut en 1695, à 79 ans. Les vertus que lui attribuent les *Mémoires sur Port-Royal*, ne s'accordent guere avec ce qu'en disoit le comte de Brienne en 1685. Claude LANCELOT, né en 1616, est bien le plus entêté

» Janséniste & le plus pédant
 » que j'aie jamais vu. Son pere
 » étoit mouleur de bois à Paris.
 » Il fut précepteur de messei-
 » gneurs les princes de Conti,
 » d'auprès desquels le roi le
 » chassa lui-même, après la
 » mort de la princesse leur
 » mere : ce qui l'obligea de se
 » retirer en l'abbaye de S. Cy-
 » ran, où il avoit déjà reçu le
 » sous-diaconat. Depuis son re-
 » tour dans cette abbaye, il y
 » faisoit la cuisine, & très-mal ;
 » ce qu'il continua jusqu'à la
 » mort du dernier abbé de
 » S. Cyran ». Ses principaux
 ouvrages sont : 1. *Nouvelle Mé-
 thode pour apprendre la Langue
 Latine*, in-8^o, chez Vitré,
 1664 ; & réimprimée depuis
 chez le Petit, en 1667, in-8^o,
 avec des corrections & des aug-
 mentations, & en 1761, in-8^o.
 Lancelot est le premier qui se
 soit affranchi de la coutume de
 donner à des enfans les regles
 du latin en latin même ; cou-
 tume qui, avec des difficultés
 d'abord rebutantes, avoit l'a-
 vantage de hâter les progrès des
 écoliers, & de leur donner la
 pratique avec la théorie : aussi
 s'apperçoit-on que depuis qu'on
 l'a négligée, l'usage de la lan-
 gue latine est fort déchu. Les
 Grammaires de Despautere,
 d'Alvarès, & d'autres qui ont
 fait tant de bons latinistes,
 étoient écrites en latin. On a
 beau dire que cela est absurde,
 qu'il est contre la nature & l'ordre
 des choses d'enseigner une langue
 dans cette langue même, puisque
 cela suppose qu'on la fait déjà.
 Dans les langues mortes cela est
 absolument nécessaire. C'est le
 seul moyen de se les rendre fa-
 milieres, & de suppléer l'avan-

sage qu'on a dans l'apprentissage des langues vivantes. Dès qu'on en fait assez pour comprendre imparfaitement quelques constructions, il faut s'attacher aux Grammaires latines. C'est le cas d'un enfant qui apprend à marcher, à danser, ce n'est qu'en pratiquant ces choses qu'il les apprend. Savoir-il la langue maternelle quand on a entrepris de la lui apprendre? (voyez la Défense de ces observations dans le *Journ. hist. & littér.*, 15 janvier 1783). On peut regarder l'ouvrage de Lancelot comme un extrait de ce que Valle, Scaliger, Scioppius, Saturnius & sur-tout Sanctius ont écrit sur la langue latine. On y trouve des remarques curieuses sur les noms romains, sur les Sesterces, sur la manière de prononcer & d'écrire des anciens, &c. II. *Nouvelle Méthode pour apprendre le Grec*. Elle vit le jour en 1656, in-8°, chez Vittré, & a été réimprimée en 1754. III. *Des Abrégés de ces deux ouvrages*. On prétend que Louis XIV se servit de la Méthode Latine. Les vers françois de ces deux ouvrages sont de Sacy. IV. *Le Jardin des Racines Grecques*, in-8°, 1657 (voyez LABBE). V. *Une Grammaire Italienne*, in-12. VI. *Une Grammaire Espagnole*, in-12. VII. *Grammaire générale & raisonnée*, in-12, réimprimée en 1756 par les soins de Duclos, secrétaire de l'académie françoise. Cet ouvrage, fait sur le plan & sur les idées du docteur Arnauld, a été traduit en plusieurs langues. VIII. *Delectus Epigrammatum*, en 2 vol. in-12, avec une Préface par Nicole, IX. *Mé-*

moires pour servir à la Vie de S. Cyran, en 2 parties in-12; ouvrage d'un enthousiaste qu'il faut apprécier sur la vie & les qualités connues de son héros (voyez VERGER). X. *Dissertation sur l'émine de vin & la livre de pain de S. Benoît*, in-12. Le savant Mabillon réfuta modestement l'opinion de l'auteur. XI. *Les Dissertations, les Observations & la Chronologie sacrée*, qui se trouvent dans la Bible de Vittré, Paris, 1662, in-fol.

LANCELOT, voyez LADISLAS.

LANCISI, (Jean-Marie) né à Rome en 1654, mort dans cette ville en 1720, professeur d'anatomie au collège de la Sapience, médecin & camérier secret d'Innocent XI & de Clément XI, exerça ces emplois avec beaucoup de succès. Il laissa une nombreuse bibliothèque, qu'il donna à l'hôpital du St.-Esprit, à condition qu'elle seroit publique. La plupart de ses ouvrages ont été imprimés à Geneve en 1718, 2 vol. in-4°; réimprimés en latin en 1739, in-fol. On y trouve différents *Traité*s curieux sur les morts subites, sur les mauvais effets des vapeurs de marais, sur le ver solitaire, sur les maladies épidémiques des bestiaux, sur la manière dont les médecins doivent étudier. On a encore de lui une édition de la *Metallotheca Vaticana* de Michel Mercati, Rome, 1717, avec un Supplément de 1719, qui manque souvent.

LANCRET, (Nicolas) peintre Parisien, né en 1690, mort en 1743, aimé & estimé, eut Watteau pour maître; mais il ne fait ni la finesse de son

pinceau, ni la délicatesse de son dessin. Il a fait pourtant plusieurs choses agréables & d'une composition riante. On a gravé plus de 80 sujets d'après ses tableaux.

LANDA, (Catherine) dame de Plaisance, cultivoit les lettres sans vanité, & n'avoit pas les défauts ordinaires des femmes savantes. Elle écrivit en 1526 une Lettre latine à Bembo, qui se trouve avec celles de cet habile homme. Elle étoit sœur du comte Augustin Lando, & femme du comte Jean Fermo Trivulcio.

LANDES, voy. DESLANDES.

LANDINI, (Christophe) littérateur Vénitien, du 15^e siècle, a traduit l'Histoire naturelle de Plin. Sa *Version*, qui n'est pas toujours exacte, fut imprimée par Jenson à Venise, en 1476, in-fol. En 1482, on imprima à Florence, in-fol. ses *Commentaires latins sur Horace*. Ils ont été réimprimés plusieurs fois depuis; mais la première édition est la plus recherchée. On lui doit aussi des *Notes sur le Dante*, qui ont été jointes à celles de Vellutello sur le même auteur, par Sansovino, &c.

LANDO, (Ortenzio) médecin Milanois du 16^e siècle, auteur de plusieurs ouvrages, se plaisoit à les publier sous des noms supposés. On a de lui: I. Un dialogue intitulé: *Fortiana quaestiones*, où il examine les mœurs & l'esprit des divers peuples d'Italie, & où il prend le nom de *Philalethes Polytopiensis*, Louvain, 1550, in-8^o. II. Deux autres Dialogues, l'un intitulé: *Cicero relegatus*, & l'autre *Cicero revocatus*, qui ont

été faussement attribués au cardinal Jérôme Aleandre. Ils parurent à Lyon, où Lando étoit alors, en 1534 in-8^o. III. Plusieurs de ses Opuscules ont été réimprimés à Venise, en 1554, sous ce titre: *Varii componimenti d'Ortenzio Lando, cioè dialoghi, novelle, favole*; c'est un vol. in-8^o. Lando, dans ses voyages en Allemagne, en Suisse, &c., s'étoit laissé corrompre par les novateurs; plusieurs de ses ouvrages ont été mis à l'Index.

LANDON, pape après Anastase III, en 913 ou 914, mourut à Rome après 6 mois de pontificat. Soumis aveuglément aux volontés de la fameuse Theodora, mere de Marosie, il ordonna archevêque de Ravenne le diacre Jean, un des favoris de cette femme impérieuse. La mort enleva ce fantôme de pontife peu de tems après.

LANDRI, maire-du-palais de Clotaire, fut le défendeur pendant sa jeunesse contre Childebert. Landri fit avancer vers le camp de Childebert quelques troupes, avec des ramées qu'elles planterent: de sorte que les gens de Childebert s'imaginoient être auprès d'un bois-taillis. Mais au point du jour, les soldats de Landri sortirent de ces feuillages, & attaquèrent si brusquement ceux de Childebert, qu'ils les mirent en fuite en 593. Stratagème digne de figurer parmi ceux que rapporte Julius Frontinus dans son traité: *De stratagematibus*, & qui est assez semblable à quelques-uns de ceux qu'il dit avoir le mieux réussi.

LANDRI, (S.) évêque de Paris, signala sa charité durant

la grande famine qui affligea cette ville l'an 651. Ce fut lui qui fonda vers le même tems l'hôpital, qui dans la suite a pris le nom d'*Hôtel-Dieu*. Après sa mort, sa précieuse dépouille fut déposée dans l'église de St. Germain-l'Auxerrois, qui alors étoit sous l'invocation de S. Vincent.

LANFRANC, fils d'un conseiller du sénat de Pavie, passa en France après s'être distingué par son esprit en Italie, & se consacra à Dieu dans le monastere du Bec, en 1041, dont il devint prier. C'est alors qu'il ouvrit son école, qui devint la plus célèbre de l'Europe. Il se distingua aussi par le zele avec lequel il combattit les erreurs de Bérenger au concile de Rome, en 1059, & dans plusieurs autres conciles. Guillaume, duc de Normandie, le tira de son monastere, pour le mettre à la tête de l'abbaye de St. Etienne de Caen, en 1063, qu'il venoit de fonder. Lanfranc y ouvrit une école qui devint aussi fameuse que celle du Bec. Ce prince étant monté ensuite sur le trône d'Angleterre, appella Lanfranc, & lui donna l'archevêché de Cantorbery en 1070. Il mourut en 1089, illustre par ses vertus & par son zele pour le maintien de la discipline, des droits de son église & des immunités ecclésiastiques. Il fut regardé à la fois comme un homme-d'état habile, & comme un prélat savant. Ses ouvrages ont été recueillis par dom d'Achery en 1648, in-fol. On y trouve : I. Son fameux *Traité du corps & du sang de notre Seigneur, contre Bérenger*. II. *Des Commentaires sur S. Paul*.

III. *Des Notes sur Cassien*. IV. *Des Lettres*. V. *Des Sentences*, où il est parlé en détail des exercices de la vie monastique : ouvrage découvert par dom d'Achery, après son édition des écrits de Lanfranc, & inséré dans le 4e. tome de son *Spicilege*. « Cet auteur, dit l'abbé » Bergier, se sent moins que » ses contemporains de la ru- » desse du siecle, dans lequel » il écrivoit ; il montre une » grande connoissance de l'E- » criture-Sainte, de la tradi- » tion, & du droit canonique : » on trouve dans ses écrits plus » de naturel, d'ordre & de » précision, que dans les au- » tres productions du onzieme » siecle. Les Protestans qui ont » témoigné en faire peu de » cas, parce qu'il étoit moine, » avoient oublié que son mé- » rite seul le fit placer sur le » premier siege d'Angleterre, » qu'il gagna la confiance de » Guillaume le Conquérant, » que pendant l'absence de ce » prince, Lanfranc gouverna » plusieurs fois le royaume » avec toute la sagesse pos- » sible. Il ne faut donc juger » des hommes, ni par l'habit » qu'ils ont porté, ni par le » siecle dans lequel ils ont vé- » cu ; le cloître fut & sera tou- » jours le séjour le plus propre » pour se livrer à l'étude, pour » acquérir tout-à-la-fois beau- » coup de connoissances & de » vertus. On n'a qu'à confron- » ter ce qu'a écrit Lanfranc, » pour établir le dogme de » l'Eucharistie, avec ce que les » plus habiles ministres Protec- » tans ont fait pour l'attaquer, » on verra de quel côté il y a » plus de justesse & de soli-

dité ». Quelques écrivains satyriques & détracteurs ont attaqué la mémoire de ce prélat ; mais on trouve une réfutation solide de ce qu'ils ont avancé dans l'*Anglia Sacra* de Warthon.

LANFRANC, médecin de Milan, professa en cette ville la médecine & la chirurgie. Cependant il essuya des chagrins, dont il ne dit point le sujet : il fut même arrêté & mis en prison ; mais le vicomte Matthieu lui permit de se transporter où il jugeroit à propos, & ayant choisi la France, le vicomte l'y fit conduire. Il fut appelé en divers lieux du royaume, & demeura quelque tems à Lyon. L'an 1295 il fut appelé à Paris par plusieurs seigneurs & maîtres en médecine ; mais particulièrement par maître Jean de Passavant, & par les bacheliers en médecine, pour lire publiquement la chirurgie & démontrer les opérations de cet art. La chirurgie étoit entièrement abandonnée aux barbiers. Il fit naître une classe mitoyenne entre les médecins & les barbiers, qui joignoient la pratique des opérations manuelles à la science médicale, comme faisoit Lanfranc : c'est d'où vient l'établissement du *College des Chirurgiens de St.-Côme* à Paris, qui a commencé du tems de S. Louis. On a de lui : *Chirurgia magna & parva*, Venise, 1490, in-fol., & réimprimée plusieurs fois depuis : dans l'édition de Lyon, 1553, on y trouve Gui de Chauliac, & autres anciens chirurgiens. Lanfranc a souvent copié Guillaume Salicet sans le citer.

LANFRANC, (Jean) pein-

tre, né à Parme en 1581, mort à Rome en 1647, à 66 ans, fut d'abord page du comte Scotti ; mais étant né avec beaucoup de dispositions & de goût pour le dessin, il en faisoit son amusement. Le comte s'en aperçut, & le mena lui-même dans l'école d'Augustin Carrache, & depuis dans celle d'Annibal Carrache. Les progrès rapides que Lanfranc faisoit dans la peinture, lui acquirent bientôt un grand nom, & lui méritèrent la dignité de chevalier. Ce peintre avoit une imagination vaste, qui exigeoit de grands sujets. Il ne réussissoit que médiocrement aux tableaux de chevalet.

LANG, (Jean-Michel) né à Ezelwangen, dans le duché de Sultzbach, en 1664, obtint la chaire de théologie à Altorf. Mais s'y étant attiré des ennemis, il quitta cette place & alla demeurer à Prentzlow, où il mourut le 20 juin 1731. On a de lui : I. *Philologia Barbaro-Græca*, Nuremberg, 1708, in-4°. II. *Dissertationes Botanico-Theologicae*, Altorf, 1705, in-4°. III. Plusieurs Traités latins sur le Mahométisme & l'Alcoran : *De fabulis Mohammedicis*, 1697, in-4°.

LANGALERIE, (Philippe de Gentils, marquis de) premier baron de Saintonge, se consacra aux armes dès sa jeunesse, fit 32 campagnes au service de France, donna de grandes preuves de valeur, & parvint au grade de lieutenant-général en 1704. De mauvaises affaires qu'il se suscita, l'engagerent à passer au service de l'empereur en 1706. Il obtint l'emploi de général de la cava-

lerie; mais il ne le garda pas long-tems, parce qu'il s'attira la disgrâce du prince Eugene. Il quitta l'empereur, passa en Pologne, où il fut fait général de la cavalerie Lithuanienne, & ne fut pas plus tranquille. Il se fit calviniste en 1714, dans l'espérance de trouver plus facilement de l'emploi chez les princes protestans. Après diverses courses à Francfort, à Berlin, à Hambourg, à Brême, à Cassel, il partit pour la Hollande, où il se lia très-étroitement avec l'Aga Turc, ambassadeur à La Haye, qui conclut un traité avec lui au nom du grand-seigneur. On n'en a jamais bien su les articles; mais en général on croit qu'il s'agissoit d'une descente en Italie, dont le marquis devoit commander les troupes. C'étoit l'effet des intrigues du cardinal Albéroni, qui s'étoit ligué avec les Ottomans pour donner de l'occupation à l'empereur, & réaliser son vaste & chimérique projet. Le marquis passoit à Hambourg pour faire préparer des vaisseaux, lorsque l'empereur le fit arrêter à Stade en 1716. On le conduisit à Vienne, où il mourut de chagrin en 1717. Il a paru en 1753 des *Mémoires du Marquis de Langalerie, Histoire écrite par lui-même dans sa prison à Vienne; La Haye, in-12.* Cette prétendue histoire est un roman, qu'on a voulu débiter à la faveur d'un nom connu. Les noms, les faits, les dates, tout en démontre la fausseté. On prétend que le marquis de Langalerie avoit fait le projet de rassembler dans les îles de l'Archipel, les restes de la nation hébraïque.

LANGBAINE, (Gerard) né à Barton-Kirke, dans le Westmoreland, en Angleterre, mort en 1657, à 50 ans, fut garde des archives de l'université d'Oxford. On a de lui plusieurs écrits, dans lesquels l'érudition est semée à pleines mains. Les plus connus sont : I. Une *Edition de Longin*, en grec & en latin, avec des notes. II. *Fœderis Scotici examen*, en anglois, 1644, in-4°. III. Une *Traduction angloise de l'Examen du Concile de Trente*, par Martin Chemnitz. Voyez ce mot.

LANGÉ, (Joseph) Langius; né à Keiferberg, dans la haute Alsace, fut professeur en grec à Fribourg, dans le Brisgaw, vers 1610, se fit ensuite catholique, & publia la compilation intitulée : *Polyanthea*, 1659, 2 vol. in-fol. On y trouve des passages sur toutes sortes de matieres. On a encore de lui *Florilegium*, in-8°. ; *Elementale Mathematicum*, in-8°.

LANGÉ, (Paul) Bénédictin Allemand, & ensuite disciple de Luther, natif de Zwickau en Misnie, parcourut en 1515 tous les couvens d'Allemagne, afin de rechercher des monumens. Il est auteur d'une *Chronique des Evêques de Zeitz*, en Saxe, depuis 968 jusqu'en 1515, imprimée dans le 1er. tome des *Ecrivains d'Allemagne*. Il y loue Luther, Carlostad & Melanchthon, & y déclame contre le clergé : c'est ce qui l'a rendue si précieuse aux Protestans; comme si le suffrage d'un moine apostat pouvoit justifier le schisme fatal par lequel ils ont déchiré l'Eglise.

LANGÉ, (Jean) né à Loewenberg, en Silésie, l'an 1485,

mort à Heidelberg en 1565, exerça la médecine en cette ville avec distinction, & fut médecin de quatre électeurs Palatins. On a de lui : *Epistolarum Medicinalium opus miscellaneum*, Francfort, 1689, in-8°. : recueil rempli d'une rare érudition, & dont la lecture est utile à tous ceux qui veulent apprendre l'histoire de la nature. — Il est différent de Christophe-Jean LANGE, né à Pegau, dans la Misnie, en 1655, professeur en médecine à Leipzig, mort en 1701, dont les ouvrages ont paru à Leipzig, 1704, en 2 tomes in-fol.

LANGE, (Charles-Nicolas) habile naturaliste Suisse, a donné en latin : I. *Historia Lapidum figuratorum Helvetiae*, Venise, 1708, in-4°. II. *Origo Lapidum figuratorum*, Lucerne, 1706, in-4°. III. *Methodus testaceamarina distribuendi*, Lucerne, 1722, in-4°. Ces ouvrages, & sur-tout le premier, sont recherchés par les naturalistes.

LANGE, (Rodolphe) gentilhomme de Westphalie & prévôt de la cathédrale de Munster, fut envoyé par son évêque & par son chapitre, vers le pape Sixte IV, pour une affaire importante, & s'acquitta très-bien de sa commission. A son retour, il fit établir un college à Munster. Lange fut, par cet établissement & par ses écrits, le principal restaurateur des lettres en Allemagne. On a de lui plusieurs *Poèmes* latins (sur le dernier siège de Jérusalem; sur la Ste. Vierge; sur S. Paul), que l'on ne croit pas avoir été imprimés. Maittaire en indique cependant une édition de Munster, 1486, in-4°. Lange mourut

en 1519, à 81 ans, pleuré de ses concitoyens, dont il avoit été le bienfaiteur & la lumière.

LANGE, (François) avocat au parlement de Paris, natif de Rheims, mort à Paris en 1684, à 74 ans, s'est fait un nom par le livre intitulé : *Le Praticien François*, 2 vol. in-4°, 1755.

LANGEAC, (Jean de) né d'une ancienne maison à Langeac, ville de la basse Auvergne, acheva ses études à Paris, & embrassa l'état ecclésiastique. La quantité de bénéfices qu'il posséda est étonnante; mais il faisoit un bon usage de ses revenus. François I, qui l'aimoit, le fit son aumônier en 1516, maître-des-requêtes en 1518; ambassadeur en Portugal, en Pologne, en Hongrie, en Suisse, en Écosse, à Venise, à Ferrare, en Angleterre, & enfin à Rome. Ce fut à sa recommandation que Robert Cernalis lui succéda en l'évêché d'Avranches. Dans tous les lieux où il se trouva, il ne fut occupé que du bien public. Sa mémoire subsiste encore à Limoges, où on l'appelle le bon Evêque. Il aimoit & protégeoit les lettres. Etienne Dolet lui dédia son traité *De Legatis*, imprimé à Lyon en 1541, in-8°. Ce digne prélat mourut la même année à Paris, très-regretté.

LANGEVIN, (Raoul) chanoine de Bayeux, composa en 1269 le fameux Cartulaire de cette église, si connu sous le nom de son auteur. C'est une compilation des statuts, usages & cérémonies qui se pratiquoient de son tems dans cette cathédrale, à laquelle elle sert encore de loi. Ce manuscrit précieux fut sauvé par un accident

heureux, des horribles ravages des Protestans, en 1562.

LANGÉVIN, (Eléonor) docteur de Sorbonne, natif de Carentan, mort en 1707, est auteur d'un livre intitulé: *L'Infaillibilité de l'Eglise, touchant la foi & les mœurs*, contre Mafius, professeur de Copenhague, Paris, 1701, 2 vol. in-12.

LANG-JEAN, (Remi) peintre, natif de Bruxelles, mort en 1671, fut le meilleur des élèves de Vandyck. Il forma sa manière sur celle de son maître, & il a assez bien saisi son coloris; mais il n'a pu atteindre à la même finesse de dessin. On voit peu de tableaux de chevalet de Lang-Jean. Ses principaux ouvrages sont des sujets de dévotion, peints en grand.

LANGIUS, voyez LANGE.

LANGIUS ou LANGHE, (Charles) né, selon quelques-uns, à Gand, & selon d'autres, à Bruxelles, fut chanoine de l'église de Liege, où il mourut dans un âge peu avancé, le 29 juillet 1573. Il fut étroitement lié avec Juste-Lipse & plusieurs autres savans de son tems. Langius étoit très-versé dans le grec & le latin, bon poète, & l'un des plus judicieux critiques de son siècle; tous ceux qui en ont parlé, conviennent qu'il réunissoit en lui une érudition extraordinaire & une piété très-exemplaire. Nous avons de lui des *Commentaires* sur les *Offices* de Cicéron, sur les *Comédies* de Plaute, & plusieurs *Pieces* de vers.

LANGLADE, voy. SERRE.

LANGLE, (Jean-Maximilien de) ministre Protestant, né à Evreux, mourut en 1674, âgé de 84 ans. Il a laissé 2 vol. de

Sermons, & une *Dissertation* pour la défense de Charles I, roi d'Angleterre.

LANGLE, (Pierre de) né à Evreux en 1644, docteur de Sorbonne en 1670, fut choisi, à la sollicitation du grand Bossuet son ami, pour précepteur du comte de Toulouse. Louis XIV le récompensa en 1698, de ses soins auprès de son élève, par l'évêché de Boulogne. Le Mandement qu'il publia en 1717, au sujet de son appel de la Bulle *Unigenitus*, scandalisa les catholiques, causa sa disgrâce à la cour, & excita des troubles violens dans son diocèse. Les habitans de Calais se soulevèrent; ceux de Querns en Artois le reçurent dans une visite à coup de pierres & à coups de bâtons. Ce prélat s'opposa, avec l'évêque de Montpellier, Colbert, à l'accommodement de 1720. Cette démarche irrita le Régent, qui l'exila dans son diocèse. Il y mourut en 1724, à 80 ans, ayant sacrifié les douceurs de la paix, les avantages de la soumission à l'Eglise, la satisfaction attachée aux devoirs d'un pasteur fidèle, à l'esprit de dispute & de parti.

LANGLOIS, (Jean-Baptiste) Jésuite, né à Nevers en 1663, & mort en 1706, publia divers écrits contre l'Édition de S. Augustin, donnée par les Bénédictins de S. Maur. Nous avons de lui un ouvrage estimable par les grandes recherches, la critique & la diction noble, aisée, & souvent pleine de chaleur & d'élégance. C'est son *Histoire des Croisades contre les Albigeois*, Paris, 1703, in-12. Ce qu'il rapporte des vices, des erreurs, & des excès des

des Albigeois, prouve combien des écrivains modernes ont eu tort de blâmer les rigueurs exercées envers ces sectaires.

LANGVELDT, voy, MACROPEDIUS.

LANGUET, (Hubert) né à Vitteaux en Bourgogne, l'an 1518, étudia en droit à Bologne. Ayant lu le livre des *Lieux-Communs* de Mélanchthon, il prit la résolution de l'aller voir à Wittemberg. Il y arriva en 1549, & y lia une étroite amitié avec cet homme fameux, qui lui inspira les erreurs de Luther. Après la mort de Mélanchthon, Languet se retira auprès d'Auguste, électeur de Saxe, qui lui confia les négociations les plus importantes. Envoyé en France en 1570, il fit une harangue insolente à Charles IX, au nom des princes Protestans d'Allemagne (elle se trouve dans les *Mémoires* de ce roi). Les différends survenus en Saxe entre les Luthériens & les Zuingliens sur l'Eucharistie, l'obligèrent de demander son congé au duc de Saxe, dont il étoit un des premiers ministres. Il mourut à Anvers en 1581, à 63 ans, au service du prince d'Orange. Languet fut, suivant la pensée de Duplessis-Mornai, ce que bien des gens tâchent de paroître, & il vécut de la façon que les gens de bien veulent mourir; mais on sent assez que des éloges que les gens de parti font les uns des autres, il y a toujours quelque chose à rhabatre. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont : I. Des *Recueils de Lettres* en latin, à l'électeur de Saxe, publiées à Hall, in-4°, en 1699;

Tom. V.

à Camerarius, pere & fils, imprimées en 1685, Francfort, in-12; au chevalier Sidnei, mises au jour en 1646, in-12.

II. *Vindicia contra Tyrannos*, publiées sous le nom de *Stephanus Junius Brutus* 1579, in-8°, traduites en françois, 1581, in-8°. C'est la production d'un républicain qui ne ménage rien, & qui pense sur les monarques, comme on parloit dans le sénat de Rome après l'expulsion des Tarquins. Il est malheureux que dans ces derniers tems le despotisme & le gouvernement capricieux des rois, ait paru justifier ces sortes de productions.

III. *Une Relation de l'expédition de l'électeur Auguste, contre Guillaume Grumbach & autres révoltés de Saxe, avec l'Histoire de ce que fit l'empereur contre ce prince*, 1562, in-4°.

IV. On lui attribue l'*Apologie du Prince d'Orange contre le Roi d'Espagne*, 1581, in-4°; satire grossière & calomnieuse, que le fanatique Watson a osé donner comme une piece authentique, sur laquelle on devoit juger Philippe II (voyez ce mot). Sa *Vie* a été écrite par la Mare, conseiller au parlement de Dijon, Hall, 1700, in-12.

LANGUET, (Jean-Baptiste-Joseph) arriere-petit neveu du précédent, naquit à Dijon en 1675, du procureur-général au parlement de cette ville. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1703, & obtint la cure de S. Sulpice en 1714. L'église de sa paroisse n'étoit guere digne de la capitale: on vouloit la rétablir, & on avoit déjà construit le chœur; mais le reste étoit imparfait. L'abbé Languet conçut le vaste dessein

X

d'élever un temple, capable de contenir ses nombreux paroissiens. Il entreprit ce grand ouvrage, n'ayant d'autres fonds qu'une somme de 100 écus. Il employa cet argent à acheter des pierres, qu'il étala dans toutes les rues pour annoncer son dessein au public. Les secours lui vinrent aussi-tôt de toutes parts; & le duc d'Orléans, régent du royaume, lui accorda une loterie. Ce prince posa la première pierre du portail l'an 1718; & le curé de S. Sulpice n'épargna, pendant toute sa vie, ni soins, ni dépenses, pour rendre son église l'une des plus magnifiques de France en architecture & en décorations. La consécration s'en fit en 1745. Un autre ouvrage, qui ne fait pas moins d'honneur à l'abbé Languet, est l'établissement de la maison de l'*Enfant Jesus*, en faveur des pauvres femmes & filles, & d'un certain nombre de demoiselles nobles. L'abbé Languet ne cessa de soutenir cette maison jusqu'à sa mort, arrivée en 1750, à 75 ans, dans son abbaye de Bernay. Jamais homme ne fut plus habile & plus industrieux que lui, à se procurer d'abondantes aumônes & des legs considérables. On fait de bonne part qu'il distribuait environ un million chaque année. Il préférait toujours les familles nobles réduites à la pauvreté, & l'on a appris, de personnes dignes de foi, qu'il y avait dans sa paroisse quelques familles de distinction, à chacune desquelles il donnoit jusqu'à 30,000 livres par an. Généreux par caractère, il donnoit grandement, & favoit prévenir les

besoins. Dans le tems de la cherté du pain, en 1725, il vendit, pour soulager les pauvres, ses meubles, ses tableaux, & d'autres effets rares & curieux, qu'il avoit amassés avec beaucoup de peine. Il n'eut depuis ce tems-là que 3 couverts d'argent, point de tapisserie, & un simple lit de serge que madame de Cavois ne fit que lui prêter, ayant vendu auparavant, pour les pauvres tous ceux qu'elle lui avoit donnés en différens tems. Bien loin d'enrichir sa famille, il distribua jusqu'à son patrimoine. Sa charité ne se borroit point à sa paroisse. Dans le tems de la peste de Marseille, il envoya des sommes considérables en Provence, pour soulager ceux qui étoient affligés de ce fléau. Il s'intéressa sans cesse & avec zèle à l'avancement & au progrès des arts, au soulagement du peuple & à la gloire de la nation. L'abbé Languet refusa constamment l'évêché de Conserans, celui de Poitiers, & plusieurs autres. Sa piété & son application continuelle aux œuvres de charité, ne l'empêchoient point d'être gai & agréable dans la conversation. Il y faisoit paroître beaucoup d'esprit, & avoit souvent des reparties fines & délicates. On lui a élevé dans l'église de S. Sulpice, un superbe mausolée.

LANGUET, (Jean-Joseph) frere du précédent, entra, à la sollicitation du grand Bossuet, son ami & son compatriote, dans la maison de Navarre, dont il devint supérieur, y prit le bonnet de docteur de Sorbonne, & fut nommé évêque de Soissons en 1715. Son zèle

pour la Constitution *Unigenitus* ne contribua pas peu à lui procurer la mitre, & ce zele ne diminua point lorsqu'il l'eut obtenue. Il signala chaque année de son épiscopat par des *Mandemens* & par des *Ecrits* contre les anticonstitutionnaires, les appellans, les réappellans, les convulsionnaires & les dévots au diacre Paris. Ses adversaires prétendirent que Tournely avoit eu la plus grande part à ces différens ouvrages contre eux; & après la mort de ce docteur, l'évêque ayant mis au jour la *Vie de Marie Alacoque*, un mauvais plaisant du parti dit que *Tournely avoit emporté l'esprit de l'évêque de Soissons, & qu'il ne lui avoit laissé que la Coque*. Cette plaisanterie n'étoit pas plus fondée que cette autre antithese, enfantée par je ne fais qui, lorsqu'il eut été admis à l'académie françoise & au conseil-d'état. « L'évêque de Soissons a traité la théologie, sans en être instruit; il est académicien, sans en avoir les talens; & conseiller-d'état, sans connoître les affaires ». Tout ces traits portent à faux. Languet n'étoit ni un Fénelon, ni un Bossuet, on le fait très-bien; mais il savoit écrire, & même avec élégance. Ses ennemis devroient l'avouer, & l'avoueroient, si le bandeau de l'esprit de parti ne cachoit toute vérité. Il se peut qu'il ait trop donné à son zele dans ses ouvrages polémiques; qu'il n'ait pas assez distingué le dogme de l'opinion; qu'il n'ait pas toujours vu le mérite de ses adversaires: mais il n'est pas moins vrai que plusieurs morceaux de ses pro-

ductions font honneur à son savoir & à son esprit. Ce prélat passa, en 1731, de l'évêché de Soissons à l'archevêché de Sens; & mourut en 1753, à l'âge de 76 ans, regardé comme un prélat pieux & charitable. Ses ouvrages polémiques ont été traduits en latin, imprimés à Sens en 1753, en 2 vol. in-fol. On a encore de lui: I. Une *Traduction des Psaumes*, in-12. II. *De l'Esprit de l'Eglise dans ses cérémonies*, contre le *Traité de Claude de Vert*, trésorier de Cluni, sur les cérémonies de l'Eglise. III. Des *Livres de Piété*, pleins d'onction; entr'autres le *Traité de la confiance en la miséricorde de Dieu*, bien propre à la faire naître dans les cœurs des fideles. IV. Des *Remarques* sur le fameux *Traité du Jésuite Pichon*, touchant la fréquente communion. V. Une *réfutation des Lettres de Jacques Varlet* (voyez ce mot). VI. La *Vie de Marie Alacoque*, 1729, in-4°, peu digne de ce célèbre archevêque. VII. Plusieurs *Discours* dans les recueils de l'académie françoise. Ils prouvent qu'il étoit très-capable de composer lui-même ses ouvrages. Son style est un peu diffus; mais clair, naturel, élégant & assez noble.

LANNON, (Charles de) d'une des plus illustres maisons de Flandre, fut chevalier de la Toison d'or en 1516, gouverneur de Tournay en 1521, & vice-roi de Naples pour l'empereur Charles-Quint, en 1522. Il eut le commandement général des armées de ce prince, après la mort de Prosper Colonne, en 1523. Il s'immortalisa à la journée de Pavie, en 1525,

où François I fut fait prisonnier. On fait que ce prince ne voulut se rendre qu'au vice-roi. « Mon- » sieur de Lannoy, lui dit-il » en italien, voilà l'épée d'un » roi qui mérite d'être loué, » puisqu'avant que de la rendre, il s'en est servi pour répandre le sang de plusieurs des vôtres ». Cela étoit vrai, & le roi avoit un peu trop profité de la certitude où il étoit, que les Impériaux ne vouloient pas le tuer, pour en tuer lui-même très-inutilement & impunément plusieurs qui cherchoient à le faire prisonnier. Aussi Lannoy, en prenant son épée, & lui en donnant une autre, lui dit: « Je prie votre majesté d'agréer que je lui donne la mienne, qui l'a épargné le sang de plusieurs des vôtres ». Le généreux Lannoy traita toujours François I en roi. Craignant que ses rroupes n'entreprissent de se saisir de la personne de ce prince pour s'assurer de leur paiement, il le fit mener dans le château de Pizzighitona. Ensuite, pour l'engager à passer en Espagne, il lui dit qu'il pourroit s'aboucher avec l'empereur, & qu'ils s'accorderoient facilement ensemble; lui promettant qu'au cas qu'ils ne pussent convenir, il le rameneroit en Italie. Le traité ayant été fait entre Charles-Quint & François I, ce fut Lannoy qui conduisit le roi près de Fontarabie, sur le bord de la riviere de Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne. L'empereur Charles-Quint lui donna la principauté de Sulmone, le comté d'Ast, & celui de la Roche en Ardennes. Il mourut à Gayette en 1527,

d'une fièvre ardente qui l'emporta en 4 jours. Lannoy étoit un général réfléchi, mesuré, capable de décider la victoire par ses talens militaires autant que par son courage. Propre au cabinet comme à un champ de bataille, il savoit traiter une négociation & ménager une affaire.

LANOUE, voyez NOUE.

LANSBERGHE ou LANDSBERGHE, (Philippe) mathématicien, né à Gand en 1561, fut pendant quelque tems ministre à Anvers. Cette ville étant rentrée sous l'obéissance de Philippe II, le 17 août 1585, il se vit obligé de chercher un asyle dans les Provinces-Unies. Il y fut ministre à Ter-Goes, en Zélande, & se retira sur la fin de ses jours à Middelbourg, où il mourut en 1632, à 71 ans. On a de lui: I. Une *Chronologie sacrée*, Middelbourg, 1645, in-4°. II. *Progymnasmata Astronomiæ restituta*, 1629, in-4°. III. *Commentarius in motum terræ*, dans le précédent. Il s'y déclare pour le système de Copernic. IV. *Tabulæ motuum Cælestium perpetua*, Middelbourg, 1633, in-fol. On dit qu'il travailla 40 ans à ces Tables. V. *Introductio in quadrantem tum astronomicum tum geometricum*, &c., Middelbourg, 1633, in-fol. VI. *Horologiographia nova*, &c. Tous ces ouvrages ont été réunis à Middelbourg, 1663, in-fol. — Son fils, Jacques LANDSBERGHE, s'appliqua aussi aux mathématiques, & publia une *Apologie des ouvrages de son pere*, Middelbourg, 1633, in-4°; & mourut en Hollande en 1657. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Jacques

LANDSBERGHE, connu par une *Description de la ville de Hulst*, La Haye, 1687, in-8°; ni avec N. LANDSBERGHE, habile ingénieur Hollandois, qui publia *La nouvelle maniere de fortifier les Places*, La Haye, 1712, in-4°. Cet ouvrage est curieux par la nouveauté du système que l'auteur y propose, & par la critique qu'il y fait des places qui paroissent les mieux fortifiées.

LANSBERG, (Jean) natif d'une ville de ce nom, en Baviere, se fit Chartreux à Cologne, mourut en 1539, n'ayant pas encore atteint la 50e. année de son âge, avec le surnom de *Juste*, & laissa un grand nombre d'ouvrages ascétiques, qui respirent une piété tendre. Ils ont été recueillis à Cologne en 1693, en 5 vol. in-4°. Ses *Entretiens de J. C. avec l'Amé fidelle*, ont été traduits en François. L'auteur étoit un homme zélé, qui travailla avec ardeur, à faire rentrer dans le sein de l'Eglise ceux que les erreurs de Luther en avoient fait sortir.

LANSBERG, (Matthieu) est regardé par le peuple comme un ancien & savant mathématicien, quoique son existence ne soit pas plus réelle que celle de Gil-Blas & de Robinson Crusoë. Mais ce nom adoptif est devenu célèbre par la splendeur qu'il reçoit du

sublime siege,

D'où flanqué des trente-deux vents

L'auteur de l'Almanach de Liege

Lorgne l'histoire du beau tems,

Et fabrique avec privilege

Ses astronomiques romans.

GRESSET. *Chartre.*

LANSIUS ou LANZIUS,

(Thomas) jurisconsulte Allemand, né en 1577 à Bergen, dans la haute Autriche, voyagea beaucoup, acquit une grande connoissance des mœurs & des loix des différentes nations, & devint professeur de jurisprudence à Tubinge. On a de lui: *Orationes, seu Consultatio de principatu inter Provincias Europæ*, Amsterdam, 1636, in-8°. Il faut bien se garder de croire toutes les anecdotes qu'il annonce dans cet ouvrage; il y en a d'absolument fausses & calomnieuses, en particulier ce qu'il raconte du cardinal Bembo. Lansius mourut octogénaire en 1657.

LANUZA, (Jerôme-Baptiste de Sellan de) surnommé le *Dominique de son siecle*, naquit à Ixar, dans le diocèse de Saragosse, en 1553, se fit Dominicain, & devint provincial de son ordre. Il exerçoit cet emploi avec beaucoup de distinction, lorsqu'il présenta une requête à Philippe III, contre la doctrine de Molina, & la liberté que les papes laissoient aux théologiens de l'enseigner. Cette requête peut faire honneur au zele de l'auteur pour la prédétermination physique, mais elle n'en fait pas à sa modération. Les pontifes avoient laissé la liberté, parce qu'ils voyoient que dans les questions controversées, rien n'intéressoit la foi (voyez LEMOS). Ce pieux Dominicain fut élevé en 1616 sur le siege de Balbastro, & en 1622 sur celui d'Albarazin. Il mourut dans cette dernière ville en 1625, après une vie remplie par les devoirs d'un évêque & par les exercices d'un religieux. Philippe III faisoit

tant de cas de sa vertu, qu'il le fit prier, à son avènement au trône, de lui indiquer les ecclésiastiques & les religieux qu'il jugeroit dignes des premières dignités de l'Eglise. On a de lui : I. *Des Traités Evangeliques*, écrits simplement & solidement. II. *Des Homélies*, en 3 vol., traduites de l'espagnol en latin assez fidèlement, par Onésime de Kien, Mayence, 1649, 4 vol. in-4°; & en français, par Louis Amariton, avec peu d'exactitude. III. *La Requête contre les Jésuites*. Lanuza étoit un peu fâché du crédit dont ils jouissoient; il n'étoit pas prophète, sans quoi il n'eût point porté envie à leur destinée.

LANZONI, (Joseph) médecin & professeur à Ferrare, membre de l'académie des Curieux de la Nature, naquit à Ferrare en 1663, & montra dès l'enfance un attrait vif pour l'étude. La réputation qu'il acquit dans l'exercice de la médecine, lui mérita la confiance de plusieurs personnes illustres. Tout le tems que sa profession n'absorboit point, il l'employoit à la littérature, ou à l'étude de l'antiquité. Plusieurs académies d'Italie & étrangères se l'associerent. Il a été le restaurateur & le secrétaire de celle de Ferrare. Il mourut en 1730. On a imprimé en 1738 à Lausanne le Recueil de ses ouvrages manuscrits avec ceux déjà imprimés, 3 vol. in-4°, en latin.

LAOCOON, fils de Priam & d'Hécube, & grand prêtre d'Apollon, s'opposa aux Troyens, lorsqu'ils voulurent faire entrer le cheval de bois dans la ville; mais ils s'obstinèrent à ne pas le croire. Il osa alors, pour les

convaincre de ses frayeurs, décocher une fleche dans les flancs de cette vaste machine, qui rendit à l'instant un son terrible, comme d'armes & de soldats renfermés; mais les dieux, irrités contre Troie, bouchèrent les oreilles de ses citoyens à ses instances, & le punirent même de sa témérité. Il sortit à l'instant de la mer deux énormes serpens, qui vinrent attaquer ses enfans au pied d'un autel; il courut à leur secours, & fut étouffé comme eux dans les noeuds que ces monstres faisoient avec leurs corps. Virgile, dans le 2e. liv. de l'Enéide, a décrit cet événement d'une manière pleine de force & d'images, qui a inspiré & dirigé le sculpteur AGESANDRE. Voy. ce mot.

LAODAMIE, fille de Bellerophon, fut aimée de Jupiter, & en eut Sarpedon. Diane la tua à coups de fleches pour son orgueil. — Il y eut une autre LAODAMIE, fille d'Acaste. Elle mourut de douleur en embrassant l'ombre de son mari Protefilas, tué par Hector.

LAODICE, fille de Priam & d'Hécube, & femme d'Hélicon. Elle est connue par sa passion effrénée pour Acamas, compagnon de Diomedé au siège de Troie. — Il y eut trois autres LAODICE; l'une, femme de Phronée; une autre, fille de Cinyre; la 3e., fille d'Agamemnon & de Clytemnestre, qu'on offrit en mariage à Achille.

LAODICE, sœur & femme de Mithridate, roi de Pont, s'imaginant que ce prince étoit mort, s'abandonna aux plaisirs & lui devint infidelle. Il avoit quitté secrètement sa cour, pour reconnoître les lieux

où il devoit un jour faire la guerre, & n'avoit donné aucune de ses nouvelles depuis son départ. A son retour, Laodice craignant ses reproches, voulut l'empoisonner; mais son dessein ayant été découvert, Mithridate la fit mourir. Elle avoit épousé en premières noces Ariarathé, roi de Cappadoce. *Voyez ce mot & MITHRIDATE.*

LAOMEDON, roi de Phrygie, fils d'Ilus & père de Priam, convint avec Neptune & Apollon d'une somme d'argent, s'ils vouloient l'aider à bâtir les murs de Troie. L'ouvrage étant fini, il ne voulut plus tenir sa parole. Pour l'en punir, Apollon affligea le pays d'une grande peste, & Neptune envoya un monstre après une inondation terrible. Les Troyens consultèrent l'oracle, qui répondit, que pour être délivrés de leurs maux, il falloit réparer l'injure faite aux dieux, en exposant au monstre, Hésoné, fille de Laomedon. Hercule vint délivrer cette infortunée, à condition qu'il l'épouserait; mais ce prince refusa encore de lui donner sa fille comme il l'avoit promis. Hercule indigné ruina sa ville, le tua, & donna Hésoné à Telamon, qui l'emmena dans la Thrace.

LAPARELLI, (François) naquit à Cortone le 5 avril 1521. Son application aux sciences militaires & mécaniques le fit estimer de Côme I, grand-duc de Toscane. Il obtint sous Pie IV une compagnie de 200 hommes, avec laquelle il fut chargé de garder Civita-Vecchia, dont il fortifia les murs & le port. Michel-Ange Buonarrotti lui confia ensuite l'exécution de ses

desseins pour l'église de S. Pierre. Soliman II, en 1565, ayant résolu de chasser de Malte, avec 240 voiles, les chevaliers de Jérusalem, ce pape y envoya François Laparelli. Il travailla à fortifier l'île, & donna le projet d'une nouvelle ville, laquelle porta le nom de la Valette, parce que Jean Parisot de la Valette étoit alors grand-maître de Malte. Dans la suite, les Turcs ayant formé des entreprises sur l'île de Chypre, Laparelli offrit ses services aux Vénitiens; & étant arrivé à Candie, où toute la flotte chrétienne s'étoit réunie, il y mourut de la peste le 26 d'octobre 1570.

LAPIERRE, *voyez MALLEROT & PIERRE* (Corneille de la).

LAPPO, *voyez GIOTTINO.*

LARCHANT, (Nicolas de Grimouville de) principal du collège de Bayeux, sa patrie, mort en 1736, cultivoit la poésie latine, mais la consacra à des sujets infames, tels que le *Philotanus* de l'abbé Grécourt.

LARDNER, (N.) théologien Anglois, naquit à Hawhurst, dans le comté de Kent, l'an 1682, & mourut pauvre le 24 juillet 1768. Sa vie offre un exemple de plus, de l'indigence où se trouvent souvent les gens-de-lettres. Nous avons de lui des ouvrages estimables, quoique peu nouveaux pour le fonds des choses. Le 1er. est intitulé : *La crédibilité de l'histoire de l'Evangile*, en 8 vol. in-12, publiés en 1755, 1756 & 1757. Le second a pour titre : *Le témoignage des anciens Juifs & Païens en faveur de la Religion Chrétienne*. Il est en 4 vol.

qui ont paru en 1763, 1765, 1766 & 1767. M. Bullet & le P. de Colonia l'avoient devancé dans cette carrière. Il a encore donné au public plusieurs écrits moins considérables; tels que l'*Essai sur le récit de Moïse*, concernant la création & la chute de l'homme, publié en 1753. Ouvrage systématique où l'auteur donne ses idées pour celles de l'Écriture; où l'on n'apprend rien qui explique les véritables difficultés de la Genèse. C'est une physico-théologie aussi arbitraire que celle de Burnet.

LARGILLIERE, (Nicolas de) excellent peintre dans le portrait, naquit à Paris en 1656. Il passa en Angleterre; mais le célèbre le Brun le fixa en France. L'académie le reçut comme peintre d'histoire: il réussissoit en effet très-bien dans ce genre; mais l'occasion le fit travailler principalement au portrait. A l'avènement de Jacques II à la couronne d'Angleterre, Largilliere fut mandé nommément pour faire le portrait du roi & de la reine; il retourna ensuite en France, & mourut à Paris en 1746, laissant de grands biens. Ce maître peignoit, pour l'ordinaire, de pratique; cependant son dessin est correct, & la nature parfaitement saisie. Sa touche est libre, savante & légère; son pinceau moëlleux; sa composition riche & ingénieuse. Il donnoit une ressemblance parfaite à ses têtes; ses mains sont admirables, & ses draperies d'un grand goût. Un de ses fils, mort en 1742, a laissé quelques Pièces de Théâtre.

LAROQUE, voy. ROQUE.

LARREY, (Isaac de) né à Lintot, près Bolbec, dans le pays de Caux, de parens calvinistes, en 1638, exerça pendant quelque tems la profession d'avocat dans sa patrie. Le huguenotisme ayant été proscriit en France, il passa en Hollande, & devint l'historiographe des Etats-Généraux. L'électeur de Brandebourg l'appella ensuite à Berlin, & l'y fixa par une pension. Il y mourut en 1719, à 81 ans. La vivacité de son esprit rendoit son humeur inégale, & le portoit quelquefois aux extrémités opposées. Aidé d'une mémoire excellente, il s'y fioit trop, & ne faisoit pas d'extraits de ses lectures. Delà les inexacitudes qui fourmillent dans quelques-uns de ses écrits. Les plus connus sont: I. Une *Histoire d'Angleterre*, en 4 vol. in-folio, 1697 à 1713; éclipsee par celle de Rapin Thoyras, qui pourroit l'être à son tour. Cet ouvrage, qu'on ne lit plus aujourd'hui, eut un grand succès dans sa naissance; mais on ne tarda pas à revenir de ce préjugé. II. *Histoire de Louis XIV*, 1718, 3 vol. in-4° & 9 vol. in-12; compilation de Gazettes infidèles, sans agrément dans le style & sans exactitude dans les faits, les dates & les noms propres; dans une infinité d'endroits c'est une répétition des calomnies des Protestans, auxquelles l'auteur en ajoute de nouvelles. Les 3 derniers volumes sont de la Martiniere. On remarqua des différences essentielles entre Larrey écrivant la Vie de Louis XIV, & Larrey écrivant les Vies de Charles II, Jacques II & Guil.

Jaume III. La plume des historiens, du moins du plus grand nombre, est presque toujours à vendre, comme la muse de certains poètes. III. *Histoire d'Auguste*, 1690, in-8° : le premier ouvrage historique de Larrey, écrit d'un style ferme & avec beaucoup de vérité. Il a été réimprimé avec l'*Histoire des Triumvirats*, par Citri de la Guette. IV. *L'Héritière de Guienne, ou Histoire d'Éléonore, fille de Guillaume, dernier duc de Guienne, femme de Louis VII, roi de France*; in-12, 1692 : morceau d'histoire écrit d'un style emphatique, vif & un peu romanesque. V. *Histoire des sept Sages*, en 2 vol. in-8°, 1713, composée pour amuser les oisifs, & qui ne parvient pas toujours à son but. Larrey parut aussi sur la scène en qualité de controversiste. Il donna, en 1709, une mauvaise *Réponse à l'Avis aux Réfugiés*, réimprimée à Rouen, in-12, 1714 & 1715.

LARROQUE, (Matthieu de) né à Leirac, près d'Agen, en 1619, de parens calvinistes, prêcha à Charenton avec applaudissement. La duchesse de la Trimouille l'ayant entendu, le choisit pour son ministre à Vitré en Bretagne. Après avoir servi cette église pendant 27 ans, il alla exercer le ministère à Rouen, & mourut en 1684, à 65 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Une Histoire de l'Eucharistie*, Elzevir, 1669, in-4°, & 1671, in-8° : malgré l'érudition qu'il y étale, c'est l'un des écrits les plus foibles que les Protestans aient publiés contre ce mystère, qui comme les autres dogmes Chrétiens, peut bien prêter à des difficul-

tés de raisonnement, mais contre lequel il n'est pas prudent de chercher des preuves dans l'histoire, la tradition & la doctrine des Peres. II. *Réponse au livre de M. de Meaux, de la Communion sous les deux especes*, 1683, in-12. III. *Un Traité sur la Régale*. IV. *Deux Dissertations latines sur Photin & Libere*. V. Plusieurs autres Ecrits de controverse, estimés dans son parti.

LARROQUE, (Daniel de) fils du précédent, né à Vitré, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, passa à Londres, de là à Copenhague, ensuite à Amsterdam, & enfin revint à Paris pour embrasser la Religion Catholique. Un écrit satyrique, contre Louis XIV (à l'occasion de la famine de 1693), auquel il avoit eu part, le fit enfermer au Châtelet, d'où il fut transféré au château de Saumur. Etant sorti 5 ans après de sa prison, il obtint un poste dans le bureau des affaires étrangères, & une pension de 4000 liv. dans le tems de la régence. Il mourut en 1731, à 70 ans. On a de lui : I. *Vie de l'impôsteur Mahomet*, traduite de l'anglois du savant Prideaux, in-12. II. Deux mauvais romans satyriques; l'un sous le titre de *Véritables motifs de la conversion de Rancé*, abbé de la Trappe, 1685, in-12; l'autre sous celui de *Vie de Mézerai l'historien*, in-12. L'auteur étoit jeune, dit l'abbé d'Olivet, lorsqu'il fit ce dernier ouvrage; mais l'étoit-il lorsqu'il le publia en 1726? III. *Traduction de l'Histoire Romaine* d'Echard, retouchée & publiée par l'abbé

des Fontaines (*voyez ce mot*).
 IV. L'abbé d'Olivet lui attribue *Avis aux Réfugiés*, 1690, in-12. On crut cependant dans toute la Hollande que Bayle étoit l'auteur de ce livre, & on le croit encore communément aujourd'hui. L'auteur quel qu'il soit, y donne de très-bons conseils aux réfugiés, dont les déclamations contre la France ne rendoient pas la cause meilleure. V. Il travailla aux *Nouvelles de la République des Lettres*, pendant une maladie de Bayle.

LAROQUE, *voyez* ROQUE (la).

LASCA, *voyez* GRAZZINI.

LASCARIS, (Théodore) d'une ancienne famille Grecque, passa dans la Natolie, après la prise de Constantinople par les Latins, & s'y fit reconnoître despote. L'empire Grec étoit déchiré de toutes parts; il profita de l'état de foiblesse où il étoit, pour se faire déclarer empereur à Nicée en 1206. Après avoir donné diverses preuves de valeur, il mourut en 1222. C'étoit un prince estimable, qui retarda par son courage & sa prudence la chute de l'empire d'Orient. — Jean Ducas Varace, son successeur, eut un fils nommé aussi Théodore LASCARIS. Ce dernier régna à Nicée depuis 1255 jusqu'en 1259, & laissa un fils nommé Jean. *Voy.* JEAN LASCARIS.

LASCARIS, (André-Jean) dit *Rhyndacene*, parce qu'il étoit de Rhyndace, ville située entre la Phrygie & l'Hellespont, de la même famille que le précédent, passa en Italie, après la prise de Constantinople. La Grece étoit devenue la proie

des Ottomans & le séjour de la barbarie. La maison de Laurent de Médicis, l'asyle des gens de-lettres, fut celui de Lascaris. Ce seigneur Florentin, occupé alors à former sa vaste bibliothèque, l'envoya deux fois à Constantinople pour chercher des manuscrits grecs. A son retour, Louis XII l'appella à Paris, & l'envoya à Venise comme ambassadeur; fonction à laquelle il étoit moins propre, qu'à celle de bibliothécaire. Quelque tems après, le cardinal de Médicis ayant été élevé au pontificat sous le nom de Léon X; Lascaris, son ancien ami, passa à Rome, & obtint de ce pontife la direction d'un college des Grecs. Il mourut de la goutte en 1535, à 90 ans. On imprima à Bâle en 1537, & à Paris, 1544, in-4°, quelques *Epigrammes* de Lascaris en grec & en latin: car il possédoit parfaitement ces deux langues. Son style a de la vivacité & de l'harmonie. Une des grandes obligations qu'on lui a, c'est d'avoir apporté en Europe la plupart des beaux manuscrits grecs que nous avons.

LASCARIS, (Constantin) quitta Constantinople, sa patrie, en 1453, lorsque les Turcs s'en furent rendus maîtres, & se réfugia en Italie, où les talens reçurent l'accueil qu'ils méritoient. Il enseigna les belles-lettres à Milan, ensuite à Naples, & enfin à Messine. De son école sortirent Bembo & d'autres hommes illustres. Il laissa sa bibliothèque, qui contenoit beaucoup de manuscrits précieux, qu'il avoit apportés de Constantinople, au sénat de Messine, qui l'avoit honoré du

Jaume III. La plume des historiens, du moins du plus grand nombre, est presque toujours à vendre, comme la muse de certains poètes. III. *Histoire d'Auguste*, 1690, in-8° : le premier ouvrage historique de Larrey, écrit d'un style ferme & avec beaucoup de vérité. Il a été réimprimé avec l'*Histoire des Triumvirats*, par Citri de la Guette. IV. *L'Héritière de Guienne, ou Histoire d'Éléonore, fille de Guillaume, dernier duc de Guienne, femme de Louis VII, roi de France*; in-12, 1692 : morceau d'histoire écrit d'un style emphatique, vis & un peu romanesque. V. *Histoire des sept Sages*, en 2 vol. in-8°, 1713, composée pour amuser les oisifs, & qui ne parvient pas toujours à son but. Larrey parut aussi sur la scène en qualité de controversiste. Il donna, en 1709, une mauvaise *Réponse à l'Avis aux Réfugiés*, réimprimée à Rouen, in-12, 1714 & 1715.

LARROQUE, (Matthieu de) né à Leirac, près d'Agen, en 1619, de parens calvinistes, prêcha à Charenton avec applaudissement. La duchesse de la Trimouille l'ayant entendu, le choisit pour son ministre à Vitré en Bretagne. Après avoir servi cette église pendant 27 ans, il alla exercer le ministère à Rouen, & mourut en 1684, à 65 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Une Histoire de l'Eucharistie*, Elzevir, 1669, in-4°, & 1671, in-8° : malgré l'érudition qu'il y étale, c'est l'un des écrits les plus foibles que les Protestans aient publiés contre ce mystère, qui comme les autres dogmes Chrétiens, peut bien prêter à des difficul-

tés de raisonnement, mais contre lequel il n'est pas prudent de chercher des preuves dans l'histoire, la tradition & la doctrine des Peres. II. *Réponse au livre de M. de Meaux, de la Communion sous les deux especes*, 1683, in-12. III. *Un Traité sur la Régale*. IV. *Deux Dissertations latines sur Photin & Libere*. V. Plusieurs autres Ecrits de controverse, estimés dans son parti.

LARROQUE, (Daniel de) fils du précédent, né à Vitré, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, passa à Londres, de là à Copenhague, ensuite à Amsterdam, & enfin revint à Paris pour embrasser la Religion Catholique. Un écrit satyrique, contre Louis XIV (à l'occasion de la famine de 1693), auquel il avoit eu part, le fit enfermer au Châtelet, d'où il fut transféré au château de Saumur. Etant sorti 5 ans après de sa prison, il obtint un poste dans le bureau des affaires étrangères, & une pension de 4000 liv. dans le tems de la régence. Il mourut en 1731, à 70 ans. On a de lui : I. *Vie de l'impôsteur Mahomet*, traduite de l'anglois du savant Prideaux, in-12. II. Deux mauvais romans satyriques; l'un sous le titre de *Véritables motifs de la conversion de Rancé*, abbé de la Trappe, 1685, in-12; l'autre sous celui de *Vie de Mézerai l'historien*, in-12. L'auteur étoit jeune, dit l'abbé d'Olivet, lorsqu'il fit ce dernier ouvrage; mais l'étoit-il lorsqu'il le publia en 1726? III. *Traduction de l'Histoire Romaine* d'Echard, retouchée & publiée par l'abbé

des Fontaines (*voyez ce mot*).
 IV. L'abbé d'Olivet lui attribue *Avis aux Réfugiés*, 1690, in-12. On crut cependant dans toute la Hollande que Bayle étoit l'auteur de ce livre, & on le croit encore communément aujourd'hui. L'auteur quel qu'il soit, y donne de très-bons conseils aux réfugiés, dont les déclamations contre la France ne rendoient pas la cause meilleure. V. Il travailla aux *Nouvelles de la République des Lettres*, pendant une maladie de Bayle.

LAROQUE, *voyez* ROQUE (la).

LASCA, *voyez* GRAZZINI.

LASCARIS, (Théodore) d'une ancienne famille Grecque, passa dans la Natolie, après la prise de Constantinople par les Latins, & s'y fit reconnoître despote. L'empire Grec étoit déchiré de toutes parts; il profita de l'état de foiblesse où il étoit, pour se faire déclarer empereur à Nicée en 1206. Après avoir donné diverses preuves de valeur, il mourut en 1222. C'étoit un prince estimable, qui retarda par son courage & sa prudence la chute de l'empire d'Orient. — Jean Ducas Varace, son successeur, eut un fils nommé aussi Théodore LASCARIS. Ce dernier régna à Nicée depuis 1255 jusqu'en 1259, & laissa un fils nommé Jean. *Voy.* JEAN LASCARIS.

LASCARIS, (André-Jean) dit *Rhyndacene*, parce qu'il étoit de Rhyndace, ville située entre la Phrygie & l'Hellespont, de la même famille que le précédent, passa en Italie, après la prise de Constantinople. La Grece étoit devenue la proie

des Ottomans & le séjour de la barbarie. La maison de Laurent de Médicis, l'asyle des gens de-lettres, fut celui de Lascaris. Ce seigneur Florentin, occupé alors à former sa vaste bibliothèque, l'envoya deux fois à Constantinople pour chercher des manuscrits grecs. A son retour, Louis XII l'appella à Paris, & l'envoya à Venise comme ambassadeur; fonction à laquelle il étoit moins propre, qu'à celle de bibliothécaire. Quelque tems après, le cardinal de Médicis ayant été élevé au pontificat sous le nom de Léon X; Lascaris, son ancien ami, passa à Rome, & obtint de ce pontife la direction d'un college des Grecs. Il mourut de la goutte en 1535, à 90 ans. On imprima à Bâle en 1537, & à Paris, 1544, in-4°, quelques *Epigrammes* de Lascaris en grec & en latin: car il possédoit parfaitement ces deux langues. Son style a de la vivacité & de l'harmonie. Une des grandes obligations qu'on lui a, c'est d'avoir apporté en Europe la plupart des beaux manuscrits grecs que nous avons.

LASCARIS, (Constantin) quitta Constantinople, sa patrie, en 1453, lorsque les Turcs s'en furent rendus maîtres, & se réfugia en Italie, où les talens reçurent l'accueil qu'ils méritoient. Il enseigna les belles-lettres à Milan, ensuite à Naples, & enfin à Messine. De son école sortirent Bembo & d'autres hommes illustres. Il laissa sa bibliothèque, qui contenoit beaucoup de manuscrits précieux, qu'il avoit apportés de Constantinople, au sénat de Messine, qui l'avoit honoré du

droit de bourgeoisie en 1465, & qui lui fit élever un tombeau de marbre. On a de lui une *Grammaire Grecque*, en grec seulement; Milan, 1476, in-4°. C'est la première production grecque de l'imprimerie; elle a été réimprimée avec quelques autres *Traité de Grammaire*, Venise, 1537, in-4°.

LASCENE ou LASENA, (Pierre) avocat de Naples, originaire de Normandie, habile dans les belles-lettres & dans la jurisprudence, mourut à Rome le 20 août 1636, à 46 ans. On a de lui: I. *Nepenthes Homeri, seu De abolendo luctu*; Lyon, 1624, in-8°. II. *Cleombrotus, sive De iis qui in aquis pereunt*; Rome, 1637, in-8°. III. *Dellantico Ginnasio Napoletano*, Naples, 1688, in-4°.

LASCUS ou LASCO, (Jean) d'une famille illustre de Pologne, fut prévôt de Gnesne, puis évêque de Vesprien en Hongrie. Il abandonna la foi catholique pour embrasser la prétendue réforme, qu'il prêcha en Hollande & en Angleterre, d'où il fut chassé par la reine Marie, parcourut l'Allemagne, le Danemarck, & mourut en Pologne l'an 1560. Ses principaux ouvrages sont: I. *Tractatus de Sacramentis*, Londres, 1552, in-8°. II. *Forma Ministerii in peregrinorum Ecclesiâ, institutâ Londini an. 1550, per Eduardum VI*, in-8°.

LASNE, (Michel) dessinateur & graveur, natif de Caen, mort en 1667, âgé de 72 ans, a donné quelques planches au burin, d'après Raphaël, Paul Veronese, Jofepin, Rubens, Annibal Carrache, Vouet, le Brun & autres. Il a aussi fait

beaucoup de morceaux de génie, dans lesquels on admire son talent pour exprimer les passions.

LASIUS, voyez LAZIUS.

LASSENIVS, (Jean) né l'an 1636 à Waldan en Poméranie, voyagea avec un jeune seigneur de Dantzic, en Hollande, en France, en Angleterre, & visita les bibliothèques & les savans de ces pays, avec lesquels il forma des liaisons. Etant à Nuremberg il se fit des affaires fâcheuses, en publiant un libelle intitulé: *Classicum belli Turcici*, contre deux Jésuites, les PP. Otton d'Ausbourg & Neuhausen de Ratisbonne, & contre le docteur Jæger. On l'enleva secrettement, & on l'enferma dans une prison en Hongrie. Ayant obtenu sa liberté, il fut nommé pasteur de diverses églises luthériennes en Allemagne, puis professeur de théologie à Copenhague, où il mourut en 1692. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en allemand, peu connus même des Luthériens.

LASSUS ou LASUS, poète dithyrambique, né à Hermione, dans le Péloponnèse, l'an 500 avant J. C., l'un des sept Sages de la Grèce, après la mort de Périandre, applaudi de son tems.

LASSUS, (Orland) célèbre musicien du 16e. siècle, né à Mons en 1520, & mort à Munich le 15 juin 1593, étoit le premier homme de son art, dans un tems où la musique n'étoit pas ce qu'elle est aujourd'hui. Il fit briller ses talens dans les cours de France, d'Angleterre, de Bavière, &c., fut maître de musique à Naples, & chef & maître de la chapelle

de S. Jean de Latran à Rome. On a de lui un grand nombre de pieces de musique sur des sujets sacrés & profanes, sous le titre de *Meslanges d'Orlando Lassus*, Paris, 1576; & *Continuation des Meslanges*, 1584. On doute de l'existence des autres ouvrages que lui attribuent communément les bibliographes, tels que *Theatrum musicæ*; *Patrocinium Musarum*; *Motetorum & Madrigalium libri*; *Liber Missarum*, &c. Ses contemporains le vanterent comme la merveille de son siècle, & le mirent au-dessus d'Orphée & d'Amphion. Un poète a dit de lui :

*Hic ille est Lassus lassum qui re-
creat orbem,
Discordemque suâ copulat har-
monia.*

LATERANUS, (Plautius) fut désigné consul l'an 65 de J. C. Avant de prendre possession de son consulat, il fut tué par ordre de Néron, pour être entré dans la conjuration de Pison contre ce prince. C'est de *Plautius Lateranus*, que le célèbre palais de Latran a tiré son nom; car c'étoit autrefois la maison qu'habitoient ceux de cette famille. Les auteurs contemporains la mettoient au nombre des plus magnifiques de Rome.

LATHBER, (Jean) Cordelier Anglois du 15^e. siècle, dont on a des *Commentaires* estimés sur les *Psaumes*, sur *Jérémie*, & sur les *Actes des Apôtres*. Il a fini celui sur *Jérémie*, en 1406.

LATINUS, roi des Latins en Italie, étoit fils de Faune, & commença à régner vers l'an 1239 avant J. C. Lavinie,

sa fille unique, épousa Enée; selon la fable, après que ce prince Troyen eut tué Turnus, roi des Rutules.

LATINUS PACATUS DRÉPANIUS, orateur latin, né à Drépane dans l'Aquitaine, dont nous avons un *Panegyrique de Théodose le Grand*, prononcé devant ce prince en 389, après la défaite du tyran Maxime. Il y en a une édition de 1651, in-8^o.; & on le trouve dans les *Panegyrici veteres*, 1677, in-4^o.

LATINO-LATINI ou LATINO-LATINI, comme l'appelle le P. Nicéron, vit le jour à Viterbe en 1513. Il fut employé à la correction du *Décret* de Gratien, & mourut à Rome en 1593, après avoir publié des remarques & des corrections sur Tertullien & sur plusieurs autres écrivains, & une savante compilation sous le titre de *Bibliotheca sacra & profana*. Ce recueil d'observations, de corrections, de variantes, de conjectures, fut imprimé à Rome en 1667 par les soins de Dominique Macri, qui l'enrichit de la *Vie* de l'auteur. C'est faussement qu'on a accusé celui-ci d'avoir supprimé les pieces des anciens qui ne s'accordoient pas avec ses sentimens. Latinus avoit été secrétaire de plusieurs cardinaux. Juste-Lipse l'appelle, *Probissimus senex*, & *omni litterarum genere instructissimus*. Quoiqu'il eût une santé très-délicate, il la ménagea si bien, qu'il poussa sa carrière jusqu'à 80 ans.

LATINUS, célèbre Ethiopien, développa un génie & des connoissances, qu'on étoit bien loin de soupçonner dans un Africain du 16^e. siècle, & donna

des leçons publiques de musique, de poésie & de langue latine, dans un college de Grenade. Sa réputation étoit extraordinaire, & tous les curieux accouroient pour voir un *Negre* briller dans les connoissances des beaux-esprits d'Europe, & les enseigner aux Européens même. « Nouvelle preuve après » tant d'autres, dit un phy- » siologue, que la raison de » l'homme est à elle-même; » que c'est un feu céleste, » comme s'exprime un ancien, » qui se développe par-tout où » il peut, *divinæ particula* » *auræ*; & que si des circons- » tances locales ou organiques, » mettent des obstacles à son » essor, ou donnent des facilités, elles ne peuvent jamais » en être la cause productive ». Latinus mourut vers 1590.

LATOMUS ou MASSON, (Jacques) savant théologien scholastique, né à Cambron, dans le Hainaut, vers 1475, étoit docteur de Louvain, chanoine de S. Pierre de la même ville & de la cathédrale de Cambray, & inquisiteur de la foi. Il écrivit contre Luther, & fut l'un des meilleurs controversistes de son tems. Il mourut en 1544. Tous ses ouvrages furent recueillis & donnés au public en 1550, in-fol. Les Luthériens furent si sensibles aux coups que leur porta Latomus, qu'ils le déchirèrent de son vivant, & après sa mort par des satyres, des romans, & par les termes les plus injurieux. — Jacques LATOMUS son neveu, né à Cambron au commencement du 16e. siècle, chanoine de S. Pierre à Louvain, mort le 29 juillet 1596,

s'étoit appliqué à la poésie latine; & a donné *Psalmi omnes Davidis in carmen conversi*, Anvers, 1587, in-8°. Buchanan & le P. Commire l'ont surpassé dans ce genre.

LATOMUS, (Barthélemi) né à Arlon, dans le duché de Luxembourg, en 1485, fut un des hommes les plus versés dans les belles-lettres de son siècle. Il professa la rhétorique à Cologne, fut principal du college de Fribourg en Brisgaw, & passa ensuite à Paris, où François I le nomma l'an 1534 pour remplir le premier une chaire d'éloquence latine dans le college-royal de France qu'il venoit d'établir. Sur la fin de la même année, les Sacramentaires ayant eu l'audace d'afficher des écrits insolens contre l'auguste Sacrement de nos autels & contre le roi, on en accusa les Allemands qui étoient alors à Paris; & on se souleva contr'eux indistinctement. Latomus craignit d'être enveloppé dans ce soulèvement; mais François I ayant fait faire une exacte recherche des auteurs de ces libelles, trouva qu'ils étoient tous François: il y en eut au moins vingt-quatre qui périrent par le dernier supplice. Latomus enseigna jusqu'à l'an 1542, avec distinction; puis il se retira à Coblenz, où il fut fait conseiller de l'électeur de Treves. Les hérétiques, & en particulier Martin Bucer, l'attaquerent dans sa retraite; il se tira de ces disputes avec honneur, & en homme bien instruit de sa religion. La réputation qu'il se fit par ses ouvrages de controverse, engagea Charles-Quint à l'envoyer au

colloque de Ratisbonne, tenu en 1546, pour y assister en qualité d'auditeur du côté des Catholiques. Il mourut à Coblentz en 1566. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages de littérature, entr'autres des notes sur une grande partie des ouvrages de Cicéron. Ces notes ont été rassemblées dans une édition de Cicéron, donnée par Jean Oporin, Bâle, 1553, in-fol.

LATONE, fille de Cæus & de Phœbé. Comme Jupiter l'aimoit, Junon par jalousie la fit poursuivre par le serpent Python; & pendant toute sa grossesse, cette infortunée erra de côté & d'autre, jusqu'à ce que Neptune par pitié eût fait paroître l'isle de Délos au milieu des eaux, où elle alla se réfugier, & y accoucha d'Apollon & de Diane.

LATTAIGNANT, (Gabriel-Charles) né à Paris, fut chanoine de Rheims, & mourut en cette ville en 1778. Il s'adonna d'abord à la poésie légère, & enfanta un grand nombre de *Chansons*, où il paroît oublier la décence de son état. Il faut cependant lui rendre cette justice; que jamais il ne se permit aucun de ces transports qu'on appelle philosophiques; toujours il respecta dans ses vers la Religion. On peut même dire à sa gloire, qu'il répara les légèretés de sa muse par des productions plus dignes de ses talens. Ses *Cantiques Spirituels* lui feront plus d'honneur dans les esprits sages, que ses ouvrages de galanterie ne lui ont attiré d'applaudissemens de la part des esprits frivoles.

LAU, (Théodore-Louis)

fameux spinosiste du 18^e. siècle, conseiller du duc de Curlande, s'est malheureusement fait connoître par un traité imprimé à Francfort en 1717, sous ce titre: *Meditationes Philosophicæ de Deo, mundo, homine*. Ce livre fut proscriit, ce qui l'a rendu fort rare. Lau y dit (paragraphe 1v): *Deus est materia simplex: Ego materia modificata... Deus oceanus: Ego fluvius... Deus terra: Ego gleba...* Tels sont les délires où s'engage l'altière & imprudente Raïson, quand elle se sépare de la Révélation, fidelle conservatrice de ses lumieres. Il a fait aussi quelques Traités de politique, qui ne valent pas mieux que ses Traités théologiques.

LAVAL, (Gilles de) seigneur de Retz, maréchal de France, d'une maison de Bretagne, féconde en hommes illustres, se signala par son courage sous Charles VI & sous Charles VII. Il contribua beaucoup à chasser les Anglois de la France. Les services qu'il rendit à sa patrie l'auroient immortalisé, s'il ne les avoit pas ternis par des meurtres, des impiétés & des débauches effrénées. Ayant ajouté à ses autres crimes celui de félonie & de trahison envers le duc de Bretagne, il fut condamné à être brûlé vif dans la prairie de Nantes en 1440. Le duc, témoin de cette exécution, permit qu'on l'étranglât auparavant, & qu'on ensevelît son corps. Le maréchal de Laval étoit d'une prodigalité extrême. Il consuma en folles dépenses 200,000 écus d'or comptant, dont il hérita à 20 ans; & plus de 30,000 livres de rente, qui

en valoient dans ce tems-là 300,000 de celui-ci. Quelque part qu'il allât, il avoit à sa suite un ferrail, des comédiens, une musique, des instrumens, des devins, des magiciens, une compagnie de cuisiniers, des meutes de chiens de toute espèce, & plus de 200 chevaux de main. Mezerai dit qu'il entretenoit des sorciers & des chanteurs pour trouver des trésors; & corrompoit de jeunes garçons & de jeunes filles, qu'il tuoit après pour en avoir le sang, afin de faire ses charmes. De telles abominations seroient incroyables si on ne connoissoit par d'autres exemples, de quel excès de corruption & de scélératesse le cœur humain est capable. N'avons-nous pas vu dans le 17^e. siècle, une dame Hongroise immoler successivement plus de 600 filles à la chimérique idée de s'embellir par leur sang, & se nourrir enfin de leur chair? On peut voir cette histoire incontestable dans l'élégant ouvrage du P. Turocz, *Hungaria cum suis Regionibus*, pag. 189. Voyez TUROCZI Ladislas.

L A V A L, (André de) seigneur de Lohéac & de Retz, 2^e. fils de Jean de Montfort, seigneur de Kergorlay & d'Anne de Laval, dont il prit le nom & les armes; rendit des services signalés au roi Charles VII, qui le fit amiral, puis maréchal de France. Il fut suspendu de sa charge au commencement du règne de Louis XI; mais ce prince le rétablit peu de tems après, & lui donna le collier de l'ordre de S. Michel en 1469. Il mourut en 1486, à 75 ans, sans laisser de postérité, & plus

riche en réputation qu'en biens. Envoyé en 1455 contre Jean V. comte d'Armagnac, qui étoit excommunié pour avoir épousé publiquement sa propre sœur, il l'avoit poussé si vivement, qu'en une seule campagne il l'eut dépouillé de ses états.

L A V A L, (Urbain de) marquis de Sablé & de Bois-Dauphin, maréchal de France & gouverneur d'Anjou, se signala en divers sièges & combats. Il suivit le parti de la ligue, fut blessé & fait prisonnier à la bataille d'Ivry en 1590. Il fit ensuite son accommodement avec Henri IV. Son crédit augmenta sous le règne suivant. Lorsque le prince de Condé & beaucoup d'autres mécontents se furent unis, pour empêcher le mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne; la reine Marie de Médicis, & le marquis d'Ancre son confident, firent commander à Laval l'armée qu'ils mirent sur pied pour combattre celle des mutins: mais il ne répondit pas à l'opinion qu'on avoit de ses talens. A la fin de ses jours il se retira dans une terre, où il mourut tranquillement en 1629.

L A V A L - M O N T M O - R E N C Y, (François de) premier évêque de Québec, étoit fils de Hugues de Laval, seigneur de Montigni. Il fut d'abord archidiacre d'Evreux, & ensuite nommé au siège nouvellement érigé à Québec, qu'il alla remplir en 1673. Il fonda un Séminaire, s'y fit estimer de tout le monde par sa vertu & par son éminente piété, & y mourut en 1708, à 86 ans, après s'être démis de son évêché. L'abbé de la Tour, doyen

du chapitre de Montauban, a écrit sa *Vie*, in-12.

LAVAL, (Antoine de) sieur de Belair, maître des eaux & forêts du Bourbonnois, puis capitaine des châteaux de Beaumanoir-les-Moulins, étoit savant dans les langues, l'histoire & la théologie. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable est : *Dessins de Professions nobles & publiques*, contenant entr'autres *l'Histoire de la Maison de Bourbon*, Paris, 1605, in-4°. Il mourut en 1631, à 80 ans.

LAVARDIN, voyez BEAUMANOIR, MASCARON & HILDEBERT.

LAVATER, (Louis) controversiste protestant, né à Kibourg, dans le canton de Zurich, en 1527, mort chanoine & pasteur de cette dernière ville en 1586, a laissé une *Histoire Sacramentaire*, des *Commentaires* & des *Homélies*. Ces divers ouvrages sont lus par les gens de son parti. Mais son curieux traité *De Spectris* (Geneve, 1580, in-8°, & Leyde, 1687, in-12) est recherché de tout le monde.

LAVAU, voyez FLONCEL.

LAVAU, (Guillaume de) avocat au parlement de Paris, mort en 1730 à Saint-Céré, dans le Quercy, sa patrie, âgé de 76 ans, fut l'oracle de son pays par ses connoissances. Il joignoit à un cœur bon & généreux, une mémoire prodigieuse & une vaste littérature. On a de lui : I. *L'Histoire secrète de Néron ou le Festin de Trimalcion*, traduit de Pétrone avec des remarques historiques, in-12, 1726. II. *Conférence de la Fable avec l'Histoire-Sainte*,

1730, 2 vol. in-12. L'auteur prouve que les grandes fables, le culte & les mystères du paganisme, ne sont que des altérations des usages, histoires & traditions des anciens Hébreux. Il y a beaucoup d'érudition dans ce livre; mais les conjectures n'y sont pas toutes également heureuses. Huet avoit eu la même idée avant l'auteur; il n'est pas difficile de s'apercevoir que Lavau a profité de sa *Démonstration Evangélique*. L'abbé Guérin du Rocher a répandu beaucoup de lumière sur cet objet dans sa savante *Histoire des tems fabuleux*, vainement attaquée par Mrs. de la Harpe, de Guignes & du Voisin, & défendue avec feu par M. l'abbé Chapelle. On doit voir aussi Hérodote, historien du peuple Hébreu, sans le savoir, par l'abbé Bonnaud, Liege, 1790, in-12. Il est certain que les Grecs ont pu facilement avoir communication des Livres-Saints, soit par les Juifs qu'ils faisoient esclaves, comme on le voit dans le prophète Joël, soit par les Phéniciens qui ont fait transpirer dans la Grece, comme dans les autres parties de l'Europe & de l'Afrique, tant de connoissances utiles. « Les » philosophes de ce siècle, dit » un critique, ont une aver- » sion décidée de cette espece » de combinaison. Ils ne peu- » vent souffrir que l'écriture » ait servi de fond aux écrits » historiques & mythologiques » des anciens. Un Gebelin, un » Bailly, ont mieux aimé faire » des romans puérils de chro- » nologie, de géographie, de » physique & d'histoire, que » d'adhérer à une observation » simple

« simple & péremptoire ».
Voyez OPHIONÉE.

LAUBANIE, (Yrier de Magonthier de) né en 1641 dans le Limousin, parvint par ses services au grade de lieutenant-général, & s'en rendit digne par les preuves de courage qu'il donna dans quantité d'occasions. Nommé gouverneur de Landau en 1704, il y fut assiégé par deux armées, commandées par le prince Louis de Bade & le prince Eugène, soutenues par l'armée d'observation de milord Marlborough; il défendit la place durant 69 jours, & obtint la plus honorable capitulation. Il fut grand-croix de l'ordre de S. Louis, & se retira à Paris, où il mourut en 1706.

L'AUBESPINE, voyez AUBESPINE.

LAUBRUSSEL, (Ignace de) Jésuite, né à Verdun en 1663, professa avec distinction dans son ordre, fut provincial de la province de Champagne & ensuite préfet des études du prince Louis des Asturies; & lorsque ce prince se maria, il devint confesseur de la princesse. Il mourut au Port-Sainte-Marie en Espagne, Pan 1730, après avoir publié quelques ouvrages. Les plus connus sont :
I. *La Vie du Pere Charles de Lorraine*, Jésuite, Nancy, 1733, in-8°. II. *Traité des abus de la Critique en matiere de Religion*, Paris, 1710, 2 vol. in-12. Son but étoit de venger la Religion, des coups impuissans que lui portent les incrédules & les hérétiques; il y a de bonnes choses, mais elles pourroient être énoncées avec plus de dignité & de force.

Tome V.

LAUD, (Guillaume) de Réading en Angleterre, illustre par ses talens & par sa constance dans ses malheurs, prit le bonnet de docteur à Oxford, & parvint par son mérite, après avoir rempli divers sieges à l'archevêché de Cantorbéry. Son attachement à Charles I lui fut funeste. Les ennemis de ce prince firent mettre l'archevêque à la tour de Londres. Il fut accusé par le parlement d'avoir voulu introduire la Religion Catholique, d'avoir entrepris de réunir l'Eglise Romaine avec l'Anglicane. Charles ayant été entièrement défait, & les séditieux n'ayant plus rien à craindre, on fit couper la tête à cet illustre prélat, en 1644: il avoit alors 72 ans. On a de lui une *Apologie de l'Eglise Anglicane* contre Fischer, Londres, 1639, in-fol. C'est l'apologie du schisme & de l'hérésie, qui prouve assez que c'est sans fondement qu'on l'accusa d'avoir fait des démarches en faveur de l'Eglise Catholique. Warthon publia en 1695, in-fol., la *Vie* de cet archevêque. Elle est curieuse & recherchée. On y trouve l'histoire du procès de Laud, composée par lui-même dans la tour de Londres, avec beaucoup de vérité.

LAUDON, (Gédeon baron de) propriétaire d'un régiment d'infanterie Allemande, grand-croix de l'ordre militaire de Marie-Thérèse, feld-maréchal des armées Autrichiennes, un des plus habiles & des plus heureux capitaines du 18e. siècle, naquit en Livonie d'une ancienne famille du pays, en 1716. Il fit ses premières cam-

pagnes sous le maréchal Munnich, dans la guerre de 1738, & le trouva à la prise d'Oczakow, de même qu'aux batailles de Choczim & Stawutschane, où les Turcs furent entièrement défaits. En 1756, étant à peine entré au service de la maison d'Autriche, avec le grade de lieutenant-colonel, il se fraya tellement le chemin à la gloire, qu'en moins d'une année il se vit général d'artillerie, & en 3 ans commandant en chef d'une armée entière. Ce fut lui qui délivra Olmutz du siège des Prussiens, qui battit le roi même à Kunersdorf près de Francfort-sur-l'Oder, qui fit prisonnier le général Fouquet à Landshut, qui emporta d'assaut Glatz & Schweidnitz, & qui arrêta enfin les progrès de Frédéric, dans une guerre qui auroit pu être fatale à la maison d'Autriche. Ce fut lui également qui, l'année 1778, ayant été fait maréchal & mis à la tête de 60 mille hommes, empêcha que le prince Henri de Prusse ne réunît son armée à celle du roi son frère en Bohême. En 1788 & 1789, il se rendit maître de Dubitza, de Novi, Gradisca & Belgrade. Ayant été nommé en 1790 commandant-général en Bohême & en Moravie, il mourut le 14 juillet, dans son quartier-général de Neu-Dittschlein, dans la 75^e. année de son âge. Frédéric II estimoit ses talens militaires, en même tems qu'il redoutoit sa vigilance & son extrême activité. Il l'appelloit sa sentinelle, & disoit qu'il estimoit les dispositions des autres généraux, mais qu'il craignoit les batailles de Laudon. La carrière de ce grand

général n'a pas toujours été également brillante, & il y a eu plusieurs époques, où il ressembloit comme dans le plus parfait oubli; car pour ce qui regarde la faveur de la cour, il ne put s'en assurer que dans les derniers mois de sa vie. Simple dans toutes ses manières, ennemi de l'adulation & de l'intrigue, privé de tous les moyens qu'ont les riches de se faire valoir dans la capitale, & tout isolé au milieu de ses rares qualités, Laudon se refusa toujours à la moindre démarche pour gagner l'amitié des courtisans, pour lesquels son grand mérite ne fut qu'un objet d'étonnement, comme il étoit celui de l'admiration des ministres & de tous les citoyens. Il avoit été élevé dans la religion Luthérienne; mais il se fit catholique avec une pleine connoissance de cause, & fut fidèle à tous les devoirs que la Religion prescrit. Il reçut, avant de mourir, les saints Sacremens avec beaucoup de piété. Il avoit donné le même exemple en partant, en 1788, pour le camp de Dubitza, & sortit de l'église pour aller directement à l'armée. Arrivé au camp, il remarqua qu'on négligeoit la prière du matin & du soir, & n'eut rien de plus pressant que de rétablir cette pratique chrétienne. Toute l'armée l'a pleuré comme son père, comme le gage & le garant de ses victoires. Dans ses derniers momens, voyant les officiers qui environnoient son lit fondre en larmes, il les consola & les raffermis par des paroles puisées dans la vraie philosophie; il leur recommanda d'unir toujours la Religion à la

valeur guerrière, de se défendre de ce qu'on appelle les maximes des esprits-forts, ajoutant ces paroles remarquables : » Je dois à ma confiance en » Dieu tous les succès que j'ai » eus, comme les consolations » que je goûte dans le moment » de paroître devant lui ». C'est d'un témoin oculaire qu'on tient ces détails. Il a donné lui-même pour inscription à mettre sur son tombeau : *Commemoratio mortis optima philosophia*. M. de Pezzia a publié sa Vie en allemand, & elle a été traduite en françois par M. de Bock, 1 vol. in-12.

LAUDUN, voy. DELAUDUN.

LAUGIER, (Marc-Antoine) né à Manosque en Provence, en 1713, entra de bonne heure chez les Jésuites. Il se consacra à la chaire, & prêcha à la cour avec applaudissement. Ayant quitté la Compagnie de Jésus, il se tourna du côté des beaux-arts. Son *Essai sur l'Architecture*, 1755, in-8°, dont il y a eu 2 éditions, prouva qu'il étoit né pour eux. Il y a sans doute quelques réflexions hasardées dans cet ouvrage; mais on y trouve encore plus de vues justes & d'idées saines. Il est d'ailleurs bien écrit. Ses *Observations sur l'Architecture*, 1765, in-12, & *Maniere de juger les ouvrages de Peinture*, 1771, in-12, acheverent de prouver qu'il avoit le talent de saisir les principes & les finesses de ces arts. Son *Histoire de la République de Venise*, qu'il publia en 12 vol. in-12, 1758 & années suivantes, & celle de la Paix de Belgrade, en 2 vol. in-12, 1768, lui assurent un rang parmi les historiens.

Il réunit dans l'une & dans l'autre, à quelques endroits près, le caractère de la vérité au mérite de l'exactitude. Le style auroit pu être plus soigné dans certains morceaux; moins ampoulé, moins surchargé de traits plus oratoires qu'historiques, & de comparaisons amphigouriques. On a encore de lui : I. *Paraphrase du Miserere*, traduite de Segneri, in-12. II. *Voyage à la Mer du Sud*, traduit de l'anglois, 1756, in-4° & in-12. III. *Apologie de la Musique Françoise*, 1754, in-8°. IV. *Oraison funebre du Prince de Dombes*, pleine des beautés d'une vraie éloquence. Cet écrivain estimable mourut au mois d'avril 1769.

LAVINIE, fille de Latinus, roi du Latium, étoit promise à Turnus, roi des Rutules; mais elle épousa Enée, & en eut un fils posthume, nommé Sylvius, parce qu'elle l'enfanta dans un bois où elle s'étoit retirée par la crainte qu'elle avoit d'Ascanius, fils d'Enée.

LAVIROTTE, (Louis-Anne) médecin, né à Nolay, diocèse d'Autun, mort le 3 mars 1759, dans la 34e année de son âge, étoit bon physicien & observateur habile. Il a traduit de l'anglois : I. *Observations sur les crises par le pouls*, de Nihell, in-12. II. *Dissertation sur la transpiration*, in-12. III... *Sur la chaleur*, in-12. IV. *Découvertes Philosophiques de Newton*, par Maclaurin, 1749, in-4°. V. *Méthode pour pomper le mauvais air des vaisseaux*, 1740, in-8°. VI. *Observations microscopiques de Needham*, 1750, in-8°. Il a donné, de son propre fonds,

des *Observations sur une Hydrophobie spontanée, suivie de la rage*, in-12.

LAUNAY, (Pierre de) écrivain de la religion prétendue réformée, né à Blois en 1573, quitta une charge des finances, le titre de secrétaire du roi, & toutes les prétentions de fortune, pour se livrer à l'étude des livres sacrés. Les Protestans de France avoient en lui une confiance extrême. Il fut député à tous les synodes de sa province, & à presque tous les synodes nationaux qui se tinrent de son tems; & mourut en 1662, à 89 ans, très-regretté de ceux de sa communion. On a de lui: I. *Des Paraphrases sur toutes les Epîtres de S. Paul, sur Daniel, l'Ecclésiaste, les Proverbes & l'Apocalypse*. II. *Des Remarques sur la Bible, ou Explication des mots, des phrases & des figures difficiles de la Sainte-Ecriture*, Geneve, 1667, in-4°. Ces deux ouvrages sont estimés des Calvinistes.

LAUNAY, (François de) né à Angers en 1612, reçu avocat à Paris en 1638, suivit le barreau, plaida, écrivit & consulta avec un succès égal. Il fut le premier pourvu de la chaire de droit françois, fondée en 1680 au college de Cambray. Il fit l'ouverture de ses leçons par un Discours, dans lequel il prouva « que le droit Romain » n'est pas le droit commun de » France ». Du Cange, Bigot, Coutelier, Ménage & plusieurs autres savans se faisoient un plaisir de converser avec lui. Ils trouvoient dans ses entretiens un fonds inépuisable des maximes les plus certaines de la ju-

risprudence ancienne & moderne. Ses mœurs relevoient beaucoup son savoir; elles étoient douces & pures, sa piété solide, sa charité bien-faisante. Il ne savoit rien refuser; mais en secourant les misérables, sur-tout ceux qui mendoient plutôt par paresse que par besoin, il leur disoit: *Vous pourriez bien travailler pour gagner votre vie; je me leve à 5 heures du matin pour gagner la mienne*. Cet homme estimable mourut en 1693, à 81 ans. On a de lui: I. *Un savant Commentaire sur les Institutes coutumieres d'Antoine Loysel*, 1688, in-8°. II. *Un traité du Droit de Chasse*, 1681, in-12. III. *Des Remarques sur l'institution du Droit Romain & du Droit François*, in-4°, 1686.

LAUNOY, (Mathieu de) prêtre de la Ferté-Alais, au diocèse de Sens, se fit protestant en 1560, & exerça le ministère à Sedan, où il se maria. Une scene scandaleuse qu'il donna dans cette ville, l'obligea de fuir. Il redevint catholique, & fut pourvu d'un canonicat à Soissons. Ayant embrassé le parti de la ligue, il se mit à la tête de la faction des Seize, & fut le promoteur de la mort du président Brisson. Le duc de Mayenne ayant fait poursuivre les meurtriers de ce magistrat, Launoy passa en Flandre, & y mourut. On a de lui: *Les Motifs de sa Conversion & une Réponse aux Calomnies*, qu'il prétendoit que les ministres avoient semées contre lui, & quelques Ecrits de controverse.

LAUNOY, (Jean de) né à Valdesie, village de Normandie, près de Valognes, en 1603,

prit le bonnet de docteur en 1636. Un voyage qu'il fit à Rome augmenta son érudition, & lui procura l'amitié & l'estime d'Holstenius & d'Allatius. De retour à Paris, il se renferma dans son cabinet, recueillant les passages des Peres & des auteurs sacrés & profanes, sur toutes sortes de matières. Les *Conférences* qu'il tint chez lui tous les lundis, furent une espèce d'école académique, où l'on trouvoit à s'instruire & quelquefois aussi à s'égarer; & comme elles prenoient l'air de conventicules, où se rendoient des gens d'une humeur dogmatifante, le roi les interdit en 1636. On s'y occupoit de la défense des opinions de Richer, & à établir ce système démocratique & anarchique, qui ne convient à aucune société, mais sur-tout point à une société telle qu'est l'Eglise Catholique. Pour détourner de dessus cet objet l'attention du public, on faisoit la guerre aux légendes, en attaquant les fables qu'elles renferment, & en même tems plusieurs faits vrais ou probables, que la critique de M. Launoy ne distinguoit pas des faits supposés. C'est ce qui fit surnommer Launoy le *Dénicheur des Saints*. Aussi le curé de S. Roch disoit: *Je lui fais toujours de profondes révérences, de peur qu'il ne m'ôte mon S. Roch*. M. le président de Lamoignon le pria un jour de ne pas faire de mal à S. Yon, patron d'un de ses villages. *Comment lui ferois-je du mal*, répondit le docteur? *je n'ai pas l'honneur de le connoître*. Il avoit rayé de son calendrier *Sainte Catherine*, martyre; & le jour de sa fête, il

affectoit de dire une messe de *Requiem*; comme si le défaut d'authenticité dans les actes d'une sainte honorée dans l'Eglise de Dieu, pouvoit conclure contre son existence ou sa sainteté (voy. CATHERINE). Soit goût, soit affectation, il vécut toujours pauvrement & simplement, ennemi du cérémonial. Il aimoit mieux se faire exclure de la Sorbonne, que de souscrire à la censure du docteur Arnauld, condamné par Rome & par l'Eglise de France. Il fit plus, il écrivit contre le Formulaire de l'assemblée du clergé de 1656. Il mourut en 1678 dans l'hôtel du cardinal d'Estrées. L'abbé Granet a donné une édition de ses ouvrages en 1731, en 10 vol. in-fol.; il y a joint la *Vie* de l'auteur, & plusieurs de ses écrits qui n'avoient point encore vu le jour. Ce critique n'écrit ni avec pureté, ni avec élégance: son style est dur & forcé. Il s'exprime d'une manière toute particulière, & donne des tours singuliers à des choses très-communes. Ses citations sont fréquentes, extraordinairement longues, & d'autant plus accablantes, qu'il ne craint pas de les répéter; il faut bien s'en défier; quand un passage le gênoit, il le corrompoit, & le rapportoit tel qu'il l'avoit créé, avec une impudence incroyable; l'éditeur même de ses *Ouvrages* en rapporte un exemple frappant. Dans le dessein de prouver que l'adultère rompt le lien conjugal, il allégué une lettre du pape Jean VIII, où il est dit: *Nulla ratione prorsus illi conceditur aliam vivente priore condu-*

cere ; & ajustant la lettre à son systême, il retranche les mots *nulla ratione prorsus*, & s'en tenant aux paroles *illi conceditur*, il conclut d'une maniere triomphante, en s'écriant : *Quid clarius vel expressius ?* Et ce n'est pas la seule altération de ce genre dans cette même lettre de Jean VIII (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 novembre 1787, p. 338, & le 8e. vol. des *Réclam. Belg.*, pag. 193). La plupart de ses raisonnemens ne sont pas plus justes que ses citations, & il semble quelquefois avoir eu d'autres vues que celles qu'il annonce. Ses principaux ouvrages sont : I. *De varia Aristotelis fortuna in Academia Parisina* voy. ARISTOTE). II. *De duobus Dionysis*. III. *Historia Gymnasii Navarrae*, pleine de savantes recherches. IV. *Inquisitio in Chartam immunitatis Sancti Germani a Pratis* : ouvrage très-abondant en citations. V. *De commentitio Lazari, Magdalena, Marthæ & Maximini in Provinciam appulsu* : où il réproouve absolument la tradition des Provençaux touchant l'arrivée de Lazare, de Magdelene & de Marthe en Provence, tradition à laquelle les Bollandistes ont paru plus favorables. VI. *De auctoritate negantis argumenti* : Launoy donne trop de force à cet argument ; mais il en faisoit si grand usage dans ses critiques, qu'il ne pouvoit s'empêcher de le faire valoir. VII. *De veteribus Parisiensium Basilicis*, savant & curieux. VIII. *Judicium de auctore librorum DE IMITATIONE CHRISTI* (voyez AMORT). IX. *De frequenti Confessionis & Eucharistia usu*. X. *De cura*

Ecclesie pro Sanctis & Sanctorum reliquiis : ouvrage judiciaire. XI. *De cura Ecclesie pro miseris & pauperibus*, plein d'érudition. XII. *De veteri ciborum delectu in jejuniis* : qui mérite le même éloge que le précédent. L'auteur y montre qu'on pourroit, absolument parlant, jeûner avec de la viande ; il le fit au sujet du siege de Paris : mais dans ces dernières années, des esprits superficiels en abusèrent pour renverser la discipline de l'Eglise. XIII. *De scholis celebrioribus a Carolo magno exstructis* : il y a des recherches. XIV. *De Sacramento Unionis Extremae*. XV. *Romanæ Ecclesie traditio circa Simoniam* ; la matiere y est épuisée. XVI. *De vero auctore fidei Professionis quæ Pelagio, Augustino & Hieronymo tribui solet*. XVII. *Des Lettres*, imprimées séparément, Cambridge, 1689, in-fol. XVIII. Plusieurs écrits sur la véritable Tradition de l'Eglise, touchant la Grace, & sur divers points de critique historique, &c. XIX. *Regia in matrimonium potestas*, 1 vol. in-4°. ; ouvrage où le mariage chrétien devient une affaire purement civile, puisque l'auteur ôte à l'Eglise le droit d'établir des empêchemens dirimans, & l'attribue exclusivement aux princes contre la doctrine expresse du concile de Trente, car tel est certainement le sens du canon qui dit *anathème* à ceux qui nient que l'Eglise ait le pouvoir de poser des empêchemens dirimans. Les écrivains orthodoxes de toutes les nations en conviennent. » Jamais, dit le cardinal-archevêque de Malines, dans sa » Déclaration de 1789, il ne

» s'est élevé à ce sujet aucune
 » dispute entre les docteurs ca-
 » tholiques ; ils ont soutenu
 » comme une vérité constante
 » & très-assurée, que l'Eglise
 » avoit reçu de J. C. le pou-
 » voir d'établir des empêche-
 » mens dirimans du mariage,
 » & ont placé cette doctrine
 » parmi les points définis dans
 » le Concile de Trente, de
 » sorte que, dans tous les pays
 » catholiques, on fut saisi d'é-
 » tonnement & d'indignation,
 » lorsque le docteur Launoy
 » eut la témérité de contester
 » ce pouvoir à l'Eglise. Cette
 » témérité excita d'abord les
 » réclamations des écrivains
 » contemporains, & attira sur
 » l'auteur le blâme des évê-
 » ques de sa nation & de toute
 » la chrétienté. Son étrange sys-
 » tème ne produisit aucune ré-
 » volution, ni dans la théolo-
 » gie, ni dans la jurisprudence :
 » l'ouvrage déferé à Rome y
 » fut relégué parmi les livres
 » pernicieux, d'où il tomba
 » dans l'oubli & le mépris.
 » Lorsqu'on ressuscita, sur la
 » fin du dix-huitième siècle,
 » la prétention de Launoy, elle
 » rencontra, dans les écoles
 » chrétiennes, les mêmes op-
 » positions qu'elle avoit éprou-
 » vées au dix-septième ; &
 » l'Eglise Romaine, la mere
 » & la maîtresse de toutes les
 » Eglises, toujours attentive
 » à conserver le dépôt com-
 » mun de la doctrine, dont la
 » garde lui est spécialement
 » confiée, n'a point manqué
 » de se déclarer contre cette
 » vieille nouveauté ; ainsi qu'il
 » en conste par plusieurs res-
 » crits du pape régnant ». In-
 » dépendamment de ces observa-

tions, on peut dire que le sen-
 timent de Launoy conduit à la
 destruction totale des mœurs
 chrétiennes. Car, si la validité
 des mariages dépend unique-
 ment de l'autorité profane, qui
 empêchera les chrétiens d'épou-
 ser leurs sœurs, comme les il-
 lustres Ptolomée, & avec
 eux toute l'Egypte ? d'établir
 la communauté des femmes,
 comme le vouloit l'incompa-
 rable Platon, & comme le pra-
 tiquoit le grave Caton ? de de-
 venir polygames par l'avis du
 prophete Arabe ? de renou-
 veller les nœces abominables de
 Néron & de Sporus ?... &
 qu'on ne parle pas de la loi na-
 turelle comme opposée à ces
 infamies. La connoissons-nous
 mieux cette loi naturelle, que
 les Platon, les Caton, les So-
 crate, &c. ? Ne savons-nous pas
 que de la nature, ainsi que de
 la raison, l'on fait ce que l'on
 veut, lorsque ces éternelles pu-
 pilles ne se trouvent pas sous la
 tutelle de la Religion ? On voit
 par-là à quelles conséquences
 Launoy se laissoit entraîner par
 le goût des paradoxes, & l'a-
 mour de la singularité, les
 grands mobiles & la regle di-
 rective de ses opinions. Cet ou-
 vrage proscriit par sa nature
 même & son but au tribunal de
 tout lecteur chrétien, fut con-
 damné à Rome par un décret du
 10 décembre 1688. On peut voir
 sur cette matiere, le traité de
l'Autorité des deux Puissances,
 seconde édition, 1788 & 1791,
 tom. 3, p. 158 & suivantes ;
l'Apologie du Mariage chrétien,
 1788 ; *Recueil des Représenta-
 tions Belges*, tom. 6, p. 179.
 (voyez DOMINIS, ESPENCE,
 GERBAIS Jean, GIBERT Jean-

Pierre). — Un autre écrit dont on a beaucoup parlé, a été brûlé avant sa mort; un lexicographe prétend qu'il rouloit sur la prétendue altération du dogme par la scholastique: mais il est certain que l'ouvrage qui remplit ce but absurde, existe, & qu'il n'est pas de Launoy; mais de Faydit. L'écrit brûlé étoit contre le P. Alexandre. Launoy avoit eu de vifs démêlés avec les Dominicains; & c'est le canif de ces Peres (& non celui des Jésuites, comme M. Chaudon l'insinue) qu'il feignoit de craindre. Il le dit clairement dans sa *Confirmatio dissert. de verâ plenarij apud August. concilii notionem*, tom. 2, part. 2, pag. 131 & 169. Mais cette crainte simulée étoit à l'égard des uns comme des autres de ces religieux, une injure atroce. Launoy avoit quelque chose de sinistre dans le caractère, qui se déceloit sur sa physionomie. Adrien de Valois le peint comme une ame lâche & adulatrice, comme un parasite importun & de la plus ferme contenance. *Quotidiè*, dit-il, *ad optimatum mensas non invitatus accedis, quotidie procerum patinas lingis, & tu quidem eos amicos ac etiam admiratores tuos arbitraris, cum plerique te adversentur, spernantque & irrideant, improviso venientem excipiant inviti, quoniam honestè excludere, domove expellere nequeunt. Horum è procerum conviatorumque tuorum numero quidam, magno vir ingenio, magnaque virtute, nuper interrogatus ab amico, quid ita Launorum petulantis linguæ & calami scriptorem mensa sua dignaretur; ita respondit: Quid faciam? hunc*

ego hominem amare non possem, sed molestum effugere non valeo; discedentem è curiâ in extremis gradibus stans diligenter observat. Adr. Val. *Def. dissert. de Basilicis*. On trouve le même passage dans les *Œuvres de Launoy*, t. 4, part. 2, fol. 361.

LAURATI, (Pietro) peintre, natif de Sienne, disciple de Giotto, florissoit dans le 14^e. siècle. Cet artiste a travaillé à Sienne & à Arrezzo; il réussissoit principalement dans le jet des draperies, & à faire sentir sous l'étoffe le nu de ses figures. Il a aussi excellé dans les parties qui regardent la perspective.

LAURE, voyez NOVES.

LAUREA, voyez LAURIA.

LAURENS, (André du) natif d'Arles, disciple de Louis Duret, devint professeur de médecine à Montpellier, & premier médecin du roi Henri IV. On a de lui, entr'autres, un bon *Traité d'Anatomie*, en latin, in-fol., qui a été traduit en françois. Du Laurens mourut en 1609.

LAURENS, (Honoré du) frère du précédent, & avocat-général au parlement de Provence, se distingua dans le parti de la Ligue. Devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique, & Henri IV lui donna l'archevêché d'Embrun. Il gouverna son diocèse avec sagesse, & mourut à Paris en 1612. On a de lui: I. Un *Traité sur l'Edit de Henri III.*, pour réunir les Protestans à l'Eglise Catholique, 1588, in-8°. II. La *Conférence de Surène*, entre les députés des Etats-Généraux, & ceux du roi de Navarre, 1593, in-8°.

LAURENS, voyez LORENS.

LAURENT, (S.) diacre de l'Eglise Romaine sous le pape Sixte II, administroit en cette qualité les biens de l'Eglise. L'empereur Valerien ayant allumé le feu de la persécution par un édit cruel, Sixte fut mis en croix, & du haut de son gibet il promit à Laurent, impatient de le suivre, qu'il recevrait dans 3 jours la couronne du martyre. On l'arrêta bientôt après, & le préfet de Rome lui demanda, au nom de l'empereur, les trésors qui lui avoient été confiés. Laurent ayant obtenu un délai de 3 jours, pendant lequel il rassembla tous les pauvres chrétiens, il les présenta au préfet: *Voilà, lui dit-il, les trésors de l'Eglise.* Ce barbare, outré de dépit, le fit étendre sur un gril ardent, après l'avoir fait déchirer à coups de fouet. Le héros chrétien, tranquille sur les flammes, dit à son tyran: *J'ai été assez long-tems sur ce côté, faites-moi retourner sur l'autre, afin que je sois rôti sur tous les deux.* Le préfet, d'autant plus furieux que Laurent étoit plus intrépide, le fit retourner. *Mangez hardiment,* dit le généreux martyr à cet homme de sang, *& voyez si la chair des Chrétiens est meilleure rôtie que crue.* Il pria ensuite pour ses persécuteurs, pour ses bourreaux, pour la ville de Rome, & expira le dix août 258. Sa mort fit beaucoup de chrétiens. Plusieurs païens, touchés de sa constance, ne tarderent pas d'embrasser la Religion qui la lui avoit inspirée.

LAURENT, évêque de Nôvare dans le 6e. siècle, s'illustra par ses vertus & par son zele.

On trouve quelques-unes de ses *Homélies* dans la Bibliothèque des Peres.

LAURENT, (S.) moine & prêtre de Rome, envoyé par S. Grégoire-le-Grand, avec S. Augustin, pour convertir les Anglois, en baptisa un grand nombre. Il succéda à S. Augustin dans l'archevêché de Cantorbery, & termina ses travaux apostoliques en 619. — Il ne faut pas le confondre avec S. LAURENT, issu du sang royal d'Irlande, qui fut abbé de Glindale, puis archevêque de Dublin: il mourut dans la ville d'Eu en Normandie, l'an 1181.

LAURENT DE LIEGE, religieux, Bénédictin du monastere de S. Laurent, près de Liege, d'où il tire son nom, passa de là dans le monastere de S. Vanne à Verdun, & composa une *Chronique* des évêques de Verdun & des abbés de S. Vanne, depuis l'an 1040 jusqu'en 1144, insérée dans le 12e. tome du *Spicilege* de dom d'Achery, & dans le 1er. tome de l'*Histoire de Lorraine* de dom Calmet.

LAURENT de la Résurrection, (le Frere) convers de l'ordre des Carmes-Déchaussés, né à Hérimini en Lorraine, mourut à Paris en 1691, à 80 ans. Fénélon, archevêque de Cambrai, qui avoit été fort lié avec lui, le peint comme un homme gai dans ses plus grandes maladies, & en tout & par-tout un homme de Dieu. On a publié sa *Vie* à Châlons en 1694, sous le titre de: *Mœurs & Entretiens du Frere Laurent.*

LAURENT DE BRINDES, Capucin, né à Brindes dans le royaume de Naples en 1559,

se rendit illustre par sa piété, sa mortification, son zèle & ses connoissances. Il jouit de la plus grande considération auprès de l'empereur Rodolphe II, Philippe III, roi d'Espagne, l'électeur de Baviere, & tous les princes catholiques; confondit les hérétiques dans plusieurs occasions, & rendit à l'Eglise les plus grands services. Il mourut à Lisbonne en 1619. Un auteur connu en a tracé le portrait suivant. « Sous » le pauvre & austere habit de » capucin, sous les dehors & » dans l'impression de l'humilité chrétienne profondément » sentie, le P. Laurent de » Brindes avoit un grand cœur, » un esprit vaste, un jugement » sûr, une sagesse agissante, » & ces vertus fécondes qui » en engendrent d'autres, & » répandent au loin ce que la » vivacité de la foi & du zèle » ne sauroit circonscrire dans » les bornes d'un espace quel- » conque. Les pontifes & les » rois l'ont écouté avec res- » pect; il fut le pere & le » protecteur des peuples, la » terreur des hérétiques, & le » grand défenseur de la foi » dans la Germanie: en un » mot, c'étoit un saint & un » grand homme; attributs qui » se réunissent si aisément & » si naturellement, quand les » circonstances favorisent ou » provoquent le développement des qualités du vrai » chrétien ». Pie VI l'a mis au nombre des bienheureux. Sa *Vie* a été imprimée à Paris, 1787, in-12, diffuse; mais édifiante & instructive. On trouve à la fin le catalogue de ses ouvrages, qu'on conserve en

manuscrit au couvent des Capucins de Venise.

LAURENT, (Jacques) fils d'un trésorier de l'extraordinaire des guerres en France, porta long-tems l'habit ecclésiastique, qu'il quitta dans un âge assez avancé. Il fut secrétaire du duc de Richelieu, pere du maréchal vainqueur de Mahon. Laurent cultivoit la poésie; mais il est moins connu par ses vers, qui sont très-médiocres, que par la traduction de *l'Histoire de l'Empire Ottoman* de Sagredo, en 6 vol. in-12, Paris, 1724. Le traducteur, après avoir poussé sa carrière jusqu'à 85 ans, fut brûlé dans l'incendie de sa maison, arrivé le 6 mars 1726.

LAURENT JUSTINIEN, voyez JUSTINIEN.

LAURENT D'UPSAL, voyez GOTH.

LAURENT DE MÉDICIS, voyez MÉDICIS.

LAURENTIA, voyez ROMULUS.

LAURENTIEN, (Laurent) professeur en médecine à Florence & à Pise dans le 15^e siècle, traduisit en latin le *Traité de Galien sur les Fievres*, & commenta les *Pronostics* d'Hippocrate, Lyon, 1550, in-12. Ses bonnes qualités étoient obscurcies par une noire mélancolie, qui le rendoit insupportable à lui-même. Il finit par se précipiter dans un puits.

LAURES, (Antoine, chevalier de) né à Gignac dans le diocèse de Montpellier, d'une bonne famille, s'appliqua avec succès à la littérature, & surtout à la poésie. Il est connu par sa traduction ou plutôt son imitation en vers de la *Phar-*

sale de Lucain, 1 vol. in-8°, 1773. Laurès mourut à Paris en 1778.

LAURI, (Philippe) peintre, né à Rome en 1623, mort dans cette ville en 1694, a excellé à peindre en petit des sujets de *Métamorphoses*, des *Bacchantes* & des morceaux d'*Histoire*. Sa touche est légère, ses compositions gracieuses, son dessin correct; mais son coloris, rarement dans le ton convenable, est tantôt foible & tantôt outré. Il a fait quelques *Payages*, où l'on remarque beaucoup de fraîcheur & de goût.

LAURIA, (François-Laurent de) tiroit ce nom de la ville de Lauria, dans le royaume de Naples, où il étoit né; car son nom de famille étoit *Brancati*. Il se fit Cordelier, & de dignités en dignités parvint à la pourpre Romaine en 1687, sous Innocent XI. Ce cardinal mourut à Rome en 1693, à 82 ans, laissant plusieurs ouvrages de théologie, dont celui qui est intitulé: *De Prædestinatione & reprobatione*, in-4°, Rome 1688, Rouen, 1705, a eu de la célébrité par les critiques & les éloges qu'on en a faits.

LAURIERE, (Eusebe-Jacob de) avocat au parlement de Paris, sa patrie, naquit en 1659. Il suivit le barreau pendant quelque tems; mais son goût pour les travaux du cabinet l'obligea de l'abandonner. Il fouilla toutes les parties de la jurisprudence ancienne & moderne; il débrouilla le chaos de l'ancienne procédure; il porta la lumière dans la nuit obscure des coutumes particulières de diverses provinces de la France, & par des recherches épineuses

il se rendit l'oracle de la jurisprudence. Les savans les plus distingués de son tems se firent un honneur & un plaisir d'être liés avec lui. Lauriere fut associé aux études du jeune d'Aguesseau, depuis chancelier de France. Cet habile homme mourut à Paris en 1728, à 69 ans. On a de lui: I. *De l'origine du Droit d'Amortissement*, 1692, in-12: l'auteur y traite aussi du *Droit des Francs-Fiefs*, qui est fondé sur les mêmes principes. II. *Texte des Coutumes de la Prévôté de Paris*, réimprimé avec beaucoup de notes nouvelles, Paris, 1777, 3 vol. in-12. III. *Bibliothèque des Coutumes*, in-4°, avec Berroyer. Cet ouvrage, qui n'est proprement que le plan d'un édifice immense, renferme la Préface d'un nouveau *Coutumier général*, & une Dissertation profonde sur l'origine du Droit François. IV. *Glossaire du Droit François*, in-4°, 1704. Ce Dictionnaire de tous les vieux mots des ordonnances des rois de France & des autres titres anciens, avoit été donné d'abord par Ragueau; Lauriere le mit dans un meilleur ordre. V. *Institutes Coutumières de Loifel*, avec de savantes notes, 2 vol. in-12, Paris. VI. Le 1er. & le 2e. tome du *Recueil curieux & immense des Ordonnances des Rois de France*, qui forme aujourd'hui onze vol. in-fol. (voy. SECOUSSE). VII. *Table Chronologique des Ordonnances*, in-4°, avec deux de ses confreres. VIII. Une édition des *Ordonnances* compilées par Néron & Girard, 1720, 2 vol. in-fol.

LAURO, (Vincent) né à Tropea en Calabre, cultiva de

bonne heure la médecine, & joignit à cette science une grande capacité pour les affaires. Pie V, qui connoissoit tout le mérite de ce savant, lui conféra l'évêché de Mondovi en Piémont. Sous le pontificat de Grégoire XIII, Lauro fut envoyé nonce en Pologne. Il remplit cette nonciature successivement auprès de Sigismond-Auguste, de Henri de Valois, duc d'Anjou, & d'Etienne Battori. A sa persuasion, Jean III, roi de Suede, reçut dans sa cour le Jésuite Antoine Poslevin, qui ramena Sigismond, fils de ce prince, à la Religion Catholique. Grégoire XIII, en reconnaissance des services de Lauro, le décora de la pourpre Romaine en 1583. Dans cinq conclaves consécutifs, Lauro eut un grand nombre de voix pour être placé sur la chaire de S. Pierre. Il mourut à l'âge de 70 ans, en 1592, avec la gloire de n'avoir dû son élévation qu'à son mérite.

LAURO, (Jean-Baptiste) né à Pérouse en 1581, devint camérier d'Urbain VIII, chanoine de Ste-Marie, secrétaire du consistoire, &c. On a de lui: I. *Epistola*, 1624, in-8°. II. *Poëmata*, 1623, in-12. III. *Un Eloge abrégé des Savans qui vivoient à Rome de son tems*, Rome, 1625, in-8°. Il mourut en 1629, âgé de 48 ans.

LAUTREC, voyez FOIX (Odet de).

LAW, (Jean) Ecoffois, naquit en 1688, à Edimbourg, d'un coutelier. Ayant séduit à Londres la fille d'un lord, il tua le frere de sa maîtresse, & fut condamné à être pendu. Obligé de fuir de la Grande-

Bretagne, il passa en Hollande & de là en Italie. Il avoit depuis long-tems rédigé le plan d'une compagnie, qui payeroit en billets les dettes d'un état, & qui se rembourseroit par les profits. Il proposa cet établissement au duc de Savoie, depuis 1er. roi de Sardaigne (Victor-Amédée), qui répondit qu'il n'étoit pas assez puissant pour se ruiner. Il le vint proposer au contrôleur-général de France (Desmarêts) en 1709 ou 1710, & ne réussit pas mieux. Enfin il trouva tout favorable sous la régence du duc d'Orléans, deux milliards de dettes à éteindre, un prince & un peuple amoureux des nouveautés. Il établit d'abord une banque en son propre nom l'an 1716; elle devint bientôt un bureau général des recettes du royaume. On y joignit une compagnie du Mississipi: compagnie dont on faisoit espérer de grands avantages. Le public, séduit par l'appât du gain, s'empressa d'acheter avec fureur des actions de cette compagnie & de cette banque réunies. Les richesses auparavant resserrées par la défiance, circulèrent avec profusion; les billets doubloient, quadruploient ces richesses. La banque fut déclarée banque du roi en 1718; elle se chargea du commerce du Sénégal, des fermes-générales du royaume, & acquit l'ancien privilege de la compagnie des Indes. Cette banque étant établie sur de si vastes fondemens, ses actions augmentèrent 20 fois au-delà de leur première valeur. En 1719 elles valoient 80 fois tout l'argent qui pouvoit circuler dans le royaume. Le gouver-

nément remboursa en papier tous les rentiers de l'état, & ce fut l'époque de la subversion des fortunes les mieux établies. Ce fut alors, en 1720, qu'on donna la place de contrôleur des finances à Law. On le vit en peu de tems d'Écossais devenir François par la naturalisation; de Protestant, Catholique; d'aventurier, seigneur des plus belles terres; & de banquier, ministre-d'état. Le désordre étoit au comble. Le parlement de Paris s'opposa, autant qu'il le put, à ces innovations; & il fut exilé à Pontoise. Enfin dans la même année, Law, chargé de l'exécution publique, fut obligé de quitter le pays qu'il avoit voulu enrichir, & qu'il avoit bouleversé. Il se retira d'abord dans une de ses terres en Brie; mais ne s'y trouvant pas en sûreté; il parcourut une partie de l'Allemagne, & descendit en Italie par le Tirol. Après avoir entrepris quelques autres courses de Hollande, en Angleterre, en Danemarck; il se fixa enfin à Venise, où il mourut l'an 1729, l'esprit plein de projets imaginaires & de calculs immenses. Le jeu avoit commencé sa fortune, & cette passion servit à la détruire. Quoique son état ne fût guere au-dessus de l'indigence, il joua jusqu'à sa mort. *Voyez l'Histoire du système des Finances* par du Haut-Champs, La Haye, 1734, 6 vol. in-12; & *les Mémoires de la Régence*, 5 vol. in-12, 1749.

LAW, (Edmond) *voyez* KING, Guillaume.

LAUZUN, (Antoine-Nompar de Caumont, duc de) né en 1634, fut s'attirer les bonnes

graces de Louis XIV, & celles de Mlle. de Montpensier (*voyez* ce dernier article)... Lauzun sorti de Pignerol passa l'an 1689 en Angleterre, pour aider le roi Jacques II à reconquérir son royaume. Ce prince obtint pour lui le titre de duc de Lauzun en 1692. On peut voir sur son caractère & l'histoire de sa vie, les particularités remarquables dans les *Mémoires* du duc de St-Simon: le résultat n'en donne pas une idée favorable. Mais il se corrigea beaucoup dans les dernières années de sa vie, & finit par une mort très-édifiante au couvent des Petits-Augustins, à Paris, en 1723, âgé de 91 ans. Il ne laissa point de postérité de la fille du maréchal de Lorges, qu'il avoit épousée après la mort de Mlle. de Montpensier.

LAYMAN, *voyez* LAIMAN.

LAZARE, frere de Marie & de Marthe, demuroit à Béthanie; Jesus qui l'aimoit, alloit quelquefois loger chez lui. Le Sauveur vint en cette ville 4 jours après la mort de Lazare, se fit conduire à son tombeau, & en ayant fait ôter la pierre, il lui rendit la vie. Ce miracle éclatant, opéré aux portes de Jérusalem, & dont l'objet sensible & subsistant repoussoit tous les doutes, ayant été rapporté aux princes des Prêtres & aux Pharisiens, ces ennemis de la vérité prirent la résolution de faire mourir J. C. & Lazare. Ils exécuterent leur mauvais dessein envers le Sauveur; mais à l'égard de Lazare, l'Histoire-Sainte ne nous apprend pas ce qu'il devint. Les Grecs disent qu'il mourut dans l'isle de Chypre, où il étoit évêque, & que ses reliques ont été transpor-

tées à Constantinople sous l'empereur Léon le Sage. Quelques anciens martyrologes d'Occident semblent confirmer cette tradition. Il paroît que l'on n'a parlé qu'assez tard de son voyage en Provence avec Marie-Magdelene & Marthe, ses sœurs, & que l'on a supposé qu'il est mort évêque de Marseille. Voyez MAGDELENE.

LAZARE, pauvre, véritable ou symbolique, que le Fils de Dieu nous représente, dans l'Évangile, tout couvert d'ulceres, couché devant la porte d'un riche, où il ne desiroit que les miettes qui tomboient de sa table, sans que personne les lui donnât. Dieu, pour récompenser la patience de Lazare, le retira du monde, & son ame fut portée dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, & eut l'enfer pour sépulture. Lorsqu'il étoit dans les tourmens, il vit de loin Lazare, & lui demanda quelques rafraichissemens; mais Abraham lui répondit, qu'ayant été dans les délices pendant que Lazare souffroit, il étoit juste qu'il fût dans les tourmens pendant que celui-ci étoit dans la joie. Quelques interpretes ont cru que ce que le Fils de Dieu rapporte ici de Lazare & du mauvais riche, est une histoire réelle; d'autres prétendent que ce n'est qu'une parabole; & enfin quelques-uns, tenant le milieu, veulent que ce soit un fonds historique, embelli par le Sauveur de quelques circonstances paraboliques.

LAZARE, religieux Grec, qui avoit le talent de la peinture, consacra son pinceau à des sujets de piété. L'empereur

Théophile, Iconoclaste furieux, fit déchirer le peintre à coups de fouet, & lui fit appliquer aux mains des lames ardentes. Lazare, guéri de ses plaies, continua de peindre J. C., la Ste Vierge & les Saints. Il mourut à Rome, en 867, où l'empereur Michel l'avoit envoyé. Il a été mis au nombre des Saints; le Martyrologe Romain met sa fête au 23 février.

LAZARE, voyez PONCE de Lazare.

LAZARELLI, (Jean-François) poète Italien, né à Gubbio, d'abord auditeur de rote à Macerata, ensuite prévôt de la Mirandole, mourut en 1694, âgé de plus de 80 ans. On a de lui un poème singulier, intitulé: *La Cicceide legitima*. La 2e. édition qui est augmentée, est de Paris sans date, in-12, & a été réimprimée une 3e. fois. C'est un recueil de sonnets & de vers mordans contre un nommé *Arrighini*, son collègue à la rote de Macerata.

LAZERME, (Jacques) professeur de médecine en l'université de Montpellier, mort au mois de juin 1786, âgé de plus de 80 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé: *Tractatus de morbis internis Copitis*, 1748, 2 vol. in-12; ouvrage qui n'a été mis au jour que par le desir d'être utile aux jeunes médecins. M. Didier des Marêts l'a traduit en françois. Il a été imprimé à Paris en 1754, sous ce titre: *Traité des Maladies internes & externes*, 2 vol. in-12. On a encore de lui: *I. Curationes morborum*, 1751, 2 vol. in-12; mises en françois sous ce titre: *Méthode pour guérir les Maladies*, traduite du latin de M. Lazerme,

Paris, 1753, in-12. Cet ouvrage est un peu superficiel. II. *De suppurationis eventibus*, 1724, in-8°. III. *De febre tertiana intermittente*, 1731, in-8°.

LAZIUS, (Wolfgang) professeur des belles-lettres & de médecine à Vienne en Autriche, sa patrie, naquit en 1514, & mourut en 1565, avec le titre d'historiographe de l'empereur Ferdinand I, & avec la réputation d'un homme fort laborieux, mais mauvais critique. On a de lui : I. Un savant traité *De Gentium migrationibus*, 1572, in-fol. Il roule principalement sur les émigrations des peuples du Nord. II. *Commentariorum Reipublicæ Romanæ, in exteris Provinciis bello acquisitis constituta, libri XII*, 1598, in-fol., pleins de recherches & d'inexactitudes. III. *De rebus Viennensibus*, 1546, in-fol., savant, mais semé de fautes. Les Etats de Vienne jugerent cependant son travail digne d'une récompense honorable. IV. *Geographia Pannoniæ*, dans Ortelius. V. *In Genealogiam Austriacam Commentarii*, 1564, in-fol., &c. La plupart des ouvrages de Lazius ont été recueillis à Francfort, 1698, en 2 vol. in-fol.

LÉANDRE, (S. fils d'un gouverneur de Carthagène, embrassa d'abord la vie monastique, & fut ensuite évêque de Séville, où il célébra un concile en 500. Il travailla avec beaucoup de succès à la conversion des Ariens de son diocèse, assista avec éclat au concile de Tolède en 589, & mourut en 601. Quelques-uns lui attribuent le *Rite Mosarabique* voyez ORTIZ Alfonso). S. Grégoire-le-Grand lui dédia

ses *Morales sur Job*, qu'il avoit entreprises à sa persuasion. On a de S. Léandre une *Lettre à Florentine* sa sœur, qui renferme des avis fort utiles pour des religieuses. On la trouve dans la *Bibliothèque des Pères*; ainsi que son *Discours* sur la conversion des Goths Ariens, inséré aussi à la fin des *Actes* du 3^e. concile de Tolède.

LÉANDRE, voyez HÉRO.

LÉANDRE, (le Père) Capucin, mort à Dijon, sa patrie, en 1667, composa plusieurs ouvrages qui lui firent un nom. Les plus accueillis sont : *Les Vérités de l'Evangile*, 1651 & 1662, Paris, 2 vol. in-fol. & un *Commentaire* sur les *Épîtres* de S. Paul, 1663, 2 vol. in-fol. Ce dernier est en latin.

LÉANDRE, voyez ALBERTI.

LEBBÉE, voyez JUDE, (S).

LE BEUF, voyez BEUF.

LEBID, le plus ancien des poètes Arabes, qui ont vécu depuis l'origine du Mahométisme. Mahomet employa sa muse à répondre aux chansons & aux satyres que les poètes Arabes lançoient contre lui. Ce prophète disoit que la plus belle sentence qui fût sortie de la bouche des Arabes, étoit celle-ci de Lebid : *Tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien*. Celle de S. François, *Deus meus & omnia*, est néanmoins plus énergique & plus simple. Le versificateur arabe mourut âgé, dit-on, de 140 ans.

LEBLANC, voyez BEAULIEU & BLANC (le).

LEBLANC, (Marcel) Jésuite, né à Dijon en 1653, fut un des 14 mathématiciens envoyés par Louis XIV au roi

de Siam. Il travailla à la conversion des Talapoins, & s'embarqua pour la Chine; mais le vaisseau sur lequel il étoit ayant été battu par la tempête, le P. Leblanc reçut un coup à la tête, dont il mourut, en 1693, au Mozambic. On a de lui : *l'Histoire de la Révolution de Siam en 1688*, Lyon, 1692, 2 vol. in-12, avec un détail de l'état présent des Indes. Cette *Relation* est exacte; le 2^e vol. offre plusieurs remarques utiles aux navigateurs.

LEBOSSU, voyez BOSSU.

LEBRIXA, voyez ANTOINE *Nebriffensis*.

LEBRUN, voyez BRUN.

LECHE, (N.) mort en 1764, membre de l'académie des sciences de Stockholm, professeur d'histoire naturelle à Abo, a été le rédacteur d'un ouvrage entrepris par l'ordre du roi de Suede, & qui a paru après la mort de l'auteur sous ce titre : *Instruction sur la plantation des Arbres & Arbrisseaux sauvages*, &c. C'est un extrait des ouvrages de Linnæus & de plusieurs autres savans naturalistes, relatifs à cette matiere.

LECLAIR, (Jean-Marie) né à Lyon en 1697, d'un pere musicien, obtint la place de symphoniste de Louis XIV, qui l'honora de ses bontés. Après un voyage en Hollande, il se fixa à Paris, où le duc de Gramont, dont il avoit été le maître, lui donna une pension. Leclair jouissoit en paix de sa réputation & de l'estime des honnêtes gens, lorsqu'il fut assassiné la nuit du 22 au 23 octobre 1764. Il débrouilla le premier l'art du violon, il en décomposa les difficultés & les

beautés, & on peut le regarder comme le créateur de cette exécution brillante qui distingue nos orchestres. Ses ouvrages sont : I. Quatre livres de *Sonnates*, dont le 1^{er} parut en 1720. II. Deux livres de *Duo*. III. Deux de *Trio*. IV. Deux de *Concerto*. V. Deux *Diver-tissemens* sous le titre de *Ré-creations*. VI. *L'Opéra de Scylla & Glaucus*, où l'on a trouvé des morceaux d'harmonie du premier genre.

LECLERC, voyez CLERC (le), LESSEVILLE & le P. JOSEPH.

LECOQ, voyez COQ (le) & NANQUIER.

LECTIUS, (Jacques) fut 4 fois syndic de Geneve, & jouit d'une grande considération dans sa petite république. On a de lui : I. *Des Poésies*, 1609, in-8°. II. *Des Discours*, 1615, in-8°. III. Il a donné une édition des *Poëta Græci veteres Heroïci*, Geneve, 1606, in-fol. Les *Tragiques* ont paru en 1614, in-fol. Lectius mourut en 1611, à 53 ans.

LECKSINSKA, voyez MARIE LECKSINSKA.

LECKSINSKI, voyez STANISLAS LECKSINSKI.

LÉDA, femme de Tyndare, fut aimée de Jupiter. Ce dieu ne pouvant la surprendre, se métamorphosa en cygne, & la trompa en jouant avec elle sur les bords du fleuve Eurotas, où elle se baignoit. Elle conçut deux œufs, de l'un desquels sortirent Helene & Clytemnestre, & de l'autre Castor & Pollux.

LEDESMA, (Pierre) Dominicain, natif de Salamanque, mort en 1616, enseigna à Ségovie, à Avila & à Salamanque.

On a de lui un *Traité du Mariage*, une *Somme des Sacremens*, & divers autres ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec Diégo de LEDESMA, Jésuite Espagnol, natif de Cuellar, qui s'acquît l'estime du pape Grégoire XIII, & qui mourut à Rome en 1575 : on a de lui divers écrits. Il y a eu deux autres Dominicains de ce nom, tous les deux théologiens scholastiques; le 1er, Barthélemi, né à Nieva, près de Salamanque, mourut évêque d'Oxaca en 1604; le 2e, Martin, finit ses jours en 1584 : l'un & l'autre laissèrent des ouvrages.

LEDESMA, (Alfonse) né à Ségovie, appelé par les Espagnols le *Poëte Divin*, est une divinité peu connue par les étrangers. Il mourut en 1623, à 71 ans. On a de lui diverses *Poësies* sur des sujets sacrés & profanes. On y trouve de la force & de la noblesse; mais l'auteur s'est trop abandonné à son imagination, & n'a pas assez consulté le goût. Au reste, le nom de *Divin* lui fut moins donné à cause de la sublimité de son génie, que parce qu'il s'appliqua à traiter en vers des sujets pris de l'Écriture-Sainte.

LEDUAN, (Henri-François) chirurgien fameux, surtout pour la lithotomie, mort à Paris le 17 octobre 1770, à 85 ans, brilla également par la dextérité de la main & par l'étendue des lumières. On a de lui : I. *Parallele des différentes manieres de tirer la pierre de la vessie*, Paris, 1730. Il a donné une suite à cet ouvrage en 1756. II. *Observations de Chirurgie*, Paris, 1751, 2 vol. in-12. III.

Tome V.

Traité des Opérations de Chirurgie, Paris, 1742, in-8°. IV. *Réflexions sur les plaies d'armes à feu*, Paris, 1759, in-12. V. *Consultations sur la plupart des maladies qui sont du ressort de la Chirurgie*, Paris 1765, in-8°. VI. *Traité économique de l'anatomie du corps humain*, 1768 : ouvrage moins estimé que les autres productions de cet habile homme, qui ont mérité les suffrages, non-seulement des François, mais aussi des étrangers : la plupart ont été traduits en allemand & en anglais. — Son pere Henri LEDUAN, fut un des plus grands opérateurs de son siècle : il s'acquît sur-tout cette réputation dans les armées & à la cour. Il mourut l'an 1720.

LEDROU, Pierre-Lambert) natif de Hui, religieux Augustin, docteur de Louvain, professa la théologie dans l'université de cette ville avec beaucoup de réputation. Innocent XI, instruit de son mérite, le fit venir à Rome, & lui donna la préfecture du college de la Propagande. Les papes Alexandre VIII, Innocent XII & Clément XI, n'eurent pas moins d'estime pour lui. Innocent le nomma à l'évêché *in partibus* de Porphyre. Ayant eu quelque désagrément à l'occasion de l'affaire du P. Quesnel, dans laquelle il avoit été nommé consultant, il se retira à Liege avec la qualité de vicaire-général de ce diocèse. Il y mourut le 6 mai 1721, à 81 ans. On a de lui *IV Dissertations sur la Contrition & l'Attrition*, Rome, 1707, & Munich, 1708.

LÉE, (Nathanaël) poëte dramatique Anglois, élevé dans

Z

l'école de Westminster, puis au college de la Trinité à Cambridge, a laissé *xi* Pieces, représentées avec succès sur le théâtre anglois. Les sujets n'en sont pas toujours bien choisis, ni les intrigues bien conduites; mais il y a de beaux vers. Il mourut dans un état de démence. Adisson lui a donné des louanges.

LEEU, (Gerard) se fit une grande réputation dans le 15^e. siècle par son imprimerie qu'il établit vers 1477 à Goude en Hollande, & qu'il transporta vers 1484 à Anvers, où il mourut l'an 1492. Il sortit un très-grand nombre de livres de ses presses. C'étoit un homme qui avoit beaucoup de connoissances.

LEEUWEN, (Simon-Van) jurifconsulte Hollandois, né à Leyde en 1625, exerça long-tems la profession d'avocat avec beaucoup de réputation dans sa ville natale, & mourut à La Haye le 13 janvier 1682. Il étoit versé dans le droit romain, mais encore mieux dans celui de son pays. Ses ouvrages seroient estimés plus qu'ils ne le sont, s'il avoit mieux possédé les belles-lettres. Il a donné: I. *Pratique à l'usage des Notaires*, en flamand, &c., Rotterdam, 1741, 2 vol. in-8°. II. *Censura forensis*, Leyde, 1741, 2 vol. in-fol. III. Une *Edition du Corps de Droit Civil*, grec & latin, avec les notes d'un grand nombre de savans; Leyde, 1663, in-fol., belle édition. IV. *De origine & progressu Juris Civilis Romani*, 1672, in-8°. V. *Description de la Ville & de l'Université de Leyde*, en flamand, Leyde, 1672. VI. *Traité*

de l'Origine, des Usages, &c., des anciens Bataves, en flamand, La Haye, 1685, in-fol., &c.

LEEW, voyez LÉONIN.

LEFEVRE, voyez FEVRE.

LEGER, (S.) *Leodegarius*, évêque d'Autun, fut ministre d'état sous la minorité de Clotaire III, & suivit quelques auteurs, maire du palais sous Childeric II. Il ne s'occupa qu'à faire régner ces princes avec justice & humanité. Les courtisans l'ayant rendu suspect à Childeric, il se retira à Luxeuil; mais sa retraite ne le mit pas à l'abri de la persécution. Ebroïn lui fit souffrir des tourmens horribles; enfin il fut décapité l'an 680, dans la forêt de Lucheu en Picardie, diocèse d'Arras. Il nous reste de lui des *Status synodaux*, dans les Conciles du P. Labbe; & une *Lettre de consolation à Sigraide*, dans la Bibliothèque des Manuscrits du P. Labbe.

LEGER, (Antoine) théologien protestant, né à Ville-Seiche, dans la vallée de St-Martin en Piémont, l'an 1594, alla, en qualité de chapelain de l'ambassadeur des Etats-Généraux, à Constantinople. Il y lia une étroite amitié avec Cyrille Lucar, qu'il confirma dans les erreurs de Luther, & dont il obtint une *Confession de Foi*, que les Grecs ont hautement désavouée. De retour dans les Vallées, il y exerça le ministère; mais le duc de Savoie l'ayant fait condamner à mort comme fanatique & séditieux, il se retira à Geneve, où il obtint une chaire de théologie; il y mourut en 1661, à 67 ans. On a de lui une *Edition du Nouveau-Testament en grec* origi-

L E G

ginal & en grec vulgaire, en 2 vol. in-4°. — Antoine LEGER, son fils, né à Geneve en 1652, mourut dans cette ville en 1680. On a de lui cinq volumes de *Sermons* imprimés après sa mort. — Jean LEGER, né en 1615, neveu d'Antoine Leger, ministre de l'église de St. Jean, après l'avoir été de quelques autres en Piémont, fut député en 1661 auprès de plusieurs puissances protestantes, pour en obtenir de quoi faire une révolte. La cour de Turin en étant informée, fit raser à St. Jean la maison du neveu, & le fit déclarer criminel de lèse-majesté. Il devint ensuite pasteur de l'église wallone à Leyde, & il remplissoit encore cette place en 1665. Il a laissé l'*Histoire des Eglises Evangeliques des Vallées de Piémont*, in-fol.; c'est le fruit du ressentiment uni à l'esprit de secte.

LEGER, (Claude) né à Attichi, petite ville du diocèse de Soissons, en 1699, embrassa l'état ecclésiastique, & en eut toutes les vertus. Devenu curé de St-André-des-Arcs à Paris, il gagna l'estime & le respect de tous les gens de bien par sa charité, son zele, son désintéressement. Il mourut à Paris en 1774, regretté sur-tout d'un grand nombre de prélats qui avoient été ses élèves dans les sciences du saint ministère. A l'occasion du monument qui lui fut érigé en 1781, l'évêque de Senes (M. de Beauvais) prononça son *Eloge funebre*, vrai chef-d'œuvre en ce genre, & en même tems excellent traité des obligations & des vertus pastorales, écrit avec chaleur & avec sentiment, animé par

L E G 355

les applications & les citations les plus heureuses. L'illustre orateur ne fait point difficulté, en appliquant à ce respectable curé un passage de saint Hilaire, de dire que les évêques même auroient crus élever trop haut s'ils s'étoient mis à côté de ce simple prêtre: *Nemo unquam episcoporum sibi tantum assumpsit, ut se presbyteri illius collegam computaret.*

LEGET, (Antoine) né dans le diocèse de Fréjus, fut supérieur du séminaire d'Aix sous le cardinal de Grimaldi. On a de lui: I. *Une Retraite de dix jours*, in-12. II. *La Conduite des Confesseurs dans le Tribunal de la Pénitence*, in-12. III. *Les Véritables Maximes des Saints sur l'amour de Dieu*, Il mourut en 1728, à 71 ans, directeur de la maison de sainte Pélagie.

LEGIONENSIS, voyez LÉON Aloysius.

LEGRAND, LEGROS & autres, voyez lettre G.

LE JAY, voyez JAY.

LEIBNITZ, (Guillaume-Godefroi, baron de) né à Leipzig en 1646. Après avoir fait ses premières études, il s'enferma dans la nombreuse bibliothèque que son pere lui avoit laissée, & s'abandonna entièrement aux sciences. Poètes, orateurs, historiens, jurisconsultes, théologiens, philosophes, mathématiciens, il ne donna l'exclusion à aucun genre de littérature. Les princes de Brunswick, instruits de ses talents pour l'histoire, lui confierent celle de leur maison. Il parcourut toute l'Allemagne pour ramasser les matériaux de cet édifice; & passa de là en Italie, où les marquis de Tos-

cane, de Ligurie & d'Est, sortis de la même souche que les princes de Brunswick, avoient leurs principautés. De retour de ce voyage en 1690, il commença à faire part au public de la récolte abondante qu'il avoit faite dans ses savantes courses. Son mérite, connu bientôt dans toute l'Europe, lui procura des pensions & des charges honorables. L'électeur Ernest-Auguste le fit, en 1696, son conseiller-privé de justice: il l'étoit déjà de l'électeur de Mayence & du duc de Brunswick-Lunebourg. En 1699, il fut mis à la tête des associés étrangers de l'académie des sciences de Paris; il n'avoit tenu qu'à lui d'y avoir place beaucoup plutôt, & avec le titre de pensionnaire. Dans un voyage qu'il fit en France, on voulut l'y fixer fort avantageusement, pourvu qu'il quittât le Luthéranisme; mais tout tolérant qu'il étoit, il rejeta cette condition. Il inspira à l'électeur de Brandebourg le dessein d'établir une académie des sciences à Berlin, & fut fait président. Un champ non moins vaste & non moins glorieux s'ouvrit à lui en 1711. Le czar le vit à Torgaw, & ce législateur de barbares traita Leibnitz avec la considération qu'un Sage couronné a pour un Sage qui mériteroit la couronne. Il lui fit un magnifique présent, lui donna le titre de son conseiller-privé de justice, avec une pension considérable. L'empereur d'Allemagne ne le récompensa pas moins généreusement que celui de Russie; il lui donna le titre de conseiller-aulique avec une forte pension, & lui fit

des offres considérables pour le fixer dans sa cour. La vie de Leibnitz ne fut marquée que par des événemens flatteurs, si l'on en excepte la dispute de la découverte du *Calcul différentiel*. Cette querelle couvoit sous la cendre depuis 1699; elle éclata en 1711. Les admirateurs de Newton accuserent le philosophe Allemand d'avoir dérobé à celui-ci l'invention de ce calcul. La chose n'étoit pas aisée à prouver; Keill l'en accusa pourtant à la face de l'Europe. Leibnitz commença par réfuter cette imputation avec beaucoup d'impétuosité dans les *Journaux de Leipzig*, & finit par se plaindre à la société royale de Londres, en la demandant pour juge. L'examen des commissaires, nommés pour discuter les pieces de ce grand procès, ne lui fut point favorable. La société royale donna à son concitoyen l'honneur de la découverte; & pour justifier son jugement, elle le fit imprimer avec toutes les pieces qui pouvoient servir à appuyer l'arrêt. Les autres tribunaux de l'Europe savante, jugerent Leibnitz avec moins de sévérité, & peut-être avec plus de justice. Bien des gens penserent que le philosophe Anglois & le philosophe Allemand pouvoient avoir saisi chacun la même lumière & la même vérité. Ce qui les confirma dans leurs opinions, c'est qu'ils ne se rencontroient que dans le fonds des choses; ce que l'un appelloit *Fluxions*, l'autre le nommoit *Différences*. L'infiniment-petit étoit marqué, dans Leibnitz, par un caractère plus commode & d'un plus

grand usage, que le caractère employé par Newton. Leibnitz n'apprit qu'avec un chagrin mortel la perte de son procès; & par une foiblesse qui fait bien voir le peu de ressources de la philosophie, ce chagrin le consuma peu-à-peu, & hâta, dit-on, sa mort, arrivée le 14 novembre 1716, à 70 ans, à Hanovre. Ce philosophe ne s'étoit point marié, & la vie qu'il menoit ne lui permettoit guere de l'être. Il ne régloit point ses repas à de certaines heures, mais selon ses études; il n'avoit pas de ménage, & étoit peu propre à en avoir. Il étoit toujours d'une humeur gaie, mais il se mettoit aisément en colere; il est vrai qu'il en revenoit aussi-tôt. On l'a accusé de n'avoir été qu'un rigide observateur de la loi naturelle, & d'avoir aimé l'argent. Quoiqu'il eût un revenu très-considérable, il vécut toujours assez grossièrement. Sa mémoire étoit admirable; toujours prêt à répondre sur toutes sortes de matieres, il mérita que le roi d'Angleterre l'appellât son *Dictionnaire vivant*. C'étoit le savant le plus universel de l'Europe; mais il poussa l'amour de cette universalité si loin, qu'il se fit des idées fausses sur une infinité de choses, qu'il n'avoit pu approfondir assez pour en avoir de justes. Ce goût qu'il avoit pour l'universalité des talens, & peut-être l'ambition d'être envisagé comme un homme qui n'ignoroit rien, l'engagea à joindre à ses autres titres de gloire celui de poëte. Il fit un poëme sur la conquête de la Terre-Sainte, qui ne servit qu'à le rendre ridicule, & à prouver

la réflexion de l'abbé Desfontaines, touchant la difficulté d'allier une grande étude de la géométrie avec les richesses de l'imagination & le génie des belles-lettres; de même que ses idées romanesques & paradoxales vérifient l'observation de Pascal & de Scaliger, touchant l'influence de la géométrie sur les autres facultés intellectuelles (voyez Christian WOLFF). Nous avons de lui: I. *Scriptores rerum Brunswicarum*, en 3 vol. in-fol., 1707: recueil utile pour l'Histoire générale de l'Empire & l'Histoire particulière d'Allemagne. II. *Codex Juris gentium diplomaticus*, avec le Supplément, publié sous le titre de *Mantissa codicis Juris*, &c., Hanovre, 1693, 2 vol. in-fol. C'est une compilation de différens traités pour servir au droit public, précédés d'excellentes préfaces. Il y remonte aux premiers principes du droit naturel & du droit des gens. III. *De jure suprematûs ac legationis Principum Germania*, 1687, sous le nom supposé de César Furstener: ouvrage composé pour faire accorder aux ambassadeurs des princes de l'empire, non-électeurs, les mêmes prérogatives qu'aux princes d'Italie. IV. Le 1er. volume des Mémoires de l'Académie de Berlin, en latin, in-4°, sous le titre de *Miscellanea Berolinensia*. V. *Notitia Optica promota*, dans les ouvrages posthumes de Spinoza. VI. *De arte combinatoria*, 1690, in-4°. VII. Une foule de *Questions de Physique & de Mathématiques*, résolues ou proposées dans les Journaux de France, d'Angleterre,

de Hollande, & sur-tout de
Leipfig. Ce fut dans ce dernier
Journal qu'il inféra, en 1684,
les *Regles* du Calcul différen-
tiel. VIII. *Essais de Théodicée*
sur la bonté de Dieu, la liberté
de l'Homme, Amsterdam, 1747,
2 vol. in-12. Fruit d'une mé-
taphysique singulière & fautive
à plusieurs égards; mais qui ne
manque pas de vues justes &
profondes; il y a de bonnes
réflexions contre les Mani-
chéens: mais l'auteur semble
donner dans l'extrémité con-
traire, en niant l'existence du
mal, ou la défigurant de ma-
nière à ne pas s'y reconnoître.
Son *Optimisme* a donné à un
philosophe, moins amateur de
système, l'occasion de faire les
réflexions suivantes: "1°. L'on
ne peut nier que, par rapport
à Dieu, tout soit bien, parce
que Dieu ne sauroit rien
faire qui soit mal, quoiqu'il
puisse augmenter le bien &
le perfectionner à l'infini. 2°.
Par rapport à l'homme, con-
sidéré dans cette vie préci-
sément & sans l'espérance
de l'avenir, il est certain
que tout n'est pas bien; &
c'est insulter à ses maux,
que d'oser lui dire le con-
traire. 3°. Le système de
l'Optimisme, qui, pris dans
le sens de ses partisans, n'est
qu'un raffinement métaphy-
sique, né dans une imagi-
nation plus riante que vraie,
se vérifie en quelque sorte
dans la personne de l'homme
juste, dont les vertus s'ac-
croissent dans le malheur,
& chez qui l'attente du bien
à venir est toujours un sou-
lagement aux maux présens.
Dans l'une & dans l'autre

fortune, il jouit en paix de
son Dieu, comme il jouit
de lui-même; il jouit avec
transport de toute la nature;
il jouit sans crainte & sans
envie de tout ce qu'il y a
de bon dans les autres; il
supporte sans aigreur, sans
anertume, le mal qui s'y
rencontre & qu'il ne peut
y corriger; il prête à tout ce
qu'il voit, le jour le plus favo-
rable; il embellit tout ce qu'il
touche. Il sait que Dieu a
placé dans les souffrances
même le germe de la félicité
de ses enfans. Les sentimens
de patience, de paix, de
consolation, d'espérance,
qui accompagnent cette con-
noissance, font, de cette vie
même, une vie heureuse.
La paille est séparée du grain
sous la main du batteur.
L'huile coule épurée, après
avoir passé sous la meule,
qui a brisé l'amande & ses
enveloppes. La même main
qui s'appesantit sur le juste,
l'éprouve & le purifie, tandis
que le pécheur se désespère
& se damne. *Creatura enim*
tibi factori deserviens, exar-
descit in tormentum adversus
injustos, & lenior fit ad bene-
faciendum his qui in te con-
fidunt. Sap. 16. *Diligenti-*
bus Deum omnia cooperan-
tur in bonum. Rom. 8. *Una*
eademque vis irruens bonos
probat, purificat, eliquat;
malos vastat, damnat, exter-
minat. August. ». IX. plu-
sieurs *Ecrits de Métaphysique*,
sur l'espace, sur le tems, sur
le vide, sur la matière, sur
l'union du corps & de l'ame,
& d'autres objets qu'il discute
quelquefois en homme d'esprit,

plutôt qu'en philosophe profond : il semble moins chercher à expliquer la manière dont les choses existent réellement, qu'à proposer d'ingénieuses hypothèses, propres à embarrasser ceux qui voudroient les attaquer : ce que l'on voit sur-tout dans ses *Monadés*, imaginés pour donner une idée des premiers élémens de la matière ; & dans son *Harmonie pré-établie*, destinée à rendre compte de l'union du corps & de l'ame. Du reste, si Leibnitz a échoué dans ces recherches, il est dans le cas de tous les savans, qui ont essayé de remonter aux principes des choses, & à franchir les barrières qui environnent le sanctuaire de la nature. » Plus on avance en l'observant, dit un physicien, plus elle semble devenir secrète, & repousser ceux qui l'approchent de trop près » (voy. le *Cath. philos.*, t. 3, n. 418). Les idées politiques de Leibnitz peuvent être mises à côté de ses idées métaphysiques. Il vouloit réduire l'Europe sous une seule puissance quant au temporel, & sous un chef unique quant au spirituel. L'empereur & le pape auroient été les chefs de ces deux gouvernemens, l'un du premier, & l'autre du second. Il ajoutoit à ce projet celui d'une *Langue universelle philosophique* pour tous les peuples du monde : projet imaginé long-tems avant lui, & proposé encore après lui ; mais que ni la philosophie, ni la politique ne parviendront à réaliser. « Ne doutons pas, a dit quelqu'un à cette occasion, que la diversité des langues ne soit l'ouvrage de celui

qui répandit la confusion » parmi les hommes, lorsqu'ils étoient encore réunis dans l'usage d'une seule ; & qui en répartissant sur la terre ces tribus éparfes, les différença par leur langage, autant que par les bornes de leurs habitations, comme dit l'Apôtre, & le tems circonscrit de leur gloire & de leur durée. *Definiens statuta tempora & terminos habitationis eorum.* Act. 17 ». X. *Theoria motus abstracti & motus concreti*, contre Descartes. XI. *Accessiones Historia*, 2 vol. in-4° : recueil d'anciennes pièces. XII. *De origine Francorum disquisitio*, réfutée par le P. Tournemine, Jésuite, & par dom Vaissette, Bénédictin. XIII. *Sacro-Sancta Trinitas, per nova inventa Logica, defensa*, contre Wiffovattius, neveu de Socin ; il y a de très-bonnes idées. L'auteur prouve que non-seulement une bonne logique n'est pas contraire à la croyance de ce mystère, mais qu'elle fournit des argumens propres à repousser victorieusement les attaques des Sociniens. Effectivement, il en est de ce mystère comme des autres, que la révélation nous a manifestés, & que Dieu nous ordonne de croire. La raison ne les enseigne pas, ne les prouve pas : mais elle les défend du reproche de contradiction & d'impossibilité (voyez CLAYTON, MALEZIEU). XIV. *Des Lettres à Pellisson, sur la tolérance civile des religions* ; Paris, 1692, in-12, avec les réponses de Pellisson. XV. Plusieurs volumes de *Lettres*, recueillies par KORTHOLT (voy. cet article). XVI. *Des Poésies*

Latines & Françoises; elles prouvent l'observation que nous avons faite sur le peu de talens qu'il avoit pour ce genre de compositions. Malgré une certaine originalité de caractère, & un penchant assez marqué pour les idées extraordinaires ou même bizarres, Leibnitz avoit des principes auxquels il tenoit. Né dans une religion qui n'a point de base assurée, il vécut dans une espece de fluctuation qui lui fit former le projet de se réunir aux Catholiques; projet pour lequel il fut quelque tems en correspondance avec Bossuet (*voyez MOLANUS Gérard*). Il fut toujours zélé pour le Christianisme. Il ne parloit des Livres-Saints qu'avec respect: *Ils sont remplis, disoit-il, d'une morale nécessaire aux hommes*. On ne croyoit pas encore de son tems que le verbiage philosophique ou philanthropique pouvoit remplacer l'Evangile. Il parloit presque toujours honorablement de l'Eglise Romaine & de ses pontifes; il reconnoissoit hautement les avantages qu'elle avoit sur les sectes séparées de sa communion. «Voilà, dit-il» dans une de ses lettres, la» Chine ouverte aux Jésuites,» le pape y envoie nombre de» missionnaires. Notre peu d'u» nion ne nous permet pas» d'entreprendre ces grandes» conversions». Quelques-uns ont écrit qu'il étoit mort dans le sein de l'Eglise Romaine; mais cela ne paroît pas fondé. Cependant M. de Murr, savant Protestant, dans son *Journal pour Arts & Littér.*, 7e. part., fait mention d'un manuscrit de Leibnitz, qu'on garde dans la biblio-

theque électorale de Hanovre; » où, dit-il, la doctrine catho-» lique, dans les points même» auxquels les Protestans sont» les plus opposés, est défendue» avec tant d'ardeur, que si» on ne connoissoit pas l'écri-» ture de Leibnitz, par mille &» mille feuilles écrites de sa» main, on ne pourroit le croire» l'auteur de cet ouvrage». M. Dutens a publié le recueil des *Œuvres mathématiques* de Leibnitz, en 6 vol. in-4^o, 1767 & 1768; & peu de tems après on a imprimé son *Esprit* à Lyon, 2 vol. in-12. Ces deux recueils sont intéressans.

LEICH, (Jean-Henri) professeur d'humanités & d'éloquence à Leipsig, où il étoit né en 1720, travailla au *Journal & aux Nouvelles littéraires* de cette ville, & y mourut en 1750. Ses ouvrages sont: I. *De origine & incrementis Typographiæ Lipsiensis*. II. Une Edition du *Trésor* de Fabri. III. *De vita & rebus gestis Constantini Porphyrog.* IV. *De Diptycis veterum, & de Diptyco emin. Card. Quirini*. V. *Diatribe in Photii Bibliothecam*, &c.

LEIDRADE, archevêque de Lyon, bibliothécaire de Charlemagne, mort en 816, dans le monastere de S. Médard de Soissons, après s'être démis de son archevêché, eut une grande réputation de savoir & de piété. Il nous reste de lui un *Traité sur le Baptême*, quelques *Lettres* qu'on trouve dans la Bibliothèque des Peres, & divers *Opuscules* dans les *Annales* de D. Mabillon. Baluze a donné une Edition de ses *Œuvres* avec celles d'Agobard.

LEIGH, (Edouard) cheva-

Ver Anglois, né dans le comté de Leiceſter, s'eſt fait un nom par pluſieurs ouvrages, dans leſquels regnent la connoiſſance des langues & une critique ſage. Les principaux ſont : I. Des *Réflexions* en anglois ſur les cinq livres poétiques de l'ancien Teſtament, *Job*, les *Pſaumes*, les *Proverbes*, l'*Eccléſiaſte* & le *Cantique des Cantiques*; à Londres, 1657, in-fol. II. Un *Commentaire ſur le Nouveau Teſtament*, in-fol., 1650. III. Un *Dictionnaire Hébreu*, & un *Dictionnaire Grec*, qui ſe joignent enſemble ſous le titre de *Critica ſacra*, in-fol., à Amſterdam, 1696. Le 1^{er}. a paru en françois en 1703, par les ſoins de Wolzoque, ſous ce titre: *Dictionnaire de la Langue Sainte, contenant ſes origines, avec des obſervations*. IV. Un *Traité de la liaiſon qu'il y a entre la Religion & la Littérature*, matière mieux traitée depuis par l'évêque du Puy, le Franc de Pompiſſan, ſous le titre de *La Dévotion réconciliée avec l'Efprit*, Paris, 1755; & dans un excellent diſcours de M. de la Tour du Pin, *Alliance des Sciences avec la Religion*. Ce ſavant mourut en 1671.

LEIGH, (Charles) né à Grange dans le duché de Lancaſtre, pratiqua, avec beaucoup de ſuccès, la médecine en Angleterre, & particulière-ment à Londres, où il fut fait membre de la ſociété royale. Il parcourut preſque toute l'Angleterre en habile naturaliſte, étendit ſes obſervations juſqu'en Amérique, & mourut au commencement du 18^e. ſiècle. Le fruit de ſes recherches ſont : I. *Histoire naturelle des Pro-*

vinces de Lancaſtre, de Cheſter & de Derbi, avec le détail des antiquités qu'on trouve dans ces provinces; Oxford, 1630, in-fol., Londres, 1700, avec fig. en anglois. II. *Histoire de la Virginie*, Londres, 1705, in-12; ouvrage ſuperficiel. III. *Exercitationes de aquis mineralibus*, Londres, 1697, in-8°.

LELAND, (Jean) né à Londres, obtint du roi Henri VIII, le titre d'antiquaire & une forte penſion. Il parcourut toute l'Angleterre, & fit une ample moiſſon; mais il ne put pas profiter des matériaux qu'il avoit amasſés. Sa penſion ne lui étant point payée, il perdit l'eſprit de chagrin & mourut fou en 1552. On conſerve ſes manſcrits dans la bibliothèque bodléienne. Le plus eſtimé de ſes ouvrages imprimés eſt un ſavant *Traité des Ecrivains de la Grande-Bretagne*, en latin, Oxford, 1709, 2 vol. in-8°. Il paſſe pour exact. On accuſe Cambden d'en avoir beaucoup profité, ſans en rien dire. On a encore de lui : I. *L'Itinéraire d'Angleterre*, en anglois, Oxford, 1710, in-8°, 9 tomes. II. *De rebus Britannicis collectanea*, Oxford, 1713, 6 vol. in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec Jean LELAND, né à Wigan en Angleterre en 1691, miniſtre Puritain à Dublin, auteur : I. de *l'Avantage & néceſſité de la Révélation chrétienne*, 2 vol. in-4°, traduit en françois, 4 vol. in-12. II. de *l'Examen des écrits des Déiſtes*.

LELIO, voyez CAPILUPI.

LELLIS, (S. Camille de) né à Bacchianico dans l'Abruzze, en 1550, entra, après une vie fort déréglée & très-vagabonde,

dans l'hôpital de S. Jacques des Incurables, à Rome. Devenu économe de cette maison, il se proposa de prendre des moyens plus efficaces pour soulager les malades, que ceux qu'on avoit employés jusqu'alors. Son état de laïc lui faisant craindre de grands obstacles pour son projet, il se mit au rudiment à 32 ans, & parvint dans peu de tems au sacerdoce. C'est alors qu'il jeta les fondemens d'une congrégation de *Clercs réguliers, Ministres des Infirmes*. Les papes Sixte V, Gregoire XIV & Clément VIII, approuverent ce nouvel ordre, digne en effet de tous les suffrages & de tous les encouragemens qu'on a vu prodigués à des associations moins utiles. Le cardinal de Mondovil lui laissa tous ses biens à sa mort, arrivée en 1592, après l'avoir protégé pendant sa vie. Lellis, voyant son ouvrage affermi & sa congrégation répandue dans plusieurs villes, se démit de la supériorité en 1607, & mourut saintement en 1614. Benoît XIV le béatifia en 1742. Cicatello, son disciple, a écrit sa *Vie* en italien. Le P. Halloix, jésuite, en a donné une bonne traduction latine, Anvers, 1632.

LELY, (Pierre) peintre, né en 1618 à Soest en Westphalie, mort à Londres en 1680. Il s'appliqua d'abord au paysage; mais le talent de faire des portraits le fixa. Lely passa en Angleterre, à la suite de Guillaume II de Nassau, prince d'Orange, & peignit toute la famille royale.

LEMERY, (Nicolas) né à Rouen en 1645, d'un procureur au parlement, se consacra à l'étude de la chymie, & par-

courut toute la France pour s'y perfectionner. Cette science étoit alors une espece de chaos, où le faux étoit entièrement mêlé avec le vrai. Lemery les sépara; il réduisit la chymie à des idées plus nettes & plus simples, abolit la barbarie inutile de son langage, semblable à la langue sacrée de l'ancienne théologie d'Egypte & aussi vide de sens; il ouvrit des cours publics de cette science, d'où sortirent tous ceux qui y excellent. Obligé de passer en Angleterre, à cause de son attachement au Calvinisme, & ne pouvant oublier la France & sa famille, il y retourna, & se fit catholique en 1686. L'académie des sciences se l'associa en 1699, & lui donna ensuite une place de pensionnaire. Elle le perdit en 1715, à 70 ans. C'étoit un homme infatigable, bon ami, d'une exacte probité, & d'une simplicité de mœurs assez rare. Il ne connoissoit que la chambre de ses malades, son cabinet, son laboratoire & l'académie. Il fut une preuve que qui ne perd point de tems, en a beaucoup. On a de lui: I. Un *Cours de Chymie*, dont la meilleure édition est celle de M. Baron, en 1756, in-4°, avec de savantes notes. La 1^{re}. édition de ce livre, traduit dans toutes les langues de l'Europe, se vendit comme un ouvrage de galanterie ou de satire. II. Une *Pharmacopée universelle*, 1764, in-4°. C'est un recueil très-exact de toutes les compositions des remèdes décrits dans les meilleurs livres de pharmacie. III. Un *Dictionnaire universel des Drogues simples* 1759, in-4°. ouvrage qui est la base du pré-

cedent, & qui est aussi estimé. IV. Un *Traité de l'Antimoine*, in-8°. Lemery s'étoit beaucoup enrichi par le débit du blanc d'Espagne, qu'il posséda seul pendant un long-tems.

LEMERY, (Louis) fils du précédent & digne de lui par ses connoissances en chymie & en médecine, fut pendant 33 ans médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, acheta une charge de médecin du roi, & obtint une place à l'academie des sciences. Il mourut en 1743, à 66 ans, aimé & estimé. On a de lui : I. Un *Traité des Alimens*, 1702, in-12 : ouvrage clair & méthodique, réimprimé en 2 vol. II. Un grand nombre d'excellens *Mémoires* sur la chymie, inférés dans ceux de l'academie des sciences. III. Trois *Lettres* contre le *Traité de la génération des vers dans le corps de l'homme*, par Andry; 1704, in-12.

LEMNIUS, (Lavinus) né à Ziriczée en Zelande, l'an 1505, exerça la médecine avec réputation. Après la mort de sa femme, il fut élevé au sacerdoce, & devint chanoine de Ziriczée, où il mourut en 1568. On a de lui : I. *De occultis Natura miraculis*, in-8° : ouvrage curieux & savant pour le tems où il parut. II. *De Astrologia* in-8°. III. *De Plantis bivalentibus*, Francfort, 1591, in-12. Lemnius est le premier qui ait traité des plantes dont il est fait mention dans l'Écriture, mais il en parle d'une manière assez superficielle & inexacte; Scheuchzer a mieux fait dans sa *Physica sacra*. On a donné un Recueil des ouvrages de Lemnius, Francfort, 1628, auquel on a ajouté le traité *De*

Gemnis de Rueus. Le latin de Lemnius est estimé des connoisseurs. — Guillaume LEMNIUS, son fils, fut premier médecin d'Eric XIV, roi de Suede. On le fit mourir lorsque ce prince fut détrôné. — Il y a un poète de ce nom, Simon LEMNIUS, qui vivoit en 1550, & dont on a de mauvaises *Epi-grammes*, in-8°.

LEMOS, (Thomas) Dominicain né à Rivadavia en Galice, vers l'an 1550, de parens nobles, est célèbre par le zele avec lequel il combattit pour S. Thomas contre Molina. Le chapitre général de son ordre, convoqué à Naples en 1600, le chargea d'aller à Rome pour défendre la doctrine des écoles Dominicaines. On étoit à examiner le livre de Molina, de la *Concorde du Libre-Arbitre & de la Grace*; le P. Lemos excita les juges de cet ouvrage de vive voix & par écrit. Il parut avec éclat dans les congrégations de *Auxiliis*; les papes Clément VIII & Paul V, qui les avoient convoquées, applaudirent plusieurs fois à son éloquence & à son savoir. Le Jésuite Valentia, si on en croit les Dominicains, fut terrassé par cet habile homme, & mourut peu de tems après, consumé par le chagrin. Pierre Arrubal, son confrere, le remplaça, mais il ne put tenir contre le Dominicain. Outre que la nature l'avoit fait naître avec une poitrine de fer, il étoit environné d'une gloire en manière de couronne, qui éblouissoit ses adversaires, & les cardinaux mêmes. C'est le R. P. Chouquet, Dominicain, qui nous atteste ce prodige dans son curieux livre des *Entrailles maternelles de la*

Sainte Vierge pour l'Ordre des Freres Prêcheurs. On sent bien que les Jésuites se donnent également l'avantage dans ces disputes (voyez *Historia Controversiarum de Auxiliis divinae gratiae*, a Livino Meyer). Elles furent terminées, comme l'on fait, par une permission donnée aux deux parties d'enseigner & de défendre leurs sentimens; ce qui prouve assez que les papes ont jugé qu'il n'y avoit ni dans les uns, ni dans les autres, rien qui intéressât essentiellement la foi. Effectivement les Dominicains & les Jésuites, en raisonnant diversement sur la prédestination & la grace, se réunissoient parfaitement dans les conclusions générales que l'Eglise oppose aux hérétiques (voyez MOLINA). Le roi d'Espagne offrit à Lemos un évêché, qu'il refusa. Il se contenta d'une pension, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1629, à 80 ans. Il étoit depuis long-tems consultant général. On a de lui: I. *Panoplia gratiae*, 2 vol. in-folio, 1676, à Béziers, sous le nom de Liege. Il y traite à fond des matieres de la grace & de la prédestination; mais après avoir lu tout ce qu'il en dit, on finit par où les théologiens devoient commencer, par cette exclamation si sage de l'Apôtre des Gentils: *O! Altitudo divitiarum!* &c. II. Un *Journal de la Congrégation de Auxiliis*, Rheims, 1702, in-folio, sous le nom de Louvain. III. Un grand nombre d'autres *Ecrits* sur les questions de la grace, qu'on ne demande pas assez, & sur laquelle on dispute trop.

LENCLOS, (Anne, dite NINON) naquit à Paris en 1615,

de parens nobles. Sa mere qui étoit de la famille des Abra de Raconis, vouloit en faire une fille vertueuse; son pere, homme dissipé & frivole, réussit beaucoup mieux à en faire une épicurienne. Ninon perdit l'un & l'autre à l'âge de 15 ans. Maîtresse de sa destinée dans une grande jeunesse, elle se forma toute seule. Son imagination s'étoit exaltée & égarée sur plus d'un article essentiel par la lecture des ouvrages de Montagne & de son copiste Charron, lecture que le célèbre Malebranche croyoit la plus propre à corrompre les jeunes gens. Elle étoit déjà connue dans Paris par ses bons mots, sa philosophie, & la parade qu'elle faisoit d'une maniere de penser tout-à-fait particuliere. Un goût décidé pour le libertinage, l'empêcha de se prêter à aucun engagement solide. Ayant mis son bien à fonds-perdu, elle jouissoit de 8 à 10 mille livres de rente viagere. Le plan de vie qu'elle se traça, n'avoit point eu d'exemple. Elle ne voulut pas faire un trafic honteux de ses charmes; mais donner à son libertinage un air de décence, & s'il est permis de le dire, un air de dignité. Ce dessein extravagant ne lui réussit que trop bien; la corruption humaine accueillant avec empressement tout ce qui semble dénaturer le vice & lui donner part aux honneurs de la vertu. Sa maison fut le rendez-vous de ce que la cour & la ville avoient de plus poli. Scarron la consultoit sur ses *Romans*, Saint-Evremond sur ses *Vers*, Moliere sur ses *Comédies*, Fontenelle sur ses *Dialogues*.

Car telle est la lâcheté des beaux-esprits & des philosophes, prétendant à la célébrité, que le jugement d'une courtisane peut les flatter assez pour la faire l'arbitre de leurs pensées & de leurs talens. Les Coligni, les Villarceaux, les Sévigné, le Grand-Condé, le duc de la Rochefoucault, le maréchal d'Albret, Gourville, Jean Bannier, la Châtre, furent successivement ses amans; mais tous reconnurent que Ninon n'étoit pas susceptible d'attachement. Le dernier l'éprouva sur-tout d'une façon singulière. Obligé de rejoindre l'armée, incrédule aux sermens les plus tendres, Ninon le rassura par un billet signé de sa main, dans lequel elle lui donnoit sa parole d'honneur, que malgré son absence elle n'aimeroit que lui. A peine eut-il disparu, qu'elle se trouva dans les bras d'un nouvel amant. Madame de Maintenon voulut, dit-on, l'engager à vivre en femme honnête & chrétienne, & l'invita même à venir la voir. Ninon asservie à un long désordre, préféra sa voluptueuse indépendance, à la gêne d'être vertueuse en si bonne compagnie. En vain des directeurs sages voulurent la ramener à la Religion: elle n'en fit que plaisanter. Ninon n'aimoit point pourtant qu'on fit parade de l'irréligion. Un de ses amis refusant de voir son curé dans une maladie, elle lui mena ce prêtre, en lui disant: *Monsieur, faites votre devoir; je vous assure que, quoiqu'il raisonne, il n'en sait pas plus que vous & moi.* Elle définissoit elle-même parfaitement la passion à

laquelle elle sacrifia son honneur & sa conscience, en disant que c'étoit « une sensation plutôt qu'un sentiment; un goût » aveugle, purement sensuel, » une illusion passagère que la » satiété détruit; un plaisir machinal, commun à l'homme » & à la brute, qui ne suppose aucun mérite, ni dans » celui qui le donne, ni dans » celui qui le reçoit ». Cette Epicurienne, si charmante aux yeux des hommes mous & lâches, mais si coupable aux yeux de Dieu, mourut le 17 octobre 1705, suivant les uns, comme elle avoit vécu; suivant d'autres, dans des sentimens plus chrétiens. Elle avoit alors 90 ans. Elle laissa quelques enfans. L'un de ses fils est mort officier de marine. Avant qu'il vint au monde, un militaire & un ecclésiastique se disputèrent le criminel honneur de la paternité. La chose étoit douteuse, le sort en décida. On prit des dez, & l'abbé perdit cette funeste gloire. L'autre fils de Ninon finit ses jours d'une manière bien tragique. Il devint amoureux de sa mère, à qui il ne croyoit pas appartenir de si près; mais dès qu'il eut découvert le secret de sa naissance, il se poignarda de désespoir: tous les genres d'horreurs paroissant devoir se réunir dans cette longue scène de prostitution. Sa manie étoit d'avoir l'air & les manières d'un homme, & de disputer à ce sexe les avantages qu'il a sur le sien. *A la bonne heure, a dit à cette occasion J. J. Rousseau; mais je ne voudrois pas plus de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtresse.* Deux auteurs nous

ont donné la *Vie* de cette nouvelle Laïs : M. Bret en 1751, in-12; & M. Damours à la tête des *Lettres* qu'il a supposé écrites par Ninon au marquis de Sévigné, 1764, 2 vol. in-12, dans lesquelles il y a beaucoup d'esprit, des sentimens exaltés & romanesques; qui en prouvent la supposition. En 1790, on a donné la *Correspondance secrette entre Ninon Lenclos, le marquis de Villarceaux & Mme. de M...* Il n'est pas possible de s'y méprendre; ce n'est ni le ton ni le style de cette époque, qui n'étoit point encore celle du brillant persiflage. Il n'existe que 7 ou 8 Lettres qui soient vraiment de Ninon Lenclos. Elles ont été interées dans les *Œuvres* de Saint-Evremont. Ce sont des especes de billets écrits sans prétention.

LENET, (Pierre) fils & petit-fils de deux présidens du parlement de Dijon, a été lui-même conseiller dans ce corps, ensuite procureur-général, & enfin conseiller-d'état. Il fut, pendant le siege de Paris, l'un des intendans de justice, de police & des finances. Le siege fini, il retourna à la cour, où l'on se servit de lui en beaucoup d'occasions importantes. On a imprimé ses *Mémoires, contenant l'histoire des Guerres civiles des années 1649 & suivantes, principalement de celles de Guienne*. Ils ont paru en 1729, en 2 vol. in-12, sans nom de ville ni d'imprimeur. Ces *Mémoires* ne sont pas bien écrits; mais ils contiennent quelques faits intéressans. L'auteur n'y dit presque que ce qu'il a vu, & il a eu part à la plus grande partie des choses qu'il

raconte. Il mourut en 1671.

LENFANT, (David) Dominicain Parisien, mort dans sa patrie en 1688, à 85 ans, publia plusieurs compilations, dont les principales sont : I. *Biblia Bernardiana; Biblia Augustiniana; Biblia Thomæ Aquinatis*, en trois vol. in-4°. Ces ouvrages renferment tous les passages de l'Écriture expliqués par ces Peres. II. Un Recueil des Sentences de S. Augustin, sous le titre de *Concordantia Augustiniana*, 2 vol. in-fol. III. Une *Histoire générale*, superficielle & mal écrite, en 6 vol. in-12, 1684. Une singularité de cet ouvrage, c'est que l'auteur observe ce qui s'est passé de particulier dans l'univers chaque jour de l'année; depuis la naissance de J. C. Le P. d'Avrigni en releva plusieurs fautes dans les dates.

LENFANT, (Jacques) né à Bazoches en Beauce, l'an 1661, d'un pere ministre, fit ses études à Saumur & à Geneve. Il passa à Heidelberg en 1682, & y obtint les places de ministre ordinaire de l'église françoise, & de chapelain de l'électrice douairiere palatine. L'invasion des François dans le Palatinat, en 1688, l'ayant obligé de se retirer à Berlin, il y fut prédicateur de la reine de Prusse, chapelain du roi son fils, & mourut d'une paralysie en 1728, à 67 ans. Les plus connus de ses ouvrages sont : I. *Histoire du Concile de Constance*, 2 vol. in-4°, 1727; celle du *Concile de Pise*, 2 vol. in-4°, 1724; celle du *Concile de Bâle*, 1731, même format & même nombre de volumes. Ces trois *Histoires*, désfigurées par

l'esprit de parti & de secte qui animoit l'auteur, ont été réunies en 1731, en 6 vol. in-4°. II. *Nouveau-Testament*, traduit en françois sur l'original grec, avec des notes littérales, conjointement avec Beausobre, en 2 vol. in-4°. Dartis, ministre de Berlin, a accusé les traducteurs d'avoir affoibli les preuves de la divinité de J. C. III. *L'Histoire de la papesse Jeanne*, 1694, in-12. Lentant revint dans la suite de ses préjugés au sujet de cette fable si ridiculement inventée; mais Vignoles donna une nouvelle édition de son ouvrage en 1720, en 2 vol. in-12, avec des augmentations considérables, dans lesquelles il fit de vains efforts pour appuyer ce roman (voyez Benoît III). IV. Une Traduction latine du livre de la *Recherche de la Vérité*, du P. Malebranche, 2 vol. in-4°. V. *Poggiana*, en 2 vol. in-12: ouvrage aussi inexact que toutes les productions de ce genre. C'est une Vie du Pogge, avec un recueil de ses bons mots & quelques-uns de ses ouvrages. VI. *Des Sermons*, 2 vol. in-12. VII. *Des Ecrits de Controverse*. Le plus connu est intitulé: *Préservatif contre la réunion avec le siege de Rome*, 1725, en 5 vol. in-8°. Il y prétend réfuter un ouvrage de mademoiselle de Beaumont, qui met au néant les raisons de la séparation des Protestans d'avec l'Eglise Romaine. VIII. *Traduction des Lettres choisies de S. Cyprien aux Confesseurs & aux Martyrs*, avec des remarques historiques & morales, in-12. IX. Plusieurs Pièces dans la *Bibliothèque choisie* & dans la

Bibliothèque Germanique, à laquelle il eut beaucoup de part, & qui par-là se ressent de ses préjugés.

LENGLET, (Pierre) natif de Beauvais, professeur royal d'éloquence, fut recteur de l'université de Paris en 1660, & mourut en 1707. On a de lui un recueil de Poésies héroïques, où il y a du goût, un style aisé & pur, intitulé: *Petri Lengleti Carmina*, 1692, in-8°.

LENGLET DU FRESNOY, (Nicolas) naquit à Beauvais en 1674. Après le cours de ses premières études qu'il fit à Paris, la théologie fut le principal objet de ses travaux; il la quitta ensuite pour la politique. En 1705, le marquis de Torcy, ministre des affaires étrangères, l'envoya à Lille, où étoit la cour de l'électeur de Cologne, Joseph-Clément de Bavière. Il y fut admis en qualité de premier secrétaire pour les langues latine & françoise. Il fut chargé en même tems de la correspondance étrangère de Bruxelles & de Hollande. L'abbé Langlet avoit eu occasion de connoître le prince Eugene après la prise de Lille en 1708. Dans un voyage qu'il fit à Vienne en 1721, il vit de nouveau ce prince, qui le nomma son bibliothécaire: place qu'il perdit bientôt après. L'abbé Langlet ne sut jamais profiter des circonstances heureuses que la fortune lui offrit, & des protecteurs puissans que son mérite & ses services lui acquirent. Il voulut écrire, penser, agir & vivre librement. Il dépendit de lui de s'attacher au cardinal Passionnei, qui auroit voulu l'attirer à

Rome ; ou à le Blanc, ministre de la guerre : il refusa tous les partis qui lui furent proposés. *Liberté, liberté* : telle étoit sa devise. Cet éloignement pour la servitude s'étendoit jusque sur son extérieur. Il étoit ordinairement assez mal vêtu, mais il ne croyoit pas l'être. Malgré cela on le recevoit avec plaisir dans plusieurs maisons, parce qu'il avoit beaucoup de feu & d'agrément dans l'esprit, & sur-tout une mémoire admirable. Ce don de la nature lui inspira le goût des ouvrages d'érudition. Toutes ses études étoient tournées du côté des siècles passés ; il en affectoit jusqu'au langage gothique. Il vouloit, disoit-il, être *Franc-Gaulois* dans son style comme dans ses actions. Aussi seroit-on tenté de le prendre, dans quelques-uns de ses ouvrages, pour un savant du 16^e siècle, plutôt que pour un littérateur du 18^e. Il a dans ses notes & dans ses jugemens, une causticité mordante. C'est ce qui lui occasionna tant de querelles avec les censeurs de ses manuscrits. Il ne pouvoit souffrir qu'on lui retranchât une seule phrase ; & s'il arrivoit que l'on rayât quelqu'endroit auquel il fût attaché, il le rétablissoit toujours à l'impression. Il a été mis à la Bastille 10 ou 12 fois dans le cours de sa vie : il en avoit pris en quelque sorte l'habitude. Depuis plusieurs années il s'appliquoit à la chymie, & l'on prétend même qu'il cherchoit la pierre philosophale. Parvenu à l'âge de 82 ans, il périt d'une manière funeste, le 16 janvier 1755. Il rentra chez lui sur les 6 heures du soir, & s'étant mis

à lire un livre nouveau, il s'endormit & tomba dans le feu. Ses voisins accoururent trop tard pour le secourir. Il avoit presque la tête toute brûlée lorsqu'on le tira du feu. Les principaux fruits de sa plume vive, féconde & incorrecte, sont : I. *Un Nouveau-Testament* en latin, enrichi de notes historiques & critiques, ni trop longues, ni trop courtes, & assez claires ; à Paris, 1703, 2 vol. in-16 ; réimprimé en 1735, même format. II. *Le Rationarium Temporum* du savant Petau, continué depuis 1631 jusqu'en 1701, 2 vol. in-12. Paris, 1700. Cette édition est incorrecte, & ce que l'abbé Lenglet y a ajouté, est d'une latinité assez médiocre. III. *Commentaire de du Puy sur le Traité des Libertés de l'Eglise Gallicane* de Pierre Pithou, 1715, 2 vol. in-4^o : édition belle & correcte. Cet ouvrage essuya de grandes contradictions. IV. *L'Imitation de J. C. traduite & revue sur l'ancien original latin, d'où l'on a tiré un chapitre qui manque dans les autres éditions*, Amsterdam, 1731, in-12. V. *Arresta Amorum, cum commentariis Benedicti Curtii*, 1731, en 2 vol. in-12. Cette édition, devenue rare, est d'une grande beauté ; la Préface offre des endroits curieux & piquans. VI. *Réfutation des erreurs de Spinoza*, par Fénelon, Lami & Boullainvilliers, 1731, in-12. VII. *Œuvres de Clément, Jean & Michel Marot*, La Haye, 1729, en 4 vol. in-4^o : édition plus magnifique qu'utile, sur le plus beau papier, chaque page encadrée... & en 6 vol. in-12 : édition très-inférieure à la précédente,

édenite, l'une & l'autre pleines de fautes. Des différentes pieces qui grossissent ce recueil, les unes offrent des observations curieuses & fort justes, les autres des plaisanteries du plus mauvais ton, des obscénités dignes de la plus vile canaille, des déclamations satyriques qui méritoient un châtiment exemplaire. L'abbé Lenglet se cacha sous le nom de *Gordon de Perce*. VIII. Les *Satyres & autres Œuvres de Regnier*, 1733, grand in-4^o: édition qui plaît autant aux yeux, qu'elle déplaît au cœur & à l'esprit. L'abbé Lenglet éclaircit un texte licencieux, par des notes plus licencieuses encore. Il avoit du goût pour tout ce qui avoit rapport à la plus sale lubricité. On lui a attribué (& ce n'est pas tout-à-fait sans fondement) des éditions de l'*Aloysia Sigea*, du *Cabinet satyrique*, & de plusieurs autres infamies. IX. Une édition du *Roman de la Rose*, avec d'autres ouvrages de Jean de Meun, Paris (Rouen) 1735, 3 vol. in-12. On y trouve une préface curieuse, & des notes dont beaucoup sont communes & par conséquent inutiles, quelques-unes ridicules, d'autres obscènes, & un glossaire très-abrégé & très-superficiel. X. Une édition de *Catulle*, *Propertius* & *Tibulle*, comparable à celles des Elzevirs pour la beauté & la correction, à Leyde (Paris, chez Coustelier) 1743, in-12. XI. Le 6^e volume des *Mémoires de Condé*, 1743, in-4^o, Londres (Paris): belle édition; mais pleine de traits si vifs & de réflexions si hardies, que l'éditeur en fut puni par un assez long séjour à la Bas-

Tome V.

tille. XII. *Journal de Henri III*, 1744, en 5 vol. in-8^o, Paris, sous le nom de Cologne, avec un grand nombre de pieces curieuses sur la Ligue. XIII. *Mémoires de Comites*, 1747, 4 vol. in-4^o, (voyez COMINES); XIV. Une édition de *Lactance* (voyez LACTANCE). XV. *Mémoires de la Régence de M. le Duc d'Orléans*, 1749, en 5 vol. in-12. L'abbé Lenglet n'a été que le réviseur de cet ouvrage, qui est de M. Piossens. Il a ajouté des pieces essentielles, sur-tout la conspiration du prince de Cellamare, & l'abrégé du fameux système. XVI. *Métallurgie d'Alfonse Barba*, traduite de l'espagnol en françois, 1751, 2 vol. in-12; le 2^e vol. est de Lenglet. XVII. *Cours de Chymie de Nicolas le Fèvre*, 1751, 5 vol. in-12, dont les deux derniers sont de l'éditeur. XVIII. *Méthode pour étudier l'Histoire, avec un Catalogue des principaux Historiens*, en 12 vol. in-12 & en 7 vol. in-4^o; le meilleur ouvrage que nous ayons en ce genre. L'auteur y établit les principes & l'ordre qu'on doit tenir pour lire l'histoire utilement; il discute plusieurs points historiques intéressans; il fait connoître les meilleurs historiens, & accompagne le titre de leurs ouvrages de notes historiques, littéraires, critiques & le plus souvent satyriques. Ce livre seroit encore plus estimé; s'il n'avoit pas grossi son Catalogue de tant d'historiens inconnus, & s'il s'étoit borné à faire un ouvrage de goût plutôt qu'une compilation. La 5^e édition de 1729 attira l'attention du ministre, qui y fit mettre un grand

A a

nombre de cartons. Le recueil de ces morceaux supprimés forme un in-4°. assez épais, qui se vendit séparément & sous le manteau à un prix considérable. Cet ouvrage a été réimprimé en 1772, en 15 vol. in-12, avec des additions & de prétendues corrections qui se ressentent étrangement de la corruption que l'histoire a subie dans ce siècle. XIX. *Méthode pour étudier la Géographie*. Elle est assez recherchée, malgré quelques inexactitudes. On y trouve un catalogue des meilleures cartes & un jugement sur les différens géographes. La dernière édition est de 1767, 10 vol. in-12, avec les augmentations & les corrections nécessaires. XX. *De l'usage des Romains, où l'on fait voir leur utilité & leurs différens caractères, avec une Bibliothèque des Romains*, 1734, 2 vol. in-12 : ouvrage proscrit par tous les gens sages, comme un livre scandaleux. XXI. *L'Histoire justifiée contre les Romains*, 1735, in-12. C'est le contre-poison du livre précédent, que l'auteur n'avoit pas intérêt qu'on lui attribuât; mais l'antidote est plus foible que le venin. Les auteurs qui se rétractent par des considérations humaines, ont toujours soin de laisser subsister leurs erreurs, & de ne les combattre que par des coups qui ne les abattent pas. XXII. *Plan de l'Histoire générale & particulière de la Monarchie Française*. Il n'en a donné que 3 vol. & il a fort bien fait de ne pas continuer; car ce livre est mal fait & mal écrit. XXIII. *Lettre d'un Pair de la Grande-Bretagne sur les affaires pré-*

sentes de l'Europe, 1745, in-12. Elle est curieuse. XXIV. *L'Europe pacifiée par l'équité de la Reine de Hongrie*, par M. Albert Van-Heussen, &c., Bruxelles, 1745, in-12; ouvrage recherché à cause des traits hardis, mais vrais, qu'il renferme. XXV. *Calendrier historique, où l'on trouve la Généalogie de tous les Princes de l'Europe*, 1750, in-24. Ce petit ouvrage le fit mettre à la Bastille. XXVI. *Diurnal Romain*, latin & françois, 2 vol. in-12, 1705. Il fit cette version à la sollicitation de madame la princesse de Condé, qui disoit tous les jours son bréviaire. XXVII. *Géographie des Enfans*, en un petit vol. in-12. XXVIII. *Principes de l'Histoire*, 1736 & années suivantes, 6 vol. in-12: ouvrage foible, écrit incorrectement, & dont les faits ne sont pas toujours bien choisis; l'auteur l'avoit composé pour servir à l'éducation de la jeunesse. XXIX. *Histoire de la Philosophie Hermétique*, 3 vol. in-12, Paris, 1742. Cette mystérieuse philosophie y est traitée de façon à ne pas faire connoître la manière de penser de l'auteur sur son objet. XXX. *Tablettes Chronologiques*, publiées pour la 1re. fois en 1744, en 2 vol. in-8°. & de nouveau en 1778, avec les corrections & les augmentations, dont cet ouvrage très-instructif avoit besoin. On n'a pas tout corrigé, à la vérité; mais comment le pourroit-on dans des livres si chargés de noms & de dates? XXXI. *Traité historique & dogmatique sur les apparitions, les visions, &c.*, 1751, 2 vol. in-12: curieux, mais mal digéré; presque sans

ensemble & sans résultat : le jugement de l'auteur n'égalait pas, à beaucoup près, sa mémoire. XXXII. *Recueil de Dissertations anciennes & nouvelles sur les apparitions, les visions, les songes, &c.*, 4 vol. in-12, 1752 : collection plus ample que bien choisie : il n'a pas fait difficulté d'y insérer l'absurde dissertation d'un nommé Meyer, qui prétend que les chevaux & les bœufs morts peuvent plutôt revenir en ce monde que les hommes. XXXIII. *Histoire de Jeanne d'Arc*, 1753, in-12, en 3 parties, composée sur un manuscrit d'Edmond Richer. On l'a lue avec plaisir. Le style est comme celui de ses autres productions, vif, familier & incorrect. XXXIV. *Traité historique & dogmatique du secret inviolable de la Confession*, Paris, 1713, in-12 : livre utile, & l'un des meilleurs de ce fécond écrivain. M. Michault a publié, en 1761, des *Mémoires curieux pour servir à l'Histoire de la vie & des ouvrages de l'abbé Lenglet*.

LENONCOURT, (Robert de) d'une des plus anciennes maisons de Lorraine, fut archevêque de Rheims. Il se distingua tellement par son éminente piété & par sa charité, qu'il s'acquit le titre de *Pere des Pauvres*. Il sacra le roi François I, & mourut en odeur de sainteté l'an 1531.

LENONCOURT, (Robert de) neveu du précédent, fut évêque de Châlons-sur-Marne, puis de Metz. Paul III l'avoit fait cardinal en 1538. Il fut aussi archevêque d'Embrun, d'Arles, &c. Il mourut à la Charité-sur-Loire, en 1561. Les hu-

guenots ayant pris cette ville l'année suivante, eurent la fureur d'ouvrir son tombeau & d'en tirer son corps.

LENONCOURT, (Philippe de) neveu du précédent, cardinal & archevêque de Rheims, s'acquit l'estime & la confiance des rois Henri III & Henri IV, & du pape Sixte V. Il mourut à Rome en 1591, à 65 ans. Il avoit autant d'esprit que de piété.

LENOSTRE, voy. NOSTRE.

LENS ou LENSEI, (Arnould de) *Lensaens*, naquit au village de Belceil, près Ath, dans le Hainaut. Après avoir fait un voyage dans les Pays-Bas, il passa en Moscovie, devint médecin du czar, & périt à Moscou, lorsque cette ville fut brûlée l'an 1575 par les Tartares. Nous avons de lui une Introduction aux Elémens de géométrie d'Euclide, imprimée à Anvers sous ce titre : *Isagoge in geometrica Elementa Euclidis*.

LENS, (Jean de) frere du précédent, chanoine de Tournay, & professeur de théologie à Louvain. Il mourut en 1593. Il a laissé plusieurs ouvrages de controverse. Il fut un de ceux qui composèrent, en 1588, la Censure de l'université de Louvain contre Lessius, sur la Doctrine de la Grace (voyez LESSIUS). Il se distingua plus louablement contre Baius, & composa par ordre de la faculté de théologie, une formule de doctrine, contradictoire aux propositions condamnées de ce novateur.

LENTULUS - GETULICUS, (*Cneius*) d'une famille consulaire illustre & ancienne, fut élevé au consulat l'an 26 de J. C. Il étoit proconsul dans la

Germanie, lorsque Séjan fut tué à Rome. Il fut accusé d'avoir eu dessein de donner sa fille en mariage au fils de ce ministre : Lentulus s'en défendit par une lettre si éloquente, qu'il fit exiler son délateur & qu'il échappa du danger qui le menaçoit ; mais l'affection des soldats pour Lentulus, ayant donné ensuite de la jalousie à Tibère, ce prince le fit mourir. Suétone parle, dans la Vie de Caligula, d'une *Histoire* écrite par ce consul. Martial dit aussi, dans la préface du premier livre de ses *Epigrammes*, qu'il étoit poète. — Un sénateur du même nom fut mis à mort en prison, pour être entré dans la conjuration de Catilina.

LENTULUS, (Scipion) Napolitain, se retira dans le pays des Grisons, où il embrassa le Calvinisme, & exerça le ministère à Chiavenna. Il est connu par son *Apologie* d'un édit des Liges Grises contre des sectaires ariens, in-8°, 1570; & par une *Grammaire Italienne*, publiée à Genève en 1568. Bayle remarque, à l'occasion de son *Apologie*, « que les apostats » affichent un grand zèle pour » la religion qu'ils ont embrassée ; & que quoiqu'ils aient » grand besoin de tolérance, » ils sont ordinairement très- » intolérans ». Cette *Apologie* d'ailleurs ne fait que mieux remarquer l'inconséquence des Protestans, qui s'élèvent contre les Ariens, après avoir secoué eux-mêmes le joug de l'Eglise. Car si les Protestans ont le droit de s'en tenir à l'Écriture-Sainte, & de l'expliquer même par l'esprit privé, pourquoi les Ariens n'auroient-ils pas le

même privilège ? Et si l'on peut expliquer arbitrairement contre l'autorité de l'Eglise, la tradition & les saints Peres, les passages de l'Écriture touchant la présence réelle, pourquoi ne feroit-on pas la même chose avec ceux qui regardent la divinité de J. C. ? On peut voir cette observation établie avec autant de force que d'évidence dans un petit traité du Jésuite Kaprinay, publié contre les Calvinistes de Hongrie : *Vel Christus est in Eucharistiâ vel non est Deus*. On la trouve aussi très-bien discutée dans la *Perpétuité de la Foi*, tom. 1, p. 47, 48, 50, &c. Voyez SERVET, MELANCHTHON, VORSTIUS Conrad.

LÉON, (S.) surnommé le Grand, vit le jour à Rome, suivant les uns, & en Toscane suivant d'autres. On ne fait rien de particulier sur ses premières années. Les papes S. Gellestin I & Sixe III l'employèrent dans les affaires les plus importantes & les plus épineuses, lors même qu'il n'étoit que diacre. Après la mort de ce dernier pontife, en 440, il fut élevé sur le Saint-Siège par le clergé de Rome. Le peuple apprit son élection avec transport, & le vit sur le trône pontifical avec admiration. Léon réprima par sa fermeté les progrès des hérétiques, & en ramena plusieurs à la foi par sa douceur. Ayant découvert à Rome un nombre infini de Manichéens, il fit contre eux une information juridique & publique, mit au grand jour les infamies ténébreuses de leurs mystères, & livra les plus opiniâtres au bras séculier. Il s'arma

du même courage contre les Pélagiens & les Priscillianistes, & extermina entièrement les restes de ces hérétiques en Italie. Son zèle, non moins ardent contre les Eutychiens, le porta à protester par ses légats contre les actes du *Brigandage d'Éphèse*, où l'erreur avoit été canonisée en 449. L'empereur Marcien ayant assemblé, à la sollicitation de Léon, un concile œcuménique à Chalcédoine en 451, S. Léon y envoya 4 légats pour y présider. La 2^e. session fut employée à lire une lettre du saint pape à Flavien, patriarche de Constantinople, dans laquelle il développoit d'une manière admirable la doctrine de l'Église Catholique sur l'Incarnation. Le concile lui donna tous les éloges qu'elle méritoit. L'erreur fut proscrite, & la vérité prit sa place. Dans le tems qu'on tenoit ce concile en Orient, Attila ravageoit l'Occident, & s'avançoit vers Rome pour la réduire en cendres. L'empereur Valentinien choisit S. Léon pour arrêter ce guerrier terrible & pour faire des propositions de paix. Le pontife lui parla avec tant de majesté, de douceur & d'éloquence, qu'il amollit son caractère féroce. Ce roi barbare sortit de l'Italie & repassa le Danube, emportant dans son cœur de l'amitié, du respect & de l'admiration pour le pontife Romain. Genseric fit ce qu'Attila n'avoit pas fait. Il surprit Rome en 455 & l'abandonna au pillage; ses troupes saccagerent la ville pendant 14 jours avec une fureur inouïe. Tout ce que put obtenir S. Léon, fut qu'on ne commettrait ni meurtres, ni

incendies, & qu'on ne toucheroit point aux trois principales basiliques de Rome, enrichies par Constantin de présents magnifiques. L'illustre pontife, en veillant aux biens spirituels, ne négligea point les intérêts temporels des peuples, & mourut en 461, avec la réputation d'un saint & d'un grand homme. Son pontificat embarrasse étrangement ceux qui rapportent la grande autorité des papes aux fausses décrétales. Jamais le siege de Rome ne fut plus respecté, ni ses décrets d'une force plus marquée que sous le pape Léon (*voy. GRÉGOIRE le Grand, INNOCENT I, ISIDORE MERCATOR, LUTHER, S. PIERRE*). C'est le premier pape dont nous ayons un corps d'ouvrages. Il nous reste de lui *xcvi Sermons*, & *cxxi Lettres*. Plusieurs savans lui attribuent aussi les livres: *De la vocation des Gentils*, & *Épître à Démétride*: mais le pape Gélase, qui vivoit à la fin de ce siècle, cite ces livres comme étant d'un docteur de l'Église, sans les attribuer à S. Léon; quelques-uns, parmi lesquels se trouve l'abbé Anthelmi, les attribuent à S. Prosper, mais le style n'est pas favorable à cette opinion, car c'est réellement celui de S. Léon; style poli, coulant, nombreux, plein de dignité & de force, d'une latinité pure & riche. Toutes ses périodes ont une certaine cadence mesurée, qui surprend sans déplaire. Il est semé d'épithètes bien choisies & d'antithèses très-heureuses, mais un peu trop fréquentes. Le P. Quefnel a donné une édition des ouvrages de ce S. Père, qui parut à Paris en 1675, en 3

vol. in-4°, ensuite à Lyon l'an 1700, in-fol., Baluze, Anthelmi, Jean Salinas & dom Coustant, ont reproché au P. Quésnel un grand nombre de falsifications; il paroît avoir pris à tâche d'affoiblir dans plus d'un endroit l'impression de l'autorité pontificale, plus forte dans les ouvrages de S. Léon que dans ceux de la plupart des papes postérieurs, comme Casaubon lui-même l'a remarqué. On prétend même que c'est dans ce dessein que le P. Quésnel, intéressé à combattre l'autorité du chef de l'Eglise, a entrepris cette traduction. Les *Œuvres de S. Léon* ont été publiées de nouveau à Rome en 1733, en 2 vol. in-fol., par le P. Cacciari, Carme, & à Venise par Mrs. Ballarimi, l'une & l'autre en 3 vol. in-folio. Le P. Cacciari a fait paroître en 1751, *Exercitationes in Opera S. Leonis*, in-fol. Ce sont des dissertations d'un style assez négligé, mais pleines de choses. L'abbé de Bellegarde a donné une traduction française des *Sermons* de ce S. Pere, Paris, 1701. Le P. Maimbourg a écrit l'*Histoire* de son pontificat, in-4°, ou 2 vol. in-12. Voyez S. HILAIRE d'Arles.

LÉON II, (S.) Sicilien, successeur du pape Agathon en 682, envoya l'année suivante le soudiacre Constantin, régionalnaire du Saint-Siege, à Constantinople, en qualité de légat. Il le chargea d'une lettre pour l'empereur, dans laquelle il confirmoit, par l'autorité de S. Pierre, la définition du 6e concile, & disoit anathème à Théodore de Pharan, Cyrus d'Alexandrie, Sergius, Pyrrhus,

Paul & Pierre de Constantinople, à Macaire, Etienne & Polychrone, & même au pape Honorius; « parce que, comme il s'en explique dans sa première lettre aux évêques d'Espagne, » Honorius n'a point éteint dans » sa naissance la flamme de la » doctrine hérétique comme il » convenoit à son siege » (voy. HONORIUS). Il mourut vers le milieu de l'année 683, après avoir tenu le bâton pastoral avec autant de fermeté que de sagesse. Il institua le *Baiser de paix* à la Messe, & l'*Asperision de l'Eau Bénite* sur le peuple; perfectionna le chant grégorien, & composa plusieurs Hymnes pour l'office de l'Eglise. On lui attribue *IV Epîtres*, que Baroni-
nius croit supposées.

LÉON III, Romain, monta sur la chaire de S. Pierre après Adrien I, en 795. Une de ses premières démarches fut d'envoyer à Charlemagne des légats chargés de lui présenter les clefs de la basilique de S. Pierre & l'étendard de la ville de Rome, en le priant de députer un seigneur pour recevoir le serment de fidélité des Romains. Il se forma, peu de tems après, une conjuration contre Léon. Elle éclata en 799, le jour de S. Marc. Le primicier Pascal, & Campule facellaire, tous deux neveux du dernier pape, à qui ils n'avoient pas pu succéder, étoient à la tête. Après l'avoir assailli avec une troupe de scélérats, tandis qu'il sortoit à cheval du palais de Latran, pour se rendre à la procession des *Grandes Litanies*, ils jetèrent par terre le pontife, le maltraitèrent avec fureur, & firent tous leurs efforts pour lui arracher

cher la langue & les yeux. De la rue il fut traîné au monastere de S. Silvestre, où ils réitérèrent leurs cruautés, pour s'assurer que jamais il ne feroit usage de la vue ni de la parole. Peu après néanmoins il recouvra l'une & l'autre dans la ville de Spolette, où le transporta le duc Vinigise qui étoit accouru à son secours avec ses troupes. Les auteurs & tous les plus grands personnages du tems donnent cette guérison pour un miracle, avec un concert sur le fait & les circonstances, qu'une critique raisonnable ne sauroit mépriser. « C'est un » miracle, dit Theodulfe d'Orléans, que le pape continue à voir & à parler, si ses assassins ont exécuté le projet qu'ils avoient formé de lui couper la langue & de lui crever les yeux; & s'ils ne l'avoient pu exécuter, ayant eu le pontife en leur pouvoir, ce seroit un autre miracle encore plus difficile à croire ». Léon sortit du monastere pour se sauver en France auprès de Charlemagne. Ce monarque le renvoya en Italie avec une escorte. Il rentra à Rome, comme en triomphe, au milieu de tous les ordres de la ville, qui vinrent au-devant de lui avec des bannieres. Charlemagne passa en Italie l'an 800; le pape l'y couronna empereur d'Occident le jour de Noël de la même année, & obtint de lui la grace de Pascal & de Campule, que ce prince avoit condamnés à mort. Les ennemis de Léon ayant de nouveau conspiré contre lui après la mort de Charlemagne, il en fit périr plusieurs par le dernier sup-

plice, en 815. Il mourut l'année d'après, regardé comme un pontife politique. On a de lui *xiii Epîtres*, Helmstadt, 1655, in-4°. On lui attribue mal-à-propos l'*Enchiridion Leonis papa*, petit livre de prieres contenant les sept Psaumes & diverses oraisons énigmatiques, dont les alchymistes font cas, & que les curieux recherchent par cette raison. Il a été imprimé à Lyon en 1601 & 1607, in-24, & à Mayence en 1633. Mais l'édition recherchée est celle de Rome, en 1525, in-24; & la meilleure après celle-là est celle de Lyon, en 1584, aussi in-24.

LÉON IV, (S.) Romain, pape en 847, après Sergius II, mourut saintement en 855. Il illustra le pontificat par son courage & par ses vertus. Il eut la douleur de voir les Sarrasins aux portes de Rome, prêts à faire une bourgade mahométane de la capitale du Christianisme. Les empereurs d'Orient & ceux d'Occident sembloient l'avoir abandonnée. Léon IV, plus grand homme qu'eux, prit dans ce danger l'autorité d'un souverain, d'un pere qui défend ses enfans. Il employa les richesses de l'Eglise à réparer les murailles, à élever des tours, à rendre des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens; il engagea les habitans de Naples & de Gayette à venir défendre les côtes & le port d'Ostie; il visita lui-même tous les postes, & reçut les Sarrasins à leur descente, non pas en équipage de guerrier, mais comme un pontife qui exhortoit un peuple chrétien, & comme un roi qui veilloit à la

fireté de ses sujets. Il étoit né Romain. « Le courage des premiers âges de la république » (dit l'auteur de l'*Histoire générale*) revivoit en lui dans « un tems de lâcheté & de corruption ». Son courage & ses soins furent secondés. On reçut les Sarrasins courageusement à leur descente ; & la tempête ayant dissipé la moitié de leurs vaisseaux, une partie de ces conquérans, échappés au naufrage, fut mise à la chaîne. Le pape rendit sa victoire utile, en faisant travailler aux fortifications de Rome & à ses embellissemens, les mêmes mains qui devoient la détruire. Il enferma ensuite d'une bonne muraille, tout le Mont-Vatican, où il se forma un nouveau quartier, ou une nouvelle ville, qui prit le nom de *Léonine*. Il s'appliqua fortement à la réformation des mœurs & au rétablissement de la discipline ecclésiastique, tint à ce sujet un concile à Rome en 853, & pour faire un exemple, déposa Anastase, cardinal-prêtre de S. Marcel, pour n'avoir pas résidé dans sa paroisse. C'est le même Anastase qui disputa la papauté à Benoît III. Nous avons de Léon une *Homélie* adressée aux évêques & aux pasteurs sur leurs devoirs. Elle a été publiée par le P. Labbe, & se trouve dans le *Pontifical Romain*. Cinq jours après sa mort, Benoît III fut élu pape : ce qui détruit l'opinion fabuleuse de ceux qui ont placé le pontificat prétendu de la papesse Jeanne entre ces deux pontifes. Voyez BENOÎT III & JEAN VIII.

LÉON V, natif d'Andrea, succéda au pape Benoît IV, en

903. Il fut chassé & mis en prison environ un mois après par Christophe, qui s'empara de son siege. Léon y mourut de chagrin.

LÉON VI, Romain, succéda au pape Jean X, sur la fin de juin 928, & mourut au commencement de février 929. Quelques-uns prétendent que c'étoit un *intrus*, placé sur le Saint-Siege par les ennemis de Jean X. Etienne VII fut son successeur.

LÉON VII, Romain, fut élu pape après la mort de Jean XI, en 936, & n'accepta cette dignité que malgré lui. Il fit paroître beaucoup de zèle & de piété dans sa conduite, & mourut en 939. Il est appelé Léon VI dans plusieurs catalogues. Il eut Etienne VIII pour successeur. On a de lui une *Lettre* à Hugo, abbé de Tours, insérée dans le *Spicilege* de dom d'Achery. Elle est une preuve de son zèle pour la discipline monastique.

LÉON VIII, fut élu pape après la déposition de Jean XII, le 6 décembre 963, par l'autorité de l'empereur Othon. Fleury en parle comme d'un pape légitime ; mais Baronius & le P. Pagi le traitent d'*intrus* & d'antipape. Au reste, ce fut la grande probité de Léon qui détermina les suffrages en sa faveur ; & quoique pendant la vie de Jean XII on n'ait pu le regarder comme canoniquement élu, rien n'empêche qu'il ne puisse être considéré comme pape légitime après la mort de ce pontife, sur-tout lorsque Benoît V, qui avoit été élu pour succéder à Jean XII, eut acquiescé, pour finir le scandale,

à sa déposition, quoiqu'injuste. Enfin, en le plaçant dans le catalogue des papes légitimes, on ne fait que suivre tous les anciens qui lui ont accordé cet honneur. Il mourut au mois d'avril 965; & le 5 juillet de cette année, Jean XIII fut élu pape après la mort de ces deux pontifes.

LÉON IX, (S.) appelé auparavant Brunon, fils du comte d'Egesheim, né en Alsace l'an 1002, passa du siège de Toul à celui de Rome en 1048, par le crédit de l'empereur Henri III, son cousin, qui le fit élire à Worms par les évêques; les grands de l'empire, & les légats de l'Eglise Romaine. Elevé au pontificat malgré lui, il partit pour Rome en habit de pèlerin, & ne prit celui de souverain pontife, que lorsque les acclamations de joie du peuple Romain l'eurent déterminé à accepter la tiare. Le nouveau pontife assembla des conciles en Italie, en France, en Allemagne, soit pour remédier à des maux, soit pour introduire des biens. En 1050, il tint à Rome un concile, où les erreurs de Bérenger sur l'Eucharistie furent condamnées. La simonie & le concubinage étoient alors les deux plus cruels fléaux de l'Eglise; mais la vigilance sévère avec laquelle les souverains pontifes les repoussèrent, prouvent assez que le mal n'étoit ni général, ni toléré. Léon IX porta un Décret, dans un concile tenu à Rome en 1051, où il étoit dit, que *les femmes qui, dans l'enceinte des murs de Rome, se seroient abandonnées à des prêtres, seroient à l'avenir adjugées au palais de Latran*

comme esclaves. C'est sous son pontificat que le schisme des Grecs, dont Photius avoit jeté les premiers fondemens, éclata par les écrits de Michel Cerularius, patriarche de Constantinople. Léon réfuta solidement ces écrits, & fit une belle Apologie de la discipline observée parmi les Latins. En 1053, il marcha en Allemagne pour obtenir du secours contre les Normands; il en obtint. Ayant armé contre ces guerriers, il fut battu & pris près de Bénévent, qui, sous son pontificat, avoit été donné au Saint-Siège par l'empereur Henri III. Après un an de prison, il fut conduit à Rome par ses vainqueurs, & mourut le 19 avril 1054. Il avoit passé le tems de sa captivité dans les exercices de la pénitence. L'archidiacre Wibert a écrit sa *Vie* en latin, que le P. Sirmond a mise au jour, Paris, 1615, in-8°. On a de ce saint pontife des *Sermons* dans les *Œuvres* de S. Léon, des *Epîtres Décrétales* dans les *Conciles* du P. Labbe, & une *Vie de S. Hidulphe* dans le *Thes. Anecdot.* de Dom Martene.

LÉON X, (Jean & non Julien de Médicis) fils de Laurent de Médicis, créé cardinal à 14 ans par Innocent VIII, devint dans la suite légat de Jules II. Il exerçoit cette dignité à la bataille de Ravenne, gagnée par les François en 1512, & il y fut fait prisonnier. Les soldats qui l'avoient pris, charmés de sa bonne mine & de son éloquence, lui demandèrent humblement pardon d'avoir osé l'arrêter. Après la mort de Jules II, il obtint la tiare le 5 mars 1513. Léon X fit son en-

trée à Rome le 11 avril, le même jour qu'il avoit été fait prisonnier l'année précédente, & étant monté sur le même cheval. Ce pontife avoit reçu l'éducation la plus brillante : Ange Politien & Demetrius Chalcondyle avoient été ses maîtres. Sa famille étoit celle des beaux-arts ; elle recueillit les débris des lettres chassées de Constantinople par la barbarie turque ; elle mérita que ce siècle s'appellât le *Siecle des Médicis*. Léon X joignoit au goût le plus fin, la magnificence la plus recherchée. Le nouveau pontife vécut, si on en croit quelques auteurs, en prince voluptueux ; mais Paul Jove, qui d'ailleurs ne lui est pas favorable, en condamnant ses dépenses excessives & ses profusions, rend le plus beau témoignage à la pureté de ses mœurs. Dans le sein de la magnificence & des plaisirs fastueux, Léon X n'oublia pas les intérêts du pontificat. Il termina les différends que Jules II avoit eus avec Louis XII, & conclut en 1517 le concile de Latran. Il choisit ses secrétaires parmi les plus beaux esprits de l'Italie. Le style barbare de la Daterie fut aboli, & fit place à l'éloquence douce & pure des cardinaux Bembo & Sadolet. Il fit fouiller dans les bibliothèques, déterra les anciens manuscrits, & procura des éditions exactes des meilleurs auteurs de l'antiquité. Les poètes étoient sur-tout l'objet de sa complaisance ; il aimoit les vers, & en faisoit de très-jolis. Dans le tems qu'il préparoit aux hommes des plaisirs purs, en faisant renaître les beaux-arts, il

se forma une conspiration contre sa vie. Les cardinaux Petrucci & Soli, irrités de ce que ce pape avoit ôté le duché d'Urbain à un neveu de Jules II, corrompirent un chirurgien qui devoit panser un ulcere secret du pape ; & la mort de Léon X devoit être le signal d'une révolution dans beaucoup de villes de l'état ecclésiastique. La conspiration fut découverte ; il en coûta la vie à plus d'un coupable. Les deux cardinaux furent appliqués à la question, & condamnés à la mort. On pendit le cardinal Petrucci dans la prison en 1517 ; l'autre racheta sa vie par ses trésors. Léon X, pour faire oublier le supplice d'un cardinal mort par la corde, en créa 31 nouveaux. Il méditoit, depuis quelque tems, deux grands projets : l'un étoit d'armer les princes chrétiens contre les Turcs, devenus plus formidables que jamais sous le sultan Selim II ; l'autre, d'embellir Rome & d'achever la basilique de S. Pierre, commencée par Jules II, le plus beau monument qu'aient jamais élevé les hommes. Il fit publier en 1518 des Indulgences plénieres dans toute la chrétienté, pour contribuer à l'exécution de ces deux projets. Il s'éleva à cette occasion une vive querelle en Allemagne, entre les Dominicains & les Augustins. Ceux-ci avoient toujours été en possession de la prédication des Indulgences ; ils virent avec peine la préférence donnée aux Dominicains. Luther se fit l'organe de leur mécontentement. C'étoit un moine ardent, infecté des erreurs de Jean Hus (voyez LU-

THER). Ses prédications & ses livres enleverent des peuples entiers à l'Eglise Romaine. Léon X tenta vainement de ramener l'hérésiarque par la douceur; il fut enfin forcé de l'anathématiser par deux Bulles consécutives; l'une en 1520, l'autre en 1521. Le feu de la guerre s'alluma vers le même tems dans toute l'Europe. François I & Charles-Quint recherchant l'alliance de Léon X, ce pontife flotta long-tems entre ces deux princes; il fit, presque à la fois, un traité avec l'un & avec l'autre; en 1520 avec François I, auquel il promit le royaume de Naples, en se réservant Gayette; & en 1521 avec Charles-Quint, pour chasser les François de l'Italie, & pour donner le Milanez à François Sforce, fils puiné de Louis le Maire, & sur-tout pour donner au Saint-Siege Ferrare, qu'on vouloit toujours ôter à la maison d'Est. On prétend que les malheurs de la France dans cette guerre lui causerent tant de plaisir, qu'il fut saisi d'une petite fièvre, dont il mourut le 1er. décembre 1521, à 44 ans. Son talent étoit de manier les esprits; il s'empara si bien de celui de François I, dans une entrevue qu'ils eurent à Bologne en 1515, que ce prince consentit à l'abolition de la Pragmatique (voyez FRANÇOIS I). Le goût du luxe & des plaisirs, goût plus convenable à un prince voluptueux qu'à un pontife; les moyens qu'il employa pour élever sa famille, son humeur vindicative, ternirent l'éclat de ses bonnes qualités, & celui que les beaux-arts avoient répandu

sur son pontificat. Il ne faut pas croire cependant tous les bruits répandus sur Léon X par les Protestans, qui l'ont peint comme un athée, qui se moquoit de Dieu & des hommes. Ces bruits scandaleux ne sont fondés que sur de prétendues anecdotes, & sur des propos qu'il est impossible qu'il ait tenus. On sent assez que ces sectaires ont dû se déchaîner contre le pontife, qui avoit lancé la premiere excommunication contre leur patriarche & ses adhérens.

LÉON XI, (Alexandre-Octavien, de la maison des Médicis, cardinal de Florence) fut élu pape le 1er. avril 1605. & mourut le 27 du même mois à 70 ans, infiniment regretté. Ses vertus & ses lumieres présageoient aux Romains & à l'Eglise un regne glorieux.

LÉON, (Pierre de) anti-pape, voyez INNOCENT II.

LÉON I, ou l'Ancien, empereur d'Orient, monta sur le trône après Marcien, l'an 457. On ne fait rien de sa famille; tout ce qu'on connoît de sa patrie, c'est qu'il étoit de Thrace. Il signala les commencemens de son regne par la confirmation du concile de Chalcedoine contre les Eutychiens, & par la paix qu'il rendit à l'empire, après avoir remporté de grands avantages sur les Barbares. La guerre avec les Vandales s'étant rallumée, Léon marcha contre eux; mais il ne fut pas heureux, par la trahison du général Aspar. Cet homme ambitieux l'avoit placé sur le trône, dans l'espérance de régner sous son nom. Il fut trompé, & dès-lors il ne cessa

de susciter des ennemis à l'empereur. Léon fit mourir ce perfide, avec toute sa famille, en 471. Les Goths, pour venger la mort d'Aspar, leur plus fort appui dans l'empire, ravagèrent pendant environ 2 ans les environs de Constantinople, & firent la paix après des succès divers. Léon mourut en 474, loué par les uns, blâmé par les autres. Son zèle pour la foi, la régularité de ses mœurs, lui méritèrent des éloges. L'avarice obscurcit ces vertus; il ruina les provinces par des impôts onéreux, écouta les délateurs, & punit souvent les innocens.

LÉON II, ou le Jeune, fils de Zénon, dit l'Isaurien, & d'Ariadne, fille de Léon I, succéda à son aïeul en 474. Mais Zénon régna d'abord sous le nom de son fils, & se fit ensuite déclarer empereur au mois de février de la même année. Le jeune Léon mourut au mois de novembre suivant, & Zénon demeura seul maître de l'empire. Léon avoit environ 16 ans, & non pas 6; il avoit ruiné sa santé par des débauches qui hâterent sa mort.

LÉON III, l'Isaurien, empereur d'Orient, étoit originaire d'Isaurie. Ses parens vivoient du travail de leurs mains & étoient cordonniers. Léon s'enrôla dans la milice. Justinien II l'incorpora ensuite dans ses gardes, & Anastase II lui donna la place de général des armées d'Orient, après diverses preuves de valeur: c'étoit le poste qu'il occupoit, lorsqu'il parvint à l'empire en 717. Les Sarrasins, profitant des troubles de l'Orient, vinrent

ravager la Thrace, & assiéger Constantinople avec une flotte de 80 voiles. Léon défendit vaillamment cette ville, & brûla une partie des vaisseaux ennemis par le moyen du feu grégeois. Ses succès l'enorgueillirent; il tyrannisa ses sujets, & voulut les forcer à briser les images; il chassa du siège de Constantinople le patriarche Germain, & mit à sa place Anastase, qui donna tout pouvoir au prince sur l'Eglise. Léon, ayant en vain répandu le sang pour faire outrager les tableaux des Saints, tâcha d'entraîner dans son parti les gens-de-lettres, chargés du soin de la bibliothèque. N'ayant pu les gagner ni par promesses, ni par menaces, il les fit enfermer dans la bibliothèque entourée de bois sec & de toutes sortes de matières combustibles, & y fit mettre le feu. Des médailles, des tableaux sans nombre, & plus de 30,000 volumes, périrent dans cet incendie. Le barbare fut excommunié par Grégoire II & Grégoire III (voyez GRÉGOIRE II). Il équipa une flotte pour se venger du pape; mais elle fit naufrage dans la mer Adriatique, & le tyran mourut peu de tems après en 741, regardé comme un fléau de la Religion & de l'humanité. Son règne fut de 24 ans.

LÉON IV, surnommé Charazare, fils de Constantin Copronyme, naquit en 750, & succéda à son pere en 775. C'étoit un tems où les disputes des Iconoclastes agitoient tout l'Orient. Léon feignit d'abord de protéger les Catholiques; mais ensuite il se moqua également de ceux qui honoroient & qui

détruisoient les images. Son règne ne fut que de 7 ans, pendant lesquels il eut le bonheur de repousser les Sarrasins en Asie. Il mourut en 780, d'une maladie pestilentielle, dont il fut frappé, disent les historiens grecs, pour avoir osé porter une couronne ornée de pierres, qu'il avoit enlevée à la grande église de Constantinople. Il avoit épousé la fameuse Irene. Voyez ce mot.

LÉON V, l'Arménien, ainsi appelé, parce qu'il étoit originaire d'Arménie, devint par son courage général des troupes; mais ayant été accusé de trahison sous Nicéphore, il fut battu de verges, exilé, & obligé de prendre l'habit monastique. Michel Rhangabe, l'ayant rappelé, lui donna le commandement de l'armée; mais profitant de l'imprudence & du malheur de son maître, il s'éleva à sa place, & en fut jugé digne. Ce fut à la noblesse de son extérieur, tout petit qu'il étoit, à un air ferme & imposant, à une voix de tonnerre qui faisoit merveille un jour de bataille, à l'hypocrisie même & à l'art du déguisement, talent d'importance dans la nation qu'il avoit à gouverner, qu'il dut les suffrages des gens de guerre. Les troupes le proclamèrent empereur en 813, après avoir destitué Michel. Il remporta l'année d'après une victoire signalée sur les Bulgares, & fit, en 817, une treve de 30 ans avec eux. Ce qu'il y eut de singulier dans ce traité, c'est que l'empereur chrétien jura par les faux dieux de l'observer; & le roi bulgare, qui étoit païen, appella à témoin de son ser-

ment, ce que le Christianisme a de plus sacré. La cruauté de Léon envers ses parens & les défenseurs du culte des images, ternit sa gloire & avança sa mort. Il fut massacré la nuit de Noël, en 820, comme il entonnoit une antienne.

LÉON VI, le Sage & le Philosophe, fils de Basile le Macédonien, monta après lui sur le trône en 886. L'empire étoit ouvert à tous les Barbares: Léon voulut dompter les Hongrois, les Bulgares, les Sarrasins; mais il ne réussit contre aucun de ces peuples. Les Turcs, appelés à son secours, passèrent en Bulgarie, mirent tout à feu & à sang, enleverent des richesses immenses, & firent un nombre prodigieux de prisonniers qu'ils vendirent à Léon. En se servant des armes des Turcs, Léon leur ouvrit le chemin de Constantinople, & après en avoir été les soutiens, ils en furent les destructeurs. Il se montra meilleur politique en chassant de son siège le patriarche Photius. Un des successeurs de cet homme fameux, le patriarche Nicolas, excommunia l'empereur, parce qu'il s'étoit marié pour la 4^e. fois: ce que la discipline de l'église grecque défendoit. Il termina cette affaire, en faisant déposer le patriarche. Léon mourut de la dysenterie en 911. Il fut appelé le Sage & le Philosophe par des flatteurs qui distribuient, comme aujourd'hui, la célébrité selon leurs intérêts. » Ce prince, surnommé le Phi-
 » losophe, je ne sais pourquoi
 » (dit le traducteur des Avis
 » de l'Emp. Basile à Léon son
 » fils & son collègue), ne fut

» qu'un pédant sans vertu, qui
 » fit des livres, se laissa battre
 » par ses ennemis, & donna à
 » ses sujets l'exemple d'un li-
 » bertinage scandaleux ». Il se
 plaisoit à composer des *Sermons*, au-lieu de s'occuper de la défense de l'empire. Nous en avons 33 pour différentes fêtes dans la Bibliothèque des Peres. Combefis, Savi, Maffei & Gretser en ont publié quelques-uns. L'éloquence de ce prince tenoit beaucoup de la déclamation. Il nous reste encore de lui : I. *Opus Basilicon*, dans lequel on avoit rassemblé par son ordre toutes les loix des empereurs Grecs. Fabrot les a traduites & a publié le *Basilicon grec & latin*, Paris, 1647, 7 vol. in-fol. II. *Novellæ Constitutiones*, pour corriger plusieurs nouveautés que Justinien avoit introduites. Leunclavius les a données à la fin de son *Abrégé du Basilicon*, Bâle, 1575. III. Un *Traité de Tactique*, publié par Meursius, Leyde, 1612. C'est le plus intéressant de ses ouvrages. On y voit l'ordre des batailles de son tems, & la maniere de combattre des Hongrois & des Sarrasins. Ce livre, important pour la connoissance du Bas-Empire, a été traduit en françois par M. de Maiferoi, 1771, 2 vol. in-8°. On a encore de cet empereur un *Cantique sur le Jugement dernier*, traduit en latin par Jacques Pontarus; 17 *Prédications sur le sort de Constantinople*, publiées par George Codinus dans son ouvrage *De Imperatoribus Constantinopolitanis*, Paris, 1655; & une *Lettre à Omar* pour prouver la vérité de la Religion Chrétienne & l'impiété de celle des Sarrasins; on

la trouve dans les nouvelles éditions de la Bibliothèque des Peres.

LÉON le Grammairien, qui vivoit dans le 12^e. siecle, composa une *Chronique de Constantinople*, depuis Léon l'Arménien jusqu'à Constantin VII. Elle est jointe à la *Chronique de S. Théophane*, imprimée au Louvre en 1655, in-fol., & fait partie de la *Byzantine*.

LÉON DE BYZANCE, natif de cette ville, se forma dans l'école de Platon. Ses talens pour la politique & pour les affaires, le firent choisir par ses compatriotes dans toutes les occasions importantes. Ils l'envoyèrent souvent vers les Athéniens, & vers Philippe, roi de Macédoine, en qualité d'ambassadeur. Ce monarque ambitieux, désespérant de se rendre maître de Byzance, tant que Léon seroit à la tête du gouvernement, fit parvenir aux Byzantins une lettre supposée, par laquelle ce philosophe promettoit de lui livrer sa patrie. Le peuple, sans examiner, court furieux à la maison de Léon, qui s'étrangla pour échapper à la frénésie de la populace. Cet illustre infortuné laissa plusieurs Ecrits d'histoire & de physique; mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Il florissoit vers l'an 350 avant J. C.

LÉON, (S.) évêque de Bayonne, & apôtre des Basques, étoit de Carentan en Basse-Normandie. Il fut chargé d'une mission apostolique par le pape Etienne V, pour le pays des Basques, tant en deçà qu'au-delà des Pyrénées; mais pendant qu'il exerçoit son ministère, il fut martyrisé vers l'an

500 par les idolâtres du pays.

LÉON D'ORVIETE, (*Leo Urbevetanus*) natif de cette ville, Dominicain suivant les uns, & Franciscain suivant d'autres, laissa deux *Chroniques*; l'une *des Papes*, qui finit en 1314, & l'autre *des Empereurs*, qu'il a terminée à l'an 1308. Jean Lami les publia toutes les deux en 1737, en 2 vol. in-8°. Le style de Léon se sent de la barbarie de son siècle. Il adopte plusieurs fables que la lumière de la critique a dissipées. A ces défauts près, son ouvrage est utile pour l'histoire de son tems.

LÉON, (Jean) habile géographe, natif de Grenade, se retira en Afrique après la prise de cette ville, en 1492, ce qui lui fit donner le nom d'*Africain*. Après avoir long-tems voyagé en Europe, en Asie & en Afrique, il fut pris sur mer par des pirates. Il abjura le Mahoméisme en 1513 sous le pape Léon X, qui lui donna le nom de *Jean* & des marques singulieres de son estime; mais il ne tarda guere de donner des preuves d'une conversion peu sincere. Il prit de nouveau le turban & mourut vers 1526. Nous avons de Jean Léon les *Vies des Philosophes Arabes*, que Hottinger fit imprimer en latin à Zurich en 1664, dans son *Bibliothecarius quadri-partitus*. On les a insérées aussi dans le tom. XIII de la *Bibliothèque* de Fabricius, sur une copie que Cavalcanti avoit envoyée de Florence. Il composa en arabe la *Description de l'Afrique*, qu'il traduisit ensuite en italien. Elle est assez curieuse & assez estimée; il y traite principalement des arbres, herbes & racines de cette

partie du monde. Jean Temporal la traduisit en françois, & la fit imprimer à Lyon en 1556, en 2 vol. in-fol. sous le titre de *Historiale description de l'Afrique*. Il y en a une mauvaise traduction latine par Florian. Louis Marmol, qui ne cite jamais Léon, l'a copié presque par-tout.

LÉON DE MODENE, célèbre rabbin de Venise au 17^e. siècle, est auteur d'une excellente *Histoire des Rits & Coutumes des Juifs*, en italien. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Venise, en 1638. Richard Simon a donné une traduction françoise, Paris, 1674, in-12, de ce livre qui instruit en peu de mots des coutumes des Juifs, & sur-tout des anciennes, auxquelles l'auteur s'attache plus qu'aux modernes. Le traducteur a enrichi sa version de deux morceaux curieux, l'un sur la secte des *Caraites*, l'autre sur celle des *Samaritains* d'aujourd'hui. On a encore de Léon un *Dictionnaire Hébreu & Italien*, Venise, 1612, in-4°: 2^e. édition augmentée, Padoue, 1640.

LÉON, *Legionensis*, (*Aloysius* ou Louis de) religieux Augustin, professeur de théologie à Salamanque, se rendit très-habile dans le grec & l'hébreu. Il fut mis à l'inquisition pour avoir commenté d'une manière assez inconsidérée le *Cantique des Cantiques*. Il y donna des exemples héroïques de patience & de grandeur d'ame, & sortit de son cachot au bout de deux ans. On le rétablit dans sa chaire & dans ses emplois. Il mourut en 1591, à 64 ans. Il avoit le génie de la poésie espagnole, & ses vers avoient de la

force & de la douceur ; mais il est plus connu par ses livres théologiques. Son principal ouvrage est un savant traité en latin, intitulé : *De utriusque Agni, typici & veri, immolationis legitimo tempore*. Le P. Daniel a donné ce livre en françois, 1695, in-12, avec des réflexions. L'original & la version sont également curieux. Son *Commentaire sur le Cantique des Cantiques* parut à Venise 1604, in-8°, en latin.

LÉON, (Pierre Cieça de) voyageur espagnol, passa en Amérique à l'âge de 13 ans, & s'y appliqua pendant 17 ans à étudier les mœurs des habitans du pays. Il composa l'*Histoire du Pérou*, & l'acheva à Lima en 1550. La 1re. partie de cet ouvrage fut imprimée à Séville l'an 1553, in-fol., en espagnol ; & à Venise en italien, in-8°, 1557 ; elle est estimée des Espagnols, & elle mérite de l'être.

LÉON HÉBREU ou Juda, fils aîné d'Isaac Abrabanel, célèbre rabbin Portugais, suivit son pere réfugié à Venise après l'expulsion des Juifs par Ferdinand le Catholique. On a de lui un *Dialogue sur l'Amour*, traduit de l'italien en françois par Denys Sauvage & Pontus de Thiard : il a été souvent imprimé in-8° & in-12 dans le 16e. siècle.

LÉON DE ST-JEAN, Carme, né à Rennes l'an 1600, étoit appelé avant son entrée en religion Jean Macé ; il fut élevé successivement presque à toutes les charges de son ordre, & s'acquit l'estime de Léon XI, d'Alexandre VII, de plusieurs cardinaux, & des grands hommes de son siècle. Il prêcha devant

Louis XIII & Louis XIV avec applaudissement. Ami intime du cardinal de Richelieu, il recueillit les derniers soupirs de ce ministre. Il mourut le 30 décembre 1671, à Paris, après avoir publié un très-grand nombre d'ouvrages ; les principaux sont : I. *Studium sapientia universalis*, 3 vol. in-fol., le premier parut à Paris en 1657 : il comprend les sciences profanes ; les deux autres ont été imprimés à Lyon en 1664 ; ils ont pour but la science de la Religion : on estime principalement ce qui regarde la théologie dogmatique. Le style de cet ouvrage est pur & coulant. II. *Vie de Sainte Magdelene de Pazzi*, Paris, 1636, in-8°. III. *Vie de Françoise d'Amboise*, Paris, 1634. IV. *Journal de ce qui s'est passé à la maladie & à la mort du cardinal de Richelieu*, Paris, 1642, in-4°. V. Plusieurs ouvrages ascétiques, & quelques-uns pour soutenir la prétendue antiquité de son ordre. VI. *Histoire de la Province des Carmes de Tours*, en latin, Paris, 1640, in-4°. VII. *La Somme des Sermons Parénétiques & Panégyriques*, 4 vol. in-fol., Paris, 1671-1675.

LÉON, voyez LEONTIUS.

LÉON DE CASTRO, voyez CASTRO.

LÉONARD, (S.) solitaire du Limoufin, mort vers le milieu du 6e. siècle, a donné son nom à la petite ville de St. Leonard le Noblac, à 5 lieues de Limoges. L'*Histoire de sa Vie*, écrite par un anonyme, est pleine de faussetés & de fables absurdes ; on estime celle de l'abbé Oroux, imprimée à Paris, chez Barbou, en 1760.

LÉONARD

L É O

LÉONARD MATTHEI d'UDINE, Dominicain du 15^e. siècle, ainsi nommé du lieu de sa naissance, enseigna la théologie avec réputation, & fut l'un des plus célèbres prédicateurs de son tems. On a de lui un grand nombre de Sermons latins, dont le mérite est très-médiocre; mais comme les éditions en sont anciennes, quelques curieux les recherchent. Les principaux sont : I. *Ceux de Sanctis*, 1473; ceux du *Carême*, Paris, 1478, in-fol. II. Il a laissé aussi un traité : *De Sanguine Christi*, 1473, in-fol.

LÉONARD DE PISE, (*Leonardo Pisano*) est le premier qui fit connoître en Italie, au commencement du 13^e. siècle, les chiffres arabes & l'algebre, & qui enseigna la maniere d'en faire usage. On conserve à Florence, dans la bibliothèque de Magliabecchi, un traité d'Arithmétique en latin, intitulé : *Liber Abbaci compositus a Leonardo filio Bonacci Pisano in anno 1202*. L'auteur y dit dans la préface, qu'étant à Bugie, ville d'Afrique, où son pere étoit facteur pour des marchands Pisans, il avoit été initié dans la maniere de compter des Arabes; & que l'ayant trouvée plus commode, & de beaucoup préférable à celle qui étoit en usage en Europe (en quoi il disoit bien certainement vrai), il a entrepris ce Traité pour la faire connoître en Italie. C'est delà que les chiffres arabes & l'algebre se répandirent ensuite dans les autres pays de l'Europe, à l'égard de laquelle Léonard de Pise peut presque passer pour inventeur, ayant enseigné le premier les regles de

Tome V,

L É O 385

cette science, & l'ayant même perfectionnée. Il est encore auteur d'un *Traité d'Arpentage*, que l'on conserve dans la même bibliothèque.

LÉONARD, voy. VINCI & MALESPEINES.

LÉONARDI, (Jean) instituteur des *Clercs-Réguliers de la Mere de Dieu de Lucques*, né à Decimo en 1541, érigea sa congrégation en 1583. Le but de cet institut est de consacrer une vie pauvre & laborieuse à un des objets les plus importants de la société civile, à l'instruction de la jeunesse. Le pieux instituteur essuya des contradictions à Lucques; mais il en fut dédommagé par l'estime du pape Clément VIII, & du grand-duc de Toscane. Il mourut à Rome en 1609, à 69 ans. On a de lui quelques ouvrages peu connus, & il est plus recommandable comme fondateur que comme écrivain. Sa *Vie* a été donnée en italien par Maracci, prêtre de sa congrégation, Venise, 1617, in-fol.

LÉONCE, philosophe Athénien, est principalement célèbre, parce qu'il donna le jour à Athenais, qui devint impératrice d'Orient. Voyez EUDOXIE, femme de Théodose le Jeune.

LÉONCE, (S.) né à Nismes en Languedoc, évêque de Fréjus en 361, se fit un nom par son savoir, & édifia par le spectacle des plus éminentes vertus. C'est lui qui engagea S. Honorat, son ami, qui vouloit mener la vie solitaire, à se fixer dans son diocèse, & lui désigna l'isle de Lérins, où il bâtit le célèbre monastere de ce nom. Cassien, fondateur de l'abbaye

B b

de S. Victor de Marseille, dédia à S. Léonce, vers l'an 423, les dix premiers livres de ses *Conférences*. Quelques auteurs ont cru qu'elles furent dédiées à un évêque, nommé aussi Léonce, mais différent du Saint dont nous parlons; ce sentiment n'est point appuyé sur des preuves satisfaisantes. S. Léonce mourut, suivant la commune opinion, vers 450; mais Anrhelmi, dans son ouvrage *De initiis Ecclesie Forojulienfis*, paroît prouver solidement qu'il mourut vers l'an 432 ou 433. On compte ce saint évêque parmi ceux des Gaules, auxquels les papes Boniface & Célestin écrivirent pour des affaires importantes. La Lettre du premier concernoit les mesures à prendre dans la cause de Maxime de Valence, contre lequel on avoit porté des plaintes graves au St.-Siege. Il s'agissoit dans celle de Célestin, d'imposer silence aux Sémi-Pélagiens, qui attaquoient la doctrine de S. Augustin sur la grace. On a quelquefois donné à cet évêque le titre de martyr, mais sans fondement.

LÉONCE, le *Scholastique*, prêtre de Constantinople dans le 6e. siècle, laissa plusieurs livres d'Histoire & de Théologie, entr'autres un *Traité du Concile de Chalcedoine*, qu'on trouve dans la Bibliothèque des Peres, & dans le 4e. volume des *Anciennes Leçons* de Canisius, in-4°.

LÉONCE, patrice d'Orient, donna des preuves de son courage sous Justinien II. Cet empereur, prévenu contre lui par ses envieux, le tint 3 ans dans une dure prison. Léonce, ayant

eu sa liberté, déposséda Justinien, & se mit sur son trône en 695. Il gouverna l'empire jusqu'en 698, que Tibere Abfimare lui fit couper le nez & les oreilles, & le confina dans un monastere. Justinien, rétabli par le secours des Bulgares, condamna Léonce à perdre la tête: ce qui fut exécuté en 705. Le soin que cet usurpateur avoit eu de conserver la vie à Justinien, donne une idée assez avantageuse de son humanité, & peut-être Justinien l'eût-il traité avec plus de douceur, s'il avoit pu le faire sans danger.

LEONICENUS, (Nicolas) célèbre médecin, né à Lunigo, dans le Vicentin, en 1428, professa pendant plus de 60 ans la médecine à Ferrare avec beaucoup de succès. C'est à lui qu'on doit la premiere traduction latine des *Œuvres* de Galien. Il parvint à un âge fort avancé, & mourut en 1524, dans sa 96e. année, emportant les regrets des savans & du peuple. Paul Jove lui ayant demandé par quel secret il avoit conservé si long-tems une mémoire sûre, des sens entiers, un corps droit & une santé pleine de vigueur; il lui répondit que c'étoit l'effet de l'innocence des mœurs, de la tranquillité d'esprit & de la frugalité: *Vividum ingenium perpetuâ vitâ innocentia; salubre verò corpus hilari frugalitatis præsidio facillè tuemur* (voy. HASECH, TOSCHEL). Le duc & le sénat de Ferrare firent élever un monument à sa mémoire. Il ne s'attacha que très-peu à la pratique de la médecine. *Je rends, disoit-il, plus de services au public, que si je visitois les malades, puisque j'en-*

seigne ceux qui les guérissent. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. Une *Grammaire Latine*, 1473, in-4°. II. Une *Traduction latine des Aphorismes d'Hippocrate*. III. Celle de plusieurs Traités de Galien. IV. Un traité curieux : *De Plinii & plurium aliorum Medic. in medicina erroribus*, Bâle, 1532, in-fol.; ouvrage rare. V. Des *Versions italiennes de l'Histoire de Dion* & de celle de Procope. VI. Une autre des *Dialogues de Lucien*. VII. Trois livres d'*Histoires diverses*, in-fol., en latin. On les traduisit en italien, & cette version parut à Venise, in-8°, en 1541. VIII. *De Morbo Gallico liber*, Bâle, 1536, in-4°. On voit par ces différentes productions que Leonicensus, en cultivant la médecine, n'avoit pas négligé la littérature & l'étude de l'antiquité. Ses ouvrages furent recueillis à Bâle, 1533, in-fol.

LÉONICUS THOMÆUS, (Nicolas) savant philosophe Vénitien & originaire d'Albanie, étudia le grec à Florence sous Demetrius Chalcondyle. Il rétablit le goût des belles-lettres à Padoue, où il expliqua le texte grec d'Aristote. Il mourut en 1531, à 75 ans. On a de lui une *Traduction du Commentaire de Proculus sur le Timée de Platon*, & d'autres *Versions italiennes & latines*.

LÉONIDAS I, roi des Lacédémoniens, de la famille des Agides, s'acquît une gloire immortelle en défendant, avec 300 hommes d'élite, le détroit des Thermopyles contre l'armée de Xercès, roi des Perses, dix mille fois, dit-on, plus

nombreuse, l'an 480 avant Jésus-Christ. Les Spartiates, accablés par le nombre, périrent dans cette journée avec leur monarque. Xercès lui ayant demandé ses armes, il ne lui répondit que ces mots : *Viens les prendre*. Comme quelqu'un lui rapporta que l'armée ennemie étoit si nombreuse, que le soleil seroit obscurci de la grêle de leurs traits : *Tant mieux*, dit Léonidas, *nous combattrons à l'ombre*.

LÉONIDAS II, roi de Sparte, vers l'an 256 avant J. C., fut chassé par Cléombrote son gendre, & rétabli ensuite. Il étoit petit-fils de Cléomene II, & successeur d'Arée II.

LÉONIN ou LEEW, (Elbert ou Engelbert) de l'isle de Bommel, dans la Gueldre, enseigna le droit à Louvain avec un succès extraordinaire. Il eut la confiance la plus intime du prince d'Orange, qui l'employa beaucoup dans l'établissement des Provinces-Unies. Léonin fut chancelier de Gueldre après le départ de l'archiduc Mathias en 1581; & l'un des ambassadeurs que les États envoyèrent à Henri III, roi de France. Cet habile politique mourut à Arnheim en 1598, à 79 ans. Il ne fut point protestant, & ne voulut jamais prendre part aux desseins des mécontents contre la Religion Catholique. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : I. *Centuria Conciliorum*, Anvers, 1584, in-fol. II. *Emendationum septem Libri*, Arnheim, 1610, in-4°. Les juriconsultes se sont beaucoup servis autrefois de ces deux productions.

LEONIUS, poëte latin de Paris, célèbre dans le 12e. siecle par l'art de faire rimer l'hémistiche de chaque vers avec la fin, dont voici un exemple dans un apologue, qui ne peint que trop bien les pénitences tardives & forcées :

*Dæmon languebat, monachus tunc
esse volebat.*

*Ast ubi convaluit, mansit ut
antè fuit.*

Voici comme ces deux vers ont été traduits en françois.

Le diable est-il malade, il se fait
solitaire ;
L'infirmité le quitte, il quitte aussi
la haire.

En voici un autre sur la providence & la justice de Dieu :

*Vos malè gaudetis, quia tandem
percipietis*

*Nequitie fructum, tenebras, in-
cendia, ludum ;*

*Nam pius indultor, justusque ta-
men Deus ultor,*

*Quæ sua sunt munit, quæ sunt
hostilia punit.*

Il mit en vers de ce genre presque tout l'Ancien-Testament. Ces vers un peu barbares, mais qui souvent exprimoient d'utiles vérités, furent appelés *Léonins* : non parce que Leonius en fut l'inventeur, mais parce qu'il y réussit mieux que les autres. L'abbé le Beuf a donné une Dissertation pour détruire l'opinion commune, qui fait Leonius chanoine de S. Benoit de Paris ; il prétend qu'il étoit chanoine de Notre-Dame. Sa plus forte preuve est que Leonius, dans une de ses pieces, invite un de ses amis à venir à la fête des Foux (pieuse farce, qui ne se faisoit alors que dans l'église de Paris),

pour y déposer l'office de bâtonnier, & le transmettre à un autre avec la nouvelle année. Il parle de cet ami comme d'un de ses confreres, & par conséquent ils étoient l'un & l'autre chanoines de Notre-Dame. Comme cette discussion n'est pas bien importante, & que d'ailleurs les preuves du savant dissertateur ne sont que des conjectures, on ne s'y arrêtera pas davantage.

LÉONOR, évêque régional en Bretagne, au 6e. siecle, étoit du pays de Galles. Ses travaux apostoliques & ses vertus l'ont fait mettre au nombre des Saints.

LÉONORE, voyez ELÉONORE.

LEONTIUM, courtisane Athénienne, philosopha & se prostitua toute sa vie. Epicure fut son maître, & les disciples de ce philosophe ses galans. Mérodore fut celui qui eut le plus de part à ses faveurs ; elle en eut un fils, qu'Epicure recommanda en mourant à ses exécuteurs testamentaires. Leontium soutint avec chaleur les dogmes de son maître, qui avoit été aussi son amant (voyez EPICURE). Elle écrivit contre Théophraste, avec plus d'élégance que de solidité. Son style, suivant Cicéron (*De nat. Deor.* l. I) étoit pur & attique. Leontium eut aussi une fille nommée Danaé, héritière de la lubricité de sa mere. Cette fille fut aimée de Sophron, préfet d'Ephese, & ayant favorisé l'évasion de son amant, condamné à mort, elle fut précipitée d'un rocher. Elle fit éclater dans ses derniers momens des sentimens extravagans & impies, tels qu'on

L É O

devoit les attendre d'une prof-
tituée, disciple d'Epicure.

LEONTIUS-PILATUS ou
LEON, disciple de Barlaam,
moine de Calabre, est regardé
comme le premier de ces savans
Grecs, à qui on est redevable
de la renaissance des lettres &
du bon goût en Europe. C'est
lui aussi qui enseigna le premier
le grec en Italie vers le milieu du
14^e. siècle: Pétrarque & Boccace
furent au rang de ses disciples.
Il passa dans la Grece pour en
rapporter des manuscrits; mais
il fut tué d'un coup de tonnerre
sur la mer Adriatique, en re-
tournant en Italie. Ce moine,
très-versé dans la littérature
grecque, ne connoissoit que
médiocrement la latine. *Voyez*
sa Vie dans l'ouvrage de Hum-
froi Hody, *De Græcis illustri-*
bus, in-8°, Londres 1742.

LÉOPARD, (Paul) huma-
niste d'Isenberg, près de Fur-
nes, aima mieux passer sa vie
dans un petit college à Bergues-
St-Vinox, que d'accepter une
chaire de professeur royal en
grec, qu'on lui offrit à Paris. Il
mourut en 1567, à 57 ans. On
a de lui en latin des *Remarques*
critiques, divisées en vingt
livres. Les dix premiers ont été
imprimés à Anvers, 1568, in-4°. Les dix derniers ont paru pour
la première fois en 1604 dans
le 3^e. vol. du *Fax Artium* de
Gruter. On convient générale-
ment que ces Remarques sont
pleines de savoir, de bon sens
& de bon goût. Il a donné en-
core une *Traduction* assez fidelle
de quelques *Vies* de Plutarque,
Anvers, 1556, in-8°. — Il
y a eu encore de ce nom Je-
rôme LÉOPARD, poète Flo-
rentin peu connu.

L É O 389

LÉOPOLD, (S.) fils de
Léopold le Bel, marquis d'Au-
triche, succéda à son pere en
1096. Sa vertu lui mérita le titre
de *Pieux*. Pénétré des maximes
de l'Évangile, dont il avoit fait
de bonne heure une étude par-
ticulière, il sentit que la Reli-
gion étoit la même pour les
princes & pour les particuliers;
il mortifia ses passions, renonça
aux plaisirs du monde, nourrit
son ame de la priere, pratiqua
toutes sortes de bonnes œuvres,
& répandit sur-tout des au-
mônes abondantes dans le sein
des malheureux. Les Autri-
chiens étoient alors aussi gros-
siers que superstitieux; il tra-
vailla à adoucir leurs mœurs,
à les former aux œuvres & vé-
ritable esprit du Christianisme.
Ces entreprises réussirent au-
delà de ses espérances. Léopold
fit le bonheur de ses sujets, dimi-
nua les impôts, traita avec une
égale bonté le pauvre & le ri-
che, & fit rendre à tous une
justice très-exacte. Sa valeur,
égale à sa piété, éclata sous
l'empereur Henri IV, & se sou-
tint sous Henri V, qui lui
donna, en 1106, Agnès sa sœur
en mariage. Après la mort de
ce prince il eut plusieurs voix
pour lui succéder à l'empire;
mais Lothaire l'ayant emporté,
Léopold se fit un devoir de le
reconnoître. Après un regne
glorieux, ce prince mourut sain-
tement en 1139, après avoir
fondé plusieurs monasteres. In-
nocent VIII le canonisa en
1485. Il avoit eu d'Agnès 18
enfans, 8 garçons & 10 filles,
qui se montrerent dignes de
leurs illustres parens.

LÉOPOLD, duc d'Autriche,
fit la guerre aux Suisses, qui

avoient secoué le joug de sa maison, fut vaincu & tué à la bataille de Sempach, le 9 juillet 1386. On conserve encore son armure dans l'arsenal de Lucerne.

LÉOPOLD I, empereur, second fils de Ferdinand III, & de Marie-Anne d'Espagne, né en 1640, roi de Hongrie en 1655, roi de Bohême en 1656, remplaça son pere sur le trône impérial en 1658, à l'âge de 18 ans. Un article de la capitulation qu'on lui fit signer en lui donnant le bâton impérial, fut qu'il ne donneroit aucun secours à l'Espagne contre la France. Les Turcs menaçoient alors l'Empire. Ils battirent les troupes impériales près de Barcan, & ravagerent la Moravie, parce que l'empereur continuoit de soutenir le prince de Transilvanie, qui avoit cessé depuis 6 ans d'envoyer un tribut annuel de 200,000 florins, que ses prédécesseurs avoient promis de payer à l'empire Ottoman. Montecuculli, général de Léopold, soutenu par un corps de 6000 François choisis, sous les ordres de Coligni & de la Feuillade, les défit à Saint-Gothard en 1664, après un combat sanglant, où la victoire fut long-tems douteuse. Les Turcs n'en furent guere affoiblis, & firent une paix avantageuse; ils retinrent leurs conquêtes, & on consentit que le prince de Transilvanie fût leur tributaire. L'Allemagne & la Hongrie désapprouverent ce traité; mais le ministère impérial avoit ses vues. Les finances étoient en mauvais état. On songeoit à assujettir absolument les Hongrois, & à terminer les

troubles qui s'élevoient sans cesse dans ce royaume. La paix, ou plutôt la treve, fut conclue pour 20 années. La Hongrie occupa bientôt après les armes de l'empereur. Les seigneurs de ce royaume vouloient à la fois défendre leurs privileges & recouvrer leur liberté; ils songerent à se donner un roi de leur nation. Ces complots coûtèrent la tête à Serini, à Frangipani, à Nadafti & à plusieurs autres; mais ces exécutions ne calmerent pas les troubles. Tekeli se mit à la tête des mécontents, & fut fait prince de Hongrie par les Turcs, moyennant un tribut de 40,000 sequins. Cet usurpateur appella les Ottomans dans l'Empire. Ils fondirent sur l'Autriche avec une armée de 200,000 hommes, & mirent le siege devant Vienne en 1683. Cette place étoit sur le point d'être prise, lorsque Jean Sobieski vola à son secours, tandis que l'empereur se fauvoit à Passau. Secondé de l'armée impériale sous la conduite du duc Charles de Lorraine, le roi de Pologne attaqua les Turcs dans leurs retranchemens & y pénétra. Une terreur panique saisit le grand-vizir Mustapha, qui prit la fuite & abandonna son camp aux vainqueurs. Après cette défaite, les Turcs furent presque toujours vaincus, & les Impériaux reprirent toutes les villes dont ils s'étoient emparés. Léopold regardant les rebelles de Hongrie comme la cause des maux qui avoient menacé l'Empire, ordonna qu'ils fussent punis avec rigueur. On éleva dans la place publique d'Eperies, en 1687, un échafaud, où l'on immola

les victimes qu'on crut les plus nécessaires à la paix. Les principaux nobles Hongrois furent ensuite convoqués; ils déclarèrent au nom de la nation que la couronne étoit héréditaire. Léopold eut d'autres guerres à soutenir. Ce prince, qui ne combattoit jamais que de son cabinet, ne cessa de s'opposer à l'humeur conquérante de Louis XIV, premièrement en 1671, d'abord après l'invasion de la Hollande, qu'il secourut contre le monarque François; ensuite, quelques années après la paix de Nimegue en 1686, lorsqu'il fit cette fameuse Ligue d'Ausbourg, dont l'objet étoit d'accabler la France & de chasser Jacques II du trône d'Angleterre; enfin en 1701, à l'avènement du petit-fils de Louis XIV à la couronne d'Espagne. Léopold fut dans toutes ces guerres intéresser le corps de l'Allemagne, & les faire déclarer ce qu'on appelle guerres de l'Empire. La 1^{re}. fut assez malheureuse, & l'empereur reçut la loi à la paix de Nimegue en 1678. L'intérieur de l'Allemagne ne fut pas saccagé; mais les frontières du côté du Rhin furent maltraitées. La fortune fut moins inégale dans la 2^e. guerre, produite par la Ligue d'Ausbourg. La 3^e. fut encore plus heureuse pour Léopold. La mémorable bataille d'Hochster, donnée en 1704, changea tout, & ce prince mourut l'année suivante le 5 mai, à 65 ans, avec l'idée que la France seroit bientôt accablée, & que l'Alsace seroit réunie à l'Allemagne: ce qui effectivement seroit arrivé si on avoit profité de l'humiliation de la France

pour conclure à Gertruidenberg la paix à laquelle elle étoit prête de donner les mains. Ce qui servit le mieux Léopold dans toutes ces guerres, ce fut la grandeur de Louis XIV, qui s'étant produite avec trop de faste, irrita tous les souverains. L'empereur Allemand, plus doux & plus modeste, fut moins craint, mais plus aimé. Il avoit été destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique. Son éducation avoit été conforme à cette vocation prématurée: on lui avoit donné de la piété & du savoir; mais on négligea de lui apprendre l'art de régner. Il régna cependant avec succès; ses sujets furent heureux & l'aimèrent comme leur pere: tant la Religion a de ressources pour tenir lieu de toute autre science. Ses ministres le gouvernerent quelquefois; mais leur rôle étoit difficile à soutenir: dès que le prince s'apercevoit de sa subjection, une prompte disgrâce le vengeoit d'un ministre impérieux. Cependant presque tous ses choix furent heureux; & si le ministère de Vienne commit des fautes pendant un regne de 46 ans, il faut avouer qu'avec une lenteur prudente il fut faire presque tout ce qu'il voulut. On lui a reproché de s'être ligué avec les ennemis de Jacques II, & d'avoir par-là détruit les espérances que ce prince avoit fait naître en Angleterre en faveur de la Religion Catholique; mais Jacques étant intimement lié avec la France, ennemie de l'Espagne & de l'Allemagne, il n'étoit pas au pouvoir de Léopold de prendre des arrangemens différens. D'ail-

leurs Louis XIV fomentoit continuellement les mouvemens des Hongrois, & par-là favorisoit les Turcs, contre lesquels l'empereur ne pouvoit se flatter d'avoir des succès durables sans occuper la France ailleurs. Ses fils Joseph & Charles remplirent successivement le trône impérial; il les avoit eus d'Eléonore de Baviere-Neubourg, sa troisieme épouse, princesse célèbre par sa piété & ses vertus, dont on a la *Vie* in-8°. François Wagner, Jésuite, a écrit l'Histoire de Léopold en latin, Vienne, 1719-1734, 2 vol. in-fol.; elle est estimée.

LÉOPOLD II, fils de l'empereur François I & de Marie-Thérèse d'Autriche, naquit à Vienne le 5 mai 1747, & succéda à son pere dans le duché de Toscane en 1765. Il gouverna d'abord cette province d'une maniere paisible & heureuse pour lui & pour les peuples; mais ayant adopté les systêmes des philosophistes, économistes & jansénistes (car cette secte est aujourd'hui de toutes les entreprises), il forma des projets qui mécontenterent la multitude. Le peuple se souleva à différentes fois, sur-tout à Pistoie & à Prato. M. Ricci qui avoit ces deux évêchés, ayant tenu un synode presbytérien en 1786, pour abolir la discipline actuelle de l'Eglise universelle, & introduire des nouveautés singulieres, fut condamné au concile de Florence en 1787: mais le grand-duc supprima les actes du concile, & les fit ensuite paroître avec de prolixes commentaires qui combattoient les décisions. L'empereur Joseph II étant

mort le 20 février 1790, Léopold partit pour Vienne, pour prendre le gouvernement de ses états: le mécontentement des Toscans éclata alors d'une maniere terrible; pour les appaiser, on leur accorda le redressement de leurs griefs, mais bientôt ils furent sévèrement punis, & plus de 600 furent condamnés aux galeres. Son second fils, Ferdinand, ayant été déclaré grand-duc en 1791, chassa l'évêque de Pistoie, qui fut remplacé par un prélat sage & orthodoxe, anéantit toutes les opérations de son pere, & rendit le calme à la Toscane. Léopold, couronné empereur le 9 octobre 1790, conclut l'année suivante la paix avec les Turcs, en rendant Belgrade & presque toutes les places conquises. Dès la fin de 1790, il étoit entré dans la possession de la Belgique, que l'Angleterre, la Prusse & la Hollande obligerent à se soumettre à lui: mais son attachement à ses projets de réforme, empêcha la paix de renaître dans ces provinces. Les réclamations de la nation se multiplioient, les subsides étoient refusés, & l'on étoit dans l'impatience de voir à quoi ces troubles aboutiroient, lorsque Léopold mourut à Vienne le 1 mars 1792, après trois jours de maladie, à l'âge de 44 ans. Il étoit, dit-on, sur le point de prendre un parti quelconque dans les affaires de France: mais on ne croit pas qu'il y eût mis beaucoup de vigueur. On est persuadé qu'il approuvoit la plupart des effets de la révolution françoise, mais il eût voulu les concilier avec l'autorité royale: comme

si cette autorité pouvoit subsister, si ses fondemens & sa sanction n'existent plus. Il avoit épousé en 1765, Marie-Louise, infante d'Espagne, dont il eut plusieurs princes & princesses. François, son fils aîné, lui succéda dans ses états héréditaires. M. Mallet-du-Pan, qui dans ses notices historiques, met pour l'ordinaire beaucoup de modération, & n'exagère, quand certains préjugés ne l'égarerent pas, ni en louange ni en blâme, parle ainsi de Léopold II dans son *Mercurie François*, du 24 mars 1792, pag. 218. « Ce » monarque, enlevé à l'Alle- » magne dans la force de l'âge » & de l'expérience, gou- » verna vingt-cinq ans le » grand-duché de Toscane, où » sa mémoire ne périra point. » Quoiqu'au milieu des innom- » brables ordonnances par les- » quelles il administra ce petit » état, on découvre un amour » excessif du régime réglémen- » taire, une attention exagé- » rée à des détails fort au des- » sous du souverain, un pen- » chant à des innovations, » dont l'utilité n'a pas toujours » été reconnue; ses loix sur la » détention des débiteurs, ses » encouragemens aux défri- » chemens, & plusieurs autres » actes de son administration, » méritent à ce souverain des » éloges qui allerent jusqu'à » l'enthousiasme, sur-tout en » France, où les nouveautés » quelconques ont des admi- » rateurs tout prêts. On lui a » reproché une trop grande » économie, la passion de gou- » verner dans chaque détail; » une vigilance fatigante sur » les actions même indifférentes

» du citoyen; des imitations » peu heureuses de change- » mens qui offensoient non-seu- » lement les préjugés du peu- » ple, mais encore ses senti- » mens; telle, par exemple, » que cette ordonnance bientôt » retirée pour les sépultures » communes. Enfin, on a paru » craindre que l'habitude de » gérer trop minutieusement » les affaires d'un petit état, » l'empereur ne la portât dans » l'administration d'une grande » monarchie ».

LÉOPOLD-GUILLAUME, archiduc d'Autriche, évêque de Passau, de Strasbourg, &c., grand-maître de l'ordre Teutonique & gouverneur des Pays-Bas, fils de l'empereur Ferdinand II, commanda les armées Autrichiennes contre les Suédois & les François, durant la guerre de 30 ans, que sa maison soutint pour le maintien de la Religion Catholique en Allemagne. Il eut de grands succès & de grands revers. C'étoit un prince sage, doux & pieux; il ne manquoit ni de courage, ni de talens militaires; mais il n'étoit pas le maître de ses opérations, & ceux dont il dépendoit, le secundoient mal. Il mourut à Vienne en 1662.

LÉOPOLD, duc de Lorraine, fils de Charles V & d'Eléonore d'Autriche, naquit à Inspruck en 1679. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse, & se signala en 1695 à la journée de Témefwar. Le duc Charles V son pere, ayant pris parti contre la France, avoit vu la Lorraine envahie, & elle étoit encore au pouvoir de la France à sa mort, arrivée en 1690. Léopold fut rétabli

dans ses états par la paix de Ryswick en 1697; mais à des conditions auxquelles son pere n'avoit jamais voulu souscrire. Il ne lui étoit pas seulement permis d'avoir des remparts à sa capitale. Quelque mortification que dût lui donner la perte d'une partie des droits régaliens, il crut pouvoir être utile à son peuple, & il ne s'occupa dès-lors que de son bonheur. Il trouva la Lorraine désolée & déserte; il la repeupla & l'enrichit. Aussi grand politique que son pere étoit brave guerrier, il fut conserver la paix, tandis que le reste de l'Europe étoit ravagé par la guerre. Sa noblesse, réduite à la dernière misère, fut mise dans l'opulence par ses bienfaits. Il faisoit rebâtir les maisons des gentilshommes pauvres, il payoit leurs dettes, il marioit leurs filles. Protecteur des arts & des sciences, il établit un college à Lunéville, & allachercher les talens jusque dans les boutiques & dans les forêts, pour les mettre au jour & les encourager. *Je quitterois, disoit-il, demain ma souveraineté, si je ne pouvois faire du bien.* Il mourut en 1729 à Lunéville, à 50 ans. Il laissa son exemple à suivre à François I son fils, depuis empereur, & jamais exemple n'a été mieux imité. Léopold avoit épousé Elizabeth, fille du duc d'Orléans, morte en 1744: femme sage & vertueuse, qui conspiroit avec son époux à faire le bonheur de leurs sujets.

LÉOTAUD, (Vincent) Jésuite, né dans le diocèse d'Embrun en 1595, habile mathématicien, mort le 13 juin 1672, a publié un ouvrage savant,

où il montre que l'on travaille vainement à la démonstration de la quadrature du cercle. Il a pour titre: *Examen circuli quadratura*, Lyon, 1654, in-4°.

LÉOTYCHIDE, roi de Sparte, & fils de Menaris, défait les Perses dans un grand combat naval près de Mycale, l'an 479 avant J. C. Dans la suite, ayant été accusé d'un crime capital par les Ephores, il se réfugia à Tégée dans un temple de Minerve, où il mourut. Archidamus, son petit-fils, lui succéda.

LÉOWICZ, (Cyprien) habile astronome Bohémien, eut en 1569 une conférence sur l'astronomie avec Tycho-Brahé, qui fit un voyage exprès pour le voir. Il finit ses jours à LaWingen en 1574, âgé de 50 ans. On a de lui: I. *Une Description des Eclipses*, in-fol. II. *Des Ephémérides*, in-fol. III. *Prédications depuis 1564 jusqu'en 1607*, in-8°, 1565. IV. *De indicibus Nativitatum*, in-4°; & d'autres ouvrages en latin. Il donnoit dans l'astrologie judiciaire, & on lui attribue quelques prédictions que l'événement ne vérifia point.

LEPAUTRE, LEPAYS & autres, voyez lettre P.

LÉPICIER, (Bernard) graveur, mort à Paris en janvier 1755, âgé d'environ 59 ans, manioit parfaitement le burin. Ses gravures sont d'un beau fini, & traitées avec beaucoup de soin & d'intelligence. On a de lui un *Catalogue raisonné des Tableaux du Roi*, 2 vol. in-4°: ouvrage curieux & instructif pour les peintres & les amateurs.

LEPIDUS, (M. Æmilius) d'une des plus anciennes & des

plus illustres familles de Rome, parvint aux premiers emplois de la république. Il fut grand-pontife, général-mestre de la cavalerie, & obtint 2 fois le consulat les années 42 & 46 avant J. C. Pendant les troubles de la guerre civile, excitée par les héritiers & les amis de Jules-César, Lepidus se mit à la tête d'une armée & se distingua par son courage. Marc-Antoine & Auguste s'unirent avec lui. Ils partagerent entre eux l'univers. Lepidus eut l'Afrique. Ce fut alors que se forma cette ligue funeste, appelée *Triumvirat*. Lepidus fit périr tous ses ennemis, & livra son propre frere à la fureur des tyrans avec lesquels il s'étoit associé. Il eut part ensuite à la victoire qu'Auguste remporta sur le jeune Pompée en Sicile. Comme il étoit venu du fond de l'Afrique pour cette expédition, il prétendit en recueillir seul tout le fruit, & se disposa à soutenir ses prétentions par les armes. Auguste le méprisoit, parce qu'il savoit qu'il étoit méprisé par ses troupes. Il ne daigna pas tirer l'épée contre lui. Il passa dans son camp, lui enleva son armée, le destitua de tous ses emplois, à l'exception de celui de grand-pontife, & le relégua à Circeïes, petite ville d'Italie, l'an 36 avant J. C. Lepidus étoit d'un caractère à pouvoir supporter l'exil. Plus ami du repos, qu'avidé de puissance, il n'eut jamais cette activité opiniâtre qui peut seule conduire aux grands succès & les soutenir. Il ne se prêta qu'avec une sorte de nonchalance aux circonstances les plus favora-

bles à son agrandissement; & pour nous servir des expressions de Paterculus, il ne mérita point les caresses dont la fortune le combla long-tems.

LEPOIS, voyez POIS.

LEQUESNE & autres, voyez lettre Q.

LERAC, voyez CAREL.

LERAMBERT, (Louis) sculpteur, natif de Paris, reçu à l'académie de peinture & de sculpture en 1663, mort en 1670, s'est acquis un grand nom par ses ouvrages. Ceux qu'on voit de lui dans le parc de Versailles, sont un groupe d'une *Bacchante* avec un *Enfant* qui joue des castagnettes, deux *Satyres*, une *Danseuse*, des *Enfans* & des *Sphinx*.

LERI, (Jean de) ministre protestant, né à la Margelle, village de Bourgogne, fit en 1556 le voyage du Brésil avec deux ministres & quelques autres Protestans, que Charles Durand de Villegagnon, chevalier de Malte & vice-amiral de Bretagne, avoit appellés pour y former une colonie de huguenots sous la protection de l'amiral de Coligny. Cet établissement n'ayant pas réussi, Leri revint en France. Il essuya dans son retour tous les dangers du naufrage & toutes les horreurs de la famine. Il se vit réduit avec ses compagnons à manger les rats & les souris, & jusqu'aux cuirs des malles. On a de lui une *Relation* de ce voyage, imprimée in-8° en 1578, & plusieurs fois depuis. Elle est louée par de Thou. Leri se trouva dans Sancerre, lorsque cette ville fut assiégée par l'armée catholique en 1573, & il publia l'année suivante,

in-8°, un *Journal* curieux de ce siège & de la cruelle famine que les assiégés y endurerent. Il mourut à Berne en 1611.

LERIDANT, (Pierre) avocat au parlement de Paris, né en Bretagne, fut un de ces jurisconsultes du 18e. siècle, qui contribuèrent le plus par leurs écrits à corrompre les notions du droit, & sur-tout à renverser les antiques principes qui font la base de la société civile & religieuse; tels sont: I. *L'Examen de deux Questions importantes sur le Mariage*, 1753, in-4°, qui n'est qu'un petit plagiat fait à Launoy, tout comme celui-ci avoit dépouillé le fameux de Dominis: car ces hétérodoxes docteurs n'ont pas même le mérite de l'originalité. M. Jacques Clémens, chanoine de Gand, a réfuté cet Examen dans son *Traité du pouvoir de l'Eglise, sur le mariage des Catholiques*, Liege, 1768, in-4° (voyez LAUNOY). II. *Consultation sur le mariage d'un Juif*, 1758, in-4°. III. *Code Matrimonial*, in-4°, infecté de diverses erreurs. Il a écrit encore sur d'autres matières, comme *l'Antifinancier*, 1764, in-12. *Institutiones philosophicæ*, 1761, 3 vol. in-12. Il mourut le 28 novembre 1768.

LERME, (François de Roxas de Sandoval, duc de) premier ministre de Philippe III, roi d'Espagne, fut le plus chéri de ses favoris. Il étoit d'un caractère plutôt indolent que pacifique: aussi se hâta-t-il de conclure une trêve avec les Provinces-Unies. Il semble qu'un gouvernement ami de la paix, sans tributs, sans impôts odieux, auroit dû le faire aimer des

peuples; mais le maître étoit foible, livré à ses favoris; & le ministre étant également incapable, également gouverné par des commis insolens & avides, il devint l'objet de l'horreur & du mépris. Les moyens de le décrier manquèrent; on eut recours à la calomnie. Il fut accusé d'avoir fait empoisonner la reine Marguerite par Rodrigue Calderon, sa créature & son confident. Quelqu'éloignée que cette action fût de son caractère, le roi ne put tenir contre la haine des courtisans. Il fut disgracié en 1618. Il étoit entré dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme, & Paul V l'avoit honoré de la pourpre. Le cardinal de Lerme mourut 4 ans après en 1625, dépouillé de la plus grande partie de ses biens par Philippe IV. Le duc d'Uzède, son fils, s'étoit montré son plus cruel ennemi, & lui avoit succédé dans le ministère; mais sa faveur finit avec Philippe III, en 1621.

LERNUTIUS, (Jean) poète, né à Bruges en 1545, après avoir achevé ses études, voulut connoître les principales universités de France, d'Italie & d'Allemagne; il entreprit ce voyage avec Juste-Lipse. De retour dans son pays, malgré les embarras de quelques charges dont il y fut honoré, il n'abandonna point les muses dont il faisoit ses délices; il mourut le 29 septembre 1619. On a recueilli ses poésies sous ce titre: *Jani Lernutti Basia, Ocelli, & alia poemata*, Leyde, Elzevir, 1612. Elles lui assurent un rang parmi les bons poètes latins.

LES

LE ROUX, LEROY, voyez lettre R.

LERUELZ, voyez LAIRUELS.

LESBONAX, philosophe de Mitylene au 1er. siecle de l'ere chrétienne, enseigna la philosophie dans cette ville avec beaucoup d'applaudissement. Il avoit été disciple de Timocrate; mais il corrigea ce qui lui paroissoit trop austere dans les mœurs & dans les leçons de son maître. Sa patrie fit tant de cas de lui, qu'elle fit frapper sous son nom une médaille, qui avoit échappé jusqu'à nos jours aux recherches des antiquaires. Cary, membre de l'académie de Marseille, l'ayant recouvrée, la fit connoître dans une Dissertation curieuse, publiée en 1744, in-12, à Paris, chez Barois. Lesbonax avoit mis au jour plusieurs ouvrages, mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On lui attribue néanmoins : I. Deux *Harangues*, que nous avons dans le Recueil des *Anciens Orateurs* d'Alde, 1513, 3 tom. in-fol. II. *De figuris Grammaticis* avec Ammonius, Leyde, 1739, 2 part. in-4°. Potamon, son fils, fut un des plus grands orateurs de Mitylene.

LESCAILLE, (Jacques) poète & imprimeur Hollandois, natif de Geneve, fit des vers heureux, & donna des éditions très-nettes & très-exactes. L'empereur Léopold l'honora en 1663 de la couronne poétique. Il mourut en 1677, à 67 ans.

LESCAILLE, (Catherine) surnommée la *Sapho Hollandoise* & la *Dixieme Muse*, étoit fille du précédent. Elle surpassa son pere par ses vers. Le libraire

LES 397

Ranck, son beau-frere, recueillit ses *Poésies* en 1728. On trouve dans cette collection plusieurs *Tragédies*, qu'on ne doit pas juger à la rigueur. Les regles y sont souvent violées; mais on y apperçoit de tems en tems des étincelles de génie. Elle mourut en 1711, à 62 ans.

LESCARBOT, (Marc) avocat au parlement de Paris, natif de Vervins, alla dans la Nouvelle-France ou Canada, & il y séjourna quelque tems. A son retour, il publia une *Histoire* de cette vaste partie de l'Amérique, dont la meilleure édition est celle de Paris en 1612, in-8°. Cette Histoire étoit assez bonne pour son tems; celle du Pere Charlevoix l'a entièrement fait oublier. Lescarbot aimoit à voyager; il suivit en Suisse l'ambassadeur de France, & il publia le *Tableau des XIII Cantons*, en 1618, in-4°, en vers fort plats & fort ennuyeux.

LESSHASSIER, (Jacques) avocat & substitut du procureur-général au parlement de Paris, sa patrie, né en 1550, mort en 1625, à 75 ans, lia amitié avec Pibrac, Pithou, Loisel, & d'autres savans hommes de son siecle. Pendant la guerre de la Ligue, il sortit de Paris pour suivre Henri IV. La plus ample édition de ses *Œuvres*, est celle de Paris en 1652, in-4°. Son petit *Traité de la liberté ancienne & canonique de l'Eglise Gallicane*, a été plus applaudi des Protestans que des Catholiques. Sa *Consultation d'un Parisien* en faveur de la république de Venise, lors de ses différends avec le pape Paul V, 1606, in-4°, lui valut une chaîne d'or.

LESCOT, (Pierre de) seigneur de Clagny & de Clermont, conseiller au parlement & chanoine de Paris, se rendit célèbre dans l'architecture, qu'il cultiva sous les regnes de François I & de Henri II. C'est à lui qu'on attribue l'architecture de la *Fontaine des Saints Innocens*, rue St.-Denis, admirée des connoisseurs pour sa belle forme, son élégante simplicité, ses ornemens sages & délicats, & ses bas-reliefs, dont le fameux Goujon a été le sculpteur. L'un & l'autre ont aussi travaillé de concert au Louvre. Il mourut à Paris, en 1578, âgé de 60 ans.

LESCUN, voy. FOIX, (Thomas de).

LESDIGUIERES, François de Bonne, duc de) né à St.-Bonnet de Champfaut, dans le Haut-Dauphiné, en 1543, d'une famille ancienne, porta les armes de fort bonne heure, & avec beaucoup de valeur. Ses grandes qualités pour la guerre le firent choisir par les Calvinistes, après la mort de Montrun, pour être leur chef. Il fit triompher leur parti dans le Dauphiné, & conquit plusieurs places. Henri IV, qui faisoit grand cas de lui, lorsqu'il n'étoit encore que roi de Navarre, lui donna toute sa confiance, lorsqu'il fut monté sur le trône de France. Il le fit lieutenant-général de ses armées de Piémont, de Savoie & de Dauphiné. Il remporta de grands avantages sur le duc de Savoie, qu'il défit aux combats d'Esparron en 1591, de Vigort en 1592, de Gresilane en 1597. Ses services lui méritèrent le bâton de maréchal de France

en 1608. Sa terre de Lesdiguières fut érigée en duché-pairie. Quelque tems après la mort de Henri IV, il servit utilement Louis XIII, contre les huguenots, dont les rebellions continuelles lui étoient enfin devenues odieuses. Il assiégea en 1621 St.-Jean-d'Angeli & Montauban. Ce grand général s'y exposa en soldat. Ses amis le blâmant de cette témérité : *Il y a soixante ans, leur dit-il, que les mousquetades & moi nous nous connoissons.* L'année d'après il abjura le Calvinisme à Grenoble, & reçut à la fin de la cérémonie, des mains du maréchal de Créqui son gendre, les lettres de connétable, *pour avoir toujours été vainqueur, & n'avoir jamais été vaincu.* En 1625 il prit quelques places sur les Génois; il se signala à la bataille de Bessagne, & fit lever le siege de Verue aux Espagnols. Les huguenots du Vivarais avoient profité de son absence pour prendre les armes; Lesdiguières parut, & ils tremblèrent. Ayant mis le siege devant Valence, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut en 1626, à 84 ans. Sa réputation étoit si grande en Europe, que la reine Elizabeth d'Angleterre disoit, que *s'il y avoit deux Lesdiguières en France, elle en demanderoit un à Henri IV.* Les lecteurs qui voudront connoître plus particulièrement ce grand homme; peuvent consulter sa *Vie* par Louis de Videt, son secrétaire, in-fol., 1638: ouvrage curieux & intéressant, quoiqu'écrit d'une manière ampoulée. L'auteur ne dissimule point les vices de son héros, comme son avi-

dité pour les richesses, ses débâches publiques avec la femme d'un marchand, les mariages incestueux qu'il fit faire dans sa famille pour y conserver ses terres, &c.

LESDIGUIERES, voyez CRÉQUI (Charles).

LESLEY, (on prononce LELIE) *Leslaus*, (Jean) évêque de Ross en Ecosse, étoit d'une des plus nobles familles de ce royaume; il fut ambassadeur en 1571 de la reine Marie Stuart à la cour d'Angleterre, & y souffrit de grandes persécutions. Il rendit des services importants à cette princesse, & négocia pour sa liberté à Rome, à Vienne & dans plusieurs autres cours. Il fonda trois séminaires pour les Ecossois; l'un à Rome, l'autre à Paris & le troisième à Douay, & exerça pendant sept ans les fonctions épiscopales dans le diocèse de Malines. Il mourut à Bruxelles le 31 mai 1596. On a de lui une Histoire d'Ecosse en latin, sous ce titre: *De origine, moribus & rebus gestis Scotorum*, Rome, 1578, 2 vol. in-4°. & quelques Ecrits en faveur du droit de la reine Marie & de son fils à la couronne d'Angleterre. Les Protestans ont accusé son Histoire de partialité; mais elle ne pouvoit manquer d'esfuyer ce reproche de leur part, à moins d'en retrancher les faits les plus vrais & les plus connus. Voyez KING.

LESLEY, (Charles) *Lelie*, évêque de Carlisle, mort en 1721, fut tout-à-la-fois zélé défenseur du Christianisme, & zélé partisan de la maison de Stuart. Il est auteur de plusieurs traités estimés des Anglicans.

I. *Méthode courte & facile contre les Déistes*, in-8°, traduite en latin, in-4°. II. *Méthode courte & facile contre les Juifs*; plus étendue que la précédente, & tirée en partie de l'ouvrage de Limborch, intitulé: *Amica collatio cum erudito Judæo* (voyez LIMBORCH). III. *Défense de la Méthode contre les Déistes*. IV. *Lettre sur le Dieu des Siamois*, Sontmonochodom. V. *Lettre à un Déiste converti*. VI. *La vérité du Christianisme démontrée*, dialogue entre un Chrétien & un Déiste, in-8°. VII. *Dissertation sur le jugement particulier, & sur l'autorité en matière de foi*. Tous ces écrits, excepté le 6e., traduits de l'Anglois en François par le P. Houbigant de l'Oratoire, ont paru à Paris l'an 1770 en un vol. in-8°.

LESMAN, (Gaspar) habile graveur en pierres fines, vivoit à la fin du 16e. siècle sous l'empereur Rodolphe II, dont il étoit valet-de-chambre. On lui doit la découverte d'un nouveau genre d'opérer, au moyen de laquelle la matière se trouve susceptible d'une infinité de travaux qu'on n'auroit osé tenter auparavant. C'est à cette pratique, conservée dans les fabriques de Bohême, qu'on doit ces ouvrages de verre, dont la délicatesse & le grand fini étonnent même les connoisseurs.

LESPARRE, voyez FOIX (Oder).

LESSEVILLE, (Eustache le Clerc de) de Paris, d'une famille noble, se signala tellement dans ses études, qu'il fut recteur de l'université de cette ville avant l'âge de 20 ans. Il devint docteur de la maison & société de Sorbonne, l'un des

aumôniers ordinaires du roi Louis XIII, conseiller au parlement, & enfin évêque de Coutances. Il s'acquit l'estime & l'amitié de ses diocésains, & fut l'arbitre des affaires les plus importantes de la province. Une connoissance profonde de la rhéologie & de la jurisprudence, le rendirent particulièrement recommandable. Cet illustre prélat mourut à Paris en 1665, pendant l'assemblée du clergé, à laquelle il étoit député.

LESSIUS, (Léonard) né à Brechtan, village près d'Anvers, en 1554, prit l'habit de Jésuite l'an 1572, & professa avec distinction la philosophie pendant 7 ans à Douay, & la théologie à Louvain, depuis l'an 1585 jusqu'en 1605. Il fit soutenir, de concert avec Hamelius son confrere, en 1586, des *Theses* qui paroissent opposées aux sentimens de S. Thomas. La faculté de théologie de Louvain censura 34 propositions tirées des *Theses* de Lessius. Elle crut voir que le Jésuite, en combattant le Baïanisme, s'étoit jeté dans le Sémi-Pélagianisme. Stapleton, professeur à Louvain, se déclara contre cette Censure dans une lettre à l'évêque de Middlebourg, insérée dans l'*Histoire des congrégations de Auxiliis* du P. de Meyer, p. 32. L'université de Douay se joignit à celle de Louvain. Il regne dans la censure de Douay un air de vivacité, qui montre un peu de passion. Lessius en ayant appelé à Rome, Sixte V fit examiner dans une congréga-

tion la doctrine condamnée dans Lessius, & après un rigoureux examen, ses propositions furent déclarées *sana doctrinae articuli*. La censure fut cassée, & le jugement pontifical publié à Louvain, par ordre du nonce Octavio, évêque de Cajazzo en 1588. Quésnel & Gerberon publièrent chacun une Apologie historique de la Censure; mais ces deux Apologies furent condamnées par Innocent XII en 1697. Lessius fit déclarer pour lui les universités de Mayence, de Treves & d'Ingolstadt. On peut voir ce qui regarde cette affaire, amplement détaillé par M. Habert, évêque de Vabres, dans son livre *De la Défense de la Foi sur la Grace*, chap. 14, §. 3. On sait que M. Habert n'étoit pas favorable aux Jésuites, & sa relation acquiert par là une considération particulière: elle est toute à la décharge de Lessius. Ce Jésuite célèbre mourut en 1623, à 69 ans. Il savoit la théologie, le droit, les mathématiques, la médecine & l'histoire; ses ouvrages en sont un témoignage. Les principaux sont: I. *De Justitia & Jure, libri IV*, in-fol. S. François de Sales estimoit beaucoup cet ouvrage, comme il en conste par une lettre qu'il lui écrivit, & dont l'original fut gardé jusqu'en 1773 au college des Jésuites à Anvers. C'est dans la même lettre que le saint évêque se déclare pour les sentimens de Lessius sur la prédestination & la grace (*). II. *De potestate summi Pontificis*,

(*) Le P. Graveson (voyez ce mot) ayant nié la réalité de cette lettre, on en fit graver l'original en 1729, avec la plus grande exactitude chalcographique

ouvrage solide & bien écrit ; mais l'auteur paroît tenir encore à l'opinion de la puissance temporelle des papes ; opinion du reste bien excusable aujourd'hui que les maximes philosophiques ont étrangement renchéri sur elle, sans en avoir ni les motifs, ni les règles. III. *Hygiasticon seu vera ratio valetudinis bonæ, & vitæ, unâ cum sensuum, & judicii & memoriæ integritate ad extremam senectutem conservandi* ; avec le Traité de Louis Cornaro sur la même matière, traduit de l'italien par Lessius, Cambridge,

1634, in-8°. Ces deux Traités ont été traduits en françois par Séb. Hardi, Paris, 1646, & enrichis de notes par de la Bonnodière, Paris, 1701. IV. Plusieurs Opuscules, recueillis en 2 vol. in-fol., pleins de lumières & de sentimens ; écrits avec beaucoup de clarté, d'élégance & d'intérêt. On y distingue le petit traité *De capessendâ verâ Religione*, ouvrage qui, dans sa brièveté, fait un excellent traité de controverse, par lequel beaucoup d'hérétiques ont été ramenés à l'Eglise ; & celui de *Providentiâ Numinis*, plein

graphique, & des copies imprimées en furent répandues par-tout. C'est sur une de ces copies, qui deviennent rares, que nous la transcrivons. Elle est si propre à faire connoître le saint prélat & le savant religieux, qu'on ne sera pas fâché de la trouver ici. *Admodum Reverende in Christo Pater. Atulit mihi Paternitatis Vestræ litteras dilectissimus nobis magister Gabriell, quæ ut perhonorificæ, ita & jucundissimæ mihi fuerunt. Amabam jam pridem, imò etiam venerabar te homengue tuum, mi Pater, non solum quia soleo quidquid ex vestra illâ Societate procedit, magni facere, sed etiam quia sigillatim de vestra reverentiâ multa audivi præclarâ primùm, deindè vidi, inspexi & suspexi. Vidi namque ante aliquot annos opus illud utilissimùm De Justitiâ & Jure, in quo & breviter simul & luculenter, difficultates illius partis theologiæ, præ cæteris autoribus quos viderim, egregiè solvis. Vidi postea consilium quoddam magni consilii angelæ per te mortalibus datum est De verâ Religione eligendâ ; ac demùm obiter vidi in bibliothecâ collegii Lugdunensis tractatum De Prædestinatione ; & quamvis non nisi sparsim, ut sit, oculos in eum injicere contigerit, cognovi tamen, Paternitatem Vestram sententiam illam, antiquitate, suavitate, ac Scripturarum nativâ autoritate nobilissimam De Prædestinatione ad gloriam post prævitiâ opera amplecti ac tueri ; quod tam mihi gravissimùm fuit, qui nimirum eam semper, ut Dei misericordia ac gratiæ magis consentaneam, & veriorum ac amabiliorem existimavi ; quod etiam tantisper in libello De Amore Dei indicavi. Cùm igitur ita erga Paternitatis Vestræ merita, quam dudum laudaverant apud me opera ejus, affectus essem, mirifice profecid gavissus sum, me tibi vicissim utcumque etiam carum esse ; quod ut semper contingat, & didum magistrum Gabrielem commendatissimùm habebò, & si quid unquam potero quod tibi placere cognoscam, id exequar quàm impensissimè. Valeat interim révèrendâ Paternitas tuâ, & te Deus usque in senectam & senium numquam derelinquat, sed canos tuos benedictionibus celestibus ornet & complèat. Annessi Gebennensium, 26 Augusti 1613. Admodum Reverendæ Paternitatis Vestræ humillimus & addictissimus frater & servus in Christo, Franciscus, episcopus Gebennensis*

de pensées justes, profondes & touchantes. La vie de ce Jésuite a paru sous ce titre : *De Vita & moribus L. Lessii*, Paris, 1644, in-12. On garde dans la bibliothèque de l'archevêché de Malines, les informations manuscrites sur sa vie & ses vertus. On les avoit prises d'abord après sa mort, dans la croyance que l'on travailleroit un jour à sa béatification.

LESTANG, (François & Christophe de) deux freres, dont le premier fut président à mortier au parlement de Toulouse; & le second, évêque de Lodeve, puis d'Alet & de Carcassonne. Ils furent l'un & l'autre attachés à la Ligue; mais lorsque la paix eut été rendue à la France, ils servirent utilement Henri IV & Louis XIII. François mourut en 1617, à 79 ans, laissant quelques ouvrages de piété & de littérature; & Christophe en 1621.

LESTONAC, (Jeanne de) fondatrice de l'ordre des Religieuses Bénédiclines de la Compagnie de Notre-Dame, naquit à Bourdeaux en 1556. Elle étoit fille de Richard de Lestonac, conseiller au parlement de cette ville, & niece du célèbre Michel de Montaigne. Après la mort de Gaston de Montferand, son mari, dont elle eut 7 enfans, elle institua son ordre pour l'instruction des jeunes filles, & le fit approuver par le pape Paul V en 1607. Quand ce pontife eut donné sa bulle, il dit au général des Jésuites: » Je viens de vous unir à de » vertueuses filles, qui ren- » dront aux personnes de leur » sexe les pieux services que » vos Peres rendent aux hom-

mes dans toute la chré- » tienté ». Madame de Lestonac, en se consacrant à la vie religieuse, avoit sacrifié tous les agrémens de la figure & les avantages de la naissance. Sa congrégation se répandit en France, & y eut un grand nombre de maisons, que la révolution de 1789 n'épargna pas plus que les autres établissemens édifiens & utiles. Voyez *l'Histoire des Religieuses de Notre-Dame*, par Jean Bouzonie; & *la Vie de madame de Lestonac*, par le P. Beauvais, Jésuite, Toulouse, 1742, in-12.

LETI, (Grégoire) né à Milan en 1630, d'une famille Bolonoise, montra de bonne heure beaucoup d'esprit & peu de vertu. Après avoir fait ses études chez les Jésuites, il se mit à voyager, & se fit connoître pour un homme d'un caractère ardent. L'évêque d'Aquapendente, son oncle, qu'il alla voir en passant, fut si choqué de la hardiesse de ses propos sur la Religion, qu'il le chassa en lui prédisant qu'il se laisseroit infecter du poison de l'hérésie. Ses craintes n'étoient pas sans fondement. Leti vit à Genes un Calviniste, qui lui inspira ses principes. Il passa de là à Lausanne, où il fit profession de la nouvelle religion. Un médecin de cette ville lui fit épouser sa fille. De Lausanne il alla à Geneve, en 1660, mais son humeur querelleuse l'ayant obligé de sortir de cette ville, après y avoir demeuré environ 20 ans, il se réfugia d'abord en France, où l'on ne s'accommoda guere de lui, puis à Londres: Charles II le reçut avec bonté, & dès la première audience il lui fit

un présent de 1000 écus, & lui promit la charge d'historiographe. Ce bienfait n'empêcha pas qu'il n'écrivit l'*Histoire d'Angleterre* avec une licence qui lui fit donner son congé. Amsterdam fut son dernier asyle. Il y mourut en 1701, à 71 ans, avec le titre d'historiographe de la ville. Leti étoit un historien famélique, qui en écrivant consultoit plus les besoins de son estomac que la vérité. Il offrit ses services à tous les potentats de l'Europe. Il leur promettoit de les faire vivre dans la postérité; mais c'étoit à condition qu'ils ne le laisseroient pas mourir de faim dans ce monde. Sa plume est toujours flatteuse ou passionnée. Plus soigneux d'écrire des faits extraordinaires que des choses vraies, il a rempli ses ouvrages de menfonges, d'inepties & d'inexactitudes. Son style est assez vif, mais diffus, mordant, hérissé de réflexions pédantesques & souvent très-mauvaises, & de digressions accablantes. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien. Les principaux de ceux qui ont été traduits en françois, sont: I. *La Monarchie universelle du roi Louis XIV*, 1689, 2 vol. in-12. Il y eut une réponse à cet ouvrage, sous le titre de: *L'Europe ressuscitée du tombeau de M. Leti*, Utrecht, 1690. II. *Le Népotisme de Rome*, 2 vol. in-12, 1667. III. *La Vie du pape Sixte-Quint*, traduite en françois en 2 vol. in-12, 1694, & plusieurs fois réimprimée depuis. L'auteur répondit à une princesse qui lui demandoit, si tout ce qu'il avoit écrit dans ce livre étoit vrai? *Une chose bien imaginée fait*

plus de plaisir que la vérité destituée d'ornemens. Le traducteur y fit des retranchemens & en eût dû faire davantage. IV. *La Vie de Philippe II, roi d'Espagne.* Elle a été traduite en 1734, en 6 vol. in-12. L'auteur ne s'y montre ni catholique, ni protestant. Si, pour être bon historien, il suffisoit de n'avoir ni religion, ni amour pour sa patrie, Leti l'auroit été à coup sûr. V. *La Vie de Charles-Quint*, traduite en françois, en 4 vol. in-12, par les filles de l'auteur: compilation ennuyeuse. VI. *La Vie d'Elizabeth, reine d'Angleterre*, 1694 & 1741, 2 vol. in-12. Le roman y est mêlé avec l'histoire. VII. *L'Histoire de Cromwel*, 1694 & 1703, 2 vol. in-12; ramas confus de tout ce qu'il a lu ou entendu; celle de l'abbé Raguenet est tout d'un autre goût, & incomparablement mieux écrite. VIII. *La Vie de Pierre Giron, duc d'Oszone*, 1700, Paris, 3 vol. in-12; assez intéressante, mais trop longue. IX. *Le Syndicat d'Alexandre VII, avec son Voyage en l'autre monde*, 1669, in-12; satire emportée, telle qu'on devoit l'attendre d'un apostat. Ce n'est pas la seule qu'il ait publiée contre Rome, les papes & les cardinaux; mais de telles horreurs ne doivent pas même être citées. X. *Critique historique, politique, morale, économique & comique sur les Loteries anciennes & nouvelles*, en 2 vol. in-12. C'est un fatras satyrique, où il maltraite beaucoup de personnes. Parmi ses ouvrages italiens, on distingue: I. *Son Histoire de Geneve.* L'auteur n'y ménage pas cette ville. II. *Son Théâtre de la Grande-Bretagne,*

1684, qui le fit chasser d'Angleterre. L'un & l'autre sont en 5 vol. in-12. III. *Le Théâtre de la France*, 7 vol. in-4°, mauvais ouvrage. IV. *Le Théâtre Belgique*, 2 vol. in-4°, aussi mauvais que le précédent. V. *L'Italie régnante*, 4 vol. in-12. VI. *L'Histoire de l'Empire Romain en Germanie*, 4 vol. in-4°. VII. *Le Cardinalisme de la sainte Eglise*, 3 vol. in-12 : c'est une satire basse & sans esprit. VIII. *La juste balance, dans laquelle on pese toutes les maximes de Rome & les actions des cardinaux vivans*, 4 vol. in-12; libelle du même genre & dans le même goût que le précédent. IX. *Le Cérémonial historique*, 6 vol. in-12. X. *Dialogues politiques, sur les moyens dont se servent les Républiques d'Italie pour se conserver*, 2 vol. in-12. XI. *Abrégé des vertus patriotiques*, 2 vol. in-8°. XII. *La Renommée jalouse de la Fortune*. XIII. *Panegyrique de Louis XIV*, in-4°. XIV. *Eloge de la Chasse*, in-12. XV. *Des Lettres*, 1 vol. in-12, où il avoue lui-même que sa vie n'étoit pas fort réglée, & qu'il ménoit celle d'un débauché (part. 1, pag. 14, lett. 3; p. 26, lett. 5). XVI. *L'Itinéraire de la Cour de Rome*, 3 vol. in-8°. XVII. *Histoire de la Maison de Saxe*, 4 vol. in-4°. XVIII. *De celle de Brandebourg*, 4 vol. in-4°. XIX. *Le carnage des Réformés innocens*, in-4°. XX. *Les précipices du Siège Apostolique*, 1672, in-12, &c. Leti avoit encore fait divers autres ouvrages qu'il a eu raison de défavouer. Tous ceux qui portent son nom ont été généralement condamnés à Rome le 22 octobre 1700.

LEU, (S.) appelé aussi *S. Loup*, évêque de Sens, succéda à *S. Arême* l'an 609, se fit estimer du roi *Clotaire II*, & aimer de son peuple; il mourut le 1er. septembre 623, après l'avoir édifié par ses vertus.

LEVAU, architecte, voy. VAU.

LEUCIPPE, philosophe Grec, disciple de *Zénon*, étoit d'*Abdere*, suivant la plus commune opinion. Il inventa le premier le fameux système des *Atômes* & du *Vide*, développé ensuite par *Démocrite* & par *Epicure*. L'hypothèse des *Tourbillons*, perfectionnée par *Descartes*, est aussi de l'invention de *Leucippe*, comme le savant *Huet* l'a prouvé. On a cru trouver dans le système de *Leucippe* le germe de ce grand principe de mécanique, que *Descartes* emploie si efficacement : *Les corps qui tournent, s'éloignent du centre autant qu'il est possible*; parce que le philosophe Grec enseigne, que les *atômes les plus subtils tendent vers l'espace vide comme en s'élançant*. Mais ce n'est pas à raison du tournoiement que les *atômes les plus subtils tendent vers l'espace vide*; par cette raison les moins subtils y tendent davantage. Les deux principes sont donc très-différens & en quelque sorte opposés. Il paroît néanmoins que *Kepler* & ensuite *Descartes* ont suivi *Leucippe* à l'égard des *tourbillons* & des causes de la pesanteur, & ont été, comme l'on fait, accusés de n'être que les copistes du systématique Grec; mais il se peut que le reproche ne soit pas juste. Les idées de *Leucippe* n'étoient pas af-

fez merveilles pour croire qu'elles n'aient pu venir à l'esprit de ceux qui auroient ignoré la doctrine de ce philosophe. Leucippe vivoit vers l'an 428 avant J. C.

LEUCOTHOÉ, fille d'Orchame, roi d'Achémenie & d'Eurynome. Apollon qui l'aimoit, prit la figure de sa mere pour s'insinuer auprès d'elle, & en abusa par cet artifice. Orchame, irrité du déshonneur de sa fille, dont il fut instruit par Clytie sa rivale, fit enterrer Leucothoé toute vive; mais Apollon la changea en arbre qui porte l'encens.

LEVE, (Antoine de) Navarrois, prince d'Ascoli, duc de Terre-Neuve, général des armées de Charles-Quint, naquit dans l'obscurité, & fut d'abord simple soldat. Il parvint au commandement par d'utiles découvertes, & par une suite d'actions, la plupart heureuses & toutes hardies. Un extérieur ignoble ne lui ôtoit rien de l'autorité qu'il devoit avoir, parce qu'il joignoit au talent de la parole une audace noble, à laquelle les hommes ne résistent pas. Il se signala d'abord dans le royaume de Naples, sous Gonsalve de Cordoue; & ensuite dans le Milanéz, d'où il chassa l'amiral Bonivet en 1523. La bataille de Rebec s'étant donnée en 1524, il y servit avec beaucoup de valeur. Il défendit Pavie l'année suivante contre François I, qui y fut pris. Ses succès lui procurerent des distinctions flatteuses. Charles-Quint s'étant rendu en Italie, le fit asseoir à côté de lui, & le voyant obstiné à ne se pas couvrir, il lui

mit lui-même le chapeau sur la tête, en disant « qu'un capitaine qui avoit fait 60 campagnes toutes glorieuses, méritoit bien d'être assis & couvert devant un empereur de 30 ans ». Ce grand général soutint sa réputation en Autriche, où il fut envoyé en 1529, contre Soliman qui assiégeoit Vienne, & en Afrique, où il suivit l'empereur en 1535. L'année d'après il fut témoin du mauvais succès de l'expédition de Provence, en mourut de douleur en 1536, à 76 ans, & fut enterré à S. Denis, près de Milan. On a raconté de lui des anecdotes romanesques qui ne méritent aucune croyance. — Ses fils, Sanche & Antoine de LEVE, servirent l'Espagne avec zele, & se signalerent en divers combats. Le premier eut deux fils, Alphonse & Sanche, qui se distinguèrent sous le duc de Parme aux Pays-Bas.

LÉVESQUE DE POUILLI, (Louis) né à Rheims en 1692, d'une famille ancienne, membre de l'académie des inscriptions, fut élu lieutenant des habitans de la ville de Rheims en 1746. Il fit venir dans cette ville des eaux de fontaine plus salutaires que celles de puits, qui les incommodoient beaucoup, & mourut en 1750, à 59 ans. Pouilli est sur-tout connu par sa *Théorie des Sentimens agréables*, petit ouvrage imprimé pour la 4e. fois en 1774, in-8°: c'est la production d'un esprit net & délicat, qui fait analyser jusqu'aux plus petites nuances du sentiment. Il y a quelques propositions auxquelles on pourroit donner un man-

vais sens ; mais un lecteur sage doit toujours choisir le plus favorable : le mieux seroit sans doute qu'on ne pût leur en donner d'autre.

LÉVESQUE DE GRAVELLE, (Michel-Philippe) conseiller au parlement de Paris, mort en 1752, avoit le goût des beaux-arts. On lui doit un *Recueil de Pierres gravées antiques*, 1732 & 1737, 2 vol. in-4°, curieux & recherché.

LEUFROI, (S.) 1er. abbé de Madrie dans le diocèse d'Evreux, où il étoit né d'une famille noble, mourut l'an 738. Ce monastere, nommé anciennement en latin *Madriacense*, du nom du village où il étoit situé, s'appella dans la suite *la Croix St-Ouen*, puis *la Croix St-Leufroi*. Sa menſe conventuelle fut unie au petit séminaire d'Evreux, par décret de l'ordinaire, au mois de mars 1741, confirmé par lettres patentes du mois d'avril de la même année.

LÉVI, 3e. fils de Jacob & de Lia, naquit en Mésopotamie l'an 1748 avant J. C. C'est lui qui, voulant venger avec son frere Siméon l'injure faite à Dina, leur sœur, passa au fil de l'épée tous les habitans de Sichem. Jacob en témoigna un déplaisir extrême, & prédit au lit de la mort, qu'en punition de cette cruauté, la famille de Lévi seroit divisée & n'auroit point de portion fixe au partage de la Terre-Promise. En effet elle fut dispersée dans Israël, & n'eut pour partage que quelques villes qui lui furent assignées dans le lot des autres tribus. Lévi descendit en Egypte avec son pere, ayant

déjà ses 3 fils Gerson, Caath & Merari, dont le 2e. eut pour fils Amram, de qui naquirent Moÿse, Aaron & Marie. Il y mourut l'an 1612 avant J. C., à 137 ans. Sa famille fut toute consacrée au service de Dieu ; & c'est de lui que les Prêtres & les Lévités tirent leur origine. Ceux de sa tribu s'allioient souvent à la maison royale, ainsi que le prouve la généalogie des parens de J. C. selon la chair.

LÉVI BEN GERSOM, Rabin, a composé les *Guerres du Seigneur* en hébreu, Wallenſtadt, 1560, in-fol., & des *Commentaires* imprimés séparément & dans les grandes Bibles. C'étoit un esprit singulier, qui a rempli tous ses livres de vaines subtilités métaphysiques. On ignore le tems où il a vécu.

LÉVIS ou LÉVI, (Guy de) d'une illustre maison de France, fut le chef de toutes les branches que l'on en connoit aujourd'hui. Il se croisa contre les Albigeois & fut élu maréchal des Croisés. C'est en mémoire de cette charge, que sa postérité a toujours conservé le titre de *Maréchal de la Foi*. Il se signala dans cette guerre, & eut la terre de Mirepoix & plusieurs autres situées en Languedoc, de la dépouille de ces rebelles fanatiques. Il mourut en 1230 ; il avoit fondé en 1190 l'abbaye de la Roche. Ses successeurs ont joint au nom de Lévis, celui de seigneurs de Mirepoix.

LÉVI, voyez PHILIPPE Lévi.

LÉVIS, voyez QUELUS.
LEUNCLAVIUS, (Jean) natif d'Amelbrun en Westpha-

lie, d'une famille noble, voyagea dans presque toutes les cours de l'Europe. Pendant le séjour qu'il fit en Turquie, il ramassa de très-bons matériaux pour composer l'histoire Ottomane; & c'est à lui que le public est redevable de la meilleure connoissance qu'on en ait. Il joignit à l'intelligence des langues savantes, celle de la jurisprudence. Cet érudit mourut à Vienne en Autriche en 1593, à 60 ans. Ses mœurs n'étoient pas trop pures, si on en croit Scaliger qui dit: *Habebat scorta secum*; mais cet écrivain satyrique peut l'avoir calomnié. On a de lui: I. *L'Histoire Musulmane*, 1591, in-fol. II. *Les Annales des Sultans Othomaniens*, in-fol. qu'il traduisit en latin, sur la version que Jean Gaudier, autrement Spiegel, en avoit faite de turc en allemand. III. La Suite de ces Annales, qu'il continua jusqu'en 1588, sous le titre de *Pandecta Turcica*: on trouve ces deux ouvrages à la fin du *Chalcodyle* du Louvre. On peut profiter de ses recherches, mais en les révisant, comme a fait le P. Nicolas Schmit (voyez ce mot). IV. Des *Versions* latines de *Xénophon*, de *Zozime*, de *Constantin Manassès*, de *Michel Glycas*, de *l'Abrégé des Basiliques*: celle-ci parut en 1590, 2 vol. in-fol. V. *Commentatio de Moscorum bellis adversus finitimos gestis*, dans le Recueil des Historiens Polonois de Pistorius, Bâle, 1581, 3 vol. in-fol. VI. *De jure Græco-Romano*, Francfort, 1596. VII. Un *Abrégé du Basilicon* de l'empereur Léon VI, avec les *Novella Constitutiones*, Bâle, 1575.

LEUPOLD, (Jacques) conseiller & commissaire des mines du roi de Pologne, membre de la société royale de Berlin, & de diverses autres, fut un des plus habiles hommes de l'Europe pour les instrumens mathématiques. Il mourut à Leipzig en 1727, après s'être rendu célèbre par son grand ouvrage intitulé: *Theatrum Machinarum*, Leipzig, 1724, 3 vol. in-fol. Cette compilation est utile & recherchée.

LEUSDEN, (Jean) naquit à Utrecht en 1624, fut professeur d'hébreu dans sa patrie, & s'y acquit avec justice une grande réputation. Il mourut en 1699, à 75 ans. Quoique cet écrivain n'ait point fait de nouvelles découvertes dans la critique grammaticale, il la connoissoit bien; & il enseignoit avec autant de clarté que de méthode. On a de lui plusieurs ouvrages estimés. I. *Onomasticon Sacrum*, Utrecht, 1684, in-8°. II. *Clavis hebraica & philologica Veteris Testamenti*, 1683, in-4°. III. *Novi Testamenti Clavis Græca, cum annotationibus philologicis*, 1672, in-8°. IV. *Compendium Biblicum Veteris Testamenti*, 1688, in-8°. V. *Compendium Græcum Novi Testamenti*, dont la plus ample édition est celle de Londres en 1688, in-12. VI. *Philologus Hebraeus*, 1695, in-4°. VII. *Philologus Hebræo-Græcus*, 1695, in-4°. VIII. *Philologus Hebræo-Mixtus*, 1699, in-4°. IX. *Des Notes sur Jonas, Joël & Ozée, &c.* X. C'est à lui qu'on est redevable des éditions correctes de *Bochart*, de *Lighfoot*, & de la *Synopse des Critiques* de *Polus*. XI. On lui

doit aussi la meilleure *Edition* de la *Bible* d'Arhias, imprimée à Amsterdam en 2 vol. in-8^o, 1705; & du *Nouveau-Testament Syriaque*, 1708, 2 vol. in-4^o. — Rodolphe LEUSDEN, son fils, a donné une édition du *Nouveau-Testament Grec*.

LEUTARD, payfan fanatique du bourg de Vertus, dans le diocèse de Châlons-sur-Marne, vers la fin du 10^e siècle, brisoit les croix & les images, prêchoit qu'il ne falloit pas payer les dîmes, & soutenoit que les Prophetes avoient dit des choses repréhensibles. Il se faisoit suivre par une multitude innombrable de personnes qui le croyoient inspiré de Dieu. Gibuin, évêque de Châlons, désabusa & convainquit ces pauvres gens. L'hérésiarque, désespéré de se voir abandonné, se précipita dans un puits. Ses erreurs triomphent aujourd'hui en France, & Leutard passeroit pour un prophète ou un apôtre dans les clubs & dans l'assemblée nationale.

LEUTINGER, (Nicolas) né dans le Brandebourg, professeur de belles-lettres & ministre Luthérien, mourut à Wittemberg en 1612, à 64 ans. On a de lui une *Histoire de Brandebourg*, depuis 1499 jusqu'en 1594; elle parut avec ses autres ouvrages, & sa *Vie*, à Francfort, en 1729, 2 vol. in-4^o.

LEUWEN, voy. LEEUWEN.

LEUWENHOECK, (Antoine de) célèbre physicien, né à Delft en 1632, excelloit à faire des verres pour des microscopes & pour des lunettes. Ses découvertes lui ont fait un nom distingué; plusieurs sont utiles & réelles, mais d'autres

sont parfaitement chimériques. Son système des vers spermatiques, dont il faisoit le principe de la génération, n'a eu d'autre vogue que celle de la nouveauté; croyant détruire l'ovarisme, il lui substitua une hypothèse beaucoup plus défœctueuse, & qui ne soutient point le premier regard d'un homme judicieux. Ce qui l'excuse en quelque sorte, est l'impuissance reconnue, où sont tous les physiciens, de rien dire de satisfaisant sur ce profond mystère de la nature. Le moyen qu'il crut avoir d'y parvenir, étoit illusoire; comme l'a très-bien remarqué M. Fabre dans son *Essai sur les facultés de l'ame*, Paris, 1785. « Ce n'est pas, dit-il, dans le développement du germe que consiste le mystère de la génération, mais dans sa formation; & c'est là où les observations microscopiques ne sauroient atteindre ». (Voyez GRAAF, KIRCHER, MUYS). Le goût sûr qui décide de la solidité d'une observation, lui manquoit absolument, aussi-bien que la littérature qui porte la lumière dans toutes les sciences. On doit cependant lui savoir gré d'avoir contribué à la découverte des germes, qui suivant un philosophe de ce siècle, suffit seule pour anéantir l'athéisme; il l'anéantiroit en effet, si les sectateurs d'une si monstrueuse opinion pouvoient saisir la justesse d'une conséquence. Il mourut en 1723, à 91 ans; on lui a élevé un beau mausolée à Delft, dans la vieille église, avec une épitaphe emphatique. Il a publié différens ouvrages en hollan-

dois, qui ont été traduits en latin, & ont paru sous le titre d'*Arcana naturæ detecta*, Delft, 1695 à 1719, 4 vol. in-4°. Leyde, 1722. On a imprimé en 1722, in-4°, ses *Lettres* à la société royale de Londres, dont il étoit membre, & à divers savans.

LEYDE, (Philippe de) né d'une famille noble de cette ville, fut conseiller de Guillaume de Bavière comte de Hollande, puis grand-vicaire & chanoine d'Utrecht, où il mourut en 1380. On a de lui : *De Reipublicæ cura, & sorte principantis, & nonnulli alii tractatus*, Leyde, 1516, in-fol., & Amsterdam, 1701, in-4°, avec la *Vie* de l'auteur. Ce qu'il a écrit sur le gouvernement civil, ne vaut pas ce qu'il dit du gouvernement domestique. Il avoit professé le droit à Orléans & à Paris, & laissa d'autres ouvrages oubliés aujourd'hui.

LEYDECKER, (Melchior) théologien calviniste, né à Middelbourg en 1652, professeur de théologie à Utrecht en 1678, mort en 1721, à 69 ans, étoit un homme dur & passionné, qui ne savoit réprimer ni sa langue, ni sa plume. On a de lui plusieurs ouvrages pleins d'érudition, mais qui manquent souvent de critique. Les principaux sont : I. *Traité de la République des Hébreux*, 2 vol. in-folio, Amsterdam, 1714 & 1716 : recueil curieux, semé d'anecdotes sur le Judaïsme moderne. Il y a joint une réfutation de l'*Archéologie* de Burnet. Ce *Traité de la république des Hébreux* n'a pas fait oublier celui de Sigonius sur la même matière. II. Un *Commentaire latin* sur le *Catéchisme* d'Heidel-

berg. III. Une *Dissertation* contre le *Monde enchanté* de Becker. IV. Une *Analyse de l'Écriture, avec la Méthode de prêcher*. V. Une *Histoire du Jansénisme*, Utrecht, 1695, in-8°. VI. *Fax veritatis*, Leyde, 1677, in-8°. VII. La *Continuation de l'Histoire Ecclésiastique* de Hornius, Francfort, 1704, in-8°. VIII. *Histoire de l'Église d'Afrique*, in-4°. IX. *Synopsis controversiarum de fœdere*. Tous ces ouvrages sont écrits en latin, d'un style dur & dans les préjugés de l'auteur.

LEYDEN, (Jean de) voyez JEAN.

LEYDEN, (Jean Gerbrand de) ainsi nommé, parce qu'il étoit de la ville de ce nom, se fit Carme, s'appliqua avec une grande assiduité à toutes les fonctions de la vie apostolique, & consacra ses momens de loisir à l'étude de l'histoire de son pays. Il mourut l'an 1504. On a de lui : I. *Chronicon Hollandiæ comitum & episcoporum Ultrajectensium, a S. Willebrordo ad annum 1417*; Francfort, 1620, in-fol. II. *Chronicon Egmondanum, sive Annales abbatum Egmondensium*, publié par Antoine Matthieu, Leyde, 1698, in-4°. On lui attribue une *Histoire de l'ordre des Carmes*, ce n'est qu'une répétition de celle d'Arnold Bostius.

LEZANA, (Jean-Baptiste de) Carme, naquit à Madrid le 23 novembre 1586. Il enseigna avec réputation à Toledé, à Alcalá & à Rome; Urbain VIII le fit assesseur de la congrégation dell'Indice, & Innocent X de celle des Rites. Il mourut à Rome le 29 mars 1659, à 73 ans. On a de lui : I. *Summa quæstio-*

num Regularium, Lyon, 1655, 4 vol. in-fol.; c'est une théologie qui a pour objet principal les devoirs des Religieux. II. *Summa Theologiae sacrae*, Rome, 1654, 3 vol. in-fol. III. *Annales sacri, prophetici & Eliani ordinis, &c.*, Rome, 1651 — 56, 4 vol. in-fol., pleins de fables ridicules sur l'origine de cet ordre. IV. *De Regularium reformatione*, Rome, 1646, in-4°.

LEZIN, (S.) *Licinius*, évêque d'Angers en 586, mort le 1er. novembre 605. Le pape S. Grégoire lui écrivit la *Lettre* 52 du livre IXe.

L'HOSTE, voyez HOSTE.

LHOTSKI, (George) Jésuite, né à Zbirow en Bohême l'an 1724, mourut en 1758, étant recteur du college de Telcz, après avoir enseigné les lettres & les sciences avec réputation. On a de lui : I. *Controversia Philosophica de systemate Philosophiae Mechanicae, id est, Mechanismo Cosmico & individuali*, Prague, 1748, in-8°. II. *Doctrina Theologica de gratia, justificatione, merito, virtutibus, vitiis & peccatis*, 1753, in-4°. III. *Doctrina Theologica de fide, spe, & charitate*. Ibidem, 1755, in-4°.

LHOYD, voyez LLOYD.

L'HUILLIER, voyez LUIL-
LIER.

LIA, fille aînée de Laban, fut mariée avec Jacob par la supercherie de son pere, qui la substitua à Rachel, que Jacob devoit épouser : cependant Jacob vécut bien avec elle, & en eut six fils, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, & une fille nommée Dina.

LIANCOURT, (Jeanne de Schomberg, duchesse de) fille du maréchal de Schomberg &

femme de Roger du Plessis, duc de Liancourt, connu par les deux lettres que lui écrivit le docteur Arnould, détaché du monde son mari par ses leçons & par ses exemples. Les deux époux se lierent étroitement avec les solitaires de Port-Royal, & montrèrent beaucoup d'ardeur pour la défense de Jansenius. Ils moururent en 1674. Le duc ne survécut que 2 mois à son épouse. On a d'elle un ouvrage éditant de l'éducation des enfans de l'un & de l'autre sexe. L'abbé Boileau le publia en 1698, sous ce titre : *Règlement donné par une femme de haute qualité à sa petite-fille, pour sa conduite & pour celle de sa maison*, in-12; réimprimé à Paris en 1779. L'éditeur joignit à cet ouvrage un règlement que la duchesse de Liancourt avoit fait pour elle-même, avec un tableau des vertus de cette dame; on sent bien qu'on n'y trouve pas l'humilité & la docilité d'esprit qui operent la soumission aux décisions de l'Eglise.

LIBANIUS, (fameux sophiste d'Antioche, élevé à Athenes, professa la rhétorique à Constantinople & dans sa patrie. S. Basile & S. Jean-Chrysostome furent les disciples de ce maître, qui, quoique païen, faisoit beaucoup de cas des talens & des vertus de ses deux élèves. On prétend qu'il auroit choisi Chrysostome pour son successeur, si le Christianisme ne le lui avoit enlevé. L'empereur Julien n'oublia rien pour engager Libanius à venir à sa cour; mais il ne put y réussir, même en lui offrant la qualité de préfet du prétoire. Libanius qui n'étoit pas plus modeste que

les autres sages de l'antiquité païenne, répondit constamment à ceux qui le sollicitoient, que la qualité de sophiste étoit fort au-dessus de toutes les dignités qu'on lui offroit. Julien, irrité contre les magistrats d'Antioche, avoit fait mettre en prison le sénat de cette ville. Libanius vint parler à l'empereur pour ses concitoyens, avec une liberté courageuse. Un homme pour qui ce ton ferme étoit apparemment nouveau, lui dit : « Orateur, tu es bien » près du fleuve Oronte, pour » parler si hardiment ». Libanius le regarda avec dédain, & lui dit : « Courtisan, la me- » nace que tu me fais ne peut » que déshonorer le maître que » tu veux me faire craindre » ; & il continua. On ignore le tems de sa mort ; quelques-uns la placent à la fin du 4^e. siècle. Libanius avoit beaucoup de goût lorsqu'il jugeoit les productions des autres, quoiqu'il en manque quelquefois dans ses écrits. Julien soumettoit à son jugement ses actions & ses ouvrages ; & le sophiste, plus attaché à la personne qu'à la fortune de ce prince, le traitoit moins en courtisan qu'en juge sévère. La plupart des *Harangues* de ce rhéteur ont été perdues, & ce n'est pas peut-être un grand mal : sans parler des citations multipliées d'Homere, de la fureur d'exagérer, d'un luxe d'érudition très-déplacé, il gâta tout par l'affectation & l'obscurité de son style, qui ne manque d'ailleurs ni de force, ni d'éclat. On estime davantage ses *Lettres*, dont on a donné une excellente édition à Amsterdam en 1738, in-fol. Ce recueil offre plus

de 1600 Epîtres, dont la plupart ne renferment que des complimens. On en lit plusieurs autres curieuses & intéressantes, qui peuvent donner des lumières sur l'histoire civile, ecclésiastique, littéraire de ces tems-là. Antoine Bongiovani a publié à Venise, en 1755, *xvii Harangues* de Libanius, en un vol. in-fol., tirées de la bibliothèque de S. Marc. Il faut joindre ce recueil à l'édition de ses *Œuvres*, Paris, 1606 & 1627, 2 vol. in-fol. On trouve dans les *Œuvres* de ce philosophe de fréquentes invectives contre la Religion Chrétienne, & l'empereur Constantin, qu'il avoue néanmoins avoir été plus vertueux que tous les empereurs Romains qui ont régné avant lui. On met au nombre des prédictions de la mort de Julien, une réponse ingénieuse d'un grammairien chrétien d'Antioche à Libanius. Ce sophiste, pour se moquer de la Religion, lui demanda, tandis que Julien étoit dans l'expédition où il périt : *Que fait maintenant le fils du charpentier ? Il fait un cercueil*, répondit le grammairien.

LIBAVIUS, (André) docteur en médecine, né à Hall en Saxe, mourut à Cobourg en Franconie l'an 1616, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages sur la chymie, & cherché toutes les occasions de réfuter toutes les rêveries de Paracelse & de ses sectateurs. Ses principaux ouvrages sont : I. *Syntagma selectorum Alchimie arcanorum*, Francfort, 1613, 2 tom. in-fol. en 1 vol. II. *Appendix syntagmatis arcanorum*, 1615, in-fol. III. *Epistolarum Chymicarum libri*

res, 1595. La chymie a fait tant de progrès depuis Libavius, que ces ouvrages ne sont plus recherchés. Il est le premier qui ait parlé de la transfusion du sang d'un animal dans un autre : opération qui a fait tant de bruit dans le 17^e. siècle, & qui a dû être prohibée par les loix, à raison de l'abus étrange qu'on en faisoit. *Voyez DENYS Jean-Baptiste, MERKLIN.*

LIBERAT, (S.) abbé du monastere de Capse en Afrique, souffrit le martyre avec 6 de ses compagnons, le 2 juillet 483, pendant la persécution d'Hunneric.

LIBERAT, diacre de l'église de Carthage au 6^e. siècle, l'un des plus zélés défenseurs des *Trois Chapitres*, fut employé dans diverses affaires importantes, & fut envoyé à Rome l'an 535. On a de lui un livre intitulé : *Breviarium de Causa Nestorii & Eutycheis*, que le P. Garnier donna au public en 1675, in-8°, à Paris, avec des Commentaires qui corrigent ce qu'il y a de défectueux dans le texte.

LIBERE, Romain, fut élevé sur la chaire de S. Pierre en 352, après le pape Jules I. Il la mérita par sa piété & par son zele pour la foi. L'empereur Constance, ayant tenté vainement de le faire souscrire à la condamnation de l'illustre Athanase, le reléqua à Bérée dans la Thrace. La rigueur avec laquelle on le traita dans son exil, & la douleur de voir son siege occupé par l'antipape Félix, ébranlerent sa constance. Il consentit enfin à la condamnation d'Athanase, & signa la

Formule de Sirmium; non pas celle du dernier concile, qui étoit visiblement hérétique; ni celle du second, qui étoit également repréhensible, & qui fut rédigée par Valens & Ursace en 357; mais du premier, dressée en 351 avec beaucoup d'art par les Ariens, & qui pouvoit à la rigueur être défendue, comme elle le fut par S. Hilaire. Par cette foiblesse il rentra dans la communion des Orientaux. On lui fit approuver dans le concile d'Ancyre, en 358, un écrit qui rejetoit le mot *Consubstantiel*; mais il protesta en même tems qu'il anathématisoit ceux qui disoient que le Fils n'étoit pas semblable au Pere en substance & en toutes choses. L'empereur lui permit alors de retourner à Rome, où le peuple le reçut assez froidement. Cet accueil le fit rentrer en lui-même: il reconnut sa faute, la pleura, fit ses excuses à Athanase, rejeta la confession de foi du concile de Rimini en 359, & mourut saintement le 24 septembre 366. C'est ainsi que ce pape termina sa carrière avec toute la gloire qui avoit illustré la très-grande partie d'un pontificat de plus de 14 ans, & que sa chute, quelle qu'elle ait été, n'a pu flétrir. Cette foiblesse passagere se trouve réparée par tant de traits d'un courage soutenu parfaitement depuis son repentir, que presque tous les Peres l'ont qualifié de *Bienheureux*. Son nom se lit dans les plus anciens Martyrologes latins. On a de lui des *Epîtres* qui se trouvent dans celles des papes par D. Constant. **LIBERGE**, (Martin) né au

Mans, professeur de droit à Poitiers, fut élu échevin perpétuel de cette ville, pour avoir appaisé deux séditions du peuple au commencement de la ligue. Il harangua Henri IV, lorsqu'il passa par Angers en 1595; & ce prince fut si charmé de son discours, qu'il l'embrassa. Liberge mourut en 1599. Nous avons de lui la *Relation du siège de Poitiers*, où il étoit présent, 1625, in-12; & quelques *Traité*s de droit.

LIBERIUS A JESU, Carme, natif de Novare, enseigna la controverse pendant 38 ans à Rome, & fut préfet de la Propagande. Il mourut l'an 1719, après avoir publié: *Controversiæ dogmaticæ*, Rome, 1701, in-fol. Cette édition fut défendue, parce que l'auteur y étoit favorable au Janféisme; mais l'ayant corrigé, & s'étant rétracté, on permit l'édition, qui fut faite l'an 1710. Liberius qui avoit promis 3 vol. in-fol. quand il en publia le premier, augmenta tellement l'ouvrage, qu'on l'a imprimé à Milan en 11 vol. in-fol. l'an 1742.

LIBERTÉ, divinité allégorique. On la représentoit sous la figure d'une femme vêtue de blanc, tenant un sceptre d'une main, un casque de l'autre, & ayant auprès d'elle un faisceau d'armes & un joug rompu: le chat lui étoit consacré. Quoique la liberté soit en général un bien précieux, elle est si sujette à dégénérer, que quelques moralistes mythologues ont douté s'il falloit la ranger parmi les divinités bienfaisantes ou sinistres. Horace a dit:

In vitium Libertas excidit & vim Dignam lege regi.

LIBERTINUS, (Charles) né à Mulhausen en Bohême, l'an 1638, entra chez les Jésuites en 1654, & mourut à Klattau en 1683, après avoir enseigné les belles-lettres & la langue grecque, & prêché avec réputation. On a de lui le *Traité de Genade*, ou *Georges Scholarius, sur la Prédestination*, traduit en latin avec de fort bonnes notes, Prague, 1673, in-8°. Il a publié encore *Franciscus Xaverius, Indiarum apostolus, elogiis illustratus*, Breslaw, 1681; Prague, 1771, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec Jean LIBERTINUS, aussi Jésuite, né à Leutmeritz en 1654, mort vers 1724, dont on a un ouvrage, en langue bohémienne, *sur l'éducation de la Jeunesse*, Prague, 1715, in-12; & un traité *De la conformité de la volonté de l'Homme avec celle de Dieu*, dans la même langue, Prague, 1710, in-12.

LIBITINE, divinité qui présidoit aux funérailles. C'est la même que Proserpine (voyez ce mot). Elle avoit un temple à Rome, où l'on gardoit tout ce qui étoit nécessaire aux pompes funebres.

LIBON, célèbre architecte Grec, vivoit 450 ans avant Jesus-Christ: c'est lui qui bâtit le fameux temple de Jupiter, auprès de Pruse ou Olympie, si renommée par les Jeux Olympiques qu'on y célébroit tous les 4 ans.

LICETI ou LICETO, *Licetus*, (Fortunius) fils d'un célèbre médecin & médecin lui-même, naquit à Rapalo, dans l'état de Genes en 1577, avant le 7e. mois de la grossesse de sa mere. Son pere le fit mettre dans une

boëre de coton, & l'éleva avec tant de soin, qu'il jouit d'une santé aussi parfaite que s'il ne fût pas venu au monde avant le tems. Il professa la philosophie à Pise, & ensuite la médecine à Padoue avec beaucoup d'applaudissement. Il y mourut en 1657, à 79 ans. On a de lui un très-grand nombre de Traités. Les principaux sont : I. *De Monstris*, Amsterdam: 1665, in-4°. On y trouve quelques contes populaires; mais il y a de bonnes vues & des principes sages. II. *De Cometarum attributis*, in-4°. III. *De his qui vivunt sine alimentis*, in-folio. IV. *Mundi & hominis Analogia*, in-4°. V. *De Annulis antiquis*, in-4°. VI. *De novis Astris & Cometis*, Venise, 1622, in-4°. VII. *De ortu spontaneo viventium*, Vicence, 1618, in-fol. VIII. *De animorum rationalium immortalitate*, Padoue, 1629, in-fol. IX. *De Fulminum natura*, in-4°. X. *De ortu Animæ humana*, Venise, 1603, in-4°. XI. *Hydrologia, sive De Maris tranquillitate & ortu Fluminum*, Udine, 1655, in-4°. XII. *De Lucernis antiquis*, ibid., 1653, in-fol., &c. Dans ce dernier traité, il soutient que les anciens avoient des lampes sépulcrales qui ne s'éteignoient point; mais les savans croient communément que ces prétendues Lampes éternelles n'étoient que des phosphores, qui s'allumoient pour quelques instans après avoir été exposés à l'air. C'est le sentiment de Ferrari dans sa dissertation *De Veterum lucernis sepulchralibus*, qu'il publia en 1685, in-4°, dans son livre *De re vestiaria*. — Joseph LICETI, pere de For-

tunius, est auteur d'un livre intitulé: *Nobiltà de principali membri dell Uomo*, 1599, in-8°.

LICHTENAW; on appelloit de ce nom CONRAD, connu aussi sous le nom d'*Abbas Uspergensis*. Voyez CONRAD.

LICHTENSTEIN, (Joseph-Wenceslas, prince de) duc de Troppau & de Jägerndorf en Silésie, chevalier de la Toison-d'or, feld-maréchal au service de l'impératrice Marie-Thérèse, directeur général de l'artillerie, entra au service de la maison d'Autriche en 1716, & fut fait colonel d'un régiment de dragons en 1723. Charles VI l'envoya en 1738 en qualité d'ambassadeur à la cour de Versailles; emploi qu'il remplit pendant trois ans avec distinction. Il commanda en chef les armées en Italie en 1746, & gagna le 16 juin la bataille de Plaisance, qui mit les affaires de sa souveraine dans un état très-avantageux en Italie. En 1760, il fut nommé ambassadeur extraordinaire à la cour de Parme, pour épouser par procuration l'infante Isabelle au nom de l'archiduc Joseph, depuis empereur. Quatre ans après, il remplit à Francfort la dignité de commissaire impérial pour l'élection du roi des Romains, & mourut à Vienne le 10 février 1772, âgé de 75 ans, considéré comme le plus fidele ministre & le plus zélé sujet de Marie-Thérèse dans des tems très-difficiles, comme le restaurateur de l'artillerie Autrichienne, qui sous sa direction devint un des plus formidables ressorts de la tactique moderne. L'auguste princesse le regarda comme un des

soutiens de son trône, dans les circonstances où il s'ébranloit de toutes parts, & lui fit élever un beau monument en bronze dans l'arsenal de Vienne. Les artistes perdirent en lui un protecteur, les infortunés un appui, & les pauvres un pere.

LICINIA, vestale, fut punie de mort avec deux autres, Emilie & Marcia, à cause de leurs débauches, vers l'an 112 avant J. C.

LICINIUS, (*Caius*) tribun du peuple, d'une famille des plus considérables de Rome entre les Plébéiennes, fut choisi par le dictateur Manlius pour général de la cavalerie, l'an 365 avant J. C. Licinius fut le premier Plébéien honoré de cette charge. On le surnomma *Stolo*, c'est-à-dire *Rejeton inutile*, à cause de la loi qu'il publia avec Sextius pendant son tribunat, par laquelle il défendoit à tout citoyen Romain de posséder plus de 500 arpens de terre, sous prétexte que ceux qui en avoient davantage, ne pouvoient cultiver leur bien avec soin. Ces deux tribuns ordonnerent encore » que les intérêts qui auroient » été payés par les débiteurs, » demeuraient imputés sur le » principal des dettes, & que » le surplus seroit acquitté en » trois diverses années »; ce qui étoit une violation manifeste de la propriété: enfin, « que l'on » ne créeroit plus de consul à » l'avenir, que l'un d'eux ne » fût de famille Plébéienne ». Ils furent tous les deux consuls, en conséquence de cette dernière loi: Sextius l'an 362 avant J. C., & Licinius 2 ans après. On a toujours remarqué que

l'ambition, la cupidité & la jalousie, cherchoient à flatter la multitude, & à gagner la faveur populaire pour atteindre leurs vues. Voyez GRACCHUS.

LICINIUS-TEGULA, (*Publ.*) célèbre poëte comique latin, vers l'an 200 avant J. C. Licinius, cité par Aulu-Gelle, lui donne le 4^e. rang parmi les poëtes comiques. Mais comme il ne nous reste de lui que des fragmens dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire, il est difficile de dire s'il méritoit le rang qu'on lui assigne.

LICINIUS-CALVUS, voy. CALVUS.

LICINIUS ou LICINIANUS, (*C. Flavius-Valerianus*) empereur Romain, fils d'un paysan de Dacie, parvint du rang de simple soldat aux premiers emplois militaires. Galere-Maximien, qui avoit été soldat avec lui, & auquel il avoit rendu des services importans dans la guerre contre les Perses, l'associa à l'empire en 307, & lui donna pour département la Pannonie & la Rhétie. Constantin voyant son crédit, s'unit étroitement avec Licinius, & pour resserrer les nœuds de leur amitié, il lui fit épouser Constantia, sa sœur, en 313. Cette année fut célèbre par les victoires de Licinius sur Maximin Daïa. Il le battit le 30 avril entre Héraclée & Andrinople, le poursuivit jusqu'au Mont-Taurus, le força à s'empoisonner & massacra toute sa famille. Enorgueilli par ses succès & jaloux de la gloire de Constantin, il persécuta les Chrétiens, pour avoir un prétexte de lui faire la guerre. Il n'en falloit pas davantage pour

se brouiller avec lui. Les deux empereurs marcherent l'un contre l'autre à la tête de leurs armées. Ils se rencontrent auprès de Cibales en Pannonie, combattent tous les deux avec valeur, & Licinius est enfin obligé de céder. Il répara bientôt cette perte, & en vint une seconde fois aux mains auprès d'Andrinople. Son armée, quoique vaincue une 2^e. fois, pilla le camp de Constantin. Les deux princes, las de cette guerre ruineuse & si peu décisive, résolurent de faire la paix: Licinius l'acheta par la cession de l'Illyrie & de la Grece. Constantin ayant passé sur ses terres en 323, son rival irrité viola le traité de paix. On arma des deux côtés, & le voisinage d'Andrinople devint encore le théâtre de leurs combats. L'armée de Licinius y fut taillée en pieces; il prit la fuite du côté de Chalcédoine, où le vainqueur le poursuivit. Craignant d'être obligé de donner bataille, & n'ayant que très-peu de troupes, il demanda la paix à Constantin, qui la lui accorda; mais dès qu'il eut reçu du secours, il rompit encore le traité. Il y eut une nouvelle bataille près de Chalcédoine, où Licinius fut derechef vaincu & contraint de fuir. Constantin le suivit de si près, qu'il l'obligea de s'enfermer dans Nicomédie. Licinius, dans cette extrémité, se remit à la clémence de son vainqueur. Constantia, sa femme, employa les larmes & les prieres pour toucher son frere; Licinius se joignit à elle, & se dépouilla de la pourpre impériale. Constantin, après lui avoir accordé

son pardon & l'avoir fait manger à sa table, le reléqua à Thessalonique, où apprenant qu'il ne cessoit d'intriguer & qu'il traitoit secrettement avec les barbares pour renouveler la guerre, il le fit étrangler l'an 324. Il avoit un fils, que Constantin prit d'abord chez lui, & qu'il fit mourir un an après (*voyez l'article suivant*). Licinius se distingua par son courage; mais cette vertu étoit balancée par beaucoup de vices. Il étoit avare, dur, cruel, impudique; il persécuta les Chrétiens, pilla ses sujets, & leur enleva leurs femmes; son inconstance & son ambition lui faisoient rompre à la premiere occasion les traités les plus solennels.

LICINIUS, (*Flavius-Valerius-Licinianus*) surnommé le Jeune, étoit fils du précédent & de Constantia, sœur de Constantin. Il naquit en 315, & fut déclaré César en 317, ayant à peine 20 mois. Constantin le fit élever sous ses yeux à Constantinople. Mais sa jeunesse ne lui permettant pas de cacher les faillies de son imagination, il lui échappoit des traits qui faisoient connoître ses desirs ambitieux & les troubles qu'il causeroit dans l'empire. On en fit des plaintes à Constantin, & Fausta sa femme lui peignit si vivement le danger de l'état, qu'il fit mourir le jeune prince, en 326, lorsqu'il étoit dans sa 12^e. année.

LICINIUS, *voyez LEZIN.*

LICINIUS de Ste. SCHOLASTIQUE, Carme, né à Saumur, mort à Paris dans le couvent dit *des Bilettes*, le 15 février 1674, après avoir publié: 1. *De Scientiis*

Scientiis acquirendis tam divinis quam humanis, Paris, 1664. II. *Preuves de l'infidélité des Jansénistes dans la traduction des saints Peres*. III. *Vie du P. Philippe Thibault, auteur de la réforme des Carmes de l'observance de Rennes*; Paris, 1673. IV. Un grand nombre d'ouvrages ascétiques. C'étoit un homme appliqué & qui ne cherchoit qu'à se rendre utile, à confondre l'erreur, à démasquer l'hypocrisie, & à nourrir la piété.

LIEBAUT, (Jean) médecin, né à Dijon, mort à Paris en 1596, laissa divers Traités de médecine, & eut part à la *Maison Rustique*: ouvrage dont Charles Etienne, imprimeur, son beau-pere, est le premier & le principal auteur. Ce livre, qui ne formoit d'abord qu'un volume, en compose à présent deux in-4°. On a encore de lui: I. *Des Traités sur les Maladies, l'Ornement & la Beauté des femmes*, 1582, 3 vol. in-8°. II. *Thesaurus sanitatis*, 1578, in-8°. III. *De præcavendis curandisque venenis Commentarius*. IV. *Des Scholies sur Jacques Hollerius*, en latin, 1579, in-8°, &c.

LIEBE, (Chrétien-Sigifmond) savant antiquaire Allemand, mort à Gotha en 1736, dans un âge avancé, s'est principalement fait connoître par son ouvrage, intitulé: *Gotha Nummaria*, Amsterdam, 1730, in-fol.

LIEBICH, (Jean) né à Glogau en Silésie en 1681, entra chez les Jésuites, où il enseigna diverses sciences avec réputation, fut pendant dix ans chancelier de l'université d'Olmütz, & mourut dans cette ville

Tome V.

en 1757. Ses principaux ouvrages sont: I. *Quæstiones Theologicae de fide, spe & charitate*, Olmutz, 1728, in-8°. II. *Breviarium scripturificum in Evangelia adventus & plures dominicas sequentes usque ad Dominicam septuagesimæ*, Olmutz, 1731, in-8°. III. *Pœnitentiæ sacramentum per resolutiones speculativo-præcticas ad munus confessoriorum se disponentibus servituras discussum*, Troppau, 1732, in-8°. IV. *Quæstio juris & facti historico-theologica de Conciliis S. Romanæ Ecclesiæ*, Troppau 1732, in-12.

LIEBKNECHT, (Jean-George) célèbre professeur de Giessen, natif de Wafungen, devint membre de la société royale de Londres, de l'académie des sciences de Berlin, & de la société des Curieux de la Nature, & mourut à Giessen en 1749. On a de lui un grand nombre de *Dissertations théologiques, philosophiques & littéraires*, estimées; & divers autres ouvrages.

LIEUTAUD, (Joseph) premier médecin du roi de France, président de la société royale de médecine, naquit à Aix en Provence en 1703, & mourut à Paris le 6 décembre 1780. On a de lui: I. *Essais Anatomiques, contenant la description exacte de toutes les parties qui composent le corps humain*, Paris, 1772, 2 vol. in-8°. M. Portal en a donné une nouvelle édition en 1777, avec des notes & des observations. II. *Elementa Physiologiae*, Paris, 1749, in-8°. III. *Précis de la Médecine pratique*, 1770, 2 vol. in-4°. & 3 vol. in-12. IV. *Précis de la matière médicale*, 1777, 2 vol.

D d

in-4° & 3 vol. in-12. V. *Historia anatomico-medica*, 1767, 2 vol. in-4°, avec des observations de M. Portal.

LIEUTAUD, (Jacques) né à Arles, mourut à Paris en 1733, membre de l'académie des sciences, à laquelle il avoit été associé en qualité d'astronome. On a de lui 27 volumes de la *Connoissance des Tems*, depuis 1703 jusqu'en 1729.

LIGARIUS, (Quintus) lieutenant de Caius Confidius, proconsul d'Afrique, se fit tendrement aimer des Africains. Ils le demanderent & l'obtinrent pour leur proconsul, lorsque Confidius fut rappelé. Il continua de se faire aimer dans son gouvernement, & ces peuples voulurent l'avoir à leur tête, lorsqu'ils prirent les armes, au commencement de la guerre civile de César & de Pompée; mais il aima mieux retourner à Rome. Il embrassa les intérêts de Pompée, & se trouva en Afrique dans le tems de la défaite de Scipion & des autres chefs qui avoient renouvelé la guerre. Cependant César lui accorda la vie, mais avec défense de retourner à Rome. Ligarius se vit contraint de se tenir caché hors de l'Italie. Ses freres & ses amis, & sur-tout Cicéron, mettoient tout en œuvre pour lui obtenir la permission de rentrer dans Rome, lorsque Tuberon se déclara dans les formes l'accusateur de Ligarius. Ce fut alors que Cicéron prononça pour l'accusé cette harangue admirable, qui passe avec raison pour un chef-d'œuvre, & par laquelle il obtint de César l'abolition de Ligarius, quoique

ce prince n'eût pas dessein de l'absoudre. Tuberon fut si fâché de l'issue de sa cause qu'il renonça au barreau. Cependant Ligarius devint dans la suite un des complices de la conjuration où César fut assassiné: tant il est vrai que les usurpateurs du pouvoir & les violateurs des loix publiques ne sont jamais assurés de l'impunité, lors même qu'ils se signalent par des actes de justice ou de bonté.

LIGER, (Louis) auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur l'agriculture, le jardinage & l'économie domestique, naquit à Auxerre en 1658, & mourut à Guerchi, près de cette ville, en 1717. Il étoit fort honnête homme; mais c'étoit un auteur médiocre, rebattant cent fois les mêmes choses dans ses différents ouvrages. Les meilleurs sont: I. *La nouvelle Maison rustique*, 2 vol. in-4°, avec fig., dont la onzieme édition est de 1777. II. *Le Jardinier fleuriste*, in-12. Voyez LIEBAUT. Il s'attachoit plus à compiler qu'à réfléchir sur les matieres qu'il traitoit.

LIGHFOOT, (Jean) l'un des plus habiles hommes de son siècle dans la connoissance de l'hébreu, du Talmud & des rabbins, né en 1602 à Stoke, dans le comté de Stafford, mort à Cambridge en 1675, à 73 ans, fut vice-chancelier de l'université de cette dernière ville & chanoine d'Ely. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle d'Utrecht, 1699, en 3 vol. in-fol., mise au jour par les soins de Jean Leusden. Ses principaux ouvrages sont: I. *Horæ Hebraicæ & Talmudicæ in Geographiam Terra-Sanctæ*. On y

trouve des observations propres à rectifier les erreurs des géographes qui ont travaillé sur la Palestine. II. Une *Harmonie de l'Ancien-Testament*. III. Des *Commentaires* sur une partie du *Nouveau*. Ils respirent l'érudition la plus recherchée, ainsi que ses autres ouvrages. Il y fait un usage heureux des connoissances talmudiques pour l'explication des usages des Juifs modernes. Strype a publié à Londres en 1700, in-8^o, de nouvelles *Œuvres posthumes* de Lighfoot. On trouve dans ses écrits quelques sentimens condamnables; que les Juifs étoient entièrement rejetés de Dieu; que les clefs du royaume des cieux n'avoient été données qu'à S. Pierre; que son pouvoir ne regardoit que la doctrine & non la discipline, &c. Erreurs qui n'ont rien de surprenant dans un auteur calviniste.

LIGNAC, (Joseph-Adrien de Large de) naquit à Poitiers d'une famille noble. Il passa quelque tems chez les Jésuites, qu'il quitta pour aller dans l'Oratoire. On lui confia divers emplois, dont il s'acquitta avec succès. Dans un voyage qu'il fit à Rome, Benoît XIV & le cardinal Passionei l'accueillirent avec cette bonté & cette familiarité nobles, qui leur étoient ordinaires envers les savans. L'abbé de Lignac mourut à Paris en 1762, après être sorti de l'Oratoire. Nous avons de lui : I. *Possibilité de la présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux*, 1764, in-12. L'auteur y montre, contre M. Boullier, que le dogme de la Transsubstantiation n'a rien d'incompatible avec les idées de la saine

philosophie; il y a cependant d'autres moyens plus simples peut-être de mettre ce mystère à l'abri des chicanes de l'erreux (voyez le *Catéch. Philos.* n^o. 441 & suiv.). II. *Mémoire pour l'histoire des Araignées aquatiques*, en 1748, in-12. III. *Lettres à un Américain sur l'Histoire Naturelle de M. de Buffon*, 1751, 2 vol. in-12, pleines d'observations sensées; mais quelques-unes sont minutieuses. IV. *Le témoignage du sens intime & de l'expérience, opposé à la foi profane & ridicule des Fatalistes modernes*, 3 vol. in-12, 1760. V. *Elémens de Métaphysique tirés de l'expérience*, 1753, in-12. VI. *Examen sérieux & comique du Livre de l'Esprit*, 1759, 2 vol. in-12. Ouvrages pleins de raisons & d'excellentes observations; quoique le dernier soit quelquefois superficiel & contienne des choses mal vues, en particulier une espece de roman touchant la condamnation de Galilée. L'abbé de Lignac travailloit à exécuter le plan des preuves de la Religion, que Pascal avoit conçu quand la mort le surprit. Son style à la vérité étoit fort inférieur à celui de cet homme célèbre; mais il pensoit profondément, sur-tout en métaphysique, & tous ses ouvrages en sont la preuve. S'il a eu des liaisons peut-être trop marquées avec les gens du parti, il n'a pas perdu son tems à défendre leurs opinions. On en voit cependant çà & là, quelques symtômes dans ses ouvrages, mais foiblement prononcés & susceptibles pour l'ordinaire, d'une interprétation favorable.

LIGNIERE, voyez LINIERE.

LILIENTHAL, (Michel) né à Liebstadt en Prusse l'an 1686, s'établit à Konisberg, où il fut pasteur & professeur jusqu'à sa mort, arrivée en 1750. On a de lui : I. *Acta Borussiae ecclesiastica, civilia, litteraria*, 3 vol. II. Plusieurs bonnes *Dissertations* académiques. III. *Selecta Historica & Litteraria*, 2 vol. in-12. IV. *De Machiavellismo litterario*. Cet ouvrage roule sur les petites ruses dont les gens-de-lettres se servent pour se faire un nom : ruses auxquelles presque tous les grands hommes de nos jours doivent leur célébrité. V. *Annotationes in Struvii Introductionem ad notitiam rei litterariae*, Leipzig, 1729, in-8°. Ces écrits sont pleins de savantes recherches.

LILIO, voyez GRÉGOIRE XIII.

LILLY, (Guillaume) astrologue Anglois, dont on a *Merlinus Anglicus junior*, en Anglois, Londres, 1655, in-4°, & plusieurs autres ouvrages. Il étoit très-lié avec Ashmole, qui en fait mention dans le *Journal de sa Vie*. Leurs goûts & quelquefois l'état de leurs têtes étoient les mêmes. Il mourut en 1681.

LILLY, (Guillaume) natif d'Odeham dans le Hampshire, voyagea dans la Terre-Sainte, dans l'Italie, & fut le premier maître de l'école de S. Paul de Londres, fondée par Colles. On a de lui des *Poésies*, & une *Grammaire Latine*, Oxford, 1673, in-8°. Il mourut en 1522.

LIMBORCH, (Philippe de) théologien remontrant, né à Amsterdam en 1633, d'une bonne famille, fut ministre à

Gouda en 1657, puis à Amsterdam en 1667. Il obtint la même année en cette ville la chaire de théologie, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1712, à 79 ans. Il étoit grand partisan de la tolérance ; & avec cela il a rempli ses écrits du fiel le plus amer contre l'Eglise Catholique. Jean le Clerc en fait un grand éloge, mais le socinianisme, qui réunissoit les deux auteurs par l'attachement aux mêmes opinions, rend cet éloge fort suspect. On a de lui plusieurs ouvrages estimés des Protestans. Les principaux sont : I. *Amica collatio de veritate Religionis Christianae, cum erudito Judaeo*, in-12 ; l'édition de Goude, in-4°, 1687, n'est pas commune. On en a fait une à Bâle, in-8°, 1740. Le Juif avec lequel Limborch eut cette conférence, est Isaac Orobio de Séville, qui savoit ergoter & nullement distinguer le vrai du faux. Il n'étoit pas difficile à Limborch de repousser les foibles traits de cet adversaire ; mais il l'auroit fait avec plus d'avantage en accordant moins à son Juif & en omettant les digressions qu'il fait contre les Catholiques, qui sont croire qu'il avoit plus d'envie de déclamer contre eux que de triompher de son antagoniste. Asservi lui-même aux erreurs de Calvin & de Socin, il ne pouvoit réfuter celles des Juifs avec cette raison vigoureuse & conséquente, qui n'appartient qu'à ceux qui embrassent la vérité toute entière. II. *Un Corps complet de Théologie*, 1715, Amsterdam, in-fol., selon les opinions & la doctrine des Remontrants. L'auteur y rejette

toutes sortes de traditions ; mais lorsqu'il s'agit de discerner les livres canoniques d'avec les apocryphes, il a recours à la tradition de l'Eglise, sans se mettre en peine d'une contradiction si manifeste. III. *Historia Inquisitionis*, Amsterdam, 1692, in-fol. On ne doit point s'attendre d'avoir une histoire bien exacte de ce tribunal par un Protestant. M. le Clerc & le P. Nicéron disent qu'il l'a tirée des *Ouvrages mêmes des Inquisiteurs* ; mais Limborch, dans la liste qu'il donne des écrivains dont il s'est servi, y place Fra-Paolo, Protestant déguisé sous le froc, Dellon, auteur de la *Relation de l'inquisition de Goa*, qui est également Protestant, &c. D'ailleurs Limborch n'a pris dans les écrits des inquisiteurs que ce qu'il a voulu, & combien de fois n'a-t-il pas tronqué les passages ? Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à faire attention à la manière de citer ; souvent ce ne sont que de petits lambeaux, des dernières phrases. C'est dans cet ouvrage, dans l'*Abrégé* qu'en a fait l'abbé Marfollier, dans madame d'Aunoy, dans les *Délices d'Espagne*, dans l'*Histoire générale* de Voltaire &c., que l'on puise l'idée fautive que l'on se forme de l'inquisition : les amateurs du vrai qui voudront s'en former une plus juste, doivent consulter M. l'abbé de Vayrac, qui a écrit sur cette matière un homme judicieux, exact & très-instruit (*Etat présent de l'Espagne*, édition d'Amsterdam, 1719, tom. 2, pag. 381). Une observation qu'il ne faut point omettre, c'est que les nations

qui ont le plus déclamé contre l'inquisition, ont exercé envers les Catholiques des atrocités que les inquisiteurs n'ont jamais imaginées contre les hérétiques & les apostats. « Les Anglois, » dit un des grands adversaires de l'inquisition, ont été plus superstitieux, & sont encore plus intolérans que les *Papistes* ; eux qui décrient avec tant de chaleur l'inquisition, en ont surpassé, par des loix réfléchies, la barbarie & l'iniquité... L'inquisition, même dans ses cruautés, suppose des formes : elle admet des différences, tant dans les délits que dans les peines ; ce qu'elle punit, c'est moins le malheur d'avoir été engagé dans un culte erroné, que l'obstination à y persister ; les premières chutes ne sont châtiées que par des pénitences ecclésiastiques ; elle n'appelle le bras séculier & les supplices que contre les relaps ; ses principes sont de ménager le sang des hommes, en corrigeant leurs méprises ; ce que les passions de ses ministres y ont ajouté de défec-tueux dans la pratique, n'est pas dans l'esprit de son institution. — En Angleterre, la proscription du *papisme*, la peine de mort prononcée contre ses ministres, ne sont susceptibles ni de modification, ni d'adoucissement ; il suffit qu'un prêtre catholique soit convaincu d'avoir exercé quelque-une de ses fonctions, pour être dévoué & envoyé au gibet. Cette législation est atroce ; nos *Chapelains* sont les maîtres sans doute de ne pas venir dire la Messe à

» Londres, mais la loi qui at-
 » tache un supplice ignomi-
 » nieux à un délit de cette na-
 » ture, est une loi plus qu'inqui-
 » sitoriale; il sied mal à ceux
 » dont la Religion présente des
 » potences pour prix d'un zèle
 » indiscret, de trouver à re-
 » dire aux *carochas* & aux *san-*
 » *benito* des *Auto-da-fé* ». On
 peut consulter encore un petit
 ouvrage imprimé en 1782 à
 Liege, sous le nom de Rouen,
 intitulé : *Eclaircissement sur la*
Tolérance (voyez ISABELLE DE
 CASTILLE, LUCIUS III, NICO-
 LAS EYMERICH, TORQUE-
 MADA, VAYRAC). On a encore
 de Limborch des *Sermons*. Le
 P. Nicéron dit qu'ils sont *mé-*
thodiques, solides & édifiants :
 jugement qui ne fait guere hon-
 neur à ce critique. Le Clerc lui-
 même en parle moins favorable-
 ment; il dit que les *Sermons*
 de Limborch étoient peu tra-
 vaillés & qu'il y paroïsoit peu
 d'éloquence. Limborch a aussi
 procuré la plupart des éditions
 des ouvrages du fameux Episco-
 pius, son grand-oncle maternel,
 des écrits duquel il avoit hérité.

LIMBOURG, (Robert de)
 docteur en médecine, membre
 de l'académie de Bruxelles,
 mort à Theux, bourg dans le
 pays de Liege, le 20 février
 1792. Né dans le même bourg,
 le 1 décembre 1731, d'une fa-
 mille, qui depuis près de trois
 siècles a produit plusieurs mé-
 decins très-versés dans leur
 profession, il se fit de l'étude
 un plaisir plutôt qu'une occupa-
 tion, & s'arrêta particulière-
 ment sur l'histoire naturelle.
 Etant sur le point de partir pour
 Montpellier, pour y faire ses
 études en médecine, il publia

une Dissertation sur ce sujet :
Quelle est l'influence de l'Air sur
les Végétaux, que l'académie
 des belles-lettres, sciences &
 arts de Bourdeaux, avoit pro-
 posé pour la seconde fois; &
 l'an 1757 il remporta le prix.
 Après avoir demeuré quelque
 tems à Montpellier, il fut reçu
 docteur en médecine, le 12
 août 1760. Associé en 1773 à
 l'académie impériale & royale
 des sciences & belles-lettres de
 Bruxelles, il composa diverses
 Dissertations, qui ont été in-
 sérées dans les *Mémoires* de
 cette compagnie; une autre où
 il proposoit des vues sur l'hydrau-
 lique, a été présentée à l'aca-
 démie des sciences de Paris,
 qui en fit une mention hono-
 rable, en invitant l'auteur à la
 perfectionner ultérieurement. Il
 avoit rassemblé un cabinet d'his-
 toire naturelle, qui sans être
 vaste, ni en apparence fort pré-
 cieux, contenoit des objets re-
 marquables & propres à fixer
 l'œil d'un observateur.

LIMIERS, (Henri-Philippe
 de) docteur en droit, & mem-
 bre des académies des sciences
 & arts, passa sa vie à com-
 piler sans choix de mauvaises
 gazettes. Il publia ses recueils
 sous différens titres: I. *Histoire*
de LOUIS XIV, 1718, in-12.
 II. *Annales de la Monarchie*
Françoise, 1721, in-fol. III.
Abrégé Chronologique de l'His-
toire de France, pour servir de
suite à Mézerai, 2 ou 3 vol.
 in-12. IV. *Mémoires de CATHE-*
RINE, impératrice de Russie.
 V. *Histoire de CHARLES XII,*
roi de Suede, 6 vol. in-12. VI.
Annales historiques, 3 vol. in-
 fol. VII. *Traduction de Plaute,*
 grossièrement travesti, 10 vol.

in-12. Les productions de Limiers sont sans exactitude & sans agrément. On le compare au fécond & intarissable Caraccioli, & le parallele est juste quant aux productions ridicules & gazetieres du marquis auteur. Mais il faut convenir que les premieres brochures de celui-ci annonçoient un fonds de réflexion & des talens, que Limiers n'eut jamais, & que son imitateur n'eut pas long-tems. On a encore de lui une version françoise des *Explications latines des Pierres gravées de Stofch*, Amsterdam, 1724.

LIMNŒUS, (Jean) célèbre jurifconsulte Allemand, né à Iéne en 1592, d'un pere qui professoit les mathématiques, fut chargé successivement de l'éducation de plusieurs jeunes seigneurs, avec lesquels il voyagea dans presque toutes les cours de l'Europe. Enfin Albert, margrave de Brandebourg qu'il avoit accompagné en France, le fit son chambellan & son conseiller-privé en 1639. Limnœus exerça ces emplois jusqu'à sa mort, arrivée le 13 mars 1665. On a de lui divers ouvrages. Les principaux sont: I. *De jure Imperii Romano-Germanici*, Strasbourg, 5 vol. in-4°; compilation savante, mais assez mal digérée. II. *Commentarius ad Bullam auream*, in-4°, 1666, & Leyde, 1690. Cette dernière édition est la meilleure. III. *Capitulationes Imperatorum*, Leipzig, in-4°, 1691. IV. *De Academiis*, in-4°. V. *Notitia regni Gallia*, 2 vol. in-4°.

LIMOJON DE ST-DIDIER, (Alexandre-Toussaint) suivit, en qualité de gentilhomme, le

comte d'Avaux dans son ambassade de Hollande, & se fit un nom par sa profonde connoissance de la politique européenne. On en a des preuves dans l'*Histoire des Négociations de Nimegue*, Paris, 1680, in-12: ouvrage estimé; & dans le livre intitulé: *La Ville & la République de Venise*. On a encore de lui: *Le Triomphe Hermétique, ou la Pierre Philosophale victorieuse*. Cette dernière production est curieuse, & ne contient que 153 pages; mais on préfère les deux autres. Il étoit oncle du suivant.

LIMOJON, (Ignace-François) co-seigneur de Venasque & de St-Didier, naquit à Avignon en 1668, & y mourut en 1639. Il cultiva la poésie provençale & la françoise, & réussit assez bien dans l'une & dans l'autre, sur-tout dans la première. Il fut en sa jeunesse le *Pindare* de l'académie des Jeux Floraux, qui le couronna trois fois. L'académie françoise lui décerna aussi ses lauriers en 1720 & 1721. St-Didier, enhardi par ces succès, voulut s'élever jusqu'au poëme épique. Il publia en 1725, in-8°, la 1re. partie de son *Clovis*, qui ne fut pas suivie d'une seconde. Le public trouva qu'il avoit péché dans le dessein de l'ouvrage, & qu'il avoit plus de génie pour trouver des rimes & des épithetes, que pour marcher dans la carrière des Homere & des Virgile; il y a cependant des beautés de détail & d'heureux vers. La Beaumelle lui a appliqué ce mot d'un ancien: *Dum stueret luctulentus, erat quod tollere velles*; & donne pour exemple ces vers sur la Trinité:

De leurs perfections naît leur amour
immense ;

Ils ont tous même esprit, même
feu, même essence :

Ces trois divins soleils unissant leur
clarté,

Forment de l'Eternel l'ineffable
unité.

Voltaire a dit depuis, peut-être
avec moins d'exactitude théo-
logique :

La Puissance, l'Amour, avec l'Intel-
ligence,

Unis & divisés, composent son es-
sence.

Comparant ces vers avec ceux
de Limojon, La Beaumelle ob-
serve que *divisés* manque de
justesse ; il faudroit *distingus* ;
mais cela n'iroit pas encore ;
parce que *distingus* répond théo-
logiquement à *un*, & non à
unis. Nos mysteres ne sont pas
faits pour la rime. On a encore
de lui un ouvrage satyrique,
mêlé de vers & de prose contre
la Mothe, Fontenelle & Sau-
rin, partisans des modernes,
sous le titre de *Voyage du Par-
nasse*, in-12. Ces trois acadé-
miciens n'y sont pas ménagés.

LIN, (S.) successeur immé-
diat de S. Pierre sur le siege
de Rome, suivant S. Irenée,
Eusebe, S. Epiphane, S. Optat,
S. Augustin, &c. : mais Tertullien
dit dans son livre *De Præscript.*,
cap. 32. que le prince des Apôtres
designa S. Clément pour le rem-
placer. On concilie ces passages
en supposant que S. Clément re-
fusa cette dignité jusqu'après la
mort de S. Lin & de S. Cler.
On ajoute que ce qui a fait pla-
cer par quelques auteurs S. Clé-
ment immédiatement après S.
Pierre, est que du vivant de
cet apôtre & pendant un de ses
voyages apostoliques, il avoit

été son vicaire & avoit admi-
nistré pour lui les affaires de son
siege. Quoi qu'il en soit, selon
l'opinion générale, S. Lin monta
sur la chaire de S. Pierre,
lorsque ce premier vicaire de
J. C. eut été martyrisé, l'oc-
cupa depuis l'an 65 jusqu'à l'an
76, & gouverna l'Eglise avec
le zele de son prédécesseur.
C'est durant son pontificat qu'ar-
riva la ruine de Jérusalem, l'an
70. Il est nommé parmi les
martyrs dans le canon de la
Messe de l'Eglise Romaine,
qui est d'une plus haute anti-
quité que le Sacramentaire de
Gelase, & d'une plus grande
autorité sur ce point. On voit
d'ailleurs par de très-anciens
Pontificaux, qu'il versa son
sang pour la foi ; Stilling a ré-
futé l'opinion contraire de Til-
lemont. Ce pape fut enterré sur
le Mont-Vatican, près du tom-
beau de S. Pierre. Sa fête est
marquée au 23 septembre dans
le Martyrologe Romain.

LINACRE ou LINACER,
(Thomas) médecin Anglois,
né l'an 1461 à Rochester sui-
vant Freind ; & à Cambridge
selon d'autres, étudia à Flo-
rence sous Demetrius Chalcon-
dyle & sous Politien, & se
distingua tellement par sa poli-
tesse & par sa modestie, que
Laurent de Medicis le donna
pour compagnon d'étude à ses
enfants. De retour en Angle-
terre, il devint précepteur du
prince Arthus, fils aîné du roi
Henri VII ; ensuite médecin
ordinaire de Henri VIII, frere
d'Arthus. Il mourut en 1524,
à l'âge de 64 ans. Il s'étoit fait
prêtre sur la fin de sa vie. C'est
à Linacre que l'on doit la fon-
dation du college des médecins

L I N

de Londres. Il en fut le premier président, & légua sa maison à ce nouvel établissement. Avant lui les médecins étoient reçus à la licence par les évêques. On a de lui : I. *De emendata Latini Sermonis structura*, Leipzig, 1545, in-8°. II. *Galenî Methodus medendi*, in-8°. III. Quelques autres ouvrages de Galien, traduits du grec en latin. IV. *Rudimenta Grammatices*, 1533, in-8°; & d'autres écrits qui sont estimés des savans. Son style est pur, mais il sent trop le travail suivant Erasme & Paul Emile.

LINANT, (Michel) né à Louviers en 1709, remporta trois fois le prix de l'académie françoise en 1739, 1740 & 1744, tems où le choix des sujets se prêtoit peu au développement des talens, & où cette compagnie s'éloignoit déjà de l'esprit de son institution, quoiqu'éloignée encore du fanatisme philosophique, dont elle fut dans la suite une zélée propagatrice. Il a composé quelques *Tragédies*, avec des succès divers. On a encore de lui des *Odes* & des *Epîtres*. Voltaire lui rendit des services que Linant célébra dans ses vers avec l'enthousiasme de la reconnoissance : cependant il ne tint pas à lui que le protecteur ne renonçât à sa *manie anti-théologique*, & il lui prédit tous les désagrémens qu'elle répandroit sur sa vie. Linant mourut en 1749, à 40 ans.

LINCK, (Henri) célèbre jurisconsulte du 17^e. siècle, natif de Misnie, & professeur en droit à Altorf, laissa un *Traité du Droit des Temples*, où il y a des choses curieuses.

L I N 425

LINDANUS, (Guillaume) né à Dordrecht en 1525, fut professeur de l'écriture-Sainte à Dilingen, puis grand-vicaire du diocèse d'Utrecht, & inquisiteur de la foi dans la Hollande & dans la Frise. Philippe II, roi d'Espagne, le nomma à l'évêché de Ruremonde en 1562, qui venoit d'être érigé. Il y eut beaucoup à souffrir dans le tems des troubles. Il fit deux voyages à Rome, se fit estimer du pape Grégoire XIII, fut transféré à l'évêché de Gand en 1588, & mourut trois mois après, à 63 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages très-estimés, entr'autres : I. *De optimo genere interpretandi Scripturas*, Cologne, 1558, in-8°. II. *Tabula analytica omnium hæreseon hujus sæculi*. III. *Panoplia Evangelica*, Cologne, 1590, in-fol. IV. *Psalterium vetus, a mendis 600 repurgatum & de græco atque hebraïco fontibus illustratum*, Anvers. V. Grand nombre d'écrits de controverse. On lui doit aussi une édition de la *Messe Apostolique*, faussement attribuée à S. Pierre; elle parut, accompagnée d'une Apologie & de Commentaires, à Anvers en 1588, in-8°, & à Paris en 1595. La 1^{re}. édition est la moins commune. Ce prélat, non moins éclairé que vertueux, possédoit les langues, les Peres, & l'antiquité sacrée & profane. Il avoit d'excellens principes de théologie & de morale, & autant d'élévation dans l'esprit que de force dans le raisonnement. *Fuit vir ille, dit le cardinal Baronius, non tantum omnis generis litterarum eruditione clarissimus, verum*

etiam egregii confessoris fidei nobilitatus insignibus : quippe qui exilia, proscriptiones, arumnas incredibiles, ac mortes serè frequentes, inconcusso robore, fidei causâ sustinuit. Sa vie a été écrite par Havenfius dans son ouvrage : *De erectione novorum in Belgio episcopatum*, & on a donné le Catalogue de ses ouvrages à Bois-le-Duc, 1584, in-8°.

LINDANUS ou LINDEN, voyez VANDER-LINDEN.

LINDEBORN, (Jean) né à Deventer vers 1630, fut curé à Utrecht & pro-vicaire de l'évêché de Deventer. Il remplit toutes les fonctions d'un pasteur zélé pendant quarante ans, sans cesser de donner ses momens de loisir à l'étude. Il mourut le 5 août 1696. Il étoit fort versé dans la théologie & les sciences qui y ont rapport. Il avoit aussi de grandes connoissances dans l'histoire profane. Nous avons de lui : I. *Historia seu notitia episcopatus Daventriensis*, Cologne, 1670, in-12, estimé. II. *Tractatus de efficaciâ sacrificiorum quæ obtulit lex Divino-Mosaica*, Anvers, 1677, in-12. III. *Notæ Catechetica in Baptismatis, Pœnitentiæ, Extremæ Unctionis, Ordinis, Matrimonii Sacramenta*; Cologne, 1675-1684, 5 vol. in-12; savans & curieux. IV. *Explication littérale des circonstances de la Passion de Notre-Seigneur*, Cologne, 1684-1690, 3 vol. in-12.

LINDEN, voyez VANDER-LINDEN.

LINDENBRUCK ou LINDENBROGIUS, (Erpoldus) né à Brême, & chanoine Luthérien de Hambourg, a publié *l'Histoire Ecclésiastique* d'Adam

de Brême, son traité : *De situ Daniae*, & d'autres ouvrages en un recueil, in-4°, Leyde, 1595, réimprimés avec d'autres livres, par Jean-Albert Fabricius, Hambourg, 1706, in-fol. Lindenbruck mourut dans sa 76e. année, le 20 juin 1616.

LINDENBRUCK, (Frédéric) fils aîné du précédent, fut comme son pere, chanoine de Hambourg, enseigna le droit, & mourut à Hambourg le 9 septembre 1648, & selon d'autres 1647. Il donna des *Editions de Virgile, de TERENCE, d'Albinovanus, d'Ammien Marcellin, &c.* Ce qu'il a fait sur ce dernier, se trouve dans l'édition de cet historien par Adrien de Valois. L'histoire & le droit-public l'occupèrent ensuite. On lui doit en ce genre un livre curieux, intitulé : *Codex Legum Antiquarum, seu Leges Wisigothorum, Burgundionum, Longobardorum, &c.*, Francfort, 1613, in-fol. Ce livre devient rare. L'édition des *Priapeia*, prouve que l'amour des bonnes mœurs & de la décence, n'entroit pour rien dans ses goûts.

LINDENBRUCK, (Henri) frere puîné du précédent, fut directeur de la bibliothèque que Jean-Adolphe, duc de Holstein, avoit formée à Gottorp en 1606. On a de celui-ci des notes sur Censorin : *De die natali*. Colomiés & Crenius accusent Henri Lindenbruck d'avoir volé, étant à Paris, des livres manuscrits de la bibliothèque de S. Victor. On ajoute que sans le crédit de MM. Calignou & Du Puy l'aîné, il eût couru risque d'être pendu; car on l'avoit déjà fait conduire tête nue par

eachot. Lui & Jean Wower (celui de Hambourg, & non celui d'Anvers) étoient nommés communément *les corsaires de Hambourg*. Mais Jean Burchard Mencken attribue ces vols à Frédéric Lindenbruck. Quelques lexicographes, entr'autres le P. Chaudon, ont confondu ces trois Lindenbruck, & en ont fait un seul personnage; ce qui a répandu dans la notice biographique de tous les trois, des obscurités & des antilogies difficiles à débrouiller. Nous ignorons l'année de la mort de Henri.

LINEK, (Mathias) né à Prague en 1722, entra chez les Jésuites, où il se distingua par son érudition, & particulièrement par la connoissance de l'antiquité ecclésiastique, & mourut à Prague en 1784, après avoir publié : *Commentationes theologicæ de fide, spe & charitate*, Prague, 1763, in-4°, suivi de plusieurs autres traités théologiques, imprimés successivement dans la même ville. Sa dissertation : *De festis quinque primorum seculorum*, Olmutz, 1758, in-4°, lui a mérité les éloges des savans par les recherches & la bonne critique qui la distinguent.

LINGELBACK, (Jean) né à Francfort en 1625, a peint avec beaucoup d'intelligence des *Marines*, des *Paysages*, des *Foires*, des *Charlatans*, des *Animaux*, &c. On remarque dans ses tableaux un coloris séduisant, une touche légère & spirituelle, des lointains qui semblent échapper à la vue. Il a gravé quelques *Paysages*. Nous ignorons l'année de sa mort.

LINGENDES, (Claude de) né à Moulins en 1591, Jésuite en 1607, fut provincial & ensuite supérieur de la maison professe à Paris, où il mourut en 1660, âgé de 69 ans. On a de lui 3 vol. in-4° ou in-8°, de *Sermons*, qu'il composoit en latin, quoiqu'il les prononcât en françois. L'applaudissement avec lequel il avoit rempli le ministère de la chaire, fut un augure favorable pour ce recueil, très-bien reçu du public. Les vérités évangéliques y sont exposées avec beaucoup d'éloquence; le raisonnement & le pathétique s'y succèdent tour-à-tour. Son extérieur répondoit à ses autres talens. On a traduit quelques-uns de ses *Sermons* en françois sur l'original latin, en profitant néanmoins des manuscrits de plusieurs copistes qui avoient écrit les Discours du P. de Lingendes, tandis qu'il les prêchoit. Ses autres ouvrages sont : I. *Conseils pour la conduite de la vie*. II. *Votivum monumentum ab urbe Molinensi Delphino oblatum*, in-4°. Ce dernier fut fait dans le tems qu'il étoit recteur du college de Moulins.

LINGENDES, (Jean de) évêque de Sarlat, puis de Mâcon, mort en 1665, étoit aussi de Moulins & parent du précédent. Il fut précepteur du comte de Moret, fils naturel de Henri IV. Il prêcha avec beaucoup d'applaudissement sous Louis XIII & sous Louis XIV. Il n'emprunta point l'art imposteur de la flatterie, & ne craignit pas d'attaquer le vice sous le dais & sous la pourpre.

LINGENDES, (Jean de) poète François, natif de Mou-

lins, de la même famille des précédens, florissoit sous le regne de Henri-le-Grand. On se plaît encore à la lecture de ses *Poésies*, foibles à la vérité, mais qui ont de la douceur & de la facilité. Ce poète a particulièrement réussi dans les Stances. Il mourut en 1616, à la fleur de son âge. Ses productions sont en partie dans le recueil de Barbin, 5 vol. in-12. La meilleure est son *Élégie pour Ovide*.

LINIERE, (François Pajot de) poète François, mort en 1704, à 76 ans, est moins connu aujourd'hui par ses vers que par ses impiétés. On l'appelloit l'*Athée de Senlis*; & il avoit mérité ce nom, non-seulement par ses propos, mais par plusieurs chansons abominables. C'est sans raison que madame des Houlières, dont le fort, dit un auteur, fut de donner au public de bonnes choses, & de prendre toujours le parti des mauvaises, a voulu justifier Linier. Ce blasphémateur mourut comme il avoit vécu. Il se brouilla avec Boileau, qui lui reprochoit son irrégion. Uni avec Saint-Pavin, autre impie, il fit des couplets contre le satyrique, qui s'en vengea à sa manière, & lui dit qu'il n'avoit de l'esprit que contre Dieu. Le libertinage de l'esprit avoit commencé dans Linier comme dans presque tous les incroyables, par celui du cœur. Le vin & l'amour remplirent toute sa vie, & ne lui laisserent pas le tems de faire des réflexions. Il avoit le talent de traiter facilement un sujet frivole. Ses vers satyriques ne manquoient pas de feu; mais ils lui attirèrent

plus de coups de canne que de gloire.

LINNÉ, (Charles Von) ou *Linnaeus*, un des hommes les plus illustres du 18e. siècle, & dont le génie n'a cessé jusqu'à sa mort de porter la lumière dans l'histoire naturelle & la médecine, a été l'un des fondateurs de l'académie de Stockholm, dont il fut le premier président; & a procuré une grande célébrité à l'université d'Upsal par ses leçons de botanique. Il mourut en 1778, à l'âge de 71 ans. Gustave III, pour éterniser la mémoire de ce savant, a fait frapper une médaille représentant d'un côté le buste de ce savant, & de l'autre la déesse Cybele, symbole de la nature affligée & entourée des attributs du regne minéral, de plantes & de quadrupedes. On lit à l'entour: *Deam luctus angit amissi*, & à l'exergue: *Post obitum, Upsalia, D. 10 januarii M. DCC. LXXXIII. Rege jubente*. Réformateur de la méthode de Tournefort, Linné en a imaginé une nouvelle pour la division des plantes en classes, en genres & en especes. Les différentes parties qui servent à la fructification lui ont fourni les regles qu'il a suivies. Il a proposé vingt-quatre classes de plantes différenciées avec tant de justesse & de discernement, qu'elles viennent pour ainsi dire se ranger d'elles-mêmes dans la place qui leur convient. Les botanistes ont trouvé beaucoup d'avantage dans la méthode de Linné, & elle est aujourd'hui presqu'universellement reçue. Ce savant a donné un très-grand nombre d'ouvrages au

public, presque tous écrits en latin, qui feront vivre son nom aussi long-tems que l'on cultivera l'histoire naturelle. Il n'y a point de physicien qui ait montré plus d'application à suivre la nature dans ses plus petits détails, & qui ait fait plus d'observations longues & pénibles, pour former des résultats aussi sûrs que curieux. Ses principaux ouvrages en latin sont : I. *Systema naturæ, sistens regna tria naturæ*, Leyde, 1735, in-fol., & 1756, 2 vol. in-8°. Ce fut par ce traité qu'il débuta pour la réforme de la botanique. II. *Bibliotheca botanica*, Amsterdam, 1741, in-8°. Il y donne une notice de plus de mille ouvrages sur les plantes. III. *Hortus Cliffortianus*, Amsterdam, 1737, in-fol., avec fig. C'est une description des plantes rares que George Clifford cultivoit à Hortecamp en Hollande. IV. *Critica botanica*, Leyde, 1737, in-8°. Il y fait voir la nécessité de changer les noms dans les genres & les especes des plantes. V. *Flora Laponica*, Amsterdam, 1737, in-8°. C'est le fruit d'un voyage qu'il fit en Laponie en 1732, d'où il rapporta 536 plantes. VI. *Genera plantarum, earumque characteres naturales*, Stockholm, 1754, in-8° (voyez TOURNEFORT). VII. *Flora Suecica*, Leyde, 1745. C'est le tableau des plantes de la Suede. VIII. *Fauna Suecica*, Stockholm, 1746, in-8°, avec fig. On y trouve les quadrupedes, oiseaux, poissons, insectes, &c., de la Suede. IX. *Flora Zeylanica*, Stockholm, 1747, in-4°. Ce sont les plantes de l'isle de Ceylan, dont Paul Hermann

avoit donné la description, arrangées selon le systême de Linné. X. *Hortus Upsaliensis*, Stockholm, 1748, in-8°, avec fig. C'est le catalogue des plantes étrangères que Linné a procurées pour le jardin botanique d'Upsal, depuis 1742 jusqu'à 1748. XI. *Amœnitates academicae*, Stockholm, 1749-1760, 5 vol. in-8°, avec fig.; dissertations intéressantes en forme de theses. XII. *Materia Medica*, Stockholm, 1763, in-8°. XIII. *Animalium specierum in classes*, Leyde, 1759, in-8°. XIV. *Oratio de incrementis telluris habitabilis*, Leyde, 1744, in-8°. Par la raison que la terre a été entièrement couverte d'eau dans les jours de la création, & que cet amas d'eau s'est retiré pour laisser la terre à découvert, il prétend que les mers continuent de se retirer insensiblement. Systême qui n'a point servi à briller sa réputation, & qui est suffisamment réfuté par l'état de l'ancienne géographie, comparée avec la moderne. M. de Buffon lui a donné plus d'étendue, & y a attaché des conséquences qui paroissent opposées à l'histoire de la création de Moyse, & à toutes les notions reçues. On en trouve une réfutation détaillée dans l'*Examen impartial des Epoques de la nature*, 1 vol. in-8°, Luxembourg, 1780, Embrun, 1781, Maëstricht, 1792. XV. *Nemesis divina*, recueil d'observations pour prouver que Dieu punit les impies & les scélérats, même en ce monde; ouvrage qui pour le fonds des choses ressemble en partie à celui de Salvien, *De Providentiâ*. Son nom doit être inscrit

dans la liste des philosophes qui ont été amis de la Religion. Il avoit fait mettre sur la porte de son cabinet ce fragment d'un vers connu :

Innocui vivite, Numan adest.

On a publié en 1789, une *Revue générale des écrits de Linné*; ouvrage dans lequel on trouve les anecdotes les plus intéressantes de sa vie privée, un abrégé de ses systèmes & de ses ouvrages, un extrait de ses aménités académiques, &c., par Richard Pulteney; traduit de l'Anglois par Millin de Grandmaison, avec des notes & des additions du traducteur, 2 vol. in-8°.

LINUS DE CHALCIDE, fils d'Apollon & de Terpsicore, ou selon d'autres, de Mercure & d'Uranie, & frere d'Orphée, fut le maître d'Hercule, auquel il apprit l'art de jouer de la lyre. Il s'établit à Thebes, inventa les *Vers Lyriques* & donna des leçons au poète Thamire. Linus fut tué par Hercule, disciple peu docile, qui, las & impatient de sa sévérité, lui brisa un jour la tête d'un coup de son instrument. Selon d'autres mythologues, il fut mis à mort par Apollon, pour avoir appris aux hommes à substituer des cordes aux fils dont on montoit alors les instrumens de musique. On trouve dans *Stobée* quelques *Vers* sous le nom de *Linus*; mais on peut douter qu'ils soient de lui. Il paroît que pour les lui attribuer, il faut au moins être sûr de son existence, qui dans l'ensemble de son histoire est certainement fabuleuse: mais quelques traits mythologiques ne doivent pas d'a-

bord faire suspecter, ni la réalité des hommes célèbres, ni les attributions qu'on leur a faites de divers ouvrages, puisque de très-anciens & judicieux auteurs en ont parlé sans aucun doute. Virgile met Linus à côté d'Orphée :

*Non me carminibus vincat nec
Tbracius Orpheus,
Nec Linus: huic mater quamvis,
atque huic pater adst.*

LIONNE, (Pierre de) célèbre capitaine du 14^e. siècle, d'une des plus anciennes maisons de Dauphiné, rendit de grands services aux rois Jean, Charles V & Charles VI, contre les Anglois & contre les Flamands. Il se signala sur-tout à la journée de Rosebec en 1382, & mourut en 1399.

LIONNE, (Hugues de) de la même famille que le précédent, s'acquit l'amitié & la confiance du cardinal Mazarin, & se distingua dans ses ambassades de Rome, de Madrid & de Francfort. Il devint ministre d'état, fut chargé des négociations les plus difficiles, & mourut à Paris en 1671, à 60 ans. Ce ministre étoit aussi dissipé dans la société que laborieux dans le cabinet. Prodigue à l'excès, il ne regardoit les biens & les richesses que comme un moyen de se procurer tous les plaisirs. Il se livra sans ménagement à ceux du jeu, de l'amour & de la table; sa santé & sa fortune en souffrirent également. On a ses *Négociations à Francfort*, in-4°.; & des *Mémoires* imprimés dans un recueil de pieces, 1668, in-12: ils ne sont pas communs. — Arthus de LIONNE, l'un de ses fils, fut évêque de Rosalie, & vicaire

apostolique dans la Chine. Il mourut à Paris le 2 août 1713, à 58 ans, avec une grande réputation de vertu & de zèle.

LIONS, voyez DESLIONS.

LIPENIUS, (Martin) Luthérien Allemand, mort en 1692, à 62 ans, épuisé de travail, de chagrins & de maladies, étoit un laborieux compilateur. On a de lui : I. Un *Traité curieux sur les Etrennes*, 1670, in-4°. II. *Bibliotheca realis*, 6 vol. in-fol. C'est une table universelle, mais très-inexacte, des matieres pour les différentes sciences, avec le nom & les ouvrages des auteurs qui en ont traité. Il y a 2 vol. pour les théologiens, 2 pour les philosophes; les jurisconsultes & les médecins en ont chacun un. Elle parut à Francfort en 1675 & 1685.

LIPMAN, Rabbin Allemand, dont on a un *Traité* contre la Religion Chrétienne, qu'il composa en hébreu en 1399. Il est intitulé : *Nitsachon*, c'est-à-dire, *Victoire*. Mais rien n'est moins victorieux pour les Juifs que ce pitoyable ouvrage. Théodoric Hakspan le publia en 1644, à Nuremberg, in-4°. On trouve dans *Tela ignea Satana* de Wagenfeil, un abrégé de cet ouvrage avec la réfutation.

LIPPI, (Philippe) peintre, natif de Florence, mourut âgé de 57 ans, en 1488, avec la réputation d'un homme qui avoit plus de talens que de mœurs. Il eut beaucoup de partisans dans sa patrie, & le jour de son enterrement toutes les boutiques furent fermées. — Il laissa un fils, nommé aussi Philippe LIPPI, qui fut peintre

comme lui. Il l'avoit eu d'une jeune pensionnaire qu'il corrompit dans un monastere de Florence, où il avoit été appelé pour son art. Ce fils, aussi réglé dans sa conduite que son pere avoit été débauché, mourut en 1505, à 45 ans.

LIPPI, (Laurent) peintre & poëte Florentin, est auteur d'un poëme burlesque, intitulé : *Malmantile Raquistato*, imprimé à Florence en 1688, in-4°, sous le nom de *Perlone Zippoli*, qui est l'anagramme de *Lorenzo Lippi*. On l'a réimprimé en 1731, in-4°, à Florence, avec des notes de Salvini & de Biscioni. Lippi est plus connu par cette production de sa muse, que par celles de son pinceau, quoique ses tableaux l'élevassent au-dessus du commun. Il mourut en 1664.

LIPPOMAN, (Louis) savant Vénitien, fut chargé des affaires les plus importantes, & parut avec éclat au concile de Trente. Il fut l'un des trois présidens de ce concile sous le pape Jules III. Paul IV l'envoya nonce en Pologne l'an 1556, & le fit son secrétaire, ensuite évêque de Modon, puis de Vérone, & enfin de Bergame. Il mourut en 1559. Ce prélat possédoit les langues, l'histoire ecclésiastique, sacrée & profane, & sur-tout la théologie, & ne s'acquies pas moins d'estime par l'innocence de ses mœurs que par sa doctrine. Il s'opposa fortement aux Juifs & aux hérétiques pendant sa nonciature en Pologne. On a de lui : I. Huit volumes de compilations de *Vies des Saints*, 1568, in-fol., recueillies sans critique & sans choix. II. *Catena*

in Genesim, in Exodum & in aliquot Psalmos, 3 vol. in-fol. III. Confirmatio dogmatum Catholicorum. IV. Expositio vulgaris Symboli Apostolici & Orationis Dominica.

LIPPOMAN, (Jerôme) noble Vénitien, tour-à-tour ambassadeur à Turin, à Drefde, à Naples, à Constantinople, s'acquitta des commissions les plus importantes avec beaucoup de succès. Mais ayant été accusé, devant les inquisiteurs d'état, d'avoir vendu le secret de la patrie aux princes avec lesquels il avoit eu à traiter, il fut arrêté à Constantinople, & conduit à Venise. Lippoman prévint son supplice par sa mort. Un jour ayant amusé ses gardes, il se jeta dans la mer pour se sauver à la nage. Les mariniers le reprirent; mais il mourut 2 heures après, en 1591.

LIPSE, (Juste) né à Ober-Isch, village près de Bruxelles, en 1547, commença à écrire lorsque les autres enfans commencent à lire. A 9 ans il fit quelques Poèmes; à 12 des discours; à 19 son ouvrage intitulé *Varia lectiones*. Le cardinal de Granvelle, surpris & charmé de son génie, le mena à Rome, en qualité de son secrétaire. A son retour, il s'arrêta en Allemagne, & prit du goût pour les opinions des Protestans; il professa avec beaucoup d'applaudissement l'histoire à Iene & à Leyde. Mais les remords le ramenant vers la Religion qu'il avoit abandonnée, il se rétracta solennellement, & fut depuis cette époque un excellent catholique, tant par sa foi, que par sa conduite. Il enseigna à

Louvain avec tant de réputation, que l'archiduc Albert, & l'infante Isabelle son épouse, allèrent entendre ses leçons avec toute leur cour, & le firent conseiller-d'état. Philippe II l'honora du titre d'historiographe. Henri IV, Paul V, les Vénitiens voulurent l'enlever à Louvain; mais ils ne purent le gagner, ni par les présents, ni par les promesses. Scalliger, Casaubon & lui, passoient pour les *Triumvirs* de la république des lettres. On ne se contentoit pas d'admirer Lipse; tous les jeunes gens cherchoient à l'imiter. Le goût du public a été de tous les tems une vraie machine, qui s'est élevée & qui s'est abaissée au gré des auteurs célèbres. Juste Lipse eut assez de réputation dans son tems, pour être pris universellement pour modele. Sa latinité est effectivement belle, riche & en général pure, mais quelquefois un peu obscure & gênée; ce qui paroît être l'effet d'une trop grande attention à vouloir imiter Tacite. Il savoit par cœur cet historien, & il s'obligea un jour à réciter mot pour mot tous les endroits de ses ouvrages qu'on lui marqueroit. Il mourut à Louvain en 1606, à 58 ans, entre les bras du Pere Léonard Lessius. Comme dans ses douleurs on lui parla de la force stoïque, dont il avoit paru faire l'éloge dans un de ses traités, il répondit: *Vana sunt ista*, & montrant l'image du Sauveur crucifié: *Hac est vera patientia*. Les ouvrages de Lipse ont été recueillis en 6 vol. in-fol., à Anvers, 1637; & cette collection n'est guere feuilletée que par des savans. Les principaux

paux écrits qu'elle renferme sont : I. Un *Commentaire sur Tacite*, estimé. Muret prétend que ce qu'il y a de mieux dans cet ouvrage, a été tiré de ses écrits ; mais cette prétention ne se soutient pas à l'examen. Les savans de ce tems-là s'accusoient mutuellement de plagiat, & s'inquiétoient par toutes sortes de querelles, peu convenables & honorables au paisible regne des lettres. II. Ses *Saturnales*. III. Son *Traité de militia Romana*. IV. Ses *Electes*, ouvrage d'une critique raisonnable. V. Un *Traité de la Constance* : son meilleur ouvrage, suivant quelques critiques, qu'il semble avoir fait pour s'affermir & affermir les autres dans la vertu, dont il avoit manqué lorsqu'il s'étoit laissé amadouer par les Protestans. VI. Ses *Diverses Leçons* : ouvrage de sa rendre jeunesse, écrit d'une maniere plus naturelle & plus agréable que les productions de ses derniers jours. VII. *Monita & exempla politica* ; recueil utile aux maîtres & administrateurs des états, & propre à les garantir de bien des erreurs, funestes à eux & aux peuples. VIII. *Politicorum sive civilis doctrina libri sex, qui ad principatum maximè spectant*. On y lit, entr'autres avis importants, cette réponse d'un sage politique : *De Religione curam principi esse ; unam illi retinendam ; puniendos, nisi aliter expediat, qui dissentiunt ; falsam pacem esse tolerantismum ; hunc esse divini numinis irisionem, publicæ felicitatis & legum destructorem*. IX. *De una Religione* : c'est là où il exprime particulièrement son attachement à la

Tome V,

seule Religion Catholique, dont il établit l'exclusive vérité. X. *De divâ Virgine Hallensi ; De divâ Virgine Sichemiensi sive de Aspricolle*. Ce sont des Histoires de l'image de Notre-Dame à Halle & à Montaigu ; elles sont bien écrites, & quoi qu'en puissent dire les esprits-forts, avec discernement. Juste Lipse n'étoit ni crédule, ni enthousiaste. Dans un petit livre écrit postérieurement avec autant de candeur que de bon sens, touchant l'image de Notre-Dame à Montaigu, on trouve 137 guérisons surnaturelles, attestées par la justice municipale de différens endroits, examinées par le sage & judicieux Miræus, évêque d'Anvers, approuvées par le grave & prudent Hovius, archevêque de Malines. Il en est plusieurs dont on ne sauroit lire les détails sans une pleine conviction. Mais si de ces 137 faits miraculeux il n'en est qu'un seul vrai, l'incrédulité est tout aussi-bien confondue que s'ils étoient vrais tous. XI. *De Cruce libris tres*, Leyde, 1695 in-12, plein d'érudition & de bonne critique. XII. *De Crucis supplicio apud Romanos usitato*, dans les *Antiquités Romaines* de Kippingius. XIII. *De Amphitheatris*, dans les *Antiquités Romaines* de Grævius, & beaucoup d'autres ouvrages, recherchés & consultés par les savans. Les huit *Harangues* qui ont paru à Iene sous son nom, sont une production du mensonge & de la calomnie, comme il l'a prouvé lui-même péremptoirement. Aubert le Mire a écrit sa *Vie* en latin, Anvers, 1609. On a encore : *Defensio Lipsi posthu-*

E e

ma, écrite avec autant de vérité que d'élégance par le P. Charles Scribani.

LIRE, voyez NICOLAS DE LYRE.

LIRON, (Jean) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, naquit à Chartres en 1665, & mourut au Mans en 1749. Nous avons de lui deux ouvrages : I. *La Bibliothèque des Auteurs Chartrains*, 1719, in-4°. Une foule d'évêques, de chanoines, de curés, de petits écrivains connus seulement par une chanson non imprimée, y font une figure inutile : les éloges y sont prodigués à des écrivains qui en méritent bien peu. II. *Les Singularités historiques & littéraires*, Paris, 1734-1740, 4 vol. in-12. Ce sont des faits échappés aux plus laborieux compilateurs, des noms tirés de l'oubli, des points de critique éclaircis, des bévues d'écrivains célèbres relevées, des opinions combattues, d'autres établies.

LISIAS, voyez LYSIAS.

LISIEUX, voy. ZACHARIE de Lisieux.

LISLE, (Claude de) naquit à Vaucouleurs en Lorraine, l'an 1644, d'un pere qui étoit médecin. Le fils se fit recevoir avocat ; mais l'étude de la jurisprudence n'étant pas de son goût, il se livra tout entier à l'histoire & à la géographie. Pour se perfectionner, il vint à Paris, où il se fit bientôt connoître. Il y donna des leçons particulières d'histoire & de géographie, & compta parmi ses disciples, les principaux seigneurs de la cour, & le duc d'Orléans, depuis régent du royaume. De Lisle mourut à Paris le 2 mai 1720, à 76 ans,

laissant 4 fils & une fille. On a de lui : I. *Une Relation historique du Royaume de Siam*, 1684, in-12, assez exacte. II. *Un Abrégé de l'Histoire Universelle*, depuis la création du monde jusqu'en 1714, Paris, 1731, 7 vol. in-12. Cet ouvrage ennuyeux & superficiel, est le fruit des leçons que de Lisse avoit faites sur l'histoire. Il y a cependant quelques singularités qui le firent rechercher dans le tems. III. *Une Introduction à la Géographie*, avec un *Traité de la Sphere*, 2 vol. in-12, Paris, 1746 : livre publié sous le nom de son fils aîné, le géographe, qui suit.

LISLE, (Guillaume de) fils du précédent, naquit à Paris en 1675. Dès l'âge de 8 ou 9 ans il commença à dessiner des cartes, & ses progrès dans la géographie furent tous les jours plus rapides. A la fin de 1699 il donna ses premiers ouvrages, une *Mappemonde*, IV *Cartes* des quatre parties de la terre, & deux *Globes*, l'un céleste, l'autre terrestre, qui eurent une approbation générale. Ces ouvrages furent suivis de plusieurs autres, qui lui méritèrent une place à l'académie des sciences en 1702, le titre de premier géographe du roi & une pension en 1718. Choisi pour montrer la géographie au roi, il entreprit plusieurs ouvrages pour l'usage de ce monarque ; il dressa une *Carte générale du monde*, & une autre de la fameuse *Retraite des dix mille*. L'illustre élève profita de ses leçons, & composa avec succès un *Traité du cours de tous les Fleuves*. La réputation de de Lisse étoit si répandue & si bien établie,

qu'il ne paroïssoit presque plus d'Histoire & de Voyage, qu'on ne voulût l'orner de ses Cartes. Il travailloit à celle de Malte pour l'*Histoire* de l'abbé de Vertot, lorsqu'il fut emporté par une apoplexie en 1726, à 51 ans. Ses Cartes sont en très-grand nombre & très-estimées; on peut en voir la liste dans le *Mercur* de mars 1726. Il devoit donner une *Introduction à la Géographie*, dans laquelle il auroit rendu compte des raisons qu'il avoit eues de faire des changemens aux Cartes anciennes; mais sa mort prématurée priva le public de cette utile production.

LISLE, (Joseph-Nicolas de) frere du précédent, naquit à Paris en 1688. Après avoir fait de bonnes études au college Mazarin, il se consacra tout entier aux mathématiques. L'astronomie avoit sur-tout des attrait puissans pour lui. L'éclipse totale de soleil, arrivée le 12 mars 1706, fut comme le signal que la nature sembla donner à son génie. La place d'élève que l'académie des sciences lui donna en 1714, fut un nouveau lien pour le jeune astronome. Les Mémoires de cette compagnie furent bientôt ornés de ses réflexions & de ses dissertations. Il proposa en 1720 de déterminer la figure de la terre en France; & ses vues à ce sujet furent depuis mises en exécution, avec des résultats différens, & dont on n'a pu donner encore une théorie bien sûre (voyez CONDAMINE). Il fit en 1724 le voyage d'Angleterre, & y fut très-bien accueilli par Newton & Halley. La société royale, & succes-

sivement d'autres compagnies savantes de l'Europe, s'empreserent de s'associer M. de Lisle. Appelé en Russie en 1726, il y obtint une pension considérable & un observatoire vaste & commode; & ne revint dans sa patrie qu'en 1747: il y termina sa longue carrière en 1768. Une piété vraie, des mœurs douces, une société tranquille, le désintéressement le plus grand, telles étoient les qualités de cet astronome. La droiture de son ame éclata dans toute sa conduite; & s'il ne fut pas toujours communicatif, il ne connut pas non plus ces aigreurs, ces jalousies qui divisent quelquefois les savans. Il a laissé un grand nombre de porte-feuilles, renfermant plusieurs collections qui peuvent être utiles aux astronomes, aux géographes, aux navigateurs. Nous avons encore de lui: I. D'excellens *Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Astronomie*, 1738, en 2 vol. in-4°. II. Divers *Mémoires*, insérés dans ceux de l'académie des sciences & dans quelques Journaux. III. *Nouvelles Cartes des Découvertes de l'Amiral de Fonte*, 1753, in-4°.

LISLE DE LA DREVETIERE, (Louis-François de) né à Suzella-Rouffe en Dauphiné, mort au mois de novembre 1756, est auteur de plusieurs Comédies. On a encore de lui: *Essai sur l'amour-propre*, poëme, 1738, in-8°; la *Découverte des Longitudes*, in-12, 1740; *Danaüs*, tragédie, 1732.

LISOLA, (François, baron de) né à Salins en 1613, entra au service de l'empereur en 1639, & fut employé dans tous les traités les plus célèbres, &

mourut en 1677, un peu avant les conférences de Nimegue. On a de lui : I. Un ouvrage intitulé : *Bouclier d'Etat & de Justice*, dans lequel il réfute les droits que la France s'attribuoit sur divers états de la monarchie d'Espagne. Cet ouvrage plut beaucoup à la maison d'Autriche, & fut naturellement très-désagréable à la France. Verjus, l'un des plénipotentiaires au traité de Ryf-wick, en 1697, écrivit contre cet auteur avec plus de vivacité que de raison. Lisola lui répondit par une brochure qu'il intitula : *La Sauffe au Verjus*, faisant allusion au nom de son adversaire. Louis XIV semble avoir décidé ce procès en faveur de Lisola, lorsqu'il se repentit de ses guerres légèrement entreprises, & qu'il exhorta son successeur à ne point l'imiter en ce point. II. *Lettres & Mémoires*, in-12.

LISTER, (Martin) natif d'Yorck, médecin ordinaire d'Anne, reine d'Angleterre, sous le regne de laquelle il mourut, au commencement du 18^e. siècle, pratiqua la médecine avec beaucoup de succès, & en exposa la théorie dans plusieurs ouvrages. Il écrivit aussi beaucoup sur l'histoire naturelle. Ses livres les plus connus sont : I. *Historia Conchyliorum libri IV. cum Appendice*, Londres, 1685 à 1693, 5 tom. en un vol. in-folio. Ce ne sont que des figures, au bas desquelles se trouve le nom de la Coquille qui y est représentée. Il y a 1057 planches. On en a donné une nouvelle édition à Oxford, 1770, in-fol., avec des *Tables* de Guëll. Huddesfort. II.

Exercitatio anatomica de Buccinis fluvialibus & marinis, cum Exercitatione de Variolis, 1695, in-8°. III. *Voyage de Paris*, en anglais, Londres, 1697, in-8°: il est curieux. IV. *Traſſatus de Araneis & de Cochleis Angliæ: accedit Traſſatus de Lapidibus ejusdem insulæ ad cochlearum quandam imaginem figuratis*, 1678, in-4°. V. *De Morbis chronicis Dissertatio*. VI. *Exercitatio anatomica de Cochleis, maximè terrestribus & limacibus*, 1678, in-4°. VII. Une édition du traité d'Apicius : *De Opsoniis & condimentis*, 1709, in-8°, avec des remarques. VIII. *Exercitationes & descriptiones Thermarum ac fontium Angliæ*, in-12.

LISZINSKI, (Casmir) gentilhomme Polonois, fut accusé d'athéisme à la diète de Grodno, en 1688, par l'évêque de Posnanie. On trouva chez lui des écrits où il avançoit, entr'autres propositions, cette assertion abominable, ou plutôt ce délire d'impisté, que Dieu n'étoit pas le créateur de l'homme, mais que l'homme étoit le créateur d'un Dieu qu'il avoit tiré du néant. Commentaire digne de l'absurdité Pétronienne : *Primus in orbe deos fecit timor*. Liszinski fut arrêté: il tâcha de s'excuser, en disant qu'il n'avoit écrit ces extravagances que pour les réfuter; mais on ne l'écouta point. Il fut condamné à périr dans un hûcher, & la sentence fut exécutée le 30 mars 1689.

LITTLE, ou le Petit, (Guillaume) surnommé DE NEUBRIDGE, (*Neubrigensis*) du nom du college où il demouroit, né en 1136 à Bridlington,

dans la province d'Yorck, étoit chanoine-régulier de St. Augustin en Angleterre, & mourut vers 1208 ou 1220. Il laissa une *Histoire d'Angleterre*, en 5 liv., dont la meilleure édition est celle d'Oxford par Héarne, 1719, en 3 vol. in-8°, avec des *Notes* de plusieurs savans, & 3 *Homélies* attribuées au même Litle. Elle commence en 1066, & finit en 1197. Les historiens trouveront dans cet ouvrage des matériaux utiles, en les débarrassant de quelques faits faux ou exagérés.

LITOLPHI - MARONI, (Henri) évêque de Bazas, étoit de la famille des marquis de Suzarre Litolphi-Maroni, originaire de Mantoue. Il naquit à Gauville, à une lieue d'Evreux, devint aumônier du roi, & fut nommé par Louis XIII à l'évêché de Bazas. Litolphi fut très-attaché aux solitaires de Port-Royal, & prit Singlin pour son directeur. Il se distingua dans l'assemblée du clergé de France, qui condamna les maximes des casuistes relâchés; & mourut en 1645 à Toulouse, où il étoit allé pour se rendre à l'assemblée du clergé, qui alloit se tenir. Godeau, évêque de Vence, fit son *Oraison funebre*. On a de lui une *Ordonnance* pour prouver l'utilité des séminaires, qu'il composa lors de l'érection du sien: elle fut imprimée in-4°, 1646, chez Vitré; & réimprimée avec la traduction des livres du *Sacerdote* de S. Jean-Chrysostome.

LITTLETON, (Adam) humaniste de Shropshire, fit ses études dans l'école de Westminster, & en devint le second

maître en 1658. Ses vastes connoissances le firent surnommer dans son pays le *Grand Dictateur de la Littérature*. Il enseigna ensuite à Chelsea, dans le Middlesex, & fut fait curé de cette église en 1664. Enfin il devint chapelain ordinaire du roi, chanoine, puis sous-doyen de Westminster, & mourut à Chelsea en 1694. Son principal ouvrage est un *Dictionnaire Latin-Anglois*, 1685, in-4°, qui est d'un grand usage en Angleterre. Il en avoit commencé un pour la langue grecque, qu'il n'eut pas le tems d'achever. La littérature orientale & rabbinique, les historiens, les orateurs, les poètes anciens lui étoient très-familiers. La Préface latine des *Ouvrages de Cicéron*, publiés à Londres en 1681, en 2 vol. in-fol., est de lui. Il est encore auteur d'une dissertation latine *De Juramento Medicorum*, in-4°, 1693; d'une traduction angloise du *Janus Anglorum* de Selden; de *Sermons* en sa langue, in-fol., &c., &c.

LITTLETON, (Georges) né en 1709, fit ses études à Oxford, voyagea en France, en Italie, & à son retour fut député au parlement, & se distingua dans le parti de l'opposition, du tems que Robert Walpole étoit principal ministre d'Angleterre. Le prince de Galles ayant quitté la cour, choisit Littleton pour son secrétaire. Il devint ensuite trésorier de l'Epargne, conseiller-privé, & mourut le 22 août 1773. On a de lui: 1. *La Religion Chrétienne démontrée par la conversion & l'apostolat de S. Paul*, 1747: ouvrage traduit en fran-

çois par l'abbé Guenée, Paris, 1754, in-12. On voit par cet ouvrage que Littleton, entraîné dans le déisme, a été ramené au Christianisme par les réflexions qu'il a faites sur la conversion de S. Paul, telle qu'il la rapporte lui-même dans les Actes des Apôtres & dans ses Epîtres. Il y a des vues profondes & parfaitement convaincantes : il est à regretter que l'auteur ait fait contraster avec les meilleurs raisonnemens les préjugés de sa secte, jusqu'à assimiler les miracles de l'Eglise catholique, aux scènes honteuses de S. Médard. II. *Dialogue sur la Mort*, in-8°. III. *Histoire de Henri II*, 1764, 3 vol.

LITTLETON, (Thomas) jurisconsulte Anglois, fut créé chevalier de Bath, & l'un des juges des communs plaidoyers sous le regne d'Edouard IV. Il mourut en 1482 dans un âge avancé. On a de lui un livre célèbre, intitulé : *Tenures de Littleton*, 1604, in-8°. ; qui est, selon Cambden, son commentateur, à l'égard du droit coutumier Anglois, ce qu'est Justinien par rapport au droit civil. Cet ouvrage a beaucoup servi à M. David Houard, auteur des *Anciennes Loix des François, conservées dans les Coutumes Angloises*, Rouen, 1766, 2 vol. in-4°. ; suivis, en 1776, de 4 autres vol. in-4°.

LITTRE, (Alexis) né à Cordes en Albigeois, l'an 1658, se fit une réputation à Paris par ses connoissances anatomiques. L'académie des sciences se l'associa en 1699, & il fut choisi quelque tems après pour être médecin du Châtelet. Il mourut d'apoplexie en 1725. La

facilité de parler lui manquoit absolument ; mais il avoit en revanche beaucoup de précision, de justesse & de savoir. On remarquoit ces différentes qualités dans les ouvrages qu'il lisoit à l'académie, & dont elle a orné ses *Mémoires*.

LIVIE DRUSILLE, fille de Livius Drusus Calidianus, épousa Tibere Claude Néron, dont elle eut deux enfans, l'empereur Tibere, & Drusus, surnommé *Germanicus*. Elle avoit les graces de la figure & tous les talens de l'esprit. Auguste en devint passionnément amoureux. Il l'enleva à son mari, & quoiqu'elle fût grosse de Tibere, il ne laissa pas de l'épouser, de l'aveu des prêtres de Rome, plus effrayés de la puissance du Triumvir, qu'attachés aux loix & à l'équité. L'esprit vif & insinuant de Livie lui donna beaucoup d'empire sur Auguste, qui partagea avec elle ses soins & sa puissance. Son ambition ne se borna pas à être la femme d'un empereur, elle voulut en être la mere. Elle fit adopter par Auguste les enfans qu'elle avoit eus de son premier mari ; & pour combler l'espace qui étoit entre le trône & eux, elle fit périr, dit-on, tous les parens d'Auguste qui auroient pu y prétendre. On l'accusa même d'avoir hâté la mort de son époux, dans la crainte qu'il ne désignât Agrippa-Posthume pour son successeur, au préjudice de Tibere. Ce fils, le motif de tous ses crimes, la traita avec la plus noire ingratitude & pendant sa vie & après sa mort, arrivée l'an 29 de J. C. à 86 ans. Il ne prit aucun soin de ses

funérailles, cassa son testament, & défendit de lui rendre aucun honneur. Cette femme intrigante a été mise au rang des plus grands politiques, c'est-à-dire, dans le sens du monde, des plus habiles scélérats.

LIVINEIUS, (Jean) natif de Dendermonde, étoit originaire de Gand. Levinus Torrentius, évêque d'Anvers, son oncle maternel, lui inspira le goût de la littérature sacrée. Étant allé à Rome, il y trouva les savans cardinaux Guillaume Sirlet & Antoine Caraffa, qui l'associèrent à leur travail sur la *Bible des Septante*, qui parut en 1587 sous l'autorité de Sixte V. Il profita de son séjour à Rome pour tirer des copies de divers manuscrits grecs de la bibliothèque du Vatican & de quelques autres. Livineius a donné des *Versions* de quelques opuscules des Peres Grecs, qu'il a accompagnées de notes qui prouvent qu'il étoit bon critique, mais son latin est dur. Il fut ensuite chanoine & chantre d'Anvers, & y travailla avec Guillaume Canterus à examiner & à confronter quelques manuscrits de la version des Septante, & leurs observations servirent à la partie grecque de la *Polyglotte* de Plantin : il y mourut en 1599, d'après son épitaphe, âgé de 52 ans. Nous avons de lui une premiere Edition latine & grecque des *Livres de la Virginité* de S. Grégoire de Nyffe, & de S. Jean-Chrysostome, qui ont passé toutes les deux dans le recueil des *Œuvres* de ces deux saints Peres, par le P. Fronton du Duc. II. *Panegyrici veteres*, Anvers, 1599, in-8°. III. Une

premiere Version des *Sermons* de S. Théodore Studite, & des *Homélies* de S. Eucher; Anvers, 1602, in-8°.

LIVONIERE, (Claude Poquet de) né à Angers en 1652, se fit recevoir avocat, après avoir servi pendant quelque tems, & suivit le barreau à Paris, où il se distingua. L'amour de la patrie le fit revenir à Angers; il y occupa une place de conseiller & une de professeur en droit, qu'il céda à son fils en 1720. Il mourut en 1726 à Paris, où il étoit venu suivre un procès. On a de lui : I. Un bon *Recueil de Commentaires sur la Coutume d'Angers*, Paris, 1725, 2 vol. in-fol. II. *Traité des Fiefs*, 1729, in-4°. III. *Regles de Droit François*, 1768, in-12, qu'on attribue avec plus de raison à son fils aîné. Le pere & le fils connoissoient bien les loix Romaines & la jurisprudence Françoisse. Ils furent très-consultés.

LIVOY, (Timothée de) Barnabite, né à Pithiviers dans la Beauce, de l'académie des Arcades, mort en 1777, est auteur du *Dictionnaire des Synonymes François*, in-8°, plusieurs fois réimprimé & assez utile. Il a traduit de l'italien : I. *Tableau des révolutions de la littérature de Denina*, 1767, 2 vol. in-12. II. *Traité du bonheur public de Muratori*, 1772, 2 vol. in-12. III. *L'Homme de Lettres du P. Bartoli*, 1768, 2 vol. in-12. IV. *L'Exposition des caracteres de la vraie Religion du P. Gerdil*, in-12. V. *Voyage d'Espagne fait en 1755, avec des notes historiques, géographiques & critiques*, 1772, 2 vol. in-12.

LIZET, (Pierre) de Cler-

mont en Auvergne, avocat-général, puis premier président au parlement de Paris, où il mourut en 1554, à 72 ans, a publié des *Ouvrages de controverse*, en 2 vol. On voit qu'il avoit lu beaucoup, & qu'il étoit animé d'un zele ardent pour la défense de la vraie foi; mais comme il n'étoit pas théologien, il ne raisonne pas toujours juste: ce qui fournit matière à Beze de le ridiculiser dans une satyre, d'ailleurs très-mauvaise, intitulée: *Magister Benedictus Passavantius*.

LLOYD, (Guillaume) naquit à Tylchurst, dans le Berkshire, en 1627. Il devint chapelain du roi d'Angleterre en 1666, docteur de théologie en 1667, puis évêque de Saint-Asaph en 1680. Lloyd fut l'un des six prélats qui, avec l'archevêque Sancroft, s'éleverent contre l'*Edit de Tolérance*, publié par Jacques II. Cette conduite déplut au roi, & les sept censeurs mitrés furent mis à la tour de Londres. Aussi-tôt après la révolution, Lloyd se déclara pour le roi Guillaume & la princesse Marie. Il fut nommé aumônier du roi, puis évêque de Coventry, de Lichfield en 1692, & de Worcester en 1699, où il résida jusqu'à sa mort, arrivée en 1717, à 91 ans. C'étoit un prélat inconstant, qui, de la tolérance avoit passé à l'intolérance la plus outrée; car il avoit pensé d'abord, qu'on devoit souffrir les Catholiques, & opina depuis à les opprimer sans ménagement. En général, la tolérance des sectaires n'est qu'en faveur de l'erreur: la vraie foi seule leur paroît intolérable. On a de lui: 1. Une

Description du Gouvernement Ecclésiastique, tel qu'il étoit dans la Grande-Bretagne & en Irlande, lorsqu'on y reçut le Christianisme, in-8°. II. *Series Chronologica Olympionicarum*, dans le *Pindare* de l'édition d'Angleterre, in-fol. III. Une *Histoire Chronologique de la Vie de Pythagore*, & d'autres auteurs contemporains de ce philosophe. On comprend que c'étoit fouiller dans les matières les plus obscures de l'antiquité, rien n'étant plus incertain que tout ce que l'on raconte de ce philosophe, des gens & des choses de la même date.

LLOYD, (Nicolas) natif de Holton, devint pasteur de Newington Ste-Marie, près de Lambeth, où il mourut en 1680, à 49 ans, regardé comme un littérateur doux & poli. On a de lui un *Dictionnaire Historique, Géographique & Poétique*, dont Hofman & Moreri se sont beaucoup servis. Cet ouvrage fut imprimé pour la 1re. fois à Oxford, 1670, in-fol. La meilleure édition est celle de 1695, in-4°. Le fonds de ce Lexique appartient à Charles-Etienne. Lloyd y a fait des corrections & des additions; mais il n'a pas supprimé toutes les fautes, & il y en a mis de nouvelles. — Il ne faut pas le confondre avec Humphrey LLOYD ou LHOYD, savant antiquaire & médecin Anglois du 16e. siècle, natif de Debinga, dans la province de Galles, dont on a *De Mona Druidum insula antiquitati suæ restituta*, in-4°, & plusieurs autres ouvrages: ni avec Edouard LLOYD ou LHUYD, garde du cabinet d'Ashmol à Oxford, mort en 1709, dont on a:

I. Un bon Abrégé de l'histoire des pierres, intitulé *Lithophylacii Britannici Ichnographia*, Londres, 1699, in-8°. II. *Archæologia Britannica*, Oxford, 1707, in-fol. III. Des Mémoires sur la botanique dans les *Transactions philosophiques*.

LOAYSA, (Garcias de) de Talavera en Castille, se fit Dominicain, & parvint par son mérite à la place de général de son ordre & à l'évêché d'Osma. Charles-Quint le choisit pour son confesseur, le fit président du conseil des Indes, le transféra au siege archiepiscopal de Séville, & lui obtint le chapeau de cardinal en 1530. Ce prélat mourut à Madrid en 1546, dans un âge avancé, laissant une mémoire respectable. Lorsqu'on délibéra au conseil de Charles-Quint, sur la conduite qu'on devoit tenir à l'égard de François I, fait prisonnier à la bataille de Pavie, le généreux Loaysa fut d'avis qu'on lui rendit la liberté sans rançon & sans condition. L'événement justifia qu'on avoit eu grand tort de ne pas suivre ce conseil, inspiré par la politique autant que par la magnanimité; car François I ayant manqué de parole, ne céda point la Bourgogne qu'on avoit mise pour prix à sa liberté, & l'Espagne ne retira aucun fruit de sa prison; sans que le prisonnier lui fût gré de son élargissement. C'est fausement que quelques lexicographes lui attribuent *Concilia Hispanica*, Madrid, 1595, in-fol.; ouvrage de Giron Garcias de Loaysa, archevêque de Toledé. Voyez GIRO.

LOBEL, (Mathias) né en 1538 à Lille, medecin &

botaniste de Jacques I, mourut à Londres en 1616, à 78 ans. Il publia plusieurs ouvrages estimés de son tems. I. *Plantarum seu stirpium historia*, Anvers, 1576, in-fol. II. *Dilucida simplicium medicamentorum explanationes & stirpium adversaria, &c.*, Londres, 1605, in-fol. III. *Icones stirpium*, 1581, in-4°. IV. *Balsami explanatio*, Londres, 1598, in-4°. V. *Stirpium illustrationes*, Londres, 1655, in-4°.

LOBERE, (Anne de) plus connue sous le nom d'ANNE DE JESUS, né à Medina del Campo, d'une famille illustre, en 1545, embrassa l'institut de sainte Thérèse, & fut la fidelle adjutrice de ses travaux pour la réforme du Carmel. Après avoir fondé divers monasteres en Espagne, elle fut appelée en France pour la même fin, & de là aux Pays-Bas, où les archiducs Albert & Isabelle l'honorèrent de leur confiance intime. Elle mourut à Bruxelles en odeur de sainteté, le 4 mars 1621, dans sa 76e. année. Lorsque sous le regne de Joseph II, les Carmélites des Pays-Bas chercherent un asyle en France, elles emporterent le corps d'Anne avec celui de S. Albert, & celui d'Anne de S. Barthélemi, autre compagne de sainte Thérèse, & les placèrent dans l'église des Carmélites de S. Denis, où ils restèrent jusqu'en 1790, que la révolution des Pays-Bas rappella ces vertueuses filles dans leur patrie, avec les respectables dépôts qu'elles avoient emmenés. L'abbé de Montis a écrit la *Vie d'Anne de Jesus*, Paris, 1788, in-12. Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 mars 1791, p. 421.

LOBINEAU, (Gui-Alexis) né à Rennes en 1666, Bénédictin en 1683, mourut en 1727, à 61 ans, à l'abbaye de S. Jagut, près de St-Malo. Ses ouvrages roulent sur l'histoire, à laquelle il consacra toutes ses études. On lui doit : I. *L'Histoire de Bretagne*, Paris, 1707, en 2 vol. in-fol., dont le second est utile par le grand nombre de titres que l'auteur y a rassemblés. L'abbé de Vertot & l'abbé Moulinet des Thuilleries l'attaquèrent vivement. L'un & l'autre prétendirent que dom Lobineau s'étoit plus livré aux préjugés & à l'amour de sa patrie qu'à celui de la vérité. Ils tâchèrent de conserver à la Normandie, des droits que l'historien Breton s'étoit efforcé de lui enlever. Lobineau a un style un peu sec, & il est avare d'ornemens; mais il a de la netteté, & il évite autant la rudesse que l'affectation. II. *L'Histoire des deux Conquêtes d'Espagne par les Maures*, 1708, in-12: ouvrage moitié romanesque, moitié historique, traduit de l'espagnol de Miguel Luna. III. *Histoire de Paris*, en 5 vol. in-fol. commencée par dom Félibien, achevée & publiée par dom Lobineau (voyez FÉLIBIEN dom Michel). On trouve à la tête du 1er. vol., une savante *Dissertation* sur l'origine du corps municipal, par le Roy, contrôleur des rentes de l'hôtel-de-ville. IV. *L'Histoire des Saints de Bretagne*, Rennes, 1724, in-fol. Ce livre a de l'exacritude; mais il manque d'onction. V. *Les Ruses de guerre de Polyen*, traduites du grec en françois, Paris, 1738, 2 vol. in-12: version estimée.

L'auteur avoit beaucoup de goût pour la littérature grecque, & il avoit traduit plusieurs comédies d'Aristophane; mais cette version n'a pas vu le jour, & ce n'est pas une perte. Enfin, on a attribué à dom Lobineau les *Aventures de Pomponius, chevalier Romain*, ouvrage satyrique, in-12, qui n'est pas de lui.

LOBKOWITZ, (Bohuslas de Hassenstein, baron de) étoit d'une des plus illustres maisons de Bohême. Il entreprit de longs voyages, à dessein de se perfectionner dans les sciences, pour lesquelles il avoit beaucoup de goût. A son retour il prit le parti des armes, où il se signala; mais son amour pour l'étude l'emportant sur toute autre passion, il préféra l'état ecclésiastique, & fut secrétaire-d'état en Hongrie, & grand-chancelier de Bohême. Ces emplois ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût dominant. Il étoit jurisconsulte, historien, poète, littérateur. Cet habile homme mourut dans son château de Hassenstein en 1510, laissant des *Poésies Latines*, & différens *Traitéz*, imprimés à Prague en 1563 & 1570. De la même famille étoit le prince Georges-Chrétien de LOBKOWITZ, mort en 1753, dans sa 68e. année, après avoir commandé long-tems les troupes Autrichiennes, sous l'impératrice-reine de Hongrie. Voyez FOUCCQUET Charles-Louis.

LOBKOWITZ, voyez CARAMUEL.

LOBO, (Jerôme) Jésuite de Lisbonne, envoyé dans les missions des Indes, pénétra jusque dans l'Ethiopie ou Abyssi-

nie, & y demeura plusieurs années. De retour dans sa patrie, il fut fait recteur du college de Conimbre, où il mourut en 1678, âgé d'environ 85 ans. On a de ce missionnaire une *Relation curieuse de l'Abyssinie*. Il y entre dans des détails satisfaisans sur la source du Nil & d'autres objets (voyez PAÏS). L'abbé le Grand en publia une traduction françoise en 1728, in-4°, avec des *Dissertations*, des *Lettres* & plusieurs *Mémoires* très-instructifs.

LOBO, (Rodriguez-François) poëte Portugais, né à Leiria, se noya en revenant dans un esquif, d'une maison de campagne, à Lisbonne. Ses *Poësies* ont été recueillies en 1721, in-fol. Sa meilleure piece, ou du moins la plus applaudie par les Portugais, est sa comédie d'Euphrosine.

LOCZENIUS, (Jean) professeur-royal à Upsal, florissoit en 1670. Il a traduit en latin *Leges West-Gothicæ*, Upsal, in-fol. livre curieux & rare. Il a aussi laissé des *Notes* sur quelques auteurs anciens.

LOCHON, (Etienne) Chartrain, docteur de la maison de Navarre, fut pendant plusieurs années curé de Bretonvilliers, dans le diocèse de Chartres. Sa mauvaise santé l'obligea de quitter cette cure. Il mourut à Paris vers 1720, après avoir publié plusieurs ouvrages de piété & de morale. Les principaux sont : I. *Abrégé de la discipline de l'Eglise pour l'instruction des Ecclesiastiques*, en 2 vol. in-8°. II. *Les Entretiens d'un Homme de Cour & d'un Solitaire sur la conduite des Grands*, 1713, in-12. C'est une fiction pieuse,

dans laquelle l'auteur fait converser le fameux réformateur de la Trappe avec le comte de ***. III. *Traité du secret de la Confession* : ouvrage propre à instruire les confesseurs & à rassurer les pénitens, in-12. C'étoit le meilleur Traité sur cette matiere importante, avant que celui de l'abbé Lenglet eût paru.

LOCKE, (Jean) naquit à Wrington, près de Bristol, en 1632, d'un pere capitaine dans l'armée que le parlement leva contre Charles I. Après avoir fait les études ordinaires, il se dégoûta des universités & s'enferma dans son cabinet, pour lire & pour penser. Il s'attacha pendant quelque tems à la médecine; mais la foiblesse de sa santé ne lui permit pas de l'exercer. Après deux voyages, l'un en Allemagne & l'autre en France, il se chargea de l'éducation du fils de milord Ashley, depuis comte de Shaftesbury. Ce lord, devenu grand-chancelier d'Angleterre, lui donna la place de secrétaire de la présentation des bénéfices; mais son protecteur ayant été disgracié en 1673, le philosophe perdit cette place. La crainte de tomber dans la phtisie l'obligea d'aller à Montpellier en 1675, d'où il passa à Paris & de là en Hollande. Ce fut-là qu'il acheva son *Essai sur l'entendement humain* : ouvrage qui a fait beaucoup de bruit. Il auroit été à souhaiter que l'auteur n'eût pas toujours consulté la physique, dans une matiere que son flambeau ne peut éclairer. En voulant développer la raison humaine, comme un anatomiste explique les ressorts du

corps humain, il a fait presqu'une machine de l'être spirituel qui l'anime. Son idée, que *Dieu par sa toute-puissance pourroit rendre la matière pensante*, a paru avec raison d'une dangereuse conséquence, ainsi qu'elle est en elle-même fautive & contraire à toutes les lumières d'une saine métaphysique. Il n'est pas vrai cependant, comme quelques écrivains plus zélés qu'intelligens l'ont avancé, que cette erreur de Locke renverse le dogme de l'immortalité de l'ame; car il faudroit pour cela prouver qu'une matière capable d'intelligence n'est pas capable de l'immortalité, & qu'il est plus impossible de concevoir une matière immortelle qu'une matière pensante. La pensée est aussi excellente que l'immortalité; si la matière est élevée jusqu'à l'une, pourquoi n'atteindroit-elle pas l'autre? Il y a plus; les élémens de la matière sont réellement indestructibles, à raison de leur simplicité (ou exemption de mélange) & de leur incorruptibilité; pourquoi notre ame n'auroit-elle pas, supposé qu'elle fût de même nature, la même propriété? C'est ce qui a fait dire à un homme de génie: « Il » n'y a qu'un intérêt secret & » honteux, contraire à l'amour » naturel que nous avons pour » l'existence, qui puisse nous » faire excepter notre ame du » sort éternel des matières » brutes & inanimées ». Non, la spiritualité de l'ame n'est pas la seule preuve de son immortalité. 1°. La Religion Chrétienne est un fait établi par des preuves victorieuses; cette Religion m'enseigne que je suis

immortel: il faut la convaincre de fausseté, avant de corriger ma croyance. 2°. L'existence de Dieu est une vérité à laquelle un homme sensé ne peut se refuser: & cette vérité est évidemment liée avec l'immortalité de nos ames. L'univers est un fait qui suppose une cause, & nous déduisons du fait l'existence & les attributs de la cause; or, parmi ces attributs, il y en a qui supposent évidemment la conservation de l'ame humaine, quelle qu'elle soit de sa nature. 3°. La distinction du vice & de la vertu n'est pas une chose arbitraire, mais née avec les hommes, gravée dans leur ame avec des caractères ineffaçables, & cette distinction seroit abolie si l'ame de l'homme n'échappoit pas à la ruine du corps... Du reste l'ouvrage de Locke est estimable pour la clarté, la méthode & l'esprit d'analyse qui le caractérisent. Il n'y avoit pas un an que Locke étoit parti d'Angleterre, lorsqu'on l'accusa d'avoir fait imprimer en Hollande des libelles contre le gouvernement Anglois. Cette affaire lui fit perdre sa place dans le collège de Christ à Oxford. Le philosophe Locke avoit du goût pour les conspirations; il se trouva impliqué dans l'affaire du duc de Montmouth, & s'enfuit en Hollande: nouvelle preuve que ces philosophes qui se disent des gens si paisibles & si pacifiques, sont toujours prêts à profiter des troubles de l'état (*voyez VESPASIEN*). Jacques II le fit demander aux états-généraux, & Locke fut obligé de se cacher jusqu'à ce que le monarque

Anglois fut détrôné par le prince d'Orange, son gendre. Il retourna alors dans sa patrie sur la flotte qui y conduisit la princesse, depuis reine d'Angleterre, & devint commis du commerce & des colonies Angloises; place qu'il remplit jusqu'en 1707. Il s'en démit, parce que l'air de Londres lui étoit absolument contraire; & se retira à dix lieues de cette ville, chez le chevalier Marsham, son ami. Il y passa le reste de ses jours, partageant son tems entre la priere & l'étude de l'Écriture-Sainte: occupation bien remarquable dans un homme qui avoit essayé d'attribuer la pensée à la matiere. Il mourut en philosophe chrétien en 1704, à 72 ans. Il nous reste de lui un grand nombre d'ouvrages en anglois, dans lesquels on voit briller l'esprit géométrique, quoique l'auteur n'eût jamais pu se soumettre à la fatigue des calculs, ni à la sécheresse des vérités mathématiques. Ils ont été recueillis en 3 vol. in-fol., 1714, & 4 vol. in-4°, 1748. Les principaux sont: I. *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, dont la meilleure édition en anglois est celle de 1700, in-fol. Il a été traduit en françois par Coste, sous les yeux de l'auteur, 1729, in-4°, réimprimé en 4 vol. in-12. Cette version a été abrégée en un vol. in-12. II. Un traité intitulé: *Du Gouvernement Civil*, en anglois, qui a été assez mal traduit en françois, in-12, 1724; il y a une édition de 1780. Le philosophe y combat fortement le pouvoir arbitraire, & semble même ébranler

les principes de tout gouvernement monarchique. III. *Trois Lettres sur la Tolérance en matiere de religion*. IV. *Quelques Ecrits sur la monnoie & le commerce*. V. *De l'Education des Enfans*. Ce livre estimable a beaucoup d'égards, mais dont plusieurs endroits ont été critiqués avec raison, a été traduit en françois, en allemand, en hollandois & en flamand. VI. Un traité intitulé: *Le Christianisme raisonnable*, traduit aussi en françois, & imprimé en 1715, en 2 vol. in-12. Quelques propositions de ce livre, prises à la rigueur, pourroient le faire soupçonner de Socinianisme. Il y soutient que J. C. & les Apôtres n'annonçoient d'autre article de foi, que de croire que J. C. étoit le Messie. Il s'excusa ou tâcha de se justifier dans des lettres au docteur Stillengsleet. M. Coste a traduit la *Défense de Locke*, & l'a ajoutée à celle du *Christianisme raisonnable*. Il y a du reste dans cet ouvrage d'excellentes choses & de solides réfutations du philosophisme: on y trouve même des observations sur la convenance & la nécessité de l'autorité suprême du Chef de l'Eglise, qui seules suffiroient pour confondre les Richéristes, les Jansénistes, & les Fébronien, (voyez GROTIUS, MÉLANCHTHON). VII. *Des Paraphrases sur quelques Epitres de S. Paul*. VIII. *Des Œuvres diverses*, 1710, en 2 vol. in-12. On y trouve une *Méthode* très-commode pour dresser des recueils: plusieurs savans l'ont suivie. IX. *Des Œuvres posthumes*. Elles renferment des morceaux sur

divers sujets de philosophie. Locke avoit une grande connoissance des mœurs du monde & des arts. Il avoit coutume de dire que « la connoissance des » arts mécaniques renferme » plus de vraie philosophie que » tous les systêmes, les hypo- » theses & les spéculations des » philosophes ». Jugement qui lui fait honneur & qui est d'une vérité aussi sensible qu'intéressante. Son style n'a ni la force de la Bruyere, ni le coloris de celui de Malebranche : mais il a beaucoup de justesse, de clarté & de netteté. Sa conversation étoit enjouée. Il faisoit plusieurs contes agréables, qu'il rendoit encore plus piquans par la maniere dont il les racontoit. Son humeur étoit portée à la colere ; mais ses accès n'étoient que passagers, & il étoit le premier à reconnoître ses torts.

LOCMAN, fameux philosophe d'Ethiopie ou de Nubie. Les Arabes en racontent mille fables. Ils prétendent qu'il étoit esclave, & qu'il fut vendu aux Israélites du tems de Salomon. Ils en rapportent plusieurs choses que les Grecs ont attribuées à Esope. Nous avons un livre de *Fables* & de *Sentences*, que les Arabes disent être l'ouvrage de Locman : mais l'on croit que ce livre est moderne. S'il est vrai que Locman est le même qu'Esope, il paroît que les Grecs ont forgé l'histoire de celui-ci sur celle du premier, & que dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, ils se sont approprié avec di-

verses altérations, les hommes & les événemens célèbres qui ont illustré l'Asie (*). Les Fables & les Apologues attribués à Locman sont trop conformes au génie des peuples, où l'on prétend qu'il a vécu, pour croire que les Arabes aient ici pillé les Grecs. Les historiens peignent Locman comme un homme également estimable par ses connoissances & par ses vertus. C'étoit un philosophe taciturne & contemplatif, occupé de l'amour de Dieu & détaché de celui des créatures. Des savans ont prétendu que Locman étoit Salomon & que ses Apologues étoient ceux de ce philosophe roi. « L'histoire des » premiers philosophes dont » les Grecs se glorifient (dit un » critique célèbre), & dont la » patrie n'est nullement certain- » ne, contient un grand nom- » bre d'altérations de nos divi- » nes Ecritures; & spécialement » quelques-uns des livres de » Salomon (*le Sage* par ex- » cellence) ont eu l'influence » la plus marquée dans les ou- » vrages des philosophes de la » Grece, sous différens noms, » traduits de nos Livres-Saints. » Le Locman des Orientaux, » loin d'avoir été l'Esope des » Grecs, selon le préjugé com- » mun, reprendra son vrai » nom de Salomon, lequel » signifie *sage* en hébreu, & a » été traduit par celui de » Locman, qui a le même » sens en arabe. Les auteurs » Orientaux parlent beaucoup » de la *sagesse* de Salomon. De » ce personnage qu'ils ont al-

(*) Voyez l'*Hist. vérit. des Tems Fabuleux*, tom. 3. pag. 571 ; & les articles FICIN, LAVAUR, PLATON, NUMENIUS, OPHIONÉE, OVIDE.

» téré, ils en ont fait plusieurs,
 » un entr'autres, sous le nom
 » de Locman. Ce mot est
 » arabe, & est le même que
 » celui de Salomon. Locman
 » est formé originairement de
 » l'article arabe *Al*, & du mot
 » *Echm*, qui signifie *sage*.
 » Dans la *Bibliothèque Orien-*
 » *tale* de M. d'Herbelot, on
 » trouve sur le mot *LOCMAN*,
 » *ALHAKIM LOCMAN, LOC-*
 » *MAN le sage*. C'est exacte-
 » ment le surnom de Salomon,
 » traduit en arabe. Quelques-
 » uns ont prétendu qu'Esopé
 » étoit le même personnage
 » que Locman & Bidpay,
 » appelé vulgairement *Pil-*
 » *pay*, & ont par conséquent
 » mis sur le compte de Loc-
 » man, les fables d'Esopé. Si
 » Salomon a été masqué sous
 » le nom de Locman, cette
 » découverte conduiroit à un
 » doute très-grave sur quel-
 » ques fables attribuées à Esopé
 » confondu avec Locman. En
 » attendant des éclaircissimens
 » sur un fait aussi important,
 » nous ferons observer que
 » l'on trouve dans les *Pro-*
 » *verbes* de Salomon (vj. 6.)
 » la fable de la *Fourmi* (*), &
 » celle du *Pot de terre* & du
 » *Pot de fer* dans l'*Ecclésiasti-*
 » *que* (XIII. 2 & 3). Ce ne
 » sont pas les seuls apologues
 » qu'on rencontre dans l'*Écri-*
 » *ture-Sainte*. On y lit la fable
 » des *Arbres qui se choisissent*
 » un roi (*Judic. ix. 8.*); celles
 » du *Riche* & du *Pauvre* & des

» *Deux Fils* (II. *Reg. xii. 1.*),
 » du *Cedre* & du *Chardon* (IV.
 » *Reg. xiv. 9* & II *Paral. xxv.*
 » 18). Ainsi les écrivains sa-
 » crés ont évidemment l'hon-
 » neur de l'invention de l'apo-
 » logue, puisque *Hésiode* qui
 » long-tems avant Esopé, avoit
 » donné la fable de l'*Épervier*
 » & du *Rosignol* (*Oper. &*
 » *Dies, 1, 200*), est moins
 » ancien que l'auteur du livre
 » des *Juges*, où nous trouvons
 » la fable des *Arbres* ». On
 » pourroit citer à l'appui de ces
 » dévoilemens sur Locman, un
 » ouvrage intitulé : *Vie des écri-*
 » *vains étrangers, tant anciens que*
 » *modernes, par M. le prévôt*
 » *d'Exmes* (à Paris, chez la
 » veuve Duchesne, 1784) où
 » sont rapprochés les grands traits
 » de ressemblance qui se trouvent
 » entre Salomon & Locman. On
 » pourroit citer encore les *Nou-*
 » *veaux contes Arabes, ou Sup-*
 » *plément aux Mille & une nuits,*
 » *suivis de Mélanges de littérature*
 » *orientale & de Lettres, par M.*
 » *l'abbé **** (à Paris, chez Prault,
 » in-12 de 424 pages). Dans les
 » Lettres qui terminent cet ou-
 » vrage, on prouve presque jus-
 » qu'à l'évidence que le Locman
 » des Arabes est le premier fa-
 » buliste; que l'Esopé des Grecs
 » n'en est que le traducteur, &
 » que son histoire publiée par le
 » moine Planudes est fabuleuse
 » & controuvée, ainsi que le re-
 » cueil d'apologues qu'il a com-
 » pilé très-mal-adroitement. De
 » plus, dans les *Pensées & Ada-*

(*) L'Écriture nous dit expressément qu'il composa trois mille paraboles
 ou apologues, & mille & cinq poëmes. *Locutus est Salomon tria millia*
parabolas, & fuerunt carmina ejus quinque & mille. III. *Reg. iv. 32.* Les
 Septante ont *quinquies mille*, mais l'hébreu & le chaldéen sont conformes
 à la Vulgate.

ges, traduits de l'arabe, on trouve plusieurs maximes de nos auteurs sacrés. Le premier Adage est celui-ci: *La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse*. Ces rencontres singulieres paroissent embarrasser le traducteur. Il les attribue à *l'influence éternelle de la nature, toujours uniforme dans ses opérations, soit morales, soit physiques*. Mais sans critiquer l'espece de phébus qu'on croit appercevoir dans cette *influence éternelle de la nature*, & sans demander au traducteur pourquoi cette *influence éternelle* n'a pas produit les mêmes adages chez tous les philosophes & chez toutes les nations, nous nous bornerons à remarquer que cette ressemblance des moralistes Arabes avec ceux de l'Écriture, reçoit une explication aussi simple que satisfaisante des observations que nous venons de faire (voy. ESOPÉ, PLANUDES, MEZIRIAC). Erpenius a publié les *Fables* de Locman en arabe & en latin, 1636 & 1656, in-4°. Galland les traduisit en françois, avec celles de Pilpay, Paris, 1714, 2 vol. in-12; & Gueullette en 1724.

LOCNERUS ou LOCHNER, (Michel-Frédéric) né à Furth, près de Nuremberg, en 1662, mort à Nuremberg en 1720, à 58 ans, étoit très-versé dans l'antiquité & dans l'histoire naturelle. On a de lui: I. *Papaver ex antiquitate erutum*, Nuremberg, 1713, in-4°. II. *Heptas dissertationum ad Historiam Naturalem pertinentium*, 1717, in-4°. III. *Rariora musæi Besleriani*, 1716, in-fol. & plusieurs ouvrages sur les simples exotiques.

LOCRES, (Ferry de) né à St.-Paul ou St.-Pol, ville de l'Artois, en 1571 curé de S. Nicolas d'Arras, mort en 1614, partagea son tems entre les devoirs de son ministère & l'étude des antiquités de son pays. Nous devons à ses recherches: I. *Discours de la Noblesse*, où il fait mention de la piété & de la vertu des rois de France, Arras, 1605, in-8°. II. *Histoire des Comtes, Pays & Ville de St.-Paul, Douay*, 1613, in-4°. ouvrage estimé. III. *Chronicon Belgicum ab anno 258 ad annum 1600*, Arras, 1616, in-4°. C'est plutôt une chronique du pays d'Artois que des Pays-Bas. La critique y manque, sur-tout pour les premiers tems.

LOCUSTA, fameuse empoisonneuse, vivoit à la cour de Néron, l'an 60 de J. C. Ce prince barbare se servoit de cette misérable pour faire périr les objets de sa haine & de sa vengeance. Tacite dit qu'il craignoit si fort de la perdre, qu'il la faisoit garder à vue. Il employa son ministère, lorsqu'il voulut se défaire de Britannicus. Comme le poison n'opéroit pas assez tôt, il alloit ordonner qu'on la fit mourir; la mort soudaine de Britannicus lui sauva la vie. Suétone rapporte que Néron lui faisoit préparer ses poisons dans son palais, & que pour prix de ses abominables secrets, il lui pardonna non-seulement tous ses crimes, mais qu'il lui donna de grands biens & des élèves pour apprendre son métier.

LOCUTIUS, voyez Aius.
LOEBER, (Christian) théologien Allemand, né à Orlamunde en 1683, mort en 1747, fut

fut surintendant-général à Altembourg. On a de lui des *Dissertations académiques* & un *Abrégé de Théologie* en latin. Il eut un fils Gothilf-Friedman & une fille Christine-Dorothee, qui se distinguèrent par leurs poésies.

LOER, (Thierry) appellé aussi *Loërius de Stratis*, parce qu'il étoit natif d'Hoogstraten en Brabant, se fit Chartreux à Cologne, & mourut à Würtzbourg en 1554, après avoir composé sur les Hosties miraculeuses conservées à Bruxelles, un Ouvrage imprimé à Cologne en 1532, peu de tems après la maladie de la suette, qui avoit fait de grands ravages à Bruxelles en 1529. C'est le premier ouvrage qui ait été imprimé sur ces Hosties si célèbres dans la Belgique. Il a pour titre: *Præstantissima quædam ex innumeris miracula, quæ Bruxellis, nobili apud Brabantos oppido, circa venerabilem Eucharistiam hætenus multis ab annis ad Christi gloriam fiunt, &c.* Quoique jusqu'à présent il ne conste d'aucun imprimé avant cette époque; le fait historique est supérieurement prouvé, tant par des Lettres originales de 1370 (époque du miracle), que par d'autres manuscrits rédigés par des témoins oculaires & contemporains, joints à une constante tradition & un culte non interrompu jusqu'à nos jours; culte qui n'essuya aucune critique que de la part des hérétiques, vers la fin du 16e. siècle. On peut voir la *Dissertation historique*, imprimée à Bruxelles, chez Lemaire, 1790, in-8°, ou le précis qui s'en trouve dans le *Journ. hist. & litt.*, 1 sept. 1790, pag. 7.

Tome V.

LOERIUS, voyez LOYER.

LOESEL, (Jean) né en 1607, a vécu jusqu'au milieu du 17e. siècle à Konisberg. On a de lui: *Flora Prussica*, Konisberg, 1703, in-4°. George-André Heivving en a donné le *Supplément*, Dantzic, 1712, in-4°.

LOEWENDAL, (Ulric-Frédéric Woldemard, comte de) né à Hambourg en 1700, étoit arriere-petit-fils d'un fils naturel de Frédéric III, roi de Danemarck. Il commença à porter les armes en Pologne en 1713 comme simple soldat, & après avoir passé par les grades de bas-officier, d'enseigne & d'aide-major, il devint capitaine en 1714. L'Empire alors n'étoit point en guerre; il alla servir comme volontaire dans les troupes de Danemarck contre la Suede, & s'y distingua par son activité & par son courage. La guerre étant survenue en Hongrie, il y passa en 1716, & se signala à la bataille de Peterwaradin, au siege de Temeswar, à la bataille & au siege de Belgrade. Le roi Auguste de Pologne, au service duquel il entra ensuite, le fit maréchal-de-camp & inspecteur-général de l'infanterie Saxonne. Il fit les campagnes de 1734 & de 1735 sur le Rhin. La czarine l'ayant attiré à son service, fut si contente de la maniere dont il se conduisit dans la Crimée & dans l'Ukraine, qu'elle le nomma chef de ses armées. La grande réputation que sa valeur lui avoit faite, engagea le roi de France à se le procurer. Il obtint en 1743 le grade de lieutenant-général, & dès l'année suivante il se signala aux sieges de Menin, d'Ypres,

F f

de Furnes, & à celui de Fribourg en 1744. Dans la campagne de 1745, il commanda le corps de réserve à la bataille de Fontenoy, & partagea la gloire de la victoire. Il prit dans la même campagne, Gand, Oudenarde, Ostende, Nieupport. Il commença la suivante par les sièges de l'Écluse & du Sas-de-Gand; & la finit par celui de Berg-Op-Zoom, qui fut prise d'assaut le 16 septembre 1747; le duc de Parme avoit échoué devant cette place en 1588, & Spinola en 1622; & depuis ces sièges elle avoit été fortifiée par le fameux Coehorn, le Vauban des Hollandois, qui la regardoit comme son chef-d'œuvre. Mais des intelligences secrètes seconderent la valeur françoise, & la brèche à peine praticable s'étant trouvée en plein midi sans défenseurs, les assiégeans y entrèrent sans résistance. Un régiment Ecoissois ayant tenté de les en chasser, fut haché en piéces. Le lendemain de cette journée, le comte de Loewendal reçut le bâton de maréchal de France. Il ne survécut pas long-tems à sa gloire. Un petit mal qui lui survint au pied, & qui fut suivi de la gangrene, l'emporta en 1755, à 55 ans. Il avoit été constamment attaché à la Religion Catholique, dont il pratiquoit les devoirs, & laissa un fils élevé dans les mêmes sentimens, nommé François-Xavier-Joseph.

LOGOTHETE, voyez ACROPOLITE.

LOHEAC, voyez LAVAL (André de).

LOHENSTEIN, (Daniel-Gaspar de) conseiller de l'em-

peur, syndic de la ville de Breslaw, né à Nimptsch en Silésie l'an 1635, fit de bonnes études, & voyagea dans toutes les parties de l'Europe, où il s'acquît l'estime des savans. Il mourut en 1683, à 49 ans. Son génie avoit été précoce; à l'âge de 15 ans il donna trois *Tragédies* applaudies. C'est le premier qui ait tiré la *Tragédie Allemande* du chaos. On a de lui: I. Plusieurs Piéces dramatiques. II. *Le généreux capitaine Arminius, vaillant défenseur de la liberté Germanique*, en 2 vol. in-4°. C'est un roman moral, assez ennuyeux, dont le but est d'inspirer de l'ardeur pour les sciences aux personnes destinées aux emplois publics. III. *Des Réflexions Poétiques sur le 53e. chapitre d'Isaïe.*

LOIR, (Nicolas) peintre, né à Paris en 1624, fit une étude si particulière des ouvrages du Poussin, & les copioit avec tant d'art, qu'il est difficile de distinguer la copie d'avec l'original. Louis XIV le gratifia d'une pension de 4000 livres. Loir s'attacha au coloris & au dessin. Il avoit de la propreté & de la facilité. Il peignoit également bien les figures, les paysages, l'architecture & les ornemens; mais il excelloit à peindre des femmes & des enfans. Il mourut à Paris en 1679. Alexis LOIR, son frere, s'est distingué dans la gravure.

LOISEAU, voyez LOYSEAU.

LOISEL, (Antoine) avocat au parlement de Paris, né à Beauvais en 1536, d'une famille féconde en personnes de mérite, étudia à Paris sous le fameux Ramus, qui le fit son

exécuteur testamentaire ; à Toulouse & à Bourges, sous Cujas. Il s'acquit une grande réputation par ses plaidoyers, & fut revêtu de plusieurs emplois honorables dans la magistrature. Il mourut à Paris en 1617, à 81 ans. On a de lui : I. Huit Discours intitulés : *La Guienne de M. Loysel*, parce qu'il les prononça, étant avocat du roi, dans la chambre de justice de Guienne. II. *Le Trésor de l'Histoire générale de notre tems*, depuis 1610 jusqu'en 1628, in-8° : ouvrage médiocre. III. *Le Dialogue des Avocats du Parlement de Paris*. IV. *Les Regles du Droit François*. V. *Les Mémoires de Beauvais & Beauvoisis*, in-4°, pleins de recherches curieuses. VI. *Les Institutes coutumières*, 1710, en 2 vol. in-12, réimprimées plusieurs fois. VII. *Des Poésies Latines*. VIII. *Opuscules divers*, in-4°, 1656. Ils furent publiés par l'abbé Joly, son neveu & chanoine de Paris, qui les orna de la *Vie* de l'auteur.

LOISEL, voyez LOESEL & OISEL.

LOLLARD ou LOLHARD, (Walter) hérésiarque Allemand, enseigna, vers l'an 1315, que les démons avoient été chassés du ciel injustement, & qu'ils y seroient rétablis un jour. S. Michel & les autres anges, coupables de cette injustice, devoient être (selon lui) damnés éternellement avec tous les hommes qui n'étoient pas dans ces sentimens. Il méprisoit les cérémonies de l'Eglise, ne reconnoissoit point l'intercession des Saints, & croyoit que les Sacremens étoient inutiles. Le mariage, selon lui, n'étoit qu'une

prostitution jurée, &c. Ce fanatique se fit un grand nombre de disciples en Autriche, en Bohême, &c. Il établit 12 hommes choisis entre ses disciples, qu'il nommoit ses apôtres, & qui parcouroient tous les ans l'Allemagne, pour affermir ceux qui avoient adopté ses sentimens. Les inquisiteurs firent arrêter Lollard, & ne pouvant vaincre son opiniâtreté, le condamnerent. Il fut brûlé à Cologne en 1422, sans donner aucune marque de repentir. On découvrit un grand nombre de ses disciples, dont on fit, selon Trithême, un grand incendie. Les Lollards se propagèrent en Allemagne, passèrent en Flandre & en Angleterre. Ces enthousiastes séduisirent beaucoup d'Anglois, & leur secte fit du progrès dans ce royaume. Ils se réunirent aux Wicléfites, & préparèrent la ruine du clergé d'Angleterre & le schisme de Henri VIII ; tandis que d'autres Lollards dispoisoient les esprits en Bohême pour les erreurs de Jean Hus, & pour la guerre des Hussites. Tant il est vrai que laisser germer des sectes, c'est non-seulement préparer des maux inévitables à la Religion, mais ébranler encore la constitution des états.

LOLLIA PAULINA, petite-fille du consul Lollius, étoit mariée à C. Memmius Regulus, gouverneur de Macédoine, quand l'empereur Caligula fut épris de sa beauté. Afin de l'épouser dans les formes, il obligea Memmius à se dire le pere de cette dame, dont il étoit le véritable mari. Elle ne porta pas long-tems le titre si

envié & si dangereux d'impératrice : la fameuse Agrippine, dévorant dans son cœur le trône qu'elle occupoit, la fit accuser de sortilege, & sous ce prétexte la fit bannir par l'empereur, puis assassiner par un tribun, l'an 49^e. de Jesus-Christ.

LOLLIEN, (*Spurius-Servilius Lollianus*) soldat de fortune, né dans la lie du peuple, s'avança dans les armes par son intelligence & sa bravoure. Il fut revêtu de la pourpre impériale par les soldats Romains qui venoient de massacrer Posthume le Jeune : ce fut dans le commencement de l'an 267. L'usurpateur se défendit à la fois contre les troupes de Gallien & contre les barbares d'au-delà du Rhin. Après les avoir contraints de retourner dans leur pays, il fit rétablir les ouvrages qu'ils avoient détruits. Comme il faisoit travailler ses soldats à ces travaux, ils se mutinerent & lui ôtèrent la vie après quelques mois de regne.

LOLLIUS, (*Marcus*) consul Romain, fut estimé d'Auguste. Cet empereur lui donna le gouvernement de la Galatie, de la Lycaonie, de l'Isaurie & de la Pisidie 23 ans avant J. C. Il le fit ensuite gouverneur de Caius-César, son petit-fils, lorsqu'il envoya ce jeune prince dans l'Orient pour y mettre ordre aux affaires de l'empire. Lollius fit éclater dans ce voyage son avarice & d'autres mauvaises qualités qu'il avoit cachées auparavant avec adresse. Les présens immenses qu'il extorqua de tous les princes pendant qu'il fut auprès du jeune César, découvrirent ses vices.

Il entretenoit la discorde entre Tibere & Caius-César, & l'on croit même qu'il servoit d'espion au roi des Parthes pour éloigner la conclusion de la paix. Caius ayant appris cette trahison, l'accusa auprès de l'empereur. Lollius, craignant d'être puni, comme il le méritoit, s'empoisonna : laissant des biens immenses à Marcus Lollius son fils, qui fut consul, & dont la fille Lollia Paulina épousa Caligula. C'est ce dernier Lollius auquel Horace adresse la 2^e. & la 18^e. Epîtres de son 1^{er}. livre, & qu'il appelle *maxime Lolli*.

LOM ou LOMMIUS, (*Josse Van*) savant médecin, né à Buren, dans le duché de Gueldre, vers 1500, exerça sa profession principalement à Tournay & à Bruxelles, & mourut vers l'an 1562. Nous avons de lui : I. *Commentarii de Sanitate tuenda, in primum lib. de Re medica C. Celsi*; Leyde, 1761. II. *Observationum medicinalium libri tres*. On en a fait un grand nombre d'éditions; la plus récente est celle d'Amsterdam, 1761, in-12. Il a été traduit deux fois en françois, Paris, 1712 & 1759. III. *De curandis febribus*, Amsterdam, 1761. Le latin de Lommius est pur & élégant. On prétend qu'aucun médecin de son siècle n'a fait mieux connoître les maladies, ni prescrit une pratique plus judicieuse & plus sûre. Ses observations sont sages & solides. En parlant des avantages de la sobriété, il remarque que le précepte que fait l'Eglise de la quarantaine, qui a lieu au commencement du printems, est parfaitement conforme aux loix de l'Hygiène, & qu'étant

observée avec régularité, elle prévient plusieurs maladies. Tous les ouvrages de Lommius ont été imprimés à Amsterdam en 1745 & 1761, 3 vol. in-12.

LOMAZZO, (Jean-Paul) né à Milan en 1538, devint habile dans la peinture & dans les belles-lettres. La littérature lui fut d'un grand secours, quand il eut perdu la vue à la fleur de son âge, suivant la prédiction que lui en avoit faite Cardan. Il mourut en 1598. On a de lui deux ouvrages peu communs : I. Un *Traité de la Peinture* en italien, Milan, 1585, in-4°. II. *Idea del Tempio della Pittura*, 1590, in-4°.

LOMBARD, (Pierre) voy. PIERRE LOMBARD.

LOMBART, (Lambert) né à Liege en 1506, s'appliqua avec succès à la peinture. Il se perfectionna dans son art en Allemagne, en France & surtout en Italie, où il passa à la suite du célèbre cardinal Polus. De retour dans sa patrie, il y établit le bon goût dans la peinture & l'architecture, & forma des élèves qui firent de grands progrès dans ces arts. Hubert Goltzius publia la Vie de Lombart par Dominique Lampson, sous ce titre : *Lamberti Lombardi apud Eburones pictoris celeberrimi Vita*, Bruges, 1565, in-8°. Goltzius y donne un témoignage éclatant de sa reconnoissance pour les leçons qu'il avoit reçues de Lombart. Ce peintre étoit encore en vie l'an 1565 ; on ignore l'année de sa mort.

LOMBERT, (Pierre) avocat au parlement de Paris, sa patrie, fut uni à Mrs. de Port-Royal, & demeura quelque tems dans leur maison. Il tra-

duisit les écrits des SS. Peres, & mourut en 1710, après avoir publié plusieurs versions. Les plus estimées sont : I. Celle de l'*Explication du Cantique des Cantiques* par S. Bernard. II. Celle de la *Guide du Chemin du Ciel*, écrite en latin par le cardinal Bona. III. Celle de *tous les Ouvrages de S. Cyprien*, en 2 vol. in-4°, accompagnée de notes, d'une nouvelle Vie de ce Pere, tirée de ses écrits, & la traduction de l'ancienne par le diacre Ponce, &c. IV. Une traduction des *Commentaires de S. Augustin : De Sermones Christi in monte*. V. Enfin la traduction de la *Cité de Dieu* du même docteur, avec des notes, en 2 vol. in-8°, 1675. On peut reprocher à Lombert ce qu'on a reproché à Dubois, autre traducteur de Port-Royal. S. Bernard, S. Augustin & S. Cyprien ont chez lui à-peu-près le même style, les mêmes tours & le même arrangement.

LOMEIER, (Jean) ministre réformé à Zutphen, s'est distingué par son *Traité historique & critique des plus célèbres Bibliothèques anciennes & modernes*, imprimé à Zutphen en 1699, in-12. De tous les livres que nous avons sur cette matière, c'est le plus savant, mais non pas le mieux écrit ; & depuis qu'il a été publié, il y auroit bien des additions à faire.

LOMÉNIE, (Henri-Auguste de) comte de Brienne, fut fait par Louis XIII. capitaine du château des Thuilleries en 1622, & envoyé en Angleterre 2 ans après, pour régler les articles du mariage de Henriette de France avec le prince de Galles. Il suivit ensuite le roi.

au siege de la Rochelle. Dans le commencement du regne de Louis XIV il eut le département des affaires étrangères. Il se conduisit avec beaucoup de prudence durant les troubles de la minorité, & mourut en 1666, à 71 ans. Il laissa des *Mémoires* manuscrits, depuis le commencement du regne de Louis XIII jusqu'à la mort du cardinal Mazarin. On en a pris les morceaux les plus intéressans pour composer l'ouvrage connu sous le titre de *Mémoires de Loménie*, imprimés à Amsterdam en 1719, en 3 vol. in-12. L'éditeur les a poussés jusqu'en 1681. Ils offrent quelques détails curieux & des anecdotes utiles pour l'histoire de son tems.

LOMÉNIE, (Henri-Louis de) comte de Brienne, fils du précédent, fut pourvu en 1661, dès l'âge de 16 ans, de la survivance de la charge de secrétaire-d'état qu'avoit son pere, & commença à l'exercer à 23 ans, après avoir voyagé en différentes contrées d'Europe. Mais l'affliction que lui causa la mort de sa femme, Henriette de Chavigni, en 1665, aliéna son esprit. Louis XIV fut obligé de lui demander sa démission. L'ex-ministre se retira chez les Peres de l'Oratoire, après avoir vainement tenté d'entrer chez les Chartreux. Il vécut d'abord avec sagesse, & reçut même les ordres sacrés; mais il ne tarda pas de se dégoûter d'une vie qui lui paroît- soit trop uniforme. Il reprit ses voyages, passa en Allemagne, s'enflamma, dit-on, pour la princesse de Meckelbourg, & lui déclara sa passion. Louis XIV, à qui cette princesse en porta

ses plaintes, ordonna à Loménie de revenir à Paris, & le fit enfermer dans l'abbaye de S. Germain. On fut obligé de le confiner ensuite à S. Benoît-sur-Loire, puis à S. Lazare. L'écrit qui l'occupa le plus dans sa prison, fut une Histoire du Jansénisme, sous le titre de *Roman véritable, ou l'Histoire secrète du Jansénisme; Dialogues de la composition du M. de MÉLONIE* (Loménie) sire de Nebrine, &c., 1685. Cet ouvrage n'a point été imprimé; c'est un mélange de prose & de vers en 9 livres. Les portraits d'Arnaud, de Lancelot & de quelques autres y sont peints avec beaucoup de feu. L'auteur y ménage peu les solitaires de Port-Royal, dont les partisans ne l'ont pas ménagé à leur tour. Lorsqu'il pouvoit calmer les agitations de son esprit, il étoit aimable; son cœur étoit sensible & généreux. Quelques années avant sa mort, il eut ordre de se retirer à l'abbaye de S. Séverin de Château-Landon, où il mourut en 1698. Outre son *Roman véritable*, dans lequel on recueilloit quelques anecdotes, si l'on pouvoit en séparer le sérieux, des plaisanteries qui y dominent; on a de lui : I. *Les Mémoires de sa Vie* en 3 vol. in-fol. II. *Des Satyres & des Odes*. III. *Un Poëme*, plus que burlesque, sur les Fous de S. Lazare. Les ouvrages précédens sont manuscrits. IV. *L'Histoire de ses Voyages*, in-8°, écrite en latin avec assez d'élégance & de netteté. V. La traduction des *Institutions* de Thaulere, 1665, in-8°. VI. *Un Recueil de Poésies Chrétiennes & diverses*, 1671, 3 vol. in-12. On y trouve plu-

seurs de ses propres ouvrages. L'auteur avoit de la facilité & de la vivacité, mais son imagination n'étoit pas toujours dirigée par un goût sûr. VII. *Les Regles de la Poésie Francoise*, qu'on trouve à la suite de la *Méthode Latine de Port-Royal*. C'est un canevas qui a servi à tous ceux qui ont écrit sur la même matiere. — Le nom de LOMÉNIE de BRIENNE, est devenu fameux avant & durant la révolution de France, de l'an 1789, dans la personne du cardinal archevêque de Sens, un des principaux instrumens d'abord des innovations qui troublèrent ce royaume, ensuite du déplorable schisme qui l'arracha à l'Eglise Catholique.

LOMER, (S.) *Launomarus*, abbé au diocèse de Chartres, mourut le 19 janvier 594. Ses reliques, portées dans le diocèse de Blois, donnerent lieu d'y fonder au 10e. siècle une abbaye qui porte son nom.

LOMONOSSOU, (Michel) conseiller-d'état en Russie, publia en 1760 un *Abrégé des Annales de Russie, depuis l'origine de la nation Russe jusqu'à la mort du grand-duc Jaroslaw I, en 1054*, en langue du pays. Il a été traduit en allemand par le baron de Holbach & imprimé à Leipsig, & en françois, Paris, 1772. L'auteur auroit poussé son ouvrage plus loin si la mort ne l'avoit prévenu le 4 avril 1765.

LONDE, (François-Richard de la) né à Caen en 1685, mort en 1765, se livra à la poésie, à la musique, à la peinture, au dessin & au génie. Il a laissé : I. *Le Plan & les vues de Caen*, exécutés avec beaucoup de net-

teté. II. *Paraphrases en vers des sept Psaumes de la Pénitence*, 1748, in-8°. III. *Mémoires concernant le commerce de la Basse-Normandie*, manuscrits. IV. *Recherches sur l'antiquité du château & de la ville de Caen*, aussi en manuscrit. V. *Diverses Pièces de Poésie*, les unes manuscrites, les autres insérées dans des Recueils & Journaux.

LONG, (Jacques le) prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1665, fut envoyé dans la jeunesse à Malte pour y être admis au nombre des Clercs de S. Jean de Jérusalem. A peine fut-il arrivé, que la contagion infecta l'isle. Il rencontra par hasard des personnes qui alloient entermer un homme mort de la peste : il les suivit ; mais dès qu'il fut rentré dans la maison où il logeoit, on en fit murer les portes, de peur qu'il ne communiquât le poison dont on le croyoit attaqué. Cette espece de prison garantit ses jours & ceux des personnes avec lesquelles il étoit enfermé. Le jeune le Long, échappé à la contagion, quitta l'isle qu'elle ravageoit, & revint à Paris, où il entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1686. Après avoir professé dans plusieurs colleges, il fut nommé bibliothécaire de la maison de S. Honoré à Paris. Cette bibliothèque augmenta de plus d'un tiers sous ses mains. L'excès de travail le jeta dans l'épuisement, & il mourut d'une maladie de poitrine en 1721, à 56 ans, regardé comme un savant vertueux. Ses principaux ouvrages sont : I. *Une Bibliothèque sacrée*, en latin, réimprimée en 1723, en 2 vol. in-fol., par les soins du P. Desmolets, son con-

frere & son successeur dans la place de bibliothécaire : elle est divisée en deux parties : dans la premiere il donne un catalogue des manuscrits & des textes originaux de la Bible avec leurs éditions & versions. Dans la seconde il donne une notice des auteurs & des ouvrages faits sur l'Écriture-Sainte. II. *Bibliothèque historique de la France*, in-fol. Cet ouvrage, plein d'érudition & de critique, coûta bien des recherches à son auteur : il est d'une grande utilité à ceux qui s'appliquent à l'histoire de la nation Française, & un homme d'esprit ne balance pas de l'appeller un véritable monument du regne de Louis XIV. On y trouve, ainsi que dans l'ouvrage précédent, quelques inexactitudes ; mais quel ouvrage, sur-tout de ce genre, en est exempt ? M. de Fontette en a donné, en 1768 & années suivantes, une nouvelle édition en 5 vol. in-fol., corrigée & considérablement augmentée. III. Un *Discours historique sur les Bibles Polyglottes & leurs différentes éditions*, 1713, in-8°.

LONGÉPIERRE, (Hilaire-Bernard de Roqueleyne, seigneur de) né à Dijon en 1659 d'une famille noble, fut secrétaire des commandemens du duc de Berri, & eut quelque réputation comme poëte & comme traducteur. Il se fit un nom dans le genre dramatique par trois Tragédies : *Médée*, *Electre* & *Sésostris* ; cette dernière n'a pas été imprimée. Ces pieces sont dans le goût de Sophocle & d'Euripide ; les détracteurs de l'antiquité se servirent des copies pour dépriser

les originaux. On a encore de Longepierre : I. *Des Traductions en vers françois, ou pour mieux dire, en prose rimée, d'Anacréon, de Sapho, de Théocrite*, 1688, in-12 ; de *Moschus* & de *Bion*, Amsterdam, 1687, in-12. L'auteur les a enrichies de notes qui prouvent qu'il connoissoit l'antiquité, quoiqu'il ne fût en faire passer dans la langue françoise, ni les beautés, ni la délicatesse. II. Un *Recueil d'Idylles*, Paris, 1690, in-12. La nature y est peinte de ses véritables couleurs ; mais la versification en est profaïque & foible. Il mourut à Paris en 1721.

LONGIANO, (Fausto de) auteur Italien du 16e. siecle, dont on a un *Traité des Duels*, Venise, 1552, in-8° ; des *Observations sur les Oraisons de Cicéron*, 1556, in-8°. Une *Traduction de Dioscoride* en italien, Venise, 1542, in-8°.

LONGIN, (S.) *Longinus* : c'est ainsi qu'on a appelé le soldat qui perça d'un coup de lance le côté de Notre-Seigneur, lorsqu'il étoit en croix. Ce nom semble n'avoir d'autre fondement que le mot grec d'où il est dérivé, lequel signifie *Lance*. Le texte sacré n'est pas absolument favorable à l'opinion qui confond ce soldat avec le centurion, qui s'écria : *Vraiment cet homme étoit le Fils de Dieu*. Il ne faut cependant pas s'élever avec trop de zele ou de confiance contre ces sortes de traditions, appuyées des martyrologes, & peut-être d'autres témoignages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

LON(IN, (Denys) philosophe & littérateur, né à

Athenes, eut une grande réputation dans le 3^e. siecle par son éloquence & par sa philosophie. Ce fut lui qui apprit le grec à Zénobie, femme d'Odenat & reine de Palmyre. Cette princesse le fit son ministre. L'empereur Aurelien ayant assiégé sa capitale, Longin lui conseilla de résister autant qu'elle pourroit. On dit qu'il lui dicta la réponse noble & fiere qu'elle fit à cet empereur, qui la pressoit de se rendre. Longin fut la victime de son zele pour Zénobie. Palmyre ayant ouvert ses portes à Aurelien, ce prince le fit mourir en 273. Longin souffrit les plus cruels tourmens avec constance, & consola même ceux qui pleuroient autour de lui. Cet homme illustre avoit un goût délicat & une érudition profonde. On disoit de lui qu'il étoit une *Bibliothèque vivante*, & on disoit vrai. Il avoit composé en grec des *Remarques critiques* sur tous les anciens auteurs. Cet ouvrage n'existe plus, ainsi que plusieurs autres productions de philosophie & de littérature, dont il ne nous reste que le *Traité du sublime*. L'auteur y donne à la fois des leçons & des modeles; il y rend justice aux beautés de l'Écriture-Sainte, & admire en particulier les expressions vives & énergiques, dont se sert Moïse dans l'Histoire de la Création. Boileau l'a traduit en françois, & Tollius l'a fait imprimer à Utrecht en 1694, in-4^o, avec les remarques de différens sçavans. Boileau a accompagné sa traduction de plusieurs notes, dont quelques-unes peuvent être utiles. Il y en a une édition en grec, latin, italien &

françois, de Vérone, 1733, in-4^o.

LONGIN, (*Cæsar Longinus*) est auteur d'un livre singulier & peu commun, intitulé: *Trinum Magicum*, Francfort, 1616, 1630, ou 1673, in-12.

LONGINUS, voyez CASIUS.

LONGO, (George) docteur & premier garde de la bibliothèque Ambrosienne, vivoit au commencement du 16^e. siecle. Il laissa un *Traité* en latin, plein d'érudition, touchant les *Cachets des Anciens*; Milan, 1615, in-8^o. On le trouve aussi dans le recueil des divers traités *De annulis*, publié à Leyde en 1672.

LONGO, (Pietro) voyez AARSENS.

LONGOLIUS, voyez LONGUEIL.

LONGOMONTAN, (Christian) né dans un village de Jutland, dans le Danemarck, en 1562, étoit fils d'un pauvre laboureur. Il essuya dans ses études toutes les incommodités de la mauvaise fortune, partageant, comme le philosophe Cléanthe, tout son tems entre la culture de la terre, & les leçons que le ministre du lieu lui faisoit. Il se déroba du sein de sa famille à l'âge de 14 ans, pour se rendre dans un college. Quoiqu'il fût obligé de gagner sa vie, il s'appliqua à l'étude avec tant d'ardeur, qu'il se rendit très-habile, sur-tout dans les mathématiques. Longomontan étant allé ensuite à Copenhague, les professeurs de l'université le recommanderent au célèbre Tycho-Brahé, qui le reçut très-bien en 1589. Longomontan passa 8 ans auprès de

ce fameux astronome, & l'aïda beaucoup dans ses observations & dans ses calculs. Entraîné par le desir d'avoir une chaire de professeur, il quitta Tycho-Brahé, & devint professeur de mathématiques à Copenhague, en 1605, emploi qu'il remplit avec beaucoup de réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1647. On a de lui plusieurs ouvrages estimables. Les principaux sont: I. *Astronomia Danica*, Amsterdam, 1640, in-fol. L'auteur y propose un nouveau *Système* du monde, composé de ceux de Ptolomée, de Copernic & de Tycho-Brahé; ce système n'a pas eu beaucoup de sectateurs, quoiqu'il semble réunir les avantages de tous les autres. Il servit à montrer combien on avoit tort de vouloir établir un système certain sur une chose qui pouvoit être expliquée de tant de manieres diverses (voy. SCHEINER, COPERNIC, TYCHO &c.). II. *Systema mathematicum*, in-8°. III. *Problemata Geometrica*, in-4°. IV. *Disputatio Ethica de animæ humanæ morbis*, in-4°. Parmi les maladies de l'esprit humain, l'auteur ne compte pas cette manie qui devoroit les philosophes de son tems, comme ceux du nôtre, de vouloir faire chacun un système, & de chercher sans cesse ce qu'on ne peut trouver. Longomontan y étoit sujet comme les autres. Il croyoit bonnement avoir trouvé la quadrature du cercle; il consigna cette prétendue découverte dans sa *Cyclométrie*, 1612, in-4°, & réimprimée en 1617 & 1664; mais Pell, mathématicien Anglois, lui prouva que sa découverte étoit une chimere.

LONGUEIL, (Richard-Olivier, de) archidiacre d'Eu, puis évêque de Coutances, étoit d'une ancienne famille de Normandie. Le pape le nomma pour revoir le procès de la Pucelle d'Orléans, & il se signala parmi les commissaires qui déclarerent l'innocence de cette héroïne & l'injustice de ses juges. Charles VII l'envoya ambassadeur vers le duc de Bourgogne, le fit chef de son conseil, premier président de la chambre-des-comptes de Paris, & lui obtint la pourpre Romaine du pape Calixte III, en 1456. Le cardinal de Longueil se retira à Rome sous le pontificat de Pie II, qui lui confia la légation d'Ombrie, & lui donna les évêchés de Porto & de sainte Rufine, réunis ensemble, comme un gage de son estime. Il mourut à Pérouse en 1470, regretté par le souverain pontife & par les gens de bien.

LONGUEIL, (Christophe de) *Longolius*, selon Scevole de Sainte-Marthe, étoit fils naturel d'Antoine de Longueil, évêque de Léon, & naquit à Malines, où son pere étoit ambassadeur de la reine Anne de Bretagne, qui l'avoit fait déjà son chancelier: selon Erasme (qui l'assure sur la foi de Pierre Longueil, oncle paternel de Christophe), il étoit Hollandois de la ville de Schoonhove. Il montra de bonne heure beaucoup d'esprit & de mémoire, & embrassa toutes les parties de la littérature, antiquités, langues, droit civil, droit canon, médecine, théologie. Le succès avec lequel il exerça à Paris la profession de jurisconsulte, lui valut une charge de

conseiller au parlement. Il fut professeur de droit à Poitiers. Pour donner encore plus d'étendue à son génie, il parcourut l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, où il fut retenu captif par le peuple, irrité contre les François, vainqueurs à la bataille de Marignan, qui venoit de se donner. Il mourut à Padoue en 1522, à 34 ans. On a de lui des *Epîtres* & des *Harangues*, avec sa *Vie* par le cardinal Polus, Florence, 1524, in-4°; Paris, 1733, in-8°. La diction en est pure & élégante, mais le fonds n'est pas toujours assez fourni. Il étoit du nombre des savans qui imitoient avec succès le style de Cicéron. Dans ses premières productions, il a peut-être trop accordé à une imagination abondante & vigoureuse; mais le jugement & la réflexion réparèrent bientôt cet abus des richesses. L'auteur de la *Vie* du cardinal Polus (*voyez* PHILIPS Thomas) fait de Longolius le plus grand éloge, & l'on ne peut disconvenir que cet éloge ne soit bien mérité.

LONGUEIL, (Jean de) sieur de Maisons, de la famille des précédens, fut président-aux-enquêtes au parlement de Paris, & ensuite conseiller-d'état en 1549, sous Henri II. Il se rendit célèbre dans ces emplois par son habileté & par sa prudence; & laissa un *Recueil* curieux de 271 *Arrêts notables* rendus de son tems. Il mourut le 1^{er} mai 1551.

LONGUEIL ou LONGOLIUS, (Gilbert de) né à Utrecht en 1507, fut médecin de Herman, archevêque de Cologne, & mourut dans cette dernière

ville en 1543. Comme il avoit paru attaché au Luthéranisme, on ne voulut pas l'enterrer à Cologne, & ses amis furent obligés de transporter son corps à Bonn. On a de lui: I. *Lexicon Græco-Latinum*, in-8°, Cologne, 1533. II. *Des Remarques sur Ovide, Plaute, Cornelius Nepos, Cicéron, Laurent Valla, &c.*, Cologne, 4 vol. in-8°. III. Une *Traduction* latine de plusieurs *Opuscules* de Plutarque, Cologne, 1542, in-8°. IV. Une *Version* latine du 2^e. *Concile de Nicée*. V. Une édition grecque & latine, avec des notes, de la *Vie d'Apolonius de Thiane*, par Philostrate, Cologne, 1532, in-8°. VI. *Dialogus de avibus & earumdem nominibus Græcis, Latinis & Germanicis*, Cologne, 1544, in-8°.

LONGUERUE, (Louis Dufour de) abbé de Sept-Fontaines & du Jard, naquit à Charleville, d'une famille noble de Normandie, en 1652. Son pere n'épargna rien pour son éducation. Richelet fut son précepteur; d'Ablancourt son parent veilla à ses études, & ne manqua pas, en bon Calviniste, de lui donner du goût pour les erreurs de sa secte. A 14 ans il commença à s'appliquer aux langues orientales; il savoit déjà une partie des langues mortes, & quelques-unes des vivantes: c'est cette précocité sans doute, & cette surcharge d'idées qui dérogea à son jugement, qui ne fut jamais au même degré que sa mémoire. L'histoire fut la partie de la littérature à laquelle il se consacra, sans négliger pourtant la théologie, l'Écriture-Sainte, les antiquités &

les belles-lettres. Ne connoissant d'autre délassement que le changement de travail & la société de quelques amis, il leur ouvroit libéralement le trésor de ses connoissances, & composoit souvent pour eux des morceaux assez longs; mais ces services n'étoient pas assainnés de bonne grace. Des traits vifs & souvent brusques, des saillies d'humeur, des critiques téméraires, une liberté cynique, un ton tranchant & souvent trop hardi; voilà le caractère de sa conversation. C'est aussi celui du *Longueruana*, recueil publié après sa mort. On l'y voit en déshabillé, & ce déshabillé ne lui est pas toujours avantageux. Ce savant mourut à Paris en 1733, à 81 ans. On a de lui : I. Une *Dissertation latine sur Tatién*, dans l'édition de cet auteur, Oxford, 1700, in-8°. II. *La Description historique de la France*, Paris, 1719, in-fol. L'auteur n'y paroît ni géographe exact, ni bon citoyen. Il y rapporte quantité de faits contre le droit immédiat des rois de France sur la Gaule Transjurane & sur d'autres provinces. III. *Annales Arfacidarum*, in-4°, Strasbourg, 1732. IV. *Dissertation sur la Transsubstantiation*, que l'on faisoit passer sous le nom du ministre Allix son ami, & qui n'est point favorable à la foi catholique. Il paroît par quelques endroits du *Longueruana*, qu'il pensoit sur certains points de doctrine comme les Protestans, entr'autres, sur la confession auriculaire; il y vante le *Bellum papale* de Thomas Jamès, comme un ouvrage utile & important; cet abbé, léger

dans ses critiques & facile à se prévenir, n'avoit pas vu sans doute la réfutation du P. Buentop (voyez ce mot & BIANCHINI). V. Plusieurs ouvrages manuscrits, dont on peut voir la liste à la tête du *Longueruana*.

LONGUEVAL, (Jacques) né près de Péronne en 1680, d'une famille obscure, fit ses humanités à Amiens & sa philosophie à Paris avec distinction. Il entra ensuite dans la société des Jésuites, où il professa avec succès les belles-lettres, la théologie & l'écriture-Sainte. S'étant retiré dans la maison professe des Jésuites de Paris, il y travailla avec ardeur à l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, dont il publia les 8 premiers volumes. Il avoit presque mis la dernière main au 9e. & au 10e., lorsqu'il mourut d'apoplexie le 14 janvier 1735, à 54 ans. Cette *Histoire* est écrite sensément & avec une noble simplicité. Les Discours préliminaires, qui ornent les 4 premiers volumes, prouvent une érudition profonde & une critique judicieuse. Les Peres Fontenay, Brumoy & Berthier l'ont continuée, & l'ont poussée jusqu'au 18e. vol. in-4°, & jusqu'à l'an 1559. On en a donné une nouvelle édition à Nismes en 1781, 18 vol. in-8°. « C'est, en fait d'histoire » ecclésiastique, dit un auteur, » ce que nous avons de mieux » en françois; & quoique ce » ne soient que les annales d'une » Eglise particulière, les vues » vastes & habilement combinées des rédacteurs, & sur » tout les grands & constans » rapports de l'Eglise de France » avec presque toutes les Egli-

» ses du monde, en ont fait, en
 » quelque sorte, une histoire
 » générale. L'érudition, le dis-
 » cernement, l'impartialité, la
 » modération y marchent d'un
 » pas égal; & l'on ne peut
 » que souhaiter de voir le ta-
 » bleau de l'Eglise universelle
 » tracé sur ce modele ». On
 a encore du P. Longueval :
 I. *Un Traité du Schisme*, in-12,
 Bruxelles, 1718. II. *Une Dis-*
sertation sur les Miracles, in-4^o.
 III. *D'autres Ecrits* sur les dis-
 putes de l'Eglise de France,
 dans lesquels on trouve de
 l'esprit & du feu. IV. *Une*
Histoire étendue du Sémi-Péla-
gianisme, en manuscrit.

LONGUEVILLE, (Anne-
 Genevieve de BOURBON, du-
 chesse de) née au château de
 Vincennes en 1618, étoit fille
 de Henri II, prince de Con-
 dé, & de Marguerite de Mont-
 morency. Elle épousa à l'âge de
 23 ans Henri d'Orléans, duc de
 Longueville, d'une famille il-
 lustre, qui devoit son origine au
 brave comte de Dunois. Ce duc,
 qui s'étoit signalé comme pléni-
 potentiaire au congrès de Mun-
 ter en 1648, & qui avoit le
 gouvernement de Normandie,
 se jeta dans la Faction de la
 Fronde, & ensuite dans celles
 de Condé & de Conti, dont il
 partagea la prison en 1650. Dès
 qu'il eut recouvré sa liberté, il
 renonça pour toujours aux par-
 tis qui troubloient l'état. La
 duchesse de Longueville fut
 moins sage. Ardente, impé-
 tueuse, née pour l'intrigue &
 la faction, elle avoit tâché de
 faire soulever Paris & la Nor-
 mandie; elle s'étoit rendue à
 Rouen, pour essayer de cor-
 rompre le parlement. Se servant

de l'ascendant que ses charmes
 lui donnoient sur le maréchal
 de Turenne, elle l'avoit en-
 gagé à faire révolter l'armée
 qu'il commandoit. Pour gagner
 la confiance du peuple de Paris
 pendant le siege de cette ville
 en 1648, elle avoit été faire ses
 couches à l'hôtel-de-ville. Le
 corps municipal avoit tenu sur
 les fonts de baptême l'enfant
 qui étoit né, & lui avoit donné
 le nom de *Charles-Paris*: ce
 prince, d'une grande espé-
 rance, fut tué au passage du
 Rhin en 1672, avant d'être
 marié. Lorsque les princes fu-
 rent arrêtés, madame de Lon-
 gueville évita la prison par la
 fuite, & ne voulut point imiter
 la conduite prudente de son
 époux. Cependant le feu de la
 guerre civile étant éteint, elle
 revint en France, & comme
 il falloit un aliment à sa viva-
 cité & à son inquiétude natu-
 relle, elle se jeta dans les af-
 faires du Jansénisme. Elle y mit
 la même ardeur qu'elle avoit
 fait paroître dans les guerres
 civiles. Après la mort du duc
 de Longueville, en 1663, elle
 quitta la cour pour se lier plus
 étroitement avec le parti; fit
 construire à Port-Royal-des-
 Champs un bâtiment pour s'y
 retirer, & se partagea entre ce
 monastere & celui des Car-
 mélites du fauxbourg Saint-
 Jacques. Elle mourut dans ce
 dernier le 15 avril 1679, & y
 fut enterrée. Son cœur fut porté
 à Port-Royal. Ce fut elle qui
 forma le projet de la paix de
 Clément IX, qui se donna
 tous les mouvemens nécessaires
 pour la faire conclure, & qui
 n'y réussit, comme l'on sait,
 que d'une manière illusoire.

sans aucun bien durable (voyez CLÉMENT IX). Son hôtel fut l'asyle des écrivains de Port-Royal; elle les déroba à la poursuite de l'autorité tant ecclésiastique que civile, soit par son crédit, soit par les moyens qu'elle trouvoit de les soustraire aux arrêts qui tendoient à la destruction de cette secte naissante. Villefore a donné sa *Vie*, Amsterdam, 1739, 2 vol. petit in-8°; panegyrique dicté par l'esprit de parti.

LONGUEVILLE, (Antoinette d'Orléans de) voyez ANTOINETTE.

LONGUS, auteur Grec, fameux par son roman intitulé: *Pastorales de Daphnis & de Chloé*. Amyot en a donné une traduction françoise. Comme les auteurs anciens ne parlent point de Longus, il est difficile de fixer avec certitude le tems auquel il a vécu. La meilleure édition grecque & latine de Longus est celle de Franeker en 1660, in-4°, & celle de 1654, Paris, in-4°. On en a donné deux éditions avec 29 figures dessinées par le Régent, & gravées par Benoît Audran. L'ouvrage de Longus est en prose. Son pinceau dirigé par une imagination luxurieuse ne peut plaire qu'aux libertins qui se jouent des mœurs & de la décence.

LONICERUS, (Jean) né en 1499 à Ottern, dans le comté de Mansfeld, s'appliqua à l'étude avec une ardeur extrême, & se rendit habile dans le grec & l'hébreu, & dans les sciences. Il enseigna ensuite avec réputation à Strasbourg, en plusieurs autres villes d'Allemagne, & sur-tout à Mar-

purg, où il mourut en 1569, à 70 ans. Mélanchthon & Joachim Camerarius le choisirent pour mettre la dernière main au *Dictionnaire Grec & Latin*, auquel ils avoient travaillé. On a de lui plusieurs traductions d'ouvrages grecs en latin, entr'autres des poèmes *Theriaca & Alexipharmaca* de Nicandre, Cologne, 1531, in-4°; & une édition de *Dioscoride* d'Anazarbe, Marpurg, 1543, in-fol.

LONICERUS, (Adam) fils du précédent, né à Marpurg en 1528, fut un habile médecin, & mourut à Francfort en 1586, à 58 ans. On a de lui plusieurs ouvrages d'histoire naturelle & de médecine: I. *Methodus rei herbaria*, Francfort, 1540, in-4°. II. *Historia naturalis plantarum, animalium & metallorum*, Francfort, 1551 & 1555, en 2 vol. in-fol. III. *Methodica explicatio omnium corporis humani affectuum*. IV. *Hortus sanitatis* de Jean Cuba, dont la dernière édition est d'Ulm, 1713, in-fol., fig., &c.— Il y a encore un Philippe LONICERUS, auteur d'une *Chronique des Turcs*, pleine de recherches, écrite en latin, avec élégance, exactitude & intérêt, 1 vol. in-fol.

LOOS, (Corneille) né à Goude vers 1546, & chanoine de cette ville selon Valere-André, quoiqu'il ne conste nullement qu'il y ait eu une collégiale, se retira à Mayence pendant les troubles de sa patrie. Sa façon de penser sur les forciers, dont il nioit la réalité, lui causa des chagrins. Il s'en ouvroit dans ses conversations, & travailloit à établir son sentiment dans un livre, lorsqu'il

fut emprisonné. Il se rétracta pour avoir sa liberté ; mais ayant de nouveau enseigné son opinion, il fut arrêté. Il sortit cependant encore de prison, & il y auroit été mis une troisième fois, si la mort ne l'eût enlevé à Bruxelles en 1595. Il blâmoit ouvertement la pratique des exorcismes, aussi ancienne que l'Eglise qui l'approuve (voyez DELRIO). On a de Loos : I. *De tumultuosâ Belgarum seditione sedandâ*, Mayence, 1582, in-8°. II. *Annotationes in Ferum super Joannem* ; il y relève plusieurs fautes de Ferus. III. *Illustrium Germaniæ scriptorum catalogus*, Mayence, 1581, in-12. C'est une notice de 89 écrivains Belges fort sèche & peu exacte. IV. *Institutionum sacræ Theologiæ libri IV*, Mayence, in-12 ; c'est un abrégé de Melchior Canus ; & plusieurs ouvrages de controverse & de piété.

LOPEZ, voyez FERDINAND LOPEZ.

LOPEZ DE VEGA, voyez VEGA.

LOREDANO, (Jean-François) sénateur de Venise au 17^e. siècle, s'éleva par son mérite aux premières charges, & rendit de grands services à la république. Sa maison étoit une académie de gens-de-lettres. Ce fut lui qui jeta les fondemens de celle des *gli Incogniti*. On a de lui : I. *Bizzarie Accademiche*. II. *Vita del Marini*. III. *Morte del Valstein*. IV. *Ragguagli di Parnasso*. V. *Une Vie d'Adam*, traduite en François. VI. *L'Histoire des Rois de Chypre* (Lusignan), sous le nom de *Henri Giblet*. VII. Plusieurs Comédies en italien. On a re-

cueilli ses *Œuvres* en 7 vol. in-24, & 1653, 6 vol. in-12. Loredano étoit né en 1606, mais nous ignorons l'année de sa mort. — Le doge François LOREDANO, élu en 1752, mort dix ans après, âgé de 87 ans, étoit de sa famille.

LORENS, (Jacques du) né dans le Perche, & mort en 1655, à 75 ans, fut le premier juge du bailliage de Châteauneuf en Thimerais. Il étoit fort versé dans la jurisprudence, bon magistrat, d'une probité incorruptible, & l'arbitre de toutes les affaires de son pays. Il possédoit les auteurs Grecs & Latins, & sur-tout les poètes & les orateurs. Il n'avoit pas moins de goût pour les beaux-arts, & en particulier pour la peinture. Ses *Satyres* furent imprimées à Paris en 1646, in-4° ; elles sont au nombre de 26. La versification en est plate & rampante. Son siècle y est peint avec des couleurs assez vraies ; mais grossières & dégoûtantes. On a encore de lui : *Notes sur les Coutumes du Pays Chartrain*, 1645, in-4°.

LORENZETTI, (Ambrosio) peintre, natif de Siene, mort âgé de 83 ans, vivoit dans le 14^e. siècle. Ce fut Giotto qui lui apprit les secrets de son art ; mais Lorenzetti se fit un genre particulier, dans lequel il se distingua beaucoup. Il fut le premier qui s'appliqua à représenter en quelque sorte les vents, les pluies, les tempêtes, & ces tems nébuleux, dont les effets sont si piquans en peinture.

LORET, (Jean) de Carentan en Normandie, mort en 1665, âgé d'environ 65 ans, se dis-

tingua par son esprit & par sa facilité à faire des vers françois. Il avoit commencé vers 1650 une *Gazette* burlesque, qu'il continua jusqu'en 1665 en partie. Il l'avoit dédiée à mademoiselle de Longueville, qui lui faisoit une gratification annuelle de 2000 liv., même depuis qu'elle fut duchesse de Nemours. Cette *Gazette* rimée renfermoit les nouvelles de la cour & de la ville. Loret les contoit d'une manière naïve & assez piquante dans la nouveauté, sur-tout pour ceux qui faisoient plus d'attention aux faits qu'à sa versification lâche, profaïque & languissante. On a recueilli ses *Gazettes* en 2 vol. in-fol., 1650, 1660 & 1665, avec le portrait de l'auteur, gravé par Nanteuil. Il reste encore de Loret de mauvaises *Poésies burlesques*, imprimées en 1646, in-4°.

LORGES, (Guy-Aldonce de Durfort, duc de) fils puiné de Guy-Aldonce de Durfort, marquis de Duras & d'Elizabeth de la Tour, fit ses premières armes sous le maréchal de Turenne, son oncle maternel. S'étant signalé en Flandre & en Hollande, & sur-tout au siège de Nimegue, dont il obtint le gouvernement, il s'éleva par ses services au grade de lieutenant-général. Il servoit en cette qualité dans l'armée de Turenne, lorsque ce grand homme fut tué près de la ville d'Acheren, le 25 juillet 1675. Alors faisant treve à sa douleur, & cherchant plutôt à sauver une armée découragée par la perte de son chef, qu'à acquérir de la gloire en livrant témérairement bataille, il fit

cette retraite admirable, qui lui valut le bâton de maréchal de France en 1676. Il commanda depuis en Allemagne, prit Heidelberg & chassa les Impériaux de l'Alsace. Ses exploits lui méritèrent les faveurs de la cour. Le roi érigea en duché la ville de Quintin en Basse-Bretagne, pour lui & ses successeurs mâles, sous le titre de *Lorges-Quintin*. Il fut capitaine des gardes-du-corps, chevalier des ordres du roi, & gouverneur de Lorraine. Il mourut à Paris en 1702, à 72 ans, & fut regretté comme un digne élève de Turenne, & de plus, comme un homme consciencieusement vertueux & un parfait chrétien. « On n'a point » connu, dit le duc de Saint-Simon, une plus belle ame, » ni un cœur plus grand, ni » meilleur que le sien, & cette » vérité n'a point trouvé de » contradicteurs. Jamais un plus » honnête homme, plus droit, » plus égal, plus uni, plus » simple, plus aisé à servir & » prompt à obliger, & bien » rarement aucun qui le fût » autant. D'ailleurs, la vérité, » la candeur même, sans humeur, sans fiel, toujours » porté à pardonner ». Il eut de Genevieve de Frémont 4 filles & un fils, dont la postérité soutient la gloire du maréchal de Lorges. *Voyez* DURAS.

LORICH, (Gerard) *Lorichius*, d'Hadamar en Wétéravie, publia divers ouvrages. Le plus célèbre est un *Commentaire* latin sur l'*Ancien Testament*, Cologne, 1546, in-fol. Le *Commentaire* sur le *Nouveau* avoit vu le jour 5 ans auparavant, en 1541, aussi in-fol.

LORIN,

LORIN, (Jean) Jésuite, né à Avignon en 1559, enseigna la théologie à Paris, à Rome, à Milan, &c., & mourut à Dole en 1634, à 75 ans. On a de lui des *Commentaires* en latin sur le *Lévitique*, les *Nombres*, le *Deutéronome*, les *Psaumes*, l'*Ecclésiaste*, la *Sagesse*, sur les *Actes des Apôtres*, & les *Epîtres Catholiques*. Il y explique les mots hébreux & grecs en critique, & s'étend sur diverses questions d'histoire, de dogme & de discipline. Mais plusieurs de ces questions pouvoient être traitées d'une manière plus concise, & quelques-unes n'ont qu'un rapport éloigné à leur sujet. C'est de lui qu'est venu l'usage de faire à Avignon toutes les semaines une instruction aux Juifs; ce qui en a converti un grand nombre.

LORIOT, (Julien) prêtre de l'Oratoire, se consacra aux missions sur la fin du 17^e siècle. Ne pouvant plus supporter la fatigue de ces pieux exercices, il donna au public les *Sermons* qu'il avoit prêchés dans ses courses évangéliques. Il y a 9 vol. de *Morale*, 6 de *Mystères*, 3 de *Dominicale*; en tout 18 vol. in-12, 1695 à 1713. Le style en est simple; mais la morale en est exacte, & toujours appuyée sur l'Écriture & sur les Peres.

LORIT, (Henri) surnommé *Glareanus*, à cause de Glaris, bourg de la Suisse, où il naquit en 1488, mourut en 1563, âgé de 75 ans. Il se rendit célèbre par ses talens pour la musique & pour les belles-lettres; & fut ami d'Érasme & de plusieurs autres savans. Son nom est plus connu que ses ouvrages, quoiqu'il ait écrit.

Tome V.

LORME, (Philibert de) natif de Lyon, mort en 1577, se distingua par son goût pour l'architecture. Il alla, dès l'âge de 14 ans, étudier en Italie les beautés de l'antique. De retour en France, son mérite le fit rechercher à la cour de Henri II, & dans celle des rois ses fils. Ce fut de Lorme qui fit le fer à cheval de Fontainebleau, & qui conduisit plusieurs magnifiques bâtimens, dont il donna les dessins; comme le château de Meudon, celui d'Anet, de St-Maur, le palais des Thuilleries, & qui orna & rétablit plusieurs maisons royales. Il fut fait aumônier & conseiller du roi, & on lui donna l'abbaye de St. Eloi & celle de St. Serge d'Angers. Ronfard ayant publié une satyre contre lui, de Lorme s'en vengea, en faisant refuser la porte du jardin des Thuilleries, dont il étoit gouverneur, au satyrique, qui crayonna sur la porte ces trois mots: *Fort. Reverent. Habe.* L'architecte, qui entendoit fort peu le latin, crut trouver une insulte dans ces paroles, & s'en plaignit à la reine Catherine de Médicis. Ronfard répondit, que ces trois mots étoient latins, & le commencement de ces vers du poète Ausone, qui avertissoit les hommes nouvellement élevés par la fortune à ne point s'oublier:

*Fortunam reverenter habe, qui-
cumque repenti
Dives ab exili progredierêre loco.*

On a de de Lorme: I. *Dix Livres d'Architecture*, 1668, in-fol. II. *Un Traité sur la manière de bien bâtir & à peu de frais.*

LORME, (Charles de) né à

G g

Moulins en 1584 de Jean de Lorme, 1^{er}. médecin de la reine Marie de Médicis, prit des degrés en médecine à Montpellier, fut reçu licencié en 1608, & soutint pour cette cérémonie 4 Theses. Il examina dans la 1^{re}. si les amoureux & les fous pouvoient être guéris par les mêmes remèdes, & il décida pour l'affirmative. Ce célèbre médecin passa de Montpellier à Paris, devint médecin ordinaire du roi, & fut très-recherché par les malades & par ceux qui se portoient bien : il donnoit la santé aux uns & inspiroit la gaieté aux autres. Il mourut à Moulins en 1678, à 94 ans. Il avoit épousé à 86 ans une jeune fille, à laquelle il survécut encore. On a de lui *Laurea Apollinares*, in-8°, Paris, 1608. C'est un recueil de ses Theses.

LORRAIN, (le) peintre, voyez GELÉE (Claude).

LORRAIN, (Jean le) vicaire de S. Lo à Rouen, sa patrie, se distingua par la solidité de ses instructions & par la force de ses exemples. Son érudition ne le rendit pas moins recommandable; il avoit une mémoire heureuse, une vaste lecture, & beaucoup de jugement. Il prêchoit quelquefois jusqu'à trois fois par jour des sermons différens, & on l'écoutoit toujours avec utilité. Il devint chapelain titulaire de la cathédrale de Rouen, où il mourut en 1710, âgé de 59 ans. L'abbé le Lorrain avoit fait une étude profonde des rites ecclésiastiques. Nous avons de lui un excellent traité *De l'ancienne coutume d'adorer debout les jours de Dimanches & de Fêtes, & durant le tems de Pâques, ou Abrégé his-*

torique des Cérémonies anciennes & modernes. Ce dernier titre donne une idée plus juste de cet ouvrage, qui est en effet un savant traité des cérémonies anciennes & modernes, & plein de recherches peu communes. Il est en 2 vol. in-12, & parut en 1700. On a encore de lui : *Les Conciles généraux & particuliers, & leur Histoire, avec des Remarques sur leurs Collections*, Cologne, 1717, 2 vol. in-8°. Les ouvrages de cet auteur ne sont pas communs. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre le LORRAIN, connu sous le nom de l'abbé de Vallemont. Voyez ce mot.

LORRAIN, (Robert le) sculpteur, né à Paris en 1666, mort dans la même ville en 1743, fut élève du célèbre Girardon. Ce grand maître le regardoit comme un des plus habiles dessinateurs de son siècle. Il le chargea, à l'âge de 18 ans, d'instruire ses enfans & de corriger ses élèves. Ce fut lui & le Nourrison qu'il choisit pour travailler au mausolée du cardinal de Richelieu en Sorbonne. Ses ouvrages sont remarquables par un génie élevé, un dessin pur & savant, une expression élégante, un choix gracieux, des têtes d'une beauté rare. Sa *Galathée* est un morceau fini. On voit de lui un *Bacchus* à Versailles, un *Faune* à Marli & un *Andromède* en bronze, justement estimés des connoisseurs; mais les ouvrages qui lui font le plus d'honneur sont dans le palais de Saverne, qui appartient aux évêques de Strasbourg. Cet artiste mourut étant recteur de l'académie royale de peinture & de sculpture.

L O R

LORRAINE, voyez GUISE, CHARLES, FRANÇOIS, LÉOPOLD, &c.

LORRANS, (le) voyez GARIN.

LORRIS, (Guillaume de) mort vers l'an 1260, composa le *Roman de la Rose*, dont la meilleure édition est celle de l'abbé Lenglet, Amsterdam, 1735, 3 vol. in-12 (voyez LENGLET). Cet ouvrage, imité du poème de l'*Art d'aimer* d'Ovide, est fort au-dessous de son modèle. L'auteur y a mêlé des moralités, auxquelles son style naïf & simple donne quelque prix. On l'entendra plus facilement par le moyen d'un *Glossaire*, publié en 1737, in-12. Voyez CLOPINEL.

LORRY, (Paul-Charles) avocat au parlement, professeur en droit dans l'université de Paris, mort le 4 novembre 1766, à 47 ans, étoit un jurisconsulte éclairé & profond, qui se vit consulté & estimé par les magistrats & le public. Il a mis au jour le *Commentaire latin* de son pere (François LORRY) sur les *Institutes* de Justinien, 1757, in-4°; & un *Essai de Dissertation ou Notes sur le Mariage*, 1760, in-8°.

LORRY, (Anne-Charles) né à Crosne, à 4 lieues de Paris, en 1725, fut fait docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, en 1748, donna au travail du cabinet tout le tems qu'il pouvoit dérober à une pratique aussi brillante qu'étendue, & prouva par ses ouvrages qu'il étoit aussi versé dans les belles-lettres que dans la médecine. Cet habile homme, qui avoit autant de modestie que de talent, répétoit souvent : « Je ne

L O R 467

me permettrai jamais de dire : « J'ai guéri, mais, j'ai donné mes soins à un tel malade, & sa maladie s'est terminée heureusement ». Il mourut le 18 septembre 1783, à Bourbonnelles-Bains, après avoir publié : I. *Essai sur l'usage des alimens*, Paris, 1753, in-12. Cet ouvrage, qui lui fit beaucoup d'honneur, traite de l'aliment en général; il fut suivi d'un second volume en 1757, où il parle de l'usage des alimens considérés dans leurs rapports avec les mœurs, les climats, les différens sujets, les lieux, les saisons, &c. La théorie la plus satisfaisante y est jointe aux lumières de la plus saine chimie; on préfère cet ouvrage à ceux que Lemery & Arbuthnot ont donnés sur la même matière. II. *De Melancholia & morbis melancholicis*, Paris, 1765, 2 vol. in-8°; tout y est intéressant : le style plaît, la théorie est solide & lumineuse. III. *Tractatus de Morbis cutaneis*, Paris, 1777, in-4°. Il y ramène aux principes les plus reconnus de l'art le traitement des maladies de la peau, qui ont si long-tems été soumises à l'empirisme. IV. Une Edition latine des *Œuvres* de Richard Méad, avec une préface, 1751, & 1758, 2 vol. in-8°. V. Une Edition de l'ouvrage de Santorio, intitulé : *De Medicina statica Aphorismi*, avec des commentaires, 1770, in-12. VI. Une Edition des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier*, par Astruc, 1767, in-4°, avec une préface & l'éloge historique de l'auteur. VII. *Aphorismi Hippocratis*.

pocratis grec & latiné, 1759, in-8°.

LOSERTH, (Philippe) né à Fulnek en Moravie en 1712, entra chez les Jésuites en 1729, & mourut à Fulnek en 1776, après avoir enseigné avec réputation les belles-lettres, la philosophie & la théologie. On estime son *Traité De Potentia auditiva cum ejus objecto, sono & voce*, Olmutz, 1748, in-8°; & un autre *De Potentia olfactiva & tactiva*, Olmutz, 1749, in-8°; quoiqu'on y remarque quelques idées péripatéticiennes, souvent les meilleures pour expliquer ce qu'on ne comprend pas. On a encore de lui: *De infallibilitate Papa, & facultate concedendi Indulgentias*, Olmutz, 1745.

LOTH, fils d'Aran, petit-fils de Tharé, suivit son oncle Abraham, lorsqu'il sortit de la ville d'Ur, & se retira avec lui dans la terre de Chanaan. Comme ils avoient l'un & l'autre de grands troupeaux, ils furent contraints de se séparer, pour éviter la suite des querelles qui commençoient à se former entre leurs pasteurs, l'an 1920 avant J. C. Loth choisit le pays qui étoit autour du Jourdain, & se retira à Sodome, dont la situation étoit riante & agréable. Quelque tems après, Chodorlahomor, roi des Elamites, après avoir défait les cinq petits rois de la Pentapole, qui s'étoit révoltés contre lui, pilla Sodome, enleva Loth, sa famille & ses troupeaux, l'an 1912. Abraham en ayant été informé, poursuivit le vainqueur, le défit, & ramena Loth avec ce qui lui avoit été enlevé. Celui-ci continua de demeurer

à Sodome, jusqu'à ce que les crimes de cette ville infame étant montés à leur comble, Dieu résolut de la détruire avec les villes voisines. Il envoya trois Anges, qui vinrent loger chez Loth sous la forme de jeunes gens. Les Sodomites les ayant apperçus, voulurent forcer Loth à les leur abandonner; mais les Anges les frapperent d'aveuglement, & firent sortir Loth de la ville avec sa femme & ses deux filles. Sodome, Gomorre, Adama & Séboim furent consumés par le feu du ciel. Les Païens comme les Juifs ont conservé la mémoire de ce terrible événement. Diodore de Sicile, Strabon, Tacite, Justin, Solin, rapportent la tradition qui a toujours subsisté, que le lac Asphaltique a été formé par un embrasement, dans lequel plusieurs villes avoient été détruites (*voyez le Journ. hist. & litt.*, 1 mars 1792, p. 345). Loth se retira d'abord à Ségor, qui fut conservé à sa prière, & ensuite dans une caverne avec ses filles (car sa femme, pour avoir regardé derrière elle, contre la défense expresse de Dieu, avoit été changée en statue de sel.). Les filles de Loth s'imaginant que la race des hommes étoit perdue, enivrèrent leur pere. Dans cet état, elles conçurent de lui chacune un fils; Moab, d'où sortirent les Moabites; & Ammon, qui fut la tige des Ammonites. On ne fait ni le tems de la mort, ni le lieu de la sépulture de Loth, & l'Écriture n'en dit plus rien. On a donné bien des manieres d'expliquer le changement de sa femme en

statue de sel; mais il est tout simple de dire qu'elle a été entièrement pénétrée d'une vapeur chargée de soufre, de bitume, de sels métalliques & nitreux. Heidegger parle d'un tremblement de terre où des hommes & des animaux furent étouffés & demeurèrent sans vie & sans mouvement comme des statues. Cela n'empêche pas que la transmutation de la femme de Loth ne fût miraculeuse & un effet direct de la colere de Dieu, qui par un monument terrible & subsistant, vouloit avertir les hommes des châtimens préparés à l'indocilité & à la désobéissance. Quelques anciens, comme S. Irenée, attestent qu'elle conservoit de leur tems la forme de femme, & qu'elle ne perdoit rien de sa grosseur, quoiqu'on en arrachât toujours quelque morceau. Ils ajoutent d'autres circonstances prodigieuses & incroyables, mais moins absurdes, & surtout moins contraires au respect dû aux Livres-Saints, que les turlupinades d'un Carme hébraïsant, nommé *Thaddée de S. Adam*, qui par des finesse grammaticales, a réduit ce grand événement à un simple orage (*voyez le Journal hist. & littér.*, 15 octobre 1784, p. 257 — 1 mai 1785, p. 257). Nous finirons cet article par un avis utile, qu'un homme versé dans les Saintes-Ecritures, donne aux hermeneutes & autres commentateurs légers & téméraires. « Il est aisé de voir que tout ce faux appareil d'une science grammaticale & pédantesque est dirigé contre la réalité & la croyance des miracles, cette grande

» voie que la Providence a tra-
 » cée à la foi des peuples ;
 » celle que J. C. a employée
 » pour prouver sa divinité, &
 » par laquelle les deux loix ont
 » commencé. Ce sont sur-tout
 » les miracles de l'Ancien-Tes-
 » tament, sur lesquels s'achar-
 » nent nos hermeneutes. Il n'y
 » a point d'absurdité qu'ils n'i-
 » maginent pour ôter l'inter-
 » vention de l'Éternel, dans
 » les événemens où il a dé-
 » ployé sa puissance avec plus
 » d'éclat & s'est montré d'une
 » maniere plus convaincante &
 » plus sensible. Le Pentateu-
 » que, & sur-tout la Genese,
 » qui sont remplis de faits de
 » cette nature, sont devenus
 » entre les mains des inter-
 » pretes tudesques, des es-
 » peces de romans de cabaret,
 » où la licence & l'ivresse font
 » assaut d'impertinences & d'i-
 » nepties. Mais ce sont précie-
 » sement ces livres & ces faits
 » qui attachent particulière-
 » ment l'attention du chrétien,
 » qui fixent ses réflexions les
 » plus sérieuses & les plus tou-
 » chantes, & où il trouve le
 » plus riche fonds d'instruction.
 » Malheur à l'homme, qui ne
 » sent rien au récit de ces ap-
 » paritions si fréquentes dans
 » les premiers tems, de ce
 » commerce inappréciable de
 » la Divinité avec les hommes,
 » de cette théocratie familiere,
 » pour ainsi dire, & domesti-
 » que, où Dieu, comme un
 » bon pere de famille, se ma-
 » nifestoit & parloit à ses en-
 » fans; où sa conduite person-
 » nelle (que cette expression
 » me soit permise) étoit assortie
 » à la simplicité & à l'inno-
 » cence des mœurs du tems.

» où pour former à la vertu le
 » monde dans son enfance ,
 » il vouloit l'instruire par lui-
 » même , avant de lui envoyer
 » les docteurs & les prophetes ;
 » où il agissoit avec une prompti-
 » tude & une force toujours
 » présente , pour récompenser
 » & punir , pour épouvanter &
 » encourager ! Quelles scenes
 » que celles du paradis fermé à
 » l'homme , de la mort d'Abel ,
 » & de tout ce que dit Dieu
 » à cette occasion ! Quelles
 » leçons profondes & terri-
 » bles ! Que dire de la cata-
 » trophe du déluge , de Noë
 » sortant de l'arche , d'Abra-
 » ham & des Anges ses con-
 » vives ; du même patriarche
 » arrêté par une main céleste
 » au moment d'un sacrifice dou-
 » loureux ; de Moïse devant le
 » buisson ardent ; de ce désert
 » si fécond en prodiges & en
 » avertissemens redoutables !...
 » O pauvres critiques , qui vous
 » exercez sur de tels sujets ; qui
 » cherchez à convertir en fa-
 » bles arides & stériles , des
 » choses si propres à nourrir
 » l'ame , à la fortifier , à l'avertir
 » de ce qu'elle est devant
 » Dieu même ! Oui , vous
 » avez raison de dégrader &
 » d'avilir la Bible ; elle n'est
 » pas faite pour vous. Votre
 » condamnation s'y trouve à
 » chaque page. Si elle pouvoit
 » s'accorder avec vos goûts ,
 » vos sophismes , votre faulx
 » & théâtrale érudition , vos
 » ignorantes & herméneutiques
 » innovations ; elle seroit l'ou-
 » vrage de l'enfer ».

L O T H , (Jean-Charles)
 peintre , né à Munich en 1611 ,
 mort à Venise en 1698. Michel-
 Ange & le chevalier Libéri su-

rent ses maîtres pour la pein-
 ture. Loth étoit grand coloriste ,
 & possédoit aussi plusieurs au-
 tres parties de son art.

L O T H A I R E I , fils de Louis
 le Débonnaire & d'Ermengar-
 de , fille de Hugues , comte d'Al-
 sace , fut associé à l'empire par
 son pere en 817 , à l'assemblée
 d'Aix-la-Chapelle , & nommé
 roi des Lombards en 820. L'am-
 bition l'emporta chez lui sur la
 reconnoissance. Il s'unir avec les
 grands seigneurs pour détrôner
 l'empereur , se saisit de sa per-
 sonne , & l'enferma dans le mo-
 nastere de S. Médard de Sois-
 sons. Nous faisons connoître les
 suites de cet attentat dans l'ar-
 ticle du prince détrôné, Louis
 le Débonnaire étant sorti de
 sa prison par la discorde entre
 ses fils , les deux cadets vou-
 lant faire augmenter leur por-
 tion , se déclarerent contre Lo-
 thaire , & l'obligerent à deman-
 der pardon à leur pere com-
 mun. Après la mort de ce
 prince, Lothaire s'arrogé la su-
 périeurité sur deux de ses freres ,
 & voulut les restreindre , l'un
 à la seule Baviere , & l'autre à
 l'Aquitaine. Charles , depuis
 empereur , & Louis de Baviere ,
 s'unirent contre lui , & rempor-
 terent une célèbre victoire à
 Fontenai , l'an 841. Cette jour-
 née fut sanglante ; il y périt ,
 dit-on , près de 100,000 hom-
 mes. Les trois freres se dispo-
 soient à lever de nouvelles
 troupes , lorsqu'ils convinrent
 d'une treve , suivie d'un traité
 de paix conclu à Verdun en 843.
 La monarchie Françoisise fut par-
 tagée en 3 parties égales , &
 indépendantes l'une de l'autre.
 Lothaire eut l'Empire , l'Italie
 & les provinces situées entre le

Rhin & le Rhône, la Saône, la Meuse & l'Escaut. Louis, surnommé *le Germanique*, reçut toutes les provinces situées sur la rive droite du Rhin, & quelques villes sur la rive gauche, comme Spire & Mayence, *propter vini copiam*, disent les annalistes; & Charles devint roi de toute la France, excepté de la portion cédée à Lothaire. Ce traité est la première époque du droit public d'Allemagne (Pepin ne fut point appelé au partage, étant mort en 838). Dix ans après cette répartition, Lothaire abdiqua la couronne, par la lassitude des troubles de son vaste empire, & sur-tout par crainte de la mort. Il alla expier, dans le monastere de Prum, à 12 lieues au nord de Treves, les fautes que l'ambition lui avoit fait commettre contre son pere & contre ses freres. Il prit l'habit monastique & mourut six jours après, le 28 septembre 855, à l'âge de 60 ans. Il laissa 3 fils, Louis, Charles & Lothaire, auxquels il divisa ses états; Louis eut en partage le royaume d'Italie ou de Lombardie, avec le titre d'empereur; Charles, la Provence jusque vers Lyon; & Lothaire, le reste des domaines de son pere en-deçà des Alpes, jusqu'aux embouchures du Rhin & de la Meuse. Cette partie fut nommée *le Royaume de Lothaire*. C'est de ce dernier qu'est venu le nom de *Lotharinge* ou *Lorraine*. Voyez **LOTHAIRE**, roi de Lorraine.

LOTHAIRE II, empereur d'Occident & duc de Saxe, fils de Gerhard, comte de Suplembourg, fut élu roi de Germanie après la mort de l'em-

pereur Henri V en 1125, & couronné empereur de Rome en 1133 par le pape Innocent II, qui lui céda l'usufruit des terres de la comtesse Mathilde. Ce prince remercia le pontife, en lui baisant les pieds & en conduisant sa mule quelques pas. Il avoit juré auparavant de *défendre l'Eglise, & de conserver les biens du Saint-Siege*. L'Empire avoit été disputé après la mort de Henri V; Lothaire fut préféré à Conrad de Franconie & à Frédéric de Suabe, fils d'Agnès, sœur du dernier empereur; ce qui causa de grands troubles. Il mourut sans enfans le 4 décembre 1137, dans le village de Bretten, près Trente. Ce regne fut l'époque de la police établie en Allemagne, vaste pays livré depuis long-tems à la confusion. Les privilèges des églises, des évêchés & des abbayes, furent confirmés, ainsi que les hérédités & les coutumes des fiefs & arriere-fiefs. Les magistratures des bourg-mestres, des maires, des prévôts, furent soumises aux seigneurs féodaux. On se plaignoit des injustices de ces magistrats; & on eut bientôt à se plaindre de la tyrannie de ceux dont ils dépendirent.

LOTHAIRE, roi de France, fils de Louis d'Outremer & de Gerberge, sœur de l'empereur Othon I, naquit en 941, fut associé au trône en 952, & succéda à son pere en 954. Il fit la guerre avec succès à l'empereur Othon II, auquel il céda la Lorraine en 980, pour la tenir en fief de la couronne de France. Il avoit cédé aussi à Charles son frere le duché de la Basse-Lorraine; ce qui déplut

à tous les grands du royaume. Il mourut à Compiègne en 986, dans sa 45^e. année, empoisonné, à ce qu'on croit, par Emme sa femme, fille de Lothaire II, roi d'Italie. Ce prince étoit recommandable par sa bravoure, son activité, sa vigilance, ses grandes vues; mais il étoit peu exact à tenir sa parole, & finissoit presque toujours mal, après avoir bien commencé.

LOTHAIRE, roi de Lorraine, fils de l'empereur Lothaire I, abandonna Thietberge sa femme pour épouser Valdrade sa maîtresse. Ce divorce est approuvé par deux conciles, l'un assemblé à Metz, l'autre à Aix-la-Chapelle; soit que par de vaines raisons, Lothaire eût persuadé aux évêques, que son mariage n'étoit pas légitime; soit que dans ces tems d'ignorance, la doctrine de l'indissolubilité ait souffert quelque obscurcissement. Le pape Nicolas I cassa les décrets des deux conciles, & Lothaire fut obligé de quitter la femme qu'il aimoit, pour reprendre celle qu'il devoit aimer. Ce décret contre lequel personne ne réclama, prouve combien l'autorité du chef de l'Eglise étoit alors solidement établie en France. Le pape Adrien II ayant été élevé sur le trône pontifical, le roi de Lorraine passa en Italie au secours de l'empereur Louis I son frere, contre les Sarrasins, espérant obtenir la dissolution de son mariage. Mais le pape lui fit jurer en lui donnant la Communion, qu'il avoit sincèrement quitté Valdrade; & les seigneurs qui accompagnoient ce prince, firent le même serment. Ils moururent

subitement presque tous; Lothaire lui-même fut attaqué à Plaisance d'une fièvre violente, qui l'emporta le 7 août 869, un mois après ce sacrilège parjure. Voyez LOTHAIRE I & LOUIS III.

LOTICHIUS, (Pierre) né en 1501 dans le comté de Hanau, y devint abbé de Solitaire, en allemand *Schluchtern*, l'an 1534. Il introduisit dans son abbaye le Luthéranisme, dont il fut un des plus fanatiques sectateurs, & mourut en 1567, laissant quelques ouvrages imprimés à Marbourg, 1640, in-12.

LOTICHIUS, (Pierre) neveu du précédent, se fit surnommer *Secundus*, pour se distinguer de son oncle. Il naquit en 1528 à Solitaire, & après avoir fait ses études en Allemagne, il prit le parti des armes en 1546. Mais il les quitta bientôt, voyagea en France & en Italie, se fit recevoir docteur en médecine à Padoue, & alla professer cette science à Heidelberg, où il mourut de frénésie en 1560. C'étoit un habile médecin, & l'un des meilleurs poètes que l'Allemagne ait produits. Ses *Poésies* latines, & surtout ses *Elégies*, 1580, in-8°, ont quelque mérite. Sa candeur & sa honté lui firent des amis illustres. On trouve sa *Vie* à la tête de ses *Poésies*, publiées par Jean Hagius, médecin.

LOTICHIUS, (Christian) frere cadet du précédent, mort en 1568, est auteur de plusieurs Pièces de vers latins, estimées. Elles ont été imprimées séparément, & avec celles du suivant, Francfort, 1620, in-8°.

LOTICHIUS, (Jean-Pierre) petit-fils de Christian, né à Francfort-sur-le-Mein en 1598, professa la médecine avec distinction à Rintlen en Westphalie, ne dédaigna pas les Muses, & mourut en 1652. Il publia en 1629 un *Commentaire sur Pétrone*, in-4°. On a de lui divers autres ouvrages en vers & en prose (voyez l'article précédent), des *Livres de médecine*, une *Histoire des empereurs Ferdinand II & III*, 1646, 4 tom. in-fol., fig.

LOUAIL, (Jean) naquit à Mayenne dans le Maine. Après avoir demeuré quelques tems avec l'abbé le Tourneux au prieuré de Villiers, que celui-ci possédoit, il fut mis auprès de l'abbé de Louvois pour diriger ses études. Son élève étant mort, l'abbé Louail se retira à Paris, où il se donna bien des mouvemens pour le parti de Jansenius. Il mourut en 1724. Il étoit prêtre & prieur d'Auzai. On a de lui : 1. La 1re. partie de l'*Histoire du Livre des Réflexions morales sur le Nouveau-Testament & de la Constitution Unigenitus, servant de Préface aux Hexaples*, en 6 vol. in-12, & en un gros vol. in-4°, Amsterdam, 1726. On peut considérer cet ouvrage comme la base & le modèle des *Nouvelles Ecclésiastiques*. Il est écrit dans le même goût, avec la même véracité & la même modération que les feuilles du *Scélérat obscur*, comme l'appelle M. d'Alembert (voyez **ROCHE Jacques**). Cadry a continué cette prétendue *Histoire* en 3 vol. in-4°, & l'a conduite presque jusqu'au tems où ont commencé les *Nouvelles Ecclésiastiques*. II. *Réflexions critiques*

sur le livre du *Témoignage de la vérité dans l'Eglise*, par le P. de la Borde. III. *L'Histoire abrégée du Jansénisme, & des Remarques sur l'Ordonnance de l'archevêque de Paris*, in-12, avec madame de Joncoux, dont il revit aussi la traduction des notes de Nicole sur les *Provinciales*.

LOUBERE, (Simon de la) né à Toulouse en 1642, fut d'abord secrétaire d'ambassade auprès de St-Romain, ambassadeur François en Suisse. Ses talens pour les négociations déterminèrent Louis XIV à l'envoyer à Siam en 1687, en qualité d'envoyé extraordinaire. Il n'y resta qu'environ trois mois, pendant lesquels il s'occupa à rassembler des Mémoires sur l'histoire civile & naturelle du pays, sur l'origine de la langue, le caractère & les mœurs des habitans. De retour en France, il fut envoyé exécuter une commission secrète en Espagne & en Portugal. On croit que c'étoit pour détacher ces deux cours de l'alliance qui avoit produit la révolution d'Angleterre. Son dessein transpira. Il fut arrêté à Madrid, & n'obtint sa liberté qu'avec beaucoup de peine. La Loubere, rendu à la France, s'attacha au chancelier de Pontchartrain, alors contrôleur-général des finances. Ce fut par le crédit de ce ministre qu'il obtint une place à l'académie françoise, en 1693. Il se retira peu de tems après dans sa patrie, y rétablit les Jeux-Floraux, autrefois si célèbres & alors si dégénérés. Après s'être montré citoyen zélé & savant, il mourut en 1729, à 87 ans. La Loubere savoit non-

seulement le grec & le latin, mais encore l'italien, l'espagnol & l'allemand. Il cultivoit à la fois la poésie, les mathématiques, la politique & l'histoire; mais il n'excella dans aucun genre. Ses principaux ouvrages sont : I. Des *Poésies*, répandues dans différens recueils. II. Une *Relation* curieuse de son voyage de Siam, en 2 vol. in-12. III. Un traité de la *Résolution des Equations*, in-4°, 1729, peu connu, &c.

LOUCHALI ou **ULUZZALI** ou **OCCIALI**, fameux corsaire, né dans la Calabre en Italie, fut fait esclave par les Turcs dès sa jeunesse, & fut mis en liberté en renonçant au Christianisme. La fortune & sa valeur l'éleverent jusqu'à la vice-royauté d'Alger. Lorsque les Turcs se préparoient au siège de Famagouste l'an 1570, après s'être rendus maîtres de Nicosie dans l'isle de Chypre; Louchali alla joindre leur flotte avec son escadre, composée de 9 galeres & de 30 autres vaisseaux. A la bataille de Lépante, en 1571, il commandoit l'aile gauche de l'armée des Turcs, & étoit opposé à l'escadre de Doria, qui se mit en fuite. Cependant il rentra comme en triomphe dans Constantinople, parce qu'il mena avec lui quelques bâtimens chrétiens qu'il avoit pris dès le commencement du combat. Le grand-seigneur donna de grands éloges à sa valeur, & le nomma bacha de la mer à la place d'Hali. Ce renégat se distingua dans plusieurs autres occasions, sur-tout à la prise de la Goulette en Afrique l'an 1574, & mourut à la fin du 16e. siècle.

LOUET, (Georges) d'une

noble & ancienne famille d'Anjou, conseiller au parlement de Paris, & agent du clergé de France, s'acquît une grande réputation par sa science, par ses talens, par sa prudence & par son intégrité. Il fut nommé à l'évêché de Treguier; mais il mourut en 1608, avant que d'avoir pris possession de cet évêché. On a de lui : I. Un *Recueil de plusieurs notables Arrêts*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1742, 2 vol. in-fol., avec les Commentaires de Julien Brodeau. II. Un *Commentaire* sur l'ouvrage de du Moulin des *Regles de la Chancellerie*.

LOUIS I, le *Débonnaire*, ou le *Foible*, fils de Charlemagne & d'Hildegarde sa 2e. femme, naquit en 778, parvint à la couronne de France en 814, & fut proclamé empereur la même année, âgé de 36 ans. Ce prince signala le commencement de son regne par la permission qu'il accorda aux Saxons transportés en des pays étrangers, de retourner dans leur patrie. Louis ne continua pas comme il avoit commencé. Le zele de Charlemagne pour la Religion avoit fortifié sa puissance, & la dévotion malentendue de son fils l'affoiblit. Trop occupé de la réforme de l'Eglise, & trop peu du gouvernement de son état, il s'attira la haine des ecclésiastiques, & perdit l'estime de ses sujets. Ce prince, jouet de ses passions & dupe de ses vertus mêmes, ne connut ni sa force ni sa faiblesse; il ne fut se concilier ni la crainte ni l'amour, & avec peu de vices dans le cœur il eut toutes sortes de défauts dans

l'esprit. Le mécontentement du clergé ne tarda pas à éclater. Une cruauté de Louis en fut l'occasion. Bernard, roi d'Italie (bâtard de Pepin dit *le Bossu*, fils aîné de Charlemagne), irrité de ce que Lothaire son cousin lui avoit été préféré pour l'empire, prit les armes en 818. L'empereur, ayant marché contre lui, l'intimida tellement par sa présence, que Bernard, abandonné de ses troupes, vint se jeter à ses pieds. En vain il demanda sa grace; Louis lui fit arracher les yeux, & ce jeune prince mourut des suites de cette cruelle opération. Ce ne fut pas tout, Louis fit arrêter tous les partisans de Bernard, & leur fit éprouver le même supplice. Plusieurs ecclésiastiques lui inspirèrent des remords sur ces exécutions barbares. Les évêques & les abbés lui imposèrent une pénitence publique. Louis s'y soumit, & parut dans l'assemblée d'Attigni couvert d'un cilice.

» Il crut, dit le président Hé-
 » nault, devoir donner cette
 » marque de repentir au mé-
 » contentement des évêques.
 » Nous sommes surpris aujour-
 » d'hui de voir une si grande
 » autorité aux évêques; mais
 » c'est faute de se souvenir que
 » c'étoit cette même autorité
 » qui fut si favorable à nos rois
 » dans l'origine. *Les évêques*,
 » dit l'abbé du Bos, *avoient*
 » *grande part au gouvernement*
 » *d'alors, & présidoient aux dé-*
 » *libérations des peuples & à*
 » *leurs entreprises, non comme*
 » *chefs de la Religion, mais*
 » *comme premiers citoyens* ».

Dès l'an 817 Louis avoit suivi le mauvais exemple de son pere,

en partageant son autorité & ses états à ses 3 fils, Lothaire, Pepin & Louis le Germanique. Il associa le premier à l'empire, proclama le second roi d'Aquitaine, & le dernier roi de Bavière. Il lui restoit un 4^e. fils, qui fut depuis empereur sous le nom de *Charles le Chauve*. Il voulut, après le partage, ne pas laisser sans état cet enfant d'une femme qu'il aimoit, & lui donna en 829 ce qu'on appelloit alors l'Allemagne, en y ajoutant une partie de la Bourgogne. Judith de Bavière, mere de cet enfant nouveau roi d'Allemagne, gouvernoit l'empereur son mari, & étoit gouvernée par un Bernard, comte de Barcelone, son amant, qu'elle avoit mis à la tête des affaires. Les trois fils de Louis, indignés de sa foiblesse, & encore plus de ce qu'on avoit démembré leurs états, armerent tous trois contre leur pere. Quelques évêques excités par Ebbon, archevêque de Rheims, & plusieurs seigneurs se joignirent à eux, & abandonnerent le parti de l'empereur. Le pape Grégoire IV vint en France à la prière de Lothaire, & ne put mettre la paix entre le pere & les enfans (voyez GRÉGOIRE IV). Au mois de juin de l'année 833, Lothaire se mit à la tête d'une puissante armée, augmentée bientôt par la défection presque totale des troupes de son pere. Ce malheureux prince se voyant abandonné, prit le parti de passer au camp de ses enfans, retranchés entre Bâle & Strasbourg, dans une plaine appelée depuis le *Champ du mensonge*, aujourd'hui Rotleube, entre Brisach

& la riviere d'Ill. C'est-là qu'on le déclara déchu de la dignité impériale, qui fut déferée à Lothaire. On partagea de nouveau l'empire entre ses trois fils, Lothaire, Pepin & Louis. A l'égard de Charles, cause innocente de la guerre, il fut renfermé au monastere de Prum. L'empereur fut conduit dans celui de St. Médard de Soissons, & l'impératrice Judith menée à Tortone en Lombardie, après que les vainqueurs l'eurent fait raser. Louis n'étoit pas à la fin de ses malheurs : on tint dans le mois d'octobre une assemblée à Compiègne, où ce prince fut engagé à se soumettre à la pénitence publique, comme *s'avouant coupable de tous les maux qui affligeoient l'état*. On le conduisit à l'église de Notre-Dame de Soissons; il y parut en présence des évêques & du peuple sans les ornemens impériaux, & tenant à sa main un papier qui contenoit la confession de ses fautes. Il quitta ses vêtemens & ses armes, qu'il mit au pied de l'autel, & s'étant revêtu d'un habit de pénitent & prosterné sur un cilice, il lut la liste de ses délits. Alors les évêques lui imposèrent les mains; on chanta les Psaumes, & on dit les oraisons pour l'imposition de la pénitence. Les auteurs ont parlé diversement de cette action : les uns ont prétendu que c'étoit un trait de la politique de Louis, qui crut devoir cette satisfaction aux évêques & aux seigneurs de son royaume : d'autres l'ont regardée comme l'effet de la vertu. Quoi qu'il en soit, il sera toujours vrai de dire que c'étoit pousser la

vertu ou la politique plus loin qu'elles ne devoient aller. Louis fut enfermé un an dans une cellule du monastere de St. Médard de Soissons, vêtu du sac de pénitent. Mais la désunion de ses trois fils lui rendit la liberté & la couronne. Louis ayant été transféré à Saint-Denys, deux de ses fils, Louis & Pepin, vinrent le rétablir, & remettre entre ses bras sa femme & son fils Charles. L'assemblée de Soissons fut condamnée par le concile de Thionville en 835. Louis y fut réhabilité; Ebbon, archevêque de Rheims (*voyez ce mot*), qui avoit présidé à l'assemblée de Compiègne, & quelques autres évêques furent déposés. On a donc tort d'imputer la déposition de Louis au clergé de France; ce ne fut le crime que de quelques seigneurs & prélats. Une grande partie des évêques réclama contre cet excès, demeura attachée à Louis, & le clergé en corps improuva la conduite des factieux en déposant Ebbon & en rétablissant Louis. Bientôt après un de ces mêmes enfans qui l'avoient rétabli, Louis de Baviere, se révolte encore; mais il est mis en fuite. Le malheureux pere mourut en 840, de chagrin, dans une isle du Rhin, au-dessus de Mayence, en disant : *Je pardonne à Louis, mais qu'il sache qu'il m'attache la vie*. On prétend qu'une éclipse totale de soleil, qui survint pendant qu'il marchoit contre son fils, effraya son esprit que les malheurs avoient affoibli, & hâta sa mort. Il est difficile d'accorder ce récit avec les connoissances astronomiques que plusieurs historiens lui ont at-

tribuées : la chose cependant n'est pas impossible si on veut adopter cette réflexion du P. Petau : *Sed nec absurdum existimem, insignes potissimum solis eclipses ita dispositas a Deo, ac suis spatiis definitas, ut in ea temporum momenta caderent, quibus illustrium eventuum indicia dare possent.* Quoi qu'il en soit, la foiblesse de Louis & ses inconféquences firent le malheur de son regne & ternirent ses autres qualités. Il connoissoit les loix anciennes & modernes, & il en fit observer quelques-unes. Il rendit au clergé de son royaume *la liberté des élections*, & se réserva seulement le droit de les confirmer. En déplorant les tristes dissensions qui déchirerent son regne, on ne peut s'empêcher d'admirer les effets du Christianisme qui, dans le tumulte même des passions, fait respecter à un certain point la voix de la nature. Sous le regne du Paganisme ces divisions eussent été terminées par des assassinats & des parricides, & c'eût été un tableau d'horreurs de plus, ajouté à ceux qui composent l'histoire des prédecesseurs de Constantin, & qui forment encore aujourd'hui les annales des nations qui ne connoissent point l'Évangile. Thegan, corévêque de Treves, a écrit son *Histoire*.

LOUIS II, le Jeune, empereur d'Occident, fils aîné de Lothaire I, créé roi d'Italie en 844, monta sur le trône impérial en 855, eut un différend avec les souverains de Constantinople, qui, méprisant sa foiblesse, lui dispuoient le titre d'empereur. Il se défendit assez mal, & n'alléqua contr'eux que

la possession. Il mourut en 875.

LOUIS III, dit *l'Aveugle*, né en 880 de Boson, roi de Provence, & d'Ermengarde, fille de l'empereur Louis le Jeune, n'avoit que 10 ans quand il succéda à son pere. Il passa en Italie l'an 900, pour défendre ses droits contre Bérenger, qui lui dispuoit l'empire; & après l'avoir battu 2 fois, il se fit couronner empereur à Rome par le pape Benoît IV. Il ne tint que 5 ans le sceptre impérial. S'étant laissé surprendre dans Vérone par son rival, celui-ci lui fit crever les yeux, & le renvoya en Provence, où il mourut l'an 924.

LOUIS IV, dit *l'Enfant*, fils de l'empereur Arnoul, fut roi de Germanie après la mort de son pere, en 900, à l'âge de 7 ans. L'Allemagne fut dans une entiere défolation sous son regne. Les Hongrois la ravagerent, & il fallut les faire retirer à prix d'argent. A ces incursions étrangères, se joignirent des guerres civiles entre les princes & le clergé. On pilla toutes les églises: les Hongrois revinrent pour avoir part au pillage; Louis IV s'enfuit à Ratisbonne, où il mourut en 911 ou 912. Il fut le dernier prince en Allemagne de la race des Carlovingiens. La couronne, qui devoit être héréditaire dans la maison de Charlemagne, devint élective; les états de la nouvelle monarchie profiterent de cette révolution. Les Allemands, maîtres de disposer du trône, se donnerent des privileges excessifs. Les duchés & les comtés, administrés jusqu'alors par commission, devinrent des fiefs hé-

réditaires. Peu-à-peu la noblesse, & les Etats des duchés, qui dans les premiers tems ne reconnoissoient que la souveraineté du roi seul, furent réduits à dépendre absolument de leurs ducs, & à tenir en arrière-fiefs des terres qui mouvoient auparavant en droiture de la couronne. D'un autre côté, l'Italie commença à être asservie à l'Allemagne, & c'est la source de plusieurs différends funestes entre les papes & les empereurs.

LOUIS V, nommé ordinairement *Louis de Baviere*, fils de Louis le Sévere, duc de Baviere, & de Mathilde, fille de l'empereur Rodolphe I, naquit l'an 1284, & fut élu empereur à Francfort en 1314, à l'âge d'environ 30 ans. Il fut couronné à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Mayence, tandis que Frédéric le Bel, fils de l'empereur Albert I, étoit sacré à Cologne, après avoir été nommé à l'empire par une partie des électeurs. Ces deux sacres produisirent des guerres civiles, d'autant plus cruelles, que Louis de Baviere étoit oncle de Frédéric son rival. Les deux empereurs consentirent, après avoir répandu beaucoup de sang, à décider leur querelle par 30 champions: usage des anciens tems, que la chevalerie a renouvelé quelquefois. Ce combat ne décida rien, & ne fut que le prélude d'une bataille, dans laquelle Louis fut vainqueur. Cette journée, suivie de quelques autres victoires, le rendit maître de l'empire. Frédéric ayant été fait prisonnier, y renonça au bout de trois ans pour avoir

sa liberté. Le pape Jean XXII avoit observé jusqu'alors la neutralité entre les deux concurrents, espérant que Louis, dont il connoissoit les mauvaises qualités & le peu de religion, seroit obligé de céder l'empire à Frédéric, prince sage & vertueux: mais après la bataille décisive de Michldorff en 1322, il ordonna à Louis V de suspendre l'exercice de ses droits & de les soumettre au jugement du pape; donna plusieurs monitoires contre lui, où il lui reprochoit de favoriser les hérétiques & les ennemis du Saint-Siege, & déclara l'empire vacant (*voyez au sujet de ces procédés des papes, les articles* FRÉDÉRIC Barberousse, FRÉDÉRIC II, GRÉGOIRE VII, &c.). L'empereur appella du pape, *mal instruit au pape mieux instruit*, & enfin au concile général. Ayant été excommunié, il entra en Italie, entreprit de placer de son autorité des évêques sur plusieurs sieges d'Italie, & de chasser ceux qui y avoient été nommés par le pape; entra dans Rome, s'y fit couronner, fit élire l'antipape Pierre de Corbiere ou Corbario, prononça une sentence de mort contre le pape & son défenseur le roi de Naples, & les condamna tous les deux à être brûlés vifs: trait qui donne une plus mauvaise idée de ce prince que toutes les bulles de Jean XXII. Comment après de tels excès des empereurs, les écrivains modernes ont-ils pu s'attacher à inculper exclusivement les papes, dont les torts sont toujours restés beaucoup en deçà de si étranges empor-

mens (voyez GÉLASE II) ? Ne seroit-il pas plus sage de jeter un voile sur les fautes réciproques des pontifes & des rois, & de louer la modération dont au moins les premiers donnent aujourd'hui le consolant spectacle ? Les fureurs de Louis irritèrent tout le monde, les Romains conspirèrent contre lui ; le roi de Naples arriva avec une armée aux portes de Rome. L'empereur & son antipape sont obligés de s'enfuir ; celui-ci demande pardon au pape la corde au cou. Clément VI marcha sur les traces de Jean XXII, son prédécesseur. Il lança les foudres ecclésiastiques sur Louis en 1346. Cinq électeurs élurent roi des Romains Charles de Luxembourg, marquis de Moravie. L'ancien & le nouvel empereur se firent la guerre ; mais un accident arrivé en 1347 termina ces querelles funestes. Louis tomba de cheval en poursuivant un ours à la chasse, & mourut de sa chute à 63 ans ; d'autres disent qu'il fut empoisonné. Ce prince est le premier empereur qui ait résidé constamment dans ses états héréditaires, à cause du mauvais état du domaine impérial, qui ne pouvoit plus suffire à l'entretien de sa cour. Avant lui les empereurs avoient voyagé continuellement d'une province à l'autre. Louis est aussi le premier qui dans ses sceaux se soit servi de deux aigles pour désigner les armes de l'empire. Ils furent changés sous Wenceslas & réduits à un seul à deux têtes. C'est par la protection qu'il accorda aux Suisses révoltés, pour affaiblir la puissance d'une maison ri-

vale, qu'il a contribué à fonder la république helvétique. Voyez TELL.

LOUIS I, roi de France ; voyez LOUIS I, le Débonnaire.

LOUIS II, le *Begue*, ainsi nommé à cause du défaut de sa langue, étoit fils de Charles le Chauve. Il fut couronné roi d'Aquitaine en 867, succéda à son pere dans le royaume de France le 6 octobre 877, reçut honorablement le pape Jean VIII, & se fit couronner par lui roi de France au concile de Troyes l'an 878. Il fut contraint de démembrer une grande partie de son domaine, en faveur de Boson qui s'étoit fait roi de Provence, & de plusieurs autres seigneurs mécontents ; & mourut à Compiègne le 10 avril 879, à 35 ans. Il eut d'Ansgarde, sa 1^{re}. femme (qu'il fut obligé de répudier par ordre de son pere), Louis & Carloman, qui partagèrent le royaume entr'eux ; & laissa en mourant Adélaïde, sa 2^e. femme, grosse d'un fils, qui fut Charles le Simple.

LOUIS III, fils de Louis le Begue & frere de Carloman, partagea le royaume de France avec son frere, & vécut toujours uni avec lui. Il eut l'Austrasie avec la Neustrie, & Carloman l'Aquitaine & la Bourgogne. Louis III défit Hugues le Bâtard, fils de Lothaire & de Valdrade, qui revendiquoit la Lorraine ; marcha contre Boson ; roi de Provence, & s'opposa aux courses des Normands, sur lesquels il remporta une grande victoire dans le Vimeu en 882. Il mourut sans enfans le 4 août suivant. Après sa mort, Carlog

man son frere fut seul roi de France.

LOUIS IV, ou *d'Outremer*, ainsi nommé à cause de son séjour en Angleterre pendant 13 ans, étoit fils de Charles le Simple & d'Ogine. Il succéda à Raoul, roi de France, en 936. Il voulut s'emparer de la Lorraine; mais l'empereur Othon I le força de se retirer. Les grands de son royaume se révolterent plusieurs fois, & il les réduisit avec peine. S'étant emparé de la Normandie sur Richard, fils du duc Guillaume, il fut défait & pris prisonnier par Aigrold, roi de Danemarck, & par Hugues le Blanc, comte de Paris, en 944. On lui rendit la liberté l'année suivante, après l'avoir obligé de remettre la Normandie à Richard, & de céder le comté de Laon à Hugues le Blanc. Cette cession occasionna une guerre opiniâtre entre ce comte & le roi; mais Louis d'Outremer étant soutenu de l'empereur Othon, du comte de Flandre & du pape, Hugues le Blanc fut enfin obligé de faire la paix, & de rendre le comté de Laon en 950. Louis d'Outremer finit ses jours d'une maniere funeste; il fut renversé par son cheval en poursuivant un loup, & mourut à Rheims de cette chute le 10 septembre 954, à 38 ans. Il laissa de Gerberge, fille de l'empereur Henri l'Oiseleur, 2 fils: Lothaire & Charles. Lothaire lui succéda; & Charles ne partagea point, contre la coutume de ce tems-là, tant à cause de son bas âge, que parce qu'alors il ne restoit presque plus que Rheims & Laon en propre au roi. Depuis, le royaume ne fut plus di-

visé également entre les freres. L'aîné seul eut le titre de *Roi*, & les cadets n'eurent que de simples apanages. C'est une des époques de la grandeur de l'état. Louis d'Outremer étoit un grand prince à plusieurs égards; mais il ne se méfioit pas assez des hommes, & il étoit souvent trompé.

LOUIS V, le *Fainéant*, roi de France après Lothaire son pere en 986, se rendit maître de la ville de Rheims, & fit paroître beaucoup de valeur dès le commencement de son regne. Il fut empoisonné par la reine Blanche, sa femme, le 21 mai de l'année suivante 987, âgé d'environ 20 ans. Louis étoit d'un caractère turbulent & inquiet; le nom de *Fainéant* ne convenoit pas à un tel homme. Il paroît que ce nom ne lui a été donné, que parce que son regne n'offre rien de mémorable; & que pouvoit-il faire dans le peu de tems qu'il occupa le trône? C'est le dernier des rois de France de la 2e. race des Carolingiens, laquelle a régné en France 236 ans. Après sa mort, le royaume appartenoit de droit à Charles son oncle, duc de la Basse-Lorraine, & fils de Louis d'Outremer; mais ce prince s'étant rendu odieux aux François, il fut exclus de la succession, & la couronne fut déferée à Hugues Capet, duc de France, & le prince le plus puissant du royaume. Les causes de la ruine de la 2e. race sont particulièrement les suivantes: 1°. La division du corps de l'état en plusieurs royaumes; division suivie nécessairement de guerres civiles entre les freres.

freres. 2°. L'amour excessif que Louis le Débonnaire eut pour son trop cher fils Charles le Chauve. 3°. La foiblesse de la plupart des rois ses successeurs : à peine en compte-t-on 5 ou 6 qui aient eu à la fois du bon sens & du courage. 4°. Le ravage des Normands, qui désolèrent la France pendant près d'un siecle, & qui favoriserent les révoltes des grands seigneurs.

LOUIS VI, le Gros, fils de Philippe I & de Berthe de Hollande, né en 1081 (quelques chronologistes disent en 1077), parvint à la couronne en 1108. Le domaine qui appartenoit immédiatement au roi, se réduisoit alors au duché de France. Le reste étoit en propriété aux vassaux du roi, qui se conduisoient en tyrans dans leurs seigneuries, & qui ne vouloient point de maître. Ces seigneurs vassaux étoient presque tous des rebelles. Le roi d'Angleterre, duc de Normandie, ne manquoit pas d'appuyer leurs révoltes : delà ces petites guerres entre le roi & ses sujets; guerres qui occuperent les dernières années de Philippe I & les premières de Louis le Gros. Ce prince s'aperçut trop tard de la faute qu'on avoit faite de laisser prendre pied en France aux Anglois, en ne s'opposant point à la conquête que Henri I fit de la Normandie sur Robert son frere aîné. Le monarque Anglois, étant en possession de cette province, refusa de raser la forteresse de Gisors, comme on en étoit convenu. La guerre s'alluma, & après des succès divers elle fut terminée en 1114, par un traité qui laissoit

Tome V,

Gisors à l'Angleterre sous la condition de l'hommage. Elle se ralluma bientôt. Louis le Gros, ayant pris sous sa protection Guillaume Cliton, fils de Robert dit *Courte-Cuisse*, qui avoit été dépouillé de la Normandie, voulut le rétablir dans ce duché; mais il n'étoit plus tems : Henri étoit devenu trop puissant, & Louis le Gros fut battu au combat de Breneville en 1119. L'année d'après, la paix se fit entre Louis & Henri, qui renouvella son hommage pour la Normandie. Le roi d'Angleterre ayant perdu toute sa famille & la fleur de sa noblesse, qui périt à la vue du port de Barfleur, où elle s'étoit embarquée pour passer en Angleterre; cet événement renouvella la guerre. Guillaume Cliton, soutenu par plusieurs seigneurs Normands & François, que Louis le Gros appuyoit secrettement, profita de ce tems funeste à Henri pour la lui faire; mais le monarque Anglois en eut l'avantage, & vint à bout de soulever l'empereur Henri V contre le roi de France. Henri leve des troupes & s'avance vers le Rhin; mais Louis le Gros lui ayant opposé une armée considérable, l'empereur fut bientôt obligé de reculer. Le monarque François auroit pu aisément marcher tout de suite contre le roi d'Angleterre & reprendre la Normandie; mais les vassaux qui l'avoient suivi contre un prince étranger, l'auroient abandonné, s'il eût fallu combattre le duc de Normandie, par l'intérêt qu'ils avoient de balancer ces deux puissances l'une par l'autre. Il est le premier qui ait

H h

entrepris de donner à la France un gouvernement. Avant lui, depuis que les nobles avoient forcé le roi de déclarer leurs titres héréditaires, il n'y avoit aucune puissance publique, la majesté royale étoit avilie; dès que Louis fut en état de monter à cheval, il poursuivit les seigneurs & les gentilshommes, qui, du haut de leurs donjons, se répandoient pour piller dans les campagnes sans défense, sur les grands chemins & sur les rivières. Toute sa vie il eut les armes à la main, courant par-tout où des opprimés réclamoient son secours, & payant de sa personne comme un simple cavalier. Quand il eut rangé à la raison la plupart de ces *tyranneaux*, il entreprit de rétablir l'ordre; il accorda aux villes des chartres de communes, qui, en les déclarant libres, leur permettoient de se choisir des maires & des échevins, pour juger leurs procès entr'eux, & maintenir la police. Devenues ainsi de petites démocraties, les villes fournissoient au roi un certain nombre de gens de guerre. Chaque paroisse combattoit pour lui sous la bannière de son Saint.

» Genre de milice, dit un po-
 » litique moderne, qui ne pe-
 » soit pas à beaucoup près sur
 » le peuple, autant que ces
 » énormes armées, nourries
 » & payées également en tems
 » de paix comme en tems de
 » guerre, aux dépens de la
 » liberté des citoyens, aux
 » dépens de la sécurité & de
 » la confiance publique, de la
 » population, des mœurs, &
 » de tout ce qui doit être cher
 » à un gouvernement sage »

(voyez FRÉDÉRIC II, roi de Prusse; MARIE THÉRESE, XIMENÈS). La jurisprudence occupa également ce monarque. Les justices royales, long-tems négligées & méconnues, refleurirent. Le monarque, garant des chartres de communes, prononça sur les différends qui survinrent entre les villes & les seigneurs; il institua l'usage d'appeller en plusieurs cas à ses juges, des sentences rendues par les officiers seigneuriaux. Il envoya des commissaires pour éclairer la conduite des juges. A la vérité, ce fut moins son ouvrage que celui de l'abbé Suger, son principal ministre; mais comme on tient compte aux rois de ce qui se fait de mal sous eux, on doit aussi leur tenir compte de ce qui se fait de bien. Cette entreprise importante fut continuée sous Louis le Jeune, son fils. Les dernières années de Louis le Gros furent occupées à venger le meurtre de Charles le Bon, comte de Flandre, & à éteindre le schisme entre le pape Innocent II & Anaclet. Une dysenterie l'enleva le 1 août 1137, à 56 ans. Il mourut en chrétien, couché sur un tapis qu'il avoit fait étendre à terre, & couvrir de cendres en forme de croix. Les dernières paroles de ce monarque mourant sont une belle leçon pour les rois: *N'oubliez jamais, dit-il à son fils, que l'autorité royale est un fardeau dont vous rendrez un compte très-exact après votre mort.* Sa veuve Alix de Savoie épousa, en secondes noces, Matthieu de Montmorenci, connétable, c'est-à-dire en langage de ce tems-là, premier

écuyer du roi; elle mourut en 1154. Louis étoit un prince recommandable par la douceur de ses mœurs (dit le président Hénault) & par toutes les vertus qui font un bon roi. Il est le premier roi de France qui ait été prendre à S. Denys l'*Ori-flamme*, espece de bannière de couleur rouge, fendue par le bas, & suspendue au bout d'une lance dorée.

LOUIS VII, *le Jeune*, fils du précédent, né en 1120, succéda à son pere en 1137, après avoir régné avec lui quelques années. Il eut au commencement de son regne un différend avec Innocent II & avec Thibaut IV, comte de Champagne. Innocent ayant nommé à l'archevêché de Bourges, & ne croyant pas devoir approuver l'élection que le clergé avoit faite; Louis se déclara d'une maniere violente contre le pape, qui l'excommunia & mit son domaine en interdit. Le roi s'en vengea sur Thibaut, qui étoit dévoué au pontife, & mit en 1141 la ville de Vitri à feu & à sang. Les temples mêmes ne furent pas épargnés, & 1300 personnes réfugiées dans une église périrent comme tout le reste dans les flammes. S. Bernard lui en fit de vifs reproches: le prince en fut touché, mais beaucoup trop tard; & se reconcilia avec le pontife. Le même Saint, chargé par le pape Eugene de prêcher une croisade, y engagea Louis contre l'avis de l'abbé Suger, qui sans désapprouver la croisade, s'opposoit au départ du roi (voyez SUGER). Cette seconde croisade ne répondit point aux desirs & aux efforts

de Louis; mais elle eut d'ailleurs de très-bons effets; ce fut une nouvelle époque de la liberté que les villes acheterent du roi ou de leurs seigneurs, qui faisoient argent de tout pour se croiser. Depuis long-tems il n'y avoit plus en France que la noblesse & les ecclésiastiques qui fussent libres; le reste du peuple étoit esclave, & même nul ne pouvoit entrer dans le clergé sans la permission de son seigneur. Le roi n'avoit d'autorité que sur les serfs des terres qui lui appartenoient. Mais quand les villes & les bourgs eurent acheté leur liberté, le roi, devenu leur défenseur naturel contre les entreprises des seigneurs, acquit en eux autant de sujets. Cette défense occasionna de la dépense; il falloit qu'ils la payassent, & ils devinrent ainsi contribuables du roi, au-lieu de l'être de leurs seigneurs. Ils ne firent donc que changer de maîtres; mais la servitude du roi étoit si douce, qu'on vit dès-lors renaître en France les sciences, l'industrie & le commerce. L'occasion de la croisade étoit la prise d'Edesse par Noradin. Le roi partit en 1147, avec Eléonore sa femme & une armée de 80,000 hommes. Il fut défait par les Sarrasins. Il mit le siege devant Damas, & fut obligé de le lever en 1149 par la trahison des Grecs. C'est ainsi du moins qu'en ont parlé la plupart des historiens d'Occident; les Orientaux ne conviennent pas de cette trahison. Louis le Jeune, en revenant en France, fut pris sur mer par des Grecs, & délivré par le général de Roger, roi de Sicile. Ce monarque,

après tant de malheurs, ne fut pas dégoûté des croisades : à peine fut-il arrivé, qu'il en médita une nouvelle; mais les esprits étoient si refroidis, qu'il fut obligé d'y renoncer. Suger entreprit d'en faire une à ses dépens, mais la mort le prévint (voyez GODEFROID de Bouillon, S. BERNARD, PIERRE l'Hermite, S. LOUIS, &c.). L'épouse de Louis, Eléonore, héritière de la Guienne & du Poitou, qui l'avoit accompagné dans sa course aussi longue que malheureuse, s'étoit dédommagée des fatigues du voyage avec Raimond d'Antioche, son oncle paternel, & avec un jeune Turc d'une rare beauté, nommé Saladin. Louis crut laver cette honte en faisant casser en 1152 son mariage, pour épouser Alix, fille de ce même Thibaut, comte de Champagne, son ancien ennemi. C'est ainsi qu'il perdit la Guienne. Eléonore répudiée, se maria six semaines après avec Henri II, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, & lui porta en dot le Poitou & la Guienne. La guerre éclata entre la France & l'Angleterre en 1156, au sujet du comté de Toulouse. Louis, tantôt vaincu, tantôt vainqueur, ne remporta aucune victoire remarquable. La paix fut conclue entre les deux monarques en 1161. Elle fut suivie d'une nouvelle guerre, terminée en 1177, par la promesse de mariage du second fils de Henri II & de la fille cadette de Louis le Jeune. Ce prince mourut en 1180, à 60 ans, d'une paralysie qu'il contracta en allant au tombeau de S. Thomas de Cantorbery, auquel il avoit

donné une retraite dans sa fuite. Il entreprit ce voyage pour obtenir la guérison de Philippe son fils, dangereusement malade. Louis le Jeune étoit pieux, bon, courageux, mais presque sans succès; ce qu'on attribua aux excès qui marquerent le commencement de son regne, & que S. Bernard regarda dès-lors comme une source de calamités.

LOUIS VIII, roi de France, que sa bravoure a fait surnommer *le Lion*, fils de Philippe-Auguste & d'Isabelle de Hainaut, naquit en 1187. Il se signala en diverses expéditions sous le regne de son pere, & monta sur le trône en 1223. C'est le 1^{er}. roi de la 3^e. race qui ne fut point sacré du vivant de son pere. Henri III, roi d'Angleterre, au-lieu de se trouver à son sacre, comme il le devoit, lui envoya demander la restitution de la Normandie; mais le roi refusa de la rendre, & partit avec une nombreuse armée, résolu de chasser de France les Anglois. Il prit sur eux Niort, St. Jean d'Angeli, le Limousin, le Périgord, le pays d'Aunis, &c. Il ne restoit plus que la Gascogne & Bordeaux à soumettre pour achever de chasser les Anglois, lorsqu'il se vit obligé à faire la guerre aux Albigeois, qui portoient avec le poison de l'erreur, les dégâts les plus sanglans dans les provinces méridionales du royaume. Il fit le siege d'Avignon à la priere du pape Honoré III, & prit cette ville le 12 septembre 1226. La maladie se mit ensuite dans son armée, le roi lui-même tomba malade, & mourut à Montpensier en Auvergne le 8

novembre 1226, à 39 ans. Thibaut VI, comte de Champagne, éperdument amoureux de la reine, fut soupçonné de l'avoir empoisonné; mais cette accusation est dénuée de fondement. La valeur de Louis VIII, sa chasteté & ses vertus ont rendu son nom immortel. Il légua par son testament cent sous à chacune des 2000 léproseries de son royaume. La lepre étoit alors, comme l'on voit, une maladie fort commune. Il légua encore 30,000 livres une fois payées (c'est-à-dire environ 50,000 livres de la monnoie d'aujourd'hui) à sa femme la célèbre Blanche de Castille. Cette remarque fera connoître quel étoit alors le prix de la monnoie. C'est, dit un historien, le pouls d'un état, & une manière assez sûre de reconnoître ses forces.

LOUIS IX, (S.) fils de Louis VIII & de Blanche de Castille, né en 1215, parvint à la couronne en 1226, sous la tutelle de sa mere, qui réunit pour la première fois la qualité de tutrice & de régente. La minorité du jeune roi fut occupée à soumettre les barons & les petits princes, toujours en guerre entr'eux, & qui ne se réunissoient que pour bouleverser l'état. Le cardinal Romain, légat du pape, aida beaucoup la reine par ses conseils. Thibaut VI, comte de Champagne, depuis long-tems amoureux de Blanche, fut jaloux de l'ascendant que prenoit Romain, & arma contre le roi. Blanche, qui avoit méprisé jusqu'alors son amour, s'en servit avec autant d'habileté que de vertu pour ramener le

comte, & pour apprendre de lui les noms, les desseins & les intrigues des factieux. Louis, parvenu à l'âge de majorité, soutint ce que sa mere avoit si bien commencé, & ne s'occupa que du bonheur de ses sujets. Il se conduisit avec beaucoup de prudence durant les différends de Grégoire IX & de Frédéric II, & ne voulut pas que son frere Robert acceptât la couronne impériale, que le pape lui offroit. Il condamnoit hautement la conduite de Frédéric; mais il ne croyoit pas qu'on pût lui ôter la couronne, s'il n'étoit condamné dans un concile général. Ce qui prouve quelle étoit sur ce point, même dans les cours, la jurisprudence de ce tems-là, relativement aux rois, & combien l'on a eu tort, de nos jours, de s'élever à ce sujet contre les papes (voyez FRÉDÉRIC II, GRÉGOIRE VII, GRÉGOIRE IX, &c.). Après l'excommunication de ce prince au concile de Lyon, & sa déposition, qu'il sembloit ne pas approuver, quoiqu'il en reconnût la légalité, il travailla à le réconcilier avec le pape; mais Frédéric ne répondit pas à ses vues. Louis leva des troupes contre le roi d'Angleterre Henri III, & contre les grands vassaux de la couronne de France, unis avec ce monarque. Il les battit deux fois; la 1^{re}, à la journée de Taillebourg en Poitou, l'an 1241; la 2^e, 4 jours après, près de Saintes, où il remporta une victoire complete. Henri fut obligé de faire une paix défavantageuse. Le comte de la Marche & les autres vassaux révoltés rentrèrent dans leur devoir &c.

n'en sortirent plus. Louis n'avoit alors que 27 ans. Il quitta son royaume bientôt après, pour passer dans la Palestine. Dans les accès d'une maladie violente, dont il fut attaqué en 1244, il crut entendre une voix qui lui ordonnoit de prendre la croix contre les Infidèles : de faire restituer aux Chrétiens les belles provinces que les Sarrasins leur avoient enlevées, & de les délivrer du plus cruel esclavage qui fut jamais : il fit dès-lors vœu de passer dans la Terre-Sainte. La reine sa mere, la reine sa femme, le prièrent de différer jusqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli ; mais Louis n'en fut que plus ardent à demander la croix. L'évêque de Paris la lui attacha, fondant en larmes, comme s'il eût prévu les malheurs qui attendoient le roi dans la Terre-Sainte. Louis prépara pendant quatre ans cette expédition aussi illustre que malheureuse ; enfin, laissant à sa mere le gouvernement du royaume, il s'embarqua l'an 1248 à Aigues-Mortes, avec Marguerite de Provence sa femme, & ses trois freres : presque toute la chevalerie de France l'accompagna. Arrivé à la rade de Damiette, il s'empara de cette ville en 1249. Il avoit résolu de porter la guerre en Egypte, pour attaquer dans son pays le sultan maître de la Terre-Sainte ; il passa le Nil à la vue des Infidèles, remporta deux victoires sur eux, & fit des prodiges de valeur à la journée de Maffoure en 1250. Les Sarrasins eurent bientôt leur revanche ; la famine & la maladie contagieuse ayant obligé

les François à reprendre le chemin de Damiette, ils vinrent les attaquer pendant la marche, les mirent en déroute & en firent un grand carnage. Le roi, dangereusement malade, fut pris près de Maffoure avec tous les seigneurs de sa suite & la meilleure partie de l'armée. Louis parut dans sa prison aussi grand que sur le trône. Les Musulmans ne pouvoient se lasser d'admirer sa patience & sa fermeté à refuser ce qu'il ne croyoit pas raisonnable. Ils lui disoient : « Nous » te regardions comme notre » capitif & notre esclave ; & » tu nous traites, étant aux » fers, comme si nous étions » tes prisonniers ! On osa lui proposer de donner une somme excessive pour sa rançon ; mais il répondit aux envoyés du sultan : « Allez dire à votre » maître, qu'un roi de France » ne se rachete point pour de » l'argent. Je donnerai cette » somme pour mes gens, & Da- » miette pour ma personne ». Il paya en effet 400,000 livres pour leur rançon, rendit Damiette pour la sienne, & accorda au sultan une treve de 10 ans. Son dessein étoit de repasser en France ; mais ayant appris que les Sarrasins, au lieu de rendre les prisonniers, en avoient fait périr un grand nombre dans les tourmens pour les obliger de quitter leur Religion, il se rendit dans la Palestine, où il demeura encore 4 ans, jusqu'en 1254. Le tems de son séjour fut employé à fortifier & à réparer les places des Chrétiens, à mettre en liberté tous ceux qui avoient été faits prisonniers en Egypte, & à

travailler à la conversion des infidèles. Arrivé en France, il trouva son royaume dans un meilleur état qu'il n'auroit dû naturellement espérer. La Providence avoit veillé sur un pays, qu'il n'avoit abandonné que par les motifs les plus chrétiens. Son retour à Paris, où il se fixa, fit le bonheur de ses sujets & la gloire de la patrie. Il établit le premier la justice du ressort; & les peuples, opprimés par les sentences arbitraires des juges des baronnies, purent porter leurs plaintes à 4 grands Bailliages Royaux, créés pour les écouter. Sous lui les hommes d'études commencerent à être admis aux séances de ses parlemens, dans lesquelles des chevaliers, qui rarement savoient lire, decidoient de la fortune des citoyens. Il diminua les impôts, & révoqua ceux que l'avidité des financiers avoit introduits. Il porta des édits sévères contre les blasphémateurs & les impies; bâtit des églises, des hôpitaux, des monasteres; & publia une *Pragmatic-Sanction* en 1269, pour conserver les anciens droits des églises cathédrales & la liberté des élections. Le 6e. canon défend de payer les sommes que la cour de Rome pourroit exiger; mais Fleury observe « que ce » canon manque dans beau- » coup d'exemplaires; dans les » autres canons il n'est nullement fait mention de la cour de Rome, & on croit que le » saint roi n'y a eu en vue que » les entreprises des seigneurs » & des juges laïques sur les » bénéfices ». Le président Hénault doute que cette *Pragma-*

tique soit de S. Louis. Ce monarque reçut en 1264 un honneur, qu'on ne peut rendre qu'à un monarque vertueux: le roi d'Angleterre Henri III & les barons le choisirent pour arbitre de leurs querelles. Ce prince étoit venu le voir à Paris au retour de son voyage de Palestine, & l'avoit assuré qu'il étoit son seigneur & qu'il le seroit toujours. Le comte d'Anjou, Charles son frere, dut à sa réputation & au bon ordre de son royaume, l'honneur d'être choisi par le pape pour roi de Sicile. Louis augmentoit cependant ses domaines, de l'acquisition de Péronne, d'Avranches, de Mortagne, du Perche. Il pouvoit ôter aux rois d'Angleterre tout ce qu'ils possédoient en France: les querelles de Henri III & de ses barons lui en facilitoient les moyens; mais il préféra la justice à l'usurpation. Il les laissa jouir de la Guienne, du Périgord, du Limousin, en les faisant renoncer pour jamais à la Touraine, au Poitou, à la Normandie, réunie à la couronne par Philippe-Auguste son aïeul. Voyant la France florissante & son gouvernement bien affermi, il partit pour la 6e. croisade en 1270. Il assiégea Tunis en Afrique; huit jours après il emporta le château, & mourut dans son camp le 25 août de la même année, d'une maladie contagieuse qui ravageoit son armée. Dès qu'il en fut attaqué, il se fit étendre sur la cendre, & expira, à l'âge de 55 ans, avec la ferveur d'un anachorete & le courage d'un héros, & la satisfaction d'avoir fait aux ennemis du nom chré-

rien une guerre sage & juste, quoiqu'avec des succès variés & d'éclatans revers (voyez l'excellent discours sur le troisieme âge de l'Eglise, à la fin du 14e. tome de l'*Histoire Ecclésiastique* de l'abbé Bérault, & les articles LOUIS VII., PIERRE l'Hermitte, &c.). Boniface VIII le canonisa en 1297. La bulle de canonisation du saint roi est un éloge magnifique & très-étendu, fondé, comme il y est dit, sur une certitude entiere de la pureté de ses mœurs, de la régularité & de l'austérité de sa vie, de son amour pour la justice, de son zele généreux pour le progrès de la foi, de sa charité envers les pauvres, les infirmes, les gens sans appui & de toute nation, en un mot de toutes ses vertus chrétiennes, royales, héroïques. On avoit reçu à ce sujet la déposition sous serment de plus de 300 témoins, & l'on avoit vérifié jusqu'à 63 miracles. S. Louis a été, au jugement du P. Daniel & du président Hénault, un des plus grands princes & des plus singuliers qui aient jamais porté le sceptre; compatissant comme s'il n'avoit été que malheureux; libéral, sans cesser d'avoir une sage économie; intrépide dans les combats, mais sans emportement. Il n'étoit courageux que pour de grands intérêts. Il falloit que des objets puissans, la justice ou l'amour de son peuple, excitassent son ame, qui hors delà paroissoit foible, simple & timide. Prudent & ferme à la tête de ses armées & de son conseil: quand il étoit rendu à lui-même il n'étoit plus que particulier. Ses domestiques de-

venoient ses maîtres, sa mere le gouvernoit, & les pratiques de la dévotion la plus simple remplissoient ses journées. Il est vrai que ces pratiques étoient anoblies par des vertus solides & jamais démenties; elles formoient son caractère. C'est à ce regne, suivant Joinville, que se doit rapporter l'institution des maîtres-des-requêtes. Ils n'étoient d'abord que trois; ils sont à présent 80, depuis l'édit de 1752, qui les a fixés à ce nombre. S. Louis proscrivit aussi des terres de son domaine, l'absurde procédure des duels judiciaires, & y substitua la voie d'appel à un tribunal supérieur: ainsi il ne fut plus permis, comme auparavant, de se battre contre sa partie, ni contre les témoins qu'elle produisoit... Joinville, la Chaise & l'abbé de Choisi ont écrit sa *Vie*. Voyez leurs articles.

LOUIS X, roi de France & de Navarre, surnommé *Hutin* (c'est-à-dire *mutin* & *querelleur*), succéda à Philippe le Bel, son pere, le 29 novembre 1314; étant déjà roi de Navarre par Jeanne sa mere, & s'étant fait couronner en cette qualité à Pampelune le 1er. octobre 1308. Veuf de Marguerite de Bourgogne, il différa son sacre jusqu'au mois d'août de l'an 1315, à cause des troubles de son royaume, & parce qu'il attendoit sa nouvelle épouse, Clémence, fille de Charles, roi de Hongrie. Pendant cet intervalle, Charles de Valois, oncle du roi, se mit à la tête du gouvernement, & fit pendre Enguerrand de Marigni à Montfaucon, au gibet que ce ministre avoit lui-même fait dresser

sous le feu roi. Louis X rappella les Juifs dans son royaume, fit la guerre sans succès contre le comte de Flandre, & laissa accabler son peuple d'impôts sous le prétexte de cette guerre. Il contraignit encore le reste des serfs de ses terres de racheter leur liberté : ce qu'ils firent avec peine. En remplissant un devoir connu, ils étoient tranquilles ; & ils ignoroient ce qu'on exigeroit d'eux quand ils seroient libres. L'édit du roi portoit que *selon le droit de nature chacun doit naître franc*, & il faisoit acheter ce droit de nature. « On a remarqué en » tout tems, dit un philosophe, que les prôneurs de la » liberté ne la connoissoient » guere ; & que s'ils en faisoient quelques traits, c'étoit toujours à leur profit ». Louis X mourut à Vincennes le 8 juin 1316, à 26 ans. Il eut de Clémence un fils posthume, nommé Jean, né le 15 novembre 1316 ; mais ce jeune prince ne vécut que 8 jours. Il s'éleva une grande difficulté au sujet de la succession. Jeanne, fille du roi & de sa première femme, devoit succéder, selon le duc de Bourgogne. Les États-Généraux décidèrent que la loi salique excluait les femmes de la couronne. Leur avis prévalut, & ce fut Philippe le Long, 2^e. fils de Philippe le Bel, qui monta sur le trône de France. Jeanne, sa fille, eut pour sa part la couronne de Navarre, qu'elle porta en dot à Philippe, petit-fils de Philippe le Hardi, qui l'épousa.

LOUIS XI, fils de Charles VII & de Marie d'Anjou, fille de Louis II, roi titulaire de

Naples, naquit à Bourges en 1423. Il se signala dans sa jeunesse par plusieurs exploits guerriers contre les Anglois, qu'il obligea de lever le siège de Dieppe en 1443. La gloire que lui acquit son courage fut ternie par la noirceur de son caractère. Impatient de monter sur le trône, il se révolta contre son pere, & entraîna dans sa rébellion plusieurs grands seigneurs. Les dernières années de Charles VII furent remplies d'amertume ; son fils causa sa mort. Louis XI, parvenu à la couronne en 1461 par la mort de Charles VII, prit un plan de conduite & de gouvernement entièrement différent. Il ôta aux officiers & aux magistrats leurs charges, pour les donner aux rebelles qui avoient suivi ses retraites dans le Dauphiné, dans la Franche-Comté, dans le Brabant. Il traita la France comme un pays de conquête, dépouilla les grands, accabla le peuple d'impôts, & abolit la Pragmatique-Sanction ; mais le parlement de Paris la soutint avec tant de vigueur, qu'elle ne fut totalement anéantie que par le Concordat fait entre Léon X & François I. Ses violences exciterent contre lui tous les bons citoyens. Il se forma une ligue entre Charles, duc de Berri, son frere, le comte de Charolois, le duc de Bretagne, le comte de Dunois & plusieurs seigneurs, non moins mécontents de Louis XI. Jean d'Anjou, duc de Calabre, vint se joindre aux princes confédérés, & leur amena 500 Suisses, les premiers qui aient paru dans les armées Françoises. La guerre, qui suivit cette ligue formée

par le mécontentement, eut pour prétexte la réformation de l'état & le soulagement des peuples : elle fut appelée la *Ligue du bien public*. Louis arma pour la dissiper. Il y eut une bataille non décisive à Montlhéri le 16 juillet 1465. Le champ resta aux troupes confédérées; mais la perte fut égale des deux côtés. Le monarque François ne désunit la ligue, qu'en donnant à chacun des principaux chefs ce qu'ils demandoient : la Normandie à son frere; plusieurs places dans la Picardie au comte de Charolois; le comté d'Etampes au duc de Bretagne, & l'épée de connétable au comte de Saint-Pol. La paix fut conclue à Conflans le 5 octobre de la même année. Le roi accorda tout par ce traité, espérant tout ravoïr par ses intrigues. Il enleva bientôt la Normandie à son frere, & une partie de la Bretagne au duc de ce nom. L'inexécution du traité de Conflans alloit ranimer la guerre civile: Louis XI crut l'éteindre en demandant à Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, une conférence à Péronne, dans le tems même qu'il excitoit les Liégeois à faire une perfidie à ce duc & à prendre les armes contre lui. Charles, instruit de cette manœuvre, le retint prisonnier dans le château de Péronne, le força à conclure un traité fort désavantageux, & à marcher à sa suite contre ces Liégeois mêmes qu'il avoit armés. Le comble de l'humiliation pour lui fut d'assister à la prise de leur ville, & de ne pouvoir obtenir son retour à Paris, qu'après avoir prodigué les bas-

seffes & essuyé mille affronts. Le duc de Berri, son frere, fut la victime de cet élargissement. Louis XI le força de recevoir la Guienne en apanage, au lieu de la Champagne & de la Brie: il voulut l'éloigner de ces provinces, dans la crainte que le voisinage du duc de Bourgogne ne fût une nouvelle source de division. Louis XI n'en fut pas plus tranquille. Le duc de Bourgogne fit offrir sa fille unique au nouveau duc de Guienne; mais cette alliance ne se fit pas: le duc mourut empoisonné avec sa maîtresse, par une pêche qui leur fut donnée, *non sans soupçon*, dit le président Hénault, *contre le roi lui-même*. Oder d'Aidie, favori du prince empoisonné, voulut venger la mort de son maître. Il enleva l'empoisonneur & le conduisit en Bretagne, pour pouvoir lui faire son procès en liberté; mais le jour qu'on devoit prononcer l'arrêt de mort, on le trouva étouffé dans son lit. Cependant le duc de Bourgogne se prépare à tirer une vengeance plus éclatante de la mort d'un prince qu'il vouloit faire son gendre. Il entre en Picardie, met tout à feu & à sang, échoue devant Beauvais, défendu par des femmes, passe en Normandie, la traite comme la Picardie, & revient en Flandre lever de nouvelles troupes. Cette guerre cruelle fut terminée, pour quelques instans, par le traité de Bouvines, en 1474: mais cette même année il y eut une ligue offensive & défensive, formée par le duc de Bourgogne, entre Edouard IV, roi d'Angleterre, & le duc de Bretagne, contre le roi de France. Le prince Au-

glois débarque avec ses troupes; Louis peut le combattre, mais il aime mieux le gagner par des négociations. Il paie ses principaux ministres; il séduit les premiers officiers, au-lieu de se mettre en état de les vaincre; il fait des présens de vin à toute l'armée; enfin il achete le retour d'Edouard en Angleterre. Les deux rois conclurent à Amiens, en 1475, un traité, qu'ils confirmèrent à Picquigni. Ils convinrent d'une treve de 7 ans; ils y arrêterent le mariage entre le dauphin & la fille du monarque Anglois; & Louis s'engagea de payer, jusqu'à la mort de son ennemi, une somme de 50,000 écus d'or. Le duc de Bretagne fut aussi compris dans ce traité. Celui de Bourgogne, abandonné de tous & seul contre Louis XI, conclut avec lui à Vervins une treve de 9 années. Ce prince, ayant été tué au siège de Nancy en 1477, laissa pour héritière Marie sa fille unique, que Louis XI, par une politique mal-entendue, refusa pour le dauphin son fils. Cette princesse épousa Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric III, & ce mariage fut l'origine des querelles que la France ne cessa de faire à la maison d'Autriche, souveraine des Pays-Bas. La guerre commença peu de tems après cette union, entre l'empereur & le roi de France. Celui-ci s'empara de la Franche-Comté par la valeur de Chaumont d'Amboise. Il y eut une bataille à Guinegate, où l'avantage fut égal des deux côtés. Un traité, fait à Arras en 1482, termina cette guerre. On y arrêta le mariage du dauphin avec Mar-

guerite, fille de Marie de Bourgogne. Louis XI ne jouit pas long-tems de la joie que lui devoient inspirer ces heureux événemens. Sa santé déperissoit de jour en jour; enfin, sentant la mort approcher, il se renferma au château du Plessis-les-Tours, où l'on n'entroit que par un guichet, & dont les murailles étoient hérissées de pieux de fer. Inaccessible à ses sujets, entouré de gardes, dévoré par la crainte de la mort, par la douleur d'être haï, par les remords & par l'ennui, il fit venir de Calabre un pieux hermite, révérend aujourd'hui sous le nom de S. François de Paule. Il se jeta à ses pieds, il le supplia en pleurant de demander à Dieu la prolongation de ses jours. « Mais le Saint, dit » un orateur célèbre, lui parla » en prophete, & lui dit, » comme un autre Isaïe: *Dis-* » *pone domui tuæ quia morie-* » *ris tu, & non vives.* Sire, » mettez ordre à votre état, » & ce que vous avez de plus » précieux dans votre état, » qui est votre conscience: car » il n'y a pas de miracle pour » vous; votre heure est venue, » & il faut mourir. C'étoit une » parole bien dure pour tout » homme, encore plus pour » un roi, mais sur-tout pour un » roi si attaché à la vie. » Cependant Louis écouta François avec respect, le pria de le disposer à la mort, & expira entre ses bras le 21 août 1483, à 60 ans: heureux si de vifs & sinceres repentirs ont effacé les iniquités de sa vie. Les Chroniques du tems comptent 4000 sujets (nombre sans doute exagéré) exécutés sous son regne,

en public ou en secret. Les cachots, les cages de fer, les chaînes dont on chargeoit les victimes de sa barbare défiance, sont les monumens qu'a laissé ce monarque. Tristan l'Hermitte, prévôt de son hôtel, étoit le juge, le témoin & l'exécuteur de ses vengeances; & ce roi cruel ne craignoit pas d'y assister, après les avoir ordonnées. Lorsque Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, accusé peut-être sans raison du crime de lèse-majesté, fut exécuté en 1477 par ses ordres, Louis XI fit placer sous l'échafaud les enfans de ce prince infortuné, pour recevoir sur eux le sang de leur pere. Ils en sortirent tout couverts, & dans cet état on les conduisit à la Bastille, dans des cachots faits en forme de hottes, où la gêne que leurs corps éprouvoient, étoit un continuel supplice. Ce cruel monarque eut pour ses confidens & pour ses ministres, des hommes dignes de lui; il les tira de la boue: son barbier devint comte de Meulan & ambassadeur: son tailleur, héraut-d'armes: son médecin chancelier. Il abâtardit la nation, en lui donnant ces vils simulacres pour maîtres; aussi sous son regne il n'y eut ni vertu ni héroïsme. L'obéissance & la bassesse tinrent lieu de tout; & le peuple fut enfin tranquille, dit un historien ingénieux, comme les forçats le sont dans une galere. Sa dévotion auroit dû,

par un effet même naturel; adoucir son cœur dur, & corriger son caractère inconstant, bizarre, inquiet & perfide; mais sa dévotion n'étoit que la crainte servile d'une ame basse, pusillanime & égarée. Toujours couvert de reliques & d'images, portant à son bonnet une Notre-Dame de plomb, il lui demandoit pardon de ses assassinats, & en commettoit toujours de nouveaux. Il fit solliciter auprès du pape le droit de porter le surplis & l'aumuce, & de se faire oindre une seconde fois de l'ampoule de Rheims; au-lieu d'implorer la miséricorde de l'Être-Suprême, de laver ses mains souillées de tant de meurtres commis avec le glaive de la justice. Si la nature le fit naître avec un cœur pervers, elle lui donna de grands talens dans l'esprit. Il avoit du courage; il connoissoit les hommes & les affaires. Il avoit, suivant ses expressions, *tout son conseil dans sa tête*: maxime conforme d'ailleurs à son humeur ombrageuse & défiant. Prodigue par politique, autant qu'avare par goût, il savoit donner en roi. Paris, désolé par une contagion, fut repeuplé par ses soins; une police rigoureuse y régnoit. S'il avoit vécu plus long-tems, les poids & les mesures auroient été uniformes dans ses états. Ce fut lui qui établit les postes jusqu'alors inconnues en France (*). Deux cent trente courriers, à

(*) Il est fait mention des chevaux de poste dans le Code Théodosien, au titre *De Cursu Publico*, en la loi 3, 6, 7, 15, &c.; mais ces postes n'étoient pas établies de la manière qu'elles le sont aujourd'hui dans toute l'Europe; c'étoient seulement des chevaux publics. Selon Hérodote, ce fut Cyrus ou Xerxès, qui le premier établit des courriers & des chevaux etc.

les gages, portoient les ordres du monarque & les lettres des particuliers dans tous les coins du royaume. Il est vrai qu'il leur fit payer chèrement cet établissement; il augmenta les tailles de trois millions, & leva, pendant 20 ans, 4 millions 700,000 liv. par an: ce qui pouvoit faire environ 23 millions d'aujourd'hui; au-lieu que Charles VII n'avoit jamais levé par an que 1800 mille francs. En augmentant son pouvoir sur ses peuples par ses rigueurs, il augmenta son royaume par son industrie. L'Anjou, le Maine, la Provence, la Bourgogne & quelques autres grands fiefs, furent réunis sous lui à la couronne. Ce prince a fait recueillir les *Cent Nouvelles nouvelles*, ou Histoires contées par différens seigneurs de sa cour, Paris, Verard, in-fol., sans date; mais dont la belle édition est d'Amsterdam, 1701, 2 vol. in-8°. figures de Hoogue: quand les figures sont détachées de l'imprimé, elles sont plus recherchées (voyez MARGUERITE de Valois). Si on en croit quelques auteurs, c'est sous son regne, en 1469, que le prier de Sorbonne fit venir des imprimeurs de Mayence; Charles VII avoit déjà tâché, quoique sans succès, d'introduire cet art en France (voy. JENSON). Du-

clos, historiographe de France, a publié l'*Histoire* de ce prince en 3 vol. in-12: elle est curieuse, intéressante & bien écrite. Il y en a une autre par mademoiselle de Luffan en 6 vol. « Une réflexion, dit un » critique éclairé, qu'il ne faut » pas perdre de vue dans ce » qui regarde Louis XI, c'est » que ses délits & ses mauvaises qualités n'auroient pas » tant provoqué le courroux » philosophique, s'il n'avoit » en même tems respecté la » Religion. S'il avoit été impie » & cruel à la fois, il devoit un des héros chéris du » siècle. Il est vrai que l'incon- » séquence en matière de piété » est particulièrement odieuse » aux gens de bien, & que » la Religion souffre plus de » ce mélange & de cet odieux » contraste, que de l'impiété » manifeste & déclarée: mais » il est également vrai que la » haine du Christianisme s'at- » tache même à ses dehors, » & pardonneroit, justifieroit » peut-être les crimes les plus » atroces, s'ils étoient assaison- » nés d'une dose d'athéisme ».

LOUIS XII, roi de France, naquit à Blois en 1462 de Charles, duc d'Orléans, & de Marie de Cleves; & parvint à la couronne en 1498, après la mort de Charles VIII. Son hu-

poste, afin d'être instruit avec plus de diligence de tout ce qui se passoit dans toute l'étendue de l'empire. Le mot de *poste* vient de ce que les chevaux sont posés (*posti*) d'intervalle en intervalle, & l'on attribue à Louis XI, d'avoir ordonné le changement des chevaux de deux lieues en deux lieues pour une plus grande promptitude; au-lieu que les Perses n'en plaçoient qu'au bout de l'espace de chemin qu'un cheval pouvoit faire par jour. L'ordre n'étoit pas si bon dans l'empire Romain: les couriers étoient réduits à contraindre les villes, ou les particuliers, à leur fournir des chevaux. Ce fut l'empereur Adrien qui déchargea le peuple de cette nécessité.

meur bienfaisante ne tarda pas d'éclater ; il soulagea le peuple & pardonna à ses ennemis. Louis de la Trimouille l'avoit fait prisonnier à la bataille de St-Aubin ; il craignoit son ressentiment ; il fut rassuré par ces belles paroles : *Ce n'est point au roi de France à venger les querelles du duc d'Orléans*. Epris de l'esprit de conquêtes , il jeta ses vues sur le Milanès , sur lequel il prétendoit avoir des droits par son aïeule Valentine , sœur unique du dernier duc de la famille des Visconti. Ludovic Sforce en étoit possesseur : le roi envoya une armée contre lui en 1499 , & dans moins de 20 jours le Milanès fut à lui. Il fit son entrée dans la capitale le 6 octobre de la même année ; mais par une de ces révolutions si ordinaires dans les guerres d'Italie , le vaincu rentra dans son pays d'où on l'avoit chassé , & recouvra plusieurs places. Sforce , dans ce rétablissement passager , payoit un ducat d'or pour chaque tête de François qu'on lui portoit. Louis XII fit un nouvel effort ; il renvoya Louis de la Trimouille , qui reconquit le Milanès. Les Suisses qui gardoient Sforce le livrerent au vainqueur. Maître du Milanès & de Genes , le roi de France voulut encore avoir Naples ; il s'unit avec Ferdinand le Catholique pour s'en emparer. Cette conquête fut faite en moins de 4 mois , l'an 1501. Frédéric , roi de Naples , se remit entre les mains de Louis XII , qui l'envoya en France avec une pension de 120,000 livres de notre monnoie d'aujourd'hui. A peine Naples fut-il conquis , que Ferdinand le Ca-

tholique s'unit avec Alexandre VI pour en chasser les François. Ses troupes , conduites par Gonsalve de Cordoue , qui mérita si bien le titre de *Grand-Capitaine* , s'emparèrent en 1503 de tout le royaume , après avoir gagné les batailles de Seminare & de Cerignole. Cette guerre finit par un traité honteux en 1505. Le roi y promettoit la seule fille qu'il eût d'Anne de Bretagne au petit-fils de Ferdinand , à ce prince depuis si terrible à la France sous le nom de Charles-Quint ; la dot devoit être composée de la Bourgogne & de la Bretagne , & on abandonnoit Milan & Genes , sur lesquels on cédoit ses droits. Ces conditions parurent si onéreuses aux Etats assemblés à Tours en 1506 , qu'ils arrêterent que ce mariage ne se feroit point. Les Génois se révolterent la même année contre Louis XII. Il repassa les Monts , les défit , entra dans leur ville en vainqueur , & leur pardonna. L'année 1508 fut remarquable par la ligue de Cambray , formée par JULES II (voyez l'article de ce pontife). Le roi de France y entra , & défit les Vénitiens à la bataille d'Aignadel le 14 mai 1509. La prise de Crémone , de Padoue & de plusieurs autres places , fut le fruit de cette victoire. Jules II , qui avoit obtenu par les armes de Louis XII à-peu-près ce qu'il vouloit , n'avoit plus d'autre crainte que celle de voir les François en Italie. Il se liguait contre eux. Le jeune Gaston de Foix , duc de Nemours , repoussa une armée de Suisses , prit Bologne , & gagna en 1512 la bataille de Ravenne , où il

perdit la vie. La gloire des armes Françoises ne se soutint pas ; le roi étoit éloigné, les ordres arrivoient trop-tard & quelquefois se contredisoient. Son économie, quand il falloit prodiguer l'or, donnoit peu d'émulation. L'ordre & la discipline étoient inconnus dans les troupes. En moins de trois mois les François furent hors de l'Italie. Le maréchal Trivulce, qui les commandoit, abandonna, l'une après l'autre, toutes les villes qu'ils avoient prises, du fond de la Romagne aux confins de Savoie. Louis XII eut la mortification de voir établir dans Milan, par les Suiffes, le jeune Maximilien Sforce, fils du duc, mort prisonnier dans ses états. Genes, où il avoit étalé la pompe d'un roi asiatique, reprit sa liberté & chassa les François. Elle fut soumise de nouveau ; mais la perte de la bataille de Novarre, gagnée par les Suiffes contre la Trimoille le 6 juin 1513, fut l'époque de la totale expulsion des François. L'empereur Maximilien, Henri VIII & les Suiffes, attaquèrent à la fois la France. Les Anglois mirent le siege devant Téroüane, qu'ils prirent après la journée de Guinegate, dite la *Journée des Eperons*, où les troupes Françoises furent mises en déroute sans presque livrer de combat. La prise de Tournay suivit celle de Téroüane. Les Suiffes assiégèrent Dijon, & ne purent être renvoyés qu'avec 20,000 écus comptant, une promesse de 4000, & sept otages qui en répondoient. Louis XII, battu de tous côtés, a recours aux négociations ; il fait un traité avec

Léon X, renonce au conciliabule de Pise & reconnoît le concile de Latran ; il en fait un autre avec Henri VIII, & épouse sa sœur Marie, pour laquelle il donne un million d'écus. Il avoit alors 53 ans, & étoit d'une santé fort délicate : il mourut au bout de 2 mois de mariage, en 1515. Si Louis XII fut malheureux au-dehors de son royaume, il fut heureux au-dedans. On ne peut reprocher à ce roi que la vente des charges. Il en tira en 17 années la somme de 1200 mille liv. dans le seul diocèse de Paris ; mais les tailles & les aides furent modiques. Il auroit été plus loué, si, en imposant des tributs nécessaires, il eût conservé l'Italie ; ou plutôt si renonçant à des conquêtes lointaines, incertaines & peu justes, il avoit épargné le sang de ses sujets, & donné ses soins à la bonne administration d'un beau & grand royaume qui pouvoit suffire à son ambition : mais on peut en quelque sorte pardonner ces fautes, en faveur des qualités précieuses de bon roi, de prince humain & équitable. Lorsqu'il alloit à la guerre, il se faisoit suivre de quelques hommes vertueux & éclairés ; chargés, même en pays ennemi, d'empêcher le désordre & de réparer le dommage lorsqu'il avoit été fait. Ces principes de probité furent sur-tout remarqués après la prise de Genes, qui avoit secoué le joug de la France. Son avant-garde ayant pillé quelques maisons du fauxbourg S. Pierre d'Arena, le prince, quoique personne ne se plaignît, y envoya des gens de confiance pour examiner à quoi se pouvoit

monter la perte, & ensuite de l'argent pour payer la valeur de ce qui avoit été pris. L'Alviane, général des Vénitiens, ayant été pris à la bataille d'Aignadel, fut conduit au camp François, où il fut traité avec toute l'honnêteté possible. Ce général, plus aigri par l'humiliation de sa défaite, que touché de l'humanité de son vainqueur, ne répondit aux démonstrations les plus consolantes, que par une fierté brusque & dédaigneuse. Louis se contenta de le renvoyer au quartier où l'on gardoit les prisonniers. *Il vaut mieux le laisser,* dit-il; *je m'emporterois & j'en serois fâché. Je l'ai vaincu, il faut me vaincre moi-même.* Cependant il avoit quelquefois des accès de colere, où il n'étoit plus maître de lui-même, & n'écoutoit plus que la fougue de cette passion aveugle (voyez JULES II). Son Edit de 1499, a rendu sa mémoire chere à tous ceux qui administrent la justice & à ceux qui l'aiment. Il ordonne par cet édit qu'on *suive toujours la loi, malgré les ordres contraires que l'importunité pourroit arracher du monarque.* Louis XII fut le premier des rois qui mit le laboureur à couvert de la rapacité du soldat, & qui fit punir de mort les gendarmes qui rançonnoient le paysan. Les troupes ne furent plus le fléau des provinces, & loin de vouloir les en éloigner, les peuples les demandèrent. Il étoit affable, doux, careffant; il égayoit la conversation par des bons mots, plaisans sans être malins. On lui reproche avec raison d'avoir répudié la reine Jeanne, après un long mariage, quoique le pape Alexandre VI ait paru

admettre ses raisons de nullité (voyez JEANNE DE FRANCE). On a imprimé ses *Lettres* au cardinal d'Amboise, Bruxelles, 1712, 4 vol. in-12. L'abbé Tailhié a donné sa *Vie*, Paris, 1755, 3 vol. in-8°. Louis XII avoit pris pour devise le *Porc-Epic* avec ces mots, *Cominus & eminus*, qui en étoient l'ame. L'académie Françoisise ayant proposé en 1787 pour prix, l'Eloge de Louis XII, la mémoire de ce prince fut barbouillée par tous les lieux communs du philosophisme; il n'y eut qu'une piece écrite d'une maniere digne de la vérité & de l'histoire, & ce ne fut pas celle que l'academie couronna.

LOUIS XIII, surnommé le *Juste*, né à Fontainebleau en 1601 de Henri IV & de Marié de Médicis, monta sur le trône en 1610, après l'assassinat de son pere, sous la tutelle & la régence de sa mere. Cette princesse changea le système politique du regne précédent, & dépensa en profusions, pour acquérir des créatures, tout ce que Henri-le-Grand avoit amassé pour rendre sa nation puissante. Les troupes à la tête desquelles il alloit combattre, furent licenciées; son fidele ministre, son ami Sully se retira de la cour; l'état perdit sa considération au-dehors & sa tranquillité au-dedans. Les princes du sang & les grands seigneurs, le maréchal de Bouillon à leur tête, remplirent la France de factions. On appaisa les mécontents par le traité de Ste.-Menehould, le 15 mai 1614; on leur accorda tout, & ils se soumirent pour quelque tems. Le roi, ayant été déclaré majeur le 2 octobre de la

la même année, convoqua le 27 suivant les Etats-Généraux. Le résultat de cette assemblée fut de parler de beaucoup d'abus, de disserter sur les maux publics, sans pouvoir remédier presque à aucun. La France resta dans le trouble, gouvernée par le Florentin Concini, connu sous le nom de *Maréchal d'Ancre*. Cet homme obscur, parvenu tout-à-coup au faite de la grandeur, disposa de tout en ministre despotique, & fit de nouveaux mécontents. Henri II, prince de Condé, se retire encore de la cour, publie un manifeste sanglant, se ligue avec les huguenots toujours prêts à prendre les armes. Ces troubles n'empêcherent point le roi d'aller à Bourdeaux, où il épousa Anne d'Autriche, infante d'Espagne. Cependant il avoit armé contre les rebelles; mais les soldats produisant peu de chose, on eut recours aux négociations. Le roi conclut avec lui la paix à Loudun en 1615; mais apprenant qu'il tramoit de nouveaux projets, il le fit mettre à la Bastille peu de tems après. Les princes, à la nouvelle de cet emprisonnement, se préparèrent à la guerre; ils la firent avec peu de succès, & elle finit tout-à-coup par la mort du *maréchal d'Ancre*. Le roi, mécontent de la dépendance où son ministre le tenoit, & conduit par les conseils de Luynes son favori, consentit à l'emprisonnement de Concini. Vitri, chargé de l'ordre, voulut l'exécuter; & sur la résistance du *maréchal*, il le tua sur le pont du Louvre le 24 octobre 1617. L'éloignement de Marie de Médicis reléguée à Blois, suivit ce

Tome V.

meurtre. Le duc d'Epéron, qui lui avoit fait donner la régence, alla la tirer de cette ville, & la mena dans ses terres à Angoulême. On l'avoit haïe toute-puissante, on l'aima malheureuse. Louis XIII voyant les dispositions du peuple, chercha à se raccommoier avec sa mere, & y réussit par le moyen de l'évêque de Luçon, si connu & si craint depuis sous le nom de cardinal de *Richelieu*. La paix se fit à Angoulême en 1619; mais à peine fut-elle signée, qu'on pensa à la violer. La reine, conseillée par l'évêque de Luçon, qui vouloit faire acheter sa médiation, prit de nouveau les armes; mais elle fut obligée de les quitter bientôt après. Le roi, après s'être montré dans la Normandie pour appaiser les mécontents, passa à Angers où sa mere étoit retirée, & la força à se soumettre. La mere & le fils se virent à Brissac en versant des larmes, pour se brouiller ensuite plus que jamais. La nomination de Richelieu au cardinalat fut le seul fruit de ce traité. Louis XIII réunit alors le Béarn à la couronne par un édit solennel. Cet édit, donné en 1620, restituoit aux Catholiques les églises dont les Protestans s'étoient emparés, & érigeoit en parlement le conseil de cette province. Ce fut l'époque des troubles que les Huguenots exciterent sous ce regne. Rohan & Soubise furent les chefs des factieux. Le projet des Calvinistes étoit de faire de la France une république; ils la divisèrent en 8 cercles, dont ils comptoient donner le gouvernement à des seigneurs de

L i

leur parti. Ils offrirent à Lesdiguières le généralat de leurs armées & 100,000 écus par mois; mais Lesdiguières aima mieux les combattre, & fut fait maréchal-général des armées du roi. Luynes, devenu connétable en même tems, marcha contre les rebelles vers la Loire, en Poitou, en Béarn, dans les provinces méridionales. Le roi étoit à la tête de cette armée. Presque toutes les villes lui ouvrirent leurs portes; il soumit plus de 50 places. Ses armes, victorieuses dans tout le royaume, échouèrent devant Montauban, défendu par le marquis de la Force; il fut obligé de lever le siège, quoiqu'il y eût mené six maréchaux de France; le nombre des chefs fut nuisible par le défaut de subordination. Luynes étant mort le 15 décembre de la même année 1621, Louis XIII n'en continua pas moins la guerre. Les avantages & les désavantages furent réciproques de part & d'autre. Le roi donna une grande marque de courage en Poitou, lorsqu'à minuit, à la tête de ses gardes, il passa dans l'isle de Riez (que quelques auteurs ont mal-à-propos confondue avec l'isle de Ré), & en chassa Soubise, après avoir défait les troupes qui défendoient ce poste. Il ne se signala pas moins au siège de Royan en Saintonge; il monta 3 ou 4 fois sur la banquette pour reconnoître la place, avec danger évident de sa vie. Cependant les Huguenots se lassoient de la guerre; on leur donna la paix en 1623. Pendant cette courte paix, Louis XIII rétablit la tranquillité dans la

Valteline en 1624, & secourut en 1625 le duc de Savoie contre les Génois. Les troupes Françaises & les Piémontoises firent quelques conquêtes, qu'elles reperdirent presque aussitôt. Les huguenots toujours inquiets & rebelles avoient recommencé la guerre, continuant à vérifier par l'effet, le mot de Charles IX: *D'abord vous ne demandiez qu'une petite liberté, bientôt vous voudrez être les maîtres & nous chasser du royaume.* La Rochelle, le boulevard des Calvinistes, reprend les armes, & est secourue par l'Angleterre. Les vaisseaux Anglois furent vaincus près de l'isle de Ré; & cette isle, dont les rebelles s'étoient rendus maîtres, fut de nouveau à la France. Richelieu méditoit un coup plus important, la prise de la Rochelle même. Une femme (c'étoit la mere du duc de Rohan, chef des hérétiques révoltés) défendit cette ville pendant un an contre l'armée royale, contre l'activité du cardinal de Richelieu & contre l'intrépidité de Louis XIII, qui affronta plus d'une fois la mort à ce siège. Elle se rendit enfin le 28 octobre 1628, après avoir souffert toutes les extrémités de la famine. On dut la reddition de cette place à une digue de 747 toises de long, que le cardinal de Richelieu fit construire, à l'exemple de celle qu'Alexandre le Grand fit autrefois élever devant Tyr, & Alexandre de Parme devant Anvers. Cette digue dompta la mer, la flotte Angloise & les Rochellois (voyez GUITON & MÉTÉZEAU). Les Anglois travaillèrent en vain à la forcer; ils furent obligés de se

tourner en Angleterre, & le
 roi entra enfin dans la ville
 rebelle, qui, depuis Louis XI
 jusqu'à Louis XIII, avoit été
 armée contre ses maîtres. Ce
 dernier siege coûta 40 millions.
 Les fortifications furent démo-
 lies, les fossés comblés, les
 privileges de la ville anéantis,
 & la Religion Catholique ré-
 tablée. Les philosophistes de
 nos jours déclament contre
 cette expédition, devenue in-
 dispensable au repos du royau-
 me. Un écrivain judicieux &
 équitable a réfuté leurs décla-
 mations, en s'adressant aux
 Huguenots eux-mêmes. « Les
 » temples sont profanés, dit il,
 » les choses saintes outragées
 » & brûlées, l'asyle des cloîtres
 » violé, les vierges saintes
 » sont déshonorées, l'autel est
 » ébranté, le trône lui-même
 » est menacé. De sourdes conf-
 » pirations ont été découver-
 » tes, & la révolte a éclaté.
 » Il est tems de mettre fin à
 » tant d'excès; trop long-
 » tems on les a dissimulés.
 » C'est par l'impunité que s'est
 » accrue votre audace. Contre
 » des maux aussi grands, il
 » faut employer des remedes
 » violens. Subissez, il en est
 » tems, la peine due à tant
 » d'attentats, & qu'un exem-
 » ple, terrible mais nécessaire,
 » arrête enfin les progrès du
 » mal qui ne pourra s'accroître,
 » sans entraîner la ruine en-
 » tiere, non pas de l'Eglise
 » seulement, mais de l'état
 » entier. Cependant vous pou-
 » vez encore éviter le châti-
 » ment. Si nous armons contre
 » vous des soldats pour arrêter
 » & punir vos excès, nous
 » vous envoyons des mission-

» naires zélés pour éclairer
 » vos consciences. Ouvrez les
 » yeux à la vérité; abjurez vos
 » erreurs; rentrez dans le sein
 » de l'Eglise; & vous nous ver-
 » rez oublier vos fureurs pas-
 » sées, & vous embrasser com-
 » me des freres. Croyez, même
 » au fond du cœur, tout ce
 » qu'il vous plaira. Conformez-
 » vous seulement à l'extérieur,
 » au culte dominant. En intro-
 » duire un autre, c'est trou-
 » bler l'harmonie & la tran-
 » quillité de l'état. Nous avons
 » la possession & la vérité pour
 » nous; & si vous persistez à
 » vouloir nous dépouiller, n'est-
 » il pas juste que nous son-
 » gions enfin à nous défendre,
 » & à repousser la force par
 » la force? La prise de la
 Rochelle fut suivie d'un édit
 appelé l'*Edit de Grace*, dans
 lequel le roi parla en souverain
 qui pardonne. Après cet évé-
 nement, si funeste pour le Cal-
 vinisme & si heureux pour la
 France, le roi partit pour se-
 courir le duc de Nevers, nou-
 veau duc de Mantoue, contre
 l'empereur qui lui refusoit l'in-
 vestiture de ce duché. Arrivé
 en Piémont il força le Pas de
 Susé en 1629, ayant sous lui
 les maréchaux de Créqui & de
 Bassompierre; battit le duc de
 Savoie, & signa un traité à
 Susé, par lequel ce prince lui
 remit cette ville pour sûreté
 de ses engagements. Louis XIII
 fit ensuite lever le siege de
 Casal, & mit son allié en pos-
 session de son état. Le duc de
 Savoie n'ayant rien exécuté du
 traité de Susé, la guerre se
 renouvella en Savoie, en Pié-
 mont & dans le reste de l'Italie.
 Le marquis de Spinola occupoit

le Montferrat avec une armée Espagnole. Le cardinal de Richelieu voulut le combattre lui-même, & le roi le suivit bientôt après. L'armée Françoisise s'empare de Pignerol & de Chambery en 2 jours; le duc de Montmorenci remporte avec peu de troupes une victoire au combat de Veillane sur les Impériaux, les Espagnols & les Savoisiens réunis, en juillet 1630. La même armée défit peu de tems après les Espagnols au pont de Carignan & délivra Casal. Ces succès amenèrent le traité de Quiérasque, conclu en 1631, & ménagé par Mazarin, depuis cardinal. Le duc de Nevers fut confirmé, par ce traité, dans la possession de ses états. Louis XIII & Richelieu, de retour à Paris, y trouverent beaucoup plus d'intrigues qu'il n'y en avoit en Italie entre l'Empire, l'Espagne, Rome & la France. Gaston d'Orléans, frere unique du roi, & la reine-mere, tous deux mécontents & jaloux du cardinal, se retirerent, l'un en Lorraine & l'autre à Bruxelles. Se voyant sans ressource dans ce pays, Gaston porta le malheur qui l'accompagnoit en Languedoc, dont le duc de Montmorenci étoit gouverneur. Montmorenci, engagé dans sa révolte, fut blessé & fait prisonnier à la rencontre de Castelnaudari le 1^{er}. septembre 1631. Le moment de la prise de ce général fut celui du découragement de Gaston & de tout son parti. Le procès fut fait au prisonnier selon la rigueur des loix; & le 30 octobre suivant il eut la tête tranchée à Toulouse, sans que le souvenir de

ses victoires pût le sauver. Gaston, toujours fugitif, avoit passé de Languedoc à Bruxelles, & de Bruxelles en Lorraine. Le duc Charles IV fut la victime de sa complaisance pour lui. Le roi réunit le duché de Bar à la couronne; il s'empara de Lunéville & de Nancy en 1633, & l'année suivante de tout le duché. Gaston ayant fait cette année un traité avec l'Espagne, fut invité à se reconcilier avec le roi, & accepta la paix qu'on lui offrit. Les Espagnols, irrités contre la France, qui protégeoit ouvertement la révolte des Hollandois, surprirent Trèves le 26 mars 1635, égorgerent la garnison Françoisise, & arrêterent prisonnier l'électeur qui s'étoit mis sous la protection du monarque François, contre ce qu'il devoit à l'empereur & au corps Germanique. La guerre fut aussitôt déclarée à l'Espagne; il y eut une Ligue offensive & défensive entre la France, la Savoie & le duc de Parme: Victor-Amédée en fut fait capitaine-général. Les événemens de cette nouvelle guerre, qui dura 13 ans contre l'empereur, & 25 contre l'Espagne, furent mêlés d'abord de bons & de mauvais succès. L'alliance que fit le roi avec les Suédois & les Protestans d'Allemagne porta, contre son intention, un grand coup à la Religion Catholique. On se battit en Alsace, en Lorraine, en Franche-Comté & en Provence, où les Espagnols avoient fait une descente. Le duc de Rohan les défit sur les bords du Lac de Cosme, le 18 avril 1636; mais ils prenoient Corbie d'un

autre côté. Cet échec met l'ef-
froi dans Paris; on y leva 20,000
hommes, laquais pour la plu-
part, ou apprentis. Le roi
s'avance en Picardie, & donne
au duc d'Orléans la lieute-
nance-générale de son armée,
forte de 50,000 hommes. Les
Espagnols furent obligés de
repasser la Somme; & les Im-
périaux qui avoient pénétré en
Bourgogne, se virent repoussés
jusqu'au Rhin par le cardinal
de la Valette & le duc de
Weimar, qui leur firent périr
près de 8000 hommes. L'an-
née suivante, 1637, fut encore
plus favorable à la France. Le
comte d'Harcourt reprit les
îles de Lérins, qu'occupoient
les Espagnols depuis 2 ans. Le
maréchal de Schomberg les bat-
tit en Roussillon; le duc de
Savoie & le maréchal de Cré-
qui, en Italie: tandis que le
cardinal de la Valette prenoit
Landreci & la Capelle; le ma-
réchal de Châtillon, Yvoi &
Damvilliers, & que le duc de
Weimar battoit les Lorrains.
Ce général soutint la gloire des
armes Françaises en 1638. Il
gagna une bataille complète,
dans laquelle il fit 4 généraux
de l'empereur prisonniers, en-
tr'autres le fameux Jean de
Wert. Louis XIII eut, l'année
suivante 1639, six armées sur
pied; l'une vers les Pays-Bas,
une autre vers le Luxembourg,
la 3^e. sur les frontières de Cham-
pagne, la 4^e. en Languedoc, la
5^e. en Italie, la 6^e. en Piémont.
Celle de Luxembourg, com-
mandée par le marquis de Feu-
quieres, qui assiégeoit Thion-
ville, fut défaite par Piccolo-
mini. La fin de l'année 1640
fut plus heureuse: la France fit

naître une révolte en Cata-
logne, & envahit cette pro-
vince. Cependant le Portugal
s'étoit révolté contre l'Es-
pagne, & avoit donné le sceptre
au duc de Bragance. On né-
gocioit toujours en faisant la
guerre; elle étoit au-dedans
& au-dehors de la France. Le
comte de Soissons, inquieté
par le cardinal de Richelieu,
signa un traité avec l'Espagne,
& fit des rebelles dans le
royaume. Il remporta, le 6
juillet 1641, une victoire à la
Marfée, près de Sedan, qui
auroit été funeste au cardinal,
si le vainqueur n'y avoit trouvé
la mort. Le maréchal de la
Meilleraie & le maréchal de
Brezé eurent quelques succès
en Allemagne. La guerre y fut
continué en 1642 avec désa-
vantage; mais on fut plus heu-
reux ailleurs. La Meilleraie fit
la conquête du Roussillon. Tan-
dis qu'on enlevoit cette pro-
vince à la maison d'Autriche,
il se formoit une conspiration
contre le cardinal (*voyez CINQ-
MARS*). Pendant ces intrigues
sanglantes, Richelieu & Louis
XIII, tous deux atteints d'une
maladie mortelle, étoient près
de descendre au tombeau: ils
moururent l'un & l'autre; le
ministre le 4 décembre 1642, &
le roi le 14 mai 1643, dans la
42^e. année de son âge, à pareil
jour que son pere Henri IV,
après un regne de 33 ans. Les
vues de ce prince étoient droi-
tes, son esprit sage & éclairé,
ses mœurs pures, son cœur
porté à la piété. Il n'eut point
à se reprocher ces passions hon-
teuses qui déshonorent le trône.
d'un si grand nombre de princes.
» Ses amours, dit un historien.

» étoient purement spirituels
 » d'ame à ame, & les jouis-
 » sances en étoient vierges.
 » Jamais il n'usa de la moindre
 » liberté envers les femmes.
 » La reine ayant un jour reçu
 » un billet, l'attacha à la tapis-
 » serie de sa chambre, afin de
 » ne pas oublier d'y répondre.
 » Le roi auquel elle en vouloit
 » faire un mystere, étant en-
 » tré, elle dit à mademoiselle
 » d'Hautefort de prendre &
 » de ferrer ce billet; ce qu'elle
 » fit: le roi voulut le lui ôter,
 » & ils se débattirent assez
 » long-tems en badinant; mais
 » mademoiselle d'Hautefort ne
 » pouvant plus se défendre,
 » mit le billet dans son sein,
 » & le jeu finit, le roi n'ayant
 » pas osé porter sa curiosité
 » plus loin ». Il n'imaginoit
 point, mais il jugeoit bien,
 & son ministre ne le gouver-
 noit qu'en le persuadant. Fils
 & pere de deux des plus grands
 rois que la France ait eus, il
 affermit le trône encore ébranlé
 de Henri IV, & prépara les
 merveilles du regne de Louis
 XIV. Les Catholiques lui ont
 reproché les efforts qu'il fit
 pour maintenir ou rétablir les
 Protestans d'Allemagne contre
 les efforts de l'empereur; mais
 des vues politiques lui cache-
 rent sans doute dans cette cir-
 constance les intérêts de la
 Religion. Il écrivit au pape
 qui s'en plaignoit, qu'il étoit
 prêt à abandonner ses alliés,
 si l'Espagne vouloit l'aider à
 détruire le huguenotisme. Mais
 est-il vraisemblable que l'Es-
 pagne, & l'empereur sur-tout,
 n'eussent pas accepté une telle
 offre, si elle avoit été faite
 sérieusement? Sa Vie a été

écrite par le Vassor, le Pere
 Griffet, Dupin, M. de Bury;
 celle-ci est en 4 vol. in-12. Un
 Protestant publia, en 1643, le
 prétendu *Codicile de Louis XIII*,
 2 petits vol. in-18. C'est un
 recueil rempli d'absurdités, &
 si rare qu'il a été vendu jusqu'à
 90 livres. Voyez le *Mercur de
 France*, septembre 1754, page
 78 & suiv.

LOUIS XIV, né à Saint-
 Germain-en-Laye le 5 septem-
 bre 1638, fils de Louis XIII &
 d'Anne d'Autriche, fut sur-
 nommé *Dieudonné*, parce que
 les François le regarderent
 comme un présent du Ciel ac-
 cordé à leurs vœux, après 22
 ans de stérilité de la reine. La
 gloire de son regne lui acquit
 ensuite le surnom de *Grand*. Il
 parvint à la couronne le 14
 mai 1643, sous la régence
 d'Anne d'Autriche, sa mere.
 Cette princesse continua la
 guerre contre le roi d'Espagne
 Philippe IV, son frere. Le duc
 d'Enghien, général des armées
 Françaises, gagna la bataille de
 Rocroy, qui entraîna la prise
 de Thionville. Le maréchal de
 Brezé battit peu de tems après
 la flotte Espagnole à la vue de
 Carthagene, tandis que le ma-
 réchal de la Mothe remportoit
 plusieurs avantages en Cata-
 logne. Les Espagnols reprirent
 Lerida l'année d'après, 1644,
 & firent lever le siege de Tar-
 ragone; mais la fortune étoit
 favorable aux François en Al-
 lemagne & en Flandre. Le duc
 d'Enghien se rendit maître de
 Philisbourg & de Mayence;
 Roze prit Oppenheim; & le
 maréchal de Turenne conquit
 Worms, Landau, Neustadt
 & Manheim. L'année suivante,

1645, fut encore plus glorieuse à la France. Le roi étendit ses conquêtes en Flandre, en Artois, en Lorraine & en Catalogne. Torstenson, général des Suédois, alliés de la France, remporta une victoire sur les Impériaux dans la Bohême. Turenne prit Treves & y rétablit l'électeur, devenu libre par la médiation du roi. Le duc d'Enghien (que nous nommerons le prince de Condé) gagna la bataille de Nortlingue, prit Furnes & Dunkerque l'année d'après, & remporta une victoire complète sur l'archiduc dans les plaines de Lens en 1648, après avoir réduit Ypres. Le duc d'Orléans s'étoit distingué par la prise de Courtray, de Bergues & de Mardick; la flotte Espagnole avoit été battue sur les côtes d'Italie par une flotte Françoisse de vingt vaisseaux & vingt galeres, qui composoient presque toute la marine de France; Guébriant avoit pris Rotweil; le comte de Harcourt, Balagnier. Ces succès ne contribuèrent pas peu à la paix conclue à Munster en 1648, entre le roi, l'empereur Ferdinand III, Christine reine de Suede, & les Etats de l'Empire. Par ce traité, Metz, Toul, Verdun & l'Alsace demeurèrent au roi en toute souveraineté. L'empereur & l'Empire lui céderent tous leurs droits sur cette province, sur Brisach, sur Pignerol, & sur quelques autres places. Dans le tems que cette paix avantageuse faisoit respecter la puissance de Louis XIV, ce roi se voyoit réduit par les frondeurs (parti formé contre le cardinal Mazarin, son ministre) à quit-

ter la capitale. Il alloit, avec sa mere, son frere & le cardinal, de province en province, poursuivi par ses sujets. Les Parisiens, excités par le duc de Beaufort, par le coadjuteur de Paris, & sur-tout par le prince de Condé, leverent des troupes, & il en coûta du sang avant que la paix se fit. Les ducs de Bouillon & de la Rochefoucault, partisans des frondeurs, firent soulever la Guienne, qui ne put se calmer que par la présence du roi & de la reine régente. Les Espagnols profitant de ces troubles, faisoient diverses conquêtes par eux-mêmes ou par leurs alliés, en Champagne, en Lorraine, en Catalogne & en Italie; mais le maréchal du Plessis-Praslin les battit à Rethel, & après avoir gagné une bataille contre le maréchal de Turenne, lié avec le duc de Bouillon son frere, il recouvra Château-Porcien & les autres villes situées entre la Meuse & la Loire. Le roi, devenu majeur, tint son lit-de-justice en 1651 pour déclarer sa majorité. L'éloignement du cardinal Mazarin, retiré à Cologne, sembloit avoir rendu la tranquillité à la France: son retour en 1652 ralluma la guerre civile. Le parlement de Paris avoit donné en vain plusieurs arrêts contre lui; ils furent cassés par un arrêt du conseil-d'état. Le prince de Condé se tourna du côté des rebelles, & fut nommé généralissime des armées. Il défit le maréchal d'Hocquincourt à Bléneau; mais ayant été attaqué par l'armée royale dans le fauxbourg S. Antoine, il auroit été fait prisonnier, si

les Parisiens ne lui avoient ouvert leurs portes, & n'avoient fait tirer sur les troupes du roi le canon de la Bastille. On négocia bientôt de part & d'autre pour appaiser les troubles. La cour se vit obligée de renvoyer Mazarin qui en étoit le prétexte. Cependant les Espagnols profitoient de ces querelles pour faire des conquêtes. L'archiduc Léopold prenoit Gravelines & Dunkerque; don Juan d'Autriche, Barcelonne; le duc de Mantoue, Casal; mais à peine la tranquillité fut rendue à la France, qu'ils reprirent ce qu'ils avoient conquis. Les généraux François reprirent Rethel, Ste.-Menehould, Bar, Ligny; le maréchal de Grancey gagna une bataille en Italie contre le marquis de Caracene; on eut des succès en Catalogne; le vicomte de Turenne battit l'armée Espagnole en 1654, réduisit le Quesnoy & fit lever le siege d'Arras. Cet exploit important rassura la France, & le cardinal de Mazarin, retourné de nouveau en France, & dont la fortune, dit le président Hénault, dépendoit presque de l'événement de cette journée. Le roi ne s'y trouva point, & auroit pu y être. Ce fut dans cette guerre qu'il fit sa première campagne: il étoit allé à la tranchée au siege de Stenai; mais le cardinal ne voulut pas qu'il exposât davantage sa personne, de laquelle dépendoient le sort de l'armée & le repos de l'état. Le maréchal de Turenne soutint sa réputation les années suivantes, & se signala sur-tout en 1658; il prit Saint-Venant,

Bourbourg, Mardick, Dunkerque, Furnes, Dixmude, Ypres, Mortagne. Le prince de Condé & don Juan ayant ramassé toutes leurs forces, tenterent en vain de secourir Dunkerque; il les défit entièrement à la journée des Dunes. La paix fut conclue en 1659, dans l'isle des Faisans, par Mazarin & don Louis de Haro, plénipotentiaires des deux puissances, après 24 conférences: c'est ce qu'on nomme *la Paix des Pyrénées*. Les principaux articles de ce traité furent le mariage du roi avec l'infante Marie-Thérèse; la restitution de plusieurs places à l'Espagne, & le rétablissement du prince de Condé. Le mariage du roi, fait à S. Jean-de-Luz avec beaucoup de magnificence, couronna cette paix. Les deux époux revinrent triomphans à Paris, & leur entrée dans cette capitale eut un éclat dont on se souvint long-tems. Le cardinal Mazarin mourut l'année suivante 1661. Le roi, qui par reconnoissance n'avoit osé gouverner de son vivant, prit en main les rênes de son empire, & les tint avec une fermeté qui surprit dans un jeune monarque, qui n'avoit montré jusqu'alors que du goût pour les plaisirs. Il vérifia ce que Mazarin avoit dit de ce prince, en confidence, au maréchal de Gramont: *Il y a de l'étoffe en lui pour faire quatre rois & un honnête homme*. Tout prit une face nouvelle. Il fixa à chacun de ses ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il falloit pour accré-

diter leur ministère, & veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser. Une chambre fut établie pour mettre de l'ordre dans les finances, dérangées par un long brigandage. Le surintendant Fouquet, condamné par des commissaires à un bannissement, eut pour successeur le grand Colbert, ministre qui répara tout, & qui créa le commerce & les arts. Des colonies Françaises partirent pour s'établir à Madagascar & à la Cayenne; les académies des sciences, de peinture & de sculpture furent établies; des manufactures de glaces, de points de France, de toiles, de laines, de tapisseries, furent érigées dans tout le royaume. Le canal de Languedoc pour la jonction des deux mers fut commencé; la discipline rétablie dans les troupes, l'ordre dans la police & dans la justice; tous les arts furent encouragés au-dedans & même au-dehors du royaume; 60 savans de l'Europe reçurent de Louis XIV des récompenses, & furent étonnés d'en être connus. *Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivoit Colbert, il veut être votre bienfaiteur: il vous envoie cette lettre de change comme un gage de son estime.* Un Florentin, un Danois recevoient de ces lettres datées de Versailles. Plusieurs étrangers habiles furent appellés en France, & récompensés d'une manière digne d'eux & du rémunérateur. Louis XIV faisoit à 22 ans ce que Henri IV avoit fait à 50. Né avec le talent de régner, il savoit se faire respecter par les puissances étrangères, au-

tant qu'aimer & craindre par ses sujets. Il exigea une réparation authentique, en 1662, de l'insulte faite au comte d'Estades, son ambassadeur à Londres, par le baron de Bateville, ambassadeur d'Espagne, qui prétendoit le pas sur lui. La satisfaction que lui fit 2 ans après le pape Alexandre VII, de l'attentat des Corfes sur le duc de Créqui, ambassadeur à Rome, ne fut pas moins éclatante. Le cardinal Chigi, légat & neveu du pontife, vint en France pour faire au roi des excuses publiques. Quoique la paix régnât dans tous les états chrétiens, ses armées ne demeurèrent pas oisives; il envoya contre les Maures une petite armée qui prit Gigeri, & secourut les Allemands contre les Turcs. Ses troupes, conduites par les comtes de Coligny & de la Feuillade, contribuèrent beaucoup à la victoire de Saint-Gothard, en 1664. Ses armes triomphoient sur mer comme sur terre. Le duc de Beaufort prit & coula à fond un grand nombre de vaisseaux Algériens, mais il périt dans cette action. Les Anglois & les Hollandois étoient alors en dispute pour le commerce des Indes Occidentales. Le roi, allié avec ces derniers, les secourut contre les premiers. Il y eut quelques batailles navales; les Anglois perdirent l'île de Saint-Christophe, mais ils y rentrèrent par la paix conclue à Breda en 1667. Philippe IV, pere de la reine, étoit mort deux ans auparavant; le roi croyoit avoir des prétentions sur son héritage & surtout sur les Pays-Bas. Il mar-

cha en Flandre pour les faire valoir, comptant plus sur ses forces que sur ses raisons. Il étoit à la tête de 35,000 hommes; Turenne étoit sous lui le général de cette armée. Louvois, nouveau ministre de la guerre, & digne émule de Colbert, avoit fait des préparatifs immenses pour la campagne. Des magasins de toute espèce étoient distribués sur la frontière. Louis couroit à des conquêtes assurées. Les Espagnols, qui n'avoient pas même imaginé que le roi pût envahir leurs états au milieu de la paix, n'avoient fait aucuns préparatifs. Il entra dans Charleroi comme dans Paris. Ath, Tournay furent prises en deux jours; Furnes, Armentieres, Courtray, Douay ne tinrent pas davantage. Lille, la plus florissante ville de ces pays, la seule bien fortifiée, capitula après 9 jours de siège. La conquête de la Franche-Comté, faite l'année suivante 1668, fut encore plus rapide. Louis XV entra dans Dole au bout de 4 jours de siège, 12 jours après son départ de Saint-Germain. Enfin, dans 3 semaines, toute la province lui fut soumise. Tant de fortune réveilla l'Europe assoupie: un traité entre la Hollande, l'Angleterre & la Suède, pour tenir la balance de l'Europe & réprimer l'ambition du jeune roi, fut proposé & conclu en 5 jours; mais il n'eut aucun effet guerrier, & produisit la paix qui se fit avec l'Espagne à Aix-la-Chapelle, le 2 mai de la même année. Le roi rendit la Franche-Comté, & garda les villes conquises dans les Pays-Bas. Pendant cette paix, Louis continua comme il avoit com-

mencé, à régler, à fortifier, à embellir son royaume. Les ports de mer, auparavant déserts, furent entourés d'ouvrages pour leur ornement & leur défense, couverts de navires & de matelots, & contenoient déjà 60 grands vaisseaux de guerre. L'hôtel des Invalides, où des soldats blessés & vainqueurs trouvent les secours spirituels & temporels, s'élevait en 1671 avec une magnificence vraiment royale. L'observatoire étoit commencé depuis 1665. On traçoit une méridienne d'un bout du royaume à l'autre. L'académie de St-Luc étoit fondée à Rome pour former nos jeunes peintres. Les traductions des bons auteurs Grecs & Latins s'imprimoient au Louvre à l'usage du *Dauphin*, confié aux plus éloquens & aux plus savans hommes de l'Europe. Rien n'étoit négligé. On bâtissoit des citadelles dans tous les coins de la France, & on formoit un corps de troupes composé de 400,000 soldats. Louis XIV résolut de conquérir les Pays-Bas, & commença par la Hollande en 1672. Au mois de mai il passa la Meuse avec son armée, commandée sous lui par le prince de Condé & par le maréchal de Turenne. Les places d'Orsoi, Burick, Wessel, Rhinberg, Emmerick, Groll, furent réduites en 6 jours. Toute la Hollande s'attendoit à passer sous le joug, dès que le roi seroit au-delà du Rhin; il y fut bientôt. Ses troupes traverserent ce fleuve en présence des ennemis. La reddition de plus de 40 places, la plupart mal défendues ou mal pourvues, fut le fruit de ce

passage. Les provinces de Gueldre, d'Utrecht & d'Overissel se rendent. Les Etats, assemblés à La Haye, se sauvent à Amsterdam avec leurs biens & leurs papiers. Dans cette extrémité ils font percer les digues qui retenoient les eaux de la mer. Amsterdam fut comme une vaste forteresse au milieu des flots. Il n'y avoit plus de conquêtes à faire dans un pays inondé. Louis quitte son armée, laissant Turenne & Luxembourg achever la guerre. L'Europe, effrayée de ses succès, étoit dès-lors conjurée contre lui. L'empereur, l'Espagne, l'électeur de Brandebourg, réunis, étoient de nouveaux ennemis à combattre. Louis XIV, afin de regagner la supériorité d'un autre côté, s'empara de la Franche-Comté. Turenne entra dans le Palatinat où ses troupes commirent des excès horribles. Le comte de Schomberg battit les Espagnols dans le Rouffillon. Le prince de Condé livra à Senef, au prince d'Orange, une bataille dont les deux partis s'attribuerent le succès. Turenne, qui avoit passé le Rhin à Philisbourg, remporta plusieurs avantages sur le vieux Caprara, sur Charles IV, duc de Lorraine, sur Bournonville. Ce général, sachant tour-à-tour reculer comme Fabius & avancer comme Annibal, vainquit l'électeur de Brandebourg à Turckheim en 1675, tandis que les autres généraux de Louis XIV soutenoient la gloire de ses armes. Tant de prospérités furent troublées par la mort de Turenne. Ce général fut tué d'un coup de canon au milieu de ses victoires, dans le tems

qu'il se croyoit sûr de battre Montecuculli. L'armée Française fut obligée à la retraite; les Impériaux passèrent le Rhin & entrèrent en Alsace; mais ils ne purent s'y maintenir long-tems. Le maréchal de Créqui fut mis en déroute au combat de Confarbruck, & fait prisonnier dans Treves. La fortune fut entièrement pour les François en 1676. Le duc de Vivonne, secondé par du Quesne, lieutenant-général de l'armée navale de France, gagna deux batailles contre Ruyter, amiral de Hollande, qui périt dans la dernière, & qui fut regretté par Louis XIV comme un grand homme. Ce monarque étoit alors en Flandre, où Condé, Bouchain, Aire & le fort de Linck reçurent ses loix. La campagne de 1677 s'ouvrit par la prise de Valenciennes & de Cambray. Philippe, duc d'Orléans, frere unique du roi, gagna contre le prince d'Orange la bataille de Cassel, lieu célèbre par la victoire qu'un autre Philippe, roi de France, y avoit remportée 350 ans auparavant. Le maréchal de Créqui battit le prince Charles de Lorraine auprès de Strasbourg, l'obligea de repasser le Rhin, & ayant repassé lui-même, assiégea & prit Fribourg. Les succès n'étoient pas moindres en Flandre & en Allemagne. Le roi forma lui-même en 1678 le siege de Gand & celui d'Ypres, & se rendit maître de ces deux places. L'armée d'Allemagne, sous les ordres de Créqui, mit les ennemis en déroute à la tête du pont de Rheinsfeld, & brûla celui de Strasbourg, après en avoir occupé tous les forts en pré-

sence de l'armée ennemie. Cette glorieuse campagne finit par la paix, qui fut signée par toutes les puissances en 1678. Il y eut trois traités; l'un entre la France & la Hollande; le 2e. avec l'Espagne; le 3e. avec l'empereur & avec l'Empire, à la réserve de l'électeur de Brandebourg. Par ces traités la France resta en possession de la Franche-Comté, d'une partie de la Flandre, & de la forteresse de Fribourg. Ce qu'il y eut de remarquable dans le traité signé avec les Hollandois, c'est qu'après avoir été l'unique objet de la guerre de 1672, ils furent les seuls à qui tout fut rendu. On venoit de signer cette paix à Nimegue, lorsque le prince d'Orange, qui n'en étoit pas encore authentiquement informé, livra le sanglant & inutile combat de St-Denys, où les François & les ennemis firent une perte à-peu-près égale. Louis XIV ayant dicté des loix à l'Europe, victorieux depuis qu'il régnoit, n'ayant assiégé aucune place qu'il n'eût prise, à la fois conquérant & politique, mérita le surnom de *Grand*, que l'hôtel-de-ville de Paris lui défera en 1680. Ce monarque fit de la paix un tems de conquête; l'or, l'intrigue & la terreur lui ouvrirent les portes de Strasbourg & de Casal: le duc de Mantoue, à qui appartenoit cette dernière ville, y laissa mettre garnison François. Louis XIV, craint par-tout, ne songea qu'à se faire craindre davantage. Le pape Innocent XI ne s'étant pas montré favorable au dessein qu'avoit le roi d'étendre le droit de régale sur tous les diocèses de sa nomina-

tion, ce prince fit donner en 1682, une déclaration par le clergé de France, renfermée en 4 propositions. La première est, que le pape n'a aucune autorité sur le temporel des rois; la deuxième, que le concile est au-dessus du pape; la troisième, que l'usage de la puissance apostolique doit être réglé par les canons; & la quatrième, qu'il appartient principalement au pape de décider en matière de foi; mais que ses décisions ne sont irréformables qu'après que l'Eglise les a reçues (voyez INNOCENT XII, SOARDI, SFONDRATI). Le différend avec le pontife fut poussé au point de s'emparer du Comtat & à faire craindre les dernières extrémités. L'affaire des franchises qu'Innocent vouloit abolir, augmenta encore l'animosité réciproque: & l'on peut dire que le roi s'opiniâtra peu sagement à maintenir un abus que l'empereur & les autres princes avoient laissé abolir sans répugnance. La conduite que Lavardin de Beaumanoir tint à Rome à cette occasion, étoit peu digne d'un ambassadeur de France. Louis donnoit en même tems son attention à divers autres objets. Il établit une chambre contre les empoisonneurs, qui en ce tems-là infectoient la France. Une chaire de droit François fut fondée, tandis que d'habiles gens travailloient à la réforme des loix. Le canal de Languedoc fut enfin navigable en 1681. Le port de Toulon sur la Méditerranée fut construit à frais immenses, pour contenir 60 vaisseaux de ligne, avec un arsenal & des magasins magnifiques; sur l'océan, le port de Brest se formoit avec la même

grandeur ; Dunkerque , le Havre-de-Grace se remplissoient de vaisseaux ; la nature étoit forcée à Rochefort ; des compagnies de cadets dans les places , de gardes marines dans les ports , furent instituées , & composées de jeunes gens qui apprenoient tous les arts convenables à leur profession , sous des maîtres payés du trésor public ; 60,000 matelots étoient retenus dans le devoir par des loix aussi séveres que celles de la discipline militaire ; enfin , on comptoit plus de 100 gros vaisseaux de guerre , dont plusieurs portoient cent canons : ils ne restoit pas oisifs dans les ports. Les escadres , sous le commandement de du Quesne , nettoyoient les mers infestées par les corsaires de Barbarie. Alger fut bombardée en 1684 ; & les Algériens obligés de faire toutes les soumissions qu'on exigea d'eux. Ils rendirent tous les esclaves chrétiens , & donnerent encore de l'argent. L'état de Genes ne s'humilia pas moins devant Louis XIV que celui d'Alger. Genes avoit vendu de la poudre aux Algériens & des galeres aux Espagnols ; elle fut bombardée la même année , & n'obtint sa tranquillité que par une satisfaction bien humiliante. Le doge , accompagné de quatre sénateurs , vint à Versailles faire tout ce que le roi voulut exiger de sa patrie. La loi de Genes est , que le *Doge perd sa dignité & son titre dès qu'il est sorti de la ville ;* mais Louis voulut qu'il les conservât. Des ambassadeurs du roi de Siam avoient flatté , l'année d'auparavant , le goût que le monarque François avoit pour les choses d'éclat. Tout sem-

bloit alors garantir une paix durable ; pour l'assurer davantage , Louis résolut d'étouffer le germe des guerres civiles qui avoient tant de fois désolé l'état. Il y avoit long-tems qu'il songeoit à révoquer l'édit de Nantes , « ouvrage de la nécessité , » comme s'exprime un auteur » célèbre , du besoin qu'avoit » Henri IV de s'affermir , du » reste de son penchant pour » d'anciens alliés dont il avoit » si long-tems reçu les services » & partagé les erreurs , avant » de devenir leur maître ; c'é- » toit la suite de l'influence » qu'avoit dans ses conseils & » dans ses armées la multitude » de Protestans qu'il crut injuste » & même dangereux d'en ex- » clure : mais ce n'en étoit pas » moins un accord monstrueux , » avilissant pour la couronne , » préjudiciable au royaume : » un foyer , toujours prêt à » s'enflammer , de séditions , » de défiances & de scandales. » C'étoit une république con- » servée dans le sein d'une mo- » narchie : c'étoient des sujets » reconnus indépendans , & » exposés à la tentation de se » faire justice eux-mêmes , cha- » que fois qu'ils se croyoient » lésés ; puisqu'ils avoient des » assemblées , des synodes , où » en veillant aux désordres spi- » rituels , il étoit impossible » qu'on ne s'occupât des inté- » rêts temporels ». Cet édit fut révoqué en 1685 , les temples des Calvinistes abattus , & la Religion Catholique rétablie dans tout le royaume. Cet événement , qui dans le tems où nous sommes , a exalté toutes les têtes , qui a fait la matiere de tant de satyres lancées contre la mé-

moire de Louis XIV, & qu'a-
 près un siècle révolu un autre
 événement qui fut la suite im-
 médiate du rappel des Hugue-
 nots, a si terriblement justifié ;
 semble demander ici une discul-
 sion particulière, plus longue
 que ne comporte la nature de ce
 Dictionnaire, mais trop assortie
 aux circonstances pour qu'on
 puisse nous en faire un repro-
 che. Nous laisserons parler un
 auteur contemporain, parfaite-
 ment instruit de tous les détails
 de cette opération fameuse, trop
 intéressé à la chose pour diffi-
 muler les plaies faites à un
 royaume dont il étoit l'héritier,
 trop éclairé, trop présent à tout
 pour avoir ignoré la vérité.
 Louis, dauphin, pere de Louis
 XV, le sage & vertueux élève
 de Fénelon, dans un mémoire
 qui a passé à ses descendans &
 qui est actuellement entre les
 mains du roi Louis XVI, s'ex-
 prime de cette maniere: « Je ne
 » m'attacherai pas à considérer
 » ici les maux que l'hérésie a
 » faits en Allemagne, dans les
 » royaumes d'Angleterre, d'E-
 » cosse & d'Irlande, dans les
 » Provinces Unies & ailleurs ;
 » c'est du royaume seul qu'il est
 » question. Je ne rappellerai
 » pas même dans le détail cette
 » chaîne de désordres confi-
 » gnés dans tant de monumens
 » authentiques : ces assemblées
 » secrètes, ces sermens d'asso-
 » ciation, ces ligues avec l'é-
 » tranger, ces refus de payer
 » les tailles, ces pillages des
 » deniers publics, ces menaces
 » séditieuses, ces conjurations
 » ouvertes, ces guerres opi-
 » niâtres, ces sacs de villes,
 » ces incendies, ces massacres
 » réfléchis, ces attentats con-

» tre les rois, ces sacrile-
 » ges multipliés & jusqu'alors
 » inouis ; il me suffit de dire
 » que, depuis François I jus-
 » qu'à nos jours, c'est-à-dire,
 » sous sept regnes différens,
 » tous ces maux & d'autres en-
 » core ont désolé le royaume
 » avec plus ou moins de fureur.
 » Voilà, dis-je, le fait his-
 » torique, que l'on peut char-
 » ger de divers incidens, mais
 » que l'on ne peut contester
 » substantiellement & révo-
 » quer en doute. Et c'est ce
 » point capital qu'il faut tou-
 » jours envisager dans l'exa-
 » men politique de cette affaire.
 » Or, partant du fait notoire,
 » il m'est peu important de dis-
 » cuter si tous les torts attri-
 » bués aux Huguenots furent
 » uniquement de leur côté. Il
 » est hors de doute que les
 » Catholiques auront eu aussi
 » les leurs, & je leur en con-
 » nois plus d'un, dans l'excès
 » de leurs représailles. Il ne
 » s'agit pas même de savoir,
 » si le conseil des rois a tou-
 » jours bien vu & sagement
 » opéré dans ces jours de con-
 » fusion : si la sanglante expé-
 » dition de Charles IX, par
 » exemple, fut un acte de jus-
 » tice, devenu nécessaire à la
 » sûreté de sa personne & à
 » celle de l'état, comme le sou-
 » tiennent quelques-uns, ou
 » l'effet d'une politique om-
 » brageuse & une indigne ven-
 » geance, comme d'autres le
 » prétendent : que l'hérésie ait
 » été la cause directe, ou seu-
 » lement l'occasion habituelle
 » & toujours renaissante de ces
 » différens désordres, toujours
 » est-il vrai de dire, qu'ils n'au-
 » roient jamais eu lieu sans l'hé-

» réfie : ce qui fuffit pour faire »
 » comprendre combien il im- »
 » portoit à la fûreté de l'état »
 » qu'elle y fût éteinte pour »
 » toujours. Cependant on fait »
 » grand bruit , on crie à la »
 » tyrannie , & l'on demande fi »
 » les princes ont droit de com- »
 » mander aux consciences , & »
 » d'employer la force pour le »
 » fait de la religion ? Comme »
 » c'est de la part des Huguenots »
 » que viennent ces clameurs , »
 » on pourroit , pour réponse , les »
 » renvoyer aux chefs de leur »
 » réforme. Luther pofe pour »
 » principe : qu'il faut extermi- »
 » ner & jeter à la mer ceux »
 » qui ne font pas de fon avis , »
 » à commencer par le pape & »
 » les souverains qui le prote- »
 » gent ; & Calvin penfe à cet »
 » égard comme Luther. Nos »
 » principes font bien différens »
 » fans doute. Mais , fans don- »
 » ner au prince des droits qui »
 » ne lui font pas dus , nous lui »
 » laiffons ceux qu'on ne fauroit »
 » lui contester ; & nous difons , »
 » qu'il peut & qu'il doit même , »
 » comme pere de fon peuple , »
 » s'opposer à ce qu'on le cor- »
 » rompe par l'erreur : qu'il peut »
 » & qu'il doit même , comme »
 » l'ont fait les plus grands »
 » princes de tous les tems , prê- »
 » ter fon épée à la Religion , »
 » non pas pour la propager , ce »
 » ne fut jamais l'esprit du Chris- »
 » tianisme , mais pour réprimer »
 » & pour châtier les méchans »
 » qui entreprennent de la dé- »
 » truire. Nous difons enfin que , »
 » s'il n'a pas le droit de com- »
 » mander aux consciences , il »
 » a celui de pourvoir à la fû- »
 » reté de fes états , & d'en- »
 » chaîner le fanatisme qui y »
 » jette le désordre & la confu-

» sion. Que les ministres hu- »
 » guenots comparent , s'ils le »
 » veulent , la conduite modé- »
 » rée que l'on a tenue à leur »
 » égard , avec la cruauté des »
 » premiers persécuteurs de la »
 » Religion : j'admets la com- »
 » paraifon , tout injuste qu'elle »
 » est ; & je dis , que les Césars »
 » euffent été fondés à prof- »
 » crire le Christianisme , s'il »
 » eût porté ceux qui le profes- »
 » soient à jeter le trouble dans »
 » l'empire : mais les Chrétiens »
 » payoient fidèlement les char- »
 » ges de l'état ; ils fervoient »
 » avec affection dans les ar- »
 » mées ; on les éloignoit des »
 » emplois publics , on les em- »
 » prifonnoit , on mettoit à mort »
 » des légions entieres ; ils ne »
 » réfiftoient point ; ils n'appel- »
 » loient point les ennemis de »
 » l'état ; ils ne croyoient point , »
 » qu'il falloit égorger les em- »
 » pereurs & les jeter à la mer. »
 » Cependant ils avoient pour »
 » eux la justice & la vérité. »
 » Leur invincible patience an- »
 » nonçoit la bonté de leur »
 » caufe , comme les révoltes & »
 » l'esprit fanguinaire des Hu- »
 » guenots prouvent l'injustice »
 » de la leur. Il est vrai qu'ils »
 » ont caufé moins de désordres »
 » éclatans sous le regne actuel »
 » que sous les précédens ; mais »
 » c'étoit moins la volonté de »
 » remuer qui leur manquoit , »
 » que la puissance. Encore fe »
 » font-ils rendus coupables de »
 » quelques violences , & d'une »
 » infinité de contraventions »
 » aux ordonnances , dont quel- »
 » ques-unes ont été diffimu- »
 » lées , & les autres punies par »
 » la suppression de quelques »
 » privileges. Malgré leurs pro- »
 » testations magnifiques de

» fidélité, & leur soumission
 » en apparence la plus parfaite
 » à l'autorité, le même esprit
 » inquiet & factieux subsistoit
 » toujours, & se trahissoit quel-
 » quefois. Dans le tems que le
 » parti faisoit au roi des offres
 » de services, & qu'il les réali-
 » soit même, on apprenoit,
 » par des avis certains, qu'il
 » remuoit sourdement dans les
 » provinces éloignées, & qu'il
 » entretenoit des intelligences
 » avec l'ennemi du dehors (voy.
 » SOULIER). Nous avons en
 » main les actes authentiques
 » des synodes clandestins, dans
 » lesquels ils arrêtoient de se
 » mettre sous la protection de
 » Cromwel, dans le tems où
 » l'on pensoit le moins à les
 » inquiéter; & les preuves de
 » leurs liaisons criminelles avec
 » le prince d'Orange, subsis-
 » tent également. L'animosité
 » entre les Catholiques & les
 » Huguenots étoit aussi tou-
 » jours la même. Les plus sages
 » réglemens ne pouvoient pa-
 » cifier & rapprocher deux par-
 » tis, dont l'un avoit tant de
 » raisons de suspecter la droi-
 » ture & les bonnes intentions
 » de l'autre. On n'entendoit
 » parler dans le conseil que de
 » leurs démêlés particuliers.
 » Les Catholiques ne vou-
 » loient point admettre les Hu-
 » guenots aux assemblées de pa-
 » roisses: ceux-ci ne vouloient
 » point contribuer aux charges
 » de fabrique & de commu-
 » nauté: on se disputoit les ci-
 » metieres & les fondations de
 » charité: on s'aigrissoit, on
 » s'insultoit réciproquement.
 » Les Huguenots, dans les
 » campagnes où ils n'avoient
 » pas de temples, affectoient,

» dans le désœuvrement des
 » jours de fêtes, de troubler
 » l'Office Divin par des attrou-
 » pemens autour des églises,
 » & par des chants profanes.
 » Les Catholiques indignés sor-
 » toient quelquefois du Lieu-
 » Saint pour donner la chasse
 » à ces perturbateurs; & quand
 » les Huguenots faisoient leurs
 » prêches, ils manquoient ra-
 » rement d'user de représailles.
 » Il arriva un jour que les ha-
 » bitans d'un village de la Sain-
 » tonge, tous Catholiques,
 » mirent le feu à la maison d'un
 » Huguenot qu'ils n'avoient pu
 » empêcher de s'établir parmi
 » eux; donnant pour raison,
 » qu'il ne falloit qu'un seul
 » homme pour répandre peu-
 » à-peu l'hérésie dans tout le
 » village. Les protecteurs de
 » la réformé firent grand bruit
 » de cette affaire, où il s'agis-
 » soit d'une chaumière estimée
 » quatre cent soixante livres;
 » & il en fut question dans le
 » conseil. Le roi, en condam-
 » nant les habitans du lieu à
 » dédommager le propriétaire
 » de la maison, ne put s'em-
 » pêcher de dire: Que ses pré-
 » décesseurs auroient épargné
 » bien du sang à la France,
 » s'ils s'étoient conduits par la
 » politique prévoyante de ces
 » villageois, dont l'action ne
 » lui paroissoit vicieuse que par
 » le défaut d'autorité. Quoi-
 » que le roi fût assez que les
 » Huguenots n'avoient pour
 » titres primordiaux de leurs
 » privileges que l'injustice & la
 » violence: quoique les nou-
 » velles contraventions aux
 » ordonnances lui parussent
 » une raison suffisante pour les
 » priver de l'existence légale
 » qu'ils

» qu'ils avoient envahie en
 » France, les armes à la main;
 » sa majesté néanmoins voulut
 » encore consulter avant de
 » prendre un dernier parti:
 » elle eût des conférences sur
 » cette affaire avec les per-
 » sonnes les plus instruites &
 » les mieux intentionnées du
 » royaume; & dans un con-
 » seil de conscience particulier,
 » dans lequel furent admis
 » deux théologiens & deux
 » jurisconsultes, il fut décidé
 » deux choses; la première:
 » Que le roi, pour toutes for-
 » tes de raisons, pouvoit ré-
 » voquer l'édit de Henri IV,
 » dont les Huguenots préten-
 » doient se couvrir comme
 » d'un bouclier sacré. La se-
 » conde: Que, si sa majesté le
 » pouvoit licitement, elle le
 » devoit & à la Religion & au
 » bien de ses peuples. Le roi,
 » de plus en plus confirmé par
 » cette réponse, laissa mûrir
 » encore son projet pendant
 » près d'un an, employant ce
 » tems à concerter l'exécution
 » par les moyens les plus doux.
 » Lorsque sa majesté proposa
 » dans le conseil de prendre
 » une dernière résolution sur
 » cette affaire, Monseigneur,
 » d'après un mémoire anony-
 » me qui lui avoit été adressé
 » la veille, représenta qu'il y
 » avoit apparence que les Hu-
 » guenots s'attendoient à ce
 » qu'on leur préparoit: qu'il y
 » auroit peut-être à craindre
 » qu'ils prissent les armes,
 » comptant sur la protection
 » des princes de leur religion,
 » & que, supposé qu'ils n'osaf-
 » sent le faire, un grand nom-
 » bre sortiroit du royaume;
 » ce qui nuiroit au commerce

Tomé V.

» & à l'agriculture, & par-là
 » même affoibliroit l'état. Le
 » roi répondit: Qu'il avoit tout
 » prévu depuis long-tems, &
 » pourvu à tout: que rien au
 » monde ne lui seroit plus dou-
 » loureux que de répandre une
 » seule goutte du sang de ses
 » sujets; mais qu'il avoit des
 » armées & de bons généraux,
 » qu'il emploiroit, dans la né-
 » cessité, contre les rebelles
 » qui voudroient eux-mêmes
 » leur perte. Quant à la raison
 » d'intérêt, il la jugea peu
 » digne de considération, com-
 » parée aux avantages d'une
 » opération qui rendroit à la
 » Religion sa splendeur, à l'é-
 » tat sa tranquillité, & à l'au-
 » torité tous ses droits. Il fut
 » conclu, d'un sentiment una-
 » nime, pour la suppression de
 » l'édit de Nantes. Le roi, qui
 » vouloit toujours traiter en
 » pasteur & en pere ses sujets
 » les moins affectionnés, ne
 » négligea aucun des moyens
 » qui pouvoient les gagner en
 » les éclairant. On accorda
 » des pensions, on distribua
 » des aumônes, on établit des
 » missions, on répandit par-
 » tout des livres qui conte-
 » noient des instructions à la
 » portée des simples & des
 » savans. Le succès répondit
 » à la sagesse des moyens;
 » & quoiqu'il semble, d'après
 » les déclamations emportées
 » de quelques ministres hu-
 » guenots, que le roi eût armé
 » la moitié de ses sujets pour
 » égorger l'autre, la vérité est
 » que tout se passa au grand
 » contentement de sa majesté,
 » sans effusion de sang & sans
 » désordre. Par-tout les tem-
 » ples furent purifiés ou dé-

K k

» molis : le plus grand nombre
 » fit abjuration : les autres s'y
 » préparèrent, en assistant aux
 » prières & aux instructions
 » de l'Eglise. Tous envoyèrent
 » leurs enfans aux écoles ca-
 » tholiques. Les plus séditieux,
 » étourdis par ce coup de vi-
 » gueur, & voyant bien que
 » l'on étoit en force pour les
 » châtier, s'ils tentoient la re-
 » bellion, se montrèrent les
 » plus traitables. Ceux de Pa-
 » ris, qui n'avoient plus Claude
 » pour les amener, donnerent
 » l'exemple de la soumission.
 » Les plus entêtés de l'hérésie
 » sortirent du royaume, &
 » avec eux la semence de tous
 » les troubles. Et l'Europe
 » entière fut dans l'étonnement
 » de la promptitude & de la
 » facilité avec laquelle le roi
 » avoit anéanti, par un seul
 » édit, une hérésie qui avoit
 » provoqué les armes de 6 rois
 » ses prédécesseurs, & les avoit
 » forcés de composer avec
 » elle. On a exagéré infini-
 » ment le nombre des Hugue-
 » nots qui sortirent du royaume
 » à cette occasion, & cela de-
 » voit être ainsi : comme les
 » intéressés sont les seuls qui
 » parlent & qui crient, ils af-
 » firmant tout ce qui leur plaît.
 » Un ministre qui voyoit son
 » troupeau dispersé, publioit
 » qu'il avoit passé chez l'é-
 » tranger. Un chef de manu-
 » facture, qui avoit perdu
 » deux ouvriers, faisoit son
 » calcul comme si tous les fa-
 » bricans du royaume avoient
 » fait la même perte que lui.
 » Dix ouvriers sortis d'une
 » ville, où ils avoient leurs
 » connoissances & leurs amis,
 » faisoient croire, par le bruit

» de leur fuite, que la ville
 » alloit manquer de bras pour
 » tous les ateliers. Ce qu'il y
 » a de surprenant, c'est que
 » plusieurs maîtres-des-re-
 » quêtes, dans les instructions
 » qu'ils m'adresserent sur leurs
 » généralités, adopterent ces
 » bruits populaires, & annon-
 » cerent par-là combien ils
 » étoient peu instruits de ce qui
 » devoit le plus les occuper.
 » Aussi leur rapport se trouva-
 » t-il contredit par d'autres,
 » & démontré faux par la vé-
 » rification faite en plusieurs
 » endroits. Quand le nombre
 » des Huguenots qui sortirent
 » de France à cette époque
 » monteroit, suivant le calcul
 » le plus exagéré, à 67,732
 » personnes, il ne devoit pas
 » se trouver parmi ce nombre,
 » qui comprenoit tous les âges
 » & tous les sexes, assez
 » d'hommes utiles pour laisser
 » un grand vide dans les cam-
 » pagnes & dans les ateliers,
 » & influencer sur le royaume
 » entier. Il est certain d'ail-
 » leurs que ce vide ne dut ja-
 » mais être plus sensible qu'au
 » moment où il se fit. On ne
 » s'en aperçut pas alors, &
 » l'on s'en plaint aujourd'hui.
 » Il faut donc en chercher une
 » autre cause : elle existe en
 » effet, & si on veut la sa-
 » voir, c'est la guerre. Quant
 » à la retraite des Huguenots,
 » elle coûta moins d'hommes
 » utiles à l'état, que ne lui en
 » enlevait une seule année de
 » guerre civile. Il est bien sur-
 » prenant que certaines per-
 » sonnes se laissent ébranler par
 » les raisons les plus frivoles,
 » au point de douter s'il n'y
 » auroit pas un avantage à ré-

» tablir les choses sur l'ancien
 » pied ; & , par conséquent , si
 » l'on n'a pas eu tort de faire
 » ce que l'on a fait ? Mais ,
 » dans la supposition , bien
 » fausse assurément , que l'on
 » ait eu tort de faire ce que
 » l'on fit , je maintiens que l'on
 » auroit un bien plus grand
 » tort aujourd'hui de le dé-
 » faire. Ce seroit se ruiner à
 » démolir une forteresse , parce
 » qu'on se seroit épuisé à l'é-
 » lever. Il y a des torts dont il
 » faut savoir profiter , des torts
 » qui ne sauroient se réparer
 » que par de plus grands torts
 » encore ; & cette opération ,
 » si elle en étoit un , seroit de
 » ce genre. Rappeller les Hu-
 » guenots , ne seroit-ce pas
 » leur dire : Vous nous êtes
 » nécessaires : nous vous avons
 » fait une injustice , nous vous
 » en faisons excuse. Quel or-
 » gueil une telle démarche
 » n'inspireroit-elle pas à de pa-
 » reils sujets ? Ne se croiroient-
 » ils pas alors plus en droit
 » que jamais de composer avec
 » leur souverain , & plus en
 » état de lui faire la loi ? Rap-
 » peller les Huguenots , ne se-
 » roit-ce pas rappeller les amis
 » des ennemis de la France ?
 » Et ceux qui entretenoient
 » des correspondances avec ses
 » mêmes ennemis , dans le tems
 » qu'on les laissoit tranquilles ,
 » nous seroient-ils plus fideles
 » & moins dévoués à nos en-
 » nemis , actuellement qu'ils
 » auroient sous les yeux les
 » auteurs de leur disgrâce , &
 » qu'ils se rappelleroient avec
 » reconnoissance ceux qui les
 » ont accueillis dans leurs mal-
 » heurs ? Rappeller les Hugue-
 » nots , ce seroit , dans une

» affaire qui a dû être & qui
 » fut en effet le résultat des plus
 » mûres délibérations , offrir à
 » toute l'Europe une variation
 » de principes pitoyable. En
 » un mot , rappeller les Hugue-
 » nots , ce seroit s'écarter de
 » cette politique de fermeté qui
 » fait le soutien des empires :
 » ce seroit , en se donnant un
 » grand ridicule , exposer l'état
 » je ne fais à quels dangers. Je
 » ne parle pas encore des inté-
 » rêts de la Religion : car ne
 » seroit-ce pas en même tems
 » imprimer à l'hérésie le sceau
 » de la perpétuité en France ?
 » Ne seroit-ce pas exposer tous
 » les nouveaux convertis aux
 » railleries , aux persécutions
 » & au danger évident de la
 » rechute ? Ne seroit-ce pas ex-
 » poser la Religion à se trouver
 » parmi nous , avant un demi-
 » siecle , dans l'état malheu-
 » reux où nous la voyons chez
 » les peuples qui nous avoisin-
 » ent ? Je sais que certains
 » prétendus politiques s'ima-
 » ginent avoir fait une belle
 » découverte , & trouvé le re-
 » mede à tous les maux , dans
 » un concordat que seroient
 » réciproquement les princes
 » catholiques & huguenots ,
 » de laisser en repos les sujets
 » des deux religions dans leurs
 » états. Mais , d'abord , la par-
 » tie ne seroit pas égale , puis-
 » qu'on mettroit la Religion
 » du ciel en parallèle & de
 » niveau avec l'hérésie. Qu'à
 » la bonne heure les Luthé-
 » riens , les Zuingliens , les
 » Calvinistes & autres nova-
 » teurs passent entr'eux ce con-
 » cordat ; nouveauté pour nou-
 » veauté , erreur pour erreur ,
 » il n'y auroit point de parti

» essentiellement lésée dans ce
 » pacte ; au-lieu que les Ca-
 » tholiques ne pourroient le
 » faire qu'avec un désavantage
 » évident ; ce seroit comme si,
 » pour arranger deux freres,
 » qui seroient en différend sur
 » leur légitime, on vouloit
 » obliger celui qui a le droit
 » d'ainesse à le partager, par
 » égale portion, avec son ca-
 » det, lequel auroit encore
 » la tache de bâtardise. En
 » second lieu, est-ce une véri-
 » té bien incontestable, qu'un
 » prince chrétien puisse per-
 » mettre que le mal se fasse
 » dans ses états, pour obtenir
 » que le bien se fasse dans les
 » états étrangers ? & qu'il puisse
 » dire : Souffrez que Dieu soit
 » honoré chez vous, je souf-
 » frirai qu'il soit blasphémé
 » chez moi. En supposant qu'il
 » le puisse, ce que je ne crois
 » pas, personne assurément ne
 » soutiendra qu'il le doive. En
 » outre, quand même tous les
 » souverains conviendroient
 » entr'eux de laisser en repos
 » leurs sujets des deux reli-
 » gions, reste à savoir s'ils vou-
 » droient y rester, & s'il seroit
 » bien facile de les y obliger.
 » Il n'est pas question de savoir
 » ici comment les deux reli-
 » gions peuvent compatir dans
 » d'autres pays : l'expérience
 » la plus funeste & la plus
 » longue n'a que trop prouvé
 » qu'elles étoient incompati-
 » bles dans ce royaume : &
 » c'est, encore un coup, le
 » point auquel il faut s'en tenir,
 » & ne jamais perdre de vue.
 » Catherine de Médicis, en
 » suivant précisément l'idée de
 » ce concordat, avoit prétendu
 » du ménager & contenir les

» deux partis ; que résulta-t-il
 » de sa politique ? la plus grande
 » confusion, qui conduisit enfin
 » à la scene sanglante de la St.-
 » Barthélemi, qu'elle crut né-
 » cessaire pour se débarrasser
 » une bonne fois des Hugue-
 » nots, qu'elle n'avoit rendus
 » que plus insolens & plus fac-
 » tieux en les flattant. Mais ce
 » qui vient de se passer dans
 » les Cévennes ne suffit-il pas
 » pour faire toucher au doigt
 » la sagesse de l'opération du
 » roi & la nécessité de la main-
 » tenir. C'est par les excès
 » inouis & les horribles bri-
 » gandages que les Huguenots
 » viennent d'exercer dans le
 » Languedoc, qu'il faut juger
 » des autres maux qu'ils euf-
 » sent pu nous faire pendant la
 » guerre actuelle, s'ils se fus-
 » sent trouvés au point de puis-
 » sance où ils étoient encore,
 » il y a 25 ans. Et au moment
 » où j'écris ceci, & où le parti
 » semble, par une modération
 » feinte, désavouer les hor-
 » reurs auxquelles se sont por-
 » tés les Camisards, des pa-
 » piers interceptés nous dé-
 » couvrent que ses liaisons
 » avec l'Anglois subsistent tou-
 » jours » (*voyez la Vie du Dau-
 » phin, pere de Louis XV, tom. 2,
 » p. 98 & suiv.* On peut consulter
 » encore deux excellens mé-
 » moires de l'abbé C., intitulés :
 » *La voix du vrai Patriote Catho-
 » lique ; & Mémoire politico-criti-
 » que, où l'on examine s'il est
 » de l'intérêt de l'Eglise & de l'état
 » d'établir pour les Calvinistes du
 » royaume une nouvelle forme de
 » se marier*). C'est ridiculement
 » & calomnieusement que M. de
 » Mayer a avancé que Louis XIV.
 » s'étoit repenti à la mort de l'o-

pération la plus réfléchie qu'il avoit faite durant son regne ; ce repentir, imaginé par le brochuraire, est démenti par les preuves les plus décisives (voy. le *Journ. hist. & lit.*, 1 mars 1790, p. 368.) Bayle, qui ne doit pas être suspect aux incrédules, a soutenu que les Calvinistes eux-mêmes ont forcé ce prince à révoquer l'édit de Nantes ; qu'en cela il n'a fait tout au plus que suivre l'exemple des Etats de Hollande ; qui n'ont tenu aucun des traités qu'ils avoient faits avec les Catholiques. Il a prouvé que toutes les loix des Etats Protestans ont été plus sévères contre le Catholicisme, que celles de France contre le Calvinisme. Il rappelle le souvenir des émissaires que les Huguenots envoyèrent à Cromwel, en 1650, des offres qu'ils lui firent, des résolutions séditieuses qu'ils prirent dans leurs synodes de la Basse-Guienne. Il se moque de leurs lamentations sur la prétendue persécution qu'ils éprouvent, & il leur déclare que leur conduite justifie pleinement la sévérité avec laquelle on les a traités en France (*Ouvres de Bayle*, tom. 2, p. 544). Toutes ces réflexions ont été vérifiées d'une manière terrible sous Louis XVI, le rappel des Protestans n'ayant pas précédé d'un an le détronement du roi & le renversement de la monarchie. Tandis que Louis XIV travailloit à assurer la paix dans l'intérieur de son état, une ligue se formoit secrètement en Europe entre le duc de Savoie, l'électeur de Bavière, l'électeur de Brandebourg (depuis roi de Prusse), l'empereur,

le roi d'Espagne, le prince d'Orange & autres princes inquiets des projets de Louis XIV & de son esprit de conquêtes. Le monarque François résolut de prévenir cette ligue, connue sous le nom de *Ligue d'Ausbourg*, & commença la guerre en 1688, par la dévastation du Palatinat. Mais l'année suivante les confédérés ayant réuni leurs forces, les François abandonnerent à leur approche plusieurs bourgs & toutes les places qu'ils avoient prises. Un malheur plus grand pour la France fut le détronement de Jacques II, & l'élévation du prince d'Orange sur le trône d'Angleterre. L'année 1690 fut plus heureuse. Le maréchal de Luxembourg gagna une bataille contre le prince de Valdeck, à Fleurus. La flotte François, commandée par le comte de Tourville, défit dans la Manche les flottes d'Angleterre & de Hollande. Catinat se rendit maître du Pas-de-Suse, prit Nice, Ville-Franche, & remporta la victoire de Staffarde contre les troupes du duc de Savoie. Le prince d'Orange fut obligé de lever le siège de Limerick en Irlande. Mons dans les Pays-Bas, Valence en Catalogne, Carmagnole & Montmélian en Savoie, furent les conquêtes de la campagne suivante. Ces succès furent contrebalancés par la perte de la bataille navale de la Hogue, en 1692. Le combat dura depuis le matin jusqu'à la nuit ; 50 vaisseaux François combattirent contre 84. La supériorité du nombre l'emporta. Les François, obligés de faire retraite, furent dispersés par le vent sur les côtes de Bretagne & de

Normandie, & l'amiral Anglois leur brûla 13 vaisseaux. Cette défaite sur mer, une des premières époques du dépérissement de la marine de France, fut affoiblie par les avantages qu'on remporta sur terre. Le roi assiégea Namur en personne, prit la ville en 8 jours & les châteaux en 22. Luxembourg empêcha Guillaume de passer la Meuse à la tête de 80,000 hommes, & de venir faire lever le siège. Ce général gagna peu de tems après 2 batailles: celle de Steinkerque en 1692, & celle de Nerwinde en 1693. Peu de journées furent plus meurtrières. L'année 1694, remarquable par la disette qu'on souffrit en France, ne le fut par aucun succès éclatant. La campagne de 1695 se réduisit à la prise de Casal, dont les fortifications furent rasées entièrement. Comme les recrues se faisoient difficilement en 1695, des soldats répandus dans Paris enlevoient les gens propres à porter les armes, les enfermoient dans des maisons, & les vendoient aux officiers. Ces maisons s'appelloient des *fours*: il y en avoit 30 dans la capitale. Le roi, instruit de cet attentat contre la liberté publique, que le magistrat n'avoit osé réprimer de crainte de lui déplaire, fit arrêter les enrôleurs, ordonna qu'ils fussent jugés dans toute la rigueur des loix, rendit la liberté à ceux qui l'avoient perdue par fraude ou par violence, & dit qu'il *vouloit être servi par des soldats & non par des esclaves*. On s'attendoit à de grands événemens du côté de l'Italie en

1696. Le maréchal de Catinat, qui avoit remporté l'importante victoire de la Marfaille en 1693 sur le duc de Savoie, étoit campé à 2 lieues de Turin. Ce prince, las de la guerre, conclut un accommodement avec la France, le 18 septembre 1696. Par ce traité Louis XIV lui rendit tout ce qu'il avoit pris pendant la guerre, lui paya 4 millions, eut la vallée de Barcelonnette en échange de Pignerol, & maria le duc de Bourgogne avec la fille aînée du duc. Cette paix particulière fut suivie de la paix générale, signée à Ryswick le 10 octobre 1697. Les eaux du Rhin furent prises pour bornes de l'Allemagne & de la France. Louis XIV garda ce qu'il possédoit en deçà de ce fleuve, & rendit ce qu'il avoit conquis en delà. Il reconnut le prince d'Orange pour roi d'Angleterre. Les Espagnols recouvrèrent ce que l'on avoit pris sur eux depuis le traité de Nimegue, qui servit presque par-tout de fondement à celui de Ryswick. Cette paix fut précipitée par le motif de soulager les peuples, accablés par les impôts & par la misère. L'Europe se promettoit en vain le repos après une guerre si cruelle, après tant de sang répandu, après les malheurs de tant d'états. Depuis long-tems diverses puissances soupiroient après la succession d'Espagne. Charles II, mort sans enfans en 1700, laissa par testament sa couronne à Philippe de France, duc d'Anjou, au préjudice des princes de sa maison. Les potentats de l'Europe, alarmés de voir la monarchie Espagnole soumise à la

France, s'unirent presque tous contre elle. Les alliés n'eurent d'abord pour objet que de démembrer ce qu'ils pourroient de cette riche succession ; & ce ne fut qu'après plusieurs avantages, qu'ils prétendirent ôter le trône d'Espagne à Philippe. La guerre commença par l'Italie. L'empereur, voulant procurer ce trône à l'archiduc Charles, y envoya le prince Eugene avec une armée considérable. Il se rendit maître de tout le pays entre l'Adige & l'Adda, & manqua de prendre Crémone en 1702 (voyez son article). L'année suivante fut mêlée de succès & de revers ; mais l'année 1704 vit changer la face de l'Europe. L'Espagne fut presque conquise par le Portugal, qui venoit d'entrer dans la grande alliance, & dont les troupes étoient fortifiées de celles d'Angleterre & de Hollande. L'Allemagne fut en un moment délivrée des François. Les alliés, commandés par le prince Eugene, par Marleborough, par le prince de Bade, taillèrent en pieces à Hochstet l'armée Française, commandée par Tallard & Marfin. Cette bataille, dans laquelle 27 bataillons & 4 régimens de dragons furent faits prisonniers, 12,000 hommes tués, 30 pieces de canon prises, ôta aux François cent lieues de pays, & du Danube les jeta sur le Rhin. L'année 1705, plus glorieuse pour la France, fut plus funeste pour l'Espagne. Nice & Ville-Franche furent prises ; la victoire de Cassano fut disputée au prince Eugene par le duc de Vendôme ; la Champagne garantie d'invasion par Villars. Mais Tessé

leva le siege de Gibraltar ; les Portugais se rendirent maîtres de quelques places importantes, Barcelone se rendit à l'archiduc d'Autriche, le concurrent de Philippe V dans la succession ; Gironne se déclara pour lui. En 1706, la bataille de Ramillies fut perdue par Villeroi, malheureux en Flandre, après l'avoir été en Italie ; Anvers, Gand, Ostende & plusieurs autres villes furent enlevées à la France. Alcantara en Espagne tomba entre les mains des ennemis, qui, profitant de cet avantage, s'avancerent jusqu'à Madrid & s'en rendirent les maîtres. On tenta vainement de prendre Turin ; le duc d'Orléans fut défait par le prince Eugene devant cette ville, délivrée par cette bataille. Le mauvais succès de ce siege fit perdre le Milanès, le Modénois, & presque tout ce que l'Espagne avoit en Italie. Les François n'étoient pas pourtant découragés. Ils mirent à contribution, en 1707, tout le pays qui est entre le Mein & le Necker, après que le maréchal de Villars eut forcé les lignes de Stolhoffen. Le maréchal de Berwick remporta à Almanza, le 25 avril de la même année, une victoire signalée, suivie de la réduction des royaumes de Valence & d'Aragon. Le chevalier de Forbin & du Guay-Trouin se distinguèrent sur mer, battirent les flottes ennemies en diverses rencontres, & firent des prises considérables. La fortune ne favorisa pas les François en 1708, ni en Allemagne, ni en Italie. La ville de Lille fut prise par les alliés, qui avoient gagné peu de tems au-

paravant la bataille d'Oudenarde Les Impériaux, qui s'étoient rendus maîtres du royaume de Naples l'année précédente, s'emparèrent du duché de Mantoue, pendant que les Anglois conquièrent le Port-Mahon. Le cruel hiver de 1709 acheva de désespérer la France; les oliviers, les orangers, ressource des provinces méridionales, périrent; presque tous les arbres fruitiers gelerent; il n'y eut point d'espérance de récolte; le découragement augmenta avec la misere: Louis XIV demanda la paix, mais la hauteur avec laquelle il s'étoit conduit à l'égard de ses ennemis vaincus, les rendirent fiers à leur tour. Déjà Marleborough avoit pris Tournay, dont Eugene avoit couvert le siege; déjà ces deux généraux marchèrent pour investir Mons. Le maréchal de Villars rassemble son armée, marche au secours, & leur livre bataille près du village de Malplaquet: il la perdit & fut blessé. Le roi, ferme dans l'adversité, mais vivement affligé des malheurs de ses peuples, envoya en 1710 le maréchal d'Uxelles & le cardinal de Polignac pour demander la paix. Il porta la modération jusqu'à promettre de fournir de l'argent aux alliés, pour les aider à ôter la couronne à son petit-fils; ils vouloient plus, ils exigeoient qu'il l'obligeât d'abdiquer. Cette demande fit dire au roi: *Puisqu'il faut que je fasse la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans.* Philippe V, battu près de Saragoffe, fut obligé de quitter la capitale de ses états, & y entra par une victoire. Les négocia-

ciations pour la paix recommencèrent en 1711, & eurent un effet heureux auprès d'Anne, reine d'Angleterre. Une suspension d'armes fut publiée entre les deux couronnes le 24 août 1711. On commença enfin à Utrecht des conférences pour une pacification générale. La France n'en fut pas moins dans la consternation; des détachemens considérables, envoyés par le prince Eugene, avoient ravagé une partie de la Champagne, & pénétré jusqu'aux portes de Rheims. L'alarme étoit à Versailles comme dans le reste du royaume. La mort du fils unique du roi, arrivée depuis un an; le duc de Bourgogne, la duchesse de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement & portés dans le même tombeau; le dernier de leurs enfans moribond: toutes ces infortunes domestiques, jointes aux étrangères, faisoient regarder la fin du regne de Louis XIV comme un tems marqué pour la calamité, ainsi que le commencement l'avoit été pour la fortune & pour la gloire. Dieu qui l'avoit élevé jusqu'à en faire un objet d'envie & de terreur pour les nations voisines, appesantit son bras sur lui, & l'attaqua par les endroits les plus sensibles. Comme pere & comme roi, il fut également éprouvé. Environné d'une foule de princes ses enfans, qui faisoient la consolation de sa vieillesse, l'ornement de sa cour, l'espérance du royaume; il sembloit que l'Europe n'auroit pas eu assez de couronnes pour leur en donner à tous, & en moins de dix mois il se trouva réduit à sou-

halter qu'il lui en restât un seul qui portât la sienne. Tout couvert des lauriers qu'il avoit cueillis depuis qu'il étoit sur le trône, il comptoit le nombre de ses années par celui de ses prospérités, & il vit tout-à-coup sa puissance, auparavant si formidable, devenir le jouet de la fortune & le mépris de ses ennemis : forcé à demander la paix à ceux qui l'avoient attaqué, lui qui avoit accoutumé d'attaquer les autres ; à ceux qui l'avoient vaincu, lui qui avoit toujours passé pour invincible, il la sollicita sans pouvoir l'obtenir. Louis, n'ayant de ressource ni dans la modération des victorieux, ni dans les bras des vaincus, en trouva dans sa patience & dans sa résignation sans bornes. Naturellement fort sensible, mais assez maître de son cœur & de ses yeux pour ne le point paroître, on le vit recevoir les plus tristes nouvelles avec un visage assuré, rassurer même le courtisan & le ministre consterné. Le roi conquérant & le père béni aussi-bien que les anciens patriarches par une nombreuse postérité, parurent moins admirables, que le père affligé dans sa famille, & le conquérant réduit à demander la paix ; parce que les revers ne lui ôterent rien de cette fermeté qui fait le caractère du véritable héros. Quelques écrivains rapportent cette fermeté d'ame à la prédiction qui lui avoit été faite de tous ces malheurs par un homme de la petite ville de Salon en Provence. On peut voir cette anecdote, décrite d'une manière curieuse & intéressante, dans la *Vie du Dau-*

phin, duc de Bourgogne, par l'abbé Proyart, tom. 2, p. 113. Le duc de St.-Simon en parle aussi dans ses *Mémoires* ; mais d'une manière plus générale (voy. MARÉCHAL DE SALON). Au milieu de ces désastres, le maréchal de Villars force le camp des ennemis à Denain & sauve la France : cette victoire est suivie de la levée du siège de Landrecie par le prince Eugene, de la prise de Douay, de celle du Quesnoy, de celle de Bouchain. Ces avantages, mais plus encore la défection de l'Angleterre, accélérèrent la conclusion de la paix générale. Elle fut signée à Utrecht par la France & l'Espagne, avec l'Angleterre, la Savoie, le Portugal, la Prusse & la Hollande, le 11 avril 1713 ; & avec l'empereur le 11 mars 1714, à Rastad. Par ces différens traités, le roi reconnut l'électeur de Brandebourg, roi de Prusse ; ou plutôt il laissa à la maison d'Autriche quelques villes qu'avant la guerre il possédoit dans les Pays-Bas Catholiques ; il promit de faire démolir les fortifications de Dunkerque : les frontières de l'Allemagne restèrent dans l'état où elles étoient après la paix de Ryswick. Les dernières années de la vie de ce prince furent troublées par l'hérésie Jansénienne, qu'il s'efforça en vain d'étouffer, en joignant son autorité à celle du pape & de l'Eglise universelle. La mort de Louis fut celle d'un héros chrétien, qui quitte la vie sans se plaindre & les grandeurs sans les regretter. Le courage d'esprit avec lequel il vit sa fin, fut dépouillé de cette osten-

ration répandue sur toute sa vie. Ce courage alla jusqu'à avouer ses fautes. Il recommanda à son successeur « de » soulager ses peuples, & de » ne pas l'imiter dans la passion pour la gloire, pour la guerre, pour les bâtiments ». Il expira le 1^{er} septembre 1715, à 77 ans, dans la 73^e. année de son regne. Il avoit vu 4 rois en Danemarck, 4 en Suede, 5 en Pologne, 4 en Portugal, 3 en Espagne, 4 en Angleterre, 3 empereurs, 9 papes, & plus de 100 autres princes d'Italie ou d'Allemagne. Quoiqu'on lui ait reproché trop de hauteur avec les étrangers dans ses succès, de la foiblesse pour plusieurs femmes, de trop grandes sévérités dans des choses personnelles, des guerres légèrement entreprises, l'embranchement du Palatinat, & les excès horribles commis dans cette province, & dans d'autres de ces contrées par ses ordres exprès; cependant ses grandes qualités, mises dans la balance, l'ont emporté sur ses fautes. La postérité admirera dans son gouvernement une conduite ferme, noble & suivie, quoiqu'un peu trop absolue; dans sa cour, le modèle de la politesse, du bon goût & de la grandeur. Il gouverna ses ministres, loin d'en être gouverné. Il eut des maîtresses; mais elles n'influèrent pas dans les affaires générales, & il cessa d'en avoir depuis que madame de Maintenon eut fixé son cœur. S'il aimait les louanges, il souffrit la contradiction. On fait jusqu'où alla son respect pour les choses saintes, son attention à la prière, sa mo-

destie dans les temples, son attachement à la foi de ses ancêtres, sa soumission aux décrets de l'Eglise, son zèle contre les erreurs & les nouveautés, sa haine contre toutes sortes de vices. L'impie n'osa se montrer devant lui; il put faire des hypocrites, il ne put faire des libertins; pour lui plaire il falloit être homme de bien, en avoir du moins le masque. Dans sa vie privée, il fut à la vérité trop plein de sa grandeur, mais affable; ne donnant point à sa mere de part au gouvernement, mais remplissant avec elle tous les devoirs d'un fils; infidèle à son épouse, mais observant tous les devoirs de la bienséance: bon pere, bon maître, toujours décent en public, laborieux dans le cabinet, exact dans les affaires, pensant juste, parlant bien, & aimable avec dignité. On se souvient encore de plusieurs de ses reparties; les unes pleines d'esprit, les autres d'un grand sens. Le marquis de Marivaux, officier-général, homme un peu brusque, avoit perdu un bras dans une action, & se plaignoit au roi, qui l'avoit récompensé autant qu'on pouvoit le faire pour un bras cassé: *Je voudrois avoir perdu aussi l'autre*, dit-il, *& ne plus servir votre majesté.* — *J'en serois bien fâché pour vous & pour moi*, lui répondit le roi, & ce discours fut suivi d'un bienfait... Lorsque le cardinal de Noailles le vint remercier de la pourpre qu'il lui avoit fait obtenir: *Je suis assuré, monsieur le cardinal*, lui répondit-il, *que j'ai eu plus de plaisir à vous donner le chapeau, que*

vous n'en avez eu à le recevoir. Il avoit dit quelque chose d'aussi obligeant à Pontchartrain, en le faisant chancelier... Le prince de Condé l'étant venu saluer après le gain d'une bataille, le roi se trouva sur le grand escalier, lorsque le prince qui avoit de la peine à monter à cause de sa goutte, s'écria : *Sire, je demande pardon à votre majesté, si je la fais attendre.* — *Mon cousin,* lui répondit le roi, *ne vous pressez pas ; on ne sauroit marcher bien vite, quand on est aussi chargé de lauriers que vous l'êtes...* Le maréchal du Plessis, qui ne put faire la campagne de 1672 à cause de son grand âge, ayant dit au roi « qu'il portoit envie à ses » enfans qui avoient l'honneur » de le servir : que pour lui il » souhaitoit la mort, puisqu'il » ne lui étoit plus propre à » rien » ; le roi lui dit en l'embrassant : « Monsieur le maréchal, on ne travaille que pour » approcher de la réputation » que vous avez acquise. Il est » agréable de se reposer après » tant de victoires »... La discipline ne pouvoit pas être beaucoup plus sévère chez les Romains, que dans les belles années de Louis XIV. Ce prince, passant ses troupes en revue, trappa d'une baguette la croupe d'un cheval. Le cavalier ayant été désarçonné par le mouvement que fit le cheval à cette occasion, fut renvoyé sur le champ, comme incapable de servir. Dans le tems que ce monarque travailloit à établir une discipline austère & inviolable dans ses troupes, il chercha l'occasion d'en donner lui-même un exem-

ple remarquable. L'armée commandée par le grand Condé ayant campé dans un endroit où il n'y avoit qu'une maison, le roi ordonna qu'on la gardât pour le prince. Condé voulut en vain se défendre de l'occuper ; il y fut forcé : *Je ne suis que volontaire,* dit le monarque, *& je ne souffrirai point que mon général soit sous la toile, tandis que j'occuperai une habitation commode...* Louis XIV encouragea & récompensa la plupart des grands hommes ; & le même monarque qui fut employer les Condé, les Turenne, les Luxembourg, les Créqui, les Catinat, les Villars dans ses armées ; les Colbert, les Louvois dans ses cabinets : choisit les Boileau & les Racine pour écrire son Histoire ; les Bossuet & les Fénelon pour instruire ses enfans ; & les Fléchier, les Bourdaloue, les Massillon pour l'instruire lui-même. « Quel » siècle plus mémorable ! dit » l'auteur de la *Décadence des Lettres & des Mœurs.* Que » Louis XIV paroît grand, » quand du haut de sa gloire, on » le voit appuyé sur cette multitude innombrable d'hommes de génie qui lui doivent leur renommée, parce qu'il les a excités, qu'il a créé pour ainsi dire leurs talens ; » comme il leur doit également les fondemens inébranlables de sa grandeur » ! La révolution qui se fit dans les arts, les esprits, les mœurs, influa sur toute l'Europe. Elle s'étendit en Angleterre ; elle porta le goût en Allemagne, les sciences en Russie ; elle ranima l'Italie languissante ; mais c'est peut-être aussi ce qui pré-

para ou avança les événemens qui, sous le second de ses successeurs, jeterent la France dans un état de dissolution, & donnerent de si étranges secousses à toute l'Europe: une trop grande extension dans l'usage des lettres, des sciences & de la philosophie, ne pouvant que nuire à la multitude qui n'en a aucun besoin, & dont les qualités essentielles à la société, s'alterent par des spéculations étrangères à son état (*voyez* FRÉDÉRIC-GUILLAUME I, LILIO GIRALDI, J.J. ROUSSEAU). Depuis qu'une fausse philosophie a entrepris d'anéantir la gloire des princes religieux pour relever celle des héros profanes, de faire des annales des peuples un dépôt de fiel & de corruption, de travestir, d'altérer les événemens pour les diriger vers le but d'une subversion générale, on a vu des écrivains contester à ce monarque le titre de *Grand*. Mais en dépit de la malignité & de la calomnie, son nom vivra dans les fastes des François, & la postérité le placera avec ceux de Charlemagne & de Clovis. Moins attaché au centre de l'Unité, moins zélé pour la foi de l'Eglise, il auroit trouvé des admirateurs parmi ceux qui le décrient, des panegyristes parmi ses censeurs. Il n'a cessé d'être *Grand*, que parce qu'il a fait servir sa puissance à maintenir la pureté de la foi & à exterminer l'erreur (*voyez* la fin des articles MAINTENON & PHILIPPE II). Limiers, Larrei, Reboulet, Lahode & Voltaire ont écrit son Histoire; mais celui-ci est trop court, & a trop donné à son imagi-

nation; les autres trop diffus se font en quelque sorte bornés à compiler & à défigurer des Gazettes.

LOUIS XV, 3^e. fils du duc de Bourgogne (depuis dauphin), petit-fils de Louis XIV, & de Marie-Adélaïde de Savoie, naquit à Fontainebleau le 15 février 1710, & fut d'abord nommé duc de Bretagne. Devenu dauphin le 8 mars 1712 par la mort de son illustre pere, il succéda à Louis XIV, son bisaïeul, le 1^{er} septembre 1715. Il avoit 5 ans & demi lorsqu'il monta sur le trône. Philippe, duc d'Orléans, son plus proche parent, devoit être régent; mais il voulut devoir cette place à sa naissance, & non au testament de Louis XIV. Ce testament, qui auroit beaucoup gêné son administration, fut cassé par le parlement, & la régence lui fut déferée le 2 septembre, c'est-à-dire le lendemain de la mort de Louis XIV, qui avoit bien prévu que les choses iroient ainsi, & qui avoit fait ce testament sans beaucoup espérer qu'il seroit exécuté. « Il savoit » très-bien, dit un historien, » où l'autorité royale expiroit, » & que les affaires d'état sont » des choses qu'un roi mort ne » peut plus régler. Il arrive ce- » pendant quelquefois que par » respect pour le défunt mo- » narque, sur-tout lorsque l'in- » dée de ses grandes qualités » dépasse le tombeau avec » l'affection & les regrets des » peuples, que ses dernières » volontés sont adoptées par » ses successeurs & par l'Etat, » & suivies comme un tableau » de direction & comme des

» conseils : & c'eût été le cas
 » de Louis XIV, sans l'oppo-
 » sition du régent & des par-
 » temens ». Les premiers soins
 du régent furent de rétablir les
 finances qui étoient dans le plus
 grand dérangement. Il permit à
 Law, intrigant Ecossois, de
 former une banque, dont on se
 promettoit les plus grands avan-
 tages (voyez les articles LAW
 & PHILIPPE, duc d'Orléans).
 Les suites des dangereuses nou-
 veautés de Law furent la sub-
 version de cent mille familles,
 la disgrâce du chancelier d'A-
 guesseau & l'exil du parlement
 à Pontoise. Le roi ayant été
 couronné à Rheims en 1722,
 & déclaré majeur l'année sui-
 vante, le duc d'Orléans remit
 les rênes de l'état dont il avoit
 eu la conduite pendant la mino-
 rité. Le cardinal Dubois, alors
 secrétaire-d'état, fut chargé
 pendant quelque tems de la di-
 rection générale des affaires ;
 mais ce ministre étant mort au
 mois d'août 1723, le duc d'Or-
 léans accepta le titre de premier
 ministre. Ce prince, mort le
 2 décembre de la même année,
 eut pour successeur dans le mi-
 nistère le duc de Bourbon, qui
 s'empessa de chercher une
 épouse au jeune monarque. Il
 choisit la princesse de Pologne,
 Marie Leczinska, fille du roi
 Stanislas. Le mariage fut célé-
 bré à Fontainebleau le 5 sep-
 tembre 1725, & une heureuse
 fécondité fut le fruit de cette
 union. Le nouveau ministère
 ayant effarouché le parlement,
 la noblesse & le peuple par quel-
 ques édits burlesques, le duc de
 Bourbon fut disgracié. Le car-
 dinal de Fleuri, qui prit sa place,
 substitua une sage économie aux

profusions dont on se plaignoit.
 Sans avoir le titre de premier
 ministre, il eut toute la con-
 fiance de Louis XV, & il s'en
 servit pour faire le bien & ré-
 parer les maux passés. La double
 élection d'un roi de Pologne,
 en 1733, alluma la guerre en
 Europe. Louis XV, gendre de
 Stanislas, qui venoit d'être élu
 pour la seconde fois, le soutint
 contre l'électeur de Saxe, for-
 tement appuyé par l'empereur
 Charles VI. Ce dernier souve-
 rain agit si efficacement pour le
 prince qu'il protégeoit, que Sta-
 nislas fut obligé d'abandonner
 la couronne qui lui avoit été
 décernée & de prendre la fuite.
 Louis XV, voulant se venger
 de cet affront sur l'empereur,
 s'unit avec l'Espagne & la
 Savoie contre l'Autriche. La
 guerre se fit en Italie, & elle
 fut glorieuse. Le maréchal de
 Villars, en finissant sa longue
 & brillante carrière, prit Mi-
 lan, Tortone & Novarre. Le
 maréchal de Coigni gagna les
 batailles de Parme & de Guas-
 talle. Enfin en 1734 l'empereur
 avoit perdu presque tous ses
 états d'Italie. La paix lui étoit
 devenue nécessaire, il la fit ;
 mais elle ne fut avantageuse
 qu'à ses ennemis. Par les pré-
 liminaires signés le 3 octobre
 1735 & le traité définitif, signé
 le 18 novembre 1738, le roi
 Stanislas, qui avoit abdicqué le
 trône de Pologne, devoit en
 conserver les titres & les hon-
 neurs, & être mis en possession
 des duchés de Lorraine & de
 Bar, pour être réunis après sa
 mort à la couronne de France.
 Ainsi la réunion de cette riche
 province, si long-tems désirée
 & si inutilement tentée jusqu'a-

lors, fut consommée par une suite d'événemens auxquels la politique ne se feroit pas attendue. La mort de l'empereur Charles VI, arrivée en 1740, ouvrit une nouvelle scene. La succession de la maison d'Autriche, quoique garantie à sa fille Marie-Thérèse par la Pragmatique-Sanction, acceptée & signée par les princes qui pouvoient y paroître intéressés, lui fut disputée par 4 puissances. Louis XV s'unit aux rois de Prusse & de Pologne, pour faire élire empereur Charles Albert, électeur de Bavière. Créé lieutenant-général du roi de France, ce prince se rend maître de Passau, arrive à Lintz, capitale de la haute Autriche; mais au lieu d'assiéger Vienne, dont la prise eût été un coup décisif, il marche vers Prague, s'y fait couronner roi de Bohême, & va recevoir à Francfort la couronne impériale sous le nom de *Charles VII*. Ces premiers succès furent suivis de pertes rapides. Prague fut reprise en 1742; & la bataille de Dettingue perdue l'année suivante, détruisit presque toutes les espérances de l'empereur protégé par la France. Il fut bientôt chassé de ses états héréditaires & errant dans l'Allemagne, tandis que les François étoient repoussés au Rhin & au Mein. Ce fut dans ces circonstances que Louis XV fit sa première campagne au printems de 1744. Il prend Courtray, Menin & Ypres. Il quitte la Flandre, où il avoit des succès, pour aller au secours de l'Alsace, où les Autrichiens avoient pénétré. Tandis qu'il marchoit contre le prince Charles de Lorraine,

général de l'armée ennemie, qui avoit passé le Rhin, il est réduit à l'extrémité par une maladie dangereuse qui l'arrête à Metz. Ce fut à cette occasion que les François lui donnerent des témoignages singuliers de leur tendresse alarmée: il fut surnommé *le Bien-Aimé*. A peine est-il rétabli, qu'il va assiéger Fribourg, & le prend le 5 novembre 1744. Les batailles de Fontenoi, de Rocoux & de Lawfeldt gagnées en 1745, 1746 & 1747, la journée de Melle suivie de la prise de Gand, Ostende forcée en 6 jours, Bruxelles prise au cœur de l'hiver, Berg-Op-Zoom emporté d'assaut, Maeftricht investi en présence de 80,000 hommes, auroient assuré à la France une paix glorieuse, si elle avoit eu par-tout les mêmes succès. Mais tandis que tout lui cédoit en Flandre, les affaires d'Italie étoient dans le plus mauvais état. La bataille de Plaisance, perdue en 1746 par le maréchal de Maillebois, avoit forcé les François à repasser les Alpes. Les troupes du duc de Savoie & de la reine de Hongrie ravageoient la Provence. Les Anglois, aussi heureux sur mer que les Autrichiens l'étoient en Italie, ruinoient le commerce de la France; ils s'emparoitent de Louisbourg & du Cap-Breton; ils faisoient par-tout des prises immenses: la paix fut conclue à Aix-la-Chapelle le 18 octobre 1748. Le roi assura Parme, Plaisance & Guastalle à don Philippe son gendre, fit rétablir le duc de Modene son allié, & la république de Genes, dans leurs droits; mais il rendit

toutes les conquêtes faites aux Pays-Bas. La paix fut encore troublée pour quelques terrains incultes de l'Acadie, dans l'Amérique septentrionale. Les Anglois les disputèrent aux François en 1755; ceux-ci les harceloient dans ces possessions lointaines, tandis que les Anglois pour s'en venger faisoient de grandes captures sur mer. Le roi de Prusse, auparavant allié des François, se ligue avec l'Angleterre; tandis que l'Autriche s'unit avec la France. Les Anglois furent d'abord battus dans le Canada, & craignirent une invasion dans leurs isles. Ils perdirent le Port-Mahon, que le maréchal de Richelieu prit d'assaut en 1756, après une victoire navale remportée par le marquis de la Galissoniere. Le maréchal d'Estrées gaignoit, d'un autre côté, la bataille de Hastenbeck sur le duc de Cumberland. Le maréchal de Richelieu, envoyé pour commander à sa place, poussa l'Anglois, & le força de capituler à Closter-Séven avec toute son armée. L'électorat de Hanovre étoit conquis. Une armée François, jointe à celle des Cercles, marcha la même année, 1757, contre le roi de Prusse en Saxe, & fut battue à la fameuse journée de Rosbac, donnée au commencement de novembre. Cette victoire fut décisive: l'électorat de Hanovre fut repris par les Anglois, malgré la capitulation de Closter-Séven. Les François furent encore battus à Crevelt par le prince de Brunswick en 1758; mais le duc de Broglie les vengea en remportant une victoire complete à Bergen,

près de Francfort, le 13 avril 1759. Enfin, après différens combats, où chaque parti étoit tantôt vaincu, tantôt vainqueur, tous les princes pensèrent sérieusement à la paix. La France en avoit un besoin extrême; les Anglois avoient fait des conquêtes prodigieuses dans les Indes; ils avoient ruiné entièrement le commerce des François en Afrique; ils s'étoient emparés de presque toutes leurs possessions en Amérique. Le Pacte de Famille, conclu en 1761 entre toutes les branches souveraines de la maison de France, ne les avoit pas empêchés d'enlever aux Espagnols la Havane, l'isle de Cuba dans le golfe du Mexique, & les isles Philippines dans la mer des Indes. Par le traité de paix qui fut signé à Paris, au commencement de 1763, ils rendirent quelques-unes de leurs conquêtes; mais ils en gardèrent la meilleure partie. La France céda à l'Angleterre Louisbourg ou le Cap-Breton, le Canada, toutes les terres sur la gauche du Mississipi, excepté la Nouvelle-Orléans. L'Espagne ajouta encore la Floride. Les Anglois gagnerent environ 1500 lieues de terrain en Amérique. On leur abandonna le Sénégal en Afrique, & ils restituèrent la Gorée. Minorque fut échangé contre Belle-Isle. Telle fut la fin de cette guerre, funeste à la France. Les années qui suivirent furent tranquilles, si l'on en excepte l'affaire du duc de Parme avec le pape Clément XIII, qui engagea le roi à se rendre maître du Comtat-Venaissin en 1768, la conquête de la Corse, & les chan-

gemens arrivés dans la magistrature en 1770 & 1771. L'extinction des Jésuites consommée en France en 1764, le fut dans toute l'Europe en 1773. Au commencement de mai 1774, Louis XV fut attaqué pour la seconde fois de la petite vérole, & cette maladie l'enleva le 10 du même mois. Il étoit dans sa 65^e. année, & occupoit le trône depuis 59 ans 8 mois & quelques jours. Nous ne parlerons pas de l'accident du 5 janvier 1757 (voyez DAMIENS). Louis XV étoit, à sa mort, le plus ancien des monarques de l'Europe. Ce prince avoit eu d'abord le goût des beaux-arts; & connoissoit l'histoire & la géographie. On a de lui un petit vol. in-8°, 1718, sur le *Cours des principales Rivieres de l'Europe*: ouvrage devenu rare, & qu'il avoit composé sous la direction du célèbre géographe de Lisle. Les sciences ont été encouragées sous son regne. Le voyage au Pôle par Maupertuis, & à l'Equateur par la Condamine, entrepris l'un & l'autre à de si grands frais, quoique sans utilité réelle, d'autres voyages aux Philippines, à la Californie, en Sibérie, faits par ordre du gouvernement, prouvent le zèle du roi & de ses ministres pour tout ce qui avoit rapport à l'astronomie, à la navigation, à l'histoire naturelle. La physique expérimentale & la mécanique ont fait des progrès qui ont influé sur les arts nécessaires. Les étoffes ont été manufacturées à moins de frais, par les soins du célèbre Vaucanson, & de quelques autres mécaniciens. Un horloger ingénieux (M. le Roy) a inventé

une pendule, qui supplée en quelque sorte à la connoissance qui nous est refusée des longitudes sur la mer. Il faut avouer néanmoins qu'il y a eu, sur-tout vers la fin de son regne, moins de génie & de grands talens que dans les beaux jours de Louis XIV. Les sciences semblent avoir perdu en profondeur ce qu'elles ont gagné en superficie; leur lumiere en frappant tous les yeux a produit une infinité d'ouvrages dans tous les genres, mais très-peu qui passeront à la postérité. L'étude de la nature est devenue d'un goût général, mais l'esprit de systême & une multitude de fausses hypothèses, ont rendu presque inutiles les travaux des observateurs. L'histoire atteinte du souffle brûlant de la philosophie, a subi une entiere métamorphose; tous ses traits ont été défigurés pour prendre l'empreinte des préventions dominantes, pour servir d'aliment aux passions & aux erreurs. Les sources du beau ont été négligées, le grec & le latin ont cessé d'être en honneur. Le goût de la déclamation, la manie des antitheses & des tours nouveaux, ont beaucoup altéré le style, en ont affoibli la dignité & la vigueur; l'éloquence a pris le ton de la faillie & cette délicatesse affectée, qui dégénere en sécheresse, & qui ramene enfin la barbarie. Les mœurs, si on en croit un écrivain judicieux, ont beaucoup influé sur cette révolution. La sensibilité pour les plaisirs ayant en quelque sorte absorbé son antagoniste, la sensibilité de l'esprit, on n'a plus eu cette ardeur & ce noble enthousiasme, quand

il s'est agi de la vérité & du beau littéraire. Pour suppléer à ce feu divin, on a eu recours à ce qu'on appelle de l'esprit; mais il n'est pas plus fait pour remplacer la force du sentiment, que quelques étincelles le sont pour tenir la place d'une lumière brillante. Voltaire a donné le *Siecle de Louis XV*, ouvrage superficiel & très-inexact, bien inférieur au *Siecle de Louis XIV*, malgré les défauts de celui-ci: il y a des choses tout uniment imaginées, & nées dans le cerveau de l'auteur, qui ne les a tirées d'aucun mémoire, d'aucune relation même romanesque & fabuleuse. On a donné aussi sa *Vie privée*; il y a parmi quelques anecdotes intéressantes, des preuves trop vraies de la profonde corruption des cours, & des réflexions de l'auteur qui ne valent pas mieux que les choses qu'il raconte. Il faut porter le même jugement d'un ouvrage de Crébillon le fils, sous ce titre anagrammatique: *Amours de Zéoniniquil, roi des Kofirans*.

LOUIS XVI, fils de Louis, dauphin de France, & dauphin après la mort de son pere, né à Versailles le 23 août 1754, épousa en 1770 Marie-Antoinette d'Autriche, & succéda en 1774 à Louis XV son aïeul. Pour avoir un guide dans un gouvernement vaste & difficile, il appella auprès de lui le comte de Maurepas, froid égoïste qui l'engagea dans plusieurs démarches dont le bon prince eut lieu de se repentir. Sans parler du rappel des anciens parlemens, dont la lutte persévérante contre l'Eglise & le trône, avoit amené la dis-

Tome V,

grace sur la fin du regne de Louis XV; le triomphe de Voltaire, que la secte philosophique célébra à Paris en 1778, & qui fut celui de l'irrégion personnifiée; l'appel au ministre & à la régie des finances du protestant Necker, homme vain, incapable, intrigant; puis la guerre d'Amérique, entreprise en faveur des sujets rebelles de l'Angleterre, & quelques autres opérations, ne convinrent que trop le public que le roi avoit mal choisi son principal ministre (voyez PONTCHARTRAIN Louis à la fin de l'article). Cette guerre fut très-funeste à la France, dont elle acheva de ruiner les finances, & à laquelle elle présentoit l'exemple d'une révolte approuvée, & soutenue par le roi (voyez GRAVIER). Il y eut plusieurs batailles navales indécises, où les deux partis s'attribuerent l'avantage, mais celle du 12 avril 1782 fut entièrement en faveur des Anglois: le comte de Grasse y fut pris avec 6 vaisseaux de ligne. Le fruit de la paix, conclue en 1783, fut l'indépendance de l'Amérique, & quelques isles & comptoirs cédés aux François. L'an 1787 fut remarquable par un édit de tolérance en faveur de toutes les sectes, & par l'essai qu'on fit sur la noblesse & le clergé, des systèmes que l'empereur Joseph II avoit tâché d'introduire dans ses états. Necker, alternativement disgracié & rappelé, & Loménie de Brienne, archevêque de Sens, étoient les deux hommes qui se signalerent le plus en faveur des nouveautés. Il y eut

L1

de grands troubles: la noblesse du Dauphiné & de la Bretagne sur-tout opposa une forte résistance: on ne lui répondit que par des violences & la prison. La convocation des Etats-Généraux en 1789 termina ces agitations, pour en faire naître d'autres bien plus funestes. Après de longs débats entre les ordres, la démocratie l'emporta, le clergé & la noblesse furent sacrifiés, l'autorité du roi méconnue, les troupes insultées ou séduites, la Bastille prise, &c. Les années suivantes furent plus malheureuses encore; le sang coula dans presque toutes les contrées de la France: dans les provinces méridionales les huguenots massacroient les catholiques; dans d'autres, les royalistes se battoient contre les partisans de l'Assemblée nationale. Dès le commencement de 1790 le roi avoit comparu à l'Assemblée pour faire une espèce d'abdication, en reconnaissant l'autorité souveraine du peuple. Le 6 août de la même année, il fut arraché de son palais de Versailles, & obligé d'aller habiter les Thuilleries à Paris. Ayant tâché de fuir vers les frontières & de gagner la forteresse de Montmédi, il fut arrêté à Varennes le 21 juin 1792, & reconduit à Paris, où le reste de sa vie ne fut qu'une suite d'outrages & de souffrances. Condamné à la mort par la Convention nationale, il parut plus grand dans ses dernières heures que tout le tems qu'il avoit été sur le trône; il déploya toute la fermeté de l'homme chrétien, parla sur l'échafaud avec dignité, mais

fut d'abord interrompu; & exécuté par la guillotine, le 21 janvier 1793. Prince humain, doux, bienfaisant, ayant de la piété & des mœurs intègres, zélé pour le bien & cherchant avec des intentions pures le bonheur de ses sujets, il eut le malheur d'être conseillé par des hommes qu'il croioit dignes de sa confiance & qui ne l'étoient pas. Sa facilité, sa bonne foi, une mesure de lumières improportionnelle à sa bonne volonté, ont fait de son regne la plus triste époque de la monarchie Française, sourdement minée depuis long-tems par l'irrégion & la philosophie. Son ame paroît à découvert dans son Testament, pièce dont toute l'Europe a admiré le contenu. Il y regne un langage de religion, de franchise & de bonhomie, qui ne peut partir que d'un cœur droit & pur. On peut en juger par ce morceau. « Aujourd'hui, 25^{me}, » jour de décembre 1792, » moi, Louis XVI du nom, » roi de France, étant depuis » plus de quatre mois, ren- » fermé avec ma famille dans » la tour du Temple à Paris, » par ceux qui étoient mes su- » jets, & privé de toute com- » munication quelconque, même, depuis le onze du cou- » rant, avec ma famille; de » plus impliqué dans un pro- » cès, dont il est impossible » de prévoir l'issue, à cause » des passions des hommes, » & dont on ne trouve aucun » prétexte ni moyens dans au- » cune loi existante; n'ayant » que Dieu pour témoin de mes » pensées, & auquel je puis » m'adresser, je déclare ici en

» sa présence mes dernières vo-
 » lontés & mes sentimens. Je
 » laisse mon ame à Dieu, mon
 » Créateur ; je le prie de la
 » recevoir dans sa miséricorde,
 » de ne pas la juger d'après
 » ses mérites, mais par ceux
 » de notre Seigneur J. C., qui
 » s'est offert en sacrifice à Dieu
 » son Pere, pour nous autres
 » hommes, quelque indignes que
 » nous en fussions, & moi le
 » premier. Je meurs dans l'u-
 » nion de notre sainte mere
 » l'Eglise Catholique, Aposto-
 » lique & Romaine, qui tient
 » ses pouvoirs, par une succes-
 » sion non interrompue, de
 » Pierre, auquel J. C. les avoit
 » confiés. Je crois fermement,
 » & je confesse tout ce qui est
 » contenu dans le Symbole &
 » les Commandemens de Dieu
 » & de l'Eglise, les Sacremens
 » & les mysteres, tels que
 » l'Eglise catholique les en-
 » seigne & les a toujours en-
 » seignés. Je n'ai jamais pré-
 » tendu me rendre juge dans
 » les différentes manieres d'ex-
 » pliquer les dogmes, qui dé-
 » chirent l'Eglise de J. C. ;
 » mais je m'en suis rapporté,
 » & rapporterai toujours, si
 » Dieu m'accorde vie, aux
 » décisions que les supérieurs
 » ecclésiastiques, unis à la
 » sainte Eglise catholique,
 » donnent & donneront, con-
 » formément à la discipline de
 » l'Eglise, suivie depuis J. C.
 » Je plains de tout mon cœur
 » nos freres, qui peuvent être
 » dans l'erreur ; mais je ne
 » prétends pas les juger, &
 » je ne les aime pas moins tous
 » en J. C., suivant ce que la
 » charité chrétienne nous en-
 » seigne. Je prie Dieu de me

» pardonner tous mes péchés ;
 » j'ai cherché à les connoître
 » scrupuleusement, à les dé-
 » tester & à m'humilier en sa
 » présence. Ne pouvant me
 » servir du ministère d'un prê-
 » tre catholique, je prie Dieu
 » de recevoir la confession que
 » je lui en ai faite, & sur-tout
 » le repentir profond que j'ai
 » d'avoir mis mon nom (quoi-
 » que cela fût contre ma vo-
 » lonté) à des actes qui peu-
 » vent être contraires à la dis-
 » cipline & à la croyance de
 » l'Eglise catholique, à laquelle
 » je suis toujours resté sincé-
 » rement uni de cœur. Je prie
 » Dieu de recevoir la ferme ré-
 » solution où je suis, s'il m'ac-
 » corde vie, de me servir,
 » aussi-tôt que je le pourrai,
 » du ministère d'un prêtre ca-
 » tholique, pour m'accuser de
 » tous mes péchés, & rece-
 » voir le sacrement de Pénit-
 » tence. Je prie tous ceux que
 » je pourrois avoir offensés
 » par inadvertance (car je
 » ne me rappelle pas d'avoir
 » fait sciemment aucune offense
 » à personne), ou ceux à qui
 » j'aurois pu avoir donné de
 » mauvais exemples ou des
 » scandales, de me pardonner
 » le mal que je peux leur avoir
 » fait. Je prie tous ceux qui
 » ont de la charité, d'unir leurs
 » prieres aux miennes, pour
 » obtenir de Dieu le pardon de
 » mes péchés ». Le corps du
 » roi fut enterré sans aucune cé-
 » rémonie, dans une fosse pro-
 » fonde qu'on remplit de chaux.
 » Neuf mois après, la reine son
 » épouse eut le même sort. *Voyez*
 » MARIE-ANTOINETTE.

LOUIS, (S.) petit neveu
 de S. Louis, roi de France, &

neveu, par sa mere, de sainte Elizabeth de Hongrie, naquit de Charles II, surnommé *le Boiteux*, roi de Naples & de Sicile, & de Marie, fille d'Etienne V, roi de Hongrie. Louis commença dès l'âge de 14 ans, à se sanctifier en Catalogne, où pour délivrer son pere, alors prince de Salerne, il avoit été donné en ôtage au roi d'Aragon, qui l'avoit fait prisonnier dans un combat naval. On ne remarquoit pas seulement en lui beaucoup d'attrait pour la priere, pour les saintes lectures, pour la fréquentation des Sacremens, une douceur & une modestie angélique, une délicatesse de pureté, qu'une parole libre faisoit frémir; mais il montra encore une force de courage & de vertu, qui alla jusqu'à se réjouir de son emprisonnement, comme d'un moyen précieux de sanctification. Il recouvra la liberté en 1294, par le traité conclu entre son pere & Jacques II, roi d'Aragon. Charles-Martel, son frere aîné, ayant été reconnu roi de Hongrie, dont la possession réelle ne parvint cependant qu'à son fils Charobert, Louis céda la couronne de Naples à Robert, son cadet, après avoir fait vœu d'embrasser l'humble & austere profession des Freres-Mineurs, qu'il vouloit accomplir avant de recevoir l'ordination épiscopale. Sa famille s'étant opposée à son entrée en religion, les supérieurs différèrent quelque tems à le recevoir parmi eux, quand Boniface VIII lui accorda une dispense d'âge pour recevoir la prêtrise à vingt-deux ans. En vertu d'une autre dispense, il fut nommé à l'évêché de Tou-

louse, & obligé de l'accepter par obéissance, ayant fait auparavant le voyage de Rome, où il accomplit son vœu & fit profession la veille de Noël 1296, dans le couvent d'*Ara cœli*. Il fut sacré évêque l'année suivante. « Il parut dans son » diocese, dit un historien, » sous l'habit d'un pauvre Religieux; mais on le recut à » Toulouse avec le respect dû » à un Saint, & avec la magnificence qui convenoit à un » prince. Sa modestie, sa douceur & sa piété inspiroient l'amour de la vertu à tous ceux » qui le voyoient. Son premier soin fut d'y visiter les hôpitaux, & de pourvoir aux » besoins des malheureux. S'étant fait représenter l'état de » ses revenus, il en réserva » une petite partie pour l'entretien de sa maison, & destina » le reste aux pauvres. Il en » avoit tous les jours vingt-cinq à sa table; il les servoit lui-même, & quelquefois un genou en terre. Tout le » royaume de son pere éprouvoit les effets de ses libéralités. Il fit la visite de son diocese, & laissa par-tout des » monumens de son zele & » de sa charité ». Effrayé de la grandeur de ses obligations, il songeoit à quitter son évêché, lorsqu'il mourut saintement le 19 août 1297, à l'âge de 23 ans & demi, au château de Brignoles en Provence, où il étoit allé pour quelques affaires ecclésiastiques. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il dit à ceux qui étoient autour de lui: « Après » un voyage dangereux, me » voilà enfin arrivé à la vue » du port, après lequel j'ai

» long-tems soupiré avec ar-
 » deur. Je vais jouir de mon
 » Dieu, dont le monde me dé-
 » roberoit la possession. Bien-
 » tôt je serai délivré de ce
 » poids que je ne puis porter ,»
 Il fut enterré chez les Franciscains de Marseille, comme il l'avoit demandé. Jean XXII, successeur de Boniface VIII, le canonisa à Avignon en 1317, & adressa un Bref à ce sujet à la mere du Saint, qui vivoit encore. On a sa *Vie* écrite avec fidélité par un auteur qui l'avoit connu intimement, & publiée par Sedulius à Anvers, 1602, in-8°.

LOUIS, dauphin, fils de Louis XIV & de Thérèse d'Autriche, né à Fontainebleau en 1661, eut le duc de Montausier pour gouverneur, & Bossuet pour précepteur. Ce fut en faveur de ce prince, qu'on nomme communément le *Grand-Dauphin*, que furent faits les commentaires & les belles éditions des bons auteurs latins, dites *ad usum Delphini*. Il joignoit beaucoup de courage à un caractère bon & facile. Son pere le mit à la tête des armées en 1688; il prit Philipsbourg, Heidelberg, Manheim; accompagna ensuite Louis XIV au siege de Mons, à celui de Namur, & commanda l'armée de Flandre en 1694. Son second fils, le duc d'Anjou, qu'il avoit eu de Marie-Christine de Baviere, son épouse, fut appellé en 1700 à la couronne d'Espagne. Ce prince passa la plus grande partie de sa vie à Meudon & à Choisi, dont Mademoiselle lui avoit donné l'usage. Dans cette vie retirée, il se livroit aux plaisirs & à l'amour, quoiqu'il fût gêné dans ses in-

clinations par le roi son pere. Il s'attacha en dernier lieu à Marie-Emilie de Joly de Choin, qui paroît être devenue son épouse (*voyez CHOIN*). Ce prince mourut à Meudon en 1711, de la petite vérole, à 50 ans. On raconte qu'on lui avoit prédit *que fils de roi, il seroit pere de roi, & qu'il ne régneroit jamais*. Il passa les dernieres années de sa vie dans la retraite & dans les exercices chrétiens.

LOUIS, dauphin, fils aîné du précédent & pere de Louis XV, né à Versailles en 1682, reçut en naissant le nom de *Duc de Bourgogne*. Le duc de Beauvilliers, un des plus honnêtes hommes de la cour, & Fénelon, un des plus vertueux & des plus aimables, veillerent à son éducation, l'un en qualité de gouverneur, l'autre en qualité de précepteur. Sous de tels maîtres il devint tout ce qu'on voulut. Il étoit naturellement emporté; il fut modéré, doux, complaisant. L'éducation changea tellement son caractère, qu'on eût dit que ses vertus lui étoient naturelles. Il fut général des armées d'Allemagne en 1701, généralissime de celle de Flandre en 1702, & battit la cavalerie ennemie près de Nimegue. Mais il se distingua moins par les qualités guerrieres que par les vertus morales & chrétiennes. Les malheurs de la guerre, toujours suivis de ceux des peuples, l'affligeoient sensiblement. Il voyoit les maux; il chercha les remedes pour les appliquer lorsqu'il seroit sur le trône. Il s'instruisit de l'état du royaume; il voulut connoître les provinces. Il joignit aux connois-

sances de la littérature & des sciences, celles d'un prince qui veut régner en roi sage & faire des heureux. La France fondeoit les plus belles espérances sur lui, lorsqu'une maladie cruelle l'enleva à la patrie en 1712 avec la dauphine. Il mourut à Marly le 18 février 1712, un an après son père, dans sa 30e. année, non sans soupçon de poison. On fait les bruits qui coururent à ce sujet sur le compte du duc d'Orléans; son apologiste, le duc de St-Simon, n'a pas cru pouvoir les réfuter. Il prouve au contraire que le poison donné à ce prince, ainsi qu'à son épouse, est une chose très-réelle, sans néanmoins en accuser nominément personne. « L'espece » de la maladie du dauphin, » dit-il, ce qu'on fut que lui-même en avoit cru, le soin qu'il eut de faire recommander au roi les précautions pour la conservation de sa personne, la promptitude & la maniere de sa fin comblerent la désolation & les affaires, & redoublèrent les ordres du roi sur l'ouverture de son corps. Elle fut faite dans l'appartement du dauphin à Versailles: elle épouvanta, Fagon, Boudin & quelques autres y déclarerent le plus violent effet d'un poison très-subtil & très-violent ». C'est pour ce prince que l'illustre Fénelon composa son *Télémaque* & la plupart de ses autres ouvrages. Il avoit épousé Marie-Adélaïde de Savoie, qui étoit morte 6 jours avant lui: leurs corps furent portés ensemble à Saint-Denys (voyez les *Vertus de Louis de France, duc de Bourgogne*, par le P. Martineau,

Jésuite, son confesseur, 1712, in-4°; & son *Portrait* par l'abbé Fleury, son sous-précepteur, Paris, 1714, in-12). Voltaire ne connoissoit sans doute pas ces ouvrages, quand il a dit: » Nous avons, à la honte de » l'esprit humain, cent volumes contre Louis XIV, » son fils Monseigneur, le duc d'Orléans son neveu, & pas » un qui fasse connoître les vertus de ce prince, qui auroit » mérité d'être célèbre, s'il n'eût été que particulier ». Qui ne croiroit pas à entendre parler ainsi l'écrivain le plus fécond de son siècle, qu'il va consacrer les premiers instans de son loisir à réparer l'injustice de ses contemporains? Cependant Voltaire depuis ce tems-là composa trente volumes, & l'on sait quels volumes! Et cet ouvrage, qu'il étoit honteux pour l'esprit humain de n'avoir pas encore produit, n'a jamais occupé sa plume. Du reste, ce passage prouve combien le mérite de ce prince étoit éminent; puisque malgré sa religion & sa piété, la philosophie la plus irréligieuse lui rend un si éclatant hommage. L'abbé Proyard a donné depuis sa *Vie, écrite sur les Mémoires de la cour*, 2 vol. in-12, 1782. Quoiqu'en général assez foiblement écrite, elle a l'avantage de l'exacritude; on y trouve des morceaux curieux & très-intéressans, entre autres les réflexions vraiment remarquables de ce judicieux prince sur la révocation de l'édit de Nantes (voyez Louis XIV). On a justement appliqué à ce prince, qui auroit fait le bonheur & la gloire de la France, ces vers de Virgile:

*Nimium vobis Romana
propago
visa potens, Superi, propria hæc
si dona fuissent.*

LOUIS, dauphin, fils de Louis XV & pere de Louis XVI, né à Versailles en 1729, montra de bonne heure tant de goût pour la vertu, que la reine sa mere disoit : *Le Ciel ne m'a accordé qu'un fils ; mais il me l'a donné tel que j'aurois pu le souhaiter.* Il épousa, le 25 février 1745, Marie-Thérese, infante d'Espagne. Cette princesse étant morte en 1746, il épousa au commencement de l'année suivante Marie-Joséphé de Saxe, dont il a eu plusieurs fils. Le dauphin accompagna le roi son pere pendant la campagne de 1745, & se trouva à la bataille de Fontenoi, où il donna des preuves de valeur & d'humanité. Il joignoit à des talens naturels, des connoissances étendues, & donnoit à la France les espérances les mieux fondées d'un regne de sagesse & de justice, lorsqu'il mourut à Fontainebleau le 20 décembre 1765. Sa douceur, son affabilité, son application constante à tous ses devoirs, ont rendu sa mémoire précieuse à tous les cœurs françois. On a admiré la justesse de l'application de ces paroles de l'Écriture, mises à la tête de son Oraison funebre : *Abstulit magnificos meos Dominus de mediomei.* Thren. i. Il y a plusieurs traits de lui qui méritent d'être transmis à la postérité. Telle est la sublime leçon qu'il fit aux jeunes princes ses fils, lorsqu'on leur suppléa les cérémonies du baptême. On apporte les registres sur lesquels l'Église inscrit sans distinction ses en-

fans. « Voyez, leur dit-il, » votre nom placé à la suite de » celui du pauvre & de l'in- » digent. La Religion & la na- » ture mettent tous les hommes » de niveau ; la vertu seule » met entr'eux quelque diffé- » rence : & peut-être que celui » qui vous precede, sera plus » grand aux yeux de Dieu, » que vous ne le serez jamais » aux yeux des peuples.... Con- » duisez mes enfans, disoit ce » bon prince, dans la chau- » miere du paysan : montrez- » leur tout ce qui peut les at- » tendrir ; qu'ils voient le pain » noir dont se nourrit le pauvre ; » qu'ils touchent de leurs mains » la paille qui lui sert de lit... » Je veux qu'ils apprennent à » pleurer. Un prince qui n'a » jamais versé de larmes, ne » peut être bon ». Le roi vou- » loit qu'on augmentât sa pension. *J'aimerois mieux,* dit le dau- » phin, en refusant l'augmenta- » tion, *que cette somme fût dimi- » nuée sur les tailles.* Un jour » qu'on parloit devant lui des » livres contraires à la Religion » & aux mœurs, & qu'on en » justifioit la circulation comme » celle d'un objet de commerce : » Malheur, dit-il, au royaume » qui prétendroit s'enrichir par » un tel commerce, qui sacri- » feroit des richesses vraies » & durables à des richesses » factices & éphémères, qui » étoufferoit la vertu des ci- » toyens & croiroit acquérir les » moyens de la faire paroître ». Il croyoit qu'il falloit chercher la source de tous les désordres propres à ce siecle dans la licence effrénée de parler & d'écrire. « On n'écrit, disoit-il, » presque plus que pour rendre »

» la Religion méprisable & la
 » royauté odieuse. Il ne paroît
 » presque point de livres où
 » la Religion ne soit traitée de
 » superstition & de chimere,
 » où les rois ne soient repré-
 » sentés comme des tyrans, &
 » leur autorité comme un des-
 » potisme insupportable. Les
 » uns le disent ouvertement &
 » avec audace, les autres se con-
 » tentent de l'insinuer adroi-
 » tement. Et à quoi bon tant
 » de livres ? La vie entière de
 » l'homme ne suffiroit pas pour
 » lire ce qu'il y a de mieux
 » écrit en quelque genre que
 » ce soit ; on ne fait plus que
 » répéter ce que les autres ont
 » dit, & si l'on veut s'en
 » éloigner pour se frayer des
 » routes nouvelles, on donne
 » dans des écarts. Quel avan-
 » tage y a-t-il donc à espérer
 » pour le progrès des arts &
 » des sciences, de ce torrent
 » de volumes, de brochures
 » & de libelles, dont le public
 » est inondé ? en deviendra-
 » t-on plus savant ? Au con-
 » traire, cette liberté d'écrire
 » à tort & à travers sur toutes
 » sortes de sujets, ne produit
 » qu'une science légère & su-
 » perficielle, qui est souvent
 » pire que l'ignorance ; elle n'a
 » servi qu'à mettre au jour des
 » principes faux, dangereux
 » ou détestables, qui enivrent
 » tous les esprits ». La dévo-
 » tion du dauphin lui avoit dicté
 » plusieurs prières qu'il s'étoit
 » rendu familières, & qui toutes
 » ont une onction & une force
 » dignes de la véritable piété.
 » Nous donnerons pour exemple,
 » celle qu'il faisoit tous les jours
 » pour le bonheur général du
 » royaume, en s'adressant à Dieu

par l'intercession de S. Louis ;
 le plus illustre de ses aïeux &
 depuis long-tems son modèle.
 Elle est en latin & imite par-
 faitement l'énergie & la dignité
 des anciennes oraisons de la
 liturgie de l'Eglise : *Æterne*
Deus, qui Francorum imperium
benigno favore ab initio tutaris,
sancti Ludovici precibus exora-
tus & votis, da nepotibus, da
servo tuo, da populo, virtutes
imitari, quas coluit ; ut pacem
intus, pacem foris colentes, ad
regni istius lætitiā totā mente
tendamus, ubi reges & populi
tibi, soli Pastori & Patri ser-
vientes, æterno inter se cari-
tatis fœdere sociabuntur. On a
 publié en 1777 d'excellens Mé-
 moires pour servir à l'Histoire
 de ce prince, recueillis par le
 P. Griffet, 2 vol. in-8°. Sa Vie
 a été écrite par l'abbé Proyart,
 Paris, 1778, in-12. On ne peut
 rien voir de plus touchant que
 le *Récit des principales circon-*
stances de la maladie de ce prince,
 Paris, 1766. L'auteur de l'*His-*
toire de la révolution de France
 (M. Montjoie), répand des
 doutes sur les causes de sa mort,
 & ne paroît pas trop disposé
 à la croire naturelle. Quand on
 réfléchit que le dauphin, la dau-
 phine & la reine moururent dans
 l'espace de deux ans & demi,
 & avec les mêmes symptômes,
 ses conjectures semblent pren-
 dre une certaine consistance.
 » Peut-être, dit-il, faut-il re-
 » garder comme un événement
 » qui appartient à l'histoire de
 » la révolution, la mort pré-
 » maturée du dauphin, pere
 » du roi actuel. Ce prince ca-
 » lomnié, tant qu'il vécut,
 » avec un acharnement qui
 » déceloit des desseins bien

» finistres, & loué, même par
 » ses ennemis, lorsqu'on n'eut
 » plus à le redouter, étoit imbu
 » de principes bien contraires
 » à ceux qu'on met aujourd'hui
 » en pratique; & tout ce qu'on
 » connoissoit de sa vie privée,
 » annonçoit qu'il soutiendrait
 » avec fermeté ses opinions,
 » religieuses & politiques. Il
 » avoit des mœurs pures,
 » l'ame sensible & bienfai-
 » sante, du courage, l'amour
 » de l'étude, l'esprit cultivé,
 » le jugement sain, un cœur
 » droit; tout annonçoit en un
 » mot qu'il seroit un digne suc-
 » cesseur de Louis IX, de
 » Henri IV, de Louis XIV;
 » & il est incontestable que
 » s'il eût régné, la monarchie
 » existeroit encore sur les bases;
 » il les eût affermiées, & nous
 » n'eussions jamais vu établi le
 » gouvernement populaire. Sa
 » mort fut donc une véritable
 » conquête pour les novateurs.
 » Je n'entends pas pour cela
 » leur attribuer ce nouveau ré-
 » gicide; mais il est incontestable que les forfaits qu'a en-
 » fantés le desir d'une révolution, ne sont pas tous bien
 » connus; il en est de secrets
 » & qu'il n'est pas tems de révé-
 » ler; il est certain encore que
 » la postérité aura de grands
 » reproches à faire au feu duc
 » de Choiseul, & qu'elle lui de-
 » mandera compte de son inti-
 » mité avec les prétendus phi-
 » losophes, & de son antipathie
 » pour un prince qui avoit toutes les qualités d'un sage ».

LOUIS I, *le Pieux* ou *le Vieil*, roi de Germanie, 3e. fils de Louis le Débonnaire, & frere utérin de l'empereur Lothaire & de Pepin, fut pro-

clamé roi de Baviere en 817. Il se souleva avec ses freres contre son pere, se brouilla ensuite avec eux, gagna, avec Charles-le-Chauve son frere paternel, la bataille de Fontenay contre Lothaire en 841, étendit les limites de ses états, & se rendit redoutable à ses voisins. Il mourut à Francfort en 876, à 70 ans. Ce fut un des plus grands princes de la famille de Charlemagne. Il n'eut pas toutes les vertus d'un bon roi, mais il eut les qualités des héros (*voyez* LOTHAIRES I). — LOUIS II, *le Jeune*, son fils, aussi courageux que lui, & son successeur au trône de Germanie, fut attaqué par son oncle Charles-le-Chauve, qu'il vainquit près d'Andernach en 876. Il mourut à Francfort en 882, dans le tems qu'il devoit des troupes pour les opposer aux Normands qui commençoient leurs ravages.

LOUIS III, roi de Germanie; *voyez* LOUIS III, empereur.

LOUIS I, D'ANJOU, roi de Hongrie & de Pologne, surnommé *le Grand*, naquit à Bude en 1326, & succéda en 1342 à Charles-Robert le Boiteux son pere, issu de Charles I, comte d'Anjou, frere de S. Louis. Il chassa les Juifs de la Hongrie, fit la guerre avec succès aux Transilvains, aux Croates, aux Tartares & aux Vénitiens; il vengea la mort d'André son frere, roi de Naples, mis à mort en 1345; & fut élu roi de Pologne après la mort du roi Casimir, son oncle, en 1370. Il fit paroître un si grand zele pour la Religion Catholique, que le pape Innocent VI

le fit grand-gonfalonnier de l'Eglise. Ce prince sage & juste mourut à Tirnaw en 1382, à 57 ans. « Jamais souverain, dit un historien, n'a été regretté comme il le fut, ni aucune administration si fort exaltée. Chacun admiroit son habileté à maintenir la paix intérieure & le talent qu'il avoit eu d'établir l'union entre tant de différens peuples soumis à sa domination. Inaccessible aux favoris & aux courtisans, il gouverna constamment par lui-même, & déploya autant de sagesse que de fermeté dans la distribution des charges & dignités qu'il n'accordoit qu'aux talents, à la vertu & au vrai mérite. Travesti & sans aucune suite, il aimoit à parcourir les provinces de son royaume pour éclairer de près la conduite des officiers & des magistrats, & pour tirer avantage des observations que lui faisoient les personnes qui ne le connoissoient pas. Libéral sans profusion, il dispensa avec économie les trésors de l'état, & malgré les guerres nombreuses qu'il eut à soutenir, il n'établit aucun nouvel impôt. La restriction des peines aux seules personnes des coupables date de son regne, comme il fut le premier qui défendit l'usage des jugemens de Dieu dans les tribunaux. Ne pouvant réprimer l'usure des Juifs, ruineuse pour le menu peuple, ni faire de cette nation des citoyens utiles à l'état, il rendit un édit, par lequel il leur fut enjoint de sortir du royaume ». Sa mort fut sui-

vie de grands troubles en Hongrie. Voyez GARA.

LOUIS II, roi de Hongrie, succéda à Ladislas son pere en 1516. Trop jeune & trop foible pour résister au terrible Soliman II, il s'engagea inconsidérément, & périt à Mohacz en 1526, à 22 ans; & avec lui périt presque tout le haut clergé & la noblesse de Hongrie, rassemblés contre l'ennemi le plus redoutable de la Religion & de l'état. Le roi se noya en traversant le Carasse, petite riviere marécageuse; son petit cheval n'ayant jamais pu s'élever jusqu'au bord qui étoit fort escarpé. Quelques historiens ont cru que la Providence l'avoit puni de ce qu'il avoit fait jeter l'ambassadeur de Soliman avec toute sa suite dans un vivier où ils furent mangés des poissons; & le genre de mort qui termina les jours du jeune roi, rend cette observation remarquable. Il est vrai que dans ce tems les Turcs se portoient à des barbaries qui, lorsque l'occasion se présentoit, sembloient étouffer tout sentiment d'humanité dans le cœur des Chrétiens; mais la sainteté de l'Evangile suppose dans ses sectateurs, des vertus auxquelles ce genre de justification ne peut suffire. Les historiens rapportent qu'au moment qu'il monta à cheval pour aller combattre, un aigle qui couvroit son casque, tomba & le blessa légèrement au visage: ce qui fut regardé comme un mauvais augure. On retrouva le cadavre du prince peu de tems après, & on le transporta avec pompe à Albe-Royale, dans le tombeau de ses ancêtres. Ce mémorable combat est élégamment décrit

par Etienne Brodericus (*voyez ce mot*), & plus en abrégé, par Isthuanfi. On voit dans le magnifique arsenal de Vienne, la statue équestre de ce jeune prince, parée des armes qu'il portoit le jour de cette bataille. On pourroit bien y mettre pour épigraphe ce vers de l'*Eneide* :

Infelix puer, atque impar congressus Achilli!

En 1687 le duc Charles V de Lorraine, secondé par l'électeur de Bavière & le prince Louis de Baden, vengea la mort de tant de Chrétiens, par une grande victoire remportée sur les Turcs dans cette même plaine de Mohacz.

LOUIS, prince de Tarente, neveu de Robert le Bon, roi de Sicile, né en 1322, épousa le 20 d'août 1347 Jeanne, reine de Naples, sa cousine (*voyez JEANNE*, reine de Jérusalem), après la mort d'André son premier mari, à laquelle il avoit contribué. Contraint de sortir du royaume par Louis, roi de Hongrie, qui s'y étoit rendu avec une armée pour venger l'assassinat d'André son frere, il vint se réfugier avec la reine son épouse en Provence; & tous deux furent déclarés innocens dans un consistoire tenu par Clément VI à Avignon. Rappelés ensuite par les Napolitains, ils chasserent les troupes Hongroises restées dans le royaume, & se firent couronner solennellement à Naples le jour de la Pentecôte 1352. Louis mourut l'an 1362 sans laisser d'enfans. Il avoit institué l'ordre du *Saint-Esprit du naud*, qui ne dura que pendant son regne. Lorsque Henri III passa par

Venise, à son retour de Pologne, la Seigneurie lui fit présent du manuscrit qui contenoit les statuts de cet ordre. Ce prince s'en servit pour établir son ordre du *St.-Esprit*, & commanda au chancelier de Chiverny de faire brûler le livre; mais la volonté du roi ne fut pas exécutée en ce point, & le manuscrit fut conservé. Il a été imprimé dans les *Monumens de la Monarchie Françoisé* de D. Montfaucon, & depuis séparément, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire de France du 14e. siecle*, avec les notes de l'abbé le Fèvre, 1764, in-8°.

LOUIS I, duc d'Anjou, 2e fils de Jean, roi de France, & de Bonne de Luxembourg, se chargea de la régence du royaume pendant la minorité de Charles VI son neveu. Il ne fut occupé que du soin de remplir ses coffres, pour se mettre en état d'aller prendre possession du trône de Naples, que la reine Jeanne, citée dans l'article précédent, lui avoit légué l'an 1380 par son testament. Ce prince se rendit en Italie deux ans après, avec des trésors immenses, pour faire valoir ses prétentions; mais quand il arriva, il trouva le trône occupé par Charles de Duras, parent de la reine morte depuis peu. Il fit de vains efforts pour l'en chasser. Trahi d'ailleurs par Pierre de Craon (*voyez ce mot*), qu'il avoit renvoyé en France faire de nouvelles levées, & qui dissipa tout l'argent à Venise avec des courtisannes; il en mourut de chagrin à Paris, le 20 septembre 1384. Ses descendans tenterent à diverses

reprises de s'emparer de ce royaume, & ne purent jamais y réussir.

LOUIS DE FRANCE, duc d'Orléans, comte de Valois, d'Ast, de Blois, &c., second fils du roi Charles V, naquit en 1371, & eut beaucoup de part au gouvernement pendant le regne de Charles VI son frere. Jean, duc de Bourgogne, oncle du roi, jaloux de l'autorité du duc d'Orléans, le fit assassiner à Paris le 23 novembre 1407. Ce meurtre fut l'origine de la fameuse division, si fatale à la France, entre les maisons d'Orléans & de Bourgogne. Voyez JEAN Sans-Peur.

LOUIS DE BOURBON, premier du nom, prince de Condé, naquit en 1530 de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Il fit sa première campagne sous Henri II, se distingua à la bataille de St-Quentin, & recueillit à la Fere les débris de l'armée. Il ne servit pas moins utilement aux sieges de Calais & de Thionville en 1558; mais après la mort funeste de Henri II, son ambition & son humeur inquiète le jetèrent dans le parti des Réformés. Il fut, dit-on, le chef muet de la conspiration d'Amboise, & il auroit péri par le dernier supplice, si la mort de François II n'eût fait changer les affaires. Charles IX le mit en liberté, & le prince de Condé n'en profita que pour se mettre de nouveau à la tête des Protestans. Il se rendit maître de diverses villes, & il se proposoit de pousser plus loin ses conquêtes, lorsqu'il fut pris & blessé à la bataille de Dreux en 1562. Il perdit ensuite celle de St-Denys

en 1567, & périt à celle de Jarnac en 1569, à l'âge de 39 ans. Il avoit un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchoit aux ennemis, le cheval du comte de la Rochefoucault, son beau-frere, lui donna un coup de pied qui lui fit une blessure considérable à la jambe. Ce prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnoient: *Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée.* Il chargea dans le moment, avec son bras en écharpe & sa jambe toute meurtrie. Pressé de tous côtés, il fut obligé de se rendre à deux gentilshommes, qui le traitèrent avec humanité; mais Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, qui avoit à se venger de quelqu'injure particuliere, eut la cruauté de le tuer de sang-froid d'un coup de pistolet. Le prince de Condé étoit petit, bossu, & cependant plein d'agrémens, spirituel, l'homme des femmes galantes: avantages qui ne conduisent pas à la victoire. On imprima en 1565 un *Recueil de Pieces* qui concernent les affaires auxquelles il eut part, en 3 vol. petit in-12, auxquels on ajoute un in-16, imprimé en 1568, & un autre en 1571. Mais l'édition de ces différens *Mémoires*, donnée par Secousse & l'abbé Lenglet en 1743, 6 vol. in-4°, est beaucoup plus ample. Elle a fait diminuer le prix de l'édition originale, qui est toujours fort rare.

LOUIS DE BOURBON II, surnommé *le Grand*, prince de Condé, premier prince du sang & duc d'Enghien, arriere-petit-

fils de celui dont nous venons de parler, naquit à Paris en 1621 de Henri II de Condé (prince sage & vertueux, dont nous avons l'Eloge par le P. Bourdaloue, ayant pour texte *In memoriâ aternâ erit justus*). La plupart des grands capitaines, dit un historien, le sont devenus par degrés : Condé naquit général ; l'art de la guerre sembla en lui un instinct naturel. A 22 ans, en 1643, il gagna la bataille de Rocroi sur les Espagnols, commandés par le comte François de Mello, marquis de la Tour de Laguna, gouverneur des Pays-Bas. Les Espagnols perdirent 10,000 hommes dans cette journée ; le vieux comte de Fuentes, général de l'infanterie, fut tué au milieu d'un bataillon carré, qu'on ne put rompre qu'avec du canon : on fit 5000 prisonniers. Les drapeaux, les étendards, le canon & le bagage restèrent au vainqueur. Le duc d'Enghien honora sa victoire par sa Religion & son humanité. On le vit se mettre à genoux sur le champ de bataille, & remercier le Dieu des armées d'un si éclatant succès. Il eut autant de soin d'épargner les vaincus & de les arracher à la fureur du soldat, qu'il en avoit pris pour les vaincre. Cette victoire fut suivie de la prise de Thionville & de plusieurs autres places. L'année suivante, 1644, il passa en Allemagne, attaqua le général Merci, retranché sur deux éminences vers Fribourg ; donna 3 combats de suite en 4 jours, & fut vainqueur toutes les trois fois : il se rendit maître de tout le pays, de Mayence jusqu'à Lan-

dau. On dit que, dans un de ces combats, le jeune héros jeta son bâton de commandement dans les retranchemens des ennemis, & marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti. Le maréchal de Turenne, auquel il laissa son armée, ayant été battu à Mariendal, Condé vint reprendre le commandement, & joint à la gloire de commander Turenne, celle de réparer encore sa défaite. Il attaqua de nouveau Merci dans les plaines de Nortlingue, & le bat le 3 août 1645 ; le général ennemi resta sur le champ de bataille. Il prit Dunkerque l'année suivante. Mais ayant été envoyé en Catalogne, il échoua en 1647 devant Lérida, dont il fut obligé de lever le siège. Bientôt les affaires chancelantes obligèrent le roi de le rappeler en Flandre. L'archiduc Léopold, frere de l'empereur Ferdinand III, assiégeoit en 1648 Lens & Artois ; Condé le battit & délivra la place. Une guerre civile troubloit le ministère de Mazarin, déchiroit Paris & la France. Ce cardinal s'adressa à lui pour l'appaiser ; la reine l'en pria les larmes aux yeux. Le vainqueur de Rocroi & de Lens termina à l'amiable ces querelles funestes & ridicules, dans une conférence tenue à St.-Germain-en-Laye. Cette paix ayant été rompue par les factieux, il mit le siège devant Paris, défendu par un peuple innombrable, avec une armée de 7 à 8 mille hommes, & y fit entrer le roi, la reine & le cardinal Mazarin. Les inquiétudes que son ambition commençoit à donner, le firent

enfermer, le 18 janvier 1650, à Vincennes; & après avoir été transféré pendant un an de prison en prison, on lui donna sa liberté. La cour crut lui faire oublier cette sévérité en le nommant au gouvernement de Guienne. Condé s'y retira tout de suite; mais ce fut pour se préparer à la guerre & pour traiter avec l'Espagne. Il courut de Bourdeaux à Montauban, prenant des villes & grossissant par-tout son parti. Il passa d'Agen, à travers mille aventures & déguisé en courier, à 100 lieues de là, pour se mettre à la tête d'une armée commandée par les ducs de Nemours & de Beaufort. Il profite de l'audace que son arrivée imprévue donne aux soldats, attaque le maréchal d'Hocquincourt, général de l'armée royale campée près de Gien, lui enleve plusieurs quartiers, & l'eût entièrement défait, si Turenne ne fût venu à son secours. Après ce combat, il vole à Paris, pour jouir de sa gloire & des dispositions favorables d'un peuple aveugle. Delà il se saisit des villages circonvoisins, pendant que Turenne s'approchoit de la capitale pour le combattre. Les deux généraux s'étant rencontrés près du fauxbourg St.-Anzoin le 2 juillet 1652, se battirent avec tant de valeur, que la réputation de l'un & de l'autre, qui sembloit ne pouvoir plus croître (dit un historien célèbre), en fut augmentée. Cette journée cependant auroit été décisive contre lui, si les Parisiens n'avoient ouvert leurs portes pour recevoir son armée. La paix se fit peu de tems après; mais il ne voulut pas y entrer. Il se retira

dans les Pays-Bas, où il soutint avec assez de gloire les affaires des Espagnols. Il en acquit beaucoup par le secours qu'il jeta dans Cambray, & par la fameuse retraite qu'il fit à la levée du siège d'Arras en 1654. Deux ans après il fit lever le siège de Valenciennes; mais il fut battu par Turenne à la journée des Dunes. La paix des Pyrénées rendit ce prince à la France en 1659. Le cardinal Mazarin, qui traita de cette paix avec don Louis de Haro, ne consentit au rétablissement de Condé, que par l'insinuation que lui fit le ministre Espagnol, que l'Espagne, au cas de refus, procureroit à ce prince des établissemens dans les Pays-Bas; établissemens qui auroient causé peut-être bien des inquiétudes. Le prince de Condé, rendu à la patrie, la servit utilement dans la conquête de la Franche-Comté en 1668, & dans celle de Hollande en 1672. Il prit Wesel, fut blessé près du fort de Tolhuis, & continua les années suivantes à rendre des services importans. En 1674 il mit en sûreté les conquêtes des François, s'opposa au dessein des armées des alliés, & parut avoir l'avantage à Senef, quoique les alliés s'attribuaissent également la gloire de cette journée. Oudenarde assiégée lui dut sa délivrance. Après la mort du vicomte de Turenne, en 1675, il continua la guerre d'Allemagne avec avantage. La goutte, dont il étoit tourmenté, l'obligea de se retirer; & dans la douce tranquillité de sa belle maison de Chantilli, il cultiva les lettres, & fortifia son ame par la pratique des vertus chré-

tiennes. Il mourut à Fontaine-bleau en 1686, à 65 ans; il s'y étoit rendu pour voir madame la duchesse sa petite-fille, qui avoit la petite vérole. Le génie du grand Condé pour les sciences, pour les beaux-arts, pour tout ce qui peut être l'objet des connoissances de l'homme, ne le cédoit point dans lui à ce génie presqu'unique pour conduire & commander les armées. Turenne parvenu par son mérite aux premieres emplois militaires, donnoit ses ordres de vive voix. L'honneur lui en revenoit si on réussissoit; l'officier qui en étoit chargé, étoit responsable de l'événement, s'il éprouvoit quelque infortune. Condé s'en chargeoit, donnant ses ordres par écrit. Delà l'officier qui devoit les exécuter, alloit au combat avec plus de calme & de tranquillité. Ses principes dans l'art militaire qu'il transmit aux Luxembourg, aux Catinat, aux Vendôme, aux Villars, aux Feuquiere, rendirent long-tems la France victorieuse & triomphante. C'est donc à tort que quelques écrivains ont dit qu'il ne forma point d'élèves. « Sous lui, dit un orateur célèbre, se formoient & s'élevoient ces soldats aguerris, ces officiers expérimentés, ces braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalés dans nos dernieres guerres, & qui n'ont acquis tant d'honneur au nom françois, que parce qu'ils avoient eu ce prince pour maître & pour chef ». Sa physionomie annonçoit ce qu'il étoit: il avoit le regard d'un aigle. Ce feu, cette vivacité qui formoient son caractère, lui firent aimer la so-

ciété des beaux ou plutôt des bons esprits. Corneille, Bossuet, Racine, Despréaux, Bourdaloue étoient souvent à Chantilli, & ne s'y ennuyoient jamais. M. Désormeaux a donné la *Vie* de ce prince, Paris, 1766, 4 vol. in-12. On en trouve une autre dans les *Hommes illustres de France* de Charles Perrault. Bourdaloue déploya toute son éloquence dans l'Oraison funebre de ce héros. On y admire l'art avec lequel il parle de la révolte du prince contre sa patrie, & sur-tout la maniere touchante & profondément raisonnée, dont il parle de sa Religion. « Au milieu » même des égaremens du » monde, il avoit une raison » saine, & son cœur qui étoit » droit, a toujours été sur le » point de la Religion, d'in- » telligence & d'accord avec sa » raison. S'il avoit eu moins de » lumieres, semblable à ces » demi-savans, qui ne sont im- » pies que parce qu'ils sont igno- » rans, il auroit, comme dit » l'Apôtre, témérairement con- » damné tout ce qu'il auroit » ignoré. S'il avoit eu moins de » droiture, il n'auroit cru que » ce qu'il auroit voulu; & à » l'exemple de l'insensé, il au- » roit dit dans son cœur: *Il n'y a point de Dieu.* Mais » parce que la droiture de son » cœur répondoit parfaitement » à l'abondance de ses lumieres » & à l'intégrité de sa raison, » il a toujours dit, & dans sa » raison & dans son cœur: *Il y a un Dieu;* & par un en- » chaînement de conséquences, » contre l'évidence desquelles » il a cent fois confessé que le » libertinage le plus fier n'avoit

» rien à opposer que de foible
 » & de pitoyable; son cœur,
 » de concert avec sa raison, lui
 » a toujours fait conclure: *Il*
 » *y a un Dieu. Il y a une Reli-*
 » *gion, qui est le vrai culte de*
 » *Dieu. De toutes les religions*
 » *du monde, la Chrétienne est*
 » *uniquement & incontestable-*
 » *ment l'ouvrage de Dieu. De*
 » *toutes les sociétés Chrétiennes,*
 » *il n'y a que la Catholique*
 » *où se trouve l'Unité, où sub-*
 » *siste l'ordre, & par conséquent*
 » *où réside l'esprit de Dieu. C'est*
 » ainsi que raisonnoit ce grand
 » prince, & c'est à quoi, s'en
 » ouvrant lui-même à ses plus
 » confidens amis, il protes-
 » toit qu'il s'en étoit toujours
 » tenu ». Il y a aussi d'excel-
 » lens morceaux dans l'éloge que
 Bossuet a fait du même prince;
 la péroraison sur-tout est d'un
 intérêt vif & touchant, d'une
 éloquence négligée & en même
 tems inimitable.

LOUIS, IIIe. du nom, duc
 de BOURBON-CONDÉ, fils de
 Henri-Jules & d'Anne de Ba-
 vière, grand-maître de France,
 chevalier des ordres du roi, &
 gouverneur de Bourgogne &
 de Bresse, marcha sur les traces
 de son aïeul le grand Condé.
 Il se trouva au siège de Phi-
 lisbourg sous les ordres de
 monsieur le dauphin; il suivit
 le roi en 1689 à celui de Mons,
 & en 1692 à celui de Namur.
 Il se signala aux batailles de
 Steinkerque & de Nerwinde.
 Il fit encore la campagne de
 Flandre en 1694, & mourut
 subitement à Paris, l'an 1710,
 à 42 ans.

LOUIS-HENRI, duc de
 Bourbon, d'Enghien, &c., fils
 du précédent, né à Versailles

en 1692, fut nommé chef du
 conseil-royal de la régence
 sous la minorité de Louis XV;
 ensuite surintendant de l'édu-
 cation de ce monarque, & enfin
 premier ministre-d'état, après
 la mort du duc d'Orléans ré-
 gent, arrivée en 1723. Il en
 remplit toutes les fonctions
 jusqu'au 11 juin 1726, qu'il
 fut exilé. Livré pendant son
 court ministère à des financiers,
 qui proposèrent des taxes odieu-
 ses, & qui irritèrent la no-
 blesse & le peuple, il fut obligé
 d'abandonner sa place. Il mou-
 rut à Chantilli en 1740, à 48 ans.

LOUIS DE BOURBON, duc
 de Montpensier, souverain de
 Dombes, prince de la Roche-
 sur-Yon, fils de Louis de Bour-
 bon, né à Moulins en 1513,
 se signala dans les armées sous
 François I & Henri II, rendit
 de grands services à Charles IX
 pendant les guerres civiles,
 soumit les places rebelles du
 Poitou en 1574, & mourut
 dans son château de Cham-
 pigny en 1583, à 70 ans.

LOUIS D'ORLÉANS, duc
 d'Orléans, premier prince du
 sang, né à Versailles en 1703
 de Philippe, depuis régent du
 royaume, reçut de la nature
 un esprit pénétrant, propre à
 tout, & beaucoup d'ardeur
 pour l'étude. Sa jeunesse fut
 assez dissipée; mais après la
 mort de son père & celle de
 son épouse, il quitta le monde
 pour se consacrer entièrement
 aux exercices de la pénitence,
 aux œuvres de charité, & à
 l'étude de la Religion & des
 sciences. En 1730, il prit un
 appartement à l'abbaye Sainte
 Genevieve, & s'y fixa totale-
 ment en 1742. Il ne sortoit de

sa retraite que pour se rendre à son conseil au palais-royal, ou pour aller visiter des hôpitaux & des églises. Marier des filles, doter des religieuses, procurer une éducation à des enfans, faire apprendre des métiers, fonder des collèges, répandre ses bienfaits sur les missions, sur les nouveaux établissemens; voilà les œuvres qui remplirent tous les instans de la vie de ce prince jusqu'à sa mort, arrivée le 4 février 1752; & ce qui fit dire à une auguste & pieuse princesse: *Que c'étoit un bienheureux, qui laisseroit après lui beaucoup de malheureux.* Le duc d'Orléans cultiva toutes les sciences; il possédoit l'hébreu, le grec, l'Histoire-Sainte, les Peres de l'Eglise, la géographie, la physique, la peinture. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en manuscrit. Les principaux sont, suivant l'abbé Ladvoat, de qui nous empruntons ces particularités: I. *Des Traductions littérales, des Paraphrases & des Commentaires* sur une partie de l'Ancien-Testament. II. *Une Traduction littérale des Psaumes*, faite sur l'hébreu, avec une paraphrase & des notes. Cet ouvrage est un des plus complets de ce pieux & savant prince. Il y travailloit encore pendant la maladie qui l'enleva, & il y mit la dernière main peu de tems avant sa mort. On y trouve des explications savantes & ingénieuses, & une critique saine & exacte. Il est accompagné d'un grand nombre de dissertations très-curieuses & remplies d'érudition, dans l'une desquelles il prouve clairement que « les

Tome V.

» notes grecques sur les Psau-
 » mes, qui se trouvent dans la
 » Chaîne du P. Cordier, &
 » qui portent le nom de Théo-
 » dore d'Héraclée, sont de
 » Théodore de Mopsueste » :
 découverte que ce prince a
 faite le premier. III. *Plusieurs*
Dissertations contre les Juifs,
 pour servir de réfutation au
 fameux livre hébreu, intitulé:
Le Bouclier de la Foi. Le duc
 d'Orléans n'étant point satisfait
 de la réfutation de ce livre par
 Gousset, entreprit lui-même
 de le réfuter; mais il n'a point
 eu le tems d'achever cette ré-
 futation. IV. *Une Traduction*
littérale des Epîtres de S. Paul,
 faite sur le grec, avec une
 paraphrase, des notes littérales
 & des réflexions de piété. V.
Un Traité contre les Spectacles.
 VI. *Une Réfutation* solide du
 gros ouvrage françois, intitulé:
Les Héxaples. C'est-là que ce
 prince donne des preuves bien
 précises de son attachement à
 l'Eglise, & de son éloignement
 d'un parti qui en combattoit
 les décisions. Ceux qui avoient
 pu mal interpréter certaines
 singularités, & un air de ré-
 forme peut-être trop prononcé,
 furent détrompés; & jugerent
 que si ce prince n'a pas assez
 évité d'être remarqué dans un
 tems où une secte insidieuse
 abusoit de l'appareil de la vertu
 pour étendre ses conquêtes,
 c'est qu'il n'a pas cru qu'elle
 pût se vanter un moment de
 l'avoir rangé parmi ses prosé-
 lytes. VII. *Plusieurs autres*
Traités & Dissertations curieu-
 ses sur différens sujets. Il ne
 voulut jamais faire imprimer
 aucun de ses écrits.

LOUIS - GUILLAUME,
 M m

prince de Baden, né à Paris le 8 avril 1655, succéda à son aïeul, s'attacha ensuite à l'empereur qui le nomma général, & se distingua dans les guerres de Hongrie contre les Turcs en 1687. Il se trouva à la bataille de Mohacs, & vengea, conjointement avec le duc Charles V de Lorraine & l'électeur de Bavière, par une victoire complète, la défaite que les Chrétiens avoient essuyée le siècle précédent dans cette même plaine de Mohacs. Il continua les années suivantes à repousser les infidèles, & les défit successivement à Jagodna, près de Nissa, & à Viddin qu'il emporta, après avoir battu un corps de 8000 hommes. En 1691, il gagna sur eux une victoire signalée à Salankemen en Esclavonie; le grand-visir resta sur le champ de bataille avec près de 20,000 des siens. En 1702, il y eut entre lui & le duc de Villars à Fridelingen, une action pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne & à Paris. Il commanda sur le Rhin les années suivantes, & se trouva à la bataille de Höchstet en 1704, & au siège de Landau la même année. Il fut récompensé par le gouvernement de Javarin, & fut nommé quelque tems après maréchal de camp-général de l'Empire. Il mourut le 4 janvier 1707, à 52 ans, avec la réputation d'un des plus grands capitaines de son siècle.

LOUIS - FRANÇOIS de Bourbon, prince de CONTI; voyez CONTI.

LOUIS, (Pierre de St.) voy. PIERRE.

LOUIS le Maure, voyez SFORCE.

LOUIS DE LORRAINE, voy. GUISE.

LOUIS, (Antoine) né à Metz le 13 février 1723, a su unir au plus haut degré, dans l'exercice de la chirurgie, la théorie & la pratique. Sa théorie, dirigée sur les principes des plus grands maîtres, étoit encore étayée par la connoissance approfondie des auteurs anciens: elle lui a fourni de nouveaux documens sur l'art, consignés dans ses ouvrages, & sur-tout dans le Recueil de l'académie de chirurgie. Placé très-jeune à l'armée, en qualité de chirurgien aide-major, nommé ensuite par le roi chirurgien en chef de l'hôpital de charité, puis chirurgien-major consultant des armées dans les guerres d'Allemagne; de retour à Paris, livré à la grande pratique de la chirurgie, partout il a opéré avec sûreté & intelligence. Devenu secrétaire de l'académie de chirurgie, il remplit cette place autant en homme d'érudition & de lettres, qu'en homme consommé dans la science de sa profession. Parmi les divers écrits de M. Louis, il en est qui regardent des différends survenus entre les médecins & les chirurgiens, & autres objets qui concernent la partie littéraire ou légale de chirurgie. Parmi les ouvrages qui ont pour objet la pratique de son art, on distingue ses *Lettres sur la certitude des signes de la mort*, ouvrage devenu rare, & le *Parallele des différentes méthodes de traiter la maladie vénérienne*, publié en 1764. Il mourut à Paris, d'une hy-

dropique de poitrine, le 13 février 1792. Il a voulu, par son testament, que ses cendres reposassent à côté de celles des pauvres qu'il avoit servis dans un vaste hôpital (la Salpêtrière), où il entra en qualité d'élève à l'âge de 21 ans, & où il avoit gagné sa maîtrise par un travail consécutif de six années. Cependant le même homme qui a voulu être enterré au cimetière de l'hôpital de la Salpêtrière, le même homme, ancien ami de l'abbé Prévôt, l'abandonna dans la maladie dont mourut cet écrivain célèbre, par cette seule raison que chrétien éclairé, mais longtemps égaré, il avoit jugé devoir consacrer à la Religion ses derniers momens. On lui a reproché aussi d'avoir débuté, très-jeune encore, par une Lettre sur l'électricité; critique amère contre l'abbé Nollet, physicien alors célèbre, dont il suivoit les leçons. Il fut l'auteur d'une Thèse donnée sous le nom d'un de ses élèves, qui, par son sujet, prêta beaucoup à la curiosité & à la plaisanterie : *An certa sint virginitatis nota?* & sur laquelle, au jugement des vrais savans, il ne développa que des vues superficielles ou fausses. M. Pelletan, membre très-distingué de l'académie de chirurgie, dans un éloge nécrologique de M. Louis, remarque fort judicieusement que ce ne fut pas un homme de génie; mais il fut abondant. Son humeur étoit vive, brusque, & souvent emportée; son esprit de société étoit parfois celui de la raillerie; & son caractère, celui d'une vanité excessive. Franc

& tranchant, il ne dissimuloit jamais aucune de ses opinions, quelles qu'elles fussent, sans réfléchir sur les conséquences d'une véracité imprudente, & sans jamais douter de la justesse de ses jugemens.

LOUISE DE SAVOIE, duchesse d'Angoulême, fille de Philippe, comte de Bresse, puis duc de Savoie, & de Marguerite de Bourbon, épousa en 1488 Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, dont elle eut le roi François I. Cette princesse est principalement célèbre par ses démêlés avec Charles de Bourbon. Elle avoit d'abord beaucoup aimé ce prince, & avoit même obtenu pour lui l'épée de connétable; mais piquée ensuite de ce qu'il avoit refusé de l'épouser, son amour se tourna en une haine violente. Elle revendiqua les biens de la maison de Bourbon, dont elle étoit du côté de sa mère, & qu'elle prétendoit lui appartenir par la proximité du sang. Les juges ne furent pas assez corrompus pour adjuger cette succession à la régente; mais ils furent assez foibles pour la mettre en séquestre. Bourbon, se voyant dépouillé de ses biens, quitta la France & se ligua avec l'empereur Charles-Quint. Louise négocia ensuite la paix à Cambray entre le roi & l'empereur. Le traité fut conclu le 3 août 1529. Cette princesse mourut peu de tems après, en 1531, à 55 ans, regardée comme une femme aussi propre à une intrigue d'amour qu'à une affaire de cabinet.

LOUISE-MARGUERITE DE LORRAINE, princesse de Conti, fille de Henri, duc de

Guise, & femme de François de Bourbon, prince de Conti, née à Blois en 1588, perdit son époux en 1614, & mourut à Eu en 1631. On a d'elle un ouvrage assez frivole, les *Amours du grand Alcandre* dans le Journal d'Henri III, 1744, 5 vol. in-8°. C'est une histoire des amours de Henri IV, avec le récit de quelques actions louables & de quelques paroles de ce prince.

LOUISE-MARIE DE GONZAGUE, reine de Pologne; voyez GONZAGUE.

LOUISE DE LA MISÉRICORDE, voyez VALLIÈRE (Louise-Françoise de la Baume le Blanc, duchesse de la).

LOUISE DE FRANCE, fille de Louis XV, née le 14 juillet 1738, religieuse Carmélite de S. Denis en 1771, sous le nom de *Thérèse de S. Augustin*, mourut d'un coup d'apoplexie, le 23 décembre 1788, dans la 51^e. année de son âge. Les plus grands sacrifices n'avoient rien coûté à cette princesse pour suivre les mouvemens de sa piété. Depuis le moment qu'elle entra au couvent des Carmélites, jusqu'à celui de son décès, elle ne cessa d'édifier sa communauté par les sentimens les plus religieux, ainsi que par la pratique la plus exacte des règles austères de son ordre. Sa mort excita les plus vifs regrets de tous les gens attachés à la Religion. C'étoit la mère des pauvres & des affligés; toujours prête à employer ses moyens & son crédit pour toutes les œuvres saintes & charitables; & pour citer un fait entre mille, c'est à sa sollicitation & à son zèle, que les Religieuses des Pays-Bas, expul-

sées sous le regne de l'empereur Joseph II, furent reçues & accueillies en France. « Les fastes » de l'Eglise, dit un auteur, » nous offrent de fréquens » exemples de reines & de princesses qui se sont dérobées à » l'éclat & aux délices de la » cour, pour se dévouer à la » solitude & aux austérités du » cloître: quelqu'admirables, » quelqu'héroïques que fussent » de pareils sacrifices, ils ont » dû paroître moins étonnans, » sans doute, dans ce tems où » la piété étoit en honneur, » où le monde payoit un tribut public de respects & d'hommages à ces ames nobles & courageuses qui se consacroient dans la retraite, à la pratique des plus sublimes conseils de l'Evangile: mais dans un siècle tel que le nôtre, où de vains & orgueilleux raisonneurs, incapables de s'élever au-dessus des froids calculs de l'égoïsme, osent traiter de superstition & de foiblesse, les victoires même que la Religion remporte sur la nature; dans un siècle où les demeures sacrées, qui servent d'asyle à la vertu & à l'innocence, contre les vices & la corruption de la société, sont devenues l'objet du mépris & de la dérision publics, & regardées comme des monumens du fanatisme & de l'imbécillité de nos aïeux; quand on voit la fille du plus puissant roi de l'univers, supérieure aux faux jugemens des hommes, préférer au faste du trône l'obscurité d'un monastère, s'arracher aux plaisirs & aux

» honneurs, pour se livrer aux
 » exercices de l'humilité & de
 » la pénitence ; ce trait de
 » grandeur d'ame est assuré-
 » ment le plus beau triomphe
 » de la foi sur l'incrédulité,
 » & il semble que l'Être-Su-
 » prême réservoir à notre
 » siecle ce grand spectacle,
 » pour lui montrer que la Reli-
 » gion fait beaucoup mieux que
 » la philosophie, élever une
 » ame au-dessus des passions
 » & des foiblesses de l'humani-
 » té ». M. de Sancy fit à
 cette princesse l'épitaphe sui-
 vante, qui finit par une espece
 de prophétie, trop tôt ac-
 complie :

Du sommet des grandeurs au som-
 met du Carmel,
 Et des marches du trône aux mar-
 ches de l'Autel,
 Louise avoit franchi cet immense
 intervalle,
 Préférant le cilice à la pompe
 royale :

Mais Dieu la fait monter, en ce
 jour glorieux,
 Des ténèbres du cloître à la splen-
 deur des cieux.

La près de saint Louis, de son
 auguste frere,

Elle unira ses vœux, aux pieds du
 Tout-Puissant,

Pour écarter des yeux d'un prince
 bienfaisant,

L'horrible impiété, les désordres,
 la guerre,

Ces fléaux destructeurs d'un état
 florissant.

M. François, prêtre de la mis-
 sion, dans l'Oraison funebre
 de la pieuse princesse, qu'il
 prononça dans l'église des Car-
 melites de la Grenelle, semble
 avoir prévu ces fléaux divers
 dans le passage suivant. " Saint
 » Paul, dans Athenes, sentoit
 » son cœur frémir & ses en-

» trailles se déchirer à la vue
 » de ce peuple, le plus poli
 » & le plus aimable de tous
 » les peuples, plongé dans les
 » ténèbres de l'idolâtrie. Avec
 » quel déchirement plus cruel
 » encore, Thérèse de S. Au-
 » gustin ne voyoit-elle pas la
 » foi de ses peres se refroidir
 » & s'obscurcir dans un royau-
 » me, où elle avoit répandu
 » autrefois un si grand éclat ?
 » Les temples presque déserts,
 » les autels abandonnés, le
 » culte négligé, le refroidisse-
 » ment du zele parmi les mi-
 » nistres de la Religion, le sel
 » de la terre affadi, le feu de
 » la ferveur éteint dans les
 » asyles élevés pour sa con-
 » servation. Avec quelle tris-
 » tesse & quelle douleur elle
 » voyoit encore la corruption
 » des mœurs étendre ses ra-
 » vages ; la philosophie auda-
 » cieuse menacer de tout en-
 » vahir ; les scandales, de tout
 » submerger ; la débauche sans
 » honte, la licence sans frein,
 » & l'indifférence apathique,
 » le dernier de tous les excès,
 » parce qu'elle ne laisse pres-
 » que plus aucune espérance,
 » ni de retour ni de remede !
 » Aussi Thérèse de S. Augus-
 » tin ne coule plus ses jours
 » que dans l'abattement & dans
 » la langueur : c'est Héli, qui
 » ne peut plus survivre à la
 » prise de l'Arche : c'est Eléa-
 » zar, qui s'immole de peur
 » d'être témoin de la désola-
 » tion qui menace son peuple.
 » O France ! ô nation jus-
 » qu'ici favorisée des cieux !
 » apprends que ce sont tes
 » abominations qui précipitent
 » le cours d'une vie si pré-
 » cieuse, & que la fille de tes

» rois n'expire que de l'excès
 » de tes maux : mais apprends
 » en même tems à profiter des
 » derniers momens qui termi-
 » nerent une si sainte car-
 » rière ». Il a paru une *His-*
toire de la vie édifiante de cette
 princesse, Paris, 1788. Elle pré-
 sente un tableau de vertus pures,
 & des détails pleins d'intérêt
 pour les ames chrétiennes ; mais
 l'auteur pour la rendre égale-
 ment intéressante pour les gens
 du monde, y a fait entrer bien
 des choses étrangères à son su-
 jet ; c'est d'ailleurs un mélange
 de vers & de prose, qui pour
 la forme fait ressembler cette
 Histoire au Voyage de Bachau-
 mont. Quelques uns de ces vers
 sont néanmoins heureusement
 amenés, tels que ces vieilles
 stances du naïf Racan.

Ces hautes qualités de têtes couron-
 nées,

Ces trônes, ces états pendant quel-
 ques années

Contentent notre vanité ;

Mais toute cette gloire est courte &
 variable :

Il n'en reste non plus que d'un songe
 agréable,

Quand on est dans l'éternité.

Là, les soupirs des cœurs accablés
 de tristesse,

Seront mieux entendus que des
 chants d'alegresse

Qui sortent des esprits contents ;

Et là les vieux lambeaux qui cou-
 vrent l'innocence,

Seront plus estimés que la magni-
 ficence

Des habits les plus éclatans.

Parmi les diverses *Oraisons fu-*
nebres, consacrées à la mémoire
 de cette princesse, on distingue,
 outre celle dont nous avons
 parlé, celle de M. l'abbé Al-
 maïric, prononcée dans l'église

des Carmelites de S. Denis
 (voyez le *Journ. hist. & littér.*
 1 novembre 1788, p. 332),
 & celle de l'abbé du Serre-
 Figon, prononcée dans l'église
 des Carmelites de Pontoise
 (*ibid.* 15 mai 1789, p. 103).

LOUP, (S.) *Lupus*, né à
 Toul, épousa la sœur de S. Hi-
 laire, évêque d'Arles. La vertu
 avoit formé cette union ; une
 vertu plus sublime la rompit.
 Les deux époux se séparèrent
 l'un de l'autre pour se consacrer
 à Dieu dans un monastère. Loup
 s'enferma dans celui de Lerins.
 Ses vertus le firent élever sur
 le siege de Troyes en 427.
 Loup, entièrement occupé des
 devoirs de l'épiscopat, mérita
 les respects & les éloges des
 plus grands hommes de son
 siècle. Sidoine Apollinaire l'ap-
 pelle *le premier des Prélats*. Les
 évêques des Gaules le dépu-
 terent, avec Saint Germain
 d'Auxerre, pour aller combat-
 tre les Pélagiens qui infectoient
 la Grande-Bretagne. Cette mis-
 sion produisit de grands fruits.
 Loup, de retour à Troyes,
 sauva cette ville de la fureur
 d'Attila ; ce barbare conquérant
 s'appelloit lui-même *le fléau de*
Dieu, se croyant destiné à punir
 les péchés des peuples. Déjà
 Rheims, Cambrai, Besançon,
 Auxerre & Langres avoient res-
 senti les effets de sa fureur. Ses
 coups alloient tomber sur
 Troyes : les habitans de cette
 ville étoient dans la plus grande
 consternation. S. Loup intercêda
 pour son peuple auprès de Dieu,
 auquel il adressa durant plu-
 sieurs jours des prières fer-
 ventes, accompagnées de lar-
 mes, de jeûnes & de plusieurs
 autres bonnes œuvres. Enfin

mettant sa confiance dans la protection du Ciel, il prit ses habits pontificaux, & alla trouver Attila, qui étoit à la tête de son armée. Le prince barbare, quoiqu'infidèle, fut pénétré de respect à la vue du saint évêque, suivi de son clergé en procession, & précédé de la croix. Lorsque le serviteur de Dieu fut auprès du roi des Huns, il lui adressa la parole, en lui demandant qui il étoit : « Je suis, dit Attila, le fléau de Dieu. — Nous respectons, reprit le Saint, ce qui nous vient de la part de Dieu : mais si vous êtes le fléau avec lequel le Ciel nous châtie, souvenez-vous de ne faire que ce qui vous est permis par la main toute-puissante qui vous meut & vous gouverne ». Attila, frappé de ce discours, promit d'épargner Troyes. Ainsi les prières de S. Loup protégèrent une ville, dépourvue de tout secours, contre une armée de 400,000 hommes, qui ayant ravagé la Thrace, l'Illyrie & la Grece, avoit passé le Rhin, & porté ensuite la désolation dans les contrées les plus fertiles de la France. Attila ayant fait retirer ses troupes de devant Troyes, s'avança dans les plaines de Châlons. Il y fut attaqué & défait par les Romains que commandoit le brave Aëtius. Durant sa retraite, il envoya chercher S. Loup, & le pria de l'accompagner jusqu'au Rhin, s'imaginant que la présence d'un si grand serviteur de Dieu, seroit une sauvegarde assurée pour lui & pour son armée. Lorsqu'il le renvoya, il se recommanda instamment à ses

prieres. Cette action du saint évêque déplut aux généraux de l'empire : on le soupçonna d'avoir favorisé l'évasion des barbares ; & il fut obligé de quitter Troyes pour deux ans. Mais il triompha par sa patience & sa charité, de l'envie & de la malice des hommes. On lui permit de revenir dans son diocèse, où il mourut en 479, après l'avoir gouverné 52 ans. On garde son corps à Troyes, dans l'église qui porte son nom. Il y avoit anciennement en Angleterre plusieurs églises dédiées sous son invocation. Le P. Sirmond a publié une *Lettre* de cet illustre évêque dans le 1er. vol. de sa collection des Conciles de France — Il ne faut pas le confondre avec S. LOUP, évêque de Lyon, mort en 542 ; ni avec S. LOUP, évêque de Bayeux, mort vers 465.

LOUP, abbé de Ferrières, parut en 844 au concile de Verneuil, dont il dressa les canons, & au concile de Soissons en 853. Le roi & les évêques de France lui commirent plusieurs affaires importantes. Charles le Chauve l'envoya à Rome vers le pape Léon IV en 847, & le chargea de réformer tous les monastères de France avec le célèbre Prudence. Loup mourut en 862. Il est le même que Loup Servat, comme l'ont démontré le P. Sirmond & Baluze contre Mauguin. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *Lettres* sur différents sujets ; elles sont au nombre de 134, & mettent dans un grand jour plusieurs affaires de son tems. On y trouve divers points de doctrine & de discipline ecclésiastique discutés. II. Un *Traité* intitulé : *Des III Quest-*

zions (de la prédestination , du libre arbitre & de la rédemption de J. C.) *contre Gotescale*. L'auteur s'y attache à la doctrine des Peres & sur-tout à celle de S. Augustin. III. Un recueil de passages sur la prédestination. IV Une *Vie* de S. Wigbert. Le style de Loup est clair, élégant & nerveux. Baluze a recueilli ces différens écrits, Paris, 1664, in-8^o, & les a enrichis de notes curieuses. On en a fait une nouvelle édition avec des corrections & des additions, à Leipzig, sous le nom d'Anvers.

LOUWARD, (dom François) Bénédictin de S. Maur, natif du Mans, fut le premier de sa congrégation qui s'éleva contre la constitution *Unigenitus*. Ce religieux, qui auroit dû rester dans la retraite & dans l'obscurité, écrivit à quelques prélats des Lettres si séditieuses, que le roi le fit enfermer à la Bastille, & en d'autres maisons de force. Il disoit dans une de ces Lettres, qu'il falloit soutenir ce qu'il appelloit la vérité, contre le fer, le feu, le tems & les princes. . . . & dans une autre, qu'une bonne & vigoureuse guerre valoit mieux qu'un mauvais accommodement. Il mourut à Schoonaw, près d'Utrecht, où il s'étoit réfugié, en 1729, âgé de 78 ans, laissant une *Protestation* qui fit beaucoup de bruit quand elle vit le jour: il l'avoit composée au château de Nantes 5 mois avant sa mort.

LOUVENCOURT, (Marie de) née à Paris, morte au mois de novembre 1712, âgée de 32 ans. Cette demoiselle apporta en naissant des dispositions heureuses pour les beaux-arts. Rousseau l'a peu ménagée

dans ses Epîtres; mais l'on ne doit pas toujours s'arrêter au jugement d'un poëte piqué. Mlle de Louvencourt a particulièrement réuissi dans la poésie érotique. Ses vers sont, la plupart, des Cantates en musique, & gravés. On a encore quelques-unes de ses Poésies dans le recueil de Vertron.

LOUVENCOURT, (Marie-Joachim-Elizabeth de) née en 1747 d'une famille distinguée, & morte en odeur de sainteté à Amiens en 1778, a donné de grands exemples de vertu, & sur-tout d'une active & courageuse charité envers le prochain. Sa *Vie* a été imprimée à Malines en 1781, un vol. in-12.

LOUVER ou LOWER, (Richard) né vers 1631 à Tremere, dans la province de Cornouailles, disciple de Thomas Willis, exerça la médecine à Londres avec réputation. Il étoit du parti des Wighs, & mourut en 1691. Ce médecin pratiqua la transfusion du sang d'un animal dans un autre. Il voulut même passer pour l'inventeur de cette opération empirique, dont il promettoit de grands avantages, & qui n'en a produit aucun; mais il ne fit que la présenter sous un nouveau jour; car il est certain que Libavius est le premier qui en ait donné l'idée (voyez LIBAVIUS). Ses principaux ouvrages sont: I. Un *Traité du cœur, du mouvement & de la couleur du sang, & du passage du chyle dans le sang*; Londres, 1669; Leyde, 1722, in-8^o, & 1749; traduit en françois 1679, in-8^o. Louver est le premier qui ait éclairci cette matiere. Avant lui on n'avoit qu'une idée très-vague

de ce viscere ; mais M. Senac a depuis étendu les lumieres que Louver a répandues sur cet objet. On a ajouté au traité du *Cœur* la *Dissertation* suivante. II. *Dissertation de l'origine du catharre & de la saignée*, Londres, 1671, in-8°. III. Une *Défense de la Dissertation de Willis sur les fievres*, Londres, 1665, in-8°. Ces ouvrages furent recherchés de son tems, & sont encore utiles. Ils sont en latin.

LOUVET, (Pierre) avocat du 17^e. siecle, natif de Reinville, village situé à 2 lieues de Beauvais, fut maître-des-requêtes de la reine Marguerite, & mourut en 1646. On a de lui : I. *L'Histoire & les Antiquités de Beauvais*, tom. 1^{er}, 1609 & 1631, in-8° ; tom. 2^e, Rouen, 1614, in-8°. Le 1^{er}. vol. traite de ce qui concerne l'état ecclésiastique du Beauvoisis ; le 2^e. de l'état civil (voyez SIMON Denis). II. *Nomenclatura & Chronologia rerum Ecclesiasticarum Diœcesis Bellovacensis*, Paris, 1618, in-8°. III. *Histoire des Antiquités du diocèse de Beauvais*, imprimée en cette ville, 1635, in-8°. IV. *Antiennes Remarques sur la Noblesse Beauvoisine, & de plusieurs familles de France*, 1631 & 1640, in-8°, très-rare. Cet ouvrage est par ordre alphabétique, & ne va que jusqu'à l'N. V. *Abrégé des Constitutions & Réglemens..... pour les études & réformes du couvent des Jacobins de Beauvais*, 1618. Le mérite de ces ouvrages consiste dans les recherches ; il seroit inutile de chercher les agrémens du style.

LOUVET, (Pierre) docteur en médecine, natif de Beau-

vais, professa la rhétorique en province, & enseigna la géographie à Montpellier. Il surchargea le public, depuis 1657 jusqu'en 1680, d'une foule d'ouvrages sur l'histoire de Provence & de Languedoc, écrits du style le plus lâche & le plus traînant. Ses matériaux sont si mal digérés, & ses inexactitudes sont si fréquentes, qu'on ose à peine le citer. On a de lui : I. *Remarques sur l'Histoire de Languedoc*, in-4°. II. *Traité, en forme d'Abbrégé, de l'Histoire d'Aquitaine, Guienne & Gascogne, jusqu'à présent*, Bourdeaux, 1659, in-4°. III. *La France dans sa splendeur*, 2 vol. in-12. IV. *Abrégé de l'Histoire de Provence*, 2 vol. in-12 ; avec des *Additions* sur cette Histoire, aussi en 2 vol. in-12. V. *Projet de l'Histoire du pays de Beaujolois*, in-4°. VI. *Histoire de Ville-Franche, capitale du Beaujolois*, in-8°. VII. *Histoire des troubles de Provence, depuis 1481 jusqu'en 1598*, 2 vol. in-12. La moins mauvaise de ses productions est son *Mercurie Hollandois*, en 10 vol. in-12. C'est une histoire maussade des conquêtes de Louis XIV en Hollande, en Franche-Comté, en Allemagne & en Catalogne, & des autres événemens qui occuperent l'Europe depuis 1672 jusqu'à la fin de 1679. Louvet avoit quitté la médecine pour l'histoire ; il étoit aussi peu propre à l'une qu'à l'autre, quoiqu'honoré du titre d'*Historiographe* de S. A. R. le prince de Dombes.

LOUVIERES, (Charles-Jacques de) vivoit dans le 14^e. siecle, sous le regne de Charles V, roi de France. On lui attribue assez communément

le *Songe du Vergier*, 1493, in-fol., & réimprimé dans le recueil des *Libertés de l'Eglise Gallicane*, en 1731, 4 vol. in-fol.; Goldast l'a inséré dans son recueil: *De Monarchia*, & les Protestans ont tâché de lui trouver du mérite, quoiqu'il n'en ait pas d'autre que de flatter l'autorité temporelle en déprimant la spirituelle. Ce traité ne passe pas universellement pour être de Louviers; car les uns l'ont donné à Raoul de Presle, ou à Jean de Vertu, secrétaire de Charles V, & les autres à Philippe de Mai-zieres.

LOUVILLE, (Eugene d'Al-lonville, chevalier de) né au château de ce nom en Beauce, l'an 1671, d'une famille noble & ancienne, servit d'abord sur mer, ensuite sur terre. Il fut brigadier des armées de Philippe V, & eut part aux affaires du gouvernement. La paix d'Utrecht l'ayant rendu à lui-même, il se consacra aux mathématiques, & principalement à l'astronomie. L'académie des sciences de Paris le reçut au nombre de ses membres; & la société royale de Londres lui fit le même honneur quelque tems après. Il mourut en 1732, à 61 ans. On a de lui plusieurs *Dissertations* sur des matieres de physique & d'astronomie, imprimées dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*; & quelques autres dans le *Mer-cure*, depuis 1720, contre le P. Castel, Jésuite. Son imagination dérogeoit quelquefois à son jugement, & plusieurs de ses raisonnemens tiennent plus à son humeur & à ses goûts, qu'aux regles d'une bonne lo-

gique. On l'a vu attribuer aux chaleurs de la canicule la liqué-faction du sang de S. Janvier, dont il avoit été témoin oculaire à Naples, quoique ce phénomène se reproduise réguliè-rement le 19 septembre, & qu'il soit contre la nature d'un sang durci de se fondre par la chaleur (*Mém. polit. & milit. de M. de Noailles*, t. 2, p. 42).

LOUVOIS, (le marquis de) voyez TELLIER François.

LOUVREX, (Mathias Guil-laume de) né à Liege en 1665 d'une ancienne famille patri-cienne, rendit à sa patrie des services importans dans les di-vers emplois qu'il occupa, & se distingua extraordinairement par ses connoissances dans le droit civil & canonique. Les avocats des nations voisines le consultoient fréquemment, sur-tout dans les matieres bénéfici-ales, & ses décisions étoient ordinairement suivies comme des regles sûres. L'illustre Fé-nélon ayant appris que dans un procès, Louvrex défendoit la cause de son adversaire, voulut lire son Mémoire, & après l'avoir lu, non content de se désister de ses prétentions, lui envoya la collection de ses ou-vrages avec une lettre remplie des sentimens de la plus grande estime, & lui demanda son amitié. Doué de la mémoire la plus heureuse, il connoissoit non-seulement tous les livres d'une très-ample bibliotheque, mais désignoit souvent l'endroit du passage dont il avoit besoin: par ce moyen, après avoir perdu entièrement la vue, il ne cessa de dicter avec la même présence d'esprit qu'auparavant. Il mourut à Liege le 13 septembre

1734, estimé autant par la simplicité de ses mœurs, sa modestie, son désintéressement & sa charité envers les pauvres, que par sa profonde science. Nous avons de lui : I. *Des Dissertations Canoniques sur l'origine, l'élection, les devoirs & les droits des Prévôts & des Doyens des Eglises cathédrales & collégiales*, en latin, Liege, 1729, in-fol. II. *Recueil contenant les Edits du pays de Liege & comté de Looz, les Privilèges accordés par les empereurs, les Concordats & Traités faits avec les Puissances voisines*, 3 vol. in-fol., avec des notes utiles & savantes, Liege, 1714-1735. On en a donné une édition augmentée par les soins de Bauduin Hodin, Liege, 1751, 4 vol. in-fol. III. D'excellentes notes sur l'ouvrage de Charles de Méan, intitulé: *Observationes & res judicatae*, &c. (voyez MÉAN). IV. Le troisième volume de l'*Historia Leodiensis*, avec M. de Crassier. Voyez FOULON.

LOWENDAL, voyez LOEWENDAL.

LOWTH, (Guillaume) théologien Anglois, pasteur à Buriton, mort en 1732, s'est acquis l'estime des savans par les Notes qu'il a données sur S. Clément d'Alexandrie, sur Joseph, & sur les historiens ecclésiastiques grecs, insérées dans les éditions de ces livres, données en Angleterre. Il a publié aussi : I. *L'Autorité & l'inspiration du Vieux & du Nouveau-Testament*, 1699, in-12, solidement écrit; mais il a pu se convaincre en composant ce livre, que l'autorité des Livres-Saints n'est pas une règle suffisante pour diriger notre foi. II. *Direction pour la*

lecture de l'Ecriture-Sainte, 1708, in-12. — Il ne faut pas le confondre avec Robert LOWTH, professeur en poésie à Oxford, puis évêque de Londres, dont on a un *Traité très-estimé de sacrâ Poësi Hebræorum*, quatre fois imprimé à Oxford, & deux fois à Goettingue. Ses *Carmina latina* ont été publiés par l'abbé Weissenbach, Bâle, 1783, in-12. Ce sont des paraphrases de plusieurs psaumes, cantiques, passages prophétiques, &c.

LOYER, (Pierre le) *Loerius*, conseiller au présidial d'Angers, & l'un des plus savans hommes de son siècle dans les langues orientales, naquit au village d'Huillé, dans l'Anjou, en 1540, & mourut à Angers en 1634, à 94 ans. On a de lui : I. *Un Traité des Spectres*, in-4°, Paris, 1605. II. *Edom, ou les Colonies Iduméennes en Europe & en Asie, avec les Phéniciens*, Paris, 1620, in-8°. On remarque dans ces deux ouvrages une érudition & une lecture immense; mais des idées bizarres, & un entêtement ridicule pour les étymologies tirées de l'hébreu & des autres langues. Le Loyer prétendoit trouver dans *Homere* le village d'Huillé, lieu de sa naissance, son nom de famille, celui de sa province. Lorsqu'on lui reprochoit de se vanter de savoir ce qu'il ne pouvoit pas connoître, il répondoit que c'étoit la grace de Dieu qui opéroit ces effets merveilleux. III. *Des Œuvres & Mélanges Poétiques*, Paris, 1579, in-12.

LOYSEAU, (Charles) avocat au Parlement de Paris, & habile jurisconsulte, issu d'une famille originaire de la Beauce,

fut lieutenant-particulier à Sens sa patrie, puis bailli de Châteaudun, & enfin avocat consultant à Paris, où il mourut en 1627, à 63 ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, Lyon, 1701, in-fol. Son *Traité du Déguerpissement* passe pour son chef-d'œuvre, à cause du mélange judicieux qu'il y a fait du droit romain avec le droit françois.

LOYSEL, voyez LOISEL.

LUBBERT, (Sibrand) docteur protestant dans l'université d'Heidelberg, né à Langoword, dans la Frise, vers 1556, devint professeur à Franeker, où il mourut en 1625. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui prouvent que c'étoit un esprit querelleur & tracassier, qui se plaisoit à attaquer tout le monde. Il écrivit contre les Protestans raisonnables avec la même fureur que contre les Catholiques. Grotius, Arminius, Gretzer, Bellarmin, &c., furent l'objet de ses déclamations & de ses sophismes. Scaliger qui trouvoit en lui un autre lui-même, le regardoit comme un savant. Son traité *De Papá Romano*, 1594, in-8°, est la principale production de son fanatisme.

LUBIENIETSKI, (Stanislas) *Lubieniicius*, gentilhomme Polonois, né à Cracovie en 1623, fut un des soutiens du Socinianisme. Il n'oublia rien auprès des princes d'Allemagne pour le faire autoriser ou du moins tolérer dans leurs états; mais il n'y put réussir. Il mourut empoisonné en 1675, après avoir vu périr de même deux de ses filles, & fut enterré à Altena, malgré l'opposition des ministres luthériens. On a de lui :

I. *Theatrum Cometicum*, Amsterdam, 1668, 2 vol. in-fol. On y trouve l'histoire des Comètes, depuis le Déluge jusqu'en 1667. II. *Une Histoire de la Réformation de Pologne*, Freilladt, 1685, in-8°; fruit de ses préventions & de ses erreurs.

LUBIENSKI, (Stanislas) évêque de Plocsko, mort l'an 1660, à 68 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages, entre autres : I. *Narratio profecionis in Sueciam Sigismundi III.* II. *Une Dissertation intitulée De rebus Silestiacis.* III. *De jure regni Polonici ad Russicas & Moscoviticis regiones.* IV. *Vita Plocensium Episcoporum*, &c.

LUBIN, (S.) né à Poitiers de parens pauvres, devint abbé du monastere de Brou, puis évêque de Chartres en 544. Il mourut en 556, après avoir passé sa vie dans les exercices de la pénitence & dans la pratique des vertus.

LUBIN, (Eilhard) né à Wersterstede, dans le comté d'Oldenbourg, en 1565, se rendit habile dans les langues grecque & latine. Il devint professeur de poésie à Rostock en 1595, & on lui donna une chaire de théologie dans la même ville 10 ans après. Il mourut en 1621, à 56 ans, avec la réputation d'un bon humaniste & d'un mauvais théologien. On a de lui : I. *Des Notes sur Anacréon, Juvenal, Perse, Horace.* II. *Antiquarius*, in-12 & in-8° : c'est une interprétation assez claire & assez courte, par ordre alphabétique, des mots vieux ou peu usités. III. *Un traité sur la nature & l'origine du mal*, intitulé : *Phosphorus de causa prima, & natura mali*, Rostock,

LUB

in-8°. & in-12, 1596. L'auteur y soutient qu'il faut admettre deux principes coéternels, savoir : *Dieu & le Néant*; Dieu en qualité de bon principe; & le néant, en qualité de mauvais principe. Il prétend que le mal n'est autre chose, que la tendance vers ce néant, auquel il applique ce qu'Aristote a dit de la matière première. Albert Grawer réfuta cette extravagance dans son traité *De natura mali*. IV. Une Apologie du livre précédent, intitulée : *De causa peccati*, Rostock, 1602, in-4°. V. Des Vers latins, dans le tome 3^e. du recueil *Deliciae Poëtarum Germanorum*.

LUBIN, (Augustin) savant religieux Augustin, naquit à Paris en 1624. Il devint géographe du roi, & fut provincial de la province de France, puis assistant général des Augustins François à Rome. Il mourut dans le couvent des Augustins du fauxbourg St.-Germain à Paris, en 1695, à 72 ans. L'esprit de retraite & l'amour de l'étude lui donnerent le moyen d'enrichir la république des lettres de divers ouvrages. On a de lui : I. *Le Mercure géographique, ou le Guide des Curieux*, in-12, Paris, 1678. Ce livre, qui fut recherché dans le tems, ne peut guere servir aujourd'hui. II. *Des Notes sur les Lieux dont il est parlé dans le Martyrologe Romain*, Paris, 1661, in-4°. III. *Le Pouillé des Abbayes de France*, in-12. IV. *La Notice des Abbayes d'Italie*, in-4°, en latin. V. *Orbis Augustinianus*, ou la Notice de toutes les maisons de son ordre, avec quantité de Cartes qu'il avoit autrefois gravées lui-

LUC 557

même, Paris, in-12. VI. *Tabula sacrae Geographica*, in-8°, Paris, 1670. C'est un dictionnaire de tous les lieux de la Bible, qui est souvent joint avec la Bible connue sous le nom de *Léonard*. VII. Une traduction de *l'Histoire de la Laponie* par Scheffer, in-4°. VIII. *Index Geographicus, sive In Annales Usserianos Tabulae & observationes Geographicae*, publiées à la tête de l'édition d'*Usserius*, faite à Paris en 1673, in-fol. Tous ces ouvrages sont des témoignages de l'érudition du P. Lubin. Il étoit versé dans la géographie ancienne & moderne, & dans l'histoire sacrée & profane. Ses livres ne sont pas écrits avec agrément, mais les recherches en sont utiles.

LUC, (S.) Evangéliste, étoit d'Antioche, métropole de Syrie, & avoit été médecin. On ne fait s'il étoit juif ou païen de naissance. Il fut compagnon des voyages & de la prédication de S. Paul, & commença à le suivre l'an 51, quand cet Apôtre passa de Troade en Macédoine. On croit qu'il prêcha l'Evangile dans la Dalmatie, les Gaules, l'Italie & la Macédoine, & qu'il mourut en Achaïe; mais on ne fait rien de certain ni sur le tems, ni sur le lieu de sa mort. Outre son *Evangile*, qu'il écrivit sur les Mémoires des Apôtres, & dont le caractère est d'être plus historique, & de rapporter plus de faits que de préceptes qui regardent la morale; on a de lui les *Actes des Apôtres*. C'est l'histoire de leurs principales actions à Jérusalem & dans la Judée, depuis l'Ascension de J. C. jusqu'à leur dispersion. Il y rap-

porte les voyages, la prédication & les actions de S. Paul, jusqu'à la fin des 2 années que cet Apôtre demeura à Rome, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 63 de J. C. : ce qui donne lieu de croire que ce livre fut composé à Rome. C'est un tableau fidele des merveilleux accroissemens de l'Eglise, & de l'union qui régnoit parmi les premiers Chrétiens. Il contient l'histoire de 30 ans, & S. Luc l'écrivit sur ce qu'il avoit vu lui-même. Toute l'Eglise l'a toujours reconnu pour un livre canonique. Il est écrit en grec avec élégance; la narration en est noble, & les discours qu'on y trouve sont remplis d'une douce chaleur. S. Jérôme dit que « cet ouvrage, composé par un homme qui étoit médecin de profession, est un remède pour une ame malade ». S. Luc est celui de tous les auteurs inspirés du Nouveau-Testament, dont les ouvrages sont le mieux écrits en grec. Il y regne une simplicité & en même tems une grace, une onction, que la littérature profane n'a jamais su rendre. La manière dont il a écrit l'histoire de J. C., de ses actions & de sa doctrine, a comme celle des trois autres Evangélistes, ce caractère frappant de vérité, ce ton de persuasion & de conviction, qui subjugué l'entendement & confond la philosophie la plus irrégulieuse. « Disons-nous, demande J. J. Rousseau, que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir? Non, ce n'est pas ainsi qu'on invente. Il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accordeussent fabriqué ce livre,

» qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs Juifs n'eussent trouvé ce ton. Et l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros » (voyez MARC). On pense que c'est l'Evangile de S. Luc que S. Paul appelle son *Evangile* dans l'Epître aux Romains. L'Eglise célèbre la fête de cet Evangéliste le 18 octobre. S. Jérôme prétend qu'il demeura dans le célibat, & qu'il vécut jusqu'à 83 ans.

LUC, voyez LUCAS.

LUC, (St-) voyez ESPINAY.

LUCA, voyez SIGNORELLI.

LUCA, (Jean-Baptiste de) savant cardinal, natif de Venozza dans la Basilicate, mort en 1683, à 66 ans, s'éleva à la pourpre par son mérite; car il étoit d'une naissance très-obscur. On lui doit : I. Des *Notes* sur le concile de Trente. II. Une *Relation* curieuse de la *Cour de Rome*, 1680, in-4°. III. Une compilation étendue sur le droit ecclésiastique, en 12 vol. in-fol. Elle est intitulée: *Theatrum justitiae & veritatis*. La meilleure édition est celle de Rome.

LUCAIN, (Marcus Annaeus) naquit à Cordoue en Espagne, vers l'an 39. de J. C., d'Annaeus Mela, frere de Sénèque le philosophe. Il vint à Rome de bonne heure, & s'y fit connoître par ses déclamations en grec & en latin. Néron, charmé de son génie, le fit élever avant l'âge aux charges d'augure & de questeur. Cet empereur vouloit avoir sur le Parnasse le même rang qu'il occupoit dans le monde; Lucain eut la noble

imprudence de disputer avec lui le prix de la poésie, & le dangereux honneur de le remporter. Les sujets qu'ils traitèrent tous les deux étoient *Orphée* & *Niobé*. Lucain s'exerça sur le premier & Néron sur le second. Cet empereur eut la douleur de voir son rival couronné sur le théâtre de Pompée. Il chercha toutes les occasions de mortifier le vainqueur, en attendant celle de le perdre. Elle se présenta bientôt. Lucain, irrité contre son persécuteur, entra dans la conjuration de Pison, & fut condamné à mort. Toute la grace que lui fit le tyran, fut de lui donner le choix du supplice. Il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & prononça, dit Tacite, dans ses derniers momens, les vers qu'il avoit faits sur un soldat qui étoit mort de la sorte; mais ce sang-froid ne répond guere aux efforts qu'il fit pour se conserver la vie. Il chargea sa mere & rejeta sur elle tous les complots. Il est difficile de concilier cette lâcheté avec les sentimens élevés que ses ouvrages respirent; mais on sait que les leçons des philosophes ne sont pas toujours d'accord avec leurs actions. Il expira l'an 65 de J. C. « Telle fut » la fin tragique de Lucain, » dit un philosophe, qu'une » vaine dispute, pour un laurier stérile, avança; car peut-être n'eût-il jamais conspiré » contre Néron, si le tyran » n'eût pas eu la folie de joindre à ses autres fureurs, celle » de vouloir être bel-esprit. » Mais ce qui doit étonner, » c'est que les juges, malgré la » terreur & la crainte qu'il inf-

» piroit, aient eu le courage » de déclarer mauvais ses vers, » en couronnant ceux de son » rival ». De tous les ouvrages qu'il avoit composés, il ne nous reste que sa *Pharsale*, ou la *Guerre de César & de Pompée*. Lucain n'a osé s'écarter de l'histoire dans ce poëme, & par-là il l'a rendu sec & aride. En vain veut-il suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentimens; il est presque toujours tombé dans l'enflure, dans le faux sublime & dans le gigantesque. César & Pompée y sont quelquefois petits à force d'y être grands. Ce poëte n'emploie ni la poésie brillante d'Homere, ni l'harmonie de Virgile. Mais s'il n'a pas imité les beautés du poëte grec & du latin, il a aussi des traits qu'on chercheroit vainement dans l'*Iliade* & dans l'*Eneide*. Au milieu de ses déclamations ampoulées, il offre des pensées mâles & hardies, des maximes sages & profondément réfléchies. La 1^{re}. édition de *Lucain* est de Rome, 1469, in-fol.; l'édition *cum notis Variorum* est de Leyde, 1669, in-8°. : celle de Leyde, 1728, en 2 vol. in-4°. , est plus estimée que celle de 1740; mais toutes le cedent à l'édition de Strawberry, Hill, 1767, in-4°. , gr. pap. Il y en a une jolie édition de Paris, Barbou, 1767, in-12. Brébeuf a traduit la *Pharsale* en vers françois, & il ne falloit pas moins que l'imagination vive & fougueuse de ce poëte, pour rendre les beautés & les défauts de l'original. Mrs. Marmontel & Masson en ont donné deux versions en prose, l'une en 1768, 2 vol. in-8°. , & l'autre en 1766, 2 vol. in-12.

M. le chevalier de Laurès a publié en dernier lieu une nouvelle traduction de *Lucain* en vers, ou plutôt une imitation, 1 vol. in-8°.

LUCANUS, voyez OCELLUS.

LUCAR, voyez CYRILLE-LUCAR.

LUCAS, voyez LUCO.

LUCAS DE LEYDE, peintre & graveur, né en 1494, apporta en naissant un goût décidé pour la peinture, & il le perfectionna par une grande application. A 12 ans il fit un tableau estimé des connoisseurs. Ses tableaux lui acquirent l'estime de plusieurs célèbres artistes, & particulièrement d'Albert Durer, qui vint exprès en Hollande pour le voir. S'étant imaginé, au retour d'un voyage de Flandre, qu'on l'avoit empoisonné, il passa ses six dernières années dans un état languissant, & presque toujours couché. Il ne cessa pas pour cela de peindre & de graver: *Je veux*, disoit-il, *que mon lit me soit un lit d'honneur*. Il mourut en 1533, à 39 ans. Ses figures ont beaucoup d'expression, ses attitudes sont naturelles, & il a un bon ton dans le choix de ses couleurs; mais il n'a pas jeté assez de variété dans ses têtes, ses draperies ne sont pas bien entendues, son dessin est incorrect, & son pinceau n'est pas assez moëlleux.

LUCAS TUDENSIS, ou *Luc de Tuy*, écrivain du 13^e siècle, ainsi nommé, parce qu'il étoit diacre, puis évêque de Tuy en Galice, fit divers voyages en Orient & ailleurs, pour s'informer de la religion & des cérémonies des différentes nations. Il composa à son retour: I. Un Ouvrage contre les

Albigeois, écrit d'une manière exacte & judicieuse, imprimé à Ingolstadt en 1612, & qui se trouve dans la Bibliothèque des Peres. II. Une *Histoire d'Espagne*, depuis Adam jusqu'en 1236. III. La *Vie de S. Isidore de Séville*, composée l'an 1236, insérée dans Mabillon, *Sæc.* 2 *Benedict.*

LUCAS BRUGENSIS, (Français) ou *Luc de Bruges*, licencié en théologie à Louvain, & doyen de l'église de Saint-Omer, mourut en 1619, à 70 ans. Il possédoit les langues grecque, hébraïque, syriaque & chaldaïque. On a de lui: I. 1^o. *L'itinéraire de J. C.* tiré des quatre Évangélistes. 2^o. *Commentaires sur les Évangiles*. 3^o. *Usage de la Paraphrase Chaldaïque de la Bible*. 4^o. *Remarques sur les Corrections les plus notables des Bibles latines*. 5^o. *Notes critiques sur les Exemplaires des Bibles latines & les Variantes*. 6^o... *Sur les Variantes des Évangiles*, tant du texte grec que du latin. Tous ces ouvrages, imprimés plusieurs fois séparément, ont été recueillis avec ordre à Leyde, 1712, 5 vol. in-fol. II. *Des Concordances de la Bible* selon la Vulgate de Sixte V. Hubert Phalefius, Bénédictin de l'abbaye d'Affligem dans le Brabant, mort l'an 1638, en donna une édition plus ample & plus correcte à Anvers, l'an 1642, in-fol. Hugues de Saint-Cher est l'inventeur de cet ouvrage si utile pour trouver sans peine tel passage de l'Écriture que l'on souhaite. III. *Instructions pour les Confesseurs*. IV. *Des Sermons & Oraisons funebres*, Anvers, in-8°.

LUCAS, (Paul) né à Rouen en

en 1664 d'un marchand de cette ville, eut dès sa jeunesse une inclination extrême pour les voyages, & il la satisfit dès qu'il put. Il parcourut plusieurs fois le Levant, l'Egypte, la Turquie & différens autres pays. Il en rapporta un grand nombre de médailles & d'autres curiosités pour le cabinet du roi de France, qui le nomma son antiquaire en 1714, & lui ordonna d'écrire l'histoire de ses voyages. Louis XV le fit partir de nouveau pour le Levant en 1723. Lucas revint avec une abondante moisson de choses rares, parmi lesquelles on distingua 40 Manuscrits pour la bibliothèque du roi, & 2 Médailles d'or très-curieuses. Sa passion pour les voyages s'étant réveillée en 1736, il partit pour l'Espagne, & mourut à Madrid l'année d'après, après 8 mois de maladie. Les Relations de ce célèbre voyageur sont en 7 vol. Son *Ier. Voyage* en 1699, Paris, 1714, est en 2 tom. in-12, qui se relient en un. Son *Ile. Voyage* en 1704, parut à Paris, 1712, 2 vol. in-12. Son *IIIe. Voyage*, fait en 1714, fut publié à Rouen, 1724, 3 vol. in-12. On assure que ces voyages ont été mis en ordre par différentes personnes; le 1^{er}. par Baudelot de Dairval, le 2^e. par Fourmont l'ainé, & le 3^e. par l'abbé Bannier. Ils sont passablement écrits & assez amusans pour ceux qui dans ces sortes d'ouvrages ne cherchent ni la vérité ni même la vraisemblance. Dans les choses même que le voyageur étoit le plus à même de vérifier, il n'a mis ni discernement ni exactitude.

LUCAS, (Richard) théolo-
Tome V,

gien Anglois & docteur d'Oxford, né en Ecosse, mourut en 1715, âgé de 76 ans. On a de lui des *Sermons*; une *Morale* sur l'Évangile; des *Pensées Chrétiennes*; le *Guide des Cieux*, & d'autres ouvrages en anglois.

LUCCHESINI, (Jean-Vincent) savant prélat de Lucques, fut secrétaire des papes Clément XI & de Benoît XIV, & mourut à Rome, âgé de plus de 80 ans, vers le milieu du 18^e. siècle. On a de lui: I. Une *Histoire* de son tems estimée en *Italie*, dit l'abbé Lenglet, & qui le seroit ailleurs si elle étoit connue. Elle a paru à Rome, 1725, 3 vol. in-4°. II. Une *Traduction* en latin des Oraison de Démosthenes.

LUCENA, (Jean) né dans le Portugal, Jésuite l'an 1565, mort en 1600, à 51 ans, se rendit célèbre par ses Sermons. Il a laissé l'*Histoire des Missions* de ceux de sa Société dans les Indes, avec la *Vie* de S. François-Xavier. Cet ouvrage a été traduit du portugais en latin & en espagnol.

LUCENA, (Louis de) né à Guadalaxara, dans la Nouvelle-Castille, docteur en médecine, florissoit dans le 16^e. siècle. Il employa plusieurs années à faire de longs voyages pour étudier la nature. Après diverses courses, il se rendit à Toulouse, où il exerça la médecine. Ce fut certainement dans cette ville qu'il écrivit son traité *De tuendâ, præsertim a peste, integrâ valetudine, deque hujus morbi remediis*; & il y fut imprimé en 1523, in-4°. L'auteur mourut à Rome en 1552, âgé de 61 ans.

LUCIDO, voyez Lucius
Jean,

LUCIDUS, (Jean) surnommé *Samotheus* ou *Samofathenus*, se distingua dans le 15^e. siècle par ses progrès dans les mathématiques. On a de lui plusieurs ouvrages de chronologie en latin : I. *De emendatione Temporum*. II. *Epitome emendationis Calendarii Romani*, &c.

LUCIE ou **LUCÉ**, (Ste.) vierge célèbre dans l'histoire de l'Eglise de Sicile, souffrit le martyre à Syracuse vers l'an 304, sous l'empire de Dioclétien, en prédisant la prochaine tranquillité de l'Eglise, qui eut effectivement lieu après la mort des tyrans & le triomphe de Constantin. Sigebert de Gemblours dit que l'empereur Othon I fit porter son corps à Metz; où il est honoré dans l'église de S. Vincent. Les savans ne sont pas tous disposés à reconnoître les Actes de cette Sainte pour authentiques, quoiqu'ils soient anciens, puisque S. Adhelme qui vivoit dans le 7^e. siècle, les a cités (voyez les *Acta sincera S. Lucie V. M. ex codice græco primum edita, & illustrata, opera & studio Joannis de Joanne Tauromenitani*), Palerme, 1758, in-8°. Quelque rigueur de critique qu'on puisse exercer à cet égard, il sera toujours vrai que le culte de Ste Lucie, l'idée générale de sa foi & de ses vertus ont des fondemens très-solides, puisque son nom se trouve dans le Canon de la Messe, pièce de la plus haute antiquité, avec ceux des Saints les plus illustres des premiers siècles. Voyez STE CATHERINE, S. ROCH.

LUCIEN, né à Samosate, sous l'empire de Trajan, d'un pere de condition médiocre, fut

mis entre les mains d'un de ses oncles, habile sculpteur; mais ne sentant aucune inclination pour l'art de son parent, il cassa la première pierre qu'on lui mit entre les mains. Il embrassa la profession d'avocat; mais aussi peu propre à la chicane qu'au ciseau, il se consacra à la philosophie & l'éloquence. Il les professa à Antioche, dans l'Ionie, dans la Grece, dans les Gaules & l'Italie. Athenes fut le théâtre où il brilla le plus long-tems. Marc-Aurele le nomma greffier du préfet d'Egypte. On croit qu'il mourut sous l'empereur Commode dans un âge fort avancé. Nous avons de Lucien divers écrits dont le style est naturel, vif, plein d'esprit & d'agrément. Il fait éprouver ces sensations vives & agréables, que produisent la simplicité fine & l'enjouement naïf de la plaisanterie attique. Lucien est principalement connu par ses *Dialogues des Morts*. Il y peint, avec autant de finesse que d'enjouement, les travers, les ridicules & la sottise des philosophes, qui affectent de mépriser les richesses & les honneurs, tandis qu'ils sont dévorés de cupidité & d'orgueil; qui ne parlent que de vertu & de grandeur d'ame, tandis que l'on ne connoît rien de plus lâche ni de plus vicieux parmi les hommes. » Pour comble d'absurdités, » dit-il, je vis, en suivant mes » philosophes dans les détails » de leur vie, que leur conduite étoit par-tout en contradiction avec leurs principes. Ceux qui parlent le plus du mépris des richesses, » sont aussi les plus intéressés; » on les voit tous les jours

» prêter à usure & se plaindre
 » sans cesse de leurs débiteurs.
 » Ils n'enseignent que pour de
 » l'argent, & la soif de l'or les
 » rend capables des dernières
 » bassesses. D'autres en affectant
 » la plus grande indiffé-
 » rence pour la gloire, n'ont
 » qu'elle en vue dans tous leurs
 » travaux. Tels déclament en
 » public contre la volupté, qui
 » dans le secret de leur vie en
 » sont les esclaves les plus sou-
 » mis ». Lucien insiste particu-
 » lièrement sur l'ignorance &
 » les incertitudes qu'il avoit ob-
 » servées dans ceux qui se don-
 » noient pour *Précepteurs du genre*
 » *humain*, & qui n'ont jamais pu
 » s'accorder un moment dans les
 » questions les plus intéressantes
 » sur l'origine, le gouvernement
 » & la destination du monde.
 » L'incertitude & le doute ac-
 » compagnerent les premiers
 » pas que je fis dans la con-
 » noissance de ce que les phi-
 » losophes appellent *le Monde*.
 » Je ne pouvois concevoir ni
 » par qui, ni comment il avoit
 » pu être formé, quel avoit été
 » son commencement & quelle
 » seroit sa fin. Ce fut bien pis
 » encore, lorsque je vins à
 » examiner en détail chacune
 » des parties qui le composent.
 » Le hasard seul me paroissoit
 » avoir présidé à la disposition
 » des étoiles, jetées en appa-
 » rence sans ordre & sans des-
 » sein dans les espaces du ciel;
 » la matière & la nature du so-
 » leil excitoient vivement ma
 » curiosité; les phases de la lune
 » & la vicissitude de ses diffé-
 » rents aspects étoient à mes
 » yeux des merveilles aussi
 » étonnantes qu'incompréhen-
 » sibles. La splendeur étince-

» lante des éclairs, le bruit
 » éclatant du tonnerre, la pluie,
 » la neige & la grêle qui se
 » forment sur nos têtes, tout
 » cela étoit pour moi autant de
 » mystères inexplicables, &
 » dans lesquels je désespérois de
 » pénétrer jamais sans quelque
 » secours. Pour sortir de cet
 » état d'ignorance & de per-
 » plexité, je crus n'avoir rien
 » de mieux à faire que de re-
 » courir aux philosophes. Per-
 » suadé qu'ils étoient les dépo-
 » sitaires de toutes les vérités,
 » & qu'ils dissiperoient mes
 » doutes sur ces divers sujets,
 » je m'adressai à ceux d'entre
 » eux que je crus les plus ha-
 » biles. Je jugeai de leur mé-
 » rite, à la gravité de leur ex-
 » térieur, à la pâleur de leur
 » visage, & à la longueur de
 » leur barbe; marques infail-
 » libles, selon moi, de la pro-
 » fondeur & de la sublimité de
 » leurs connoissances. Lorsque
 » je me fus mis entre leurs
 » mains, il fallut convenir du
 » prix, qui n'étoit pas modi-
 » que; encore m'obligea-t-on
 » d'en payer la moitié d'a-
 » vance, avec promesse d'ac-
 » quitter le reste quand le cours
 » des leçons seroit fini. Je vou-
 » lus d'abord être instruit de
 » tous les contes qu'ils nous
 » font sur ce qui se passe dans
 » le ciel, & savoir comment ils
 » s'y prennent pour nous ex-
 » pliquer l'ordre établi dans
 » l'univers. Quel fut mon éton-
 » nement, lorsque mes doctes
 » maîtres, bien loin de dissiper
 » ma première incertitude, me
 » plongèrent dans un aveugle-
 » ment mille fois plus grand
 » encore? J'avois tous les jours
 » les oreilles rebattues des

» grands mots, de principes,
 » de fins, d'atomes, de vide,
 » de matiere, de formes. Ce
 » qu'il y avoit de plus insup-
 » portable pour moi, c'est que
 » chacun d'eux, en m'ensei-
 » gnant précisément le con-
 » traire de ce que m'avoient
 » dit tous les autres, exigeoit
 » que je n'eusse confiance qu'en
 » lui seul, & me donnoit son
 » système comme le seul bon».

Ces portraits & beaucoup d'autres que Lucien fait des anciens philosophes, sont remarquables par leur ressemblance avec ceux que J. J. Rousseau a tracés des philosophes modernes, & prouvent que la fausse sagesse est la même dans tous les tems (*). Un autre objet des critiques de Lucien étoient les dieux du paganisme, & les délires divers de cette religion absurde. Mais cette partie de ses ouvrages est bien moins intéressante & moins originale; les Chrétiens ayant prévenu presque toutes les observations sur les extravagances de la mythologie. Cette lecture peut même faire de très-mauvaises impressions sur des esprits superficiels. Le satyrique confond le vrai & le faux, le bon & le mauvais, & donne

à ses sarcasmes une étendue qui compromet les vérités les plus respectables. Les Chrétiens en démolissant le monstrueux édifice du paganisme, le remplaçoient par un bâtiment auguste, solide & excellemment assorti dans toutes ses parties; Lucien ne fait que détruire, & laisse son lecteur dans un désert qui ne differe presque point d'un néant parfait. On remarque aussi que ce Grec érige en héros des polissons que la police de nos villes ne souffriroit point dans les rues (voyez DEMONAX); Lucien lui-même s'est assuré une place parmi eux, il ne respecte ni la bienséance ni la pudeur. Son goût pour l'épicurisme paroît par l'éloge qu'il fait d'Epicure, en l'appellant un homme digne d'être placé sur les autels, un esprit divin, un sage qui a mis dans les routes de la vraie sagesse & du vrai bonheur tous ceux qui ont écouté ses leçons. Il n'a point écrit expressément contre le Christianisme, mais il a horriblement maltraité & J. C. & ses adorateurs, dans son récit de la mort de Pèlerin, qu'il suppose très-faussement avoir joué un grand rôle parmi les Chrétiens. Il est diffi-

(*) Cependant si l'on veut être juste, il ne faut pas négliger l'observation suivante que fait un auteur impartial & équitable. " Quand un paganisme insensé couvrait la face de la terre, la philosophie a pu porter quelques hommes à se séparer de la contagion, & à faire même, comme Platon, des vœux, pour qu'un Dieu vint instruire l'homme; mais aujourd'hui que leurs vœux sont accomplis, & que le Christianisme répand la plus pure lumière, le philosophe ne doit être distingué du peuple que par une foi plus épurée; & il n'y a que la lie de l'humanité qui se rejette dans des absurdités plus dangereuses que le paganisme même ». Cette remarque met une différence remarquable entre les philosophes modernes & les anciens. Le parallèle est tout en faveur de ceux-ci: il peut servir à excuser à un certain point leurs travers & à alléger les justes reproches qu'on leur fait.

eile de comprendre après cela, comment quelques favans ont pu croire qu'il a été chrétien lui-même. Le Dialogue intitulé *Philopatris*, sur lequel ils fondent son prétendu christianisme, ne peut avoir été fait par *Lucien*. L'auteur de cet ouvrage, écrit sur la fin du premier siecle, dit qu'il avoit vu S. Paul, & qu'il avoit reçu de lui le baptême; ce qui ne convient pas à *Lucien*, qui floriffoit sous Marc-Aurele, & qui mourut un siecle après S. Paul (voyez les notes de la dernière édition de *Lucien* à Amsterdam, & une savante Dissertation de Conrad Gesner). Suidas rapporte qu'il mourut déchiré par les chiens, en punition de ce qu'il avoit plaisanté sur J. C.; mais le silence des auteurs contemporains peut rendre cette anecdote douteuse. D'Ablancourt a traduit tous les ouvrages de *Lucien*, Amsterdam, 2 vol. in-8°, 1709; mais quiconque ne les connoît que par cette version lâche, infidelle & tronquée, ne peut qu'en avoir une très-fausse idée. L'abbé Maffieu en a donné une meilleure, Paris, 1781, 6 vol. in-12, effacée cependant par celle qui a paru en 1788 avec des notes historiques & critiques, par Berlin de la Ballue, Paris, 6 vol. in-8°. Les meilleures éditions des ouvrages de *Lucien* sont: Celle de Paris, in-fol., 1615, en grec & en latin, par Bourdelot; d'Amsterdam, 1687, 2 vol. in-8°, cum notis Variorum; & de la même ville, 1743, 3 vol. in-4°, auxquels il faut joindre un *Index*; Utrecht, 1746, in-4°.

LUCIEN, (S.) prêtre d'Antioche & martyr, avoit d'abord

évité la fureur de la persécution de Dioclétien; mais ayant été dénoncé par un prêtre Sabellien, il fut conduit devant Maximin, surnommé *Daïa*. Au lieu de blasphémer la Religion chrétienne, comme on vouloit le lui persuader, il composa pour sa défense une *Apologie* éloquente. Maximin le fit tourmenter de plusieurs manieres; mais n'ayant pu ébranler sa foi, il le fit noyer (selon quelques-uns, décapiter) vers l'an 312. L'illustre martyr emporta au tombeau une grande réputation de savoir & de sainteté. Il avoit ouvert à Antioche une école pour développer les principes de la Religion, & pour applanir les difficultés de l'Écriture. Il ne nous reste aucun des ouvrages qu'il avoit composés. S. Jérôme dit qu'il avoit revu avec beaucoup de soin la *Versión des Septante*. Toutes les églises qui étoient entre Antioche & Constantinople, se servoient de cette *Versión*. On l'accusa d'avoir eu du penchant pour l'Arianisme. Il est certain que les principaux chefs des Ariens avoient été disciples du saint martyr; mais ils s'éloignerent des vérités que leur maître leur avoit enseignées, & se servirent de son nom pour répandre leurs erreurs. S. Athanase l'a justifié de façon à dissiper tous les nuages répandus sur sa foi. — Il y a eu trois autres LUCIEN: l'un martyrisé sous Dece l'an 250; l'autre premier évêque de l'église de Beauvais; & un troisième, dont nous avons une Lettre sur l'invention du corps de S. Etienne. Il a vécu dans le 4e. & 5e. siecle, &

écrivait l'an 415. Voyez GAMA-
LIEL.

LUCIFER, c'est-à-dire *Porte-Lumière*, fils de Jupiter & de l'Aurore, selon les poètes, est, suivant les astronomes, la planète brillante de Vénus. Lorsqu'elle paroît le matin, elle se nomme *Lucifer*; mais on l'appelle *Hesperus*, c'est-à-dire *l'Etoile du soir*, lorsqu'on la voit après le coucher du soleil. — **LUCIFER** est le nom qu'on donne ordinairement au premier Ange rebelle, précipité du ciel aux enfers; dénomination fondée sur un passage d'Isaïe (chap. 14), où ce prophète parle à la vérité littéralement du roi de Babylone, mais qui dans le sens figuré exprime très-bien la chute du premier Ange. Aussi les SS. Peres l'ont-ils ainsi expliqué, & les expressions dont le prophète se sert, marquent assez qu'il prétend retracer cet ancien & mémorable événement à l'occasion du châtement de ce roi impie & superbe. La chute des Anges n'a pas été inconnue aux sages profanes. Voyez le *Catéch. philos.*, n°. 264, 265, & les art. **ASMODÉE**, **OPHIONÉE**, &c.

LUCIFER, fameux évêque de Cagliari, métropole de la Sardaigne, soutint la cause de S. Athanase avec tant de véhémence & d'intrépidité, au concile de Milan en 355, que l'empereur Constance, irrité de son zèle, l'exila à Germanicie en Syrie; il trouva sur le siège épiscopal de cette ville Eudoxe, l'un des chefs de l'Arianisme. Son ardeur contre cette hérésie ne s'y ralentit pas, ce qui le fit transporter à Elcuthéro-

polis; il y trouva le même objet de son zèle: Euty chius, fameux Arien, en étoit évêque. Ce fut-là qu'il écrivit son premier livre contre Constance, qui le relégua dans la Thébaidé en Egypte, où il resta jusqu'à la mort de ce prince. Lucifer, rappelé sous Julien en 361, alla à Antioche, y trouva l'Eglise divisée, & ne fit qu'augmenter le schisme en ordonnant Paulin. Cette ordination déplut à S. Eusebe de Verceil, que le concile d'Alexandrie avoit envoyé pour terminer cette querelle (voyez **MELECE** de Melitine). Lucifer inflexible dans ses sentimens, se sépara de sa communion, & ternit par cette espèce de schisme l'éclat de ses triomphes sur l'Arianisme. Il en causa un autre dont les conséquences furent plus funestes. Il refusa de communiquer non-seulement avec les Peres de Rimini qui, après leur repentir public, avoient été conservés sur leurs sièges, mais même avec ceux qui les recevoient à la communion, c'est-à-dire avec le pape & toute l'Eglise. Il eut un grand nombre de partisans en Orient, en Egypte, en Afrique, en Espagne & en Sardaigne, qui furent appelés *Lucifériens*. Il se retira à Cagliari, où il mourut l'an 371. Il nous reste de lui: I. *v Livres* contre l'empereur Constance. II. *Un Livre* contre les rois apostats. III. Les livres intitulés: *Il ne faut point épargner les pécheurs; On ne doit point communiquer avec les hérétiques; Nous devons mourir pour le Fils de Dieu*, imprimés à Paris en 1568 par les soins de du Tillet, évêque de Meaux.

Ces ouvrages sont écrits avec aigreur ; & malgré les éloges que quelques Peres ont pu en faire par égard au zele de l'auteur pour la pureté de la foi, on ne peut disconvenir que son caractère n'étoit pas assez modéré, ni ses expressions assez mesurées. Lucifer étoit recommandable par des mœurs pures, par son savoir, par son détachement du monde. Les anciens auteurs ne lui reprochant que son schisme, on ne doit point lui imputer les maximes hétérodoxes que Théodore attribue à ses sectateurs : ceux-ci en ont été les peres ; & quant à son schisme, il peut se faire qu'il ne l'ait point envisagé comme une vraie séparation, mais seulement comme un mécontentement marqué, qu'il croyoit devoir témoigner pour ramener les autres à une rigueur qui lui paroïssoit nécessaire. » Dans ces tems, dit un auteur moderne, où les communications entre les provinces & les évêques étoient peu régulières & peu sûres, où le conflict des opinions & les rapports contradictoires rendoient l'état des choses difficile à connoître, il peut se faire que Lucifer ait été mal instruit de l'affaire de Rimini, & des autres qui ont outré son zele & dérouter sa prudence ». On fait sa fête à Cagliari le 20 mai. Les curieux peuvent consulter un livre imprimé dans cette ville en 1639, sous ce titre : *Defensio sanctitatis B. Luciferi*. Voyez S. Jérôme, *adv. Luciferianos* ; S. Ambroise, *de obitu Satyri* ; Tillemont ; D. Ceillier, &c.

LUCILIO, voyez VANINA.

LUCILIUS, (*Caius*) chevalier Romain, né à Suessa l'an 147 avant J. C., étoit grand-oncle maternel du grand Pompée. Il porta d'abord les armes, suivant quelques écrivains, sous Scipion l'Africain, à la guerre de Numance, & fut intimement lié avec ce général, qu'il délassoit par ses bons mots des fatigues des armes. On regarde Lucilius comme l'inventeur de la satyre parmi les Latins, parce qu'il lui donna sa dernière forme, telle qu'Horace, Perse & Juvenal l'imitèrent depuis. Ennius & Pacuvius avoient, à la vérité, travaillé dans ce genre ; mais leurs essais étoient trop grossiers, pour qu'on leur donnât l'honneur de l'invention. Lucilius leur fut supérieur, & il fut surpassé à son tour par ceux qui vinrent après lui. Horace le compare à un fleuve qui roule un sable précieux parmi beaucoup de boues. De xxx *Satyres* qu'il avoit composées, il ne nous reste que quelques fragmens, imprimés dans le *Corps des Poëtes Latins* de Maittaire. François Douza les a publiées séparément, & la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1661, in-4°, avec de savantes remarques. Lucilius mourut à Naples, âgé seulement de 46 ans, vers l'an 103 avant J. C. Ce poëte disoit qu'il ne vouloit ni des lecteurs trop savans, ni des lecteurs trop ignorans ; il eut ce qu'il souhaitoit. Ses talens firent des enthousiastes, qui, le fouet à la main, châtoient ceux qui osoient dire du mal de ses vers. Leur admiration étoit déraisonnable à plusieurs égards ;

N. D. 4.

Lucilius versifioit durement; & quoiqu'il travaillât avec précipitation, ses ouvrages avoient un air forcé.

LUCILLE, fille de Marc-Aurele & sœur de l'empereur Commode, ne valoit pas mieux que son frere, pour lequel elle eut, dit-on, des complaisances criminelles; & ne donna pas une grande idée de l'éducation qu'elle reçut du philosophe son pere. Mariée à un homme qu'elle n'aimoit pas (*Lucius Verus*), elle avoit donné son affection à un amant qu'elle vouloit élever, & ne pouvoit souffrir de se voir obligée de céder le pas à Crispine, épouse de Commode. Ces raisons la porterent à former une conjuration contre ce prince. Pompeien, à qui elle avoit fiancé sa fille, fut le principal acteur de cette tragédie. Elle y fit aussi entrer Quadrat & plusieurs autres sénateurs; mais elle n'en dit rien à son mari. Commode entrant un jour dans l'amphithéâtre par un endroit secret & obscur, le jeune Pompeien, qui l'y attendoit, lui montra son poignard & lui dit: *Voilà ce que le sénat t'envoie*. Tandis qu'il veut le massacrer, les gardes de l'empereur l'arrêtent; bientôt son procès & celui de ses complices furent faits, & ils subirent le dernier supplice. Lucille fut envoyée en exil à Caprée, & quelque tems après on la fit périr; elle avoit environ 38 ans.

LUCINE, divinité qui présidoit aux accouchemens chez les Romains, étoit la même, selon quelques-uns, que Junon, & selon d'autres, que Diane. On lui donna le nom de *Lucine*,

du mot *Lux*, parce qu'on croyoit qu'elle soulageoit les femmes en travail dans leurs douleurs, & qu'elle les faisoit promptement mettre au jour leur fruit:

*Quæ laborantes usero puellas
Ter vocata audis*, &c. HOR.

LUCIUS VERUS, empereur, voyez **VERUS**.

LUCIUS I, (S.) monta sur la chaire de S. Pierre après S. Corneille, au mois de septembre de l'an 252, & fut exilé aussi-tôt après son élection. Il reçut la couronne du martyre le 4 ou le 5 de mars 253, n'ayant gouverné l'Eglise que 5 mois seulement & quelques jours. Il ne reste rien de lui. S. Cyprien lui écrivit une Lettre sur sa promotion & sur son bannissement, qui ne fut pas long; il lui en écrivit une seconde lorsque le pape fut rappelé de son exil, pour lui témoigner la part qu'il prenoit à cet événement. Entr'autres Décrets qu'on lui attribue, il y en a un qui ordonne que l'évêque sera toujours accompagné de deux prêtres & de trois diacres, afin qu'il ait des témoins de sa conduite.

LUCIUS II, (*Gérard de Caccianemici*) natif de Bologne, bibliothécaire & chancelier de l'Eglise de Rome, puis cardinal, employé en diverses légations, succéda au pape Célestin II en 1144. Il eut beaucoup à souffrir des partisans d'Arnaud de Bresse, & mourut à Rome en 1145, d'un coup de pierre qu'il reçut dans une émeute populaire. On a de lui *x* Epîtres, qu'on trouve dans les *Annales* de Baronius & dans la *Bibliothèque* de Cluni.

L U C

LUCIUS III, (*Humbalda Allincigoli*) natif de Lucques, succéda au pape Alexandre III en 1181. Le peuple de Rome s'étant soulevé contre lui, il se retira à Vérone; mais peu après il rentra dans sa capitale, & soumit les rebelles avec le secours des princes d'Italie. Il fut ensuite obligé de se retirer de nouveau à Vérone, où il mourut en 1185. On a de lui *111 Epîtres*. Ce pape, dans le concile tenu à Vérone l'an 1184, où l'empereur Frédéric fut présent, fit une *Constitution* bien raisonnée, dans laquelle on voit le concours des deux puissances pour l'extirpation des hérésies. On y entrevoit aussi l'origine de l'inquisition contre les hérétiques, en ce que cette Constitution ordonne aux évêques de s'informer par eux-mêmes, ou par des commissaires, des personnes suspectes d'hérésie; ce qui est d'ailleurs un devoir inhérent à la qualité d'évêque; & l'on peut dire que l'inquisition, sagement constituée & administrée, n'est qu'un supplément de la vigilance épiscopale. On y voit encore, qu'après que l'Eglise avoit employé contre les coupables les peines spirituelles, elle les abandonnoit au bras séculier, pour exercer contre eux les peines temporelles (voy. ISABELLE de Castille, LIMBORCH, &c.). On comprend que sous ce point de vue, les hérétiques ne l'ont pas épargné. Par un plat calambour, ils l'ont comparé au brochet, en latin *Lucius*, dans une Epigramme qui commence ainsi:

*Lucius est piscis, rex atque tyrannus aquarum,
& quo discordat Lucius ille parum.*

L U C 569

LUCIUS, (S.) évêque d'Andrinople, vers le milieu du 4^e siècle, célèbre dans l'Eglise par ses exils, & par le zèle qu'il fit paroître pour la foi catholique contre les Ariens, étoit né dans les Gaules. On croit qu'il assista au concile de Sardique en 347, & qu'il mourut en exil.

LUCIUS, fameux Arien, fut chassé du siège d'Alexandrie en 377, & mourut ensuite misérablement. Il avoit usurpé le siège d'Alexandrie sur S. Athanase.

LUCIUS, **LUCIDO** ou **LUCIO**, (Jean) né à Traw en Dalmatie, d'une famille noble & ancienne, fit ses études à Rome avec succès, & s'y acquit l'estime des savans, surtout d'Ugheli, qui lui conseilla d'écrire l'histoire de sa patrie. Il suivit ce conseil, retourna en Dalmatie pour y faire les recherches nécessaires, visita les archives, les bibliothèques des monastères; mais il fut arrêté au milieu de ses recherches. Un nommé Paul Andronics, jaloux de son mérite & de ses talens, lui suscita des désagréments qui l'engagerent à retourner à Rome, où il travailla à l'histoire projetée autant que ses Mémoires le lui permirent. Il y mourut en 1664. Ses ouvrages sont: I. *Mémoires historiques de Traw*, Venise, 1673, in-4°, en italien. II. *Histoire de la Dalmatie, & en particulier de Traw, de Spalatro & de Sebenico*, Venise, 1674, in-4°, en italien. III. *Dalmatia illustrata, seu Commentarii Rerum Dalmatiæ & Croatiae*, 1666, in-fol.; Vienne, 1758, in-fol., & dans *Scriptores Rerum Hungaricarum*, avec la *Vie* de l'auteur, par

Mathias Belius. Il y regne beaucoup de critique, & les savans regrettent qu'il n'ait pu le rendre aussi complet qu'il l'auroit voulu. IV. *Inscriptiones Dalmaticæ*, &c.; *addenda vel corrigenda in opere De regno Dalmatiæ & Croatia*, Venise, 1673, in-4°.

LUCRECE, (*Lucretia*) dame Romaine, épousa Collatin, parent de Tarquin, roi de Rome. Un jour que son époux étoit à table avec les fils de ce monarque, il peignit la beauté de sa femme avec des couleurs si brillantes, que Sextus, fils aîné de Tarquin, prit du goût pour elle. Collatin l'ayant mené chez lui le même jour, il vit que le portrait n'étoit pas flatté, & son amour naissant devint une passion violente. Impétueux dans ses desirs, il se déroba quelques jours après du camp d'Ardée pour voir l'objet de ses vœux. Il se glissa pendant la nuit dans sa chambre, & menaça de la tuer, & avec elle l'esclave qui le suivoit, afin que le cadavre de ce malheureux, placé auprès d'elle dans un même lit, fit croire que la mort de l'un & de l'autre avoit été le châtiement de leur crime. Lucrece succombe à cette crainte; & Sextus, après avoir satisfait ses desirs, la laisse dans l'amertume de la plus vive douleur. Elle fait appeller à l'instant son pere, son mari & ses parens, leur fait promettre de venger son outrage, & s'enfonce un poignard dans le cœur, l'an 509 avant. J. C. Le fer sanglant dont elle s'étoit percée, fut le signal de la liberté romaine. On convoque le sénat, on ex-

pose à ses yeux le corps de Lucrece, & les Tarquins sont pros crits à jamais. Le tableau que fait Ovide de cette catastrophe, au 2e. livre de ses *Fastes*, est touchant & tracé de main de maître; cette infortunée, ayant commencé le récit de sa funeste aventure devant ses parens assemblés, lorsqu'elle en fut venue à l'attentat qui conforma sa honte: *Restabat ultima*, dit le poète... *Flevit*. Ce dernier trait est d'une vérité & d'une simplicité sublime. Cette histoire prouve combien la foi conjugale étoit sacrée chez les anciennes nations, aussi long-tems que le luxe & la corruption des mœurs n'en altèrent point les principes (*voyez ABIMELECH*). On a souvent comparé Lucrece à Susanne; mais tout l'avantage de la comparaison est à celle-ci. L'une préféra la vie à la vertu, & s'en priya ensuite dans l'accès d'un inutile désespoir; l'autre aima mieux mourir & essuyer le reproche du crime que de le commettre. On connoît ces beaux vers latins:

*Casta Susanna placet; Lucretia
cede Susanne!
Tu post, illa mori maluit ante
scelus.*

Un autre moderne a fait contraster avec la foiblesse & les tardifs regrets du Lucrece, l'impétuosité d'une jeune religieuse, assaillie par cinq ou six soldats forcenés dans le pillage d'une ville de Pologne. « Pâle du danger que court son innocence, elle se prosterne aux pieds d'un de ces furieux, & lui dit: Si tu veux me respecter, je te rendrai invulnérable; ce secret vient

» de mes peres, fais-en l'essai
 » sur moi. Le soldat crédule
 » tire son sabre, & lui tranche
 » la tête ». Sans juger avec
 rigueur la moralité de cette
 action sous tous les rapports,
 il faut convenir qu'en fait de
 courage & de chasteté, elle
 est bien propre à confondre
 les panégyristes de Lucrece.

LUCRECE, (*Titus Lucretius Carus*) poète & philosophe, naquit à Rome d'une ancienne famille, environ un siecle avant J. C. Il fit ses études à Athenes, & c'est dans cette ville qu'il puisa les principes de la philosophie d'Epicure. Il fut le premier qui fit paroître dans Rome la physique, ornée des fleurs de la poésie. Le poète philosophe adopta l'Infini d'Anaximandre & les Atômes de Démocrite. Il tâcha de concilier les principes de ces deux philosophes avec ceux d'Epicure, dans son poème *De Rerum natura* en 6 livres. Son ouvrage est moins un poème héroïque qu'une suite de raisonnemens, quelquefois bons, mais plus souvent absurdes. Jamais homme ne nia plus hardiment la Providence, & ne parla avec plus de témérité de l'Être Suprême. Il semble que son but n'a été que de détruire l'empire de la Divinité, & d'enlever à l'homme toutes les consolations que lui présentent la Religion & une raison saine, qui, par la vue & l'usage des créatures, fait remonter jusqu'au Créateur. Il croit l'en dédommager par la jouissance des plaisirs sensuels, annoncés dans l'invocation même de son poème, où il appelle Vénus la seule mere des plaisirs dont les hommes & les

dieux puissent espérer de jouir :

Aeneadum genitrix, divùmque bominumque voluptas.

Cette brutale philosophie l'aveugla au point d'assurer que *les yeux n'étoient pas faits pour voir, mais qu'on s'avisait de voir, parce qu'on avoit des yeux* (voyez EPICURE). Le poète ne vaut guere mieux que le philosophe. On a vu des littérateurs épris de la doctrine d'Epicure, pousser l'enthousiasme jusqu'à préférer son chantre à celui d'Enée. Ce paradoxe n'est pas nouveau, un ancien s'en plaignoit déjà : *Lucilium pro Horatio, Lucretium pro Virgilio legunt* (Author anon. *De causis corruptæ eloq.*). Il faut convenir que pour cela la corruption du goût ne suffit pas, il faut encore celle de l'esprit & du cœur. Quoique né avant Auguste, on prendroit Lucrece pour un écrivain postérieur de trois siècles à Virgile; tant son style est dur, sa versification négligée, sa marche pénible & embarrassée. On a beau dire que *le pinceau de la poésie n'est pas fait pour les objets qu'il avoit à peindre*; cette excuse, imaginée par quelques-uns de ses partisans, est suffisamment réfutée par les *Géorgiques*, dont la nature est aussi didactique que celle du poème épicurien. Lucrece se tua à la fleur de son âge, à 42 ans, le 52e. avant J. C., dans une frénésie causée, dit-on, par un philtre que lui donna sa maîtresse; mais si l'on considère la multitude des suicides que la doctrine d'Epicure produit tous les jours parmi nous, on ne sera pas dans le cas de recourir au

philtre. Il est d'ailleurs constant que sa tête étoit depuis quelque tems dérangée par une bile noire, fruit de ses longues méditations sur le désespérant système du néant. La première édition de son ouvrage, faite à Vérone en 1486, est recherchée. On a encore celle *ad usum Delphini*, 1680, in-4°. ; celle de Créech, avec la traduction en anglois, Oxford, 1695, in-8°, est plus belle que la réimpression de 1717. Ce traducteur avoit si bien médité l'original, qu'il prit aussi le parti de se défaire à l'âge de 41 ans. La baron des Coutures en publia une traduction française en 1685, avec des notes. Cette version, qui n'est pas exacte & qui pourroit être mieux écrite, a été éclipsée par celle qu'a donnée M. la Grange, avec de savantes notes, Paris, 1767, 2 vol. in-8°. & in-12. M. le Blanc de Guillet en a donné en 1789 une traduction en vers, dont un critique a porté le jugement qui suit. « Une justice qu'il faut » rendre à M. le Blanc, c'est » qu'il ne contribuera point » par les charmes de son style » à répandre & à faire aimer le » poison de cette doctrine scan- » daleuse & impie : sa poésie » est un puissant antidote con- » tre la séduction ». Voyez MAROLLES Michel, HÉNAULT Jean, POLIGNAC & MARCHETTI.

LUCRECE, voyez OBIZZI.

LUCULLUS, (*Lucius-Licinius*) de famille consulaire, naquit vers l'an 115 avant J. C. Il montra de bonne heure des dispositions pour la philosophie & pour l'éloquence. Après

avoir paru avec éclat dans le barreau, il fut fait questeur en Asie & préteur en Afrique. Il gouverna ces deux provinces avec beaucoup de justice & d'humanité. Ses premiers exploits militaires furent contre Amilcar, sur lequel il remporta deux victoires navales. Elevé au consulat & chargé de faire la guerre à Mithridate, il dégagea son collègue Cotta, que l'ennemi avoit enfermé dans Chalcédoine, & remporta une victoire sur les bords du Granique, l'an 74 avant J. C. L'année d'après il reprit toute la Bithynie, à l'exception de la ville de Nicomédie, où Mithridate s'étoit renfermé. Il détruisit dans deux journées, une flotte que ce prince envoyoit en Italie. Le vaincu, désespéré de la perte de ses forces maritimes, se retira dans son royaume, où le vainqueur le poursuivit. Les progrès de Lucullus furent d'abord assez lents; mais la fortune le seconda ensuite au-delà de ses espérances, & le dédommagea bien du danger qu'il avoit couru d'être assassiné par un transfuge vendu à Mithridate. Les troupes de ce prince ayant attaqué dans un lieu désavantageux un convoi escorté par quelques milliers de Romains, furent entièrement défaites & dissipées. L'alarme fut si vive dans le camp de Mithridate, qu'il prit la fuite sur le champ & se réfugia chez son gendre Tigrane, roi d'Arménie, l'an 72 avant J. C. Lucullus passa l'Euphrate & vint fondre sur Tigrane, qui l'attendoit avec une armée formidable. Ce lâche monarque fut des premiers à tourner le dos, dès qu'il vit le

général Romain s'avancer fièrement à pied & l'épée à la main. En fuyant il perdit son diadème, qui tomba entre les mains de Lucullus ; ce consul, avec une poignée d'hommes, lui tua ou lui prit cent mille fantassins & presque toute sa cavalerie. La prise de Tigranocerte, capitale du royaume, suivit de près cette victoire. Le roi d'Arménie avoit transporté une partie de ses richesses dans cette ville; elles devinrent la proie du vainqueur. Ces succès de Lucullus ne se soutinrent pas : il n'essuya personnellement aucune défaite; mais il aliéna l'esprit de ses soldats par trop de sévérité & de hauteur. Cicéron appuya par sa belle oraison *Pro lege maniliâ*, le vœu public qui désignoit Pompée pour le remplacer, & ce général vint effectivement lui ôter le commandement. Cependant le vainqueur de Tigrane, de retour à Rome, obtint les honneurs du triomphe. Sa vie fut depuis moins brillante, mais plus douce & plus tranquille. Il reconnut, & il le dit souvent à ses amis, que *la fortune avoit des bornes qu'un homme d'esprit devoit connoître*. Livré à l'étude & au commerce des hommes les plus ingénieux & les plus polis de son siècle, il passoit avec eux les jours entiers dans une riche bibliothèque qu'il avoit remplie de livres précieux, & destinés à l'usage de tous les savans. Il surpassa en magnificence & en luxe les plus grands rois de l'Asie qu'il avoit su vaincre. Il avoit plusieurs salons, à chacun desquels il donna le nom d'une divinité; & ce nom étoit, pour son maître-d'hôtel, le signal

de la dépense qu'il vouloit faire. Pompée & Cicéron l'ayant surpris un jour, il dit seulement qu'il souperoit dans le salon d'Apollon; & on leur servit un repas qui coûta 25,000 livres. Il se fâcha un jour très-sérieusement contre son maître-d'hôtel, qui sachant qu'il devoit souper seul, avoit fait préparer un repas moins somptueux qu'à l'ordinaire : *Ne savois-tu pas*, lui dit-il, *qu'aujourd'hui Lucullus devoit souper chez Lucullus?* Ce fut lui qui apporta du royaume de Pont les premiers cerisiers que l'on ait vus en Europe. Il tomba en démence dans ses derniers jours, & mourut à l'âge de 67 ou 68 ans, avec la réputation d'un homme qui égaloit Sylla pour le mérite militaire, & le surpassoit pour les vertus civiles. Il fut fils tendre, bon frere, père indulgent, ami sincère, maître généreux, excellent citoyen, général habile. Il se piquoit de la plus grande droiture, & malgré ses profusions, il eût été difficile de trouver dans l'ancienne Rome un homme d'une probité plus exacte & plus sévère. Voyez l'*Histoire de Lucullus*, dans le 1er. vol. des *Mélanges historiques & critiques* de M. le président d'Orbeffan.

LUDEWIG, (Jean-Pierre) conseiller-intime du roi de Prusse, chancelier du duché de Magdebourg, professeur en droit, mort le 7 septembre 1743, à 73 ans, a beaucoup écrit en latin & en allemand. On a de lui : I. *Scriptorum rerum Germanicarum*, Francfort & Leipzig, 1718, 2 vol. in-fol. II. *Manuscripta omnis Ævi, diplomata ac monumenta inedita*,

1720-1740, 12 vol. in-8°. III. *La Vie de Justinien & de Tribonien*, 1731. IV. *Œuvres diverses*, 1720, 2 vol. V. *Recueil des écrivains de l'Histoire de l'évêché de Wurtzbourg*, Francfort, 1713, in-fol., en allemand; la plupart n'avoient pas encore été imprimés. VI. *Recueil des écrivains de l'évêché de Bamberg*, 1718, in-fol. Ces recueils font estimés & recherchés. On trouve son *Eloge* dans le tome 4 des *Journaux de Florence*.

LUDGER, (S.) né vers l'an 743, d'une des premières maisons de Frise, fut mis de bonne heure selon ses desirs, sous la conduite de S. Grégoire, disciple & successeur de S. Boniface, qui prenant un soin particulier de son éducation, & charmé des progrès que son élève faisoit dans les sciences & la vertu, lui donna la tonsure cléricale. Ludger voulant se perfectionner de plus en plus dans les connoissances propres à former son esprit & son cœur, passa en Angleterre & suivit quatre ans & demi le célèbre Alcuin, qui étoit à la tête de l'école d'Yorck. Avaré de son tems, il en partageoit tous les momens entre les exercices de la Religion & l'étude de l'Écriture & des saints Peres. En 773, il retourna dans sa patrie; & S. Grégoire étant mort en 776, Albéric son successeur éleva Ludger à la dignité sacerdotale, & l'employa plusieurs années à prêcher l'Évangile dans la Frise. Le succès répondit à son zèle. Il convertit une multitude innombrable d'infidèles & de mauvais chrétiens, fonda plusieurs monastères & bâtit des églises de toutes parts

sur les ruines du paganisme. Mais les Saxons étant venus fondre sur la Frise, il fut obligé d'interrompre ses travaux apostoliques, & de quitter le pays. Pendant ce tems, il fit un voyage à Rome, afin de consulter le pape Adrien II sur le parti qu'il avoit à prendre pour exécuter la volonté de Dieu. Il se retira ensuite au Mont-Cassin pendant trois ans, & y pratiqua toutes les austérités de cette maison, sans y avoir fait néanmoins les vœux monastiques. Charlemagne ayant vaincu les Saxons, & s'étant rendu maître de la Frise en 787, Ludger revint dans son pays & y continua ses missions. Il annonça l'Évangile aux Saxons, & en convertit un grand nombre. Il porta ensuite la lumière de la foi dans la province de Sudergou, aujourd'hui la Westphalie, & fonda le monastère de Werden dans le comté de la Marck. En 802, Hildebaud, archevêque de Cologne, sacra Ludger évêque de Mimigardesford, malgré la résistance de ce dernier. Ce fut alors que la ville de Mimigardesford prit le nom de Munster, du monastère que Ludger y bâtit pour des chanoines-réguliers, destinés à faire l'Office divin dans la cathédrale. Le nouvel évêque joignit à son diocèse cinq cantons de Frise, qu'il avoit gagnés à J. C. On lui est encore redevable de la fondation du monastère de Helmstadt, dans le duché de Brunswick, qui fut ensuite appelé de son nom. Doux & affable envers les pauvres, il étoit plein de fermeté & de résolution à l'égard des riches enflés de leurs trésors,

& d'une rigueur inflexible envers les pécheurs impénitens. Une dame de qualité, coupable d'inceste, en fit l'expérience. Elle ne put rien gagner sur l'esprit de l'évêque; & comme elle ne se corrigeoit pas, il la retrancha de la communion des fideles. Dans tous les tems, la vertu eut des censeurs & des calomniateurs. Aussi celle de Ludger n'en fut pas à l'abri. On le décria auprès de Charlemagne; on lui reprocha qu'il ruinoit son évêché, qu'il négligeoit l'embellissement des églises de sa juridiction. Le prince donna dans le piège, & ordonna à Ludger de se rendre à la cour. Ludger obéit. Le lendemain de son arrivée, un officier le vint avertir que l'empereur l'attendoit; mais comme il étoit occupé à dire son office, il répondit qu'il iroit trouver le prince aussi-tôt qu'il auroit fini. L'empereur le fit chercher jusqu'à trois fois, & dès qu'il fut arrivé, Charlemagne lui demanda avec un peu d'émotion pourquoi il le faisoit attendre si long-tems: « Je fais, Sire, » dit-il, tout ce que je dois à » votre majesté; mais j'ai cru » que vous ne trouveriez pas » mauvais que Dieu eût la pré- » férence. Quand on est avec » lui, il faut oublier toutes les » autres choses. D'ailleurs, en » agissant de la sorte, je me » suis conformé aux intentions » de votre majesté, puisqu'a- » près m'avoir choisi pour » évêque, elle m'a commandé » de préférer le service de Dieu » à celui des hommes ». Cette réponse fit seule sa justification, & l'empereur le traita avec distinction, & disgracia

tous ceux qui avoient voulu le perdre. Ludger mourut en 809, après avoir exercé jusqu'au dernier moment les fonctions de l'apostolat.

LUDOLPHE VAN-CEULEN, voyez VAN-CEULEN.

LUDOLPHE DE SAXE, d'abord Dominicain, puis Chartreux, étoit prieur de Strasbourg en 1330; c'est tout ce qu'on fait sur son compte. Outre une traduction du livre de l'imitation qu'il passe pour avoir faite, on lui doit une *Vie de JESUS-CHRIST*, in-fol., en latin, imprimée, à ce qu'on croit, en 1474, dans son monastere, elle a été réimprimée avec une version françoise, en 2 vol. in-fol. Ces deux éditions sont peu communes.

LUDOLPHE ou LUDOLF, (Job) né en 1624 à Erfort d'une famille ancienne, s'appliqua à l'étude des langues avec un travail infatigable. Ludolphe voyagea beaucoup, visita les bibliothèques des différens pays, en rechercha les curiosités naturelles & les antiquités, & forma des liaisons avec les savans. Il fut conseiller à Erfort pendant près de 18 ans, & se retira ensuite à Francfort avec sa famille. L'électeur Palatin le mit alors à la tête de ses affaires, & lui confia le soin de ses revenus. Ludolphe étoit aussi propre aux affaires tumultueuses de l'état qu'aux recherches pénibles des sciences. Son ardeur pour le travail étoit si vive, que dans ses repas même il avoit toujours un livre devant les yeux. Il savoit beaucoup de langues, & s'étoit particulièrement appliqué à celle des Ethiopiens. Il mourut à Francfort

en 1704, à 80 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Historia Æthiopica*, Francfort, 1681, in-fol. On en publia en 1684 un abrégé en françois. II. Un *Commentaire sur cette Histoire*, 1691, in-fol., en latin. III. Un *Appendix* pour le même ouvrage, 1693, in-4^e, en latin. L'histoire des Ethiopiens, leur religion, leurs coutumes sont développées dans ces différens écrits avec beaucoup d'érudition; mais avec peu d'exactitude. L'abbé Renaudot en a relevé plusieurs fautes dans son *Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, & dans sa *Collection des Liturgies Orientales*. IV. Une *Grammaire & un Dictionnaire Abyssin*, 1698, in-fol. V. *Dissertatio de Locustis*, Francfort, 1694, in-fol. VI. *Fasta Ecclesie Alexandrinae*, Francfort, 1691, in-fol. VII. Un grand nombre d'autres Ouvrages, dont on peut voir la liste dans la *Vie de Ludolphe* par Juncker; mais il ne faut pas s'en tenir à l'idée exagérée que ce biographe donne des qualités & des connoissances de son héros.

LUDOVIC SFORCE, voyez SFORCE.

LUGO, (Jean de) né à Madrid en 1583, se disoit néanmoins de Séville, parce que son pere y faisoit sa résidence. Il se fit Jésuite en 1603, & après la mort de son pere il partagea sa succession, qui étoit fort considérable, entre les Jésuites de Séville & les Jésuites de Salamanque. Après avoir enseigné la philosophie & la théologie en divers colleges, il fut envoyé à Rome pour y professer cette dernière science; ce qu'il fit avec applaudissement

pendant vingt ans. Le pape Urbain VIII le nomma cardinal en 1643, & se servit de lui en plusieurs occasions. Cette dignité ne dérogea en rien à son humilité, à sa modestie, à son amour pour la pauvreté & la simplicité religieuse; il ne souffrit jamais dans son palais aucun meuble brillant ou précieux. Lugo mourut à Rome en 1660, à 77 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, qu'on a recueillis en 7 gros vol. in-fol. Ils roulent tous sur la théologie scholastique & morale, & furent imprimés successivement à Lyon, depuis 1633 jusqu'en 1660. Le volume qui a été le plus lu par les théologiens, est le 3^e.: *De virtute & Sacramento Pœnitentiae*, publié à Lyon en 1638, & réimprimé en 1644 & 1651. Ceux qui ont prétendu voir dans ses ouvrages le péché philosophique, ont mis dans cette accusation une animosité qui prouve mieux l'esprit de parti dont ils étoient animés, que l'erreur du cardinal qui n'a jamais enseigné cette doctrine. Le cardinal de Lugo étoit fort charitable. Ce fut lui qui donna le premier beaucoup de vogue au quinquina, qu'on appella la *Poudre de Lugo*, & que les Anglois appellent encore aujourd'hui la *Poudre des Jésuites*. Il la donnoit gratuitement aux pauvres, & multiplioit par-là les occasions de s'assurer des propriétés de ce fébrifuge, qui se vendoit alors très-cher. — Son frere aîné (François de LUGO), Jésuite comme lui, mort en 1652, à 72 ans, est auteur d'un *Commentaire sur saint Thomas*, en 2 vol in-fol., d'un

d'un *Traité des Sacremens*, & de plusieurs *Traités* de théologie, 3 vol. in-4°.

LUILLIER, (Jean) d'une famille ancienne de Paris, seigneur d'Orville & maître-des-comptes, fut élu prévôt des marchands en 1592. Il rendit de grands services à Henri IV, & obtint pour récompense une charge de président à la chambre-des-comptes, que le roi créa en sa faveur. — De la même famille étoit Jean LUILLIER, fils de l'avocat-général du parlement de Paris, qui fut recteur de l'université en 1447, docteur & professeur en théologie quelque tems après, puis évêque de Meaux en 1483. Il fut aussi confesseur de Louis XI, & ne contribua pas peu à terminer la guerre du *Bien Public*. Il mourut le 11 septembre 1500, âgé d'environ 75 ans.

LUILLIER, (Magdelene) fille du président Jean Luillier, fut mariée à Claude le Roux de Sainte-Beuve, conseiller au parlement de Paris. Ayant perdu son époux, elle oublia les vaines délices du siècle, dont les suites sont si amères, & s'attacha à un bien plus solide & indépendant des événemens humains. Après avoir fondé à Paris le monastère des Religieuses Ursulines du fauxbourg S. Jacques, elle les édifia par ses vertus, & y mourut en odeur de sainteté l'an 1628.

LUINES, voyez ALBERT & LUYNES.

LUISINO, LUISINI ou LUISINO, (François) célèbre humaniste d'Udine, dans le Frioul, recommandable par son amour pour la littérature, & par l'intégrité de sa vie, en-

Tome V.

seigna quelque tems les lettres grecques & latines à Reggio, & devint ensuite secrétaire du duc de Parme. Il mourut en 1568, à 45 ans. On a de lui : I. *Parergon Libri tres, in quibus, tam in Græcis quam in Latinis Scriptoribus multa obscura loca declarantur*. Cet ouvrage est inséré dans le tom. 3e. du recueil de Jean Gruter, intitulé : *Lampas seu sax Artium, hoc est Thesaurus criticus*. II. Un Commentaire latin sur l'*Art Poétique* d'Horace, Venise, 1554, in-4°.

— Il ne faut pas le confondre avec Louis LUISINO (*Aloysius Luisinus*), natif d'Udine, qui vivoit dans le même tems, & a mis en vers hexamètres les *Aphorismes* d'Hippocrate, Venise, 1552, in-8°, & donné le *Recueil des Auteurs qui ont traité de la maladie vénérienne*, 2 vol. in-fol., imprimés à Venise, l'un en 1567, l'autre en 1599, dont Boerhaave a donné une nouvelle édition à Leyde, 1728, in-fol. On le connoît encore par son excellent traité *De Compescendis animi affectibus*, Bâle, 1562, in-8°, & Strasbourg, 1713.

LUITPRAND, roi des Lombards, succéda à son pere Ansprand en 713. Il fut toujours lié d'amitié avec Charles Martel, soumit Thrasmond, duc de Spolete, & mourut en 743. C'étoit un prince pieux & zélé pour la Religion Catholique. Il acheta pour une somme considérable le corps de S. Augustin, qui avoit été transporté d'Afrique en Sardaigne, & le fit déposer à Pavie avec beaucoup de solennité & de magnificences.

LUITPRAND, LIUTPRAND ou LI TOBRAND,

OO

diacre de Pavie, puis évêque de Crémone, fit deux voyages à Constantinople en qualité d'ambassadeur; l'un en 948, au nom de Bérenger II, roi d'Italie, avec qui il se brouilla à son retour; l'autre en 968, au nom de l'empereur Othon, auprès duquel il s'étoit retiré, après avoir été disgracié de Bérenger. Il fut l'interprete de cet empereur au concile de Rome de l'an 963. La meilleure édition des Œuvres de Luitprand est celle d'Anvers en 1640, in-fol., donnée par Jérôme de la Higuera & Laurent Ramiresius. Le style en est dur, serré & très-véhément. Il affecte de faire parade de grec, & de mêler des vers à sa prose. On y trouve une *Histoire de ses légations à Constantinople*, & une *Relation* en 6 livres de ce qui s'étoit passé en Europe de son tems. Le 6e. livre n'est pas entièrement de lui; le 6e. chapitre inclus le 11e. sont d'une main étrangere. *L'Histoire de sa légation auprès de Nicéphore Phocas*, l'an 968, avoit été publiée par Henri Canisius, Ingolstadt, l'an 1600. Ses récits ne sont pas toujours fideles; il est ou flatteur ou satyrique. Le livre des *Vies des Papes*, depuis S. Pierre jusqu'à Formose, & les *Chroniques des Goths*, qu'on lui attribue, ne sont point de lui.

LULLE, (Raimond) surnommé *le Docteur illuminé*, né dans l'isle de Majorque en 1236, s'appliqua, avec un travail infatigable, à l'étude de la philosophie des Arabes, de la chymie, de la médecine & de la rhéologie. Il alla ensuite annoncer les vérités de l'Évangile en Afrique, & fut affommé à coups de pierres en Mauritanie,

le 29 mars 1315, à 80 ans. Il est honoré comme martyr à Majorque, où son corps fut transporté. Il nous reste de lui un grand nombre de *Traité*s sur toutes les sciences, dans lesquels on remarque beaucoup d'étude & de subtilité, mais peu de solidité & de jugement. Quoiqu'il y ait encore aujourd'hui des gens qui prétendent qu'en falsifiant la clef de ces mystérieux écrits, on trouve des connoissances vraies & simples; il est certain que cette voie d'y parvenir est pénible & puérile, qu'elle suppose dans celui qui la trace, un esprit tortueux & faux, & fronde la première qualité de l'enseignement, qui est la clarté. On a donné à Mayence, en 1714, le catalogue des ouvrages de cet auteur, in-8°. On y trouve des *Traité*s sur la *Théologie*, la *Morale*, la *Médecine*, la *Chymie*, la *Physique*, le *Droit*, &c. : car les docteurs de ces siècles embrassoient toutes les sciences, quoiqu'ils n'en possédassent parfaitement aucune. Il n'est cependant pas certain que tous les ouvrages énoncés dans ce catalogue soient de lui; on peut croire que plusieurs auteurs, pour donner de la vogue à leurs ouvrages, les ont décorés de ce nom célèbre alors; & l'on peut croire encore que plusieurs ont été défigurés: par-là on concilie très-simplement & sans effort les idées contradictoires qui résultent des écrits de cet homme si fameux. On a en françois deux *Vies* de Raimond Lulle: l'une de M. Perroquet, Vendôme, 1667, in-8°; l'autre du P. Jean-Marie de Vernon, Paris, 1668, in-12. Jordanus Brunus a donné deux ouvrages

qui ont rapport à l'histoire de Lulle: I. *Liber de Lampade combinatoria* R. Lulli, Prague, 1588, in-8°. II. *De compendiosa architectura & complemento artis Lulli*, Paris, 1582, in-16. Mais cet apostat, fanatique forcené, dont les organes étoient évidemment dérangés, ne mérite aucune croyance dans tout ce qu'il dit de Lulle. Les écrivains qui prononcent difficilement sur le caractère des hommes extraordinaires, pour lesquels le bien & le mal semblent plaider avec une force à-peu-près égale, regardent Raimond Lulle comme un personnage presque indéfinissable: de vie d'abord dissipée & même libertine, ensuite frere très-servent du Tiers-Ordre de S. François, amateur de la solitude & sollicité assidu des princes, qu'il vit tous & pressa jusqu'à l'importunité, pour les faire entrer dans les plans de son zèle; négociateur d'une activité unique, auteur de plus de volumes qu'un homme n'en pourroit transcrire & presque lire durant le mesure ordinaire de la vie, accusé d'hérésie & martyrisé chez les Mahométans d'Afrique; homme en un mot si différent de lui-même & chargé de tant de contrariétés inconciliables, que si tout ce qu'on en raconte, est vrai, les faits les plus romanesques ne sont plus chymériques. On lui a attribué jusqu'à la découverte du grand œuvre; & il se l'attribue lui-même, si le passage où il dit qu'il l'a apprise par révélation, est réellement de lui. On a cru lui reconnoître des traits de ressemblance avec Paracelse & Corneille Agrippa; mais il paroît qu'il ne mé-

rite pas cette comparaison. Le P. Kircher, dans son *Mundus subterraneus*, observe que si Lulle a eu des trayers, il ne faut pas douter qu'il en ait fait pénitence dans la vie austere & édifiante qu'il a menée ensuite; qu'il avoit résolu de brûler ses livres, mais que ses disciples les ont dérochés à cet acte de sagesse & de justice.

LULLE DE TERRACA, (Raimond) surnommé le *Néophyte*, de Juif se fit Dominicain, & retourna ensuite au judaïsme. Il soutint des erreurs monstrueuses, condamnées par le pape Grégoire XI en 1376.

LULLI, (Jean-Baptiste) musicien, né à Florence en 1633, quitta sa patrie de bonne heure. Ce fut un officier François qui engagea Lulli, encore jeune, à aller en France. A peine fut-il arrivé, qu'il se fit rechercher pour le goût avec lequel il jouoit du violon. Mademoiselle de Montpensier l'attacha à son service; & Louis XIV lui marqua bientôt après le cas qu'il faisoit de son talent, en lui donnant l'inspection sur ses violons. On en créa même une nouvelle bande en sa faveur, qu'on nomma les *Petits-Violons*, par opposition à la bande des *Vingt-Quatre*, la plus célèbre alors de toute l'Europe. Les soins de Lulli, & la musique qu'il fournit à ses élèves, mirent en peu de tems les *Petits-Violons* dans la plus haute réputation. Lulli a fait plusieurs innovations dans la musique, qui lui ont toutes réussi. Avant lui la basse & les parties du milieu n'étoient qu'un simple accompagnement, & l'on ne considéroit que le chant

Ce n'est plus qu'un cœur bas, un
coquin ténébreux,
Son visage essuyé n'a plus rien que
d'affreux.

On a de lui des *Opéra*, des
Tragédies, des *Pastorales*, des
Divertissemens; outre ces pièces,
Lulli a encore fait la musique
d'environ 20 Ballets, & de
plusieurs Comédies de Moliere;
des *Trio* de violons & plusieurs
Motets à grands chœurs, &c.

LUMAY, voyez LA MARCK.

LUNA, (Alvarez de) gen-
tilhomme Espagnol, s'empara
de l'esprit de Jean II, roi de
Castille, dont il obtint l'épée
de connétable, & qu'il gou-
vernoit non en favori, mais en
maître despotique. Il abusa de
son pouvoir, alluma la guerre
dans le royaume, persécuta les
grands, s'enrichit du bien d'au-
trui, & reçut de l'argent des
Maures pour empêcher la prise
de la ville de Grenade. Con-
vaincu de ces crimes, il fut
condamné à Valladolid, l'an
1453, à avoir la tête coupée,
qu'on exposa pendant plusieurs
jours avec un bassin, pour trou-
ver de quoi faire enterrer son
corps. On assure que Luna
ayant voulu savoir d'un astro-
logue quelle seroit sa fin, celui-
ci lui répondit qu'il mourroit à
Cadahalso. C'étoit le nom d'une
de ses terres, & ce terme signifie
aussi *échafaud* en espagnol.

LUNDORPIUS, (Michel-
Gaspar) écrivain Allemand,
a continué l'*Histoire de Sleidan*,
mais d'une manière fort infé-
rieure : cette *Continuation*, qui
est en 3 volumes, va jusqu'à
l'an 1609. On a encore de
lui : I. *Acta publica*. II. *Des*
Notes sur Pétrone, sous le
nom supposé de *George Erhard* ;

elles sont peu recherchées.

LUNE, (Pierre de) voyez
BENOÎT, antipape.

LUPI, (Antoine-Marie) Jé-
suite, né à Florence, mort à
Palerme en 1737, a écrit beau-
coup de dissertations savantes,
sur-tout pour éclaircir les anti-
quités sacrées & profanes. Le
P. Zaccaria a donné une édi-
tion des *Œuvres* du P. Lupi,
son confrere, à Faenza, 1785,
2 vol. in-4°, avec des notes.

— Il ne faut pas le confondre
avec MARIO LUPI, camérier
du pape Pie VI, & chanoine de
Bergame, dont on a aussi d'ex-
cellentes dissertations sur les
antiquités; entr'autres : *Codex*
diplomaticus civitatis & ecclesie
Bergamensis; & *De Parochiis*,
ante annum Christi millesimum.
Dans ce dernier ouvrage, im-
primé à Bergame en 1788, 1 vol.
in-4°, il ruine de fond en com-
ble les prétentions des curés
de Pistoie, qui voulurent s'é-
riger en évêques, dans le con-
venticule qu'ils tinrent en 1786,
pour renverser la hiérarchie
& la discipline de l'Eglise. Il
prouve que les cures & les curés
sont d'institution moderne;
qu'il n'y avoit anciennement
aucune paroisse dans les villes
épiscopales, si on excepte Rome
& Alexandrie; expose les rai-
sons pourquoi il y en avoit
dans ces deux villes, & réfute
ceux qui delà ont conclu qu'il
y en avoit dans les autres: il
réfute également quelques écri-
vains qui ont parlé de grandes
paroisses établies à la campagne,
qui avoient sous elles plusieurs
paroisses moindres & dépendan-
tes, & montre qu'avant le on-
zième siècle, il n'y a point eu de
telles paroisses. Il prouve enfin

que ce qu'on a appelé le *Sénat de l'Eglise*, que les prêtres appelés *Cardinaux*, que ceux qui intervinrent avec voix consultative, dans les conciles généraux ou provinciaux, n'étoient nullement curés ou recteurs de paroisse; & que ces prérogatives appartenoient dans leur plus ancienne origine, au clergé supérieur ou bien aux chanoines des cathédrales. « Il est à souhaiter, dit un critique, que les curés qui voudroient imprudemment s'élever au-dessus de leur état, & du rang qu'ils tiennent dans l'Eglise, lisent cet ouvrage avec attention, pour se guérir d'une erreur dangereuse; mais le nombre, grace à la divine Providence qui veille sur l'ordre établi dans son Eglise, n'en est pas grand. Si on excepte ceux que la nouvelle secte a su s'associer pour travailler de concert avec elle à la subversion de la foi Catholique, on ne trouve dans cette précieuse classe du sacerdoce Chrétien, aucun membre atteint de la ridicule & ambitieuse envie de s'élever aux premiers pasteurs. Nous ignorons si cet érudit & orthodoxe écrivain est encore en vie.

LUPUS, (Chrétien) ainsi nommé, parce que son nom de famille *Wolf*, signifie *Loup*, religieux Augustin, né à Ypres en 1612, enseigna la philosophie à Cologne, puis la théologie à Louvain, avec un succès distingué. Il exerça ensuite les premières charges de son ordre dans sa province. Le pape Clément IX voulut lui donner un évêché, avec l'intendance de sa sacristie; mais le P. Lupus,

préférant l'étude & le repos à l'esclavage brillant des dignités, refusa constamment l'un & l'autre. Innocent XI & le grand-duc de Toscane lui donnerent aussi des marques publiques de leur estime. Il fut pendant quelque tems favorable au Janténisme, mais il se détacha de ce parti, & mourut bon catholique à Louvain en 1681, à 70 ans. Il s'étoit fait lui-même une épitaphe, dans laquelle il disoit modestement qu'il étoit *dignus nomine reque Lupus... Indignus non re, sed solo nomine doctor*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin. Les principaux sont: I. *De savans Commentaires sur l'Histoire & sur les Canons des Conciles*, 1665-1673, 5 vol. in-4°. II. *Un Traité des Appels au Saint-Siege*, in-4°, contre Quefnel. On y trouve une bonne réfutation faite d'avance d'un fameux compilateur de nos jours (Hontheim), qui a étrangement défiguré cette matière comme bien d'autres; le droit d'appeler au pape y est démontré par la nature de sa primauté, & par toute l'histoire ecclésiastique (voyez ATHANASE, INNOCENT I, ZOSIME). III. *Un Traité sur la Contrition*, Louvain, 1666, in-4°, aussi savant que solide, où il se déclare pour la nécessité de l'amour dans le Sacrement de pénitence (voyez NÉERCASSEL). IV. *Recueil de Lettres & de Monumens, concernant les Conciles d'Ephefe & de Chalcedoine*, Louvain, 1682, 2 vol. in-4°, avec des notes. V. *Un recueil des Lettres de S. Thomas de Cantorbéry, précédées de sa Vie*, Bruxelles, 1682, 2 vol. in-4°. VI. *Un Commentaire sur les Proscriptions de*

Tertullien, Bruxelles, 1675, in-4°. VII. *Opuscula posthuma*, publiés par le P. Guillaume Wynants du même ordre, Bruxelles, 1690, in-4°. Ce recueil renferme plusieurs dissertations, entr'autres sur la *Simonie des Monasteres* contre Van-Espen, sur l'*Ancienne discipline de la Milice Chrétienne*, sur l'*Exposition du S. Sacrement*, sur le *Droit des Réguliers de prêcher* contre Steyart, &c. VIII. *De l'origine des Hermites, des Clercs & des Religieuses de l'ordre de S. Augustin*, Douay, 1651, in-8°, &c. Ces ouvrages, écrits en latin, sont remplis d'érudition. Ils ont été réunis à Venise en 4 vol. in-fol., 1724, par le P. Thomas Philippino de Ravenne, du même ordre. On les a aussi en 12 vol. in-4°.

LUPUS, voyez LOUP.

LUSCINIUS, (Othmar) chanoine de Strasbourg sa patrie, laissa plusieurs écrits, entr'autres : I. Des *Traductions latines des Simposiaques* de Plutarque, & des *Harangues* d'Isocrate à Demonicus & à Nicoclès : d'*Epigrammes Grecques*, &c. Elles sont plus fidelles qu'élégantes. II. Des *Commentaires sur l'écriture-Sainte*. Il mourut en 1535.

LUSIGNAN, voyez LUZIGNAN.

LUSSAN, (François d'Esparbez de) vicomte d'Aubeterre, servit sous Henri IV & sous Louis XIII, & se distingua dans différentes occasions. Il fut pourvu par le premier, l'an 1590, du gouvernement de Blaye, sur la démission de son pere ; & par le second, l'an 1620, de la dignité de maréchal de France, après avoir remis

son gouvernement de Blaye à Brantes, frere du connétable de Luynes. Il se déclara pour la reine en 1620, fit le siege de Nérac & de Caumont en 1621, sous le duc de Mayenne ; & se retira ensuite à Aubeterre, où il mourut en 1628. Son pere, Jean-Paul d'Esparbez, s'étoit maintenu dans Blaye malgré le maréchal de Matignon, qui l'y assiégea pour l'en déposséder. Il avoit commencé à servir en Italie sous Montluc, qui parle avec éloge de sa bravoure naissante. au siege de Sienne en 1554.

LUSSAN, (Marguerite de) fille d'un cocher & de la Fleury, célèbre diseuse de bonne aventure, naquit à Paris vers 1682. Le favant Huet ayant eu occasion de la connoître, goûta son esprit, & l'exhorta, dit-on, à composer des romans moraux ; mais il est à croire qu'il n'eût point approuvé tous ceux qui sortirent de sa plume. On vit d'abord paroître l'*Histoire de la Comtesse de Gondès*, en 2 vol. Ignace-Louis de la Serre, sieur de Langlade, auteur de quelques Opéra, dirigea ce premier ouvrage de Mlle. de Luffan, & vécut toujours dans la plus grande intimité avec son associée. Elle commença par avoir pour lui des sentimens qui passaient les bornes de la reconnoissance. Elle fit croire ensuite, par la continuité de ses attentions, qu'il étoit son mari ; on se trompoit. On attribue à M. l'abbé de Boismond les *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste*, en 6 part. ou 2 vol. in-12, qui virent le jour en 1733, & qui ont été souvent réimprimées depuis. C'est sans contredit le meilleur ouvrage.

qui ait paru sous le nom de Mlle. de Luffan. La figure de cette romaniere n'étoit point agréable. Elle étoit louche & brune à l'excès. Sa voix & son air n'appartenoient pas à son sexe, & montroient assez que la marotte des sciences dénature le caractère des femmes (voy. GÉOFRIN, GRAFIGNY, des HOULIERES, SUSE, TENCIN). Comme elle étoit fort gourmande, un excès dans le manger lui causa une indigestion, dont elle mourut à Paris le 31 mai 1758, âgée de 75 ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a d'elle : I. *Les Veillées de Thessalie*, 4 part. ou 2 vol. in-12. C'est un recueil de contes agréables & de fictions ingénieuses. II. *Mémoires secrets & intrigues de la Cour de France sous Charles VIII*, 1741, in-12. III. *Anecdotes de la Cour de François I*, 1748, 3 vol. in-12. IV. *Marie d'Angleterre*, 1749, in-12. V. *Annales de la Cour de Henri II*, 1749, 2 vol. in-12. VI. On a vu paroître aussi sous son nom *l'Histoire de la vie & du regne de Charles VI, roi de France*, 1753, 9 vol. in-12. *L'Histoire du regne de Louis XI*, 1755, 6 vol. in-12; & *l'Histoire de la dernière révolution de Naples*, 1756, 4 vol. in-12. Mais ces trois derniers ouvrages sont de Baudot de Juilli, le même qui en 1696 donna *l'Histoire de Charles VII*, 2 vol. in-12, réimprimée en 1755. VII. *La Vie du brave Crillon*, 1757, en 2 vol. in-12 : ouvrage prolix & mal écrit. Le défaut de précision est celui de presque tous les écrits de Mlle. de Luffan.

LUTATIUS-CATULUS, (Caius) consul Romain l'an 242 avant J. C. commandoit

la flotte de la république dans le combat livré aux Carthagiens entre Drépani & les isles Ægates. Il leur coula à fond 50 navires & en prit 70. Cette victoire obligea les vaincus à demander la paix, & mit fin à la première guerre punique.

LUTATIUS-CATULUS, (Quintus) consul Romain l'an 102 avant J. C. vainquit les Cimbres de concert avec Marius son collègue. Après la mort de Sylla, Catulus voulut maintenir les légions dans la possession des terres que le dictateur leur avoit données. Lepidus prétendit qu'il falloit les rendre aux premiers propriétaires. Cette querelle excita de nouveaux troubles, dans lesquels Lutatius entra avec chaleur. L'impétuosité de son génie lui fit beaucoup d'ennemis, & il périt misérablement dans les guerres civiles. Ce magistrat fut du nombre des orateurs illustres. Il avoit fait de belles Harangues & *l'Histoire de son Consulat*; mais ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous.

LUTHER, (Martin) né à Islebe, dans le comté de Mansfeld, en 1483, d'un pere forgeron, fit ses études avec beaucoup de succès. La foudre tua un de ses compagnons, tandis qu'il se promenoit avec lui. Cette mort le frappa tellement, qu'il embrassa la vie monastique chez les Hermites de S. Augustin à Erfort. Ses talens engagèrent ses supérieurs à l'envoyer professer dans la nouvelle université de Wittemberg, fondée depuis peu par Frédéric, électeur de Saxe. Il donna successivement des leçons de philosophie & de théologie avec beaucoup de réputation; ou remarqua

seulement en lui un penchant extrême pour les nouveautés. Luther étoit un de ces hommes ardens & impétueux, qui, lorsqu'ils sont vivement saisis par un objet, s'y livrent tout entiers, n'examinent plus rien, & deviennent en quelque manière absolument incapables d'écouter la sagesse & la raison. Une imagination forte, nourrie par l'étude, le rendoit naturellement éloquent, & lui assureroit les suffrages de ceux qui l'entendoient tonner & déclamer. Il sentoit bien sa supériorité; & ses succès, en flattant son orgueil, le rendoient toujours plus hardi & plus entreprenant. Lorsqu'il donnoit dans quelque écart, les remontrances, les objections n'étoient pas capables de le faire rentrer en lui-même: elles ne servoient qu'à l'irriter. Un homme d'un tel caractère devoit nécessairement enfanter des erreurs. Le moine Augustin, s'étant rempli des livres de l'hérésiarque Jean Hus, conçut une haine violente contre les pratiques de l'Eglise Romaine, & sur-tout contre les théologiens scholastiques. Dès l'an 1516 il fit soutenir des Theses publiques, dans lesquelles les gens éclairés virent le germe des erreurs qu'il enseigna depuis. Ainsi il est faux que Luther ait commencé à dogmatiser à l'occasion des disputes survenues entre les Dominicains & les Augustins pour la distribution des indulgences plénières, qui ne furent accordées par Léon X qu'en 1517. Sekendorf, & depuis lui Lensant & Chais, ont démontré que, long-tems avant l'éclat des indulgences, Luther avoit commencé à combattre divers points

de doctrine de l'Eglise Romaine. Il est vrai que les abus que commettoient les quêteurs des aumônes qu'on donnoit pour les indulgences, & les propositions outrées que les prédicateurs débitoient sur leur pouvoir, lui fournirent une occasion de répandre avec plus de liberté sa bile & son poison. Le Luthéranisme n'étoit qu'une étincelle en 1517; mais en 1518 ce fut un incendie. Frédéric, électeur de Saxe, & l'université de Wittemberg se déclarerent protecteurs de Luther. Cet hérésiarque s'ouvroit peu à-peu. D'abord il n'attaqua que l'abus des indulgences; ensuite il attaqua les indulgences mêmes; enfin il examina le pouvoir de celui qui les donnoit. De la matière des indulgences il passa à celle de la justification & de l'efficace des Sacremens, & avança des propositions toutes plus erronées les unes que les autres. Le pape Léon X, l'ayant vainement fait citer à Rome, consentit que cette querelle fût terminée en Allemagne par le cardinal Cajetan son légat. Cajetan avoit ordre de faire rétracter l'hérésiarque, ou de s'assurer de sa personne: il ne put exécuter ni l'une ni l'autre de ces commissions. Luther lui parla dans deux conférences avec beaucoup d'orgueil & de morgue; puis craignant d'être arrêté, il prit secrètement la fuite, après avoir fait afficher un acte d'appel du pape *mal informé au pape mieux informé*. Du fond de sa retraite il donna carrière à toutes ses idées. Il écrivit contre le *Purgatoire*, le *Libre-Arbitre*, les *Indulgences*, la *Confession auriculaire*, la *Primauté du Pape*, les *Vœux Monastiques*,

la Communion sous une seule espece, les Pèlerinages, &c. Il menaçoit encore d'écrire; mais le pape, pour opposer une digue à ce torrent d'erreurs, anathématisa tous ses écrits dans une bulle du 20 juin 1520. L'hérésarque en appella au futur concile; & pour toute réponse à la bulle de Léon X, il la fit brûler publiquement à Wittemberg avec les Décrétales des autres papes ses prédécesseurs. Ce fut alors qu'il publia son livre *De la Captivité de Babylone*. Après avoir déclaré qu'il se repentoit d'avoir été si modéré, il expie cette faute par toutes les injures que le délire le plus emporté peut fournir à un frénétique. Il y exhorte les princes à secouer le joug de la papauté, qui étoit, selon lui, le royaume de Babylone. Il supprime tout d'un coup quatre Sacremens, ne reconnoissant plus que le Baptême, la Pénitence & le Pain. C'est l'Eucharistie qu'il désigne sous le nom de Pain. Il met à la place de la *Transsubstantiation* qui s'opere dans cet adorable Sacrement, une *Consubstantiation*, qu'il tiroit de son cerveau échauffé. Le pain & le vin demeurent dans l'Eucharistie; mais le vrai corps & le vrai sang y sont aussi, comme le feu se mêle dans un fer chaud avec le métal, ou comme le vin est dans & sous le tonneau. Léon X opposa une nouvelle bulle à ces extravagances: elle fut lancée le 3 janvier 1521. L'empereur Charles-Quint convoque en même tems une diete à Worms, où Luther se rend sous un sauf-conduit & refuse de se rétracter. A son retour il se fit enlever par Frédéric de Saxe, son pro-

tecteur, qui le fit enfermer dans un château désert, pour qu'il eût un prétexte de ne plus obéir. Cependant la Faculté de théologie de Paris se joint au pape, & anathématise le nouvel hérétique. Luther fut d'autant plus sensible à ce coup, qu'il avoit toujours témoigné une grande estime pour cette Faculté, jusqu'à la prendre pour juge. Henri VIII, roi d'Angleterre, publia dans le même tems contre lui un écrit, qu'il dédia au pape Léon X. L'hérésarque furieux eut recours à sa réponse ordinaire, aux injures. « Je ne sais si la folie » elle-même, disoit-il à ce mo- » narque, peut être aussi in- » sensée qu'est la tête du pauvre » Henri. O! que je voudrois » bien couvrir cette majesté » Angloise de boue & d'or- » dure! J'en ai bien le droit... » Venez, disoit-il encore, » monsieur Henri, je vous ap- » prendrai: *Veniatis domine » Henrice, ego docebo vos* ». Sur quoi Erasme n'a pu s'empêcher d'observer que Luther auroit du moins dû parler latin, puisque le roi d'Angleterre lui en donnoit l'exemple, & ne pas joindre des solécismes aux grossièretés: *Quid invitabat Lutherum ut diceret: Veniatis domine Henrice, ego docebo vos? Saltem regis liber latine loquebatur*. Ce fougueux apôtre appelloit le château où il étoit enfermé, son *Isle de Pathmos*. Sans doute que, pour mieux ressembler à l'Évangéliste S. Jean, dit M. Macquer, il crut ne pouvoir se dispenser d'avoir des révélations dans son isle. Il eut une conférence avec le diable, qui lui révéla que s'il vouloit pourvoir à son salut, il falloit qu'il

s'abstint de célébrer des messes privées. Luther suivit exactement ce conseil de l'ange des ténèbres. Il fit plus ; il écrivit contre les messes basses & les fit abolir à Wittemberg. Luther étoit trop resserré dans son île de Pathmos, pour qu'il voulût y rester long-tems. Il se répandit dans l'Allemagne ; & pour avoir plus de sectateurs, il dispensa les prêtres & les religieux de la vertu & du vœu de continence, dans un ouvrage où la pudeur est offensée en mille endroits. Ce fut cette même année 1523, qu'il écrivit son *Traité du Fisc-Commun*. Il le nommoit ainsi, parce qu'il y donnoit l'idée d'un fisc ou trésor public, dans lequel on feroit entrer les revenus de tous les monasteres rentés, des évêchés, des abbayes, & en général de tous les bénéfices qu'il vouloit enlever à l'Eglise. L'espérance de recueillir les dépouilles des ecclésiastiques engagea beaucoup de princes dans sa secte, & lui fit plus de profélytes que tous ses livres. « Il ne faut pas » croire, dit un écrivain ingénieux, que Jean Hus, Luther ou Calvin fussent des génies supérieurs. Il en est des chefs de sectes comme des ambassadeurs ; souvent les esprits médiocres y réussissent le mieux, pourvu que les conditions qu'ils offrent, soient avantageuses ». Frédéric II, roi de Prusse, appelloit Luther & Calvin *de pauvres gens*. Si en effet on veut réduire les causes des progrès de la réforme à des principes simples, on verra qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt, en Angleterre celui de l'amour, & en France celui de la nouveauté.

L'amorce des biens ecclésiastiques fut le principal apôtre du Luthéranisme. Cependant Luther lui-même eut le tems de voir que ces biens n'avoient point enrichi les princes qui s'en étoient emparés. Il trouva même que l'électeur de Saxe & ses favoris qui avoient partagé cette dépouille, n'en étoient pas devenus plus riches. L'expérience, disoit-il, nous apprend que ceux qui s'approprient les biens ecclésiastiques, n'y trouvent qu'une source d'indigence & de détresse : *Comprobat experientia, eos qui ecclesiastica bona ad se traxerunt, ob ea tandem depauperari & mendicos fieri*. Il rapporte à cette occasion les paroles de Jean Hund, conseiller de l'électeur de Saxe, auquel il paroissoit que les biens de l'Eglise, envahis par les nobles, avoient dévoré leur patrimoine : *Nos nobiles cœnobiorum opes ad nos traximus. Opes nostras equestres illæ comederunt, & consumpserunt hæ cœnobiales, ut neque cœnobiales neque equestres amplius habeamus*. Il finit par l'apologue d'un aigle, qui emportant de l'autel de Jupiter des viandes qui lui étoient offertes, emporta en même tems un charbon qui mit le feu à son nid (*Symposiac. cap. 4*). L'observation n'étoit que trop vraie. Des courtisans avides, des administrateurs infidèles ont dévoré les monasteres, les abbayes, les hôpitaux ; eux & le prince dont ils servoient la passion, semblables aux harpies de la fable, paroissent par leurs déprédations augmenter leurs besoins ; tout s'évanouissoit dans ces mains voraces (*voyez HENRI VIII*).. . Cependant le parti se fortifioit

de jour en jour dans le Nord, où l'ignorance des peuples étoit plus grande, & dès-lors l'attachement à la Religion plus foible, & la séduction plus facile. De la haute Saxe il s'étendit dans les duchés de Lunebourg, de Brunswick, de Meclelbourg & de Poméranie; dans les archevêchés de Magdebourg & de Brémen; dans les villes de Wismar & de Rosrock, & tout le long de la Mer-Baltique. Il passa même dans la Livonie & dans la Prusse, où le grand-maître de l'ordre Teutonique se fit Luthérien. Le fondateur du nouvel évangile quitta vers ce tems-là le froc d'Augustin, pour prendre l'habit de docteur. Il renonça à la qualité de *Révérénd Pere*, qu'on lui avoit donnée jusqu'alors, & n'en voulut point d'autre que celle de *Docteur Martin Luther*. L'année d'après, 1525, il épousa Catherine de Bore, jeune religieuse d'une grande beauté, qu'il avoit fait sortir de son couvent deux ans auparavant pour la catéchiser & la séduire. Le réformateur Luther avoit déclaré dans un de ses sermons, qu'il lui étoit aussi impossible de vivre sans femme, que de vivre sans manger. Mais il n'avoit pas osé en prendre une pendant la vie de l'électeur Frédéric, son protecteur, qui blâmoit ces alliances. Dès qu'il fut mort, il voulut profiter d'une commodité que sa doctrine accordoit à tout le monde, & dont il prétendoit avoir plus de besoin que personne. Cette conduite de Luther & des autres chefs des nouvelles sectes, faisoit dire à Erasme que « les tra-
» gédies que jouoient les ré-

» formateurs, étoient de vraies
» comédies, puisque le mariage
» en étoit le dénouement ». Quelques années après, Luther donna au monde chrétien un spectacle encore plus étrange. Philippe, landgrave de Hesse, le second protecteur du Luthéranisme, voulut, du vivant de sa femme Christine de Saxe, épouser sa maîtresse. Il crut pouvoir être dispensé de la loi de n'avoir qu'une femme : loi formelle de l'Évangile, & sur laquelle est fondé le repos des états & des familles. Il s'adressa pour cela à Luther. Le patriarche de la Réforme assemble des docteurs à Wittemberg en 1539, & lui donne une permission pour épouser deux femmes. Rien de plus ridicule que le long discours que les docteurs du Nouvellisme adresserent au landgrave à cette occasion. Après avoir avoué que le Fils de Dieu a aboli la Polygamie, ils prétendent que *la loi qui permettoit à un Juif la pluralité des femmes à cause de la dureté de leur cœur, n'a pas été expressément révoquée*. Ils se croient donc autorisés à user de la même indulgence envers le landgrave, qui avoit besoin d'une femme de moindre qualité que sa première épouse, afin de la pouvoir mener avec lui aux dietes de l'Empire, où la bonne chère lui rendoit la continence impossible. L'empereur Charles-Quint, touché de ces scènes scandaleuses, avoit tâché dès le commencement d'arrêter les progrès de l'hérésie. Il convoqua plusieurs dietes : à Spire en 1529, où les Luthériens acquirent le nom de *Protestans*, pour avoir protesté contre le décret qui or-

donnoit de suivre la religion de l'Eglise Romaine : à Ausbourg en 1530, où les Protestans présenterent leur *Confession de foi*, & dans laquelle il fut ordonné de suivre la croyance catholique. Ces différens décrets produisirent la *Ligue offensive & défensive de Smalkalde* entre les princes protestans. Charles-Quint, hors d'état de résister à la fois aux princes confédérés & aux armes Ottomanes, leur accorda la liberté de conscience à Nuremberg en 1532, jusqu'à la convocation d'un concile général. Luther, se voyant à la tête d'un parti redoutable, n'en fut que plus fier & plus emporté. C'étoit chaque année quelque nouvel écrit contre le souverain pontife, ou contre les princes & les théologiens Catholiques. Rome n'étoit plus, selon lui, que la *Racaille de Sodome*; la *Prostituée de Babylone*. Le pape n'étoit qu'un *scélérat qui crachoit des diables*; les cardinaux, *des malheureux qu'il falloit exterminer*. « Si j'étois le maître de l'empire, » écrivoit-il, je ferois un même paquet du pape & des cardinaux, pour les jeter tous ensemble dans la mer: ce bain les guériroit, j'en donne ma parole, j'en donne J. C. pour garant ». L'impétueuse ardeur de son imagination éclata sur-tout dans le dernier ouvrage qu'il publia en 1545, contre les théologiens de Louvain & contre le pape. Il y prétend que la *papauté Romaine a été établie par Satan*, & faite d'autres preuves, il mit à la tête de son livre une estampe, où le pontife de Rome étoit représenté, entraîné en enfer

par une légion de diables. Quant aux théologiens de Louvain, il leur parle avec la même douceur: les injures les plus légères sont *bête, pourceau, épicurien, athée*, &c. Il étoit avec ses propres sectateurs aussi emporté qu'avec les Catholiques; il les menaçoit, s'ils continuoient à le contredire, de rétracter tout ce qu'il avoit enseigné: menace digne d'un apôtre du mensonge. Cet homme trop fameux mourut à Islebe en 1546, à 63 ans, après avoir vaqué à son ordinaire à un bon repas. Un auteur moderne en a fait le portrait suivant: « Moine » apostat & corrupteur d'une » religieuse apostate, ami de » la table & de la taverne, » insipide & grossier plaisant, » ou plutôt impie & sale bouffon, qui n'épargna ni pape, » ni monarque; d'un tempérament d'énergumène contre tous ceux qui osoient le contredire, muni, pour tout avantage, d'une érudition & d'une littérature qui pouvoit imposer à son siècle ou à sa nation, d'une voix foudroyante, d'un air altier & tranchant: tel fut Luther, le nouvel évangéliste, ou comme il se nommoit, le nouvel ecclésiaste, qui mit le premier l'Eglise en feu, sous prétexte de la réformer, & qui pour preuve de son étrange mission qui demandoit certainement des miracles du premier ordre, alléqua les miracles dont se prévaut l'Alcoran, c'est-à-dire les succès du cimetière & les progrès des armes, les excès de la discorde, de la révolte, de la cruauté, du sacrilège & du brigandage.

» dage ». Sa secte se divisa après sa mort, & de son vivant même, en plusieurs branches. Il y eut les *Luthero-Papistes*, c'est-à-dire ceux qui se servoient d'excommunication contre les Sacramentaires ; les *Luthero-Zuingliens*, les *Luthero-Calvinistes*, les *Luthero-Osiandriens*, &c., c'est-à-dire ceux qui mêlerent les dogmes de Luther avec ceux de Calvin, de Zuingle ou d'Osiander, &c. Ces sectaires différoient tous entr'eux par quelqu'endroit, & ne s'accordoient qu'en ce point, de combattre l'Eglise & de rejeter tout ce qui vient du pape. C'est cette haine qui leur fit prendre, durant les guerres de religion du 16^e siècle, cette devise : **PLUTÔT TURC QUE PAPISTE** ; devise qui marque bien la fureur la plus extravagante, mais qui est néanmoins parfaitement assortie à l'esprit de secte, à qui rien n'est plus opposé que l'autorité d'un chef & un centre d'unité. Cependant les hommes les plus sensés parmi les Protestans, tels que Mélancthon, Grozius, &c., ont toujours regretté l'autorité pontificale, & l'ont regardée comme une chose sans laquelle l'ensemble du Christianisme ne pouvoit subsister. Luther laissa un grand nombre d'ouvrages à ses disciples, imprimés à Iene en 1556, 4 vol. in-fol. ; & à Wittemberg en 7 vol. in-fol., 1572. On préfère les éditions publiées de son vivant, parce que dans celles qui ont vu le jour après sa mort, ses sectateurs ont fait des changemens très-considérables. On voit par ses écrits, que Luther avoit du savoir & beaucoup de feu dans l'imagi-

nation ; mais il n'avoit ni douceur dans le caractère, ni goût dans la manière de penser & d'écrire. Il donnoit dans les grossièretés les plus impudentes & dans les bouffonneries les plus basses. Jean Aurifaber, disciple de Luther, a mis en latin & publié en 1566, in-8°, les Discours que cet hérétique tenoit à table, sous ce titre : *Sermones Mensales*, ou *Colloquia Mensalia*. C'est une espèce d'*Ana*, dont la lecture prouve la véracité du portrait que nous avons tracé du réformateur de l'Allemagne. On conserve dans la bibliothèque du Vatican un exemplaire de la Bible, à la fin duquel on voit une prière en vers allemands, écrite de la main de Luther, dont le sens est : « Mon Dieu, par votre bonté, pour- voyez - nous d'habits, de chapeaux, de capottes & de manteaux ; de veaux bien gras, de cabris, de bœufs, de moutons & de genisses ; de beaucoup de femmes & de peu d'enfans. Bien boire & bien manger est le vrai moyen de ne point s'en- nuyer ». Cette prière où l'indécence, l'impiété, la luxure, la gourmandise disputent qui aura le dessus, est très-certainement de la main de Luther ; en vain Misson a-t-il voulu en faire douter, Christian Junker, son historien, en convient & la rapporte mot à mot (*Vita Lutheri*, p. 225) :

O Gott, durch deine guete,
Bescher uns kleider und hute ;
Auch mäntel und roecke,
Fette kaelber und boecke ;
Ochsen, schaffe und rinder,
Viele weiber, wenig kinder.

L U X

Schlechte speise und tranck
Machen einem das jahr lang.

LUTTI, (Benoît) peintre, né à Florence en 1666, mort à Rome en 1726, s'attacha sur-tout au coloris. Il a fait un grand nombre de tableaux de chevalier, qui l'ont fait connoître dans presque toutes les cours de l'Europe. L'empereur le fit chevalier, & l'électeur de Mayence accompagna ses lettres-patentes d'une croix enrichie de diamans. Le pinceau de Lutti est frais & vigoureux; il mettoit beaucoup d'harmonie dans ses couleurs, & donnoit une belle expression à ses figures. On lui reproche de n'être pas toujours correct. Le *Miracle de S. Pierre*, qu'il a peint dans le palais Albani à Rome, passe pour son chef-d'œuvre.

LUTWIN, (S.) né de parens illustres, fonda de ses biens l'abbaye de Mettloch, où il fit profession de la vie monastique dès que la mort de sa femme lui permit de renoncer au siècle. Le siege archiepiscopal de Treves étant devenu vacant par la retraite de S. Bafin, oncle de S. Lutwin, celui-ci fut tiré de sa solitude pour le remplir. Il déploya pendant 18 ans qu'il gouverna cette illustre église, toutes les qualités d'un grand évêque. L'abbaye de Mettloch, où il fut enterré, possède encore aujourd'hui les précieuses dépouilles de sa mortalité.

LUXEMBOURG, l'une des plus anciennes & des plus illustres maisons de l'Europe. Elle a produit 5 empereurs, dont 3 ont été rois de Bohême. Elle a possédé les premières charges en France, & a donné nais-

L U X 591

sance à 6 reines & à plusieurs princesses, dont l'alliance a relevé l'éclat des familles les plus distinguées. La branche aînée de la maison de Luxembourg fut fondue dans celle d'Autriche par le mariage d'Elizabeth, fille de l'empereur Sigismond, morte en 1447; avec Albert I, archiduc d'Autriche & empereur. La branche cadette de Luxembourg-Ligny, quoique moins illustrée que la première, a produit :

LUXEMBOURG, (Valeran de) comte de St-Pol, fut nommé gouverneur de Genes en 1396, & grand-maître des eaux & forêts de France en 1402. Il fit la guerre aux Anglois, & fut deux fois battu. Le duc de Bourgogne le fit pourvoir de la charge de grand-bouteiller de France l'an 1410, du gouvernement de Paris, & de l'épée de connétable en 1411. Il mourut en 1415, à 60 ans, au château d'Ivoi.

LUXEMBOURG, (Pierre de) frere du précédent, né à Ligny en 1369, se fit remarquer dès sa plus tendre jeunesse par une ardeur extraordinaire pour la pratique du bien, par son assiduité à la priere, son goût pour la mortification, son amour pour l'humilité, & sur-tout par sa charité pour les pauvres. Envoyé à Paris à l'âge de 10 ans, il s'y appliqua successivement aux belles-lettres, à la philosophie & au droit canon. En 1383, il devint chanoine de Notre-Dame de Paris, quelque tems après archidiacre de Dreux, puis évêque de Metz en 1384, & mourut le 2 juillet 1387, âgé de 18 ans, à Avignon, où Clément VII, que la France reconnoissoit pour pape légitime du-

rant le grand schisme, l'avoit appelé. Pierre avoit été fait cardinal l'année précédente. Quoiqu'il eût le gouvernement de son diocèse, il n'étoit point prêtre, sa prudence & sa sainteté ayant été jugée une raison suffisante pour le dispenser du défaut d'âge. Il semble cependant qu'il étoit diacre, & sa dalmatique se garde à Avignon. Les miracles, opérés par son intercession, portèrent les Avignonois à construire une chapelle sur son tombeau. On a depuis bâti un couvent de Célestins au même endroit. Il fut béatifié en 1527, par Clément VII (le vrai pontife de ce nom). L'histoire de ses miracles a été publiée par les Bollandistes.

LUXEMBOURG, (Louis de) de la même famille, fut élu évêque de Térouane en 1414. Henri VI, roi d'Angleterre, qui prenoit le titre de roi de France, le fit chancelier en 1425, & archevêque de Rouen en 1436. Il s'étoit tellement dévoué aux intérêts de ce prince, qu'il conduisoit lui-même du secours aux places assiégées, & ne négligeoit rien pour rétablir ce parti chancelant. Il se jeta dans la Bastille, lorsque Paris se soumit à Charles VII, en 1436; mais il fut obligé d'en sortir par composition, & se retira en Angleterre, où il fut évêque d'Ely, & cardinal en 1439. Il mourut en 1443.

LUXEMBOURG, (Louis de) comte de St-Pol, neveu du précédent, avoit servi Charles VII avec succès dans divers sièges. Après sa mort, il s'attacha au duc de Bourgogne, qui lui donna le commandement de l'avant-garde de son armée

à la bataille de Montlhéri. Louis XI, pour l'attirer à son service, lui donna l'épée de connétable; mais pour se maintenir dans la ville de St-Quentin, dont il s'étoit emparé, il trahit successivement & le roi & le duc de Bourgogne. Ses perfidies furent découvertes. Craignant la sévérité de Louis XI, il se retira auprès du duc de Bourgogne, qui le rendit au roi. Son procès lui fut fait, & il eut la tête tranchée à Paris le 19 décembre 1475.

LUXEMBOURG, (François-Henri de Montmorenci, duc de) maréchal de France, né posthume en 1628, étoit fils de François de Montmorenci, comte de Boutteville & de Lusse, qui eut la tête tranchée sous Louis XIII, pour s'être battu en duel, dans un tems où cette détestable manie étoit punie comme elle doit l'être. Il se trouva à la bataille de Rocroi en 1643, sous le Grand-Condé, dont il fut l'élève, & qu'il suivit dans sa bonne & sa mauvaise fortune. Le jeune guerrier avoit dans le caractère plusieurs traits du héros qu'il avoit pris pour modèle: un génie ardent, une exécution prompte, un coup-d'œil juste, un esprit avide de connoissances. On vit briller en lui ces différentes qualités à la conquête de la Franche-Comté en 1668, où il servit en qualité de lieutenant-général. La guerre ayant recommencé en 1672, il commanda en chef pendant la fameuse campagne de Hollande, prit Grool, Deventer, Coeworden, Swol, Campen, &c., & repoussa les troupes des États près de Bodegrave & de Voerden.

Voerden. Les historiens Hollandois prétendent que Luxembourg partant pour cette dernière expédition, avoit dit à ses troupes: « Allez, mes enfans, pilliez, tuez, violez, » & s'il y a quelque chose de plus effrayant, ne manquez pas de le faire; afin que je voie que je ne me suis pas trompé en vous choisissant comme les plus braves des hommes & les plus propres à pousser les ennemis avec vigueur ». Il est difficile de croire que le général François ait tenu un discours si barbare; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que les soldats mirent le feu à Bodegrave, & se livrerent, à la lueur des flammes, à la débauche & à la cruauté; que par des exploits de cette nature les affaires des François tournerent mal, & que le duc fut obligé de faire retraite, ce qu'il exécuta avec plus de succès qu'on n'en devoit espérer. Louis XIV ayant fait une nouvelle expédition dans la Franche-Comté, Luxembourg l'y suivit. Il se trouva ensuite à la bataille de Senef, obligea le prince d'Orange de lever le siege de Charleroi, & obtint en 1675 le bâton de maréchal de France. Il commanda une partie de l'armée Françoisé après la mort de Turenne, & ne fit pas de choses dignes de sa réputation. Le Grand-Condé ne put s'empêcher de dire, quoique son ami: *Luxembourg fait mieux l'éloge de Turenne que Mascarou & Flécher.* Il laissa prendre Philipsbourg à sa vue par le duc de Lorraine, & essaya en vain de la secourir avec une armée de 50,000 hommes. Il fut plus

Tome V.

heureux en combattant Guillaume d'Orange. Ce prince ayant attaqué le général François, qui ne s'y attendoit point, à St.-Denys près de Mons, cette surprise n'empêcha pas le maréchal de Luxembourg de disputer la victoire avec beaucoup de valeur. Quelques-uns même lui adjugent le champ de bataille, dont les alliés se glorifierent. Dans la seconde guerre que Louis XIV soutint contre les puissances de l'Europe, réunies en 1690, Luxembourg, nommé général de l'armée de Flandre, gagna la bataille de Fleurus. Il eut encore l'avantage au choc de Leuse en 1691, au combat de Steinkerque en 1692, & battit le roi Guillaume à Nerwindé en 1693. Peu de journées furent plus meurtrières. Il y eut environ 20,000 morts, dont les François firent au moins la moitié. C'est à cette occasion qu'on dit qu'il falloit chanter plutôt un *De Profundis* qu'un *Te Deum*. Les François avoient été repoullés plusieurs fois à la droite & à la gauche des alliés fortement retranchés; mais le curé de Laer indigné de ce que les troupes du prince d'Orange avoient exercé quelque pillage chez lui, indiqua au maréchal un endroit où le retranchement n'étoit pas achevé, & qui étoit masqué par des abattis; une nouvelle attaque décida la victoire. Le maréchal de Luxembourg termina sa carrière par la longue marche qu'il fit, en présence des ennemis, depuis Vignamont jusqu'à l'Escaut, près de Tournay. Il mourut l'année d'après en 1695, à 67 ans, regretté comme le plus grand général qu'eût alors la France.

P p

Sa vie n'avoit pas toujours été édifiante ; ses écarts allerent jusqu'à donner deux fois lieu à une accusation de magie, fondée en partie sur des liaisons & des sociétés peu dignes de lui ; dans une de ces deux occasions, il fut 14 mois en prison, & cela dans un siècle où ces sortes d'accusations n'étoient pas légèrement reçues, sur-tout à l'égard d'un homme tel que lui. Sa mort fut bien chrétienne. Le P. Bourdaloue qui l'assista dans ses derniers momens, dit : *Je n'ai pas vécu comme lui, mais je voudrois bien mourir comme lui.* On imprima à Cologne en 1695, in-12, une satire contre la France & contre lui, intitulée : *Le maréchal de Luxembourg au lit de la mort*, tragi-comédie en 5 actes & en prose. Ce guerrier est bien plus favorablement dépeint dans l'*Histoire de la maison de Montmorenci*, par M. Désormeaux, & par le compilateur Manuel dans son *Année Françoise* ; mais il faut se tenir en garde contre les panégyriques, comme contre les satyres ; la vérité de l'histoire souffre également des uns & des autres.

LUYKEN, (Jean) graveur Hollandois. On remarque dans ses ouvrages un feu, une imagination & une facilité admirables. Son œuvre est considérable & fort estimé. Il étoit né à Amsterdam en 1649, & il mourut en 1712. On estime sa *Bible en figures*, imprimée dans cette ville en 1732, in-folio ; son *Théâtre des Martyrs*, en 115 planches, in-4°, méritoit également des éloges, si par un fanatisme aussi absurde que dégoûtant, l'auteur n'avoit

associé aux vrais martyrs, les enthousiastes dogmatifans & séditioneux, que le glaive de la justice a immolés au repos des états, plus encore qu'à la conservation de la vraie foi. « Voilà, » dit un auteur, où sont réduites les sectes. Convaincues de la nouveauté de leur existence, elles compulsent les annales du délire & de la sédition, pour se donner une apparence de continuité & de succession » (voyez JURIEU). — Il y a eu un Gaspar LUYKEN, dont on voit plusieurs beaux dessins dans la Bible de Weigel. Voyez ce mot.

LUYNES, (Paul d'Albert de) cardinal & archevêque de Sens, est un des prélats qui pendant le 18e. siècle ont le plus honoré l'Eglise de France, par leur zèle & leurs lumières. Formé par les leçons & les exemples de Fénelon, il a pendant toute sa vie fait éclater les fruits d'une si avantageuse institution. Rien n'égalait le soin avec lequel il veilloit sur la pureté de la doctrine, & la promptitude avec laquelle il repoussait les erreurs qui menaçoient d'infecter son peuple. Assistant un jour à un sermon où l'on avoit glissé quelques opinions favorites de la secte qui rougit de son nom, il imposa silence au prédicateur, le fit descendre de la chaire, y monta lui-même, & réfuta l'erreur avec autant d'éloquence que d'exactitude théologique. Il mourut à Sens le 23 janvier 1788, à l'âge de 85 ans, regretté des pauvres dont il étoit le pere, & de son clergé dont il étoit le modele. L'abbé le Gris a fait son Eloge funebre. LUYNES, voyez ALBERT.

LUYTS, (Jean) philosophe & astronome, né dans la Nord-Hollande en 1655, fut professeur de physique & de mathématiques à Utrecht, depuis 1677 jusqu'à sa mort, arrivée le 12 mars 1721. Il a donné : I. *Astronomica Institutio*, Utrecht, 1689, in-4°. Il y rejette le système de Copernic. On y voit un grand nombre d'observations astronomiques, curieuses & utiles, expliquées d'une manière laconique, allée à beaucoup de clarté. II. *Introductio ad geographiam novam & veterem*, avec beaucoup de cartes, 1692, in-4°, estimée.

LUZIGNAN, (Guy de) fils de Hugues de Luzignan, mort vers 1164, d'une des plus anciennes maisons de France, fit le voyage d'Outremer. Il épousa Sybille, fille aînée d'Amauri, roi de Jérusalem. Par ce mariage il acquit le royaume en son nom, & le reperdit en 1187, lorsque la ville se rendit à Saladin. Luzignan ne conserva que le titre de roi de Jérusalem, qu'il vendit bientôt à Richard, roi d'Angleterre, pour l'isle de Chypre. Il y prit la qualité de roi, & y mourut en 1194. Sa maison conserva cette isle jusqu'en 1473. Amauri de Luzignan, son frere, lui succéda. Au reste, cette famille tire son nom de la petite ville de Luzignan en Poitou, dont le château passoit autrefois pour imprenable, parce que le vulgaire croyoit qu'il avoit été bâti par une fée moitié femme, moitié serpent.

LYBAS, Grec de l'armée d'Ulysse. La flotte de ce prince ayant été jetée par une tempête sur les côtes d'Italie, Lybas insulta une jeune fille de

Témesse, que les habitans de cette ville vengerent en tuant le Grec. Bientôt les Témessiens furent tourmentés par un spectre qui exigea le sacrifice annuel d'une jeune fille : mais ils en furent délivrés par Euthyme. *Voyez* ce mot.

LYCAMBE, *voyez* ARCHILOQUE.

LYCAON, roi d'Arcadie. Il fut métamorphosé en loup par Jupiter, pour avoir immolé un enfant, qu'il servit à ce dieu assis à sa table (*voyez* ARCAS). — Il y a eu plusieurs autres Lycaons ; un, frere de Nestor, qui fut tué par Hercule ; un autre, fils de Priam, tué par Achille, &c.

LYCOMÈDE, *voyez* ACHILLE.

LYCOPHRON, fils de Périandre, roi de Corinthe vers l'an 628 avant J. C., n'avoit que 17 ans lorsque son pere tua Melise sa mere. Proclus, son aieul maternel, roi d'Epidaure, le fit venir à sa cour avec son frere nommé Cypsele, âgé de 18 ans, & les renvoya quelque tems après à leur pere, en leur disant : *Souvenez-vous qui a tué votre mere*. Cette parole fit une telle impression sur Lycophon, qu'étant de retour à Corinthe, il s'obstina à ne point vouloir parler à son pere. Périandre indigné l'envoya à Corcyre (aujourd'hui Corfou), & l'y laissa sans songer à lui. Dans la suite, se sentant accablé des infirmités de la vieillesse, & voyant son autre fils incapable de régner, il envoya offrir à Lycophon son sceptre & sa couronne ; mais le jeune prince dédaigna même de parler au messager. Sa sœur, qui se rendit ensuite

auprès de lui pour tâcher de le gagner, n'en obtint pas davantage. Enfin, on lui envoya proposer de venir régner à Corinthe, & que son pere iroit régner à Corfou. Il accepta ces conditions; mais les Corcyriens le tuerent, pour prévenir cet échange qui ne leur plaisoit pas.

LYCOPHRON, fameux poëte & grammairien Grec, natif de Chalcide dans l'isle d'Eubée, vivoit vers l'an 304 avant J. C., & fut tué d'un coup de fleche, selon Ovide. Suidas a conservé les titres de 20 Tragédies de ce poëte. Il ne nous reste de lui qu'un Poëme intitulé: *Cassandre*; mais il est si obscur, qu'il fit donner à son auteur le nom de *Ténébreux*. C'est une suite de prédictions qu'il suppose avoir été faites par Cassandre, fille de Priam. La plupart ne méritent pas la peine que les savans ont prise pour les expliquer. Porter a donné une édition de ce Poëme, avec une version & des notes, Oxford, 1697; & elle a été réimprimée en 1702, in-fol. Lycophron étoit un des poëtes de la Pleïade, imaginée sous Ptolomée Philadephe.

LYCORIS, fameuse courtisane du tems d'Auguste, est ainsi nommée par Virgile dans sa 10e. Eglogue. Le poëte y console son ami Cornelius Gallus, de ce qu'elle lui préféroit Marc-Antoine. Cette courtisane suivoit ce général dans un équipage magnifique, & ne le quittoit jamais, même au milieu des armées. Cléopatre la supplanta.

LYCOSTHENES, en allemand **WOLFHART**, (Conrad) né l'an 1518 à Ruffack, dans la Haute-Alsace, se rendit habile

dans les langues & dans les sciences. Il fut ministre, & professeur de logique & des langues à Bâle, où il mourut en 1561. Il fut paralytique les 7 dernières années de sa vie. On a de lui: I. *Chronicon prodigiorum*, Bâle, 1557, in-fol. II. *De Mulierum præclarè dictis & factis*. III. *Compendium Bibliothecæ Gesneri*, 1557, in-4°. IV. *Des Commentaires sur Pline le Jeune*. V. *Apophthegmata*, 1614, in-8°. Ce fut lui qui commença *Theatrum vitæ humanæ*, publié & achevé par Théodore Zwinger son gendre. Cette compilation forme 8 vol. in-fol., de l'édition de Lyon, 1656.

LYCURGUE, roi de Thrace, se déclara implacable ennemi de Bacchus; ce dieu, pour s'en venger, lui inspira une telle fureur, qu'il se coupa les jambes.

LYCURGUE, législateur des Lacédémoniens, étoit, dit on, fils d'Eunome, roi de Sparte, & frere de Polydecte qui régna après son pere. Après la mort de son frere, sa veuve offrit la couronne à Lycurgue, s'engageant de faire avorter l'enfant dont elle étoit grosse, pourvu qu'il voulût l'épouser; mais Lycurgue refusa ces offres abominables. Content de la qualité de tuteur de son neveu Charilaüs, il lui remit le gouvernement lorsqu'il eut atteint l'âge de majorité, l'an 870 avant J. C. Soit qu'il se repentit de cette générosité, soit qu'on lui attribuât une inconstance qu'il n'eût pas, on l'accusa de vouloir usurper la souveraineté. Il quitta sa patrie & passa en Crete, renommée par ses loix dures & austères; il voit la magnificence de l'Asie, & de là

se rend en Égypte. De retour de ses voyages, Lycurgue donna aux Lacédémoniens des loix que les uns élevent jusqu'aux nues & que les autres traitent de barbares. Les plus instruits doutent si ces loix sont de Lycurgue, ainsi que de tout ce qu'on raconte de ce philosophe. Plutarque, dans l'Introduction à la vie de Lycurgue, où tous les historiens modernes ont puisé presque tous les faits qu'ils attribuent à ce législateur, dit : (Trad. d'Amyot.) *On ne sauroit du tout rien dire de Lycurgus, qui établit les loix des Lacédémoniens, en quoi il n'y ait quelque diversité entre les historiens..... mais moins encore que toute autre chose s'accordent-ils du tems auquel il a vécu.* Il termine ce paragraphe qu'il faut lire en entier, par ces termes : *Mais toutefois encore qu'il y ait tant de diversité entre les historiens, nous ne laisserons pas pour cela de recueillir & mettre par escript ce que l'on treuve de lui, & anciennes histoires, en élisant les choses où il y a moins de contradiction.* Par cette dernière phrase, il avoue de bonne foi qu'il aime mieux risquer de transcrire des faits peu certains, que de ne rien dire sur ce personnage. Si l'on ajoute à ce témoignage de Plutarque, que Lycurgue, qui a vécu dans des tems très-reculés (puisque Xénophon prétend qu'il existoit du tems des Héraclides) n'a rien laissé par écrit chez une nation où l'ignorance étoit regardée comme une vertu méritoire, où il ne s'est trouvé aucun historien, où le séjour des étrangers étoit fixé à un

tems très-court par la loi appelée *Xenelastie*; dès-lors il sera évident que malgré l'apologie que Plutarque a faite de ce personnage, il est fort incertain qu'il soit seul l'auteur du système de législation qu'on lui attribue. Mais en l'en supposant l'auteur, comme on doit juger de la bonté des causes de cette nature, 1°. par leurs effets nécessaires sur le cœur humain, 2°. par la confirmation de ces effets d'après le rapport de l'histoire, on trouvera, en suivant cette règle, que la législation de Sparte n'a produit l'admiration des anciens & des modernes, que dans l'opinion encore barbare & sauvage où ils étoient, que toute action forte, fût-elle contraire aux premières loix de l'équité & de l'humanité, étoit une action vertueuse. Il est reconnu généralement qu'il a eu l'intention formelle, 1°. d'augmenter la force naturelle des Spartiates, par la force artificielle des institutions militaires; 2°. de perpétuer l'ignorance la plus profonde chez ce peuple, en proscrivant de l'éducation les sciences & les arts, excepté seulement la musique guerrière; de sorte que dans ces tems prétendus heureux où ses loix étoient, dit-on, fidèlement observées, aucun Spartiate ne savoit lire: ce qui d'ailleurs leur étoit inutile, puisque jusqu'aux loix constitutionnelles de la république, rien n'étoit écrit; 3°. d'entretenir par toute sorte de moyens la férocité & même la cruauté dans l'ame des Spartiates, entre autres par l'usage de ces combats entre les enfans, où ils se massacroient les uns les autres;

par les fustigations cruelles des enfans devant l'autel de Diane Orthia, & sur-tout par les barbaries qu'il leur permit d'exercer contre les Ilotes; car Aristote & Platon assurent que pour empêcher la trop grande multiplication de ces malheureux esclaves, il établit l'affreuse coutume que les jeunes Spartiates iroient se mettre la nuit en embuscade pour en tuer un certain nombre, ce qui étoit véritablement une boucherie, puisqu'il étoit défendu aux Ilotes d'avoir & encore moins de porter des armes en tems de paix; 4^e. de se servir du libertinage pour empêcher la pudeur, la chasteté, l'union conjugale, d'adoucir les mœurs. D'après cet exposé, que même les admirateurs de Lycurgue & des Spartiates ne peuvent révoquer en doute, on laisse à juger si une législation dont le but est d'augmenter chez un peuple la force, l'ignorance, la cruauté, le libertinage, & par une suite nécessaire, l'orgueil, l'avidité, l'injustice; en un mot, dont le but est de former une troupe de soldats ignorans, cruels & sans mœurs, pour la faire servir à la désolation des laborieux cultivateurs & des peuples qui l'avoisinent, peut être un ouvrage capable d'immortaliser son auteur, & si elle mérite les éloges que lui prodiguent encore des hommes qui prétendent se connoître en législation; tels que Montesquieu, & l'abbé de Gourcy dans un amphigourique *Eloge philosophique & politique de Lycurgue*, & l'abbé Barthélemy dans son *Voyage d'Anacharsis*. L'auteur de la *Félicité publique*, quoiqu'ennemi forcené du Chris-

tianisme, montre combien les républiques chrétiennes, les moins bien constituées, sont plus heureuses que les Lacédémoniens, les Athéniens, & tous ces anciens peuples crus libres au sein de la tyrannie. Cependant Lycurgue, s'il faut croire ce qu'on en raconte, regardoit ses loix comme le fruit de la plus sublime sagesse. Pour engager les Lacédémoniens à les observer inviolablement, il leur fit promettre avec serment de n'y rien changer jusqu'à son retour; & s'en alla ensuite dans l'isle de Crete, où il se donna la mort, après avoir ordonné que l'on jetât ses cendres dans la mer. Il craignoit que si on rapportoit son corps à Sparte, les Lacédémoniens ne crussent être absous de leur serment. On voit dans tous ces anciens sages des traits éclatans de folie, presque toujours produits par la vanité & l'égoïsme philosophique. Voyez COLLIUS, LUCIEN, ZÉNON, SOLON.

LYCURGUE, orateur Athénien, contemporain de Démosthenes, eut l'intendance du trésor public, fut chargé du soin de la police, & l'exerça avec beaucoup de sévérité. Il chassa de la ville tous les malfaiteurs, & tint un registre exact de tout ce qu'il fit pendant son administration. Lorsqu'il fut hors de charge, il fit attacher ce registre à une colonne, afin que chacun eût la liberté d'en faire la censure. Dans sa dernière maladie, il se fit porter au sénat pour rendre compte de ses actions; & après y avoir confondu le seul accusateur qui se présenta, il se fit reporter chez lui, où il expira bientôt après, vers l'an 356 avant J. C.

Lycurgue étoit du nombre des 30 orateurs, que les Athéniens refuserent de donner à Alexandre. Ce fut lui qui, voyant le philosophe Xenocrate conduit en prison pour n'avoir pas payé le tribut qu'on exigeoit des étrangers, le délivra, & y fit mettre à sa place le fermier qui avoit fait traiter si durement un homme de lettres. Action souvent louée, mais qui dans le fond étoit une violence & une injustice, puisqu'il n'y avoit aucune loi qui exceptoit de ce tribut les gens-de-lettres. Les Aldes imprimerent à Venise en 1513, en 2 vol. in-fol., un recueil des *Harangues* de plusieurs anciens orateurs Grecs, parmi lesquelles se trouvent celles de Lycurgue. M. l'abbé Auger les a traduites en 1783, Paris, 1 vol. in-8°. On distingue celle qui regarde un citoyen d'Athènes, nommé *Léocrate*, qui avoit abandonné sa patrie dans le malheur, après la bataille de Chéronnée, & y étoit revenu huit ans après, lorsque le péril étoit passé; l'orateur demande qu'il soit puni de mort comme un lâche & un traître.

LYCUS, l'un des généraux de Lyfimachus, célèbre parmi les successeurs d'Alexandre le Grand, se rendit maître d'Éphèse par le moyen d'Andron, chef de corsaires, qu'il gagna à force d'argent. Andron introduisit dans la ville quelques soldats de Lycus, comme s'ils eussent été des prisonniers, mais avec des armes cachées. Dès qu'ils furent entrés dans la place, ils tuèrent ceux qui faisoient la garde aux portes, & donnerent en même tems le signal aux

troupes de Lycus, lesquelles s'emparèrent de la place, & firent prisonnier Enete qui en étoit gouverneur. Frontin a placé cette histoire dans ses *Stratagèmes*.

LYDIAT, (Thomas) mathématicien Anglois, né à Oker-ton, dans le comté d'Oxford, en 1572, mort en 1646, eut le sort de plusieurs savans. Il traîna une vie laborieuse dans l'indigence. Il fut long-tems en prison pour dettes; & lorsqu'il eut obtenu sur la fin de ses jours un petit bénéfice, il fut persécuté par les parlementaires, parce qu'il étoit attaché au parti royal. Il laissa plusieurs ouvrages en latin sur des matieres de chronologie, de physique & d'histoire. Les principaux sont: I. *De variis annorum formis*, Londres, 1605, in-8°, contre Clavius & Scaliger. Ce dernier ayant répondu avec beaucoup d'emportement, Lydiat fit une *Apologie* de son ouvrage, imprimée en 1607. II. *De l'origine des Fontaines*, 1605, in-8°. III. *Plusieurs Traités Astronomiques & Physiques*, sur la nature du ciel & des éléments; sur le mouvement des astres; sur le flux & le reflux, &c.

LYDIUS, (Jacques) fils de Balthasar, ministre à Dordrecht, & auteur de quelques mauvais ouvrages de controverse, succéda à son pere dans le ministère, & se fit connoître au 17^e. siecle dans la république des lettres par plusieurs livres: I. *Sermonum connubialium libri duo*, in-4°, 1643. C'est un traité des différens usages des nations dans la maniere de se marier. II. *De re Militari*, in-4°, 1698: publié par Van-Thil, qui l'en-

richit de plusieurs remarqués. III. *Agonostica sacra*, &c., Rotterdam, 1657, in-12. IV. *Belgium gloriosum*, Dordrecht, 1668, in-12.

LYNCÉE, un des Argonautes qui accompagnerent Jason à la conquête de la Toison d'or. Il avoit la vue si perçante, selon la Fable, qu'il voyoit au travers des murs, & découvroit même ce qui se passoit dans les cieux & dans les enfers. L'origine de cette fable vient de ce que Lyncée enseigna le moyen de trouver les mines d'or & d'argent, & qu'il fit des observations nouvelles sur l'astronomie.

LYNCÉE, l'un des 50 fils d'Egyptus, épousa Hyperinestres, l'une des 50 filles de Danaüs, roi d'Argos; cette princesse ne voulut pas l'égorger la nuit de ses noces à l'imitation de ses autres sœurs, & aima mieux défobéir à son pere, que d'être cruelle envers son mari. Lyncée, échappé du danger, arracha le trône, & la vie à son cruel beau-pere.

LYND, (Humphrey) chevalier Anglois, né à Londres en 1578, mort l'an 1636, publia deux Traités de controverse, estimés, dit-on, de ses compatriotes, & traduits en françois par Jean de la Montagne. L'un traite de la *Voie sûre*, & l'autre de la *Voie égarée*.

LYNDWOODE, (Guillaume de) voyez GUILLAUME.

LYONET, (Pierre) secrétaire des Chiffres des Etats-Généraux des Provinces-Unies, membre de la société royale de Londres, des académies de Rouen & de Berlin, de l'académie impériale de Pétersbourg, de la société des sciences à Harlem, mort à La Haye, le 7

janvier 1789, dans la 82e. année de son âge, a mérité par ses travaux sur les insectes une place distinguée parmi les amateurs de l'histoire naturelle. Son *Traité anatomique de la chenille qui ronge le bois de saule*, La Haye, 1762, 1 vol. in-4°, avec 18 planches, gravées par l'auteur, suppose un observateur aussi exact que patient. Quoique ce Traité ne regarde directement que cette espece d'insectes, il est fait avec tant de soin, l'auteur y a mis tant d'attention & de recherches, qu'il peut diriger l'amateur qui se livreroit à l'étude des chenilles en général. On peut compter sur l'exactitude des gravures, qui d'ailleurs sont très-belles; l'auteur a gravé sur les corps mêmes, la loupe à la main. Il a traduit en françois la *Théologie des insectes*, par Lesser. Au mérite des talens & de l'application il joignoit la sagesse des principes, qu'il amenoit & déduisoit d'une maniere particulièrement satisfaisante. L'on regrette que la mort l'ait empêché de mettre au jour un nouvel ouvrage sur les insectes, qu'il se proposoit de publier; mais l'on se flatte que son parent, M. Croiset, secrétaire des postes de Hollande, à qui l'on apprend qu'il l'a légué, n'en privera pas le public, & fera graver le reste des planches qui y manquent encore.

LYRE, (Nicolas de) voyez NICOLAS de Lyre.

LYSANDRE, amiral des Lacédémoniens dans la guerre contre Athenes, détacha Ephese du parti des Athéniens, & fit alliance avec Cyrus le Jeune, roi de Perse. Fort du secours de ce prince, il livra un com-

bat naval aux Athéniens, l'an 405 avant J. C., défit leur flotte, tua 3000 hommes, emporta diverses villes & alla attaquer Athenes. Cette ville, pressée par terre & par mer, se vit contrainte de se rendre l'année suivante. La paix ne lui fut accordée, qu'à condition qu'on démoliroit les fortifications du Pirée; qu'on livreroit toutes les galeres, à la réserve de 12; que les villes qui lui payoient tribut, seroient affranchies; que les bannis seroient rappelés, & qu'elle ne feroit plus la guerre que sous les ordres de Lacédémone. La démocratie fut détruite, & toute l'autorité remise entre les mains de 30 Archontes. C'est ainsi que finit la guerre du Péloponnese, après avoir duré 27 ans. Le vainqueur alla soumettre ensuite l'isle de Samos, alliée d'Athenes; & retourna triomphant à Sparte avec des richesses immenses, fruit de ses conquêtes. Son ambition n'étoit pas satisfaite; il chercha à s'emparer de la couronne, mais moins en tyran qu'en politique. Il décria la coutume d'hériter du trône, comme un usage barbare, insinuant dans les esprits qu'il étoit plus avantageux de ne déférer la royauté qu'au mérite: ce qui seroit bien vrai, si tout un peuple pouvoit s'entendre, sans trouble & sans erreur, sur le choix. Après avoir tenté en vain de faire parler en sa faveur les oracles de Delphes, de Dodone & de Jupiter Ammon, il fut obligé de renoncer à ses prétentions. La guerre s'étant rallumée entre les Athéniens & les Lacédémoniens, Lyandre fut un des chefs qu'on leur

opposa. Il fut tué dans une bataille l'an 366 avant J. C. Les Spartiates furent délivrés par sa mort d'un ambitieux, pour qui l'amour de la patrie, la religion du serment, les traités, l'honneur n'étoient que de vains noms. Comme on lui reprochoit qu'il faisoit des choses indignes d'Hercule, de qui les Lacédémoniens le flattoient de descendre: *Il faut, dit-il, couvrir la peau du renard où manque celle du lion*; faisant allusion au lion d'Hercule: maxime digne d'un tyran fourbe & hypocrite. Il disoit qu'on amuse des enfans avec des osselets, & les hommes avec des paroles: cela n'est que trop vrai; mais si ceux qui sont amusés sont des fots, ceux qui les amusent sont de méprisables imposteurs. *La vérité, ajoutoit-il, vaut assurément mieux que le mensonge; mais il faut se servir de l'un & de l'autre dans l'occasion*: maxime que Machiavela adoptée pour une de ses plus favorites.

LYSCHANDER, (Claude-Christophe) historiographe du roi de Danemarck Christiern IV, n'a guere mérité cette distinction par l'*Abrégé des Histoires Danoises, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours*, Copenhague, 1662, in-fol., en danois. Le titre seul montre que l'auteur étoit peu judicieux. Torfœus a réfuté cet abrégé, mais il n'en valoit pas les peines. — Il ne faut pas le confondre avec Jean LYSCHANDER, dont on a *Antiquitatum Danicarum Sermones XVI*, Copenhague, 1642, in-4^o; ouvrage qui peut servir de pendant à celui de son parent.

LYSERUS, (Polycarpe) naquit à Winendéen, dans le

pays de Wittemberg, en 1552. Le duc de Saxe, qui l'avoit fait élever à ses dépens dans le college de Tubinge, l'appella en 1577 pour être ministre de l'église de Wittemberg. Lyserus signa, l'un des premiers, le livre de la *Concorde*, & fut député, avec Jacques André, pour le faire signer aux théologiens & aux ministres de l'électorat de Saxe. Il mourut à Dresde, où il étoit ministre, en 1610, à 58 ans. Beaucoup de querelles, dont il paroît avoir été amateur, ne l'empêcherent pas de composer un grand nombre d'ouvrages en latin & en allemand. Les principaux sont : I. *Expositio in Genesim*, en 6 parties in-4°, depuis 1604 jusqu'en 1609. II. *Schola Babylonica*, 1609, in-4°. III. *Colossus Babylonicus*, 1608, in-4°. L'auteur y donne, sous ces deux titres bizarres, un commentaire sur les 2 premiers chapitres de *Daniel*. IV. *Un Commentaire sur les XII petits Prophetes*, publié à Leipzig en 1609, in-4°, par Polycarpe Lyserus, son petit-fils. V. Une foule de Livres de théologie & de controverse, remplis de préjugés de secte. VI. L'édition de l'*Histoire des Jésuites*, de l'ex-jésuite & apostat Hasenmuller, qu'il publia après la mort de celui-ci sous ce titre : *Historia Ordinis Jesuitici, de Societatis IESU auctore, nomine, gradibus, incrementis, ab Eliâ Hasenmullero, cum duplici præfatione Polycarpi Lyseri*, Francfort, 1594 & 1606, in-4°. Le Jésuite Gretser réfuta cette prétendue histoire, & Lyserus la défendit dans son *Strena ad Gretserum pro honorario ejus*, in-8°, 1607.

Les deux auteurs nes'épargnèrent point les injures. C'étoit le stile ordinaire entre les savans de ce tems-là, & il n'est pas encore hors de mode.

LYSERUS, (Jean) docteur de la confession d'Ausbourg, de la même famille que le précédent, fut l'*Apôtre de la Polygamie* dans le 17e. siecle. Sa manie pour cette erreur alla si loin, qu'il consuma ses biens & sa vie pour prouver que non-seulement la pluralité des femmes est permise, mais qu'elle est même commandée en certains cas. Il voyagea avec assez d'incommodité en Allemagne, en Danemarck, en Suede, en Angleterre, en Italie & en France, pour rechercher dans les bibliotheques de quoi appuyer son opinion, & pour tâcher de l'introduire dans quelques pays. Son entêtement sur la pluralité des femmes surprenoit d'autant plus, qu'une seule l'auroit fort embarrassé, suivant Bayle. Après bien des courses inutiles, il crut pouvoir se fixer en France, & alla demeurer chez le docteur Masius, ministre de l'envoyé de Danemarck. Il se flatta ensuite de rendre sa fortune meilleure à la cour, par le jeu des échecs qu'il entendoit parfaitement, & s'établit à Versailles; car tous ces réformateurs de la morale chrétienne, savent mieux jouer que raisonner. Repoullé & méprisé par tous les gens sensés, & étant tombé malade de dépit, il voulut revenir à pied à Paris. Cette fatigue augmenta tellement son mal, qu'il mourut dans une maison sur la route, en 1684. On a de lui, sous des noms empruntés, un grand nombre de livres en fa-

veur de la polygamie. Le plus considérable est intitulé : *Polygamia Triumphatrix*, in-4^o, 1682, à Amsterdam. Brunfmannus, ministre à Copenhague, a réfuté cet ouvrage par un livre intitulé : *Polygamia Triumphata*, 1689, in-8^o. On a du même auteur un autre livre contre Lyserus intitulé : *Monogamia Vixtrix*, 1689, in-8^o. On trouva dans les manuscrits de Lyserus une liste curieuse de tous les polygames de son siècle. Il est à croire que cette liste auroit été plus longue, si l'auteur y avoit fait entrer tous ceux qui n'ayant qu'une femme, vivent avec plusieurs. Les bons esprits n'ont vu dans son égarement que l'effet naturel de la luxure, qui semblable à l'avarice, dit Montesquieu, plus elle a, plus elle veut avoir. Il est démontré d'ailleurs qu'elle détruit la population, & que les pays où elle a lieu (toutes choses étant d'ailleurs égales), sont déserts, en comparaison des autres.

LYSIAS, célèbre orateur Grec, naquit à Syracuse l'an 459 avant J. C., & fut mené à Athènes par Céphales son pere, qui l'y fit élever avec soin. On le regarde communément comme le plus élégant, le plus gracieux & le plus simple des orateurs Grecs. Il s'est exercé sur des sujets bien peu favorables à l'éloquence; il ne plaidoit pas lui-même, mais composoit des plaidoyers pour les particuliers qui avoient des procès, & ces plaidoyers roulent presque tous sur de très-petites causes. La propriété & la clarté des expressions, un tour aisé & naturel, un talent admirable pour la narration, une prodi-

gieuse sagacité, un tact exquis des convenances, & par-dessus tout, la grace qu'on sent si bien & qu'on ne peut définir, forment le caractère distinctif de Lysias. Un des principaux avantages qu'on puisse retirer aujourd'hui de ses discours, c'est la connoissance des mœurs & des usages des Athéniens. On rapporte que Lysias ayant donné un de ses plaidoyers à lire à son adversaire dans l'Aréopage, cet homme lui dit : « La 1^{re}. fois que je l'ai lu, je l'ai trouvé bon; la 2^e. , moindre; la 3^e. , mauvais ». Hé bien, répliqua Lysias, il est donc bon, car on ne le récite qu'une fois. Il mourut dans un âge fort avancé, l'an 374 avant J. C. Nous avons de lui 34 Harangues. Parmi les diverses éditions qu'on en a données, on distingue celle de Taylor, in-4^o, 1740, à Cambridge, & celle de l'abbé Auger, en grec & en latin, avec une nouvelle traduction françoise, Paris, 1783, 2 vol. in-8^o. On les trouve aussi dans le Recueil des Orateurs Grecs d'Alde, in-fol., 1513, & de Henri Etienne, in-fol., 1575.

LYSIAS, (Claude) voyez CLAUDE.

LYSIMACHUS, disciple de Callisthenes, l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, se rendit maître d'une partie de la Thrace, après la mort de ce conquérant, & y bâtit une ville de son nom l'an 309 avant J. C. Il suivit le parti de Cassandre & de Seleucus contre Antigone & Demetrius; & se trouva à la célèbre bataille d'Ipsus l'an 301 avant J. C. Lysimachus s'empara de la Macédoine & y régna 10 ans;

mais ayant fait mourir son fils Agathocle & commis des cruautés inouïes, les principaux de ses sujets l'abandonnerent. Il passa alors en Asie, pour faire la guerre à Seleucus qui leur avoit donné retraite, & fut tué dans un combat contre ce prince, l'an 282 avant J. C., à 74 ans. On ne reconnut son corps sur le champ de bataille, que par le moyen d'un petit chien qui ne l'avoit point abandonné.

LYSIMACHUS, Juif, parvint au souverain pontificat de sa nation, l'an 204 avant J. C., après avoir supplanté son frere Menelaüs, en payant une somme d'argent que celui-ci n'avoit pu fournir au roi Antiochus Epiphane. Les violences, les injustices & les sacrileges sans nombre qu'il commit pendant son gouvernement, forcerent les Juifs, qui ne pouvoient plus le souffrir, à s'en défaire dès l'année suivante.

LYSIMACHUS, frere d'Apollodore, ennemi déclaré des Juifs, eut le gouvernement de Gaza. La grande jalousie qu'il conçut contre son frere (que le peuple & les soldats aimoient & confidéroient plus que lui) le porta à le tuer en trahison, & à livrer cette ville à Alexandre Jannée qui l'assiégeoit.

LYSIPPE, très-célebre sculpteur Grec, natif de Sicyone, exerça en premier lieu le métier de ferrurier. Il s'adonna ensuite à la peinture, & la quitta pour se livrer tout entier à la sculpture. Il avoit eu d'abord pour maître le Doryphore de Polyclète; mais dans la suite il étudia uniquement la nature, qu'il rendit avec tous ses char-

mes, & sur-tout avec beaucoup de vérité. Il étoit contemporain d'Alexandre-le-Grand. C'étoit à lui & à Apelles seulement, qu'il étoit permis de représenter ce conquérant. Lysippe a fait plusieurs statues d'Alexandre, suivant ses différens âges. Une entr'autres étoit d'une beauté frappante, l'empereur Néron en faisoit grand cas; mais comme elle n'étoit que de bronze, ce prince crut que l'or en l'enrichissant la rendroit plus belle. Cette nouvelle parure gâta la statue au-lieu de l'orner; on fut obligé de l'ôter, ce qui dégrada sans doute beaucoup ce chef-d'œuvre. Lysippe est celui de tous les sculpteurs anciens qui laissa le plus d'ouvrages. On en comptoit près de 600 de son ciseau. Les plus connus sont l'Apollon de Tarente, de 40 coudées de haut; la statue de Socrate; celle d'un homme sortant du bain, qu'Agrippa mit à Rome devant ses thermes; Alexandre encore enfant; & les 25 cavaliers qui avoient perdu la vie au passage du Granique. Il florissoit vers l'an 364 avant J. C.

LYSIS, philosophe Pythagoricien, précepteur d'Epaminondas, est auteur, suivant la plus commune opinion, des *Vers dorés* que l'on attribue ordinairement à Pythagore. Nous avons sous le nom de Lysis une *Lettre à Hipparque*, dans laquelle il lui reproche de divulguer les secrets de Pythagore, leur maître commun. Cette lettre est dans les *Opuscula mythologica & philosophica* de Thomas Gale. On croit que Lysis vivoit vers l'an 388 avant Jesus-Christ.